PQ
4582
.F5
A37
1864
SMRS

La 1ère édition (en livraisons - 1843)
(en volume - 1844) comportait un
avant-propos (photocopie ci-après)
et une Notice sur l'Arioste -
au lieu de la préface de J. Janin -

[13 gravures hors-texte]
+ frontispice

ARIOSTE

ROLAND FURIEUX

[préface de Jules Janin]

[gravures de Tony Johannot, Célestin Nanteuil ...]

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/rolandfurieux00ario

L'ARIOSTE.

ARIOSTE

ROLAND FURIEUX

TRADUCTION NOUVELLE ET EN PROSE

PAR

M. V. PHILIPPON DE LA MADELAINE

PRÉCÉDÉ

D'UNE INTRODUCTION PAR M. JULES JANIN

ILLUSTRATIONS

PAR

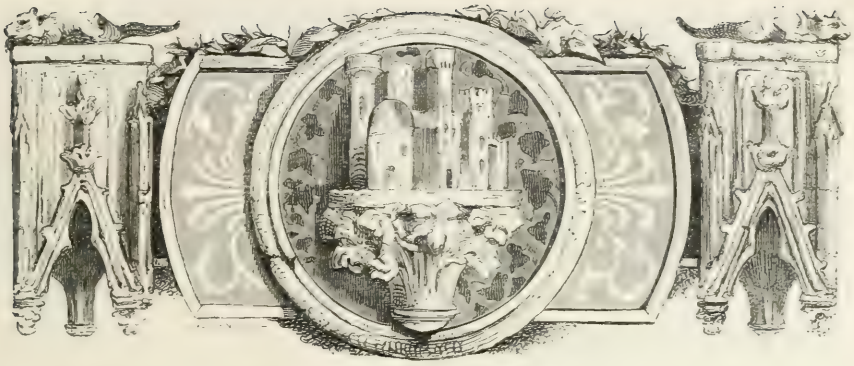
TONY JOHANNOT, BARON, FRANÇAIS ET C. NANTEUIL

PARIS

MORIZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ 5

1864



PRÉFACE

L'an de grâce 1474 peut compter parmi les plus glorieuses années de l'Italie. A la même heure, au mois de septembre, vinrent au monde Arioste et ce grand homme appelé Michel-Ange. Arioste est né le 14 septembre à Reggio, dans une famille noble et pauvre, le premier de dix enfants, cinq fils et cinq filles, qui reçurent de leur frère aîné le bon exemple d'une enfance ingénue et d'une adolescence laborieuse. Il apportait, en venant au monde, un grand génie, un esprit rare et charmant, une main légère, habile à tenir *l'outil léger*, comme on disait alors. Ces enfants prédestinés, Pétrarque et Dante, Arioste et Tasse, ont vu, sans nul doute, une fée à leur berceau qui leur soufflait les passions, les croyances, le charme infini de la nouvelle poésie. Ils descendaient vraiment des anciens maîtres : Ovide, Horace et Properce, et surtout le grand Virgile, que Dante a choisi pour son compagnon paisible et divin dans les cercles de son enfer. Ajoutons que

ces illustres Italiens venaient à la bonne heure, au moment où la nouvelle langue a déchiré ses langes romains : au moment où l'esprit nouveau éclate et brille en mille efforts charmants, surnaturels. C'est un grand privilége, en effet, quand on est un écrivain de génie, d'arriver un des premiers aux honneurs de la docte parole. On n'a pas de maître. On est libre au milieu de ce grand espace ; on porte un grand nom : Boccace ou Machiavel, si l'on écrit en prose, Arioste ou Pétrarque, si l'on écrit en vers. Ceux qui viennent après vous n'arriveront que les seconds à la gloire, à l'honneur, aux respects de l'avenir.

Ces Italiens, à peine éclos aux premières clartés de la Renaissance, ont encore ce grand avantage : ils s'élèvent d'eux-mêmes ; ils échappent aux règles, aux grammaires, aux rhéteurs, à ce terrible enseignement si complet de la langue grecque et latine, auquel la jeunesse romaine était assujettie, ainsi qu'aux férules du terrible Orbilius, dont le poëte Horace avait gardé un si cuisant souvenir. On dirait que le jeune Italien de la fin du quinzième siècle s'élève et s'instruit de soi-même et sans peine. Arioste, à quinze ans, quand il veut écrire et parler la langue des Romains, ses ancêtres, se met à lire et lit tout couramment les comédies de Plaute et les comédies de Térence ; dans Térence, il retrouve à chaque mot le sel attique et l'esprit des Scipions ; dans Plaute, il apprend le véritable langage romain. « Si les Muses parlaient la langue latine, elles emprunteraient la langue au vieux Plaute : » ainsi disait Quintilien à ses disciples. Ceci fait, de la comédie au poëme, et du poëme à l'ode, fille d'Horace et de Pindare, il n'y avait qu'un pas à faire, et ces jeunes esprits le faisaient volontiers. Ainsi s'est élevé l'Arioste au milieu de l'antiquité savante. Il avait vingt-six ans quand mourut son père, en laissant ce fils aîné chargé de toute cette petite famille qui n'avait pas d'autre appui, d'autre espoir. Heureusement que le jeune homme avait déjà donné le vol à ses premières chansons. Comme il était né poëte, il allait, précédé et suivi de ses poésies, et puis, comme il était le sujet des ducs de Ferrare, amis du beau langage, et qui faisaient de la poésie un ornement de leur cour, il advint que le duc de Ferrare, Hercule d'Est, eut un fils, le cardinal Hippolyte d'Este, qui résolut de s'attacher ce bel esprit. C'était l'usage alors parmi ces seigneurs d'Italie. Ils avaient à

leurs gages, de très-petits gages il est vrai, des poëtes, des historiens, des peintres, des faiseurs de comédie et de ballet ; bientôt, quand ils avaient éprouvé leur intelligence et leur discrétion, ils faisaient de leur poëte un secrétaire, un confident, un négociateur de ces mille petites affaires que tous ces petits princes agitaient entre eux, en grand mystère, avec la république de Florence, avec la sérénissime Venise, et surtout avec cette Rome éternelle, qui sera bientôt la Rome de Léon X et de Jules II.

Arioste entra donc, sans le vouloir, dans la diplomatie italienne, au nom d'Alphonse d'Este, fils d'Hercule et frère aîné du cardinal Hippolyte, et chemin faisant, comme il rencontra la guerre entre le duc de Ferrare et les Vénitiens, il se battit vaillamment. Il était parti diplomate, il s'en revint capitaine : ils étaient bien, ces Italiens, les dignes fils des Romains leurs pères, bons à tout, prêts à tout : aux arts de la guerre, aux travaux de la paix, à la poésie, à l'éloquence, aux belles passions de la jeunesse, à toutes les ambitions généreuses de la vie humaine. Esprits délicats, âmes vaillantes dans des corps superbes, pleins de force et de majesté.

Tel était Arioste. A son front seul on devinait le génie : or de cette tête féconde (à trente-cinq ans, 1509-1510) était sorti, tout armé de grâce et d'ironie, et dans un langage presque divin, ce poëme enchanteur : le *Roland furieux*. Le *Roland furieux* est un modèle exquis de toutes les fantaisies les plus charmantes, que peut produire, en respectant la règle et le bon sens, l'invention. Parlons avec respect de l'invention, disait un ancien. Il disait juste, il disait vrai. Elle est la première entre toutes les facultés poétiques : sans l'invention, rien n'est possible : elle est le commencement, le milieu, la fin du poëme : et quand le cardinal Hippolyte d'Este, à qui fut dédié le *Roland furieux*, disait à l'Arioste : « Où donc avez-vous pris, maître Louis, tant de petites *drôleries?* » j'en suis fâché pour la pourpre romaine, mais le cardinal d'Este disait lui-même une drôlerie. Où donc Arioste avait pris ces passions, ces amours, ces tournois, ces galanteries, ces enchantements, ces enchanteurs? Il les avait pris tout simplement dans son génie ; il avait trouvé toutes ces grâces et toutes ces beautés, parce qu'il était né poëte, un grand poëte, écrivain sans égal, ingénieux

dans la fiction, sobre et vrai dans la peinture des caractères, habile observateur, paysagiste heureux, fidèle ami et compagnon de la fée errante à travers le nuage, sûr de lui-même, et des auditeurs qui l'écoutent. Il marche, on le suit. Il commande, obéissons. Il tient en suspens toutes les âmes, les menant de la terre au ciel, de l'étoile à l'abîme; et rien de heurté, rien même d'impossible en toutes ces fictions charmantes, tant la plus extrême fantaisie obéit, docile, à la vraisemblance. Ah! le ravissant poëte! et comme on voit dans l'agencement de son poëme immortel qu'il écrivit tout d'abord des comédies, et comme on comprend qu'il ait fait chez nous un disciple, un très-grand disciple, appelé Voltaire. Arioste est nôtre; il appartient par l'abondance et la facilité de sa verve éloquente à la France heureuse et vivant de fictions. Quand donc nous saluons sa douce image : O notre père Arioste, dirions-nous volontiers. Nous vous aimons pour nous avoir enseigné l'ironie et le doux rire; en dépit de Cervantes et de son chef-d'œuvre, nous croyons encore, grâce à vous, aux belles dames, aux enchanteurs, aux palais, aux sorciers, aux fictions des printemps éternels. Vous avez enseigné aux faibles mortels la source de Jouvence, enivré que vous étiez de ce doux miracle. Ah! si vous vouliez, maître Arioste, nous permettre un instant de toucher de nos lèvres desséchées les bords de cette coupe où bouillonne une jeunesse infinie? En dépit des sottes prévisions du cardinal Hippolyte d'Este, Arioste et son poëme enchanteur furent bientôt célèbres en toute l'Italie. Il n'y eut pas un jeune homme, un enfant, une princesse, une bergère, qui ne sût par cœur les plus beaux passages du charmant poëme, et qui n'en fit le compagnon de ses heures oisives : heures limpides et claires comme le cristal; moment délicieux où tous les rêves et toutes les harmonies nous entourent de leur caressante haleine. En ce moment, tout chante autour de nous, et l'âme heureuse s'abandonne, oublieuse de tout le reste, à ce rêve éveillé.

Mais quoi! ce terrible cardinal Hippolyte d'Este appartenait à la race injuste des esprits étroits qui ne veulent pas reconnaître un moment de sottise ou d'erreur. Il avait condamné le *Roland furieux* d'un seul mot qu'il trouvait charmant, il ne voulut pas se dédire, et plus l'Italie était ravie à ces aimables accents, plus le cardinal se trouvait offensé

du succès de *son domestique* (on parlait ainsi en ce temps-là, et le mot n'avait pas la valeur choquante d'aujourd'hui). Sur l'entrefaite, le cardinal Hippolyte résolut de faire en Hongrie un voyage utile à sa fortune, et de visiter plusieurs biens d'Église dont il était pourvu, et qui réclamaient sa présence. Il partit dans l'équipage d'un prince, emmenant la moitié de sa maison : pages, heiduques, écuyers, valets de chambre, aumôniers, en un mot, tout l'attirail. Même il voulut emmener Arioste au nombre de ses gentilshommes. C'était son caprice : il se disait que le poëte avait bonne mine et grande renommée, et serait un des ornements les plus rares de son cortége. Oui, mais de son côté, voilà maître Arioste, aussi malheureux qu'Ovide à son départ pour le pays des Sarmates, qui résiste aux volontés de son doux maître. Abandonner l'Italie, et s'exposer aux ennuis de ces rives lointaines, renoncer aux chères habitudes, aux faciles plaisirs de chaque jour; devenir le barbare à son tour, et parler sans être entendu... c'était impossible; le poëte refusa l'honneur qu'on lui voulait faire, et le cardinal partit très-mécontent.

Les honnêtes gens, c'est-à-dire les lecteurs sérieux qui veulent connaître Arioste, iront le chercher, très-assurés d'être payés de leur peine, en ces aimables discours (*sermones*, disait Horace) qu'Arioste appelait innocemment *ses satires*. Satires innocentes, aimables et gaies, au parler *gent* (c'est un mot de Clémence Isaure et de la Pléïade toulousaine, dont le patois charmant fut longtemps une langue à part, même une langue savante, à finir par Goudoulin). Dans les satires d'Arioste, sa vie entière est contenue; au premier obstacle, à la première aventure, il écrit une satire à quelque ami et confident de sa fortune. Ainsi, quand le cardinal d'Este a brisé les liens fragiles par lesquels son poëte était attaché à sa personne, Arioste écrit à un sien ami pour lui expliquer son refus de partir : « Bien fou, dit-il, est celui-là qui contredit son seigneur, quand même il dirait : J'ai vu des étoiles en plein midi. Louange ou blâme, il y a toujours un flatteur tout prêt à applaudir le maître, et le plus hardi se contente d'un sourire approbateur. Quant à moi, j'ai tout net mes raisons de rester à Ferrare. Hélas! disais-je, on a si peu de temps à vivre, et je trouve ici que la vie est si douce! Interrogez mes deux médecins, Valentino et

Postumo, ils vous diront : Arioste a besoin de loisir, de calme et de printemps. L'hiver venu, il lui faut un foyer tiède, et non pas le feu étouffant des poêles hongrois. Sa frêle stature n'est pas faite pour respirer l'air de ces âpres montagnes.

« Parlez-moi aussi d'un vin léger, réjouissant, facile à digérer, et qu'on boit à petits coups.

« D'ailleurs, mon Mécène est peu généreux ; grâce à vous, Apollon et au sacré collége des Muses, je n'ai pas de quoi me donner un manteau. Qui veut gagner sa vie au service de monseigneur lui tiendra fidèle compagnie ; écoute avec admiration ses moindres paroles, et ne le quitte guère qu'à l'heure où les cloutiers de Bergame commencent leur journée à coups de marteau.

« Le peu que j'ai gagné à son service m'est venu pour avoir couru la poste à son côté, et non pas pour les vers que j'ai faits à sa louange. Il dit que c'est mon plaisir d'écrire et mon devoir de l'accompagner.

« O Roger ! mon héros, si les louanges que j'ai données aux gens de ta race ont si peu servi ma fortune, à quoi suis-je bon, moi qui ne sais pas découper une perdrix au bout de la fourchette, attacher la lesse aux chiens et aux éperviers, et qui ne saurais, grand comme je suis, me baisser pour attacher des éperons ?

« Enfin, j'ai mes frères à pourvoir, ma sœur à marier ; ma mère est âgée, il faut que je l'aide à mourir. Mon petit Gabriel est tout perclus, il faut que je l'aide à vivre.

« On n'a pas impunément quarante-quatre ans et la tête chauve. »

Voilà bien les accents de la pauvreté fière et s'entourant de ses propres respects. La cour de ces princes italiens est un mélange de luxe et d'indigence. Il faut à ces princes vaniteux un grand service acheté par de petits gages, et l'on ne saurait croire que pour six cents francs de notre monnaie attachés à quatre ou cinq petits emplois, les ducs de Ferrare avaient la conscience qu'ils honoraient convenablement un poëte, un capitaine, un secrétaire de leur maison. En disgrâce avec le cardinal d'Este, Arioste entrait au service de son frère Alphonse, où il fut mieux traité sans doute, mais aussi pauvrement récompensé, comme on le verra dans cette deuxième satire, nous avons presque dit le deuxième chapitre de ses *Confessions* :

« Ami Galasso, mon frère,

« Il se fait temps que je me rende à Rome, à l'heure où les cardinaux changent de peau comme les serpents. C'est pourquoi tu me retiendras, non loin du temple qui a pris le nom de ce héros vainqueur de l'oreille de Malchus, un logis pour quatre bêtes : moi et mon mulet, mon fidèle Gianni et sa vieille rosse. Avant tout, le soleil du matin et bon feu le soir. Un bon matelas me suffira ; un peu de bœuf ou de mouton à chaque repas, je suis content. Je n'ai pas une faim de camérier. L'eau du Tibre est préférable à l'eau de fontaine et convient à mes entrailles délicates. Peu de vin, mais d'Italie et non de Corse.

« En revanche, il me faudra beaucoup de livres, qui m'aident à patienter dans les moments de sieste, où tout dort à Rome, et même les pousse-navettes à la porte de leurs maîtres invisibles.

« Veux-tu savoir pourquoi j'affronte ainsi les hasards du mont Aventin? C'est pour obtenir un papier muni d'un fil et scellé d'un plomb, par lequel me sera confirmé la jouissance d'un petit nombre de baïoques, mon pain de chaque jour. En même temps, je ferais un beau coup, si j'escamotais Sainte-Agathe en survivance du vieil abbé, notre oncle, à condition cependant que je m'en reviendrai comme je suis venu, sans tonsure et sans engagement assez grave pour ne pas retourner à ma picorée habituelle, inconstant et capricieux que je suis.

« Un chapeau de cardinal, je ne voudrais pas le payer du prix de ma liberté... »

Cette modération d'Arioste est très-remarquable, au moment où va commencer le pontificat de Léon X. Ce souverain pontife encore si jeune attirait à sa grandeur naissante et par un vrai charme, artistes, savants, poëtes, musiciens. Il faisait représenter dans son palais *la Calandria* du cardinal Bibienna, et *la Mandragore* de Machiavel, deux comédies étincelantes de beautés, mais des moins édifiantes, et dont notre ancien théâtre italien n'eût pas supporté la représentation. Raphaël était son ami, il appelait à lui Michel-Ange ; il s'efforçait enfin, dans toutes ces licences romaines, de faire oublier les crimes des Borgia.

Arioste avait connu le futur pontife, Léon X, à la cour de Ferrare, quand il n'était encore que le très-jeune cardinal Jean de Médicis... à treize ans. Il s'était montré tout d'abord grand admirateur de l'Arioste, et l'avait particulièrement distingué au milieu de tant de gens célèbres accourus pour saluer sa précoce majesté. Ainsi le poëte avait droit d'espérer que le cardinal de Médicis, étant devenu Léon X, lui conserverait tout au moins une grande bienveillance. O vaine espérance! Il n'obtint du souverain pontife, son ami, qu'un baiser sur chaque joue. Écoutons le poëte, racontant cette aventure avec sa justice et son urbanité de tous les jours :

« Ami, ne prends pas en mauvaise part si j'ai quitté sitôt Rome et la cour du pontife. Une selle, un bât, doivent être faits pour le dos qui les porte ; un rossignol ne vit guères dans la cage où se plaît le chardonneret ; l'hirondelle expire entre les grillages où le linot chante. Je laisse aux futurs chevaliers de l'Éperon les soucis de la grandeur. Je vis de peu, une rave cuite à point sous ma cendre, et mangée au vin cuit, je la préfère aux perdrix des parasites. Autant d'hommes, autant d'inclinations : le plumet à celui-ci, le rabat à celui-là, à moi l'ombre heureuse du jardin natal. Ce qui me plaît chez mon prince : il est casanier, il ne quitte guères le lieu qu'il habite. Il me laisse à mes études, à ma paresse.

« En vain me diras-tu : le pontife était de tes amis ; quand il était légat à Florence, il disait qu'il t'aimait comme un père! Écoutez l'apologue que voici : « Un père de famille avait creusé dans son enclos « une citerne, et l'eau s'était montrée à la fin. — Çà, dit-il, désaltérons-nous les premiers, moi, ma femme et mes enfants, nous ferons « boire ensuite les ouvriers qui ont creusé la citerne, et les animaux « les plus utiles : le bœuf, la vache et le mouton. Une pie était là, « qui avait grand'soif ; elle avait été jusqu'alors les délices de son « maître, et quand elle eut entendu le bel ordre dans lequel chacun « devait se désaltérer : — Malheur à moi, dit-elle, je ne suis pas sa parente, je n'ai pas creusé le puits : il sera tari quand viendra mon « tour. A ces mots, elle reprit son vol et se mit en quête d'un autre « filet d'eau. »

« Ainsi moi, loin de mon ami le pontife, il me plaît d'être oublié.

Je n'ai pas d'autre souci que de veiller sur la tranquillité de ma vie et sur l'honneur de ma mémoire. Il est beau, certes, d'aller par la ville vêtu d'or et de soie, à condition que les honnêtes gens ne diront point, en vous désignant du doigt : « Voilà pourtant le traître et le lâche qui « ouvrait les portes de Milan aux Français pour de l'argent (Bernardino Corte, vendu à Louis XII pour deux cent cinquante écus d'or). »

Pendant tout le pontificat de Léon X, le poëte oisif et conteur laissa passer doucement ses souvenirs, à peine inquiété par le bruit des guerres que se livraient les seigneurs d'Orvieto, d'Urbin, de Mantoue, de Bologne. Il porta même assez bien les guerres de Ferrare, et la perte que fit le duc Alphonse des deux principales cités de son duché, Modène et Reggio, envahies par Léon X, en châtiment de l'alliance d'Alphonse d'Este avec le roi de France Louis XII. Ce ne fut que plus tard, à la mort de Léon X, quand le duc de Ferrare, appauvri par tant de pertes, raya toutes les pensions qu'il faisait aux écrivains, aux poëtes, aux artistes de sa cour, que le triste Arioste, enfin vaincu par la pauvreté, sortit de sa paisible retraite, et se décida, sur la prière même de son prince, à accepter le gouvernement d'une portion éloignée du duché de Ferrare, qui venait d'être rendue à ses princes légitimes. Ce lieu sauvage, éloigné, en proie aux brigands qui en étaient les vrais possesseurs, s'appelait la Garafagnana. C'était un véritable exil, pire que la Hongrie ; Arioste y passa trois années de sa vie, et voici comment il en parlait à son parent Sismondo Maleguccio :

« Voici déjà toute une année (20 février 1523) que j'abandonnais ma maison pour gouverner ce triste pays, où la Turrita et la Serchio mêlent, avec un bruit éternel, leurs eaux écumantes entre deux ponts. Nous voilà donc séparés, mon cher cousin, par des abîmes glacés! Je suis si loin de la femme que j'aime et des beaux lieux qui m'inspiraient de si beaux vers! O l'horrible lieu! pour remplacer les paisibles retraites du *Mauritien*, où je rencontrais les Muses complaisantes. Des montagnes, un désert, la solitude, un rempart appelé l'Apennin. Hors de mon logis, ce ne sont que disputes, vengeances, trahisons de toutes sortes, et toujours des lettres à écrire à mon seigneur et maître : « Envoyez-moi des soldats, des ordres, de l'argent. » Le

pays confié à ma garde est encore tout saignant des griffes de la panthère (la république de Lucques) et des ongles du lion (Léon X). Partout des assassins. Le péril commence à cent pas du château. Quatre-vingts districts qui font bande à part, et se croiraient perdus s'ils portaient secours, celui-ci à celui-là.

« C'est pourtant la pauvreté qui m'a poussé à ces terribles honneurs. Que fais-je ici? Peu de chose. Il y faudrait une main plus ferme, et j'ai bien peur que le gouverné soit mécontent du gouverneur. Tel ce Vénitien, bon rameur, à qui l'on donne un cheval et qui veut le monter; le cheval se cabre, et le jette à terre. »

Arioste ici se rend justice, et pourtant, un gouvernement de trois années indique un homme assez habile. Ajoutons qu'il était populaire, et que ces brigands dont il se plaint, le rencontrant un jour dans un bois, le saluèrent jusqu'à terre. Ainsi Tasse, aux approches de Rome, a rencontré des voleurs de grand chemin, qui lui récitèrent des stances de *la Jérusalem délivrée*. Arioste eut encore à refuser une véritable ambassade à Rome, auprès du nouveau pape Clément VII, que lui proposait le duc de Ferrare. Il n'avait pas oublié les déceptions qu'il avait éprouvées de la part de cet autre Médicis, Léon X, quand il lui vit pour la première fois des *croix d'or sur ses souliers rouges*, et de tous ses souvenirs, il avait composé la fable que voici : « Il y avait une fois un poirier qui semblait assez grand pour son âge. Au pied de ce poirier un citrouiller grandit si vite, que le voilà un beau matin qui recouvre de ses feuilles le poirier épouvanté.

« — Qui es-tu? dit-il; d'où viens-tu? que me veux-tu? Comment, depuis trente ans que je lutte contre l'intempérie des saisons, je suis à peine arrivé à vingt pieds du sol, et voici qu'en moins de trois mois, tu m'étouffes sous tes feuilles, tu m'écrases sous tes fruits! »

Et toujours il revenait à sa douce vallée, à sa docte maison, à ses amours. Il était ambitieux à ses heures, et sitôt que la fortune lui accordait un regard favorable, il rentrait dans son logis et la laissait passer.

Il avait d'ailleurs une belle excuse en cette fuite des honneurs, c'était l'amour. Il avait rencontré dans Florence, au lieu même où Boccace a placé son frais *Décaméron*, une jeune veuve... Elle brodait ce

jour-là, des tuniques d'argent à bandes de pourpre, que ses jeunes enfants devaient porter aux fêtes de la Saint-Jean. Lui-même il a raconté dans son poëme (au vingt-quatrième chant du *Roland furieux*) cet heureux accident de sa vie : « Ainsi j'ai vu parfois un beau ruban couleur de pourpre diviser un tissu d'argent sous cette main plus blanche que l'albâtre, qui tient une part de mon cœur. »

Così talora un bel purpureo nastro
Ho veduto partir tela d'argento
Da quella bianca man più che alabastro,
Da cui partire il cor spesso mi sento.

Telle était la dame et souveraine de sa pensée; elle était belle, elle était blonde; il n'a pas dit son nom, comme ont fait, pour leurs belles maîtresses, Dante et Pétrarque, Tasse et Boccace. Il l'aima tendrement, sinon fidèlement, comme un poëte et comme un Italien qu'il était. Ils furent heureux l'un par l'autre, et quand il mourut, trop vite, à cinquante-huit ans, la belle main florentine qui brodait cette belle toile empourprée eut l'honneur de fermer les yeux au grand poëte de l'Italie, à l'Arioste heureux, surtout si vous le comparez à l'illustre auteur de *la Jérusalem délivrée*.

JULES JANIN.

ROLAND FURIEUX

CHANT PREMIER

Renaud poursuit son cheval Bayard et rencontre Angélique qui fuit. — Ferragus attaque le paladin et retourne au fleuve où il l'avait d'abord rencontré. — Sacripant reconnait Angélique à ses doux yeux et à sa beauté; elle s'attendrit en l'écoutant. Cependant Renaud les rejoint; ses cris troublent leur doux entretien.

Je chante la galanterie, les combats, les chevaliers, les dames, les amours et les exploits que vit l'époque où l'audacieux Agramant, emporté par l'ardeur d'une bouillante jeunesse, traversa la mer avec ses Maures et vint désoler le royaume de France; il voulait venger sur Charles, empereur des Romains, la mort de son père Trojan. Je raconterai aussi du célèbre Roland ce que ne nous ont point encore appris la prose ou la poésie, et comment ce héros, modèle de sagesse, victime d'un amour malheureux, fut livré à la folie la plus furieuse. Puissé-je tenir tout ce que je promets; puisse celle qui se fait un jeu de troubler ma raison m'en laisser assez pour continuer mes chants !

Race généreuse d'Hercule, ornement et splendeur de notre siècle, Hippolyte, daigne accueillir l'hommage de ton humble sujet. Écoute ces accents, témoignage de sa reconnaissance pour tes bienfaits ; le poëte te dédie ses vers, sa seule richesse ; ne repousse pas ses trop faibles dons. Parmi les plus dignes héros que je m'apprête à chanter, tu trouveras ce fameux Roger, qui fut la souche antique de ton illustre maison. Si tu fais pour un moment trêve à tes hautes pensées, tu m'entendras célébrer et ses actions éclatantes, et sa rare valeur.

Depuis longtemps amoureux de la belle Angélique, Roland avait rempli l'Orient, la Médie et la Tartarie, de trophées immortels. Il revenait en Occident avec elle, lorsqu'il rencontra, au pied des Pyrénées, la nombreuse et brillante armée de Français et d'Allemands que Charles avait rassemblée pour réprimer l'audace et les incursions d'Agramant et de Marsile. Agramant traînait sur ses pas tout ce que l'Afrique comptait de guerriers, Marsile avait presque dépeuplé l'Espagne pour inonder de soldats le royaume qu'il voulait détruire. Ainsi le vaillant Roland arrivait à propos pour défendre sa patrie. Mais une amère douleur l'attendait en ces lieux, tant l'homme se trompe en ses desseins ! Celle qu'il avait amenée des climats où naît l'aurore aux rives du couchant ; celle qu'il avait arrachée à tous les dangers, au prix des plus périlleuses victoires, devait lui être ravie sans combat, dans son propre pays, au milieu de ses amis. Le sage Empereur voulut étouffer ainsi les discordes funestes qu'eussent fait naître la jalousie de Roland et la passion ardente de son cousin Renaud de Montauban pour la belle Angélique. Charles la plaça sous la garde du vieux duc de Bavière. Au nom de l'Empereur, oncle de l'un et l'autre rival, ce prince la promit pour épouse à celui des deux qui, dans la prochaine bataille, tuerait de sa main le plus grand nombre d'infidèles et accomplirait les plus grands exploits. La fortune contraire rendit vains tous ces projets. Les chrétiens ayant été battus et dispersés, le duc de Bavière fut pris avec d'autres paladins, et Angélique abandonna la tente où elle était renfermée. Pour échapper au sort que lui réservait le vainqueur, elle s'élança sur un coursier et prit la fuite avant l'issue de la bataille. Prévoyant que la victoire trahirait les efforts des chrétiens, elle gagna la forêt voisine, et rencontra, près d'un étroit sentier, un chevalier chargé de sa cuirasse, le casque en tête, l'épée au côté, le bouclier au bras; il courait à travers les bois, plus léger que le villageois à moitié nu disputant le prix de la course. La timide bergère ne s'enfuit pas plus rapidement à la vue d'un serpent cruel que ne le fit Angélique en reconnaissant le fils d'Aimon, seigneur de Montauban. Ce guerrier avait perdu son cheval Bayard qui par hasard s'était échappé de ses mains. Un seul regard lui suffit pour reconnaître de loin le visage de la belle dont il porte les doux liens. Mais la jeune fille détourne son palefroi et le lance à toute bride à travers les fourrés, sans tenir de route certaine. Pâle, tremblante, hors d'elle-même, elle erre à l'aventure et arrive, après mille détours, sur les bords d'une rivière. Ferragus, tout couvert de poussière et de sueur, y était venu après la bataille pour chercher le repos et étancher sa soif. Tandis qu'il se

penchait vers l'onde murmurante, son casque y était tombé ; il faisait d'inutiles efforts pour le retrouver.

A l'aspect d'une femme qui fuit éperdue en poussant des cris d'effroi, le Sarrasin saute sur la rive, regarde Angélique qu'il n'a pas vue depuis longtemps, et la reconnait aussitôt, malgré son trouble et sa pâleur. Épris d'amour comme les deux cousins, et plein de courtoisie, il vole à son secours aussi intrépidement que s'il eût été protégé par son casque. Il tire son épée et court sur Renaud, que ses menaces n'effrayent pas. Tous les deux se connaissent ; naguère ils ont mutuellement éprouvé leur valeur.

Aussitôt un combat terrible s'engage. Rien ne résisterait à leurs coups furieux, ni les cottes de mailles, ni l'acier des armes, ni les plus solides enclumes. Tandis qu'ils sont aux prises, le palefroi d'Angélique a besoin de tout son instinct, car elle précipite sa course désordonnée à travers les bois et la campagne. Les deux adversaires s'épuisent en efforts pour obtenir la victoire, ils ont même adresse et même vaillance. Plein de son amour, le sire de Montauban dit le premier au chevalier d'Espagne : « En croyant me punir, tu t'abuses toi-même ! Si les rayons brûlants de cet astre nouveau ont embrasé ton cœur, que gagnes-tu à me retenir ici? Quand tu m'auras ôté ou la vie ou la liberté, tu ne posséderas pas cette belle, qui fuit à la faveur de notre lutte. Ne vaudrait-il pas mieux suivre ses traces, la saisir et l'arrêter avant qu'elle ne soit trop éloignée? Quand nous l'aurons en notre pouvoir, l'épée décidera entre nous ; mais à présent il ne peut résulter de ce combat qu'un même préjudice pour nous deux. »

Le païen accepte cette convention, et le duel est ainsi suspendu. Soudain un tel accord s'établit entre eux (si tant est que la haine et la colère puissent s'oublier !) que Ferragus ne veut pas laisser aller à pied le brave fils

d'Aimon et le presse de monter en croupe derrière lui. Tous deux se hâtent de suivre les traces d'Angélique. O merveilleuse vertu des paladins des anciens temps! ces deux rivaux, de foi si différente, meurtris et brisés des rudes coups qu'ils se sont portés, traversent ensemble, sans défiance, les obliques routes d'une sombre forêt! Le destrier, que pressent quatre

éperons, les conduit rapidement à un endroit où la route se partage en deux. Incertains, ils ne savent plus le chemin qu'a suivi Angélique... On voit sur l'un et l'autre sentier la trace de pas nouveaux!... Ils s'en rapportent au hasard. Renaud suit l'une, Ferragus suit l'autre; et, après avoir parcouru la forêt, le Sarrasin se retrouve encore sur les bords de cette même rivière où le matin il a perdu son casque. Désespérant de rejoindre Angélique, il ne songe qu'à le retrouver. Il prend une branche d'arbre dépouillée de ses feuilles, la traîne sur le sable et commence ses recherches. Tout à coup surgit du fond de la rivière un chevalier à l'air fier et menaçant; il est armé de toutes pièces, et tient dans sa main droite le casque vainement cherché par Ferragus: « Félon, fils de Maure, lui dit-il d'un ton irrité, pourquoi songes-tu à reprendre ce casque que tu avais promis de me restituer il y a longtemps? Rappelle-toi ce frère d'Angélique qui tomba sous tes coups. Ne reconnais-tu pas l'Argail? Tu devais jeter dans le fleuve mon casque et mes armes. Ce que tu avais oublié, le destin l'a voulu; tu ne peux

le regretter et tu dois plutôt rougir de ta déloyauté ! Mais si tu désires un casque de fine trempe, sache le conquérir avec plus d'honneur ; le paladin Roland, le vailland Renaud, en ont de meilleurs peut-être. Le premier fut porté par Almont, le second par Membrin. Que l'un d'eux soit le prix de ton courage ! Quant à celui-ci, il faut y renoncer et me le laisser. »

A l'apparition subite de ce fantôme, le Sarrasin pâlit, ses cheveux se hérissent, la parole expire sur ses lèvres. Il entend ce guerrier qu'il immola naguère lui reprocher son manque de foi, et il est ému de honte et de colère. Silencieux, il comprend sa faute et n'essaye point de s'excuser. Accablé de honte, il jure par les jours de sa mère Lanfouse de ne jamais porter d'autre casque que celui dont le fier Almont fut dépouillé par Roland dans Apremont. Il tint mieux ce serment que le premier. Humilié, triste et chagrin, il passe plusieurs jours à chercher le paladin partout où il espère le rencontrer.

D'autres aventures arrivent au brave Renaud, qui suit une route différente. A peine a-t-il commencé sa course, qu'il voit son coursier bondir devant lui : « Arrête, arrête, mon cher Bayard, s'écrie-t-il ; sans toi je suis trop malheureux ! » Mais, sourd à ses cris, le coursier fuit avec plus de rapidité. Renaud, furieux, s'attache à sa poursuite.

Revenons maintenant à la belle Angélique, qui fuit de son côté. Elle erre au travers d'une sombre forêt, cherchant les lieux sauvages et solitaires, tremblant au bruit des feuilles des ormes et des hêtres qu'agite l'haleine des vents. Les ombres légères qui se dessinent sur les collines ou dans les vallons suffisent pour augmenter sa frayeur. Partout elle voit Renaud s'attacher à ses pas. Ainsi, à la vue du cruel léopard qui a saisi sa mère et déchiré ses entrailles palpitantes, le jeune faon ou le chevreuil s'élance du bosquet où il reçut la vie. Dans son effroi, tout, jusqu'à l'arbuste qu'il effleure, lui fait croire que déjà la bête féroce est prête à le dévorer.

Après avoir erré pendant toute cette première journée, toute la nuit suivante et même la meilleure partie du second jour, Angélique, incertaine, s'arrête enfin dans un bosquet touffu que caressent les zéphirs, et dont les arbustes sont baignés par deux limpides ruisseaux qui murmurent en fuyant au travers de petits cailloux de couleurs variées. C'est là que, se croyant bien loin de Renaud, Angélique, accablée par cette longue course et la chaleur brûlante, se décide à se reposer sur un lit de fleurs, qui laisse à peine entrevoir un gazon touffu. Elle descend sur ces fleurs, débride son palefroi, qui, près de tomber de faim et d'épuisement, cherche à réparer ses forces dans l'herbe fraîche dont les bords des ruisseaux sont couverts. Angélique s'approche d'un buisson d'aubépines et de rosiers fleuris. Ce buisson, que l'art semble avoir formé, est situé près de l'onde, où il se reflète et se reproduit, ses branches se recourbent en dôme. Sous cette voûte verdoyante, que des chênes élevés protégent de leurs rameaux touffus, est un espace tapissé de mousse fine et d'une herbe molle et épaisse. Angélique s'abandonne à peine aux douceurs du sommeil, et soudain elle entend le bruit d'un cheval qui s'avance vers le ruisseau ; bientôt

elle aperçoit un chevalier armé arrêté sur la rive. Palpitante de crainte et d'espoir, la belle retient même un soupir, qui pourrait la trahir. Le paladin

est descendu sur la rive fleurie. Il repose tristement sa tête sur son bras; et, immobile comme le marbre, il tombe aussitôt dans une rêverie profonde. Il reste ainsi plus d'une heure comme affaissé par la douleur; puis, les yeux fixés sur la terre, il mêle de profonds soupirs à de faibles plaintes; sa voix touchante eût attendri les tigres et les rochers. Un torrent de larmes inonde ses joues; sa poitrine est embrasée des feux d'un volcan. « O fatale pensée, s'écrie-t-il, qui tour à tour glaces et brûles mon cœur; seule cause du chagrin qui me dévore, que dois-je faire? Un autre a donc cueilli cette fleur que j'ai tant désirée! J'obtins à peine une parole, un regard, et un autre a conquis les plus précieux trésors!... Mais pourquoi tous ces regrets!... La jeune vierge est semblable à la rose naissante, qui, sur sa tige épineuse, fait l'ornement des jardins!... Solitaire et tranquille tant que le berger et son troupeau n'en approchent pas, le doux zéphyr, les pleurs de l'aurore, l'eau qui baigne le pied du rosier, la terre même qui le porte, tout lui donne de l'éclat et de la fraîcheur. Les amants et les belles l'admirent et la désirent; les unes veulent en parer leur sein, les autres espèrent la placer dans leur chevelure; mais dès qu'on l'enlève à la branche aux vertes épines, elle perd tous les dons qu'elle avait reçus des hommes et du ciel. Ainsi la jeune fille, privée de ce trésor qu'elle devait chérir plus que ses yeux, plus que sa vie même, voit, pour un amant favorisé, s'éloigner avec dédain tous les autres. Heureuse encore si elle conserve l'amour de celui qui lui ravit l'honneur!... O fortune ennemie! d'autres triomphent, et moi

ANGELIQUE ET SACRIPANT

p. 7.

je meurs de misère, sans espoir de jamais rien obtenir! Ah! plutôt mille fois perdre la vie que de renoncer à mon amour! »

Ce guerrier est Sacripant, roi de Circassie. L'amour dont il brûle est la seule cause de ses lamentables plaintes. Angélique a reconnu l'un de ses plus ardents adorateurs. Il est accouru des extrémités de l'Orient à la nouvelle du départ de sa maîtresse avec Roland. Instruit des desseins de Charles, qui l'a confiée à un autre chevalier et la promet comme récompense de la valeur et des services rendus à la cause des lis, Sacripant pénètre dans le camp de l'Empereur; il voit la défaite des chrétiens et se met sur les traces d'Angélique sans pouvoir la retrouver. Alarmé sur son sort, redoutant pour elle les plus grands périls, ce tendre amant se désespère; ses plaintes eussent touché les cœurs les plus insensibles et arrêté le soleil en son cours.

Tandis qu'il exhale sa douleur et que ses yeux sont changés en deux abondantes fontaines, son heureuse étoile veut qu'Angélique, qui l'écoute, soit émue, et cet instant est plus favorable à sa flamme que mille années de soupirs ne l'avaient été jusqu'alors. La belle a entendu les plaintes d'un amant si fidèle; et, quoiqu'elle se soit montrée toujours insensible, ne trouvant pas dans l'univers un chevalier digne de lui plaire, elle réfléchit que, seule au milieu des bois, Sacripant pourrait devenir son guide. Et quel serait le mortel assez obstiné pour ne pas demander du secours lorsque, près d'être englouti par les eaux, il s'estime perdu? L'occasion était belle; comment espérer un protecteur plus sûr? N'a-t-elle pas la preuve que le roi de Circassie est le plus constant de ses admirateurs? Elle est bien résolue de ne jamais couronner ses désirs; mais elle veut lui donner quelque espoir, tout en se promettant de devenir dure et fière dès qu'elle n'aura plus besoin de son secours.

Tout à coup, rayonnante de grâces et de beauté, elle sort de sa retraite. Telles paraissent, dans les jeux du théâtre, Diane et Cythérée. « Que Dieu te garde et protége notre réputation! Puisse-t-il me laver de tes injustes soupçons! » Une tendre mère qui pleure son fils, dont les compagnons d'armes sont de retour, n'éprouve point, en le voyant un jour reparaître, une plus vive joie que le Sarrasin n'en ressent à l'aspect imprévu de cette beauté séduisante et gracieuse. Transporté de joie et d'amour, il court à la déesse de son âme, à la souveraine de son cœur; et celle qui, dans les palais du Cathay, s'était toujours montrée si froide et si sévère, Angélique le reçoit dans ses bras!... L'amoureux Sacripant renaît à l'espérance; la belle compte sur son appui pour revoir bientôt le royaume de ses pères. Elle lui raconte en peu de mots toutes ses aventures, et comment, depuis le jour où elle implora l'appui de Nabate, roi de Séricane, Roland l'a défendue de la mort, du déshonneur et de mille dangers; elle proteste que, grâce à ce héros, elle a pu conserver pure cette fleur que la vierge reçoit de sa mère... Elle disait vrai peut-être; mais cet aveu eût trouvé moins crédule un homme plus maître de sa raison. Sacripant, demi-fou, eût ajouté foi aux plus incroyables mensonges. Amour! amour! c'est ainsi que tu nous

déguises les faits qui frappent nos yeux, tandis que tu nous forces à voir ce qui n'existe pas. L'infortuné croit aisément ce qu'il désire, et Sacripant eut confiance dans les discours d'Angélique. « Ah! se dit-il aussitôt, le chevalier d'Angers a perdu des moments si doux!..... Il pourra s'en repentir, car son heureuse fortune ne lui rendra pas ce rare trésor!... Je ne l'imiterai point, je ne laisserai pas échapper une si belle occasion; j'en aurais plus tard une mortelle douleur; je cueillerai sans plus attendre cette rose fraîche et nouvelle. Ne sais-je pas qu'une jeune fille verse des larmes et fait résistance, bien que cette violence ne soit pas sans plaisir pour elle!... Les refus et la feinte colère de celle-ci n'arrêteront point mes transports. »

Il dit et se prépare à exécuter son projet; mais un bruit d'armes et de chevaux se fait entendre dans un bosquet voisin. Furieux d'être interrompu, Sacripant, qui est tout armé, reprend au plus vite son casque, saute à la bride de son cheval, sur lequel il monte, et met sa lance en arrêt. Il voit venir alors un cavalier d'une mine haute et fière; son écharpe, ses vêtements sont blancs comme la neige; un haut panache de la même couleur flotte sur son cimier. Sacripant le regarde avec des yeux de courroux : brûlant de punir son audace, il le défie et veut lui faire mordre la poussière.

Sans s'émouvoir de ses menaces, l'inconnu se prépare au combat; leurs chevaux, pressés en même temps par les éperons, fondent l'un sur l'autre avec l'impétuosité de la tempête. Les deux paladins cherchent à se frapper à la visière. Deux lions, deux taureaux irrités qui s'attaquent de front en baissant les cornes ne se heurtent pas avec plus de violence. Le choc fait trembler la crête des montagnes et les vallées ombreuses. Les deux écus sont traversés par le fer des lances, et la fine trempe des cuirasses peut

seule préserver leurs poitrines. Les deux chevaux se frappent tête contre tête, ainsi que des béliers; celui du Sarrasin tombe mort malgré sa vigueur

et reste sur le corps de son maître abattu. Celui de l'inconnu se relève au premier coup d'éperon. A la vue de Sacripant étendu sous son coursier privé de vie, le chevalier ne songe pas à continuer la lutte. Pensant que cela suffit à sa gloire, il s'éloigne rapidement; il est à plus d'un mille de distance lorsque le Sarrasin parvient à se dégager. Ainsi qu'un laboureur, étourdi par la foudre qui a renversé les bœufs attelés à sa charrue, contemple tristement son malheur et le pin antique qu'il voit au loin dépouillé tout à coup de ses rameaux, de même Sacripant reste à pied, ayant Angélique pour témoin de sa triste aventure; il gémit et soupire, bien moins pour la douleur qu'il ressent au bras et au pied que pour l'humiliation de sa défaite. C'est la rougeur au front qu'il reçoit l'assistance d'Angélique; et il fût, je pense, resté muet, si les consolations de la belle n'eussent eu le pouvoir de lui rendre la parole. « Calme-toi, seigneur, lui dit-elle; cette chute ne peut être attribuée qu'à la faiblesse de ton cheval; il avait plus besoin de repos et de nourriture que d'un combat. Je ne crois pas d'ailleurs que cet inconnu puisse en retirer la moindre gloire; car, par sa brusque retraite, il s'avoue vaincu. »

Tandis qu'elle le console, ils aperçoivent une espèce de messager monté sur un mauvais cheval, à ses côtés pendent un cor et une besace : il paraît inquiet et fatigué. Dès qu'il est à portée de Sacripant, il lui demande s'il a vu passer un chevalier couvert d'une blanche armure et portant un blanc panache : « Je ne l'ai que trop vu, répond le païen; c'est lui qui vient de me mettre en cet état; dis-moi son nom, pour que je sache le retrouver. — Je le ferai volontiers, réplique le messager. Apprends donc que tu as été renversé par une jeune fille aussi redoutable que belle; et pour te dire son nom, qu'elle a rendu célèbre, c'est l'illustre Bradamante qui t'a ravi la victoire. »

A ces mots, le messager s'éloigne à toute bride, et laisse le Sarrasin plus confus et plus humilié que jamais. Triste et confus en songeant que le bras d'une femme l'a si facilement renversé, le païen monte sans proférer une parole sur le cheval d'Angélique : il la prend en croupe, s'éloigne, et cherche un lieu plus tranquille.

Ils ont à peine fait deux milles, qu'un nouveau bruit trouble la forêt; ils voient un vigoureux cheval, couvert d'un harnais d'or, franchir les bruyères et les ravins, brisant sur son passage les arbres et les rameaux. « Si mes yeux peuvent percer à travers les branches et ce brouillard épais, s'écrie Angélique, ce coursier qui fuit avec fracas, c'est Bayard; oui, je n'en saurais douter, c'est lui-même, et il semble venir tout exprès pour nous tirer de l'embarras où nous laisse la faiblesse de notre monture. »

Sacripant saute à terre, s'approche du fier coursier et veut saisir la bride; mais Bayard tourne promptement sa large croupe et lui lance une ruade capable de réduire en poudre une montagne d'airain. Le malheureux prince l'évite avec peine. Cependant, d'un air aussi flatteur que peut l'avoir un chien fidèle qui revoit son maître après plusieurs jours d'absence, le noble animal s'approche d'Angélique : il n'a point oublié les soins

qu'elle lui donna dans Albraque, alors qu'elle aimait le cruel et insensible Renaud; maintes fois elle lui porta sa nourriture.

Elle prend une des rênes de la main gauche, de l'autre elle caresse son poitrail et son cou. Bayard, doué d'un instinct merveilleux, est alors docile comme un agneau. Le Sarrasin saisit cet instant pour s'élancer sur son dos, et le presser fortement. Angélique quitte son palefroi et se remet en croupe derrière Sacripant. Mais leurs regards se portent soudain vers un lieu d'où s'élève un grand bruit d'armes. Un paladin, tout armé, accourt vers eux, et la belle, frémissante de dépit, reconnaît le fils du duc Aimon. Ce héros la chérit plus que la vie, elle le hait avec plus d'horreur que la timide colombe ne fuit le faucon. Jadis cependant elle l'adora, et il la détestait alors. Maintenant l'un et l'autre ont changé. Deux fontaines aux ondes magiques ont opéré ce miracle. Toutes les deux, voisines l'une de l'autre, coulent dans la forêt des Ardennes : l'une remplit le cœur d'amoureux désirs, celui qui boit de l'autre reste indifférent. Renaud a bu de la première, et l'amour l'embrase; Angélique s'est désaltérée à la seconde, et son âme ne ressent plus que de la haine et de l'aversion pour Renaud.

A la vue du paladin, la jeune fille reste muette; ses yeux perdent leur éclat et leur sérénité, son visage est sombre; et, d'une voix tremblante, elle conjure Sacripant de fuir sans l'attendre. « Faites-vous donc assez peu de cas de ma vaillance, réplique le Sarrasin, pour douter de mon zèle à vous défendre? Avez-vous oublié la bataille d'Albraque et cette nuit où, pour vous sauver, je combattis seul et presque sans armes Agrican et toute son armée? » Incertaine de ce qu'elle doit faire, Angélique ne répond pas. Mais Renaud est arrivé près d'eux, et il s'avance en menaçant le Circassien : il a reconnu son cheval et celle qu'il adore. Déjà renaissent en son cœur tous les feux de l'amour et de la colère. Mais je garde pour le chant suivant le récit de la lutte entre ces superbes rivaux.

CHANT II

La ruse d'un vieux nécromancien, épris d'amour pour Angélique, fait que les deux paladins suspendent leur combat acharné. — La belle se dirige vers Paris et rencontre dans un lieu écarté Renaud, l'un de ses amants. — Le perfide Pinabel précipite Bradamante dans une profonde caverne.

Injuste amour! pourquoi, dans nos désirs, fais-tu régner si peu de sympathie? Perfide, tu te plais à diviser deux cœurs! Tu nous éloignes des routes douces et fleuries, pour nous entraîner au fond de ténébreux abîmes! Tu veux que je dédaigne celle dont je suis aimé, et tu veux que j'adore celle qui me déteste. Ainsi, lorsque Angélique a subjugué Renaud, tu rends ce paladin odieux, insupportable à cette belle. Naguère elle adorait l'insensible Renaud, et, maintenant qu'il brûle d'amour pour elle, Angélique le hait plus que la mort.

Cependant le paladin crie d'une voix fière à Sacripant : « Larron, ce coursier est à moi, et je ne souffre pas d'ordinaire qu'on s'empare de mon bien. Je saurai te faire payer cher ton audace. Je vais aussi t'enlever cette belle ; te la laisser serait un crime! Une dame aussi parfaite et le plus beau des destriers ne sont point l'affaire d'un brigand tel que toi. — Tu mens, réplique le Sarrasin avec une égale fierté; je ne suis point un larron, ce titre te convient mieux qu'à moi, si j'en crois la renommée. Nous verrons quel sera le possesseur de cette dame et de ce coursier, mais je suis prêt à confesser avec toi qu'il n'est rien au monde de comparable à cette beauté. »

Tels on voit deux chiens vigoureux, excités par la haine et la jalousie, s'approcher l'un de l'autre en grinçant des dents; leurs yeux étincellent,

leur poil est hérissé; ils s'attaquent et se déchirent avec fureur : tels Renaud et le roi de Circassie passent des injures aux coups d'épée : l'un est à pied, l'autre à cheval, mais ce n'est point un avantage pour le païen : il montre aussi peu d'adresse qu'un page sans expérience. Le fidèle Bayard ne veut point nuire au maître qu'il aime, il résiste aux éperons et à la bride : il recule quand Sacripant veut le porter en avant, et se précipite au moment où il doit rester immobile; parfois il courbe la tête et lance des ruades; d'autres fois il se cabre. Désespérant de le maîtriser, Sacripant s'appuie sur l'arçon et se jette légèrement à terre; c'est alors que, délivré des bonds de son coursier, le roi commence un combat digne de sa bravoure; les deux épées s'élèvent, s'abaissent tour à tour; moins rapides sont les coups des pesants marteaux de Vulcain, lorsque, dans ses cavernes enfumées, il forge les foudres de Jupiter. Tous deux, également habiles, font des feintes, parent les coups; l'un se redresse, l'autre s'incline; tantôt ils se remassent sous leurs armes, tantôt ils se découvrent un peu. Ils marchent, rompent, tournent sans reculer : si l'un cède du terrain, l'autre prend sa place. Enfin Renaud s'élance, l'épée haute, sur son adversaire. Sacripant pare avec son bouclier formé des os d'un gros poisson et doublé d'une forte lame d'acier. Flamberge le divise malgré son épaisseur : le bruit fait résonner la forêt; l'os et l'acier volent en éclats : le bras du Sarrasin est engourdi et désarmé. A cette vue, la timide jouvencelle, semblable au criminel dont le supplice approche, pâlit d'effroi. Elle se voit la proie du vainqueur, de ce Renaud qu'elle exècre et qui l'adore!

Aussitôt elle tourne bride et lance son coursier à travers les bois, en suivant les aspérités d'une pente rapide. Souvent elle regarde en arrière,

croyant que déjà Renaud va la saisir. Bientôt elle rencontre, au fond d'un vallon, un ermite dont la barbe blanche tombe jusqu'à la ceinture : il a

l'air pieux et vénérable. Couché sous le poids des ans et des austérités, il chemine lentement, monté sur un âne. Le calme de son visage indique une conscience honnête et tranquille. Cet ermite cependant a de bons yeux ; et, malgré sa décrépitude, il sent une légère émotion à la vue d'une femme de si grande beauté.

Angélique lui demande le chemin et le prie de la guider vers quelque port de mer où elle puisse s'embarquer pour quitter la France et ne plus entendre le nom odieux de Renaud. Cet ermite est un nécromancien ; il rassure la belle et lui promet de la sauver. Puis il tire de sa besace un livre qu'il ouvre. Le premier feuillet n'est pas plutôt achevé, qu'un esprit, obéissant à ses évocations, paraît sous la forme d'un valet. Le vieillard ordonne, et soudain le fantôme se rend dans la forêt où les deux chevaliers sont aux prises ; il se jette hardiment entre eux : « Veuillez, leur dit-il, me faire le plaisir de m'apprendre quel fruit le vainqueur retirera de sa victoire? Comment sera-t-il récompensé de ses peines après une lutte aussi acharnée?... Sachez donc que Roland, sans risque ni péril, sans qu'il lui en coûte une seule maille de son armure, conduit tranquillement à Paris celle pour qui vous vous battez si rudement. A moins d'un mille d'ici je l'ai trouvé riant et plaisantant avec Angélique de votre lutte sans objet : l'un et l'autre se dirigent vers Paris, et vous feriez mieux de tâcher de les rejoindre quand il en est temps encore. Si Roland la tient une fois dans cette ville, vous ne la reverrez plus. »

A cette nouvelle, vous eussiez vu les deux rivaux, tristes et stupéfaits, s'accuser d'avoir manqué de sens et d'esprit en donnant à leur rival sujet de se moquer d'eux. Renaud soupire de honte et de fureur ; il jure d'arracher le cœur de Roland s'il parvient à l'atteindre. Puis il se rapproche de Bayard, saute sur son dos, le lance au galop, et laisse son adversaire à pied, au milieu des bois, sans le saluer d'un adieu.

Docile à son maître, le robuste coursier franchit les ravins et les précipices, brise, renverse tous les obstacles. Rien ne l'arrête : ni les fleuves, ni les rochers, ni les ronces, ni les ravins. Il faut, seigneur, que je vous explique la cause de la docilité de ce même Bayard, dont Renaud, après plusieurs jours de poursuite, n'avait pu seulement toucher la bride. Ce noble coursier, doué d'une intelligence plus qu'humaine, avait fui son maître et s'en était fait suivre ; mais ce n'était point par caprice : il voulait le mettre sur les traces d'Angélique. Il l'avait vue s'échapper de sa tente au moment où Renaud mettait pied à terre pour combattre un ennemi redoutable. Bayard suivit aussitôt Angélique afin de pouvoir la faire retrouver à son maître. C'est ainsi que deux fois il le conduisit vers elle, au milieu de la forêt, sans toutefois se laisser monter, de peur d'obéir au mors et de changer de route ; mais deux fois Renaud fut distrait de ses projets par Ferragus et le roi de Circassie. Alors, abusé comme son maître par le farfadet qui leur indiquait la route que la fugitive avait prise, Bayard soumis portait vers Paris son maître frémissant de colère et d'amour. Cependant Renaud le trouve trop lent au gré de ses désirs ; Bayard ne serait point encore assez

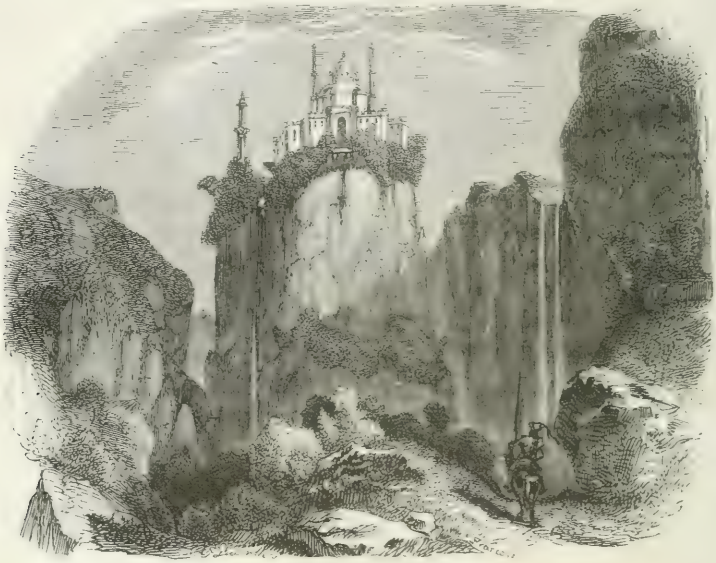
rapide, quand bien même les Aquilons lui eussent prêté leurs ailes. Impatient de combattre, et trompé par l'avis mensonger du nécromancien, le sire d'Angers ne prend aucun repos et ne cesse de courir pendant toute la nuit. Enfin, il arrive dans la cité où Charles a réuni les débris de son armée battue et dispersée. Pour prévenir une attaque, il fait élever de nouvelles fortifications et réparer les anciennes : on creuse de larges fossés ; l'élite des guerriers se rassemble près de ses étendards. Il songe à envoyer un ambassadeur pour solliciter de l'Angleterre des renforts qui lui permettent de battre la plaine et de former un nouveau camp. Renaud, dont il fait choix, doit se rendre dans cette contrée si longtemps appelée la Grande-Bretagne, et qui porte déjà le nom d'Angleterre. Cette mission contrarie les projets du paladin ; il n'a point de répugnance pour faire ce voyage, il songe qu'il faut s'éloigner sans retard et sans perdre un seul jour de repos. Détourné de ses recherches, le cœur toujours plein d'Angélique, il obéit à l'Empereur, part avec célérité et vole vers Calais. Peu d'heures lui ont suffi pour arriver ; il s'embarque sur-le-champ. Brûlant de revenir au plus tôt, il méprise l'avis des nautonniers ; il affronte une mer irritée et la tempête qui menace. Les vents en courroux semblent vouloir le punir de sa témérité. Les vagues s'élèvent autour du navire avec une telle fureur qu'elles baignent les huniers. Les vieux matelots carguent les grandes voiles, et pensent qu'il faut regagner le port d'où ils sont imprudemment sortis. « Je châtierai leur hardiesse, » dit la Tempête, et elle redouble de furie. Sans cesse menacés de faire naufrage, ils sont entraînés loin de leur route. Le souffle impétueux ébranle tantôt la poupe, tantôt la proue, et devient à chaque instant plus terrible. Enfin le navire, flottant à l'aventure, est entraîné dans la haute mer.

Mais, seigneur, la toile que j'ourdis est formée de mille fils divers, dont l'ensemble compose mon ouvrage. Je laisse donc Renaud luttant contre la tempête, et je reviens à Bradamante. Cette belle et vaillante guerrière, qui fit mordre la poussière à Sacripant, doit le jour à Aimon et à la vertueuse Béatrix : elle est sœur de Renaud. On ne peut comparer sa valeur qu'à celle de son frère : Charles et tous les chevaliers français admirent sa force et son courage. Un des guerriers d'Agramant aime Bradamante. Il doit le jour à la fille infortunée d'Agolant, et s'appelle Roger, comme son père. Une ourse ou une lionne n'a point nourri Bradamante ; elle n'a vu qu'une seule fois le paladin et ne repousse pas ses vœux. Pour le revoir, elle a entrepris une course errante ; seule, elle est aussi tranquille que sous l'escorte de nombreux escadrons. Le jour même où Sacripant a mesuré la terre, elle a traversé la forêt, puis, après avoir gravi la montagne, elle est arrivée sur les bords d'une claire fontaine. L'onde serpente au milieu d'une grande et vaste prairie, d'antiques arbres ombragent les bords : le murmure des eaux invite le voyageur à s'y rafraîchir et à goûter le repos. Une colline cultivée la défend de la grande chaleur du jour. Tandis que Bradamante admire les beautés de ce séjour, elle aperçoit, à l'ombre d'un petit bois, un chevalier livré à de silencieuses rêveries ; il est assis sur le gazon émaillé de mille

couleurs; son casque et son écu sont près de lui suspendus aux branches du hêtre qui retient son cheval; ses yeux baignés de larmes, son visage abattu, révèlent ses fatigues et sa douleur. Poussée par ce désir qui nous porte à connaître les secrets des autres, Bradamante demande à ce chevalier la cause de son chagrin. Celui-ci la prend pour un guerrier de grande

vaillance et est touché de sa courtoisie; il se sent disposé à lui ouvrir son cœur, et commence ainsi : « Je conduisais des troupes de pied et des cavaliers à Charles, qui doit disputer à Marsile le passage des montagnes, j'avais sous ma garde une jeune dame que j'adorais, lorsque, près de Rodone, j'aperçus un cavalier couvert de ses armes et monté sur un coursier ailé. Je ne saurais dire si c'était un mortel condamné ou un monstre vomi par les Enfers!... Dès qu'il eut vu ma chère et belle maîtresse, il se précipita sur elle comme le faucon tombe sur sa proie, la saisit et l'enleva malgré sa faible résistance. Je n'avais pas même eu le temps de prévoir son attaque, et les cris de ma maîtresse éplorée m'apprirent mon malheur. Tel on voit le vorace milan ravir le jeune poussin et s'élever avec lui dans la nue, tandis que les cris de la mère désolée rappellent en vain son enfant :

ainsi je ne pouvais suivre le barbare dans les airs : j'étais au fond d'un vallon qu'entouraient de toutes parts des rochers à pic, et mon faible coursier était impuissant à gravir des routes escarpées. J'appelai la mort avec désespoir, et, laissant mes compagnons d'armes poursuivre leur voyage, je pris seul et sans guide le chemin que me montrait l'amour. Je cherchais à revoir le cruel ravisseur qui venait de m'ôter tout bien et toute espérance. Durant dix jours entiers, je parcours des lieux déserts où l'homme n'a jamais imprimé la trace de ses pas; partout des précipices affreux s'offrent à mes regards. Enfin j'arrive dans un vallon sauvage, entouré de hautes montagnes et de profondes cavernes. Au milieu, sur un pic isolé, s'élève un magnifique château fort, resplendissant comme la flamme. J'admire son



architecture et ses murailles, que n'ont point formées la brique ou le marbre. Plus tard j'ai su que, contraints par des enchantements et des paroles magiques, les démons avaient bâti ces murs d'un acier forgé aux feux de l'enfer et trempé dans les ondes du Styx; aussi la rouille ne peut ni le ronger, ni même le ternir. Ce château est la demeure d'un enchanteur dont les courses désolent jour et nuit la contrée. Il est insensible aux cris et aux malédictions de ses victimes : nul rempart ne peut l'arrêter. C'est là qu'il tient enfermée la dame de mon cœur et de mes pensées : je désespère de la revoir jamais. Puis-je faire autre chose que de regarder ce roc affreux, où respire l'objet de mon amour? Ainsi le renard frémit de douleur en écoutant ses petits qui crient dans l'air où l'aigle les a transportés; mais il ne peut les atteindre ni les délivrer : de même je voyais qu'il m'eût fallu des ailes pour parvenir au sommet de cette roche escarpée.

« Pendant que j'étais immobile, deux chevaliers, pleins de confiance et d'ardeur, arrivèrent guidés par un nain : l'un était Gradasse, roi de Séricane, l'autre, jeune héros déjà célèbre par sa valeur dans l'armée africaine, se nommait Roger. — Ils viennent, me dit le nain, pour combattre le maître de ce château, qui, sur un coursier ailé, suit d'étranges routes. — Ah! seigneurs, leur criai-je aussitôt, ayez pitié de mon infortune; vous me rendrez mon amante si, comme j'en ai l'espoir, vous triomphez de ce barbare! Je leur dis comment elle m'a été ravie, et mes larmes attestent ma sincérité. Ils me promettent leur appui et commencent à descendre vers le pied du rocher. Je me décide à rester de loin spectateur de la lutte, en priant Dieu pour ces valeureux champions.

« Une petite plaine entoure le château. Parvenus au bas du rocher, les chevaliers se disputent l'honneur de la première attaque; le sort ou le consentement de Roger permettent à Gradasse de faire retentir les échos des sons du cor. Soudain les portes s'ouvrent, et le magicien armé paraît sur son cheval ailé. Tel que la grue voyageuse qui, au moment de prendre son essor, court en rasant la terre, puis vole lourdement avant de fendre les airs, le nécromancien ne s'élève que lentement; mais bientôt il se perd dans la nue, hors de la portée de l'aigle audacieux. Puis, soudain, il se précipite vers la terre, comme le faucon qui veut saisir une colombe. Le nécromancien, la lance en arrêt, tombe sur Gradasse avec un horrible fracas, et le paladin est blessé avant d'avoir pu se mettre en défense. La lance s'est brisée sur l'armure. La force des coups de l'enchanteur a fait ployer les reins de la robuste Alphane, Alphane la meilleure et la plus belle des juments. Les coups de Gradasse ne frappent que les vents. Le magicien est déjà remonté dans les airs, d'où il fond avec la même impétuosité sur Roger, attentif à regarder son compagnon d'armes. Le héros se courbe sous la violence du choc; son cheval recule : il se relève pour riposter, mais déjà son ennemi plane dans la nue. Frappés tour à tour à la tête et à la poitrine par un ennemi presque invisible, les deux chevaliers essayent en vain de l'atteindre. Le nécromancien, plus prompt que la foudre, menace l'un et touche l'autre; il fait mille circuits, et leurs yeux éblouis ne peuvent voir d'où partent les coups.

« Cette lutte entre les deux paladins combattant de pied ferme et leur adversaire ailé se prolongea jusqu'au moment où la nuit étendit son voile sombre sur tous les objets qu'elle priva de leurs vives couleurs. Je devrais hésiter à vous retracer ces prodiges, qui tiennent plus de la fable que de la vérité; mais je les ai vus. Enfin le magicien découvrit un large bouclier enveloppé d'une épaisse étoffe de soie, qu'il tenait à son bras. Il en sortit une splendeur si grande, que les deux chevaliers tombèrent à terre privés de sentiment, et demeurèrent au pouvoir de leur ennemi. Moi-même, ébloui par cette lumière sans pareille, je subis, quoique éloigné, le même sort. Lorsque je revins de mon long évanouissement, je ne vis ni l'enchanteur, ni les chevaliers, ni le nain. Le champ de bataille était désert et la nuit enveloppait les montagnes. Je compris que le magicien, après s'être

amusé de leurs vains efforts, avait mis fin au combat en découvrant son resplendissant bouclier : leur malheur m'enlevait tout espoir. Je m'éloignai pour toujours de ce lieu, qui renfermait le bonheur de ma vie. Jugez maintenant s'il est des chagrins d'amour comparables aux miens. » A ces mots, le chevalier retombe dans sa douleur. C'était Pinabel, fils d'Anselme, comte de Hauterive. Loin de démentir la perfidie et l'indigne réputation de la maison de Mayence, il égalait et surpassait tous ses alliés en scélératesse et en lâcheté.

Bradamante, émue, attendrie, avait, au nom chéri de Roger, laissé briller une vive joie; mais elle fut consternée quand elle apprit le sort de son amant. Elle pria Pinabel de recommencer son récit. « Chevalier, lui dit-elle, reprenez courage; notre rencontre sera chère à votre souvenir, et vous bénirez cette journée. Conduisez-moi sur-le-champ vers ce château où gémit votre belle. Si la fortune me seconde, vous ne regretterez point vos fatigues. — Ah! répondit Pinabel, je n'hésiterai point à gravir la montagne pour vous guider. Redouterais-je des fatigues après avoir perdu celle qui m'attache à la vie? Mais, je dois vous le dire, vous allez à travers les ruines et les précipices chercher une prison. Ne m'accusez point un jour de vous avoir caché les périls que vous voulez braver. » Il dit, tourne bride et conduit Bradamante, qui, pour sauver Roger, affronte les dangers et l'enchanteur.

Bientôt ils sont rejoints par le messager qui avait appris à Sacripant le nom de son vainqueur. « Arrêtez! arrêtez! » leur crie ce messager. Il se hâte de leur annoncer que le Languedoc et la Provence ont levé l'étendard de la guerre. Aigues-Mortes est en armes; Marseille épouvantée ne voit point celle qui doit la défendre : elle demande les conseils et l'appui de Bradamante. L'empereur Charles, qui voit avec plaisir et admiration sa belliqueuse nièce, et qui a confiance en sa fidélité, lui a donné la garde de cette belle cité, assise sur le bord de la mer, entre le Rhône et le Var. Ce courrier a été dépêché vers Bradamante. Partagée entre le devoir qui l'appelle et l'amour qui la presse de voler à la délivrance de Roger, la guerrière est incertaine. Enfin l'amour l'emporte; elle renvoie le courrier avec des promesses, et poursuit sa route, bien décidée à sauver son amant et à briser ses fers.

Pinabel, qui vient d'apprendre que sa compagne est de l'illustre maison de Clermont, la suit avec effroi. Une haine antique sépare les deux familles, qui se sont livré plusieurs combats sanglants. Le perfide comte songe à trahir Bradamante, ou à l'abandonner à la première occasion favorable. Préoccupé de ses inquiétudes et de sa haine, il s'écarte involontairement de son chemin, et tous deux arrivent dans une sombre forêt. Là s'élève une montagne dont la cime aride est un dur rocher. Pinabel veut profiter de l'épaisseur du bois pour fuir Bradamante sans cesse attachée à ses pas. « Il faut, lui dit-il, chercher un meilleur gîte avant que les ténèbres soient plus profondes. Il y a, si je ne me trompe, un beau castel de l'autre côté de cette montagne. Attendez-moi ici, j'irai du haut du rocher reconnaître le pays. »

A ces mots, il se met à gravir, cherchant les sentiers détournés pour se dérober à la vue de la gerrière. Au sommet du roc, le hasard lui fait trouver une caverne qui paraît avoir plus de trente brasses de profondeur. Elle s'agrandit à l'intérieur; une seconde ouverture donne entrée dans une autre caverne plus vaste, d'où s'échappe une lueur semblable à celle d'un flambeau. Bradamante rejoint le traître au moment où il médite un perfide dessein.

Renonçant à l'espoir de se séparer d'elle par la fuite, Pinabel change de projet et se décide à la faire périr. Il l'engage à monter jusqu'à l'ouverture, qui ressemble à celle d'un puits, et lui assure que ses yeux y ont aperçu une belle demoiselle dont les riches vêtements annoncent la haute naissance. Ses larmes et son affliction indiquent qu'elle est captive. Il ajoute qu'au moment où il voulait descendre pour l'interroger, un homme en fureur l'a entraînée au fond de la caverne, où elle a disparu.

Bradamante, confiante et intrépide, croit aisément les mensonges de Pinabel. Stimulée par le désir de secourir cette infortunée, elle cherche un moyen de descendre jusqu'à elle. Tout près est un ormeau chargé de longues branches; elle abat la plus forte avec son épée, et la place dans l'ouverture de la caverne. Puis elle dit à Pinabel de saisir par le gros bout la

branche qu'il retiendra fortement, tandis qu'elle-même, à l'aide des rameaux, arrivera jusqu'au fond de la caverne. Tandis qu'elle est suspendue

le traitre sourit et lui crie : « Sais-tu bien sauter? » Et il ouvre les mains avec une joie perfide... Tandis que Bradamante roule avec la branche : « Que tous les tiens ne sont-ils ici! ajoute-t-il; d'un même coup j'éteindrais une race maudite!... »

Le sort de la trop crédule guerrière ne fut pas aussi terrible que l'avait espéré Pinabel. Les rameaux retardèrent la rapidité de sa chute, et la branche, en se brisant, amortit la force du coup. Bradamante demeura seulement étourdie et put voir ce que nous raconterons dans le chant suivant.

CHANT III

Dans la caverne où l'a précipitée le perfide Pinabel, Bradamante voit les hautes destinées de sa race et de celle de Roger. — Ce héros, prisonnier d'Atlant, cherche les moyens de briser ses fers; Mélisse lui en donne le moyen, et il finit par trouver Brunel.

Qui pourra rendre mes vers et mes accents dignes d'un si noble sujet? Qui me prêtera des ailes pour m'élever à la hauteur de ce que je vais décrire? De nouveaux feux doivent enflammer mon âme! C'est au prince mon bienfaiteur, c'est à ses antiques et nobles aïeux que je consacre ce chant. Parmi les rois illustres descendus du ciel pour le bonheur du monde, vis-tu jamais, ô Soleil, race plus féconde en héros également grands dans la paix et dans la guerre? Il n'en est point qui ait si longtemps conservé son éclat; et, si j'en crois l'esprit prophétique qui s'empare de moi, les cieux cesseront de tourner autour des pôles avant qu'elle perde sa splendeur. Pour célébrer la gloire de ces héros, il faudrait une force plus grande que la mienne; j'aurais besoin de cette lyre sur laquelle Apollon rendit grâces au maître de l'Olympe de la défaite des Géants. Que n'ai-je les célestes burins! je consacrerais mon talent et mes efforts à graver sur le marbre ces grandes figures. Mon trop faible ciseau essayera d'ébaucher cet ouvrage, que mes soins rendront un jour, peut-être, plus parfait.

Mais retournons à ce lâche dont le cœur tremble sous les meilleures armes. Parlons du Mayençais, de ce Pinabel, qui croyait avoir fait périr Bradamante. Il pense qu'elle a perdu la vie au fond du précipice et se hâte de remonter à cheval. Le visage pâle et défait, il quitte le théâtre de son crime; et, comme l'infâme entassait iniquités sur iniquités, il s'empare du cheval de la guerrière. Laissons-le courir à sa perte et provoquer un juste châtiment. Voyons ce qu'est devenue la jeune fille, qui semble avoir trouvé

du même coup la mort et un sépulcre? Elle est tombée sur un rocher. Étourdie par la violence du choc, elle se relève péniblement, s'avance vers une porte, et pénètre dans une seconde caverne plus vaste que la première. Spacieuse et carrée, elle ressemble à une chapelle; des colonnes d'albâtre d'une noble architecture soutiennent et embellissent la voûte; au milieu s'élève un autel, devant lequel brûle une lampe dont la brillante flamme répand dans les deux cavernes une douce clarté.

Bradamante, émue à l'aspect d'un lieu qui paraît être sacré, fléchit le genou et adresse à Dieu ses prières et ses vœux. Une petite porte s'ouvre en criant sur ses gonds; il en sort une femme les pieds nus, sans ceinture, les cheveux épars, qui l'appelle par son nom. « Brave et généreuse Bradamante, lui dit-elle, apprends que c'est la volonté divine qui te conduit ici. L'esprit de Merlin, dont tu devais saluer la cendre en suivant cette étrange route, m'avait prédit ton arrivée, et je t'attends pour te révéler le sort que te réservent les célestes décrets. Cette grotte fameuse et redoutée est l'ouvrage du sage enchanteur Merlin. C'est là qu'il fut trahi par la Dame du Lac, et c'est dans ce tombeau que reposent ses restes. Pour obéir au caprice de celle qu'il aimait, il se coucha vivant dans ce sépulcre et y trouva le sommeil éternel. Il doit y demeurer jusqu'au jour où la trompette fatale réveillera les humains pour les appeler devant celui qui saura distinguer la pure colombe du noir corbeau; mais l'esprit prophétique de Merlin ne s'est point séparé de ses os glacés, sa voix répond à ceux qui peuvent s'approcher de sa tombe et qui l'interrogent sur le passé et l'avenir. Je suis venue d'un lointain pays pour le consulter, il y a déjà longtemps. Merlin, qui ne me trompa jamais, m'ayant annoncé ton arrivée, je suis restée pour te voir. »

La fille d'Aimon, muette et troublée de tant de merveilles, ne sait si c'est un songe ou la réalité. Confuse, elle baisse les yeux. « Que suis-je donc, dit-elle avec modestie, pour que les prophètes daignent s'occuper de moi? » Cependant elle se réjouit d'une aventure aussi extraordinaire, et suit, sans hésiter, la magicienne qui la conduit au tombeau de Merlin. Il était formé d'une pierre dure et resplendissante; une lueur rougeâtre s'en échappait et suffisait pour éclairer ce lieu terrible, où jamais le soleil n'avait pénétré. Certains marbres ont-ils la vertu de produire l'ombre et la lumière? Était-ce l'effet des charmes, des talismans et des signes magiques dont Merlin avait entouré son tombeau? La clarté permettait d'admirer les sculptures et les riches ornements de ce lieu enchanté. Bradamante franchit à peine le seuil de l'enceinte sacrée; soudain, du fond de sa tombe, l'enchanteur

lui parle d'une voix forte et distincte : « Que la fortune seconde tes projets, ô chaste et noble fille ! De ton sein doit sortir une race nombreuse, qui sera la gloire de l'Italie et du monde. L'antique sang de Priam, réunissant en toi ses deux sources principales, produira une illustre lignée qui fera le bonheur et la joie des peuples depuis les rives de l'Indus, du Nil, du Danube et du Tage jusqu'à l'Ourse et au Pôle. Tes fils parviendront aux plus hautes dignités; ils seront ducs, marquis et empereurs. Des chevaliers renommés, de grands capitaines sortiront aussi de ton auguste maison; ils rendront à l'Italie son ancienne splendeur et ses armes invincibles. Des princes bienfaisants et justes feront, comme Auguste et le sage Numa, revivre l'âge d'or. Pour accomplir l'arrêt du Destin, il faut qu'un mariage avec toi mette le comble aux vœux de Roger. Va, rien ne s'opposera plus à ce que tu le délivres, et le maudit qui le retient dans les fers tombera sous tes coups. »

Merlin se tait et laisse à Mélisse le soin de faire paraître sous les yeux de Bradamante l'illustre postérité de la belle guerrière. La magicienne ordonne, et déjà de nombreux esprits, obéissant à ses évocations, paraissent sous mille formes différentes et de divers côtés à la fois. La magicienne conduit la fille d'Aimon dans la première caverne ; elle trace autour d'elle un cercle qui dépasse sa taille d'une coudée, et la couvre d'un vaste dais ; puis elle lui recommande de ne point sortir du cercle, d'observer le silence, et d'attacher sur elle un regard attentif. Les esprits devaient faire trois fois le tour du cercle et rentrer dans le sépulcre. Mélisse, alors, ouvre son livre et conjure les esprits. Tous sortent de la première grotte et se rangent autour du cercle; vainement ils tâchent d'y pénétrer, on eût dit qu'une mer ou un fossé leur en défendit l'accès. « Bradamante, s'écria-t-elle, si j'essayais de te faire connaître tous les noms et tous les exploits des héros que tu vois apparaître avant qu'ils soient nés, une seule nuit ne pourrait me suffire, et notre entretien n'aurait point de terme. Je me contenterai donc de t'en indiquer quelques-uns, à mesure qu'ils se présenteront à nous. Le premier te ressemble par la grâce et la noblesse. Digne fils de Roger et de Bradamante, il sera le chef de ta maison en Italie, il vengera le sang de son illustre père et punira les traîtres qui l'auront si lâchement répandu. Sous ses coups tomberont les sires de Poitiers. Il arrachera la Lombardie au joug de Didier, et deviendra souverain d'Est et de Calaon. Ubert, son fils, le suit. Vainqueur des Barbares, il sauvera l'Hespérie ; il sera, en plus d'une occasion, le bouclier de l'Église. Vois Albert, ce héros invincible qui remplira les temples de trophées. Hugues, son fils, soumettra Milan et s'emparera de l'étendard aux antiques couleuvres. Celui-ci est Azzon. Successeur de son frère, il gouvernera les Insubriens. Voici Albert, dont les sages conseils parviennent à chasser de l'Italie Bérenger et son fils. La belle Alde, sa fille, digne épouse d'Othon, occupera le trône des Césars. Voici un autre Hugues. O noble suite de héros, où la valeur est héréditaire ! Vois, il châtie l'orgueil des Romains, et leur arrache Othon III et le pontife, que retenaient des bras impies. Regarde le généreux Foulques. Abandonnant à son frère tous ses États

d'Italie, ce héros va, au delà des fleuves et des monts, chercher dans la Germanie un vaste duché. Il hérite, par sa mère, de la maison de Saxe, la relève, et perpétue une race expirante. Cet autre qui vient à nous préférera la paix à la guerre ; c'est Azzon, second du nom. Ses deux fils, Bertolde et Albert sont à ses côtés. Bertolde, vainqueur d'Henri II, abreuve les champs de Parme du sang des Allemands. Albert le seconde. Les vertus de Bertolde lui ont fait obtenir la main de la sage et belle Mathilde. Par cette union il devient le neveu d'Henri Ier, et reçoit en héritage la moitié de l'Italie. Son fils, Renaud, a l'incomparable gloire de préserver l'Église romaine des attaques de l'impie Frédéric. Un nouvel Azzon possédera Vérone et son beau territoire ; Othon IV et le pontife Honoré II reconnaîtront ses services par le marquisat d'Ancône. Le temps me manque pour te nommer tous ceux de tes descendants qui, défenseurs de l'étendard sacré, se signaleront par des exploits utiles à l'Église : cet Obizzo, ce Foulques, cet Azzon, ces Hugues, ces deux Henri : le fils est près de son père. Deux Guelfe : l'un sera le conquérant de l'Ombrie, l'autre portera le manteau des ducs de Spolète. Azzon V séchera les pleurs de l'Italie désolée ; son glaive châtiera Ezzelin, monstre infernal, dévastateur de la belle Ausonie, plus cruel que Néron, Caligula, Marius, Scylla et Antoine. Le même Azzon arrache et foule aux pieds le sceptre de Frédéric II. Sous ce règne heureux prospérera la riche

contrée qu'arrose le fleuve où Phébus redemandait sur sa lyre plaintive le fils téméraire qui avait voulu guider le char du soleil ; bords riants où gémit Cycnus aux plumes argentées, et où les larmes des Héliades devinrent l'ambre parfumé. Pour prix de ses pieux efforts, le Saint-Siége lui concédera ses vastes apanages. Pourrais-je oublier Aldobrandin, son frère ; cet

Aldobrandin qui, pour sauver la tiare, attaque Othon IV, campé avec les Gibelins au pied du Capitole ! Les riches Florentins lui ont prêté leur or pour soutenir cette guerre sainte, mais il a dû leur laisser en otage son frère chéri ; puis il a déployé ses étendards contre les Germains. Plus tard, il châtiera les comtes de Celano. Le souverain pontife, remis en possession de ses États, pleurera la mort prématurée d'un héros, son libérateur. Azzon, son jeune frère et son héritier, gouvernera Pise, Ancône et les pays compris entre la mer, l'Apennin, l'Isaure et le Tronto. Azzon semble avoir reçu aussi en héritage ses vertus et sa piété, trésors plus précieux et plus durables que les riches dons que nous prodigue la fortune. Tu vois Renaud, son fils, sa valeur est non moins éclatante ; mais, jalouse des grandeurs de cette illustre famille, la mort le frappe au commencement de sa carrière. La nouvelle de son triste sort retentira depuis Naples jusqu'aux lieux où son père gémit dans les fers. Le jeune Obizzo succède à son aïeul ; il ajoute à ses domaines la belle ville de Reggio et Modène la superbe. Confiants en sa valeur, tous les peuples voudront se ranger sous ses lois. Azzon VI porte le gonfalon sacré, devient duc d'Adrila, et épouse la fille de Charles d'Anjou, roi de Sicile. Dans ce groupe illustre tu vois réunis les meilleurs et les plus

nobles des princes ; Aldobrandin, Obizzo, Nicolas le Boiteux et Albert le Clément. Il serait trop long de te raconter comment ils réuniront Faenza au riche duché dont Adria est la capitale. Cette ville donne son nom à la mer Adriatique aux flots agités. Ainsi, dans la Grèce, on vit de vastes contrées tirer leurs noms des roses, ainsi la cité assise au milieu des lagunes et vers les deux embouchures du Pô porte un nom qui rappelle le désir qu'ont ses habitants de voir la mer en furie et les aquilons favoriser leur pêche. Nicolas, jeune encore, hérite des domaines de ses pères, et confond les vains efforts de Tida qui veut allumer la guerre civile au sein de ses États.

Les jeux de son enfance sont de pesantes armes ; il aime les fatigues et les travaux guerriers ; dès ses premiers pas dans la carrière, il est la fleur des héros et anéantit les complots de ses sujets rebelles. Othon III, tyran de Parme et de Reggio, connaîtra trop tard sa puissance et perdra, par sa faute, son trône et la vie. Il pénétrera tous les stratagèmes et nul ne pourra le tromper. Ainsi ce beau royaume grandira d'âge en âge ; tes fils ne s'écarteront point du véritable chemin de la gloire, et ne tireront jamais le glaive injustement. L'Éternel ne mettra pas de bornes à leur élévation, leur règne sera prospère tant que les cieux tourneront sur leurs axes invisibles. Voici Lionel et le fameux Borso, qui fut le premier duc de Ferrare. Ami de la paix, il enchaînera Mars et domptera ses fureurs ; le bonheur de ses sujets fera sa gloire et son orgueil. Hercule paraît. Faible, le pied à demi brûlé, il force à la retraite Budrio. Son regard et sa voix suffisent pour mettre en fuite ses voisins ; cependant ils le feront reculer vers les bords de la mer. En interrogeant sa vie, je ne sais si l'on doit préférer la gloire des armes à celle de la paix. La Pouille, la Calabre, la Lucanie, garderont le souvenir de ses exploits. Dans un combat singulier il vaincra le roi des Catalans, et sera renommé même parmi les plus illustres capitaines. Il devra à sa vaillance une seigneurie qu'il n'eût occupée que trente ans plus tard, et jamais peuples ne reçurent de leur souverain de plus grands bienfaits. Ses droits à leur amour ne sont point d'avoir changé des marais fangeux en fertiles plaines, ni d'avoir ceint de murs et de fossés leurs cités embellies par des places, des temples, des théâtres et des palais ; ce n'est point pour les avoir arrachés aux griffes formidables du lion ailé de Saint-Marc ; ce n'est point encore pour avoir, sans payer de honteux tributs, maintenu la paix dans ses États au moment où les Français couvraient de flammes le reste de l'Italie ; non, tous ces bienfaits ne sont rien en comparaison de la gloire des princes qu'ils trouveront parmi ses descendants. Tels sont Alphonse le Juste, Hippolyte le Bienfaisant. Ces deux frères seront plus unis que ne le furent jamais les fils de Tyndare, qui tour à tour se privaient de la lumière et rentraient dans la nuit du Tartare. Sans cesse Alphonse et Hippolyte seront prêts à risquer leur vie l'un pour l'autre, et leur affection consolidera la paix publique mieux même que si le bras de Vulcain eût entouré leur capitale d'une double ceinture d'acier. La sagesse et la bonté d'Alphonse feront penser que les cieux, d'où nous viennent les étés et les hivers, auront accordé aux humains le retour d'Astrée. Sa prudence, sa valeur, dignes de son père, lui seront surtout nécessaires lorsque Venise, d'un côté, enverra ses armées contre ses bataillons peu nombreux, tandis que ses jours seront menacés par une mère injuste ; que dis-je? une marâtre plus cruelle que Médée et Progné! Lorsqu'il sortira de ses cités à la tête de ses soldats fidèles, soit aux clartés du jour, soit pendant les ombres de la nuit, il fera subir à ses ennemis de mémorables défaites et sur terre et sur mer. Déserteurs de sa cause, les peuples de la Romagne baigneront de leur sang les plaines où coulent le Pô, le Santerne et le Zaniole. Les Espagnols, soldats mercenaires d'un pontife criminel, recevront sur ces mêmes bords

un prompt châtiment de leurs cruautés envers le gouverneur et la garnison de Bastia. Impitoyablement égorgés à leur tour, ils périront depuis le capitaine jusqu'au dernier soldat, et nul d'entre eux n'ira porter aux Romains la nouvelle de leur désastre. Ce même Alphonse, aux champs de la Romagne, décidera, par sa sagesse aussi bien que par sa lance la victoire à se ranger du côté des Français dans cette journée où ils combattront Jules II et les Espagnols : journée terrible, où l'on verra les chevaux entrer jusqu'au poitrail dans le sang des vaincus, où les bras manqueront pour donner la sépulture aux guerriers allemands, espagnols, grecs, français et italiens. Arrête tes regards sur ce grand, ce libéral Hippolyte, qui s'approche en habits pontificaux, la tête ornée de la barrette de pourpre. Cardinal sublime, que, dans tous les idiomes de la terre, la prose et les vers célébreront à l'envi, le ciel juste a voulu que, comme un autre Auguste, tu trouvasses un nouveau Virgile ! Semblable au soleil, dont l'éclat efface celui des autres astres et fait l'ornement de l'univers, tu seras l'orgueil de ta race. Un jour, tu sortiras de ta capitale avec un petit nombre de guerriers, et bientôt, radieux, tu ramèneras au port quinze galères captives et un plus grand nombre d'autres navires. Voici les deux Sigismond, Alphonse et ses cinq fils chéris, dont la renommée franchira les monts et les mers. L'un, Hercule II, épousera la fille du roi de France ; l'autre, Hippolyte, non moins brillant que son oncle, jettera un nouveau lustre sur sa maison. François est le troisième ; les deux autres portent le nom d'Alphonse. Mais je te le répète, ô Bradamante, si je devais te montrer tous tes descendants, si je voulais te raconter leurs exploits, je verrais le soleil finir et recommencer plusieurs fois sa carrière ; et il est temps que je rende la liberté à ces fantômes et que je garde le silence. » Elle dit, ferme son livre avec l'assentiment de Bradamante, et ces ombres fugitives se précipitent aussitôt dans le sépulcre de Merlin.

Libre de parler, la guerrière dit à Mélisse : « Quels sont les princes que j'ai vus entre Hippolyte et Alphonse ? Ils s'avançaient en soupirant, l'œil morne et attaché à la terre ; ils semblaient sans force et sans voix ; retirés à l'écart, ils n'osaient s'approcher de leurs frères. » A cette question Mélisse change de visage ; des larmes s'échappent de ses yeux. « Les infortunés ! s'écrie-t-elle ; dans quel abîme des conseils pervers ne les ont-ils pas entraînés ! Hippolyte, Alphonse, ne démentez pas les vertus de vos aïeux. Soyez cléments ! Ces malheureux sont vos frères, que votre justice cède à votre pitié ! » Puis elle ajouta à voix basse : « Pourquoi t'en dirais-je davantage ? Je ne veux point troubler tes douces pensées. Ne regrette pas mon silence !... Demain, à l'aube naissante, nous suivrons ensemble le plus court chemin pour nous rendre à ce château d'acier resplendissant, prison de Roger. Je ne te quitterai point que tu ne sois sortie de cette forêt sauvage. Quand tu seras sur les bords de la mer, je t'enseignerai la route de manière à ce que tu ne puisses plus t'égarer. »

L'intrépide Bradamante demeure le reste de la nuit dans cette caverne, s'entretenant avec Merlin et apprenant de lui les moyens de secourir Roger.

Aux premiers feux du jour, elle part avec Mélisse en suivant des sentiers obscurs et difficiles et franchissant les précipices et les montagnes escarpées qui les environnent de toutes parts. Sans prendre de repos, elles gravissent les rochers, traversent les torrents, et adoucissent les fatigues d'un si pénible voyage en parlant de ce qui était le plus cher et le plus agréable à Bradamante. Mélisse lui dit qu'elle a besoin d'autant d'adresse que de

courage pour réussir dans son projet. « Quand tu serais, lui dit-elle, Mars ou Pallas, quand tu aurais à ta disposition les troupes innombrables d'Agramant et de Charles, tu ne résisterais pas au nécromancien. Ces murs d'acier bâtis sur une roche inexpugnable qui se perd dans les nues, ce cheval ailé qui le porte dans les airs, le rendent moins terrible peut-être encore que son bouclier, d'où s'élancent des rayons si perçants et si dangereux, que les yeux qui le fixent perdent la lumière : tous les sens sont suspendus, et l'on tombe dans un état semblable à la mort. Il te serait d'ailleurs impossible de fermer tes paupières ; comment diriger tes coups et parer ceux de ton adversaire ? Pour te préserver de cette éblouissante lumière et pour te défendre contre les autres enchantements du magicien, je t'enseignerai l'unique secret que tu puisses employer. Agramant, possesseur d'un anneau qui fut autrefois dérobé à une reine de l'Inde, l'a remis à l'un de ses officiers nommé Brunel. Ce Brunel nous précède de quelques milles sur la même route que nous suivons. L'anneau est un talisman contre tous les enchantements, et Brunel est aussi rusé, aussi grand magicien que celui qui retient Roger captif. Agramant a compté sur son zèle et son adresse pour délivrer un guerrier si utile à ses armes, et Brunel a promis de réussir. Mais il faut, ô Bradamante, que le paladin ne doive son salut qu'à toi seule, et voici le moyen d'y parvenir. Tu suivras pendant trois jours les bords de

la mer. Le soir de la troisième journée, tu arriveras dans l'hôtellerie où sera Brunel, possesseur de l'anneau. Tu le reconnaîtras sans peine à sa taille au-dessous de quatre pieds, à sa grosse tête couverte d'une laine noire

et crépue. Son regard est louche, son teint livide, son nez écrasé ; ses sourcils hérissés rejoignent sa barbe touffue. Enfin, il porte les vêtements courts et étroits d'un messager. Tu pourras l'aborder aisément si tu lui parles de ces enchantements étranges et si tu l'informes de ton désir de combattre le magicien. Mais garde-toi de lui laisser croire que tu connais la puissance magique de l'anneau d'Agramant. Il s'offrira pour te guider, et vous partirez ensemble. Aie soin de marcher derrière lui. Dès que vous serez près du château d'acier, égorge Brunel sans écouter une faible et fausse pitié. Tâche qu'il ne soupçonne rien de ton dessein, car il lui suffirait de mettre l'anneau dans sa bouche pour disparaître sur-le-champ. »

En parlant ainsi, Mélisse et Bradamante arrivèrent sur les bords de la mer, près de Bordeaux et non loin de l'embouchure de la Garonne. Là, elles se séparèrent en versant des larmes. Pressée de délivrer Roger, la fille d'Aimon continue sa route avec tant de rapidité, qu'elle arrive bientôt à l'hôtellerie, où Brunel l'avait précédée de quelques instants. Elle a présent à la pensée le portrait que lui traça Mélisse, et elle reconnaît aussitôt le Sarrasin. Elle lui demande d'où il vient et le but de son voyage? Ses réponses sont des mensonges. La guerrière, de son côté, lui cache avec soin sa

patrie, son sexe, sa religion, son nom et sa naissance. Observant tous ses gestes, tous ses mouvements, elle le tient à l'écart. Brunel est capable des larcins les plus subtils. Soudain une grande rumeur retentit à leurs oreilles, je vous en dirai la cause, seigneur : mais souffrez que ma voix se repose.

CHANT IV

L'intrépide Bradamante délivre son bien-aimé Roger; mais, par une ruse d'Atlant, le coursier ailé enlève le paladin. — Renaud, épris d'Angélique, est envoyé par Charles en Angleterre; il sauve de la mort une jeune demoiselle et apprend la fausseté des accusations portés contre Geniévre.

La dissimulation est un grave défaut et indique un esprit méchant, mais il est une foule d'occasions où, par elle, on évite les périls et la mort. Nos jours, plus tristes que sereins, s'écoulent au milieu des envieux. Il faut beaucoup de recherches et de longues épreuves pour trouver un ami véritable à qui l'on puisse, sans inquiétude, ouvrir son âme tout entière. Que devait faire la belle amante de Roger en présence d'un pervers et d'un fourbe comme Brunel, dont la magicienne lui avait signalé la ruse et la perfidie?... Elle résolut de dissimuler et de lutter avec ce maître en supercherie.

Tandis qu'elle surveillait les mains subtiles de ce larron, une grande rumeur se fit entendre : « O reine du ciel, ô glorieuse et divine Mère, s'écria Bradamante, d'où vient ce bruit? » L'hôte et toute sa famille, aux fenêtres de la maison et sur la route, tenaient les yeux élevés vers le haut des airs, comme s'ils eussent contemplé une comète ou une éclipse. Bradamante aperçut un coursier ailé monté par un cavalier couvert de riches armes : il fendait les airs avec rapidité. Les vastes ailes de ce merveilleux coursier étaient formées de plumes de diverses couleurs. Les armes du cavalier étaient d'un acier étincelant. Il dirigeait son vol vers l'occident et disparut bientôt derrière la cime des montagnes. « C'est un enchanteur, dit l'hôte (et c'était la vérité); souvent il prend cette route et fait des courses plus ou moins éloignées. Tantôt son vol le porte vers les étoiles,

tantôt, rasant la terre avec rapidité, il enlève toutes les belles personnes qu'il rencontre. Aussi, les jeunes filles du pays qui se croient douées de quelque beauté (et il en est peu qui ne le croient), n'osent plus sortir pendant le jour. Il possède un château bâti par ses enchantements sur le sommet des Pyrénées. Cette demeure, toute d'acier, est si belle et si éclatante, que le monde ne vit jamais semblable merveille. Déjà plusieurs chevaliers ont essayé d'y pénétrer, mais aucun d'eux n'en est revenu; je crains qu'ils n'y aient trouvé la mort ou des chaînes. » Bradamante écoute ce récit avec intérêt. Elle espère détruire, par le pouvoir de l'anneau, les enchantements du magicien et son château. « Est-il parmi tes gens, dit-elle à l'hôte, un homme qui connaisse la route de ce castel? Mon cœur est impatient et je brûle de combattre le magicien. — Tu ne manqueras point de guide, s'écrie Brunel; je suis prêt à t'accompagner. Je possède une carte pour nous diriger, et autre chose encore qui te rendra ma présence utile. » Il voulait parler de son anneau, mais il n'eut garde de le montrer, et ne dit rien de plus. « Je te verrai avec plaisir près de moi, » réplique Bradamante, et elle pense qu'elle sera bientôt maîtresse du précieux talisman. Toujours en garde pour savoir ce qu'elle devait dire ou cacher à Brunel, elle achète de l'hôte un cheval propre au voyage et bon pour combattre. Puis le lendemain, les premiers rayons du soleil annonçant un beau jour, elle s'éloigne par une étroite vallée, en ayant soin de suivre pas à pas son compagnon, qu'elle fait toujours marcher devant elle.

De forêts en forêts, de montagnes en montagnes, ils parviennent enfin au sommet des Pyrénées. De ces lieux élevés, lorsque l'air est pur, on découvre la France, l'Espagne et les deux mers. Ainsi, du haut des crêtes de l'Apennin, sur le chemin qui conduit à Camaldoli, on aperçoit la mer de Toscane et le golfe Adriatique. Par un rude et fatigant sentier, Brunel et sa compagne descendent dans une profonde vallée. Au milieu s'élève un roc, dont la cime est environnée d'un mur d'acier. Ce roc domine tous les monts d'alentour, et, à moins d'avoir des ailes, on ne peut espérer d'en atteindre le sommet « Voici, dit Brunel, la prison où le magicien retient captifs les dames et les chevaliers. » Le maître d'un coursier ailé pouvait seul choisir pour demeure ce rocher taillé à pic des quatre côtés.

Bradamante juge que le moment est venu de tuer Brunel pour lui ravir son anneau. Mais elle ne peut se décider à souiller son bras du sang de cet homme vil et sans défense. Espérant réussir à s'emparer du talisman sans avoir à rougir d'un meurtre, elle saisit Brunel, qui ne se défie de rien, l'attache fortement aux branches d'un sapin élevé et lui arrache son anneau. Ses cris, ses plaintes, ses gémissements, ne peuvent la fléchir. Alors elle descend à pas lents dans la plaine et s'approche du château. Pour attirer le magicien et le provoquer au combat, elle donne du cor. Puis, à haute voix, elle l'appelle et le défie. L'enchanteur ne tarde pas à paraître; son cheval fend les airs : il se précipite vers l'audacieux. Bradamante s'est aperçue qu'il ne porte ni lance, ni épée, ni massue, ni armes offensives; mais à son bras gauche est un bouclier couvert d'une étoffe de soie : il tient dans

sa main droite le livre ouvert qui sert à ses enchantements. Par son art magique, tandis qu'il est loin encore, le guerrier qui le combat croit lutter déjà contre lui et sentir ses coups. Cependant le cheval ailé n'est point un

vain fantôme; fruit des amours d'une jument et d'un griffon, il a, comme son père, la tête d'un aigle et les pieds de devant armés de serres tranchantes. Il a des ailes et des plumes : le reste de son corps est semblable à celui de sa mère. Cet être bizarre s'appelle hippogriffe. On en voit quelques-uns, mais en petit nombre, dans les monts Ryphées, bien au delà des mers glaciales. Le magicien, à force de soins et d'application, avait su, par le pouvoir de son art, attirer celui-ci. Un mois avait suffi pour l'accoutumer au frein; il se laissait monter et volait partout où le guidait son maître. Mais si l'hippogriffe n'était point un être imaginaire, le magicien s'entourait de prestiges; il eût fait paraître jaune la plus brillante pourpre. Tous ces artifices ne pouvaient rien sur Bradamante éclairée par la vertu de l'anneau. La guerrière, docile aux conseils de Mélisse, s'agite et se débat sans cesse, frappant l'air avec son épée. Après s'être escrimée longtemps à cheval, elle met pied à terre pour suivre encore les avis de Mélisse et afin de mieux mesurer ses coups. L'enchanteur songe à employer le plus puissant de ses charmes; il découvre l'écu fatal, certain que la vive splendeur renversera son ennemi. Il eût pu sans doute se servir, dès l'abord, d'un moyen aussi

prompt, mais il se plaisait à voir les chevaliers manier la lance ou l'épée. Ainsi le chat s'amuse de la faible défense d'une souris jusqu'à ce que, las de ce jeu, il lui donne le coup mortel. Dans ses précédents combats l'enchanteur avait été le chat, et ses adversaires les souris. Il n'en fut point de même de Bradamante protégée par l'anneau. Attentive à tous les mouvements de son ennemi, elle voit qu'il découvre le bouclier. Pour ne lui donner aucun soupçon, elle ferme les yeux et tombe par terre dans l'espoir d'engager le magicien à descendre et à s'approcher d'elle. Cette ruse réussit : le nécromancien fait aussitôt abaisser le vol de son coursier ; il recouvre son écu, l'attache ainsi que son livre à l'arçon de la selle et s'approche de Bradamante, qui l'épie comme le loup caché dans un buisson guette le jeune chevreuil. Dès qu'elle le voit à sa portée, elle se lève soudain, le serre fortement et l'étreint avec cette chaîne dont il se sert d'ordinaire, et avec laquelle il a cru lier Bradamante comme ses autres victimes. Il n'a plus ce livre qui lui assure la victoire ; vieillard faible et sans défense, il est au pouvoir de la robuste guerrière. Elle va lui trancher la tête... Mais son bras victorieux reste suspendu ; elle regarde comme une vengeance indigne d'elle d'immoler ce vieillard aux cheveux blancs, couvert de rides, et abattu à ses pieds. « Par pitié, jeune homme, arrache-moi la vie, s'écrie-t-il plein de dépit et de colère ! » Plus il implore la mort, et moins Bradamante se sent disposée à le

satisfaire. Curieuse, cependant, de savoir son nom et le motif qui l'a porté à choisir ce lieu sauvage pour s'y construire une demeure inexpugnable, elle

BRADAMANTE COMBAT LE VIEIL ATLANT.

p. 34.

l'interroge : « Hélas ! lui répond le vieillard en versant des larmes, ce n'est ni pour cacher des larcins, ni pour faciliter des brigandages que j'élevai cette forteresse sur la cime d'un rocher. Je voulus sauver les jours d'un jeune chevalier, objet de ma sollicitude. Mon art m'a révélé qu'il doit périr par trahison peu de temps après avoir embrassé la religion chrétienne. Il s'appelle Roger. Le soleil, d'un pôle à l'autre, ne voit rien d'aussi beau, d'aussi parfait. Ce fut moi, malheureux Atlant, qui l'élevai dès le berceau. La soif de la gloire, ou plutôt sa destinée, l'ont conduit en France, au camp d'Agramant. Ce prince lui porte une affection de père. J'ai voulu l'éloigner de cette contrée où le péril l'attend. Je bâtis ce castel pour l'y retenir, et je m'emparai de lui par les mêmes moyens que j'employai contre toi. Des dames, des chevaliers captifs dans cette enceinte devaient en rendre le séjour agréable à Roger. Pour lui ôter la pensée de recouvrer sa liberté, j'y réunis tous les plaisirs, toutes les joies de la vie : concerts, parures, jeux variés, chère exquise, tout y charmait le cœur et les sens. Je recueillais le fruit de mes soins ; ton arrivée a détruit tous mes projets. Ah ! si ton âme est aussi belle que ton visage, ne t'oppose pas au succès d'un dessein généreux. Prends ce bouclier, je te le donne ; prends ce coursier rapide qui fend les airs, mais respecte mon asile. Délivre ceux de ces chevaliers que tu voudras choisir ; ah ! délivre-les tous, pourvu que tu me laisses mon cher Roger ? Si ta résolution est inébranlable, si tu veux le conduire en France, arrache-moi cette âme désolée, dont l'enveloppe vieillie est une écorce prête à tomber. — Je délivrerai ce héros, réplique Bradamante : tes prières sont vaines et superflues. Prétends-tu m'offrir comme un don ce cheval et ce bouclier ? Ne sont-ils pas à moi maintenant ? Pourrais-je, d'ailleurs, les préférer à Roger ? Tu crois, en le retenant ici, t'opposer aux arrêts du Destin ; va, ton art est impuissant, puisque tu n'as point su prévoir le sort qui t'attendait ! Comment prétends-tu conjurer les périls qui menacent une autre tête quand tu n'as point arrêté le coup qui t'accable aujourd'hui ! Vainement tu me demandes la mort. Si ton âme est forte et courageuse, il te reste mille moyens pour te délivrer d'une vie importune, alors même que l'univers te refuserait tout secours ? Mais commence par rendre la liberté à tes captifs. » Elle dit, entraîne le magicien vers la tour et le force à monter le premier ; car, malgré sa contenance résignée, elle se défie encore de lui. Parvenue au pied du rocher, elle découvre une petite porte ; un escalier tournant les conduit jusqu'à l'entrée du château. Atlant soulève une longue pierre plate qui forme le seuil, et sur laquelle sont gravés des figures et des caractères étranges. Là sont des vases pleins d'un feu caché, et d'où s'échappe une épaisse fumée... Atlant les brise... Aussitôt la tour, le château, les murailles s'évanouissent. On ne voit plus que la cime inculte et sauvage de la montagne. L'enchanteur lui-même disparaît avec la rapidité de l'oiseau qui s'envole de sa cage. Les dames et les chevaliers devenus libres paraissent çà et là sur cette terre stérile, et quelques-uns regrettent les délices de leur prison. Là sont Gradasse et Sacripant, Prasilde, brave chevalier, qui, du fond de l'Orient, avait suivi le paladin Renaud ; à ses côtés est

Trolde, son ami le plus cher. La fille d'Aimon reconnait aussi son fidèle Roger, qui lui fait l'accueil le plus tendre et le plus gracieux. Il l'aime depuis

le jour, où, pour lui complaire, elle délaça son casque et fut blessée. Il serait trop long de dire ici quel fut l'auteur de cette blessure. Depuis lors ils se cherchèrent sans cesse, parcourant les forêts désertes et sauvages. En reconnaissant sa libératrice, à la vue de celle qu'il aime, rien n'égale la joie et le bonheur de Roger. Tous deux descendent dans le vallon où Bradamante remporta la victoire. Ils y trouvent l'hippogriffe ayant encore le bouclier fatal suspendu à l'arçon de la selle. Bradamante s'avance pour saisir la bride : l'hippogriffe semble l'attendre ; mais, prenant son essor, il s'élève dans les airs et va se poser à quelque distance sur le penchant de la montagne : elle le poursuit. Le coursier la laisse approcher et s'envole de nouveau. Ainsi on voit sur les sables arides la corneille se jouer des chiens qui veulent la saisir.

Roger, Gradasse, Sacripant et tous les autres chevaliers se placent à

divers endroits dans la plaine et sur la montagne. Tous essayent de surprendre l'hippogriffe, qui les attire tantôt sur la cime des monts, tantôt dans le fond des vallées; enfin il se laisse approcher par Roger. C'était un piége de l'enchanteur. Plein d'inquiétude et voulant préserver le jeune paladin des périls qui le menaçaient, Atlant lui envoyait l'hippogriffe pour l'enlever de l'Europe. Roger saisit les rênes du coursier; mais il ne peut l'arrêter ni s'en faire obéir. Il descend alors de son fidèle Frontin et s'élance sur l'hippogriffe, auquel il fait sentir les éperons. L'animal, dont l'ardeur est excitée, galope pendant quelques instants, et soudain, plus rapide que le faucon déchaperonné qui découvre une proie, il s'élève dans les airs. Bradamante, éperdue et consternée, voit le péril de son cher Roger; ce qu'elle a entendu raconter de l'enlèvement de Ganymède, ravi du palais de son père et transporté dans l'Olympe, lui fait craindre un sort pareil pour un jeune héros non moins beau et non moins aimable. Ses regards le suivent dans les airs, elle croit le voir encore lorsqu'il a déjà

disparu. Son âme entière s'attache à Roger. Enfin elle s'abandonne aux gémissements; son cœur, en proie au désespoir, est brisé. Ses yeux se portent sur Frontin, elle le prend, pour éviter que cet excellent cheval ne tombe en des mains étrangères; peut-être un jour le ramènera-t-elle à son maître.

Roger, inhabile à gouverner l'hippogriffe, est porté au-dessus des plus hautes montagnes; bientôt il ne peut plus distinguer les monts des plaines et des vallées, et lui-même ne paraît plus qu'un point dans l'espace. Le coursier dirige son vol vers le couchant, et fend la mer comme un léger vaisseau glisse sur les ondes, au souffle des zéphyrs. Laissons-le poursuivre ce voyage qui ne sera point malheureux, et revenons au paladin Renaud. Jouet des vents furieux, il parcourt pendant deux jours entiers de vastes

mers, depuis le couchant jusqu'à l'Ourse. La tempête dure toute la nuit, et le vaisseau est poussé vers le cap de l'Écosse qu'ombrage la célèbre forêt Calédonienne, dont les arbres antiques retentirent si souvent du bruit des armes et des combats. Là se rendaient les chevaliers errants les plus fameux de la Grande-Bretagne, des contrées voisines, et même des pays les plus lointains. Là venaient les paladins de France, d'Allemagne et de Norvége. Celui qui n'a point au cœur grande vaillance doit se garder d'y entrer; en cherchant la gloire, il trouverait la mort. Ces lieux furent témoins des exploits de Tristan, de Lancelot, d'Arthur, de Galasse, de Gauvin, de tous les chevaliers de l'antique et de la moderne Table-Ronde. On y voit les monuments de leur valeur et leurs pompeux trophées.

Renaud prend ses armes, se fait descendre sur le rivage avec Bayard et commande au patron du navire d'aller l'attendre dans le port de Berwick. Le paladin, seul et sans guide, s'enfonce dans les détours de l'immense forêt; il suit diverses routes, espérant trouver celle qui doit le conduire à quelque aventure extraordinaire. Sur le soir du troisième jour il arrive dans une belle abbaye, où l'on accueille avec honneur les dames et les chevaliers. L'abbé et les religieux reçoivent le paladin avec distinction. Lorsqu'un repas abondant a réparé ses forces, Renaud leur demande comment un chevalier pourra, dans ce pays, signaler son courage. Ils lui répondent qu'il n'est point dans l'univers de lieu plus fertile en grandes aventures, mais que la plupart demeurent ensevelies dans les ténèbres de l'oubli. « Cherchez donc, ajoutent-ils, des pays où les actions valeureuses ne soient point ignorées. Si vous voulez essayer vos forces, il se présente la plus belle occasion qui puisse jamais s'offrir à un paladin. La fille du roi a besoin d'un défenseur et d'un champion contre un chevalier, nommé Lurcain, qui veut lui faire perdre l'honneur et la vie. Obéissant à une haine aveugle, Lurcain l'accuse devant le roi, son père, d'avoir, au milieu de la nuit, introduit un amant dans son palais. Il prétend avoir vu cet homme escalader le balcon avec l'aide de la princesse. Les lois de ce royaume la condamnent à périr par le feu si, dans un mois, elle ne trouve pas un champion pour combattre l'accusateur et lui prouver son mensonge. Telle est la loi de l'Écosse, loi sévère et rigoureuse qui veut que toute dame, de quelque naissance qu'elle soit, accusée d'avoir eu commerce avec tout autre que son mari, subisse la mort s'il ne se présente un chevalier qui soutienne et prouve, les armes à la main, son innocence. Le roi, déplorant le sort de Genièvre (c'est le nom de sa fille), a fait proclamer dans les villes et les châteaux que le champion qui s'armera pour sa défense et confondra la calomnie, recevra, pourvu qu'il soit de race noble, la main de la princesse et une dot digne d'une si grande alliance. Mais s'il ne se trouve personne d'ici la fin du mois, ou si son défenseur succombe, Genièvre périra. Il est plus glorieux pour vous, seigneur, de tenter une pareille entreprise que d'errer à l'aventure dans cette forêt. Une éternelle gloire sera le prix de votre victoire, et vous recevrez pour récompense la main de la plus belle princesse qu'aient vue les régions comprises entre l'Inde et les colonnes d'Hercule. Vous aurez des

richesses, un rang qui assurera pour toujours votre bonheur, et l'amitié d'un grand roi qui vous devra l'honneur et la vie de sa fille. Un chevalier ne doit-il pas punir les méchants et protéger les belles, surtout quand elles sont des modèles de sagesse et de vertu? » Le paladin réfléchit un moment, et répond : « Vous dites qu'une de vos lois punit de mort la femme qui reçoit dans ses bras celui qu'elle aime. Que maudits soient les inventeurs de ces décrets barbares! et plus maudits soient encore ceux qui consentent à les

subir! Ah! périsse plutôt la cruelle qui désespère un amant fidèle... Que la belle Geniévre ait ou non fait le bonheur du sien, peu m'importe! mon cœur serait même disposé à la louer si elle eût agi avec mystère. Mon seul désir est de la défendre. Donnez-moi un guide pour me conduire vers son accusateur; avec l'aide de Dieu, j'espère la sauver. Je ne soutiendrai point qu'elle est innocente, je l'ignore et pourrais me tromper; mais je soutiendrai qu'une semblable faute ne mérite point un pareil châtiment. Je dirai que vos législateurs sont des fous et des barbares, et qu'il faut substituer à ces lois quelque chose de plus doux. Si une ardeur mutuelle, si les mêmes transports entraînent les deux sexes au tendre dénoûment que le sot vulgaire regarde comme un crime, si l'homme s'abandonne sans frein à ses passions et met toute sa gloire à réussir, pourquoi blâmer et punir les belles d'avoir écouté les vœux d'un ou plusieurs amants? Cette loi, si rigoureuse pour les dames, manque donc d'équité. Par le ciel, je prouverai qu'il serait horrible de la conserver plus longtemps! » Tous les moines applaudissent et conviennent de l'injustice des anciens législateurs; tous s'écrient que le souverain a tort de ne point user de son pouvoir pour briser de si cruelles lois.

Lorsque l'aurore matinale eut embelli les lieux de ses couleurs brillantes et vermeilles, Renaud, couvert de ses armes, s'élance sur Bayard. Un écuyer qu'il prend à l'abbaye le conduit rapidement à travers la forêt sauvage, jusqu'au lieu où doit se décider le sort de la belle Geniévre.

Pour abréger le voyage, ils ont quitté le grand chemin; soudain ils en-

tendent des cris douloureux. Renaud et son écuyer lancent leurs chevaux vers le vallon d'où partent ces gémissements, et ils voient de loin une femme assez belle qui se débat entre deux malfaiteurs. Tout en pleurs, désespérée, elle les supplie vainement de l'épargner. Ils vont la frapper; mais Renaud accourt et pousse des cris menaçants. A sa vue, les deux assassins prennent la fuite et disparaissent dans les profondeurs du vallon. Dédaignant de les poursuivre, le chevalier s'approche de la dame, et lui demande la cause de son malheur; il l'invite à monter en croupe derrière son écuyer, et continue sa route. Malgré son effroi et sa pâleur, cette dame est belle et de nobles manières. Renaud l'interroge encore sur son aventure. Alors, d'un air modeste, elle lui raconte ce que je vous dirai dans le chant suivant.

CHANT V

Lurcain, persuadé que Geniévre est cause de la mort de son frère, l'accuse devant le roi, qui aime tendrement sa fille. — Renaud arrive à temps pour la secourir; instruit de la vérité, il combat Polinesse et lui fait avouer son mensonge avant qu'il expire.

Tous les animaux vivent unis et en paix. S'ils se font la guerre, on ne voit jamais le mâle attaquer sa compagne. L'ourse, dans les forêts, est en sûreté près de l'ours; la lionne repose tranquillement près du lion; la louve ne fuit point le loup, la génisse ne redoute pas le taureau. Quel abominable fléau, quelle furie se sont donc emparés du cœur de l'homme! Ne voit-on pas souvent deux époux s'accabler d'injures et de reproches, se frapper, se meurtrir le visage, souiller de pleurs, rougir de sang le lit nuptial! C'est une action déjà trop criminelle, contre nature, offensante pour le Créateur, que de porter la main sur les traits délicats, que d'arracher un seul cheveu d'une femme! Mais se servir du poison, du lacet ou du couteau pour ôter la vie à une damoiselle, ce n'est point le fait d'un homme; c'est l'inspiration d'un esprit infernal revêtu d'une forme humaine. Tels étaient sans doute les deux brigands que Renaud mit en fuite au moment où ils entraînaient la jeune dame au fond d'une sombre vallée. Je l'ai laissée sur le point de raconter ses malheurs au paladin son protecteur; reprenons maintenant ce récit: « Je vous dirai, poursuivit-elle, une histoire si affreuse et si cruelle qu'Argos et Mycènes ne virent jamais pareilles atrocités. Puisse le soleil refuser sa lumière à cette sinistre contrée et cacher tant d'abominations aux regards des mortels! Dans tous les temps on ne voit que trop d'exemples de l'impitoyable cruauté de l'homme envers ses semblables; mais vouloir détruire celui qui s'étudie à faire notre bien, c'est plus qu'un crime, c'est une impiété. Il est nécessaire que je vous fasse connaître ma

vie pour que vous sachiez la véritable cause du sort dont ces deux scélérats m'ont menacée !

« Dès ma tendre jeunesse, je fus élevée avec la fille de notre roi, attachée à son service, j'occupais à la cour un rang honorable ; mais; jaloux de mon bonheur, le cruel Amour voulut, pour me punir, me ranger sous ses lois. Le duc d'Albanie me parut plus beau que tous nos pages et chevaliers. Il me peignait son ardente flamme, et je l'adorai de toutes les forces de mon cœur. On écoute les paroles d'amour, on voit le visage d'un amant ; mais comment lire dans sa pensée? Trop confiante, je fus séduite et j'osai le recevoir près de moi. Je ne réfléchis pas que ma chambre était celle où Genièvre se retirait quelquefois, et dans laquelle elle plaçait ses plus riches parures. Cette chambre avait un balcon ; une échelle de corde donnait à mon amant la liberté d'y monter lorsque la princesse changeait d'appartement pour éviter le froid ou la chaleur. Nous profitions de son absence pour nous voir. A la faveur des ruines qui entouraient le balcon, le duc passait inaperçu, et nos plaisirs, protégés par le mystère, durèrent plusieurs mois. Aveugle que j'étais, je ne pouvais m'apercevoir du peu d'affection de mon amant, et pourtant mille indices eussent dû me révéler sa dissimulation et ses perfidies. L'amour grandit sans cesse, et telle devint ma folie que le duc ne craignit pas de m'avouer qu'il était épris de Genièvre. Je ne sais même s'il ne l'avait point aimée avant moi ; mais, se sentant le maître absolu de ma raison et de toutes mes volontés, il n'hésita point à me confier ses projets. Il me disait, à la vérité, que son amour pour la princesse n'était point réel ; mais qu'il avait besoin de feindre pour obtenir du roi la main de la princesse, maîtresse de choisir un époux. « Il n'est point, ajoutait-il, de chevalier plus digne que moi de ce rang et de cet honneur. » Il me persuada que si, par mon secours, il devenait le gendre du roi (c'était la plus haute position où pût s'élever un sujet), sa reconnaissance serait éternelle comme le souvenir d'un tel service. Mais, continuait-il, tu seras toujours à mes yeux la plus belle, et je serai toujours ton fidèle amant. Accoutumée à prévenir ses vœux, je ne savais ni ne pouvais contrarier son dessein. J'étais heureuse de son bonheur, et ne cherchais qu'à lui plaire. Je me dévouai, et, saisissant la première occasion favorable, je parlai de lui avec éloge à la princesse. Je fis tous mes efforts, j'employai toute mon adresse pour le faire aimer de Genièvre ; Dieu sait si je négligeai rien pour y parvenir ! Soins inutiles : toutes les pensées, tous les vœux de Genièvre se portaient sur un chevalier beau, gracieux, venu à la cour d'Écosse d'un pays éloigné. Il arrivait d'Italie avec son jeune frère. Bientôt il se fit remarquer parmi les paladins les plus braves et les plus adroits de toute la Grande-Bretagne. Le roi lui accorda son amitié, et lui donna des châteaux, des villes, des dignités qui le rendirent l'égal des plus puissants barons. Agréable au prince, il était cher à Genièvre. Elle était captivée, moins par sa valeur éclatante que par la sincérité de son amour ; elle savait que dans le cœur d'Ariodant brûlait une flamme plus vive que les feux qui dévorèrent Troie, et que ceux du Vésuve et de l'Etna. L'amour fidèle et tendre qui remplissait son âme fit que Genièvre, insen-

sible à tous mes discours, accabla de ses dédains et de son aversion l'objet de mes vives prières. Souvent j'engageais le duc à renoncer à ses vains projets; je lui disais qu'il ne pourrait changer un cœur préoccupé d'un autre

amour; je voulais lui prouver que toutes les ondes de l'immense Océan n'éteindraient point de si grands feux. Polinesse (c'est le nom du duc) m'écoute enfin; il voit, il comprend que ses vœux sont rejetés. Genièvre lui préférait un rival, et l'orgueil blessé changea bientôt son amour en haine. Il veut alors faire naître entre les deux amants de si cruelles discordes et une telle inimitié, qu'ils soient pour jamais désunis. Il songe à faire peser sur Genièvre une odieuse calomnie dont elle ne pourra se laver. Dissimulant son projet, il me le cache à moi-même, et son plan une fois arrêté : « Ma chère Dalinde, me dit-il un jour (c'est ainsi qu'on me nomme), l'arbre plusieurs fois coupé renaît de ses racines, et telle est ma passion : tous ces refus n'ont pu que l'irriter; elle me consumera tant que je n'aurai point atteint le but désiré. C'est moins l'attrait du plaisir que la volonté de réussir. Mais si les obstacles sont insurmontables, ne puis-je me consoler par une douce illusion?... Consens à prendre les vêtements de Genièvre pendant son sommeil, relève et dispose tes cheveux comme elle, imite son air et son maintien, viens sur le balcon et jette-moi l'échelle de corde; je croirai voir la princesse, et, cette folie satisfaite, mes désirs seront éteints. » Il dit, privée de raison, je ne m'aperçus point que ce qu'il me demandait était une ruse grossière. Je pris les vêtements de Genièvre, et j'aidai moi-même

Polinesse à escalader le balcon à l'aide d'une échelle de corde que je lui avais lancée. Je m'aperçus trop tard de sa perfidie. Polinesse avait été l'ami d'Ariodant ; en devenant rivaux ils étaient devenus ennemis. Il s'approcha de lui et lui tint à peu près ce discours : « Je suis étonné que tu aiés si peu de souvenir des marques d'estime et d'amitié que je t'ai données. J'aime depuis longtemps la princesse ; le roi m'accorde sa main : tu ne l'ignores pas, et tu viens troubler mon bonheur en t'obstinant à lui adresser tes hommages. Si j'étais à ta place et si tu étais à la mienne, Dieu m'est témoin que je n'agirais point ainsi. — Et moi, répond Ariodant, je suis bien plus surpris encore de ce que tu me dis. Geniévre a reçu mes vœux avant que tu aies pu la connaître. Rien n'égale notre mutuel amour. Elle consent à devenir mon épouse, et je sais qu'elle ne t aime pas. Fais donc ce que tu me demandes au nom de notre ancien attachement, et ce que j'aurais fait moi-même si tu avais été plus heureux que moi. Si mes richesses n'égalent point les tiennes, je possède comme toi la faveur du roi, et j'ai, de plus, l'affection de sa fille. Je puis donc aspirer à cette alliance. — Ah ! réplique le duc, tu es bien aveugle ! Tu crois être aimé, j'ai la même conviction ; c'est aux preuves qu'il faut recourir. Sois sincère avec moi, je te dirai mes secrets. Le moins favorisé cédera la place au vainqueur. Je suis prêt à faire le serment de ne jamais révéler ce que tu pourras me dire, si tu veux me promettre de ne jamais trahir mes confidences. » D'un commun accord ils jurent, la main

placée sur les saints Évangiles. Puis Ariodant commence avec franchise le récit de ses amours avec Geniévre. Elle lui a promis, de sa bouche et par

écrit, de ne jamais prendre un autre époux si le roi s'oppose à leur union. « Elle espère, ajoute Ariodant, que mes services et l'amitié de son père le détermineront à récompenser ma flamme. Tels sont les termes où j'en suis avec elle. Je ne crains pas qu'un rival me remplace ; je ne cherche point d'autres preuves de son amour, et je ne désire rien jusqu'à ce qu'il plaise au Ciel de me la donner pour épouse. Comment oserais-je lui demander la plus légère faveur? » Ariodant termine son récit modeste et sincère. Polinesse, qui s'est promis de lui inspirer de la haine contre Geniévre, lui dit : « Je vois que tu es moins avancé que moi : tu conviendras bientôt que je suis le seul heureux. Elle feint de t'aimer, mais elle n'a pour toi ni affection ni estime : elle te berce de promesses trompeuses, et dans nos secrètes entrevues elle se raille de ton amour. Je reçois de sa tendresse des gages plus certains, et la discrétion que nous nous sommes jurée m'enhardit à te révéler ce que je devrais taire. Apprends donc qu'il ne s'écoule pas de mois sans que, quatre, six, dix fois même, je ne passe la nuit dans ses bras et que je ne la voie partager mes transports. Pourrais-tu comparer le bonheur qu'elle m'accorde aux espérances qu'elle veut bien te donner? Crois-moi donc, cède au plus heureux et cherche fortune ailleurs. — Je ne peux te croire, s'écrie Ariodant ; non, tu mens ! Tu inventes ce tissu d'impostures pour me faire renoncer à celle que j'aime... Soutiendras-tu ces outrages? Je saurai t'y forcer, et mon bras te prouvera ta perfidie et tes mensonges. — Mieux vaut, réplique le duc, te faire voir, si cela te plaît, la vérité de mes assertions. A quoi bon remettre aux hasards d'un combat la preuve de ce qui est manifeste? » A ces mots Ariodant est interdit ; un froid mortel parcourt ses os, et le doute qu'il conserve est le seul lien qui le rattache à la vie ; le cœur percé, le visage pâle, il dit d'un ton amer et d'une voix tremblante : « Eh bien ! quand me feras-tu voir que Geniévre te prodigue les faveurs dont l'amour est si avare pour moi? Je ne croirai rien avant d'avoir vu de mes propres yeux. — Je t'avertirai quand le moment sera venu, » reprend Polinesse; et il quitte le malheureux Ariodant.

« Deux jours se passent ; j'informe le duc qu'il peut venir me visiter. Jugeant qu'il est temps de faire réussir sa perfide trame, il engage son rival à se cacher la nuit prochaine dans les ruines solitaires qui étaient vis-à-vis du balcon. Ariodant s'y résout ; mais, soupçonnant Polinesse de prendre un prétexte pour l'attirer dans un lieu propice à un assassinat, il se rend le soir derrière les masures, accompagné de son frère Lurcain. Ce chevalier, d'une force et d'une valeur sans égales, lui eût été d'un plus grand secours que dix autres défenseurs. Il le prie de se couvrir de ses armes ; et, sans lui confier son secret, il le place à une faible distance du balcon et des ruines. « Si tu m'entends, lui dit-il, tu viendras ; mais si je ne t'appelle pas, jure-moi, par notre amitié fraternelle, de ne point approcher. — Je le promets, » lui répond Lurcain. Ariodant s'avance alors et se cache derrière les ruines, près du balcon. Bientôt paraît le traître, qui brûle du désir de déshonorer Geniévre. Il me donne le signal ordinaire. Et moi, qui ne pouvais deviner cette horrible perfidie, je m'avance sur le balcon, enveloppée d'une robe

blanche brochée d'or, mes cheveux sont couverts d'un riche réseau tissu de pourpre et d'or, que la princesse seule a l'habitude de porter. Je réponds au signal de Polinesse et je me montre de manière à être vue de tous les côtés.

« Cependant, inquiet d'Ariodant, ou poussé par ce sentiment qui nous excite à connaître toutes choses, Lurcain se glisse doucement à la faveur des ombres et se trouve à moins de dix pas de son frère. Dans mon ignorance de toute cette trame, j'ai pris les atours que je viens de décrire; ma taille, mon visage même ont quelque ressemblance avec la taille et les traits de Geniévre. Aux clartés de la lune, qui permettent de distinguer mes vêtements, on peut aisément me prendre pour elle, surtout à la distance où sont les deux frères. Polinesse leur persuade aisément que c'est Geniévre elle-même. Jugez du désespoir d'Ariodant! Le duc s'approche, je lui jette l'échelle, il monte et je le reçois dans mes bras. Je lui prodigue les plus ten-

dres caresses, et le perfide affecte de me combler des plus grandes marques d'amour. A cette cruelle vue, le malheureux Ariodant est accablé de douleur. Il veut mourir, et, plaçant à terre le pommeau de son épée, il va se précipiter sur la pointe... Lurcain accourt et l'arrête. Il a vu avec étonnement le duc d'Albanie monter sur le balcon, mais sans le reconnaître. Il est alors sorti de sa retraite, s'est approché de son frère, et, grâce à sa promptitude, il a pu arrêter l'excès de son désespoir. « Pauvre insensé! lui dit-il, tu songes à te tuer pour une femme! Ah! que toutes disparaissent comme la neige emportée par le vent! Poursuis plutôt sa mort, elle la mérite, et garde ta vie pour la sacrifier dans une plus honorable occasion. Tu lui donnas ton amour, parce que tu l'en crus digne et que tu ignorais sa perfidie. Tu dois la détester davantage depuis que tu la connais. Reprends cette épée qui me-

naça ton sein; elle te servira à prouver le crime de Genièvre en présence du roi. »

« Le jeune chevalier semble renoncer à son sinistre dessein, mais sa résolution est inébranlable. Il feint d'écouter les avis de Lurcain et s'éloigne avec désespoir de ce lieu fatal. Le lendemain, trompant tous les regards, il part à l'insu de son frère, la mort dans l'âme; et, pendant plusieurs jours, on ignore ce qu'il est devenu. A la cour, dans tout le royaume, on attribue son absence aux causes les plus diverses. Lurcain et le duc d'Albanie sont les seuls qui en connaissent le sujet. Toutefois, huit jours après sa disparition, un voyageur vint apprendre à Genièvre une triste nouvelle : Ariodant avait péri au milieu des flots. Ce n'était point la tempête ou le hasard, mais une déplorable volonté qui avait causé son trépas. Du haut d'un rocher, en saillie sur la mer, il s'était précipité dans les ondes. « Avant d'exécuter cet acte de désespoir, continua-t-il les larmes aux yeux, Ariodant, que j'avais rencontré sur la route, me dit : « Viens, et sois témoin de mon trépas pour le raconter à Genièvre. Dis-lui que je meurs pour avoir trop bien vu... Heureux, hélas! si mes yeux eussent été fermés à la lumière! » Nous étions alors sur le promontoire de Capobasso, qui s'avance dans la mer d'Irlande. Je le vis courir vers cette roche, s'élancer et disparaître sous les flots. Je suis venu sans perdre de temps pour vous instruire de cet événement lamentable.

« La douleur rend Genièvre immobile; une pâleur livide couvre son visage; que ne fit-elle pas, grand Dieu! que ne dit-elle pas quand seule elle se trouva sur sa couche solitaire! Elle déchire ses vêtements, meurtrit son sein, arrache ses cheveux, et sans cesse elle répète les dernières paroles d'Ariodant : « La cause de ma mort, c'est d'avoir trop vu! »

« Le bruit se répand qu'un cruel désespoir a poussé à sa perte le malheureux chevalier. Le roi, les dames, les seigneurs versent des larmes. Mais Lurcain, en proie au plus violent chagrin, est près d'imiter son frère et d'attenter à ses jours. Il songe qu'Ariodant est victime de l'infidélité de Genièvre; il a tout vu lui-même, et une sombre fureur s'empare de lui. Brûlant de se venger, il bravera la haine du roi et du pays. Il se présente au monarque environné de toute sa cour. « Seigneur, lui dit-il, tu sauras que ta fille a porté mon frère à se donner la mort. Il l'a vue, infidèle à ses serments, oublier toutes les lois de la pudeur, et la vie lui est devenue odieuse. L'amour de Genièvre semblait répondre aux vœux respectueux de l'infortuné. Ces vœux, je peux aujourd'hui vous les faire connaître : il espérait, par ses services et sa valeur, mériter la main de la princesse. Il n'a pu voir sans mourir qu'un autre avait profané et cueilli cette fleur, dont il n'eût point osé, lui, respirer le doux parfum. » Il termine en racontant tout ce qu'il a cru voir. Il affirme qu'il a vu Genièvre sur le balcon jeter l'échelle et recevoir un homme que son déguisement empêchait de reconnaître. Puis il déclara à haute voix qu'il soutiendrait son accusation les armes à la main. A ce récit vous pouvez, ajoute Dalinde, comprendre l'accablement du roi. Il n'a jamais soupçonné sa fille, et malgré lui il est forcé d'obéir aux lois qui ordonnent son supplice. Genièvre périra s'il ne se présente un chevalier

qui prouve la fausseté des dires de Lurcain en lui ôtant la vie. Telles sont nos lois, seigneur, vous n'ignorez point que toute dame ou damoiselle, convaincue d'avoir cédé à une passion coupable, subit une mort honteuse si, dans le mois, un champion ne consent à prendre sa cause et à faire éclater son innocence. Le roi, persuadé de l'injustice qui frappe sa fille, a fait proclamer que le vainqueur de Lurcain recevra, avec une riche dot, la main de celle que son courage aura sauvée. Personne ne s'est encore offert. On hésite, on attend, on redoute la force et la vaillance de l'accusateur. Pour comble de misère, Zerbin, frère de Geniévre, est absent. Il cherche, depuis plusieurs mois, la gloire dans de lointains pays. Ah! s'il pouvait apprendre le funeste destin qui menace sa sœur, il volerait à son secours.

« Pour s'assurer de la vérité par d'autres moyens qu'un combat, le roi a fait arrêter celles des femmes de Geniévre qu'il croit les confidentes de ses secrets. A l'idée du péril qui menace le duc d'Albanie aussi bien que moi, je fuis au milieu de la nuit et vais trouver Polinesse; je lui dis combien il est important pour nous deux de ne point attendre qu'on m'arrête. Il loue ma prévoyance, me dit de ne rien craindre; et, pour protéger ma fuite, il me confie à deux hommes qui doivent me conduire dans une forteresse voisine. Vous avez pu juger de ma tendresse pour le duc; je ne lui en avais, hélas! donné que trop de preuves! Vous allez voir comment il me témoigna sa reconnaissance et quel fut le prix de mon dévouement. Hélas! il ne suffit point d'aimer éperdument pour être sûre d'être aimée. Tandis que j'étais touchée de sa sollicitude, l'ingrat, le perfide douta de ma fidélité! il craignit que je ne révélasse sa ruse abominable; et, sous prétexte de m'éloigner et de me dérober à la colère du roi, le monstre m'envoyait à la mort. Ceux auxquels il m'avait confiée avaient ordre de m'arracher la vie dès qu'ils seraient enfoncés dans la forêt. Trop digne prix de ma fidélité! ce crime eût été accompli si vous n'étiez venu à mon secours. Barbare Amour! est-ce ainsi que tu récompenses ceux qui suivent tes lois? »

Telle est l'histoire que Dalinde raconte à Renaud tandis qu'ils poursuivent leur voyage. Le paladin est charmé de cette rencontre et de savoir la belle Geniévre innocente. Coupable ou non, il était décidé à la défendre; mais la calomnie étant évidente à ses yeux, il trouvait plus de forces et d'assurance. Il redouble de vitesse et se dirige vers la ville de Saint-André, où le roi tient sa cour. Là devait avoir lieu le combat. Aux environs de cette capitale, il rencontre un écuyer et lui demande ce qu'il y a de nouveau. Il apprend qu'un chevalier, couvert d'une armure noire et la visière toujours baissée, s'est présenté pour défendre Geniévre. Ce chevalier est inconnu de tous, et son écuyer répond à ceux qui l'interrogent : « Je jure que je ne puis dire quel est mon maître. »

Bientôt ils sont près des murs; Dalinde n'ose point aller plus loin, Renaud la rassure. La porte est fermée. « Pourquoi cette précaution? » demande Renaud. On lui dit que tous les habitants sont sortis pour se rendre dans une vaste prairie, où va se livrer le combat entre Lurcain et un chevalier inconnu. La lutte est peut-être déjà commencée. Le sire de Montauban se

fait ouvrir la porte, qui se referme aussitôt sur lui. Il laisse Dalinde dans une hôtellerie, traverse la cité et arrive près de la lice. Déjà Lurcain, animé par la haine, est aux mains avec l'inconnu, dont l'ardeur est égale. Le duc, monté sur un magnifique coursier, remplit, en qualité de connétable, les fonctions de juge du camp. Six hommes d'armes gardent la lice, qu'entourent de fortes barrières. Le cruel semble triompher en voyant le péril de Genièvre. Renaud fend la foule: l'impétueux Bayard lui ouvre un large chemin. Les assistants s'écartent à la vue de ce coursier rapide comme la tempête. D'un air noble et fier il s'avance vers le roi, et chacun prête une oreille attentive. « Grand prince, s'écrie-t-il, faites cesser un combat impie. La mort de l'un des champions serait un crime. Lurcain croit avoir raison, mais il est abusé et ne ment pas; la même erreur qui fit périr son frère arme son bras. Son adversaire s'expose au hasard; la pitié, la générosité, le désir de sauver une beauté si rare lui ont mis les armes à la main. C'est à moi de vous faire connaître la vérité, afin que vous punissiez la perfidie. Au nom de Dieu, mettez un terme à ce duel et soyez attentifs à ce que je vais révéler. »

Le ton imposant, la noble contenance de Renaud ont ému le roi. Il ordonne qu'on sépare les combattants. Alors, en présence de tous les seigneurs et chevaliers, le paladin dévoile l'horrible trame de Polinesse et son infâme calomnie. Il déclare qu'il est prêt à soutenir son dire. On fait approcher le duc, il est troublé; mais l'orgueil réveille son audace et il nie hardiment. « Nous verrons, » dit Renaud. La lice est ouverte; ils sont armés, ils peuvent combattre sans retard. Quels vœux le roi et tous les spectateurs ne forment-ils pas pour le triomphe de Genièvre! Tous pensent que Polinesse, homme cruel, avare et superbe, est capable d'une si odieuse machination. Pâle, tremblant, consterné, il attend le dernier signal et met sa lance en arrêt. Renaud fond sur lui et dirige son fer contre le cœur. Le duc, percé

de part en part, roule à dix pas de son cheval. Le paladin saute à terre.

l'empêche de se relever et lui arrache son casque. Le traître, incapable de résister, crie merci et confesse les mensonges qui l'ont conduit à la mort. La voix et la vie l'abandonnent; il ne peut achever. Le roi voit sa fille justifiée et son honneur réparé. Sa joie est plus grande que s'il eût recouvré sa couronne après l'avoir perdue ; il comble Renaud de louanges et de marques de distinction, et lève les mains au ciel qu'il remercie de lui avoir accordé un tel défenseur.

Cependant l'inconnu, qui avait si généreusement combattu pour Geniévre, se tient à l'écart et observe tout avec attention. Le roi, jaloux de lui prouver sa reconnaissance, demande son nom et le prie de lever sa visière. Après de longues instances, le chevalier ôte son casque. Je vous dirai son nom dans le chant suivant, si toutefois il vous est agréable d'écouter cette histoire.

CHANT VI

L'innocence de Geniévre est reconnue, et elle devient l'épouse d'Ariodant. — Monté sur l'hippogriffe, Roger, que les regards de Bradamante suivent au plus haut des airs, est transporté dans l'île d'Alcine. — Astolphe, qui a été changé en myrte, lui conseille de ne point aller plus avant; mais le jeune héros veut accomplir la délivrance de ce chevalier.

Malheur au pervers qui ne craint point de commettre un crime, dans l'espoir du silence et de l'impunité! Fût-il assuré du silence, la terre qui renfermerait sa victime, le Ciel même frémiraient autour de lui. Souvent Dieu permet que le coupable se dénonce lui-même par imprudence et par hasard. Ainsi le misérable Polinesse avait cru ensevelir à jamais son forfait par la mort de Dalinde, qui seule pouvait le trahir. Ce second crime, joint au premier, fut cause de sa mort. Il eût évité le châtiment; sa précipitation le poussa à sa ruine; il perdit à la fois sa fortune, la vie, et l'honneur, qui est le plus précieux des biens.

J'ai dit que le chevalier, pressé de lever sa visière, découvrit enfin les traits du brave Ariodant, pleuré de l'Écosse entière, de sa tendre et fidèle Geniévre, de Lurcain, du roi et toute la cour. Tous se rappelaient sa générosité et sa vaillance. Le voyageur avait dit la vérité, et il avait rapporté ce qui s'était passé sous ses yeux. Ariodant s'était, en effet, précipité dans les flots. Mais souvent on appelle la mort quand elle est éloignée; et, lorsqu'elle vient, on la repousse. Le jeune héros, à peine plongé dans l'abîme, retrouve, avec le désir de la vie, sa force, son adresse et son courage. Il s'élève à la surface de l'eau, regagne le rivage et abandonne son projet fatal et insensé. Humide encore des flots de la mer, il frappe à la porte d'un ermitage. C'est là qu'il se retire pour savoir quelle impression fera sur Geniévre la nouvelle de sa mort. Bientôt il apprend qu'elle a failli expirer de douleur. On parle

de ses larmes et de sa tristesse. Résultat bien contraire à ce que le malheureux devait croire après le spectacle dont il avait été témoin ! Il apprend aussi que Lurcain accuse la princesse, et sa colère contre son frère égale la fougue de son ancien amour pour Geniévre. Cette action lui semble barbare et cruelle, quoiqu'elle soit destinée à le venger. Plus tard il est informé qu'aucun défenseur ne se présente, car on estime la discrétion et la loyauté de Lurcain, et l'on redoute sa force et sa valeur. Les uns craignent de soutenir une mauvaise cause, les autres ne se soucient point d'attaquer un tel adversaire. Ariodant, ne consultant que son cœur, accepte le défi de son frère. « Non, se dit-il, je ne puis laisser périr Geniévre ; ma mort serait trop cruelle et trop affreuse si elle expirait avant moi ! N'est-elle pas toujours la divinité que j'adore et qui m'est plus chère que la lumière du jour ? Innocente ou coupable, je combattrai pour elle et je mourrai sous ses yeux. Défenseur d'une injuste querelle, je succomberai et j'aurai la douleur de penser que mon trépas entraînerait le sien. Ce qui me console, du moins, c'est que son Polinesse ne se soit même pas offert pour la secourir, tandis que moi, si cruellement trahi, j'aurai tout sacrifié pour la sauver. Ce genre de mort me vengera aussi d'un frère, cause de tous ces scandales, car dans le moment où il croira venger Ariodant il le verra expirer sous ses coups. »

Il dit et met son projet à exécution. Couvert d'armes nouvelles, il prend un nouveau cheval. Sa cotte de mailles, son bouclier noir, sont bordés de

jaune et de vert. Il choisit un écuyer inconnu, étranger à l'Écosse, et descend dans la lice pour combattre son frère. J'ai raconté l'issue de cette lutte et comment Ariodant fut reconnu au milieu des transports de joie du roi, qui voyait sa fille justifiée. Ce prince pensa que Geniévre ne pourrait

jamais trouver un amant plus tendre et plus fidèle que celui qui, malgré l'apparence d'un outrage sanglant, avait accepté le défi d'un frère pour défendre l'honneur et la vie de sa dame. Son affection pour Ariodant, les vœux de son peuple, et surtout les instances de Renaud, le déterminèrent à donner au jeune paladin la main de sa fille. La mort de Polinesse ayant rendu libre le duché d'Albanie, Ariodant le reçut en dot. Renaud obtint la grâce de Dalinde, qui, pénétrée d'un vif repentir et fatiguée du monde, tourna ses pensées vers Dieu : elle abandonna l'Écosse et se retira dans un monastère de Dacie.

Mais il est temps de revenir à Roger, que nous avons laissé au milieu des airs sur son indocile cheval. Toujours plein de courage, son visage n'a point pâli. Cependant, j'ai peine à croire que son cœur ne soit pas ému. Déjà l'Europe a disparu ; l'hippogriffe a franchi un vaste espace au delà des Colonnes d'Hercule. Plus rapide que l'oiseau qui porte la foudre, il s'avance

avec une promptitude que n'égalèrent jamais la flèche qui fend l'air en sifflant, ou le tonnerre qui tombe et éclate avec fracas. Après avoir parcouru une immense distance en droite ligne et sans s'arrêter, l'hippogriffe modère son vol. Ses ailes, presque immobiles, le soutiennent au-dessus d'une île à peu près semblable à celle où la nymphe Aréthuse, pour se dérober à l'amant qu'elle fuyait, chercha une route cachée sous le sein des mers. Roger n'avait encore rien vu d'aussi beau, et le monde entier n'eût pu offrir à ses regards rien de comparable. Partout des plaines fertiles, des coteaux gracieux, des fontaines limpides, des ruisseaux ombragés, de riantes prairies. Des bosquets de lauriers, de myrtes parfumés, de palmiers, de cèdres, d'orangers couverts de fruits et de fleurs, élevaient leur tête touffue, étendaient leurs rameaux. Dans ces asiles toujours frais, le rossignol, voltigeant

de branche en branche, faisait entendre ses accents mélodieux. Parmi les roses vermeilles et les lis éclatants de blancheur que caresse le zéphir, on voit les lièvres, les lapins, le cerf à la tête superbe, brouter en paix l'herbe fleurie, près du daim et du léger chevreuil qui bondissent et jouent dans la plaine.

L'hippogriffe, rasant la terre, permet à Roger de sauter sur le gazon émaillé ; mais le paladin ne quitte point les rênes, et, pour empêcher le coursier de reprendre son vol, il l'attache aux branches d'un myrte qui croît sur ce rivage, entre un pin et un laurier. Tout près coule une fontaine dont les bords sont couronnés de cèdres odoriférants et de palmiers. Roger se débarrasse de son bouclier, ôte son casque et ses gantelets. Le visage tourné tantôt vers la mer, et tantôt vers les collines, il respire le vent frais qui agite doucement la cime des arbres. Ses lèvres cherchent un peu de fraîcheur dans ces ondes limpides ; il y plonge ses mains et les agite pour calmer le feu qui sembler circuler dans ses veines. Le poids de sa cuirasse et de ses autres armes, cette course d'un seul trait de plus de trois milliers de milles ont épuisé ses forces. Il commence à goûter quelque repos. Tout à coup l'hippogriffe, qu'il a laissé à l'ombre sous des arbres touffus, paraît se débattre avec épouvante, comme pour fuir un objet caché dans les bois. Ses efforts ébranlent le myrte, qu'il secoue. Déjà toutes les feuilles sont tombées, mais le coursier n'a pu briser ses liens. De même que l'arbre plein de sève s'échauffe, petille dans l'âtre, se dessèche, éclate enfin et laisse échapper avec bruit l'air qu'il renferme ; ainsi le myrte rend d'abord un murmure confus. Puis il s'ouvre, et une voix faible et plaintive prononce distinctement ces mots : « Si ta bonté et ta générosité répondent à la perfection de ton visage, éloigne cet animal importun dont les efforts me causent une vive souffrance. C'est bien assez des peines que j'endure, sans que des maux étrangers viennent les augmenter. » Aux premiers accents de cette voix, Roger tourne promptement les yeux vers le myrte. Il reconnaît avec surprise que les sons s'échappent de l'écorce ; il se hâte de délier l'hippogriffe, et, la rougeur au visage, il s'écrie avec regret : « Qui que tu sois, âme d'un mortel ou divinité de ces bocages, pardonne-moi une faute involontaire. Si j'avais su que cette rude écorce cachait un être sujet à la douleur, je n'aurais point souffert que l'on troublât ton feuillage. Mais, ô toi qui conserves la voix, le sentiment et la raison sous cette enveloppe grossière, daigne le Ciel te préserver toujours des orages. Ah ! si jamais il est en mon pouvoir de réparer le mal que tu viens d'endurer, je te jure, par la souveraine de mon cœur, de faire tout au monde pour te rendre heureux. » Roger eut à peine fini ces mots, que l'arbuste parut s'agiter depuis son faîte jusque dans ses racines ; l'écorce se couvrit de cette espèce de sueur qui s'échappe d'une branche verte que le feu pénètre sans la dévorer. « Ta courtoisie, reprit le myrte, m'engage à te dire qui je fus et la main puissante qui me métamorphosa sur ces bords charmants. Je me nommais Astolphe ; j'étais cousin de Renaud et de Roland, ces héros dont la renommée remplit la terre. Je fus moi-même un des plus célèbres paladins français. Je devais régner sur l'An-

gleterre après Othon, mon père. Heureux, mais volage dans mes amours, je fus cher à plus d'une belle. Seul, j'ai causé mes malheurs. Tandis que je revenais de ces îles lointaines que la mer des Indes baigne à l'Orient, avec Renaud et d'autres chevaliers délivrés ainsi que moi par Roland des prisons où nous avions langui, notre navire suivit les côtes occidentales, souvent exposées à la fureur des vents du nord. Fatigués par la mer, poussés peut-être par un destin funeste, nous abordâmes sur une belle plage où s'élève le château de la puissante Alcine. Elle se livrait à la pêche sur les bords de la mer ; sans filets, sans hameçons, elle attirait au gré de ses désirs tous les habitants des ondes. Le rapide dauphin, les thons pesants et à la gueule béante, les veaux marins réveillés de leur lourd sommeil, les mulets, les raies, les barbues, les saumons accouraient de toutes parts. Les orques et les gigantesques baleines montraient sur l'humide plaine leur vaste dos. Nous vîmes une de ces baleines, la plus grosse peut-être que les mers aient jamais nourrie, élever ses flancs immenses plus de onze palmes au-dessus des ondes. Elle était immobile, et, telle était la distance entre sa tête et sa queue que, tous, nous la prîmes de loin pour une île.

« Alcine est sœur de la fée Morgane ; le même instant peut-être vit leur naissance. Comme sa sœur, Alcine a le pouvoir de faire surgir, à l'aide de paroles magiques, tous les hôtes de la mer. Cette enchanteresse nous aperçut ; son regard se fixa sur moi, et je vis que j'avais fait sur son cœur une impression favorable. Aussitôt elle forma le projet de me séparer de mes compagnons. Son adresse et la magie devaient la faire réussir. Elle s'avance vers nous d'un air prévenant et gracieux : « Chevaliers, nous dit-elle, acceptez l'hospitalité que je vous offre dans mon palais. Si vous aimez la pêche, je vous ferai connaître mille espèces de poissons ; les uns couverts d'écailles, les autres de peaux molles ou de poils rudes et hérissés, tous d'espèces variées et plus nombreux que les étoiles du firmament : je vous ferai voir une sirène, dont les chants calment les vagues en courroux. Venez sur cet autre rivage, voici l'heure où elle a coutume de s'y rendre. » En disant ces mots, Alcine nous indiquait cette baleine que nous prenions pour une île. Et moi, toujours téméraire (j'en suis assez puni !) je n'hésitai pas à monter sur le dos de ce poisson. Vainement Renaud et Dudon me faisaient signe de n'y point aller : Alcine souriante, laisse mes deux compagnons et s'élance près de moi. La baleine, docile à ses ordres, s'éloigne et fend rapidement les flots. Je me repens alors de mon imprudence, mais déjà le rivage est trop loin, et je ne puis revenir. Pour me secourir, Renaud se jette à la nage, mais une violente tempête soulève la mer. Un nuage noir et épais couvre le ciel et les flots ; il faillit être englouti, et j'ignore ce qu'il est devenu. Alcine s'efforce de me rassurer. Toujours portés par le monstre, nous passons la nuit au milieu de la mer irritée. Enfin nous abordons dans cette île, dont elle possède la plus grande partie ; elle l'a enlevée à l'une de ses sœurs, légitime héritière de leur père. Alcine et Morgane sont toutes deux le fruit de l'inceste ; je l'ai su de manière à n'en pouvoir douter. Ces sœurs jumelles sont perfides et capables des plus grands crimes ; sans prin-

cipes et sans pudeur, elles détestent celle dont la vie est chaste et vertueuse. Toujours elles se sont liguées contre elle : souvent elles ont rassemblé des

armées pour la chasser de l'île et lui ont enlevé, en diverses circonstances, plus de cent châteaux. Il ne resterait même rien à Logistille, si ses États n'étaient séparés de ceux d'Alcine par un golfe et une chaîne de montagnes, de même que l'Angleterre et l'Écosse sont séparées par un large fleuve. Mais Alcine et Morgane ne seront point satisfaites qu'elles n'aient usurpé tout le territoire de leur sœur. Ce couple, souillé de vices et de crimes, abhorre la sage et pudique Logistille.

« Maintenant, je continue mon récit ; tu sauras de quelle manière je fus changé en myrte. Alcine, toute entière à son amour, me combla de félicités. Ses soins et sa tendresse avaient allumé dans mon cœur une passion non moins violente ; j'admirais sa beauté : je trouvais en elle tout ce qui peut charmer les yeux et les sens. Je n'avais de pensées, je ne formais de projets que pour Alcine ; près d'elle j'oubliais la France, ma patrie. J'étais, il est vrai, tendrement aimé : elle avait tout abandonné pour moi. Confident de ses pensées, elle voulait m'avoir nuit et jour à ses côtés. Mes volontés étaient les siennes ; elle ne pouvait entendre que ma voix. Ah ! malheureux ! j'irrite une incurable blessure ! Pourquoi, dans le triste état

où je suis réduit, me rappeler mes félicités perdues ! Hélas ! c'est au moment où, dans mon ivresse, je croyais l'amour d'Alcine plus grand que jamais, c'est alors qu'elle m'enlevait son cœur et cherchait un nouvel amant ! Je ne connus que trop sa légèreté. Je la trouvai tour à tour prompte à aimer et à détester ! Deux mois à peine s'étaient écoulés, et déjà mon règne était fini ; un autre avait pris ma place : j'étais l'objet de ses dédains et de ses mépris ; j'avais perdu tous mes droits sur elle... J'ai su depuis que mille autres chevaliers avaient eu le même sort. Pour les empêcher de trahir les mystères de sa vie licencieuse et désordonnée, elle peuplait ce terrain fertile de malheureux changés ainsi que moi en oliviers, en pins, en cèdres, en palmiers ; plusieurs, au gré de son caprice, prirent la forme d'une fontaine ou d'une bête farouche ; et toi, qu'une route étrange a conduit en ces lieux, tu seras cause sans doute de la métamorphose de son dernier amant en arbre, en pierre ou en ruisseau ; tu recevras le sceptre d'Alcine, mais tôt ou tard tu seras changé toi-même en arbre, en fontaine ou en rocher. J'ai voulu t'avertir, bien que je n'espère guère te voir éviter le péril ; cependant, une fois prévenu des mœurs de cette magicienne, comme l'esprit et le caractère des hommes sont différents, tu parviendras peut-être à éviter le précipice où tant d'autres sont tombés. »

Roger sait depuis longtemps qu'Astolphe est cousin de sa chère Bradamante, et il le voit avec douleur changé en un arbre stérile, qui ne rappelle point un si brave chevalier. Par amour pour la belle guerrière il eût désiré venir à son secours et changer son triste sort, mais il ne peut que lui offrir des consolations. Il le prie de lui indiquer le chemin du palais de Logistille, afin d'éviter le château d'Alcine. L'arbre répond qu'il faut prendre, à peu de

distance à travers la plaine et les collines, un sentier rude, rempli de rochers et conduisant au sommet d'une montagne sauvage. Il l'avertit qu'il ne doit point s'attendre à terminer sa course sans obstacle. Des monstres nombreux et horribles s'opposeront à son passage; Alcine a fait en outre bâtir un mur et creuser des fossés pour retenir tous ceux qui essayeraient de sortir de ses domaines. Roger, parfaitement instruit de ce qu'il doit faire, remercie le myrte et s'éloigne.

Il délie l'hippogriffe et saisit la bride; mais l'indocile animal résiste. Dans la crainte de se voir entraîné comme la première fois, Roger ne songe plus à le monter et s'en fait suivre. Il réfléchit aux moyens de se rendre vers Logistille : l'hippogriffe ne peut lui servir; comment le guider? il n'obéit ni au mors, ni au frein. « La force secondera mon audace! » se dit-il enfin. Vain projet! En longeant les bords de la mer, il n'eut pas fait deux milles qu'il découvrit la superbe cité d'Alcine.

On aperçoit de loin une muraille d'or qui entoure un vaste espace et semble s'élever jusqu'aux cieux. Est-ce bien réellement de l'or? est-ce l'œuvre de l'alchimie? les avis sont partagés. Pour moi, à voir sa splendeur éclatante, je pense que c'est de l'or. En s'approchant de cette enceinte magnifique et sans pareille, le paladin quitte la belle route qui traverse la plaine et aboutit aux portes de la cité; il suit, comme plus sûr, le sentier à main droite, qui conduit à la montagne. Aussitôt une troupe immense de monstres lui barre le passage. On ne vit jamais rien d'aussi horrible que ce ramas

d'êtres hideux et bizarres. Les uns ont la forme humaine depuis le cou jusqu'aux pieds, avec une tête de singe ou de chat; d'autres ont les pieds d'un satyre : plusieurs d'entre eux ressemblent aux agiles Centaures. Les jeunes ont l'air fou et impudent, les vieillards ont l'air hébété. Tous sont couverts de peaux d'animaux inconnus. Ceux-ci galopent à toute bride sur un coursier sans frein, ceux-là se traînent lentement sur un cheval ou sur un bœuf. Quelques-uns chevauchent, perchés sur le dos des Centaures; d'autres ont

pour monture un aigle, une autruche ou une grue. Dans cette folle et vile troupe, les uns portent un cor à leur bouche, d'autres plongent leurs lèvres dans une coupe. Ceux-ci sont armés d'un crochet ou d'une broche de fer; ceux-là, pour un usage mystérieux, tiennent une échelle de corde et une lime sourde. L'un est mâle, l'autre femelle, et plusieurs sont hermaphrodites. Celui qui paraissait être leur chef avait un gros ventre et une face rubiconde; assis sur une tortue, il cheminait à pas lents : il sommeillait ivre-mort, et ses compagnons étaient occupés sans cesse, soit à essuyer son front trempé de sueur, soit à l'éventer. L'un des monstres, qui, sur un buste d'homme avait la face et les oreilles d'un dogue, se mit à aboyer contre Roger pour le forcer à reprendre la route de la cité. « Je ne reculerai point s'écria le paladin, tant que mon bras pourra tenir ce fer. » Et il faisait briller son épée nue. Le monstre lui porte un coup de lance : Roger le prévient et d'un coup d'estoc le traverse de part en part. Puis, couvert de son bouclier, il s'élance sur ces lâches ennemis; l'un tombe la tête fendue jusqu'aux dents, l'autre jusqu'à la ceinture. Les casques, les boucliers, les cuirasses ne peuvent lui résister. Cependant, malgré ses efforts, tous l'entourent et le serrent de si près, qu'il ne peut presque plus se remuer. Pour s'ouvrir un passage, il eût eu besoin d'avoir plus de mains et de bras que Briarée. En découvrant l'écu qu'Atlant avait laissé à l'arçon de sa selle, Roger eût aisément vaincu cette horde effroyable, car il l'eût fait tomber à ses pieds. Mais, soit qu'il ne songe pas à l'employer, soit qu'il dédaigne ce moyen et qu'il ne veuille devoir la victoire qu'à son courage, il ne cesse point de combattre, bien résolu à périr plutôt que de se laisser prendre par cette impure engeance. Tout à coup il voit sortir de ce mur brillant, que j'imagine être d'or, deux jeunes beautés dont l'air et les riches vêtements annoncent un rang élevé. On reconnaît qu'elles n'ont point été nourries sous de rustiques toits, mais au milieu des délices et de la mollesse des palais. Elles sont montées sur de superbes licornes, plus blanches que l'hermine. Elles sont si belles, leur parure bizarre a tant d'élégance, que les dieux seuls contemplent des charmes si parfaits. C'était l'idéal de la beauté. Toutes deux s'avancent dans la prairie où Roger se débat contre la troupe qui le presse, et tous les monstres disparaissent à leur aspect; elles présentent au jeune chevalier leurs mains blanches et délicates; il les remercie, et une douce rougeur colore son visage. Déjà soumis à leur empire, il reprend avec elles le chemin de la cité aux portes d'or. Les sculptures, qui forment saillie, sont ornées de pierreries et de perles précieuses; le portique repose sur quatre colonnes d'un pur diamant. Que ces diamants soient feints ou factices, leur éclat trompe l'œil. On ne peut rien voir de plus gracieux et de plus magnifique. Sur le seuil, et autour des colonnes, une troupe de jeunes filles folâtre et se joue, mais un peu de modestie eût ajouté à leurs attraits. Toutes portent des guirlandes de fleurs sur des robes de gaze verte et transparente; des couronnes de roses ceignent leurs fronts. Par de douces et vives prières elles engagent Roger à entrer dans leur paradis. Il est permis de nommer ainsi des lieux, berceau de l'Amour, où les danses, les fêtes et les jeux entretiennent la vie et les plaisirs. Les regrets, le besoin, la pau-

vreté, la vieillesse surtout y sont inconnus. Partout la corne d'abondance et la coupe des voluptés! Les jeunes gens et les jeunes filles, le front joyeux et serein, ont l'air riant et gracieux des beaux jours d'avril. L'un chante aux bords d'une claire fontaine, et sa voix ne fait entendre que de doux et mélodieux accents. Sur le penchant d'un coteau ou sous les ombrages, ceux-ci se livrent aux jeux et à la danse, tandis que d'autres, plus heureux, cherchent les bois touffus et le mystère pour jurer à l'objet aimé une flamme éternelle. Sur les branches des lauriers et des hêtres, sur la cime hérissée des sapins, voltigent de légers Amours : les uns joyeux de leurs victoires, les autres montrant leur adresse et perçant les cœurs de leurs traits acérés; ceux-là tendent des rets, ceux-ci trempent leurs flèches dans l'onde d'un ruisseau et en aiguisent la pointe sur les rochers.

On amène à Roger un superbe cheval alezan, plein de feu et d'audace, dont le harnais étincelle d'or et de pierreries. L'hippogriffe, qui ne veut obéir qu'au vieil enchanteur, est confié à la garde d'un page et suit le paladin. Alors ses deux libératrices lui adressent ces mots : « Seigneur, le bruit de vos exploits nous encourage à vous demander votre appui. Nous approchons d'un fleuve qui divise cette vaste plaine en deux parts. Une géante cruelle, nommée Ériphile, défend le pont. Sa force égale sa ruse, et elle sait vaincre ou écarter ceux qui désirent passer sur l'autre rive; ses dents sont longues, sa morsure est venimeuse; elle a des griffes tranchantes comme celles d'un ours. Elle se plaît à fermer le chemin, qui serait libre sans elle. Souvent elle parcourt ces beaux jardins et y porte la désolation. Parmi ces monstres qui vous ont attaqué, un grand nombre sortirent de ses flancs; les autres, aussi méchants, aussi inhospitaliers qu'elle, sont soumis à ses volontés. — Ah! réplique Roger, je m'estimerai heureux de livrer, non pas un, mais cent com-

bats pour vous! Disposez de mon bras. Je ne suis point armé pour conquérir des terres ou des richesses, mais pour protéger les opprimés et surtout les belles. »

Toutes deux le remercient de ces promesses si dignes d'un chevalier, et bientôt leurs yeux découvrent la rivière et le pont. Soudain la redoutable géante s'offre à leurs yeux; elle a une armure d'or, semée d'émeraudes et de saphirs. Mais souffrez que je vous raconte dans le chant suivant les périls auxquels Roger s'exposa pour la combattre.

CHANT VII

Roger fait mordre la poussière à la géante. — Alcine l'enflamme d'un tel amour, qu'il oublie tout autre joug. — Mélisse veille sur lui et apporte le remède à ses maux. L'anneau magique lui permet de découvrir la laideur que cachaient les enchantements.

Le voyageur qui va loin de sa patrie observe souvent bien des merveilles; et, lorsqu'à son retour il raconte les choses les plus vraies, on ne le croit pas, on le regarde comme un menteur. Le vulgaire se défie de tout ce qui l'étonne, et ne veut croire que ce qui est évident ou palpable. Je m'attends donc à trouver peu de crédit chez les hommes sans expérience. Mais que m'importe! je ne m'adresse point aux ignorants; c'est à vous, gens éclairés, c est à vous seuls, et vous ne m'accuserez point de mensonge! C'est vous qui me rendrez cher le fruit de mes travaux!

Vous vous rappelez que nous avons laissé Roger au moment où il aperçoit la rivière et le pont gardés par la terrible Ériphile. Les armes de la géante sont en métal de la meilleure trempe et brillent des diverses couleurs, du rubis vermeil, de la jaune chrysolite, de la verte émeraude et de la jacinthe au rouge changeant. Un loup lui sert de monture. A l'aide de cet étrange coursier, dont le harnais est d'une richesse extraordinaire, elle traverse le fleuve. Je ne pense pas que la Pouille ait jamais nourri de loup aussi monstrueux; il est plus haut et plus gros qu'un bœuf : l'écume de ses lèvres n'a point encore souillé un mors, j'ignore donc par quel pouvoir elle parvient à le diriger. Sa cotte d'armes est de cette couleur de sable que portent les évêques et les prélats quand ils vont à la cour. Au milieu de son bouclier, et sur le cimier de son casque, est un gros crapaud gonflé de venin.

Les deux nymphes font remarquer à Roger que la géante se dispose à lui

barrer le passage. Elle lui crie de se retirer. Le paladin lève sa lance, la menace et la défie. Ériphile, non moins audacieuse, s'affermit sur la selle, met sa lance en arrêt, pique son loup, et la terre tremble sous ses pas. Bientôt ils se rencontrent : le héros l'atteint au bas de son casque et l'enlève de la selle avec une telle vigueur qu'il la jette à plus de six brasses en arrière. Déjà il a saisi sa propre épée et il se prépare à lui couper la tête. Rien n'est plus facile, car la géante, privée de sentiment, reste étendue sur l'herbe; mais les deux jeunes filles lui crient : « Que sa défaite te suffise, seigneur; ne cherche point une cruelle vengeance! » Le généreux paladin laisse tomber le glaive menaçant.

Passons le pont et poursuivons notre route. Ils s'avancent par un sentier raboteux, étroit, escarpé, qui traverse un bois touffu. Arrivés sur la hauteur, ils se trouvent au milieu d'une vaste prairie, où s'élève le plus magnifique et le plus admirable des palais.

Alcine paraît hors des portiques et vient à leur rencontre. Environnée de sa cour, elle reçoit Roger et lui fait rendre les hommages qu'elle eût accordés à un dieu venu du céleste séjour. Le palais était moins remarquable par sa richesse que par les grâces et la beauté de celles qui l'habitaient. Toutes avaient les mêmes charmes et la même jeunesse. Mais Alcine brillait, parmi elles, comme le soleil au milieu des astres de la nuit. Les plus grands peintres ne pourraient imaginer de beauté plus parfaite; ses cheveux flottaient en boucles innombrables plus douces et plus brillantes que l'or. Les roses et les lis de ses joues s'alliaient à l'ivoire de son front. Deux sourcils noirs et bien arqués surmontaient des yeux plus noirs encore, pleins de douceur et peu prodigues de regards; les Amours semblaient s'y jouer et y remplir leur carquois de traits inévitables dont ils perçaient les cœurs. Une rivale jalouse n'eût pu trouver à redire à la perfection de son nez. Sa bouche, teinte des riches couleurs du cinabre, laisse voir en s'ouvrant deux rangs de perles choisies; cette bouche s'embellit des douces paroles qui s'en échappent et du sourire qui brûle et captive les cœurs. Divin sourire, qui semble appartenir aux cieux plutôt qu'à la terre! Son cou, gracieusement arrondi, efface l'éclat de la neige; sa poitrine est large et relevée; sa gorge, blanche comme le lait, est doucement agitée : on dirait les oscillations des flots quand souffle le Zéphire. Des voiles impénétrables aux yeux d'Argus arrêtent les regards, mais on devine que les charmes cachés sont dignes de ceux que l'on découvre. Ses deux bras, d'une forme élégante et proportionnée, sont terminés par deux mains dont l'ivoire ne laisse paraître ni les veines ni les res-

sorts cachés. Enfin, un petit pied potelé soutient cette créature angélique, semblable à un esprit céleste rendu visible aux regards des mortels. Tout est séduisant en elle : ses paroles, sa voix, son sourire, sa démarche, ses accents. Comment, en la voyant si belle, Roger eût-il pu lui résister? Les instructions et les avis du myrte ne lui parurent plus qu'une perfide et trompeuse calomnie. Devait-il croire que le mensonge et la trahison étaient cachés sous cet air de candeur et dans ce sourire? Il ne doute plus que le coupable Astolphe n'ait mérité son sort et peut-être un châtiment plus terrible. Il se persuade que ses récits ont été dictés par la colère, la jalousie, les regrets et la vengeance. Bradamante, si belle et si chérie, était loin de son cœur. Les charmes, ou plutôt les enchantements d'Alcine, avaient banni son ancien amour, que remplaçait une passion nouvelle. Si quelque chose rend excusables son inconstance et sa légèreté, c'est de penser que son âme cède à la force de la magie. Cependant, à la table d'Alcine, les lyres, les harpes, les cithares font frémir les airs de sons harmonieux. Les chants peignent les délices et les transports de l'amour. Les fictions de la poésie ajoutent aux charmes de ces récits. La table est plus magnifique et plus somptueuse que celle des successeurs de Ninus. La trop célèbre Cléopâtre n'eût point offert à Antoine vainqueur un festin comparable à celui qu'Alcine sert au paladin qu'elle aime. Je doute même que Ganymède présente rien de pareil aux banquets du maître de l'Olympe.

On enlève les tables; tous les convives, réunis en cercle, se livrent à ces jeux inventés par l'amour pour favoriser les tendres et discrets aveux. Chacun

se dit à l'oreille une partie des secrets de son cœur. Alcine et Roger se font avec mystère les plus doux aveux; un même désir amène la même promesse de se retrouver pendant la nuit prochaine. Les jeux cessent plus tôt que d'ordinaire. Des pages entrent et apportent des flambeaux de cire parfumée.

Une vive lumière dissipe les ténèbres. Ils conduisent la joyeuse compagnie dans les appartements qu'elle doit occuper. Une chambre plus riche, plus élégante et plus parfumée est destinée au paladin. Des conserves et des vins exquis sont de nouveau présentés aux convives, puis tous s'inclinent avec respect et se retirent. Roger repose entre des draps parfumés, qui semblent avoir été tissus par Arachné. D'une oreille attentive, il épie le bruit qui doit lui annoncer Alcine. Au plus léger mouvement, il lève la tête plein d'espoir. Souvent il croit l'entendre, mais il reconnaît son erreur et soupire. Parfois il s'élance hors du lit, ouvre la porte, écoute en vain, et, plein d'impatience, il maudit les heures si longues qui retardent l'instant désiré. Souvent il se dit : « Elle vient ! » Et il compte les pas qu'elle doit faire pour le rejoindre. Ainsi mille pensées l'agitent, et parfois il craint de se voir privé par un obstacle imprévu du bonheur qu'il semblait tenir.

Enfin Alcine a banni toute crainte ; et, tandis que le calme et le silence règnent dans son palais, elle verse sur elle les parfums les plus doux et sort doucement de sa chambre. Par une voie secrète elle se rend près de Roger, dont le cœur est en proie à la crainte et à l'espoir. Le successeur d'Astolphe voit enfin paraître l'astre charmant. Un soufre brûlant coule dans ses veines. Ses regards plongent dans cette mer de délices et de beauté. Il s'élance de son lit et presse Alcine dans ses bras. L'enchanteresse n'a d'autre voile qu'un simple tissu de gaze d'une extrême finesse et d'une éclatante blancheur. Ce voile se détache sous les baisers de Roger, et Alcine paraît tout entière hors du cristal qui cachait ses contours de rose et de lis. Ils s'enlacent, et le lierre n'étreint pas avec plus de force l'arbre qui le soutient. La fleur que produisent les sables de l'Inde et les plaines de Saba n'a point de parfums aussi suaves que leur haleine... Puis le silence règne et leurs langues muettes expriment encore leur félicité.

Les mystères de cette heureuse nuit restèrent secrets, ou du moins on parut les ignorer. Rarement on se repent d'avoir été discret, et souvent il faut l'être. Toutes les belles soumises aux volontés d'Alcine entouraient Roger de prévenances et de soins, mais toutes feignaient de ne point soupçonner son bonheur. Les deux amants ne négligent aucun plaisir. Dans le cours de la même journée ils changent deux et trois fois de vêtements. Pour eux les heures s'écoulent au milieu des jeux, des joutes, de la lutte, de la danse et des spectacles. Quelquefois, assis à l'ombre des bosquets, sur les bords d'une fontaine, ils lisent d'antiques fabliaux d'amour. D'autres fois ils poursuivent le lièvre timide sur les coteaux et dans les sombres vallons. Tantôt, guidés par des chiens exercés, ils battent les buissons d'où s'envolent les faisans. La grive évite avec peine les gluaux et les lacets qu'ils tendent dans les genièvres odoriférants. Les poissons, troublés dans leurs retraites profondes, ne peuvent échapper aux hameçons et aux filets.

C'est ainsi que Roger s'abandonne tout entier à la vie la plus molle et la plus voluptueuse, tandis que Charlemagne se prépare à combattre Agramant. Je ne dois point, pour le plaisir de vous parler d'Alcine, oublier l'histoire de ce grand empereur. Je dois me rappeler que Bradamante, désolée de la perte d'un

amant adoré, consume sa vie dans les larmes, et que jour et nuit elle parcourt incertaine tous les lieux où elle espère le retrouver. Je commencerai par vous dire que, pendant longtemps, elle chercha vainement dans les vallées, sur les monts, dans les campagnes et dans les cités, cet amant si cher à son cœur et si loin d'elle. Enfin elle se dirige vers le camp des Sarrasins. Elle explore les tentes, les divers quartiers; elle interroge tous ceux qu'elle rencontre. L'anneau de Mélisse la rend invisible dès qu'elle le place dans sa bouche, et la préserve de tout danger. Elle ne craint point qu'on lui apprenne la mort de Roger, car la perte d'un tel héros eût retenti des rives de l'Hydaspe aux lieux où se couche le soleil. Mais elle ne peut deviner quelle route il a suivie sur la terre ou dans les airs. Seule avec sa douleur et ses regrets, elle ne cesse point de le chercher. Enfin elle songe à revenir dans la caverne où repose Merlin. Peut-être que ses cris attendriront jusqu'aux marbres froids de ce sépulcre! Elle obtiendra une réponse, elle saura si Roger vit encore ou s'il a mis fin à ses jours. Mieux instruite, elle prendra une résolution dernière. Elle se dirige de nouveau vers les forêts voisines de Poitiers. C'est là que dans un lieu sombre et sauvage est le tombeau du prophète Merlin. La bonne magicienne, qui, dans cette grotte, lui révéla les mystères de sa naissance et de sa postérité, ne l'a point oubliée. Toujours pleine de sollicitude pour celle qui doit donner au monde des héros supérieurs aux autres mortels et semblables à des demi-dieux, la sage Mélisse veille sur ses actions et sur ses discours : sans cesse elle interroge le sort. Elle a su que Roger, délivré des chaînes d'Atlant, et ravi presque aussitôt à Bradamante, avait été transporté au fond des Indes. Mélisse l'a vu, sur ce cheval indocile qu'il ne pouvait plus diriger, parcourir un intervalle immense et suivre un chemin étrange et périlleux. Mélisse n'ignore point que le paladin, oublieux de sa belle amante, de son honneur et de son roi, passe une vie molle et voluptueuse dans les festins et l'oisiveté. Ainsi Roger consume la fleur de ses années en perdant à la fois son âme, son corps et jusqu'à sa gloire, seule chose qui reste après l'homme et qui le continue au delà du tombeau. La bienfaisante Mélisse, plus dévouée que lui-même à son salut, songe à le ramener dans le sentier difficile de la vertu. Semblable au médecin, qui, cruel en apparence, se sert du fer et du feu pour guérir une plaie envenimée et reçoit plus tard les remercîments du malade sauvé et délivré de ses vives souffrances, Mélisse n'est point aveugle dans son affection pour Roger. Elle n'est pas, comme Atlant, uniquement occupée du désir de conserver ses jours; elle ne pense point, ainsi que le vieil enchanteur, qu'il faille, au prix de son honneur et de sa renommée, sauver sa vie et sacrifier à une année d'existence l'admiration et les louanges de l'univers. C'était Atlant qui avait transporté le jeune héros dans l'île d'Alcine. Il espérait lui faire oublier la gloire au sein de cette cour. Par un art plus puissant, il avait dominé la légèreté naturelle de la magicienne : elle n'eût point rompu une chaîne aussi forte, quand même Roger eût atteint l'âge de Nestor.

La magicienne prend la route qui doit lui faire retrouver Bradamante; elle apparaît à la guerrière, qui se dirige alors vers la tombe de Merlin, et bien-

tôt, dans l'âme de la jeune fille, la crainte fait place à l'espoir. Mélisse lui annonce que Roger est captif d'Alcine. En songeant que son amant est si loin d'elle et que tant de périls le menacent, Bradamante demeure presque inanimée. Elle brûle de voler à son secours. Mélisse la rassure, verse un baume consolateur sur ses blessures les plus vives, et lui promet qu'avant peu de jours elle reverra Roger. « Ma chère fille, lui dit-elle, confie-moi cet anneau qui triomphe des plus forts enchantements. Je le porterai dans le palais où Alcine cache son captif, et je suis certaine de vaincre son pouvoir : je ramènerai Roger près de toi. En partant vers la première heure du soir, j'arriverai dans l'Inde au lever de l'aurore. » Mélisse l'instruit encore des moyens qu'elle doit employer pour arracher le héros à cette vie efféminée et le rappeler en France. Bradamante lui remet l'anneau; elle eût donné son cœur et sa vie même pour sauver son amant! Elle lui recommande mille fois son cher Roger, puis elles se séparent. La guerrière se dirige vers la Provence.

Afin d'exécuter son projet, Mélisse fait apparaître un grand palefroi, dont un pied est roux et le reste du corps entièrement noir. C'était sans doute un des farfadets ou des esprits infernaux soumis à ses ordres. La magicienne, sans ceinture, les jambes nues, les cheveux épars et en désordre, ôte l'anneau de son doigt, car elle craint qu'il ne nuise à ses propres enchantements. Sa course est si rapide qu'elle se trouve, dès le lendemain, dans l'île d'Alcine. Sa taille croît alors de plus d'une palme, ses membres grossissent : elle prend l'air et la stature de l'enchanteur Atlant, qui éleva Roger avec tant d'amour. Une longue barbe couvre son menton, des rides plissent son front et son visage; sa démarche, le son de sa voix, ses traits, sont exactement semblables à ceux de l'enchanteur. Elle se tient cachée, épiant le moment où Roger sera séparé d'Alcine; et ce n'est pas sans peine, car la magicienne ne peut rester un moment sans lui. Enfin elle le voit seul. Le héros respire l'air frais du matin le long d'un ruisseau qui descend d'une colline et forme un petit lac riant et limpide. Le paladin a une attitude efféminée : il porte des vêtements riches et parfumés : c'est la main d'Alcine qui a formé ce tissu d'or et de soie. Un magnifique collier de pierreries descend sur son col et son sein, ses bras nerveux sont entourés de joyaux et de bracelets. Alcine a percé ses oreilles avec un fil d'or, et les a ornées de deux grosses perles dont l'Inde et l'Arabie envieraient l'incomparable beauté ; sa chevelure bouclée est encore humide des plus suaves parfums. Son attitude, ses moindres gestes respirent la mollesse de ces galants esclaves des belles de Valence. En lui tout est changé : telle est la force des charmes d'Alcine, qu'il n'a plus que le nom de Roger.

Mélisse, sous la forme d'Atlant, l'air triste et sévère, se montre au chevalier, qui respecta toujours le vieil enchanteur. Elle attache sur lui ce regard menaçant et irrité qui souvent fit trembler son enfance. « Est-ce donc là, lui dit-elle, le fruit de mes peines et de mes leçons? t'ai-je nourri de la moelle des ours et des lions, t'ai-je appris à étouffer d'horribles dragons, t'ai-je inspiré l'audace d'arracher les griffes tranchantes des panthères et des tigres, et les défenses des sangliers, pour te voir un jour l'Adonis ou l'Athys d'Al-

cine? Est-ce donc là ce que l'observation des astres et des fibres palpitantes des animaux, les horoscopes, les augures, les songes et les divers sortilèges m'ont annoncé alors que tu étais encore à la mamelle? Tu devais, à l'âge où je te vois, surpasser en valeur les plus grands héros! Noble commencement!

Est-ce ainsi que tu deviendras le rival des Alexandre, des César et des Scipion? Hélas! qui eût jamais pu croire que tu serais l'esclave d'Alcine, et que, pour mieux faire éclater ton opprobre, tu porterais à ton col et à tes bras la chaîne dont elle se sert pour te conduire à son gré! Si tu es insensible aux louanges et à l'espoir des destinées que le Ciel te réserve, du moins n'avilis pas la race qui doit naître de toi; n'éteins point dans sa source ta glorieuse postérité, qui sera, parmi les mortels, plus brillante que le soleil. N'empêche point ces grandes âmes, déjà formées dans les décrets éternels, de vivifier ces rejetons dont tu seras le tronc illustre. Ne sois point un obstacle aux triomphes de tes fils et de tes neveux. Songe surtout à ceux de tes nobles descendants qui feront fleurir l'arbre éternel et fécond de ta race, à ces deux héros qui seuls suffiraient pour émouvoir ton cœur, Hippolyte et son frère, les plus grands des mortels! Si je t'en parle plus souvent que des autres, c'est qu'il ne leur manquera aucune des vertus propres à élever l'homme au plus haut point de la renommée et de la gloire. C'est sur eux que je veux fixer ton attention, car je me souviens de ta joie à la pensée que ces deux héros naîtraient de toi. Qu'a donc cette Alcine, aujourd'hui souveraine de ton cœur, que n'aient, comme elle, mille autres courtisanes? Ne s'est-elle pas

livrée à cent autres amants, sans avoir fait le bonheur d'un seul? Mais il faut que tu connaisses Alcine et que tu apprécies ses mensonges et ses artifices! Prends cet anneau, retourne auprès d'elle, et tu pourras juger quels sont ses charmes. »

Roger, confus, incertain, fixe les yeux sur la terre, ne sait que répondre et garde le silence. Mélisse profite du moment et passe l'anneau dans son doigt... Le héros revient à lui; accablé de honte, il voudrait se soustraire aux regards et s'enfoncer dans les entrailles de la terre. Soudain Mélisse quitte la forme d'Atlant, désormais inutile; elle reprend la sienne, et instruit Roger du motif qui l'amène. C'est l'amoureuse Bradamante qui l'envoie, Bradamante qui ne peut vivre sans Roger! Elle accourt pour l'arracher des mains de l'enchanteresse. Pour avoir sur lui plus d'autorité, elle a emprunté les traits d'Atlant de Carène; mais, en le voyant revenu à la raison, elle a repris sa première forme pour lui faire connaître ce qui le touche, et pour ne lui rien cacher. « La belle guerrière qui t'aime d'un si violent amour, ajoute-t-elle, celle que ses vertus rendent si digne de ton affection, Bradamante, ta libératrice, ah! tu ne peux l'oublier! t'envoie cet anneau, qui détruit tous les charmes magiques. Elle m'eût donné son propre cœur, s'il eût pu te servir et te rendre à toi-même. »

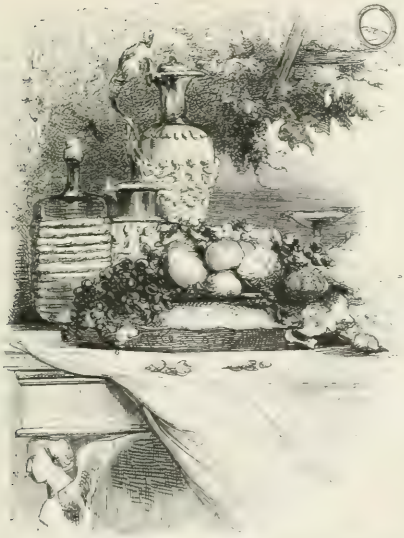
Mélisse l'entretient encore de l'amour que lui porte Bradamante. Sans se laisser aveugler par sa tendresse, elle lui parle de la valeur de cette guerrière. Elle remplit sa mission avec tant d'esprit et d'adresse, qu'elle fait naître dans le cœur de Roger la plus violente haine contre Alcine, cause de ses fautes : il la déteste autant qu'il l'a aimée. Tels sont les effets de l'anneau, qui triomphe de cet amour et des enchantements de la magicienne. Le charme est rompu : Roger ne voit plus que ses vices, tous ses attraits sont factices. De la tête aux pieds, tout en elle n'est qu'illusion. Ainsi l'enfant cueille un fruit mûr, le cache et l'oublie; puis, après plusieurs jours, il le retrouve et s'étonne de le voir désagréable, gâté, repoussant; il rejette avec mépris et dégoût ce qui fit l'objet de sa convoitise. De même, grâce aux avis de Mélisse, et avec l'aide de son anneau, le paladin surpris voit une horrible créature au lieu de la charmante Alcine; à ses regards s'offre la plus vieille et la plus difforme de toutes les femmes. Sa taille a six palmes au plus de hauteur; son visage est pâle, décharné, sillonné de rides; quelques cheveux blancs lui restent à peine, sa bouche est dégarnie de dents : elle paraît plus âgée qu'Hécube et que la sibylle de Cumes. Mais un art qui nous est

inconnu lui permet de paraître jeune et belle. Si par ses prestiges elle a déjà séduit un si grand nombre d'amants, Roger, grâce à son anneau, découvre toutes les années qu'elle a pu dissimuler; il perd tout souvenir de son amour en la voyant privée de tous les artifices qui l'avaient si cruellement abusé. Cependant il suit les avis de Mélisse et garde avec Alcine le même air. Il feint de vouloir essayer ses forces; et, pour s'assurer que sa taille n'a point changé, il se couvre de ses armes, si longtemps négligées. Il suspend à son côté Balisarde, sa bonne épée; il saisit le bouclier d'Atlant, dont l'éblouissante lumière est capable d'étourdir ceux qui osent le fixer, et le place à son cou, mais enveloppé d'un voile de soie. Il descend à l'écurie, fait seller et brider un superbe coursier plus noir que l'ébène. Son nom est Rabican, et Mélisse lui a vanté sa vitesse. Jadis porté par la baleine, il aborda dans l'île d'Alcine avec son infortuné maître, qui, maintenant sur le rivage, est le jouet des vents et des flots. Il eût pu prendre aussi l'hippogriffe, alors attaché près de Rabican; mais la bonne magicienne lui dit : « N'oublie pas combien cet animal est indocile! » Puis elle promet de le lui faire retrouver dans un lieu où il sera plus facile de le dompter : elle ajoute que la présence de ce coursier empêchera de soupçonner le départ de Roger. Ce fut en obéissant aux conseils de Mélisse, alors invisible, que le héros, trompant la scélérate et impudique vieille, put sortir du palais. Il s'approcha d'une porte qui aboutissait à la route des États de Logistille.

Au moment de franchir le seuil, il fut attaqué à l'improviste par les gardes d'Alcine; mais, en levant son bras redoutable, il les eut bientôt massacrés ou mis en fuite. Il s'élança vers le pont, le traversa sans résistance, et s'éloigna rapidement avant que la magicienne eût pu être informée de sa fuite. Je vous dirai dans le chant suivant la route qu'il prit et comment il parvint dans les États de Logistille.

CHANT VIII

Roger s'enfuit du palais d'Alcine. — Astolphe, secouru par Mélisse, reprend la forme humaine. — Le sire de Montauban se rend en Angleterre, mais il y reste peu de temps et part avec l'expédition. — La charmante Angélique est exposée à la voracité d'un poisson monstrueux. — Roland quitte l'armée de Charles pour chercher sa belle par toute la terre.



h! que nous sommes loin de nous douter du nombre d'enchanteurs et d'enchanteresses qui vivent parmi nous! Pour se faire aimer et nous séduire, tous changent sans cesse et de forme et de langage. L'art d'évoquer les esprits et d'interroger les astres est plus faible que leurs enchantements; ils soumettent les cœurs par la dissimulation, la ruse et le mensonge. Heureux celui qui posséderait l'anneau d'Angélique, ou qui serait doué d'assez de raison pour connaître ceux dont l'âme est pleine de fictions et d'artifices! Tel, qui paraît avoir un noble cœur, ne serait plus qu'un monstre méprisable si le masque lui était arraché. Combien Roger dut s'estimer heureux d'avoir l'anneau qui lui découvrit la vérité!

Ainsi que je l'ai dit, ce paladin, bien armé et monté sur le léger Rabican, était arrivé en dissimulant son dessein près de la porte, où les gardes l'attaquèrent à l'improviste. Son épée ne resta point oisive à son côté; laissant ensuite ces gardes massacrés ou en fuite, il passa le pont et se dirigea vers la forêt. Mais il ne tarde pas à rencontrer un des serviteurs d'Alcine : c'est une espèce de chasseur, qui porte sur le poing un faucon; il s'en sert avec succès pour prendre le gibier de la plaine ou celui d'un étang voisin. Un chien l'accompagne; il chemine sur un roussin assez mal équipé. A la vue de Roger et de sa fuite précipitée, il devine que le paladin veut s'échapper; il vient à sa rencontre et lui demande hardiment le motif de cette course rapide. Le silence du héros confirme ses soupçons : il essaye de l'arrêter. Le bras gauche

tendu d'un air menaçant : « Que diras-tu, s'écrie-t-il, si je te force à rester et si mon faucon me suffit pour cela? » A ces mots il lance son oiseau, dont Rabican égale à peine la vitesse. Puis il saute de son roussin, qu'il débride, et l'animal part comme une flèche; le chasseur le suit avec l'impétuosité du vent ou de la foudre. Le chien, à son tour, s'attache aux pas de Rabican; moins ardent est le léopard qui poursuit un lièvre. Roger, frémissant de honte, s'arrête et attend l'audacieux, qui n'est armé que d'une baguette dont il se sert pour corriger son chien. Le héros, dédaignant de tirer son épée, le laisse approcher; il reçoit un coup de la baguette, tandis que le chien mord son pied gauche, et que le cheval, débridé, lui applique des ruades violentes et multipliées du côté droit. Le faucon voltige sur sa tête et sur celle de Rabican : tous deux sont déchirés par ses serres. Le cheval, effrayé, n'obéit plus au frein ou à l'éperon. Roger s'impatiente et tire Balisarde pour terminer cette lutte ridicule. Vainement il menace le valet et les animaux de la pointe et du tranchant de son épée, cette race maudite n'en devient que plus acharnée : il voit la honte et le péril qui l'attendent. Déjà le son des cloches, des trompettes et des tambours fait retentir les vallons. Un moment de retard et il est attaqué par toutes les forces d'Alcine; mais il rougirait de se servir de son épée contre un valet sans armes et son chien. Pour s'en défaire plus promptement, il préfère découvrir le bouclier d'Atlant; il soulève une partie de la soie vermeille qui l'enveloppe, et la lumière éblouissante agit comme elle l'a déjà fait tant de fois. Le chasseur,

son coursier et son chien tombent à terre, et déjà les ailes du faucon ne le soutiennent plus dans les airs. Roger, délivré d'eux, les laisse engourdis par le sommeil.

Cependant Alcine, éperdue, voit ses gardes massacrés et devine que Roger fuit loin d'elle. Vaincue par la douleur, elle semble inanimée; elle déchire ses vêtements, se frappe le visage et s'accuse de faiblesse et de stupidité. Toutes ses troupes se rassemblent : une partie suit la route qu'a prise le paladin, l'autre monte sur des navires pour le chercher sur les eaux. En un moment la mer est couverte de voiles. Désespérée, mais impatiente de saisir le coupable, elle s'embarque elle-même, laissant sa capitale et son palais sans défenseurs. Mélisse, qui épie l'instant favorable pour délivrer ses victimes, peut sans obstacle détruire ou brûler les images, les talismans, les caractères, les maléfices. Elle parcourt la campagne à la hâte, et bientôt cette multitude d'anciens amants d'Alcine, changés en fontaine, en arbres, en rochers, en bêtes féroces, reprennent leur première forme et leur liberté. Tous ces braves chevaliers, ainsi délivrés, suivent le chemin qu'a choisi Roger. Ils se rendent chez la sage Logistille; et, de là, ils retourneront en Grèce, dans la Perse, dans la Scythie et jusqu'aux rivages de l'Inde. Mélisse renvoie dans leur patrie, en leur recommandant plus de prudence à l'avenir, Astolphe, ce prince d'Angleterre, qui le premier de tous a recouvré la forme humaine. Il est parent de Bradamante, et l'intercession de Roger lui a été utile. Ce dernier a même donné son anneau pour que le secours de Mélisse fût plus efficace. Non content d'avoir rendu à Astolphe sa première forme, elle lui fait retrouver ses armes, et surtout cette lance d'or qui renverse tous les chevaliers qu'elle touche. D'abord aux mains de l'Argail, cette lance est tombée en celles du prince. En France, elle lui assura plus d'une fois la victoire. Mélisse a vu, dans le palais d'Alcine, toutes les armes d'Astolphe; elle le fait monter en croupe derrière elle sur le cheval ailé du vieil Atlant, et elle le conduit chez Logistille. Leur arrivée précède d'une heure celle de Roger.

Ce héros, franchissant les rochers sauvages, les précipices, les buissons épineux, les routes escarpées et solitaires, arrive vers le milieu du jour dans une plaine de sable située entre la mer et des montagnes inaccessibles. C'est un désert nu, stérile, brûlé par le soleil, dont les rayons, réfléchis par la montagne voisine, joignent à leurs propres feux la chaleur d'un sable brûlant. L'air embrasé eût fondu le verre même; les oiseaux silencieux reposent sous les ombrages : la cigale, cachée sous les branches des arbres, fait seule entendre ses chants monotones.

Accablé de lassitude, le jeune héros voit avec tristesse et désespoir le vaste espace qui lui reste à parcourir; il faut braver la fatigue, la chaleur et la soif. Je suis à regret forcé de le laisser dans cette fâcheuse situation; mais je ne peux toujours vous entretenir du même personnage, et je retourne en Écosse, près de Renaud.

Le sire de Montauban est cher au roi, à la princesse sa fille, à toute la contrée. Il a fait connaître sa mission. Charles demande l'appui de l'Angleterre et de l'Écosse, et fait valoir près du monarque de justes raisons. Le roi lui a aussitôt répondu qu'il enverra toutes ses forces au secours de la France, et que peu de jours lui suffiront pour les réunir; son grand âge l'empêchant de passer la mer et de les guider en personne, il en donnera le

commandement à son fils, plus capable de les bien diriger, et plus en état de soutenir les fatigues de la guerre. Ce fils, absent alors, reviendra en temps utile pour se mettre à la tête de son armée. Il donne ses ordres aussitôt, il épuise ses ressources et ses trésors à lever des cavaliers et des fantassins. On prépare des vaisseaux de transport, des munitions de guerre; puis il accompagne Renaud jusqu'à Berwick et verse des larmes en le quittant.

Un vent favorable enfle les voiles, Renaud prend congé de ses hôtes, s'embarque et arrive bientôt en vue de ces lieux où la mer reçoit et repousse tour à tour les eaux de la Tamise. Secondés par le flux, les nautoniers remontent avec les rames et les voiles jusque dans la cité de Londres. Renaud apporte au prince de Galles des lettres de Charlemagne, et un message de la part du roi Othon, qui est aussi assiégé dans Paris. Othon l'exhorte à envoyer à Calais son infanterie et sa cavalerie pour voler au secours de la France. Le prince de Galles, régent du royaume pendant l'absence d'Othon, comble d'honneurs le fils d'Aimon; il accueille sa demande, et fixe le jour du départ de tous les guerriers qu'il rassemble dans la Grande-Bretagne et les îles environnantes.

Mais, seigneur, souffrez que j'imite l'habile joueur d'instruments, qui pince tour à tour les cordes et se plaît à varier ses sons, passant du ton grave au ton le plus aigu. Au moment où je vous parlais de Renaud, je me suis rappelé la belle Angélique, que j'ai laissée se dérobant aux poursuites du paladin et faisant la rencontre d'un vieil ermite. Je continuerai son histoire : je vous ai dit qu'elle suppliait cet ermite de lui indiquer la route de la mer. Telle est son aversion pour Renaud, qu'elle ne voit point d'asile sûr en Europe. Du moins elle veut traverser les flots; mais le vieillard, qui se plaît à la voir, cherche à la retenir près de lui. Cette rare beauté l'enflamme et ranime ses sens engourdis. Désespérant de réussir, et voyant que déjà elle s'éloigne, il pique son âne au pas lent et tardif, et cherche à la suivre. La belle s'éloigne de plus en plus; il craint de perdre sa trace et appelle à son aide les esprits infernaux. Une troupe hideuse de démons paraît : il en choisit un et le fait entrer dans le corps du coursier d'Angélique, qui semble lui ravir aussi son cœur. Le chien, accoutumé à poursuivre sur les montagnes les lièvres et les renards, abandonne souvent leurs traces pour les attendre à l'endroit où ils doivent revenir tomber sous ses dents meurtrières. De même l'ermite connaît les sentiers par où doit passer Angélique; je me doute de son projet, et je vous en instruirai dans un autre moment. Angélique, sans défiance, continue son voyage à grandes ou à petites journées; le démon se tient tranquille dans les flancs de son cheval. Ainsi parfois le feu couve longtemps avant d'éclater en un vaste incendie. Lorsqu'elle arriva près de la mer qui baigne les rivages de Gascogne, elle conduisit son cheval le long du bord, dans les endroits où l'humidité rendait le sable plus solide. Aussitôt le démon entraîne au milieu des vagues le coursier, qui se trouve bientôt à la nage. La jeune fille effrayée s'attache fortement à la selle et tire les rênes pour forcer l'animal indocile à revenir au rivage : vains efforts! Il s'avance de plus en plus dans la mer. Angélique relève sa robe, hausse ses pieds, ses

cheveux épars flottent sur ses épaules au gré du zéphyr. L'impétueux aquilon se tait et semble contempler tant de beautés. D'inutiles larmes baignent ses joues et son sein; vainement elle tourne ses regards vers la terre, qui fuit

de plus en plus et va bientôt disparaître. Enfin, le cheval prend vers la droite une direction nouvelle, puis il dépose son fardeau sur des rochers percés d'effrayantes cavernes. Lorsqu'elle se vit seule en ce lieu, dont le seul aspect glaçait d'effroi, Phébus se plongeait dans le sein des flots et laissait aux ombres l'empire des cieux et de la mer. Elle reste immobile; et, dans cet état, il serait impossible de dire si c'est une créature animée ou une statue de pierre. Étendue sur l'arène, les cheveux en désordre, les mains jointes, les lèvres tremblantes, elle lève vers le ciel des yeux languissants, et semble reprocher au maître de l'univers de l'avoir condamnée à un si affreux destin; longtemps elle reste accablée et silencieuse. Enfin sa bouche exhale librement ses plaintes, de ses paupières s'échappe un torrent de pleurs. « O fortune! s'écrie-t-elle, n'as-tu point épuisé sur moi tes fureurs? Que puis-je faire de plus que de t'abandonner ma misérable vie? En me tirant du sein des flots, où je devais périr, tu veux sans doute m'accabler de plus grands maux encore? Mais pourras-tu trouver de plus effroyables misères? Chassée du trône et sans espoir d'y remonter, j'ai perdu ma réputation, et c'est la pire de toutes les infortunes. Bien qu'innocente, mes courses errantes m'ont exposée aux soupçons. Est-il au monde quelque bonheur pour la femme qui a perdu l'honneur? Soyez maudites, jeunesse, beauté, causes de tous mes chagrins! Non, je ne peux remercier le Ciel de m'avoir accordé ces dons, source de tous mes malheurs! J'ai vu périr mon frère l'Argail, bien qu'il fût couvert d'armes enchantées; c'est pour moi qu'Agrican, roi des Tartares, attaqua mon père Galafron, grand khan de Cathay. Telle est ma misère, qu'il me faut chaque jour changer d'asile. Ainsi, tu m'as ravi mon honneur, mes États, tous les objets de mes plus chères affections : tu m'as fait tout le mal qui se puisse inventer; à quelles épreuves prétends-tu donc me réserver? Si la mort au sein des flots ne t'a point paru assez cruelle, livre-moi donc à

quelque bête venimeuse ou carnassière. Que m'importent les souffrances, pourvu qu'elles aient un terme prochain? Je te rendrai grâce, si ma vie doit bientôt finir. »

Tandis qu'elle se lamente ainsi, le vieil ermite paraît à ses côtés. Depuis six jours, porté sur ce rocher par un démon, il attend l'arrivée de la belle affligée; il s'approche avec un air plus dévot que Paul et Hilarion. A son aspect, la confiante Angélique se rassure; son visage est toujours pâle, mais son effroi se calme. « Ah! mon père, s'écrie-t-elle en le voyant à ses côtés, ayez pitié de moi et de mon sort funeste! » Et, d'une voix que ses sanglots interrompent, elle lui raconte ce qu'il est loin d'ignorer. Pour la rassurer, le fourbe lui adresse de belles et dévotes paroles; mais en même temps ses mains profanes caressent ses joues humides, et même son beau sein. Bientôt, plus hardi, il cherche à l'embrasser. Angélique indignée le repousse, et le rouge de la pudeur colore ses traits. Le perfide porte une fiole dans un étui; il l'ouvre et lance quelques gouttes de liqueur dans ces yeux où étincellent les feux de l'amour. Sous l'influence du philtre enchanté, la belle ferme les paupières et reste couchée à la merci du vieillard. Elle

s'endort, incapable de résistance: l'ermite la presse dans ses bras, et ses mains impudiques parcourent tous ses charmes, tandis que ses lèvres pressent la bouche et le sein d'Angélique. Dans ce lieu sauvage et retiré, personne ne peut s'opposer à ces indignités; mais l'âge et la faiblesse de l'ermite trahissent ses désirs, plus il fait d'efforts et moins il réussit... Enfin, il s'endort près de celle qu'un nouveau malheur doit accabler. Hélas! quand

elle nous atteint, la fortune contraire ne cesse point de nous frapper! un premier malheur nous en présage d'autres. Mais, avant de vous dire la suite de cette aventure, je vous conduirai au fond des mers d'Occident. Par delà l'Irlande est une île mal peuplée qui porte le nom d'Ébude. Ses habitants, livrés aux colères de Protée, ont été détruits en grande partie par une orque énorme et par d'autres monstres hideux. D'anciennes légendes, vraies ou fausses, racontent que cette île avait autrefois un roi dont la fille était d'une beauté remarquable. Protée la vit tandis qu'elle se promenait avec ses compagnes sur les bords de la mer, et l'amour l'enflamma. Brûlant au sein des ondes, il épia l'instant favorable, la trouva seule, et bientôt la jeune fille porta dans ses flancs un gage de sa tendresse. Le roi, sévère et impitoyable, éprouva un si violent chagrin, que rien ne put le fléchir, ni les larmes de sa fille, ni les sentiments de commisération. Il fit périr la mère infortunée et son enfant innocent. Le terrible gardien des redoutables troupeaux du souverain des mers, Protée, saisi de douleur et de rage, bouleversa les lois ordinaires de la nature; il envoya des orques, des phoques, des animaux étranges qui détruisirent les troupeaux, les champs cultivés, les châteaux et les cités.

Les habitants, abandonnant la campagne, se retirèrent dans les murs de leur ville. Les monstres marins les y assiégèrent. Livrés à la crainte et sans cesse sous les armes, les Ébudiens eurent recours à l'oracle pour savoir comment ils mettraient fin à tant de calamités. Sa réponse fut que le seul moyen d'apaiser Protée était de trouver une jeune fille aussi belle que celle qu'il regrettait, et de l'exposer sur les bords de la mer. « S'il est satisfait de sa beauté, il cessera ses ravages; mais, s'il poursuit le cours de ses vengeances, vous devez, ajouta l'oracle, en exposer successivement de nouvelles, jusqu'à ce que sa colère soit calmée. » Ils commencèrent à offrir chaque jour les plus belles filles d'Ébude à Protée. La première et toutes les autres subirent la mort. Quand le troupeau cruel sommeillait au fond des abîmes, une orque s'élançait sur le rivage et dévorait les victimes. Que cette histoire de Protée soit vraie ou fausse, je n'affirmerai rien. Mais je peux dire seulement que cette loi barbare existait, et que l'orque faisait sa proie des plus jolies filles d'Ébude. Si la jeunesse et la beauté sont partout un malheur, c'était dans ce pays un sort affreux. Quand le destin jetait sur ces funestes bords une damoiselle infortunée, les habitants ne manquaient pas de la sacrifier au monstre. La mort avait saisi un si grand nombre de leurs filles, et les vents leur amenaient si rarement de nouvelles victimes, que souvent ils exploraient les côtes voisines pour en trouver. Montés sur des bricks et d'autres bâtiments légers, ils voguaient vers les plages les plus lointaines, cherchant à se procurer avec l'or, par le vol, la ruse ou la violence, le moyen de remplir leurs prisons de beautés enlevées, afin d'alléger leur cruel tribut.

L'une de leurs fustes passe près du rivage solitaire où la malheureuse Angélique dort encore, étendue sur le sable. Quelques matelots descendent pour couper du bois et faire de l'eau. Transportés de joie, ils aperçoivent cette jeune beauté dans les bras de l'ermite. O trop chère et trop divine

proie pour ces hommes méprisables et féroces! O fortune cruelle, quelle n'est pas ton influence sur tous les événements de la vie; tu vas livrer en pâture à la dent impitoyable d'un monstre cette fille incomparable, pour qui le grand roi Agrican vint des cimes du Caucase, à la tête des Scythes, chercher la mort dans les plaines de l'Inde; cette Angélique, pour qui Sacripant exposa son royaume et son honneur; cette beauté qui faillit ternir la gloire du vaillant sire d'Angers et le priva de la raison; celle enfin qui bouleversa l'Orient et vit tous les monarques saisir leurs armes et s'arrêter sur un signe d'elle. Maintenant, hélas! seule, abandonnée, elle ne reçoit ni consolation, ni secours!

Les Ébudiens l'enchaînent tandis qu'elle dort encore d'un lourd sommeil; ils la portent avec l'ermite dans leur navire, que remplit une troupe désolée. Le vent gonfle les voiles et pousse le vaisseau vers l'île funeste où les jeunes filles sont jusqu'au jour fatal renfermées dans une prison. Cependant, émus de sa beauté céleste, les Ébudiens se laissent aller à la pitié. Durant plusieurs jours ils différent son sacrifice, et tant qu'il leur reste une victime, ils lui conservent la vie; mais, enfin, tout en déplorant son sort, ils la conduisent au rivage et la livrent à la faim du monstre.

Comment rendre les plaintes, les angoisses, les cris de la jeune fille et les reproches qu'elle adresse au Ciel! Est-il possible que le froid rocher sur lequel repose, sans aucun voile, ce corps divin, ne se fende pas de pitié? Ce n'est point moi qui comprendrai tant de dureté, moi que la douleur saisit à ce point que je suis forcé d'interrompre de lugubres chants pour reposer mon imagination éteinte et troublée. La tigresse furieuse de la perte de ses

petits, le serpent venimeux qui erre sur les penchants de l'Atlas et sur les sables brûlants de l'Afrique, eût senti quelque pitié en voyant cette belle attachée au rocher. Et toi, Roland, qui dans ce moment même voles vers Paris pour la retrouver; et vous, fiers chevaliers, dont un démon envoyé par l'ermite interrompit le combat, que ne la vîtes-vous réduite à cet état déplorable! Ah! vous eussiez bravé mille morts pour la secourir! Mais que pouviez-vous si loin d'elle, quand bien même vous eussiez connu son destin?

Paris était alors assiégé par le célèbre fils de Trojan. La ville était réduite à la dernière extrémité, et il semblait que les ennemis n'eussent plus qu'à s'en emparer, lorsque le Ciel, touché des prières des chrétiens, envoya une pluie abondante qui préserva la ville d'un incendie. La France et le saint-empire échappèrent ainsi au fer des Africains. Le souverain maître de l'univers abaissa ses regards sur le vieil empereur; un orage violent et subit éteignit le feu destructeur, contre lequel tous les secours humains eussent été impuissants. Charles comprit qu'il devait son salut à l'assistance divine : c'est du Ciel que le sage attend son plus grand appui.

Roland, en proie à mille pensées tumultueuses, est étendu sur son lit; il se tourmente et s'agite sans pouvoir trouver le repos. Ainsi l'on voit les

rayons du soleil ou de l'astre des nuits, réfléchis par la surface agitée d'une eau limpide, s'élever ou s'abaisser à droite, à gauche, sur les murs et les toits. Le souvenir d'Angélique revient sans cesse, ou plutôt ne sort pas de son âme. Le retour des ombres semble rallumer ses feux cachés pendant le jour. Celle qu'il avait ramenée du Cathay a échappé à toutes ses recherches depuis l'instant où l'armée de Charles fut détruite près de Bordeaux. Sa douleur était plus vive encore lorsqu'il songeait à la faiblesse de sa conduite. « Est-il possible, se disait-il, que j'aie montré tant de lâcheté! Quoi! je pouvais rester nuit et jour près de toi, ô ma chère Angélique (tu me le permet-

tais alors) ; comment ai-je pu, sans résister à un ordre injurieux, te remettre aux mains du vieux duc Naymes? N'avais-je pas mille justes raisons à leur opposer? Que Charles fût satisfait ou mécontent, que m'importait! Qui eût osé me contraindre? Qui eût pu t'enlever par la force des armes? On m'eût plutôt arraché le cœur. Mais Charles ni toutes ses légions n'auraient point triomphé de mes efforts! Je t'aurais mise sous bonne garde dans quelque forteresse imprenable ; que dis-je! dans le centre même de Paris! Je t'ai perdue par trop de lâcheté. Pourquoi te confier au duc de Bavière? Qui pouvait te garder mieux que moi? Ah! je ne devais te quitter qu'avec la vie, car tu m'es plus chère que mon cœur, que la lumière du jour! Je le devais, je le pouvais, et je ne l'ai pas fait! Hélas! si jeune et si belle, ô ma douce amie, que fais-tu loin de moi? Quand l'agneau timide égaré dans les bois erre au milieu de la nuit obscure, sa voix appelle le secours du berger ; mais le loup entend ses bêlements, il accourt, et le berger ne tarde pas à pleurer sa perte. Où vas-tu, ô ma seule espérance? es-tu seule, hélas! fugitive, sans appui? Des loups cruels ne t'ont-ils pas rencontrée tandis que tu étais loin de ton fidèle Roland? Je frémis, ô dieux! Hélas! cette fleur, qui m'eût rendu le plus heureux des mortels, fleur que mon respect conserva intacte, la force et la violence te l'ont peut-être ravie! O comble de misère! si cette fleur, qui fut en ma puissance, est profanée, je ne peux que désirer la mort. Puissances célestes, vous pouvez m'accabler de tous les autres maux, mais épargnez-moi celui-ci. Ah! si mes craintes se réalisent, mes propres mains déchireront mon sein et en arracheront mon âme désespérée! » C'est ainsi que Roland pleure et soupire en exhalant sa douleur.

Déjà tous les êtres de la nature se livrent au repos : les uns sur un duvet moelleux, les autres dans le creux des rochers, au milieu des herbes ou sur les rameaux des myrtes et des hêtres. Toi seul, ô Roland, sans cesse tourmenté par de cruelles pensées, tu peux à peine fermer tes paupières ; si tu goûtes un léger et court sommeil, tu ne trouves point le calme bienfaisant! Il se croyait transporté sur un vert rivage émaillé de fleurs odoriférantes ; il contemplait l'ivoire et le vermillon naissant que l'amour avait accordés à celle dont les yeux brillants retenaient son âme captive dans de tendres filets. C'étaient les regards et les traits de la reine de son cœur ; il était le plus heureux des amants... Soudain une tempête s'éleva, brisant les fleurs, déracinant les arbres. Moins terrible est l'ouragan qu'excitent l'Aquilon, l'Auster et le vent du midi déchaînés! Il se trouvait au milieu d'un désert, où il cherchait en vain un abri. Alors, ô prodige inexplicable! Angélique disparut dans un brouillard épais ; il faisait retentir les campagnes et les bois de ce nom chéri. « Malheureux que je suis! s'écriait-il, qui a pu changer sitôt mes félicités en amertume? » Il entendait les plaintes d'Angélique qui l'appelait et invoquait son appui ; il s'élançait vers l'endroit d'où partaient les cris et s'épuisait en courses inutiles. O mortelle douleur, il ne pouvait la revoir! Puis une voix lointaine prononça ces mots : « N'espère plus de bonheur sur la terre! » Il se réveilla saisi d'horreur et baigné de larmes.

Sans réfléchir à quel point sont trompeuses les illusions d'un rêve produit

par les désirs ou la crainte, Roland se persuade que sa belle maîtresse est exposée à des périls ou à des affronts. Furieux, il s'élance de son lit et s'arme de toutes pièces : sans le secours d'aucun écuyer, il selle Bride-d'Or ; pour être plus libre dans son voyage, pour mieux cacher son rang, il ne prend point la cotte de mailles aux couleurs blanche et rouge qu'il porte d'ordinaire et qu'il a rendue si fameuse ; mais il choisit une armure noire, en rapport avec l'état de son âme : il l'enleva jadis au Sarrasin Amostan, tombé sous ses coups. Monté sur Bride-d'Or, il part au milieu de la nuit, sans prendre congé de l'empereur et sans avertir son cher Brandimart. Mais lorsque le soleil, secouant sa chevelure d'or, quitte les splendides demeures de Tithon et dissipe les ombres, Charles est instruit de son départ. Son neveu s'éloigne dans le moment où son bras lui est le plus nécessaire. L'empereur ne peut cacher sa colère ; il exhale des plaintes et des reproches amers, et menace Roland de son courroux. Brandimart, que ce paladin aimait plus que lui-même, soit qu'il fût blessé des discours de Charles, soit qu'il espérât ramener Roland, partit sur la fin du même jour sans l'annoncer à Fleur-de-Lys, de peur qu'elle ne s'opposât à son projet. Fleur-de-Lys était une gracieuse princesse, aimée de Brandimart ; elle était douée de prudence et de douceur. Il lui cacha sa fuite parce qu'il espérait ne s'éloigner que pour un jour ; mais une foule d'aventures l'empêchèrent de revenir aussi promptement.

Après un mois d'attente, Fleur-de-Lys, ne pouvant résister à son inquiétude, se mit à sa recherche, sans guide, sans écuyer. Quand le moment sera venu, nous dirons les pays qu'elle parcourut, et comment elle rejoignit son amant. Il est plus nécessaire que je vous parle du comte d'Angers.

Dépouillé des armes et des devises d'Almont, Roland s'approcha de l'une des portes de Paris ; il dit à l'oreille du capitaine de garde : « Je suis le Comte. » Le pont s'abaissa, et il prit la route la plus courte pour se rendre au camp ennemi. Ce qui lui arriva se trouve dans le chant suivant.

CHANT IX

Roland apprend la loi impie de l'île d'Elude, qui veut que les jeunes filles soient livrées à un monstre marin. Persuadé que ces cruels habitants se sont emparés d'Angélique, il se résout à les aller trouver. — Mais, instruit par hasard des malheurs d'Olympie, il consacre ses efforts à la protéger. — Il rend Birene à son amour après avoir triomphé de Cymosque.

Que peut-on espérer d'un cœur soumis au cruel et perfide amour? Roland a oublié ses serments. Un héros naguère si sage, si plein de respect pour les choses sacrées, et défenseur de la sainte Église, maintenant, égaré par une folle passion, ne songe plus à ses devoirs, à l'empereur son oncle, ni à Dieu lui-même. Pour moi, je l'excuse volontiers et je me félicite d'avoir un si noble compagnon de ma faiblesse; je me sens toujours aussi tiède, aussi peu ardent pour le bien, que vif et empressé à goûter le plaisir.

Roland, couvert d'une armure noire, sans nul souci des nobles compagnons qu'il abandonne, se dirige vers la plaine où les Sarrasins d'Afrique et d'Espagne ont dressé leurs pavillons. Le camp vient d'être détruit par la pluie et l'orage; des groupes de quatre, six, huit, dix, vingt guerriers sont épars sous les arbres ou sous quelques restes de toits. La plupart, accablés de fatigue, se livrent au sommeil. Les uns sont étendus sur la terre trempée, les autres ont la tête appuyée sur leur main. Il eût été facile au généreux Roland d'en massacrer un grand nombre; mais il dédaigne de se servir de Durandal pour frapper des gens endormis. Il court de tous côtés, cherchant à découvrir Angélique. Il interroge ceux qu'il trouve éveillés, leur décrit le visage et les vêtements de sa belle, et leur demande la route qu'elle peut avoir suivie.

Le jour commence à poindre. Roland a le costume des Sarrasins, et il peut

sans obstacle explorer tout le camp; il parle la langue des Africains avec tant de facilité, qu'on l'eût pris pour un enfant de Tripoli. Après trois jours d'inutiles recherches, il se met à parcourir toutes les villes et tous les bourgs de France, depuis l'Auvergne jusqu'à la Gascogne, des confins de la Provence à l'extrémité de la Bretagne, des limites de la Picardie aux frontières d'Espagne.

On était à la fin d'octobre et au commencement de novembre, à cette époque où les brouillards et les frimas dépouillent de leur verdure les arbres, naguère l'ornement des campagnes; désormais leur cime est nue et leurs rameaux sont desséchés. C'est alors que les oiseaux se rassemblent en bandes nombreuses pour fuir les rigueurs de l'hiver. Le paladin amoureux continue ses recherches sans s'arrêter, ni pendant l'hiver, ni au retour de la saison nouvelle. Habitué à changer sans cesse de contrée, il arrive un jour sur les bords d'un fleuve qui sépare la Bretagne de la Normandie et porte dans l'Océan ses ondes tranquilles. Il était alors gonflé et couvert d'écume : les neiges fondues et les pluies descendues des montagnes l'avaient fait déborder de ses rives. Torrent impétueux, il avait entraîné le seul pont qui permît de le traverser. Roland voit qu'à moins d'être poisson ou oiseau il faut inventer un moyen pour passer sur l'autre bord. Soudain paraît une na-

celle; une jeune dame est au gouvernail. Le paladin lui fait signe d'approcher. Elle vient vers le rivage, mais elle a soin de tenir la proue à une telle distance qu'on ne puisse contre son gré monter dans la barque. Roland la

supplie de le transporter sur l'autre rive, mais elle lui répond que nul chevalier ne recevra d'elle ce service s'il ne promet de tenter, à sa prière, la plus juste et la plus noble des entreprises : « Si vous voulez, ajoute-t-elle, que je vous fasse passer sur l'autre rivage, jurez-moi qu'avant la fin du mois où nous allons entrer vous irez joindre l'armée que rassemble le roi d'Irlande, il veut détruire l'île d'Ébude, la plus cruelle de toutes celles que la mer baigne de ses eaux. Vous n'ignorez point qu'au delà de l'Irlande se trouve un archipel; les habitants de l'île d'Ébude, obéissant à une loi barbare, vont de rivage en rivage enlever toutes les jeunes beautés qu'ils peuvent saisir. Puis, chaque jour, ils livrent l'une d'elles à la voracité d'un monstre marin habitant de leurs rivages. Ils reçoivent aussi de fort belles captives des mains des corsaires et des marchands. Ainsi chaque journée a sa victime. Jugez donc combien de jeunes beautés ont déjà péri! Si vous êtes accessible à la pitié, si vous n'êtes pas rebelle à l'amour, vous voudrez unir vos efforts à ceux de ces guerriers armés pour une si juste cause. »

Ces mots suffisent. Roland ne peut entendre parler d'une action injuste ou cruelle sans désirer de la punir; il jure d'être le premier au combat. Un secret pressentiment lui fait craindre qu'Angélique, si longtemps cherchée en tant de lieux, ne soit devenue la proie de ces barbares. Cette pensée le trouble et lui fait oublier son premier dessein. Aussitôt il se décide à voguer sans retard vers l'île cruelle. Le lendemain, avant que le soleil se plonge au sein des mers, il arrive près de Saint-Malo et s'embarque sur un navire. Les voiles sont déployées; et, dépassant le mont Saint-Michel pendant la nuit, il laisse à sa gauche Saint-Brieuc et Landriglier. Il longe les côtes de Bretagne et se dirige vers les blanches falaises qui firent donner à l'Angleterre son antique nom d'Albion. Mais le vent du sud a cessé de souffler, l'Aquilon et l'Auster se déchaînent avec tant de violence que les matelots sont obligés de carguer les voiles et de s'abandonner à la merci des flots. Le vaisseau perd en un jour le chemin qu'il a fait en quatre. On tient la pleine mer, car le navigateur expérimenté craint de voir le navire échouer et se briser sur la côte. Durant quatre journées il est le jouet des vents irrités. Enfin leur furie s'apaise, et le vaisseau entre paisiblement dans le beau fleuve d'Anvers. Une fois en sûreté, tous s'empressent de débarquer. Bientôt un vieillard aux cheveux blancs et à l'air vénérable s'avance vers Roland, qu'il reconnaît pour être le chef de cette troupe. Il le prie de se rendre près d'une demoiselle aimable, spirituelle et d'un extérieur plein de charmes; si le paladin l'exige, cette beauté viendra le trouver sur son vaisseau pour l'entretenir. Le vieillard ajoute : « Nul chevalier n'a pu jusqu'alors lui refuser cette grâce et des conseils, car sa position est affreuse. » Le généreux et courtois paladin s'élance sur la rive et n'hésite point à suivre le vieillard.

Roland est conduit dans un palais; il trouve au haut du perron une dame couverte de longs habits de deuil. Son visage, jeune encore, porte l'empreinte d'une grande douleur; dans les salles, dans toutes les pièces de cette demeure sont des signes de tristesse. La dame comble le héros de marques d'honneur et de prévenances; elle le fait asseoir, et d'une voix languissante

elle lui adresse ce discours : « Seigneur, je suis fille du comte de Hollande. Bien que j'eusse deux frères, mon père m'aimait avec une telle tendresse qu'il accueillait toutes mes prières. J'étais heureuse et au comble de mes vœux, lorsque le duc de Zélande, qui allait en Biscaye pour y combattre les

Maures, vint à notre cour. Toutes les grâces, toutes les fleurs de la jeunesse brillaient en lui. Bientôt je me sentis consumée des feux de l'amour, et il eut peu d'efforts à faire pour me séduire. Je crus, je crois encore que son cœur était sincère comme le mien. Des vents contraires à son vaisseau, mais propices à mes vœux, le retinrent parmi nous, et quarante jours fortunés s'écoulèrent avec la rapidité d'un moment; il put me voir et me jurer qu'à son retour il m'épouserait : je lui fis le même serment. Le duc de Birène (c'est le nom de mon amant) s'était à peine éloigné, que le roi de Frise, dont les États sont séparés par un fleuve de ceux de mon père, conçut le projet de me donner pour épouse à son fils Arbant. Il envoya les plus illustres seigneurs de sa cour pour demander ma main. Je ne pouvais oublier la foi que j'avais jurée : l'eussé-je voulu, l'amour ne l'aurait pas permis! Je pris d'avance les mesures nécessaires pour faire échouer cette négociation, et je déclarai à mon père que la mort me semblait préférable au chagrin de devenir l'épouse du prince de Frise. Ce tendre père, qui n'avait pas d'autre volonté que la mienne, ne songea point à me contraindre; il s'efforça de me consoler : la négociation fut rompue. L'orgueilleux roi de Frise fut outré de dépit, la haine et la rage s'emparèrent de son âme; il envahit la Hollande et nous fit une guerre cruelle où tous mes proches trouvèrent la mort. Ce prince est doué d'une force et d'une vigueur presque sans égale! Habile à faire le mal, sa ruse est telle que l'adresse, le courage, la force même, rien ne lui résiste.

Il possède une arme inconnue à nos aïeux, et que nous n'avions jamais vue. C'est un tube de fer creux, long de deux brasses, dans lequel il place de la poudre et une balle. Dès qu'on approche le feu d'un petit soupirail posé près de la base de cette canne, la balle, s'échappant avec un bruit semblable au tonnerre, perce, brûle, abat, fracasse, comme la foudre, tout ce qu'elle touche. Ainsi le sang jaillit de la veine qu'a percée la lancette du médecin. C'est à l'aide de cette arme qu'il a mis deux fois notre armée en déroute et tué mes deux frères. Au premier choc, l'un d'eux eut son haubert fracassé, et la balle lui traversa le cœur. Dans un nouveau combat, l'autre, qui fuyait, fut atteint entre les épaules, et la balle sortit par la poitrine. Mon père, dépouillé de tous ses États, se défendit un jour dans le dernier de ses châteaux; il reçut le coup fatal au milieu du front, de la main du traître qui l'ajustait depuis longtemps. Seule héritière de la Hollande après la mort de mon père et de mes frères, je reçus du roi de Frise l'offre d'une paix durable aux mêmes conditions; il fit savoir à tous mes sujets quelles étaient ses intentions si je voulais épouser son fils. La haine que je portais aux injustes destructeurs de ma famille et de mon trône, la promesse que j'avais faite à Birène de l'épouser à son retour d'Espagne, m'inspirèrent le courage de répondre que je préférais une ruine complète et la mort à un pareil destin. Mes sujets essayèrent de me ramener à d'autres sentiments; plusieurs d'entre eux, effrayés des menaces du duc, déclarèrent qu'ils me livreraient ainsi que mes domaines plutôt que de subir les calamités dont mon obstination serait cause. Je restai inflexible. Une grande partie d'entre eux se révolta et fit un pacte criminel avec le tyran. Puis, s'emparant de la forteresse où je m'étais réfugiée, ils la livrèrent avec ma personne aux mains du roi frison. Celui-ci me traita d'abord avec égards et me promit de respecter mes biens et ma vie, mais il persistait dans son projet de me faire épouser son fils. La mort m'eût semblé un bienfait, car elle m'eût affranchie de tous mes tourments. Cependant je brûlais de me venger de tant d'outrages; mille projets s'offraient à mon esprit : je dissimulai ma haine; je feignis de désirer qu'il oubliât mes premiers refus, et je parus souhaiter de m'unir à son fils. Puis, entre les plus fidèles serviteurs de mon père, je fis choix de deux frères, dont je connaissais l'intelligence et la résolution; ils avaient passé leur enfance auprès de moi, j'étais sûre qu'ils me sacrifieraient leurs biens, leur patrie et même leur vie : je leur révélai mon dessein, et ils jurèrent de me seconder. L'un d'eux se rendit en France pour s'assurer d'un léger vaisseau, l'autre resta près de moi. Tandis que tout le monde, Frisons et étrangers, attendait la prochaine célébration de mon mariage, on apprit que le duc de Birène rassemblait une armée dans la Biscaye, et qu'il se proposait de venir en Hollande. Le jour de la bataille où avait péri le premier de mes frères, je lui avais envoyé un courrier. Pendant qu'il s'occupait à lever des troupes, le roi de Frise eut le temps de réunir les siennes. Birène, mal informé de ces préparatifs, continuait de rassembler des navires et des soldats. Cependant le tyran laisse à son fils le soin de hâter la conclusion du mariage; il monte sur ses vaisseaux, joint Birène, l'attaque, brûle ou coule ses navires et le fait prisonnier. Ignorant ce

désastre, j'épouse Arbant. Le jour finissait à peine, et déjà le prince voulait user de ses droits. Derrière les rideaux du lit j'avais fait cacher mon serviteur fidèle; il laisse au prince le temps d'arriver et de se coucher; puis d'un bras vigoureux il lui fend la tête avec une hache. Je m'élance hors du lit, je

lui plonge dans la gorge un poignard. Arbant perd la voix et la vie. Le maudit tombe ainsi qu'un bœuf abattu par la massue. Bravant la fureur de Cymosque, de ce roi barbare, meurtrier de mon père et de mes frères, et qui, non content de me forcer à épouser son fils, avait voulu peut-être me donner la mort à moi-même, je m'enfuis avant qu'on songe à m'arrêter : j'emporte mes effets les plus précieux. Mon compagnon me descend par une fenêtre du palais qui donne sur la mer. Près de là son frère m'attend sur un vaisseau qu'il a amené de Zélande. Alors, avec l'assistance de Dieu et l'aide de nos voiles et de nos rames, nous cherchons notre salut dans la fuite.

« Je ne sais si Cymosque fut plus ému de douleur que de rage. Triomphant, chargé de dépouilles, maître de Birène, il arriva le jour suivant dans ces lieux témoins de ma vengeance; il s'attendait à trouver des noces et des festins, il ne vit partout que le deuil le plus sinistre. Les larmes ne peuvent rappeler les morts de leurs tombeaux, la vengeance seule peut apaiser la haine. Navré de douleur, plein de rage, Cymosque ne songe plus qu'à s'emparer de moi. Tous ceux qu'il croit mes amis, ou ceux des deux frères mes libérateurs, sont mis à mort; on ravage, on brûle leurs domaines. Il veut tuer Birène, dans la pensée que c'est le plus affreux chagrin qu'il puisse me causer; mais il réfléchit qu'en le retenant captif il aurait un moyen de me faire tomber dans ses piéges. Il lui impose le cruel et terrible choix de me livrer par la force ou par la ruse, avec l'assistance de ses parents et de ses amis, ou de périr lui-même. Ainsi de ma mort dépend son salut. J'ai fait jusqu'à présent tout ce qui était en mon pouvoir, hors de me livrer à Cymosque, pour délivrer le duc de Zélande : j'ai vendu six châteaux

que j'avais en Flandre ; avec le prix j'ai essayé de corrompre les gardes de Birène, j'ai voulu soulever contre le tyran les Anglais et les Allemands. Soit que mes émissaires aient mal rempli leur devoir, soit que leurs efforts aient été inutiles, je n'ai reçu que des promesses et point de secours. Peut-être se sont-ils approprié l'or que je leur ai confié. Cependant le terme fatal approche ; bientôt la force ni tous les trésors ne pourront arracher Birène au trépas : je lui ai sacrifié mon père, mes frères et mon trône ; dans l'espoir de le délivrer, j'ai perdu le peu de biens qui me restât : je ne sais plus quel parti prendre, et peut-être, pour sauver la vie de celui que j'aime, faudra-t-il que je me livre à mon plus cruel ennemi. Je n'hésiterais point, et il me serait doux de mourir pour lui ; mais puis-je compter que le traître observera un pacte qui doit me coûter si cher? Qui m'assure que le tyran ne me trompera pas lorsqu'il me tiendra en son pouvoir? Il n'assouvira sur moi qu'une partie de sa rage, et Birène immolé n'aura point le temps de pleurer la mort de celle qui aura donné ses jours pour lui.

« Tels sont, seigneur, les motifs qui m'engagent à vous raconter mes malheurs et à vous consulter, ainsi que tous les chevaliers que je rencontre. J'espère toujours que l'on m'indiquera le moyen de traiter sûrement avec Cymosque, mais je les supplie en vain de m'accompagner. Si je dois me livrer au barbare, je désire avoir les témoins et les garants de sa promesse de délivrer Birène. Je ne veux point qu'après m'avoir immolée il me donne une seconde mort dans la sienne ; je les supplie de forcer le tyran à tenir sa parole en délivrant Birène dès que j'aurai perdu la vie. La mort me semblera douce, car j'aurai sauvé mon époux. Nul d'entre eux n'a pu jusqu'à présent m'assurer que Cymosque consentira à délivrer Birène. Dès qu'il m'aura en sa puissance, il me gardera sans se soucier des plus braves chevaliers. Tous redoutent cette arme terrible à laquelle ne résistent ni cuirasses ni hauberts. Seigneur, si votre courage répond à la noblesse de votre figure et à votre aspect imposant, vous consentirez à m'accompagner : je bannirai toute crainte ; vous saurez m'arracher des mains du barbare s'il ose manquer à sa parole ! S'il la tient, ma mort sauvera les jours de mon époux. »

La princesse de Hollande termine ainsi un discours que ses soupirs et ses plaintes ont souvent interrompu. Roland, dont le cœur est prompt à rendre service, lui répond : « Je ne m'arrêterai point à de vaines paroles, je vous suivrai, je ferai plus que vous ne me demandez. » Il ne lui conseille pas de se livrer à Cymosque pour sauver Birène ; il se fie en son bras et dans la bonté de Durandal pour les protéger tous les deux. Aussitôt, favorisé par le vent, il prend par un ciel sans nuages la route de Frise. Il se hâte, car il veut combattre au plus tôt le monstre d'Ébude.

Un pilote habile dirige le vaisseau vers la haute mer, en vue des îles de Zélande. Il les côtoie, les dépasse les unes après les autres, et arrive en Hollande le troisième jour. Roland ne permet point à la princesse d'aborder ; il espère lui épargner le soin de descendre et lui annoncer bientôt la mort de son ennemi. Couvert de ses armes, il touche le rivage et choisit pour

monture un robuste cheval danois nourri dans les gras pâturages de la Flandre : ce cheval est peu propre à la course. Roland a laissé dans un port de Bretagne le superbe et vaillant Bride-d'Or, à qui Bayard seul pourrait être comparé.

Le héros arrive au port de Dordrecht ; les portes sont gardées par de nombreuses troupes, selon la précaution ordinaire pour tenir en respect une ville nouvellement conquise. Les Frisons n'ignorent pas qu'un cousin de Birène a réuni des soldats et des vaisseaux en Zélande afin de secourir son parent.

Roland dit à l'un des gardes d'avertir le roi qu'un chevalier errant désire se mesurer avec lui, la lance et l'épée à la main : s'il est vainqueur, on lui livrera celle qui a tué Arbant, elle est tout près et à la disposition du chevalier ; s'il est vaincu, Cymosque rendra sur-le-champ son captif. L'envoyé vole en toute diligence remplir sa mission ; aussitôt le lâche et déloyal tyran conçoit un projet que lui dictent la fraude, le mensonge et la trahison : il veut se saisir du chevalier, dans la pensée que s'il a dit vrai il suffira de le prendre pour s'emparer facilement de celle dont l'offense lui fut si cruelle. Il ordonne à trente hommes armés de suivre un chemin détourné et d'aller attaquer par derrière le chevalier, qu'ils pourront aussi envelopper. Puis il gagne du temps à l'aide de paroles captieuses ; et dès qu'il pense que les soldats sont en embuscade, il sort de son château à la tête d'une troupe aussi nombreuse. Semblable au chasseur qui fait cerner des bêtes fauves dans l'intérieur d'un taillis ; pareil encore au pêcheur de Volane qui entoure avec de longs filets l'espace de mer où les poissons se sont rassemblés, le roi de Frise ne néglige rien pour que Roland ne puisse s'échapper : il espère le prendre vivant ; et, certain d'une victoire facile, il n'emporte pas cette arme meurtrière, foudre terrestre dont il se servit pour exterminer tant d'ennemis. L'oiseleur rusé conserve en vie ses premiers captifs, afin d'attirer par leurs cris et le battement de leurs ailes un plus grand nombre d'oiseaux dans ses filets. Ainsi le traître compte se servir de Roland pour attirer son ennemi. Mais, quelle que fût l'habileté de ce raisonnement, Roland était un terrible oiseau, et son bras rompit au premier choc le cercle où Cymosque comptait l'enfermer. Le sire d'Angers fond, la lance en arrêt, sur le plus épais de la troupe. Il perce le premier de part en part, puis un second, puis un troisième, un quatrième, un cinquième, un sixième ; il les tient en l'air, tous embrochés ; la lance n'est point assez longue pour en percer un plus grand nombre, mais la pointe, qui sort entre les épaules du dernier, tue encore le septième. L'archer habile n'en use point autrement lorsque, sur les bords d'un canal ou d'un marais, il dirige sa flèche sur les grenouilles ; la pointe leur traverse le dos, le milieu du corps, et l'acier en est bientôt couvert. Cependant la lance de Roland se rompt sous ce fardeau trop lourd, il met au vent Durandal. La formidable épée, qui ne porta jamais de coups en vain, perce ou déchire cavaliers et fantassins ; le bleu, le blanc, le vert, le noir et le jaune disparaissent sous la couleur merveille du sang. Cymosque se repent alors de n'avoir pas pris le tube creux et le feu, qui lui seraient

d'un si grand secours. D'une voix haute et menaçante il crie à ses soldats de le lui apporter; mais ils ne l'entendent plus, tous fuient vers la cité,

d'où ils n'osent plus sortir. Le barbare, qui voit ses gens fuir de toutes parts, les suit, court à la porte et veut faire lever le pont-levis, mais Roland le serre de trop près. Cymosque, le laissant maître du pont et des deux portes, devance tous les fuyards. Le paladin dédaigne de frapper de misérables guerriers, c'est le traître qu'il veut atteindre. Cependant son coursier trop pesant ne peut suivre Cymosque, à qui la terreur donne des ailes. Celui-ci, prenant un détour, disparait aux regards du héros; puis il ne tarde pas à revenir avec une arme nouvelle; il tient son tube de fer creux et attend son ennemi au passage. Ainsi le chasseur, accompagné de ses chiens, la poitrine et les flancs couverts d'un cuir épais, armé d'un fort épieu, guette le sanglier qui descend de la montagne; l'animal superbe brise avec son front les arbres et les rochers; on dirait que la forêt tombe et que le mont s'entr'ouvre avec fracas.

Cymosque est à son poste, et il épie l'audacieux comte. Dès qu'il l'aperçoit, il souffle son feu, l'approche du fer, et la flamme s'en échappe soudain. Brillante comme l'éclair, elle traverse l'espace avec le bruit du tonnerre : les murs tremblent, le sol frémit sous les pieds et répète au loin l'effroyable son; le trait ardent perce et brise tout ce qu'il rencontre, mais il sert mal le vœu du perfide : soit que Cymosque se soit trop pressé, soit que sa haine l'ait égaré, soit que l'effroi ait fait trembler son bras et sa main, soit enfin que la bonté divine, protectrice du champion de cette juste cause, l'ait dérobé à une si prompte mort, la balle ne frappe que le coursier, qui tombe sans pouvoir se relever; le paladin roule avec lui, mais touche à peine la terre; et, plus fier et plus vif qu'Antée, il semble que ses forces sont doublées. Celui qui vit tomber avec un horrible fracas les foudres de Jupiter, celui qui a vu la flamme pénétrer sous la voûte où sont renfermés le charbon, le soufre et le salpêtre, alors que les airs sont en feu, les murs arrachés et dispersés, les rochers et les marbres en éclats, peut seul se faire

une idée de Roland, dont l'aspect et les regards épouvanteraient Mars lui-même.

Le roi de Frise, cédant à l'effroi, tourne bride ; mais, plus rapide que la flèche lancée par un bras vigoureux, le héros vole sur ses pas : son lourd coursier a mal secondé ses efforts, la légèreté de ses pieds le servira mieux. Il poursuit le perfide avec une incroyable rapidité ; bientôt il l'atteint : il lève Durandal, frappe le cimier du casque et fend en deux la tête coupable. Cymosque mord la poussière et rend le dernier soupir.

Alors une rumeur nouvelle s'élève dans la ville : on entend le bruit des armes. Le cousin de Birène, qui conduit une armée à son secours, a trouvé les portes ouvertes et les gardes en proie à la terreur ; il est entré et parcourt sans obstacle toute la cité. Le peuple, ignorant ce que veulent et ce que sont ces guerriers, fuit en désordre. Enfin, leur costume et leur langage les font reconnaître pour des Zélandais ; ils présentent un drapeau blanc en signe de paix, et le chef de l'armée offre à celui de la cité son appui contre les Frisons, qui tiennent captif leur souverain. Le peuple abhorrait Cymosque ; il regrettait le roi qui avait été mis à mort, il avait souffert des rapines, de l'injustice et de la cruauté de ce tyran. Uni aux Hollandais et aux Zélandais, Roland tue ou disperse tous les Frisons.

On n'eut point besoin de chercher les clefs, on brisa les portes de la prison de Birène, qui put témoigner à Roland toute sa reconnaissance. Le héros, suivi d'une foule nombreuse, se rendit au vaisseau, où l'attendait la belle Olympie : tel était le nom de la jeune souveraine de cette contrée ; elle

n'eût jamais osé croire que le sire d'Angers ferait tant pour elle : sa seule espérance était de délivrer son époux en sacrifiant sa vie.

Le peuple comble Roland d'honneurs et de respects, et il serait superflu de dire ici quelles furent les actions de grâces de Birène et d'Olympie. La princesse remonta sur le trône de ses pères et le peuple lui jura fidélité. Unie à son époux par ce lien sacré, elle lui confia les rênes du pouvoir.

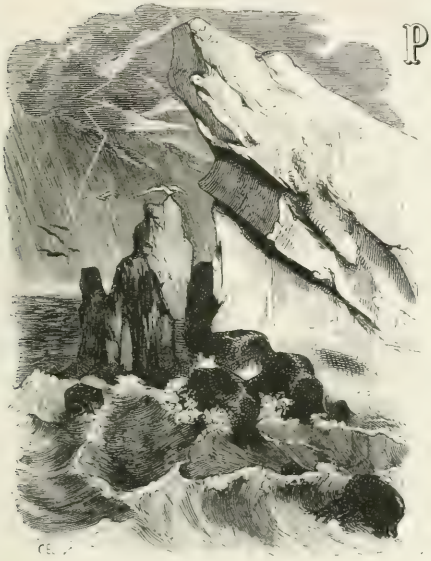
D'autres soins occupèrent Birène ; laissant le gouvernement de la Hollande à son cousin, il engagea sa nouvelle épouse à le suivre dans ses forteresses et ses domaines de Zélande. Il annonça qu'il se proposait de conquérir la Frise, et qu'un puissant gage de succès était en son pouvoir : c'était la fille de Cymosque, restée captive avec un grand nombre des siens; il voulait la donner pour épouse à son plus jeune frère. Roland s'embarqua le même jour. De tant de dépouilles le généreux chevalier n'emportait que cette arme, dont les effets ressemblaient à ceux de la foudre. Il ne songeait point à l'employer pour sa défense ; une victoire remportée en abusant d'un si grand avantage lui eût paru le comble de la lâcheté : il voulait, au contraire, ensevelir à jamais et mettre à l'abri de toutes les recherches l'arme, la poudre et les balles dont il s'était emparé. Dès qu'il se vit dans la haute mer, loin de tous rivages, hors de la portée de tous les regards, il la saisit et s'écria : « Je ne veux point qu'un chevalier puisse jamais mettre en toi sa confiance ! je ne veux pas que la faiblesse et la lâcheté triomphent ainsi de la force et du courage ! Invention maudite, arme abominable forgée par Belzébuth lui-même dans les cavernes du Tartare, retourne aux enfers, qui t'ont vomie, toi qui peux détruire l'univers ! » A ces mots il jette le tube au fond de l'abîme, et les voiles gonflées entraînent son vaisseau vers l'île cruelle.

Il n'aborde point en Irlande, de peur qu'une aventure nouvelle ne retarde son arrivée. « Ah ! s'écrie-t-il, pourquoi ne me suis-je point hâté davantage ! » Il ne s'arrête ni en Angleterre, ni en Irlande, ni sur les rivages opposés ; il brûle de connaître le sort de celle qu'il adore, qu'il préfère au reste de l'univers, et sans laquelle il n'est plus de bonheur pour lui.

Mais laissons ce héros voguer sous la conduite du petit archer nu dont les flèches ont percé son cœur. Avant de poursuivre son histoire, je vous invite à retourner en Hollande : je crois que vous regretteriez tout autant que moi de ne point assister aux noces qui s'y préparent. La magnificence et la splendeur de ces fêtes nuptiales seront encore surpassées par celles qui se feront en Zélande ; mais je n'ose vous engager à venir voir celles-ci, car de nouveaux incidents pourront les troubler. Vous en connaîtrez les détails dans le chant suivant, si vous avez la patience de m'écouter.

CHANT X

Olympie est abandonnée par l'ingrat Birène, qui brûle d'un nouvel amour. — Échappé aux fers d'Alcine, Roger monte sur l'hippogriffe et vole à de meilleures destinées. — Il voit l'armée qui se rassemble aux bords de la Tamise pour aller au secours de l'empereur. Il sauve de l'orque la reine de Cathay.



Parmi tous ces amants fidèles, dont la tendresse et la constance furent célèbres dans l'infortune comme dans la prospérité, Olympie peut servir de modèle. L'antiquité, les temps modernes n'offrent point d'exemple d'un plus grand amour. Elle en a donné à Birène les preuves les plus éclatantes et les plus certaines; elle a fait tout ce qui était en son pouvoir, elle lui a ouvert son âme et son cœur. Si la confiance et le dévouement méritent d'être payés de retour, personne n'a mérité mieux qu'elle l'attachement de Birène; il eût dû l'aimer plus que sa propre vie. Insensible aux attraits de cette beauté qui mit en armes l'Europe et l'Asie, ou de toute autre mortelle plus belle encore, il eût dû, plutôt que d'abandonner Olympie, dompter ses désirs et ses passions, renoncer à la clarté du jour, aux biens les plus chers, à la vie même et à la gloire. S'il aima Olympie autant qu'il en fut aimé, s'il paya sa fidélité par une égale constance, si Olympie porta toujours ces liens chéris, vous n'apprendrez point sans étonnement, sans murmure, sans froncer le sourcil, sa lâche gratitude et son impitoyable cruauté. Lorsque vous saurez quel fut le prix de tant de dévouement et de tendresse, vous craindrez, jeunes filles, de prêter l'oreille aux discours des amants. Pour vous séduire, ils oublient que Dieu voit et entend toutes choses, et font des promesses, des serments que les vents emportent avec leurs doux baisers. Puisse cet exemple vous instruire; soyez moins promptes à écouter les prières et les soupirs. Beautés chéries, heureux ceux qui profitent des exemples d'autrui. Gardez-

vous surtout de ces adorateurs jeunes et brillants, au doux visage, au gracieux maintien; leurs désirs naissent, grandissent et s'éteignent comme les feux de la paille légère. Lorsque, bravant les ardeurs du soleil ou les frimas rigoureux, le chasseur a saisi le lièvre qu'il poursuivait dans la plaine et sur les monts, il le dédaigne aussitôt et s'attache à une autre proie qui le fuit. Tels sont les galants; tant que vous paraissez insensibles et sévères, ils vous adorent, ils vous respectent : rien n'égale leurs soins et leur soumission; mais une fois vainqueurs, ils vous dominent, ils vous maîtrisent, et vous les voyez s'éloigner et porter ailleurs leur infidèle amour. Je ne veux pas dire, à Dieu ne plaise, qu'il faille se garder d'aimer! Sans amour, vous seriez comme la vigne, qui, faute d'appui, rampe sur la terre. Je vous conseille seulement d'éviter les flatteries de la jeunesse volage; laissez les fruits trop verts et trop amers, mais n'en cueillez point de trop mûrs.

J'ai déjà dit que, parmi les captifs, était une fille du roi de Frise. Birène annonçait qu'il la destinait à son frère, mais, friand d'une si belle proie, il voulait en secret se la réserver. La céder à un autre lui semblait sottise et folie. Elle avait quatorze ans à peine, elle était fraîche et belle comme la rose nouvellement épanouie au lever du soleil; il s'éprit d'amour pour elle. L'incendie saisit, dévore les moissons avec moins de violence et de rapidité. Sa passion prit naissance à la vue des larmes que la belle captive versait sur le corps de son père. De même que l'eau froide tempère soudain l'ardeur de la liqueur bouillante, ainsi le feu qui s'allume au sein de Birène éteint les flammes dont il brûlait naguère pour Olympie. Rassasié, ou plutôt fatigué d'elle, son impatience et ses transports pour sa nouvelle maîtresse sont tels qu'une trop longue atttente pourrait le mener au tombeau. Mais, jusqu'au moment favorable, il feint d'adorer celle qu'il n'aime plus. Olympie paraît être l'objet de ses soins, de ses pensées et de ses vœux; ses attentions pour la princesse de Frise (et il s'y abandonne trop souvent) ne sont point mal interprétées; on les attribue à la bonté, à la compassion, au désir de consoler une infortunée que le malheur accable. Loin de le blâmer on le loue, car il s'agit d'une jeune fille, ou plutôt d'un enfant innocent. Que de ténèbres, grand Dieu! que d'épais nuages enveloppent les jugements humains! Les caresses impies, les profanations de Birène sont regardées comme saintes et généreuses!

Déjà les rames sont aux mains des matelots; joyeux, ils quittent le rivage : le duc et ses compagnons voguent vers la Zélande; bientôt ils ont perdu de vue les côtes de Hollande. Pour éviter la Frise, le pilote gouverne à gauche, vers les rochers d'Écosse. Un vent impétueux s'élève tout à coup et emporte le navire en pleine mer. Ce n'est que vers le soir du troisième jour qu'ils découvrent une île inculte et déserte. Le vaisseau une fois à l'abri dans un petit port, Olympie descend à terre avec le perfide qu'elle aime, et dont elle ne peut soupçonner la trahison. Une tente est dressée dans un lieu agréable : tous deux y prennent du repos, tandis que leur suite regagne le navire. La fatigue de la mer, la crainte ont depuis plusieurs jours chassé le sommeil des yeux d'Olympie, le bonheur de se trouver en sûreté,

loin du bruit des flots, dans les bras de son époux et bercée de rêves agréables, tout contribue à la plonger dans un assoupissement qui n'est comparable qu'à celui des loirs et des ours. Le traître, méditant un horrible dessein, n'a point fermé la paupière; il se lève doucement, prend ses vêtements

dont il néglige de se couvrir, vole à son navire et ordonne à ses gens de déployer les voiles en silence : on abandonne la plage et on gagne la pleine mer. Le rivage a fui loin d'eux lorsque Olympie sort d'un lourd sommeil. A cette heure où l'Aurore laisse tomber de son char éclatant une blanche rosée sur la terre, on entend sur les ondes l'alcyon exhaler par un cri sa douleur. A demi éveillée, la jeune femme étend le bras pour enlacer l'époux qu'elle ne trouve plus à ses côtés; elle étend de nouveau la main, la retire et cherche, mais en vain; l'effroi a bientôt dissipé son engourdissement : elle ouvre les yeux, regarde et ne voit point Birène. Abandonnant aussitôt le duvet moelleux, elle se précipite hors du pavillon. Les cheveux épars, le visage meurtri, elle court au rivage. Ses regards interrogent l'espace, le rivage seul est là! ses cris appellent Birène; et, compatissant à son désespoir, l'écho seul répond à sa voix. Elle gravit un rocher dont les vagues ont creusé la base, et qui domine les flots. Bientôt elle en atteint la cime (tant l'amour lui donne d'énergie!); de loin elle aperçoit les voiles gonflées par le vent et le navire qui emporte son cruel époux : longtemps elle le suit du regard. Déjà ce n'est plus qu'un point imperceptible à travers l'épaisse brume, et elle croit encore le voir! Enfin, toute tremblante, elle tombe plus blanche, plus froide que la neige. Elle appelle à grands cris le navire fugitif, et plus d'une fois le nom du perfide expire sur ses lèvres. Puis, quand sa voix est étouffée par la douleur, ses battements de mains se mêlent à ses sanglots. « Où fuis-tu, cruel? ton vaisseau est trop léger! Déjà il renferme mon âme : crains-tu pour lui le poids de mon corps? » Longtemps avec ses mains, avec ses vêtements qu'elle agite, elle fait signe aux matelots de revenir. Les vents, qui poussent dans la pleine mer le perfide Birène, emportent aussi les prières,

les reproches, les cris et les gémissements de l'infortunée. Trois fois, odieuse à elle-même, Olympie est prête à s'élancer dans les flots. Enfin, détournant ses regards, elle revient à la tente, où elle passa la nuit. Tout éplorée, baignée de larmes, elle se précipite sur le lit. « Hélas! dit-elle, ici nous étions tous les deux; pourquoi à mon lever ne t'ai-je pas trouvé près de moi? Perfide Birène! que maudit soit le jour où je reçus la vie! Que vais-je devenir? que puis-je faire seule, sans appui, hélas! sans consolation? Je n'aperçois aucun vestige de la présence des hommes, il n'y a point de vaisseau qui puisse me recevoir et me sauver : je périrai de misère! Personne ne me fermera les yeux, personne ne me donnera la sépulture. Peut-être les entrailles des loups me serviront-elles de tombeau! Déjà je crois voir sortir de ces bois les ours, les lions, les tigres, tous ces animaux terribles qui sont armés, pour le carnage, de dents et de griffes aiguës! Comment résisterai-je à ces monstres? Mais ils ne me donneront qu'un seul trépas; et toi, Birène, plus cruel qu'eux, tu me fais subir mille morts! En supposant que des nochers abordent sur ces rivages, pourront-ils, émus de mes dangers, touchés de mon infortune, me conduire en Hollande, dont tu occupes les ports et les forteresses? Me rendront-ils à ma patrie, dont tu m'as arrachée par une horrible trahison? Sous de faux semblants d'amour et d'alliance, tu t'es emparé de mes États. Pour mieux les usurper, tu y as conduit des troupes dévouées. Puis-je retourner en Flandre, où j'ai vendu le reste de mes biens, le peu qui me restait, pour te sauver et obtenir ta délivrance? Malheureuse que je suis, où porterai-je mes pas? Irai-je en Frise, dont je ne voulus point être la reine, refus qui causa la ruine et la mort de mes frères, de mon père et de tous les miens? Ingrat, je ne te reproche point tout ce que j'ai fait pour toi; ta conscience te parle plus haut que moi, et voilà ma récompense! Avant que je sois enlevée par quelque corsaire qui me vendra comme une proie, fais, ô mon Dieu! qu'un lion, un tigre, un ours, ou toute autre bête féroce, m'emporte dans son repaire, me déchire et dévore mes membres palpitants. »

A ces mots, Olympie arrache ses blonds cheveux, puis elle vole de nou-

veau vers le rivage; pâle, les cheveux épars, les vêtements en désordre, en proie aux furies, on dirait Hécube furieuse, pleurant sur le cadavre de Poly-

ROGER ET LES JEUNES FILLES D'ALCINE

dore. Enfin elle s'arrête sur un rocher; immobile, le regard fixe, on dirait une statue de pierre.

Mais laissons-la livrée à sa douleur, en attendant que nous la retrouvions. Je vous parlerai encore de Roger, que nous avons quitté au moment où il traversait des plaines arides exposées aux rayons du soleil. Le sable est embrasé, et sa cuirasse n'est pas moins brûlante que le jour où elle étincelait sous le marteau des forgerons. La soif et la fatigue, dans ces déserts arides, lui font paraître la route plus longue et plus pénible. Cependant, à l'ombre d'une tour antique bâtie sur les bords de la mer, il trouve trois jeunes filles, qu'il reconnaît à leur démarche et à leur costume pour des suivantes d'Alcine. Assises sur des tapis d'Alexandrie, elles goûtent avec délices une fraîcheur bienfaisante; devant elles sont des vins de toute espèce et une foule de mets délicats. Une barque amarrée au rivage paraît se jouer avec les flots, et la voile sans mouvement attend le zéphyr silencieux. A la vue de Roger, qui, le visage abattu, couvert de sueur, tourmenté par la soif, s'avance au milieu de ces sables mouvants, les jeunes filles l'invitent à descendre se rafraîchir et à réparer ses forces épuisées : l'une d'elles prend l'étrier de son cheval pour l'aider à mettre pied à terre, l'autre lui présente une coupe de cristal pleine d'un vin petillant. Roger les refuse; il sait qu'Alcine est à sa poursuite et veut éviter toute cause de retard. Le salpêtre et le soufre s'enflamment moins rapidement, la mer ne s'élève pas avec plus de furie quand un noir tourbillon la bouleverse et l'agite, que ne fut prompte à éclater la colère de la troisième jeune fille, qui, comme les deux autres, sûre de ses attraits, voyait Roger dédaigneux de sa beauté poursuivre son voyage. « Tu n es ni un noble, ni un chevalier, lui crie-t-elle avec force; tu as volé cette armure et ce destrier; je voudrais te voir subir un juste châtiment. On devrait pendre, mettre en quartiers, brûler un larron ingrat, arrogant et brutal comme toi. » Roger laisse sans réponse ces injures, que suivent mille autres outrages. Quel honneur retirerait-il d'une semblable querelle? La jeune fille monte avec ses sœurs dans la barque, et elles suivent en ramant le paladin qu'elles accablent d'insultes, de menaces et de malédictions. Enfin il arrive sur les bords d'un fleuve qui sert de limite aux États de Logistille. Roger aperçoit un vieux nocher; il semble attendre son arrivée et s'approche pour le recevoir. S'il est permis de juger le cœur humain d'après le visage, ce vieillard doit unir la prudence à la bonté. D'un air riant il se dispose à transporter sur l'autre rive le jeune homme, qui saute dans la barque et rend grâce au Ciel! En voguant sur ces flots paisible, le vieillard, qui paraît avoir une longue expérience et une grande sagesse, félicite Roger d'avoir eu la force de s'éloigner du royaume d'Alcine avant que cette magicienne lui ait offert, comme à tant d'autres, la coupe et le breuvage enchanté; il le loue d'avoir pris le chemin du palais de Logistille, dont il admirera les mœurs pures, l'éternelle beauté, les grâces infinies qui nourrissent et remplissent le cœur, sans amener jamais la satiété. « Logistille, continue le vieillard, remplira ton âme d'étonnement et de respect, quand tu l'auras bien connue, tu ne trouveras rien qui lui soit comparable. L'amour qu'elle inspire est diffé-

rent de tous les autres; le cœur n'est point livré tour à tour à la crainte et à l'espoir; à son aspect tous les désirs sont satisfaits et l'on est heureux. Elle t'apprendra à jouir des choses les plus agréables, la musique, la danse, les parfums, les bains, la table, elle élèvera tes pensées plus haut que le milan ne plane dans les airs, et tu pourras savoir comment il arrive qu'un corps périssable obtienne la gloire et les jouissances des esprits bienheureux. » Tandis qu'il parle, la barque vogue doucement vers le rivage encore éloigné d'eux. Soudain ils découvrent une grande quantité de navires faisant force de voiles à leur poursuite. Alcine arrive avec tous les guerriers qu'elle a pu rassembler. Elle veut, par un coup de désespoir, risquer son trône et sa vie, ou retrouver l'objet de son amour. C'est l'amour, c'est le ressentiment de son injure qui l'anime au combat. Jamais elle n'éprouva un aussi vif désir de se venger. Les rames soulèvent les flots avec bruit, l'écume blanchit les mâts, la mer et les rivages retentissent; l'écho répète ces bruits éclatants. Le vieux nocher s'écrie : « Roger, hâte-toi de découvrir le bouclier, si tu ne veux perdre la vie ou recevoir de honteuses chaînes. » Il dit, saisit lui-même le bouclier, ôte l'étui, et laisse échapper la splendeur foudroyante, qui brille comme l'éclair. Aveuglés, éblouis, les guerriers d'Alcine tombent, privés de sentiment, à la poupe et à la proue de leurs vaisseaux. Une des sentinelles de Logistille, qui a découvert du haut d'un rocher la flotte ennemie, donne l'alarme : les troupes volent au port. Les machines de guerre repoussent, comme eût fait la tempête, ces navires qui voulaient enlever Roger. Secouru de toutes parts, il conserve la vie et la liberté. Près du rivage sont quatre dames envoyées par Logistille; c'est la valeureuse Andronique, la sage Fronésie, la modeste Dicille et la chaste Sophrosine, plus aimable et plus dévouée que ses compagnes. Puis la plus belle armée du monde sort de la ville et se range sur le rivage. Sous les murs du château, dans un abri tranquille, restent de nombreux et puissants navires, qui, jour et nuit, sont prêts, au premier cri d'alarme à mettre à la voile pour combattre. Bientôt la bataille s'engage sur terre et sur mer, et Alcine perd avec la victoire les États qu'elle avait usurpés. Combien de guerres n'ont point tourné suivant l'espoir de ceux qui les entreprirent! Non-seulement Alcine ne saisit point l'infidèle amant objet de ses vœux, mais de tous ces vaisseaux qui couvraient la vaste étendue des ondes elle ne peut arracher aux flammes que la misérable barque sur laquelle elle fuit. Ses soldats sont massacrés ou pris; l'incendie a détruit sa flotte, mais elle ne cesse de pleurer et de gémir sur une perte plus douloureuse que toutes les autres, celle de Roger. L'infortunée ne peut mettre un terme à sa misère en se donnant la mort, une fée ne saurait mourir tant que rien ne sera changé aux révolutions du soleil et des astres! Sans cet arrêt fatal, son affreux désespoir eût touché Clotho, qui tranche le fil des destinées. Ainsi que Didon, la magicienne aurait pris un poignard, ou, comme la superbe reine du Nil, elle eût choisi le venin mortel! Hélas! les fées ne peuvent mourir!

Revenons à Roger, si digne d'une éternelle gloire, et laissons Alcine livrée à sa douleur. En touchant ce rivage paisible, le paladin rend grâces à Dieu

de sa délivrance, puis il se dirige d'un pas léger vers le château de Logistille, qui est bâti sur le bord de la mer. L'œil d'un mortel ne contempla jamais un château plus magnifique ni mieux fortifié. Les murs sont d'une pierre plus précieuse que le diamant et le rubis. De toutes parts étincellent les pierreries; il faudrait le voir pour s'en faire une idée, et il n'a peut-être point de pareil ailleurs que dans les cieux. Mais, par un art merveilleux plus admirable encore que toutes ces pierreries, l'homme peut y lire ce qui se passe au fond de son propre cœur; il y découvre l'image de ses vices ou de ses vertus. Habile à se connaître lui-même, il reste sourd aux critiques injustes et aux louanges des flatteurs. Cette lumière, éclatante comme les feux du soleil, rend inutile la course du char de Phébus, et l'on peut y marcher avec assurance, même pendant la nuit. Les murailles ne sont pas seules dignes d'admiration : l'art et la matière se sont plu à l'embellir; il serait impossible de donner la préférence à l'un des deux. Sur des arcades si élevées qu'elles semblent soutenir le firmament, on voit de vastes et délicieux jardins. Il eût été difficile d'en faire de pareils, même dans une plaine. A travers les créneaux s'échappent des arbustes odoriférants chargés de feuilles

et de fruits mûrs en hiver comme en été. La terre n'est point habituée à produire de telles merveilles. Partout des roses, des violettes, des lis, des amarantes, des jasmins parfumés; ailleurs un même jour voit naître, éclore et mourir ces fleurs, qui, soumises à l'intempérie des saisons, laissent une tige dépouillée; mais en ces lieux les gazons sont toujours verts, la beauté des fleurs est éternelle. Une nature plus douce, un climat toujours égal n'ont point enfanté ces prodiges. Logistille, à force d'art et de soins, obtient, sans un secours surnaturel, ce qui semblerait chose impossible, un printemps perpétuel!

Logistille témoigne sa joie de recevoir un si noble chevalier. Elle veut

qu'on l'accueille et qu'on le comble d'honneurs. Roger reconnaît Astolphe, depuis longtemps arrivé dans cette cour. Bientôt paraissent tous ceux que Mélisse a délivrés. Après quelques jours de repos, les deux paladins, pressés de revoir l'Occident, se rendent vers la sage fée. Mélisse leur sert d'interprète ; elle supplie Logistille d'aider de ses conseils et de sa protection les jeunes guerriers qui doivent revoir leur patrie. « J'y penserai, répond Logistille ; et, dans deux jours, je leur en fournirai le moyen. » Elle s'entretient avec eux et décide que le cheval ailé retournera le premier sur les rivages d'Aquitaine. Mais elle veut auparavant préparer elle-même la bride et le frein qui serviront à le diriger. Elle enseigne à Roger la manière de le dompter, de le faire tourner, de le forcer à élever ou à abaisser son vol : il apprend à le conduire dans les airs aussi facilement qu'un coursier docile galopant dans la plaine. Le héros, bien instruit, prend congé de la bonne fée ; et, après lui avoir voué pour toujours une affection sincère, il quitte ses États. Je continuerai à vous parler de lui, et je vous dirai plus tard comment le prince anglais, après un long voyage et de grandes fatigues, rejoignit Charlemagne et ses alliés. L'amant d'Angélique ne prend point la route qu'il a suivie malgré lui au-dessus des mers, hors de la vue de toute terre. Maître alors du vol de l'hippogriffe, il choisit une direction nouvelle, comme les mages lorsqu'ils fuyaient le barbare Hérode. En sortant d'Espagne, il était venu directement sur la côte orientale de l'Inde : c'était le théâtre de la lutte entre les deux fées rivales. Il suit alors un chemin opposé et cherche d'autres régions que celles soumises à l'empire d'Éole, et, comme le soleil qui fait le tour du monde, il reviendra au lieu d'où il est parti. Le Cathay, le Mangianne, le vaste royaume de Quansi s'offrent à ses regards ; il plane sur le mont Imaüs, et laisse à sa droite la Sèricane. Descendant alors des pays hyperboréens et des plaines de Scythie jusqu'aux rivages de l'Hyrcanie, il découvre le royaume des Sarmates. Arrivé sur les confins de l'Europe et de l'Asie, il entrevoit la Prusse, la Russie, la Poméranie. Bien que son seul désir soit de revoir promptement sa chère Bradamante, il ne peut résister au plaisir de parcourir ainsi l'univers ; il visite la Pologne, la Hongrie, la Germanie et les régions glacées du pôle. Enfin, il s'arrête en Angleterre. Vous ne croyez sans doute pas, seigneur, que, pendant ce long voyage, Roger fut toujours sur l'hippogriffe ; chaque soir il prenait du repos, évitant avec soin les mauvaises hôtelleries. Les jours et les mois s'écoulèrent ainsi dans la contemplation des merveilles de la terre et des ondes, jusqu'au moment où le coursier, abaissant son vol, déposa notre héros à Londres, sur les bords de la Tamise. Au milieu des prairies qui entourent cette cité, il vit une nombreuse troupe de cavaliers et de fantassins ; tous défilaient en bon ordre devant Renaud, la gloire des paladins. Ce héros avait été, si vous vous rappelez, envoyé par Charlemagne pour demander des secours au roi de cette contrée. Roger arrive au moment où l'on passe en revue cette grande et belle armée. Pour savoir le motif de ces apprêts, Roger met pied à terre et questionne un chevalier. « Seigneur, répond celui-ci avec courtoisie, l'Écosse, l'Angleterre, l'Irlande et les îles voisines ont rassemblé ces batail-

lons. Après cette revue, nous irons vers le port, où nous attend la flotte qui doit nous conduire au secours des Français assiégés par les Sarrasins : ils comptent sur nous pour triompher. Mais, afin de mieux vous faire connaître nos forces, je vous signalerai les diverses nations. Cette grande bannière, sur laquelle les lis sont unis aux léopards, est celle du général qui commandera les autres chefs : c'est Léonel, duc de Lancastre ; neveu de notre roi, il est la fleur des chevaliers ; sa prudence dans les conseils, sa valeur dans les combats ont rendu son nom célèbre. Près de l'étendard royal est une autre bannière qu'agite le vent de la montagne, et qui porte trois blanches ailes dans un champ de sinople : c'est celle de Richard, comte de Warwick. Sur cet autre sont les armes du duc de Glocester, un bois de cerf avec le crâne dépouillé. Le duc d'York a pour blason un arbre ; le duc de Clarence, un flambeau. Cette lance brisée en trois morceaux indique la bannière des ducs de Norfolk. Le comte de Kent a pour emblème la foudre ; et le duc de Pembrocke, un griffon. Les Suffolk portent une balance ; les comtes d'Essex, deux serpents sous un même joug ; les Northumberland, une guirlande en champ d'azur ; les sires d'Arundel, un vaisseau battu par les flots ; le marquis de Barclay, une montagne aux flancs déchirés ; le comte de la Marche, un palmier ; le comte de Richemond, un pin dont l'eau baigne le pied. Les bannières des comtes de Dorset et de Southampton offrent, la première, un char, et la seconde, une couronne. Ce faucon, dont les ailes étendues protégent le nid, est à Raimond, duc de Devonshire ; la bannière jaune et noire est celle du comte de Vigorre. Derby a pour armoiries un chien ; et le comte d'Oxford, un ours ; le riche évêque de Bath, une croix blanche ; l'étendard d'Arimon, duc de Somerset, porte une chaise rompue sur un fond cendré. Vous compterez quarante-deux mille hommes d'armes et archers : les fantassins sont une fois plus nombreux. Regardez ces drapeaux : l'un cendré, l'autre vert, le troisième jaune, le dernier bordé de bleu et de noir ; ils sont près des chefs de l'infanterie : Godefroi, duc de Buckingham ; Henri, comte de Salisbury ; le vieil Herman, sire de Burgenie ; Odoard, comte de Croisbère. Les Anglais sont à l'Orient et les plus éloignés ; à l'aile opposée est Zerbin, fils du roi d'Écosse, et ses trente mille guerriers. Vous voyez près de ce prince l'étendard royal avec ses deux licornes et le lion armé d'une épée d'argent. Zerbin est duc de Ross ; il est le plus brave et le plus beau des mortels ; la nature, qui prit plaisir à le former, brisa ensuite le moule. Le comte d'Athol porte une barre d'or sur sa bannière ; le duc de Marr, un léopard superbe ; l'enseigne d'Alcabrun est ornée d'alérions brillant de vives couleurs : le premier d'un pays sauvage, ce chef dédaigne les titres de comte, de marquis et de duc. Les Strafford ont pour emblème l'aigle qui fixe le soleil ; Lurcain, comte d'Angus, a sur sa bannière un taureau entre deux dogues ; le comte de Bukan, un vautour déchiré par un dragon vert ; l'étendard du duc d'Albanie est mélangé de blanc et de bleu ; celui du brave Arman, seigneur de Forbès, est mi-parti noir et blanc. Le comte d'Érélie a pour armoiries un flambeau en champ d'azur. Au centre de l'armée, au milieu de la plaine,

sont les Irlandais. Le comte de Kildare est à la tête de l'une des divisions; l'autre, formée de montagnards, suit l'étendard blanc, avec une bande rouge, du comte de Desmond. Un pin enflammé est l'insigne des Kildare. Ainsi l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, la Suède, la Norwége, les îles de Thulé et d'Islande, toutes les nations belliqueuses du pôle ont envoyé des auxiliaires à l'empereur Charles. Seize mille barbares, sortis de leurs bois et de leurs antres sauvages, le visage, la poitrine, le dos, les bras, les jambes velues comme des bêtes fauves, suivent la bannière de Morat. Ce chef a pris un étendard blanc, qu'il espère teindre dans le sang des Maures; autour de lui s'élève comme une forêt de lances.

Pendant que Roger contemple ces bannières et tous ces chevaliers bretons qui volent au secours de la France; tandis qu'il apprend leurs noms, plusieurs guerriers s'approchent de lui afin d'examiner son étrange et merveilleux coursier. Pour augmenter leur étonnement et leur admiration, il presse les flancs de l'hippogriffe, et soudain il se perd dans les nues, laissant les chevaliers en proie à la stupeur. Roger arrive en Irlande, dans cette fabuleuse Hibernie, où, dans les ondes d'un puits creusé par les mains d'un saint vieillard, l'homme peut trouver le pardon de ses fautes. Au moment où il plane sur les côtes de la basse Bretagne, le paladin aperçoit Angélique liée à un des rochers de l'île des Pleurs. Tel était le surnom donné à cette contrée, dont les cruels habitants envoyaient des corsaires armés parcourir les mers pour enlever les plus belles femmes, qu'ils livraient en pâture à une orque gigantesque.

Angélique avait été enchaînée le matin même, et elle attendait la venue du monstre qui devait la dévorer. J'ai dit ailleurs comment la jeune fille, endormie près de l'ermite, avait été surprise par les Ébudéens. Ces barbares impitoyables l'avaient exposée sur le rivage, entièrement nue, et telle que la nature l'avait formée, sans voile qui cachât les lis et les roses vermeilles de son beau corps, brillantes fleurs que ne pouvaient flétrir les chaleurs de l'été et le froid des hivers! Roger eût pu la prendre, au premier aspect, pour une statue d'albâtre ou de marbre précieux; mais des pleurs roulaient sur ses joues et tombaient sur sa gorge naissante: le souffle du zéphir agitait sa blonde chevelure. A la vue de cette belle, Roger pense à Bradamante. L'amour et la pitié se partagent son cœur; il a peine à retenir ses larmes; et, modérant le vol de son coursier, il dit à la jeune fille d'une voix douce: « Belle infortunée, tu ne mérites point un pareil sort, tu ne devrais porter que les chaînes de l'amour. Quelles mains barbares ont osé charger de fers ces bras d'ivoire? » Angélique est confuse de se voir ainsi livrée aux regards de Roger; un léger vermillon colore son teint de neige: elle eût voulu cacher son visage dans ses mains enchaînées à l'humide rocher; ses larmes coulent en abondance et inondent son visage: la paupière abaissée, d'une voix plaintive elle s'apprête à répondre, quand tout à coup un sourd murmure fait bouillonner les ondes et interrompt ses paroles. Puis, du milieu des vagues, sort un monstre effroyable. Plus rapide que le navire poussé par l'aquilon, l'orque se précipite vers sa proie; elle

ROGER DELIVRE ANGELIQUE QU'UN MONSTRE VA DEVORER.

p. 102.

va saisir Angélique, à demi morte d'épouvante et sans espoir de salut... Je ne peux comparer cet horrible animal qu'à une montagne mouvante ; on distingue la tête, les yeux et les défenses d'un sanglier. Roger met sa lance en arrêt, frappe le monstre et l'atteint au milieu du front ; mais le roc et l'acier ne sont pas plus impénétrables. Le paladin porte un nouveau coup ; l'orque, qui voit courir sur les ondes l'ombre des grandes ailes de l'hippogriffe, abandonne une proie assurée et poursuit avec fureur un vain fantôme. Roger épie tous ses mouvements, fond sur elle à plusieurs reprises et la frappe sans relâche. Ainsi l'aigle s'abat, du haut des airs, sur la biche errante dans la prairie, ou sur la couleuvre qui, aux rayons du soleil, polit sur le rocher ses écailles nouvelles ; on voit le roi des airs éviter le dard empoisonné, saisir le reptile par le dos et agiter ses ailes pour se soustraire à ses atteintes ; de même Roger frappe le monstre de son épée et de sa lance ; il dirige la pointe entre les oreilles, sur le dos ou la queue, et esquive avec adresse la gueule armée de dents aiguës. Quand l'orque se détourne, il s'élève dans les airs et retombe sur elle d'un autre côté ; mais il s'épuise en vains efforts, le jaspe serait moins dur. L'orque bat l'onde avec tant de violence, que l'eau jaillit jusques aux cieux. Ainsi, pendant la moisson, au milieu des ardeurs de l'été, on voit le hardi moucheron s'acharner contre un dogue ; tour à tour enfonçant son dard dans les yeux, dans les oreilles, dans le museau, il vole autour de lui, bourdonne et cherche à lui faire de nouvelles blessures ; l'animal, grinçant des dents, broierait son ennemi s'il pouvait parvenir à le saisir. Roger ne sait s'il combat au milieu des nuages ou des flots ; les ailes mouillées de son coursier ne le soutiennent plus, il craint d'être réduit à se servir d'un frêle esquif. Un moyen plus sûr s'offre à sa pensée, d'autres armes seront plus efficaces : le bouclier magique éblouira le monstre. Il vole vers Angélique attachée au rocher et lui met au doigt l'anneau, talisman précieux. Des mains de Brunel cet anneau a passé dans celles de Bradamante, qui l'a confié à Mélisse pour sauver Roger et l'arracher du palais d'Alcine. La fée, après s'en être servie dans l'île de la magicienne, l'a remis au jeune paladin, qui le porte sans cesse avec lui.

Roger le donne à celle dont les beaux yeux ont séduit son cœur ; c'est pour elle un gage de salut, et il ne faut pas que cet anneau détruise la puissance magique de l'écu... La mer disparaît sous la masse du monstre, qui s'approche du rivage. Roger l'attend de pied ferme, lève son voile, et un nouvel astre semble lutter avec la splendeur du soleil : ses rayons aveuglent l'orque. De même que les carpes et les truites flottent à la surface du ruisseau dont le pêcheur a troublé les ondes avec de la chaux : ainsi l'orque, couchée à la renverse, s'abandonne au mouvement des flots. Roger essaye vainement de l'entamer avec son épée ; Angélique le supplie de ne pas s'épuiser en efforts inutiles : « De grâce, seigneur, lui crie-t-elle en pleurant, hâtez-vous plutôt de me délier avant que le monstre ne se réveille ; emmenez-moi ou précipitez-moi dans les flots plutôt que de me laisser exposée à sa voracité. » Touché de ses plaintes, Roger brise ses chaînes et la place

sur son coursier. Aussitôt l'hippogriffe, obéissant à l'éperon, s'élance et plane dans les airs : l'orque est privée d'un mets trop délicat et trop friand pour elle. Roger se retourne souvent et couvre de baisers la gorge et les yeux pleins de bonheur de sa compagne.

Il ne songe plus à visiter l'Espagne, et se dirige vers le promontoire qui est à l'extrémité de la basse Bretagne ; le rivage est couvert de chênes touffus; au milieu de ces bois ombreux est une prairie, que fécondent les eaux paisibles d'une fontaine. Philomèle y fait entendre ses chants mélancoliques. De chaque côté s'élèvent des coteaux déserts. Roger, brûlé de tendres feux, arrête son coursier, qui replie ses ailes et s'abat dans la prairie. Notre héros se dispose à livrer de plus doux assauts : il ne se connaît plus. Sa cuirasse, ses armes sont un obstacle incommode; il les arrache à la hâte et les jette au loin. Jamais il ne prit tant de peine : s'il dénoue un lacet, il en noue deux ! Mais ce chant est déjà trop long, seigneur, et je crains qu'il ne vous fatigue. Je raconterai donc la fin de cette aventure dans un moment plus opportun.

CHANT XI

Angélique, sauvée de l'orque, se dérobe aux regards de Roger, grâce à l'anneau enchanté. — Tandis que ce héros la cherche dans une forêt, il voit un géant qui emporte une dame; il se met à sa poursuite et reconnaît sa chère et belle Bradamante. — Roland délivre Olympie, qui devient l'épouse du roi Obert.

Souvent un faible frein arrête, au milieu de sa course, le coursier fougueux; mais il est rare que la force seule de la raison puisse contenir les transports de l'amant qui trouve une occasion propice. L'ours ne s'éloigne pas du miel dont il a senti le parfum et savouré quelques gouttes. Qui pourrait retenir le brave Roger alors que dans un bosquet solitaire ses bras pressent la belle Angélique, dont les attraits n'ont plus de voiles? Il a oublié Bradamante, jadis l'unique souveraine de son cœur. Eût-il même gardé le souvenir de la belle guerrière, il ne ferait point la sottise de renoncer à Angélique. En pareille occurrence, l'austère Xénocrate n'eût point été plus sage que lui. Déjà il a quitté sa lance, son bouclier, sa cuirasse et toute son armure. Dans cet instant suprême, Angélique, confuse, abaisse ses regards sur ses charmes et reconnaît à son doigt le talisman que Brunel lui vola jadis dans Albraque. C'était bien l'anneau qu'elle avait apporté lors de son premier voyage en France, lorsqu'elle accompagna son frère armé de la lance d'or dont Astolphe est maintenant possesseur. C'est à l'aide de ce talisman qu'elle a pu pénétrer dans la caverne de Merlin, triompher des enchantements de Maugis et briser les fers de Roland et des autres chevaliers captifs de Dragontine; elle a encore réussi à fuir invisible de la tour où la tenait enfermée un méchant vieillard. Mais à quoi bon vous donner tous ces détails sur des choses que vous savez aussi bien que moi? Brunel parvint à lui ravir

l'anneau pour complaire au roi Agramant. Depuis lors, Angélique, accablée de mille infortunes, a perdu ses États.

A la vue de ce talisman, la jeune fille est saisie de joie et d'étonnement. Elle le touche, elle le contemple et en croit à peine sa main et ses yeux. Puis, l'ôtant doucement de son doigt, elle le met dans sa bouche et disparaît plus prompte que l'éclair. Ainsi le soleil se cache derrière un nuage. L'infortuné Roger promène ses regards autour de lui et s'agite comme un insensé. Interdit, confus, il se rappelle le pouvoir de l'anneau et accuse d'ingratitude et de déloyauté celle qui récompense ainsi ses services. « Ingrate beauté, s'écrie-t-il, est-ce donc là le prix qui m'était dû? Quoi! tu préfères me dérober ce talisman, que j'eusse accordé à tes prières! Ah! certes, je te l'aurais donné aussi bien que ce bouclier et ce cheval, qui, comme moi-même, t'appartiennent! Ah! ne me refuse pas du moins la vue de ton gracieux visage! Cruelle, tu m'entends, je le sais, et tu gardes le silence! » Et, comme un aveugle, il étend les bras et fait le tour de la fontaine. Oh! combien de fois il embrasse l'air, croyant saisir Angélique!

Déjà la belle est loin; elle s'arrête au pied d'une montagne, dans une vaste caverne, où elle trouve à apaiser sa faim et sa soif. Un vieux pasteur habite cette demeure; ses cavales paissent dans la vallée, le long d'un frais ruisseau. A droite et à gauche de la caverne sont des abris qui garantissent le

troupeau des ardeurs de l'été. Angélique, toujours invisible, se repose longtemps en ces lieux. Le soir, enveloppée d'un vêtement rouge, que la rudesse rend bien différent des riches habits aux vives couleurs dont elle est toujours parée, elle s'éloigne. Mais ce modeste costume ne peut cacher ses attraits et la grâce de son maintien. Cessez vos chants et vos louanges, admirateurs de Philis, de Nérée, d'Amaryllis, de la légère Galatée : vous avouerez, ô Tityre et Mélibée, qu'aucune de ces nymphes n'est comparable à la reine de Cathay.

La jeune fille choisit une belle haquenée, et sent alors renaître le désir de retourner en Orient.

Roger, soutenu par l'espérance de revoir Angélique, l'attend longtemps encore. Il voit enfin que sa patience est vaine et retourne vers l'arbre où est attaché l'hippogriffe; mais l'animal a rompu la bride et s'est élevé dans les airs. Cette fuite, jointe à la déception cruelle qu'il vient d'éprouver, lui brise

ROGER POURSUIT UN GEANT.

le cœur. Son plus cuisant regret est d'avoir perdu le précieux anneau, gage de l'amour de Bradamante. Pénétré de douleur, il reprend ses armes et son bouclier, s'éloigne de la mer, et, traversant une prairie, il se dirige vers une large vallée. Sur sa route se trouve une sombre forêt; il y entre et suit le sentier qui lui paraît le plus fréquenté. Bientôt, à sa droite, un bruit terrible d'armes retentit au plus épais du bois. Il franchit les taillis et aperçoit, dans une petite clairière, deux chevaliers qui combattent avec fureur. Sur leur visage, dans leurs regards on lit une impitoyable vengeance. L'un est un géant, au visage terrible; l'autre, brave et loyal guerrier, se défend avec son épée et son bouclier, voltigeant sans cesse pour éviter les coups de la massue du géant. Près de lui est son coursier privé de vie. Roger s'arrête et

considère cette lutte; en secret il fait des vœux pour le chevalier, mais il ne croit pas devoir lui venir en aide et se tient à l'écart. Tout à coup le géant prend à deux mains sa massue et la laisse retomber avec violence sur le casque de son adversaire, qui tombe à terre, privé de sentiment. Le géant se hâte de lui arracher son casque pour l'égorger plus aisément, et Roger reconnaît les traits de sa douce et belle Bradamante : c'est à elle que le barbare veut ôter la vie. Le paladin court sur lui l'épée à la main et le défie; mais, sans accepter un nouveau combat, le géant enlève la guerrière évanouie et la place sur ses épaules. Ainsi le loup saisit le faible agneau, ainsi l'aigle prend dans ses serres la timide colombe ou tout autre enfant des airs Roger se précipite sur ses pas; mais le jeune héros peut à peine suivre de l'œil le géant, que ses longues jambes emportent rapidement. Il fuit, et Roger court sur sa trace. Bientôt ils entrent dans un étroit et obscur sentier, qui s'élargit et aboutit à une prairie.

Mais il faut que nous revenions à Roland, qui, afin de soustraire pour toujours à la main des hommes l'arme du roi Cymosque, vient de la jeter dans les profondeurs de la mer. Vaine espérance! l'implacable ennemi des mortels avait inventé cette arme fatale, pour imiter la foudre, qui éclate et déchire la nue. Depuis le jour où ses enchantements séduisirent Ève, il n'avait rien fait d'aussi funeste. Dans les siècles futurs, du temps de nos derniers

aïeux, un vieux sorcier, guidé par le démon, retira l'arme de son humide retraite. Par ses enchantements, le tube infernal en sortit après bien des années et fut offert aux regards des Allemands. Divers essais furent tentés; puis le démon, pour notre malheur, leur enseigna le moyen d'en faire usage. Les Italiens, les Français et tous les autres peuples apprirent une science cruelle; les uns rendirent le bronze liquide, et, au sortir de la fournaise ardente, le coulèrent dans des globes creux. D'autres percèrent le fer et fabriquèrent des armes de tout genre, de toute grandeur et de tout poids. Ils les nommèrent canons, fusils, fauconneaux, couleuvrines : leurs coups pulvérisent le marbre et l'acier. Malheureux chevalier! ton épée, ta cuirasse ne te sont plus d'aucun secours; si tu veux égaliser les chances du combat, résigne-toi à prendre l'arquebuse et le mousquet. O criminelle et horrible invention, comment as-tu trouvé place dans le cœur de l'homme? Tu as anéanti la gloire militaire et l'honneur des armes, tu as rendu vaines la force du corps et le courage; le plus intrépide est vaincu par le plus lâche, la vaillance et l'audace ne sont plus un avantage dans les batailles. Par toi ont déjà succombé, par toi périront, avant la fin de cette guerre, les princes, les héros les plus illustres! Guerre lamentable, qui a coûté tant de sang à l'Europe et à l'Italie! Oh! certes, je ne me trompe pas en accusant de cruauté, de perversité sans pareille, l'inventeur de cette abominable machine. Puisse Dieu, pour venger un tel forfait, renfermer pour toujours dans le ténébreux abîme l'âme de ce maudit, près de Judas le damné! Mais suivons le paladin Roland, qui vole vers l'île d'Ébude, où les femmes les plus belles et les plus parfaites sont données en pâture à un monstre marin. Plus il a hâte d'arriver, et plus le vent semble contrarier son dessein; il souffle sans force à droite, à gauche, à la poupe, à la proue, et le navire avance lentement. Parfois les flots, endormis dans un calme profond, s'élèvent soudain avec violence, mais de manière à faire reculer le vaisseau, qui se détourne et louvoie. Dieu voulut sans doute que le héros n'arrivât point dans l'île avant le roi des Hiberniens, et bientôt vous en saurez le motif. Roland dit au pilote : « Approche du rivage; tu resteras ici et je prendrai la chaloupe; j'y monterai seul, j'aborderai sur ce rocher stérile : j'emporterai le plus gros câble et l'ancre la plus forte du vaisseau, tu verras l'usage que je prétends en faire. » A ces mots, il se jette dans la barque avec tout ce qui pouvait seconder son projet; de toutes ses armes il ne garde que son épée et se dirige vers le rocher. Le dos tourné au rivage, il rame et s'en approche comme l'écrevisse lorsqu'elle passe entre les roches cachées pour gagner le lit d'un fleuve. C'était l'heure où la belle Aurore, bravant la jalousie de Tithon, étalait l'or de sa chevelure aux regards de Phébus à demi caché dans le sein de Téthys. Roland est à peine à un jet de pierre du rocher... Tout à coup il entend des gémissements; il se retourne et voit une femme nue liée à un gros arbre; ses pieds sont plongés dans les ondes; elle tient sa tête inclinée : Roland ne peut distinguer son visage; il rame avec plus de force et s'avance pour mieux la voir... Soudain la mer mugit : les cavernes, les forêts retentissent; les vagues se soulèvent, s'entr'ouvrent et vomissent un monstre, dont la masse

énorme semble cacher les flots. Telle que la nuée, qui porte dans ses flancs la pluie et la tempête, s'élève du fond de la vallée, se répand sur la terre et

chasse l'éclat du jour, ainsi s'avance l'orque effroyable : l'onde frémit. Roland, sans changer de couleur, sans éprouver de crainte, la voit d'un œil calme et fier. Pour accomplir son projet, il se prépare à attaquer le monstre et dirige l'esquif entre l'orque et la jeune fille qu'il veut délivrer. Laissant Durandal dans le fourreau, il saisit l'ancre et le câble et attend sans trembler l'horrible bête. Dès qu'elle l'aperçoit, elle ouvre pour l'engloutir sa gueule immense, où se tiendrait aisément un homme à cheval!... Roland s'y précipite avec son ancre, son câble et, je crois, même avec sa chaloupe ; il place les deux becs de l'ancre dans la langue et le palais. L'orque ne peut plus serrer ses mâchoires. C'est ainsi que le mineur, pour se défendre contre le danger des éboulements, soutient avec des barres de fer les galeries où il poursuit ses travaux. Les deux pattes de l'ancre embrassent un tel espace, que, pour atteindre au bec supérieur, Roland a besoin de sauter. Après s'être assuré que l'orque ne peut plus fermer la bouche, le paladin tire son épée et frappe d'estoc et de taille dans ce gouffre obscur. De même que les assiégés luttent vainement contre les ennemis qui ont pénétré dans leurs murailles, de même l'orque ne peut plus se défaire du paladin qu'elle a dans sa gueule ; vaincue par la douleur, tantôt elle s'élance hors de l'eau et découvre son dos et ses écailles, tantôt elle s'enfonce dans l'abîme, dont elle laboure et fait jaillir le sable. Roland, que l'eau menace d'étouffer, sort de la gueule du monstre, y laisse son ancre fortement fixée, saisit le câble qui la retient et nage vers le rocher. Là, se trouvant de pied ferme, il tire le câble et amène l'ancre, dont les pointes sont fortement engagées dans les mâchoires de l'orque. D'un bras robuste, dix fois plus puissant qu'un cabestan, il la force à suivre le cordage. Le taureau, dont les cornes sont attachées, s'agite, saute de côté et d'autre, se lève, se couche, se roule sans pouvoir briser le lien qui l'arrête : ainsi l'orque, perdant tout son sang, se débat violemment, se roule dans l'onde, et ne peut parvenir à se dégager ni à rompre le câble qui l'attire. Déjà son sang rougit les flots. Vainement, dans sa fureur, elle entr'ouvre la mer et découvre le fond de l'abîme; vainement elle élève des

montagnes d'eau jusqu'aux nues et couvre les cieux de noirs tourbillons; le fracas qu'elle excite fait retentir les monts, les forêts et les plages les plus lointaines. Le vieux Protée sort de sa grotte et paraît au-dessus des vagues, il voit le paladin pénétrer dans la gueule de l'orque, il le voit sortir presque aussitôt, attirant sur le rivage l'énorme cétacé. Le dieu oublie de réunir son troupeau et fuit à travers l'Océan. Neptune lui-même, saisi d'effroi, monte sur son char que traînent des dauphins et gagne l'Éthiopie. Ino, éplorée, tenant Mélicerte dans ses bras, les Néréides échevelées, Glaucus, les Tritons et les autres dieux marins s'enfuient de toutes parts. Déjà l'orque arrive sur la plage. Roland n'a plus besoin d'autant d'efforts; car le monstre, épuisé par la perte de son sang, a rendu le dernier soupir.

Les habitants de l'île sont venus en foule pour contempler ce spectacle; ils regardent cette action sainte comme un sacrilége. Afin de prévenir les colères de Protée, dont les troupeaux peuvent les menacer de nouveaux ravages, et pour mériter leur pardon, ils veulent précipiter Roland dans les flots. Tel que la flamme d'une torche qui s'étend et embrase avec rapidité toute une contrée, le sinistre dessein s'empare de tous les esprits. L'un s'arme d'une fronde, l'autre d'un arc ou d'une lance; ils courent au rivage, entourent de tous côtés et attaquent de mille manières leur libérateur. Le paladin s'étonne de tant d'ingratitude et de brutalité, car il pense que la défaite de l'orque le couvre de gloire et mérite leur reconnaissance. De même que l'ours, captif d'un bateleur russe ou lithuanien, ne s'émeut pas des aboiements des petits chiens qu'il dédaigne, ainsi le héros voit sans crainte ce peuple vil, que son souffle seul eût pu renverser. Il se retourne, et bientôt Durandal lui ouvre un large chemin. Les barbares ont pensé qu'il leur serait facile de venir à bout d'un homme sans bouclier, sans cuirasse, sans armure; ils ignorent que de la tête aux pieds Roland est impénétrable comme le diamant. Mais le héros fait subir aux autres le sort auquel il n'est point soumis. Dix coups de son épée lui suffisent pour renverser trente Ébudéens. Tous se dispersent et fuient. Déjà Roland s'approche pour délier la victime, lorsqu'un nouveau bruit s'élève sur un autre point du rivage. Pendant que les insulaires sont attentifs à la lutte de Roland contre l'orque, les Irlandais ont débarqué sans obstacle, et, soit justice, soit cruauté, ils massacrent impitoyablement tout le peuple, sans distinction d'âge ni de sexe. Surpris à l'improviste, les Ébudéens, peu nombreux et dépourvus de courage, n'essayent point de résister. La campagne est saccagée,

la ville est brûlée, les remparts sont détruits, et dans l'île il ne reste pas un seul être vivant. Sans s'inquiéter de ce tumulte, de ces cris, de ces massacres, Roland s'approche de la victime offerte en pâture à l'orque; il regarde et croit reconnaître Olympie. C'était elle en effet : triste récompense de la fidélité! L'infortunée! ce n'était point assez pour elle d'avoir souffert les dédains de l'amour, la fortune cruelle l'a, dans le même jour, livrée aux Ébudéens; mais, honteuse de sa nudité, elle tient la tête baissée sans oser lui parler ni lever vers lui les yeux. Il lui demande par quelle fatalité elle se trouve dans cette île, elle qu'il avait laissée naguère heureuse dans les bras d'un époux chéri? « Hélas! lui dit-elle, sais-je si je dois vous remercier de m'avoir arrachée au trépas? Ne puis-je point regretter que vous m'ayez conservé une existence misérable? Soyez béni toutefois de m'avoir préservée d'un genre de mort si horrible; il eût été trop affreux d'avoir pour tombeau les entrailles de ce monstre La mort seule peut mettre fin à mes douleurs : il me sera doux de la recevoir de votre main. » Elle verse d'abondantes larmes en lui racontant comment les corsaires d'Ébude l'ont surprise dans l'île déserte où son perfide époux l'avait abandonnée. Tandis qu'elle parle, elle garde l'attitude de Diane surprise au bain par le chasseur

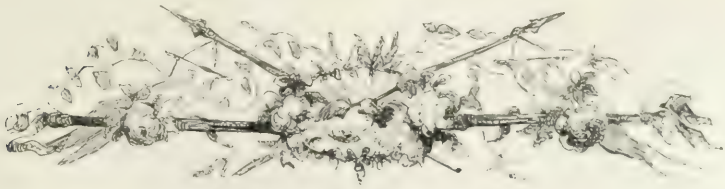
Actéon. Elle s'est retournée, elle cherche à cacher son sein et mille beautés, car elle craint moins de laisser voir ses autres charmes. Roland voudrait que son esquif s'approchât afin d'offrir un voile à Olympie; et, tandis que ses regards cherchent de tous côtés, Obert arrive. Ce roi d'Irlande vient d'apprendre la mort de l'orque et la victoire du chevalier qui avait eu l'audace d'enfoncer dans la gorge du monstre une ancre immense, à l'aide de laquelle il l'avait attirée sur la plage ainsi qu'un gros navire. Obert a voulu s'assurer de la vérité; il est accouru, et ses guerriers ont ravagé l'île et détruit les Ébudéens. Bien que Roland fût couvert de sang et souillé d'écume et de vase, le roi l'a reconnu. D'ailleurs, en écoutant le récit de cet exploit, il avait pensé que Roland seul avait pu l'accomplir. Élevé comme enfant d'honneur à la cour de France, Obert est depuis un an revenu pour

prendre la couronne que son père lui a laissée ; il a vu Roland. Levant aussitôt la visière de son casque, il se jette dans les bras du paladin également charmé de revoir le jeune prince. Longtemps ils se tiennent embrassés, puis Roland raconte les aventures d'Olympie et la trahison d'un époux qu'elle avait comblé de tant de marques d'amour, il dit comment, après avoir perdu son trône et sa famille, elle a voulu sacrifier sa propre vie. Témoin de tous les événements, le héros parle avec conviction ; et, pendant son récit, des pleurs tombent des yeux d'Olympie. Le beau visage de la princesse est alors semblable aux riantes journées du printemps, lorsqu'une pluie légère rafraichit la verdure et les fleurs et que les nuages adoucissent les feux du soleil. Pareil au rossignol qui secoue doucement ses plumes sous l'humide feuillée, l'Amour baigne ses ailes dans les larmes d'Olympie et se réjouit de leur éclat. C'est au feu de ses yeux qu'il forge les traits dont la pointe est trempée dans les larmes qui coulent sur ces joues vermeilles ; il vise au cœur du jeune roi, que ne sauraient préserver son bouclier, sa cuirasse et sa cotte de mailles. Obert a vu les yeux et la chevelure d'Olympie : il est blessé. La jeune femme est belle ; ses yeux, son front, ses joues, ses cheveux, sa bouche, son nez, ses épaules sont la perfection même ; jamais les yeux d'un mortel n'ont contemplé rien de plus admirable que ses autres attraits ; sa gorge, éblouissante de blancheur, douce au toucher comme l'ivoire, unit à l'éclat de la neige nouvelle la blancheur du lait, que renferment les corbeilles de jonc ; les deux globes sont séparés par un petit sillon pareil à la vallée qui se forme entre deux collines quand le soleil commence à fondre les neiges amoncelées par l'hiver. Ses flancs potelés, ses belles hanches, son corps plus poli, plus brillant qu'un miroir, tout est si charmant qu'on croit voir le chef-d'œuvre de Phidias ou d'un statuaire plus habile encore. Que ne puis-je dépeindre les merveilles qu'Olympie s'efforce en vain de cacher !... Il me suffit de vous dire que jamais le Ciel ne forma créature plus admirable. Si dans les vallons d'Ida elle se fût montrée au berger troyen, Vénus peut-être, Vénus, qui surpassait en beauté les déesses, n'eût point obtenu la pomme, et Pâris n'aurait point eu la pensée de violer dans Sparte l'hospitalité sainte. « Ménélas, se fût-il écrié, garde ton Hélène ; je préfère cette beauté ! » Lorsque Zeuxis voulut, dans Crotone, faire le tableau destiné au temple de Junon, il rassembla les plus belles d'entre les vierges de la Grèce, afin de copier ce que chacune avait de plus parfait ; mais, pour s'inspirer, il n'aurait eu besoin que d'Olympie. Non ! si Birène l'eût contemplée sans voile, je ne croirai jamais qu'il eût été assez cruel pour l'abandonner dans l'île déserte. Obert ne peut cacher les feux dont il est embrasé ; il s'efforce de la consoler et lui fait espérer que de tant de misère naîtra pour elle le bonheur ; il lui promet de la ramener en Hollande, de lui faire rendre ses États : il jure de ne point déposer les armes avant d'avoir tiré du perfide une juste et éclatante vengeance, et il est impatient de partir au plus tôt pour l'Irlande. Cependant on cherche des vêtements de femme ; il n'est pas besoin de sortir de l'île, les victimes qui ont été immolées en ont laissé un grand nombre ! On en trouve de mille formes diffé-

rentes, et Olympie reçoit des mains d'Obert une parure qu'il eût voulu rendre plus digne d'elle. Mais, ni l'or pur, ni les tissus de soie que fait l'habile Florentin, ni la robe la plus richement brodée, fussent-elles l'œuvre de la patience et des soins de Minerve ou du dieu de Lemnos, rien n'eût semblé au jeune roi assez beau pour couvrir les attraits dont il se rappelait sans cesse la perfection. Roland se réjouit de cette passion naissante ; il sait qu'Obert ne laissera point la trahison de Birène impunie : il se voit déchargé de cette mission difficile, et il pourra donner tous ses soins à Angélique, qu'il chérit bien plus qu'Olympie. La belle reine de Cathay n'est point dans l'île d'Ébude : Roland s'en est assuré ; mais, comme tous les habitants ont péri, il ne peut s'informer si elle n'y est pas venue.

Le lendemain, Obert s'embarque avec sa maîtresse et Roland ; ils voguent vers l'Irlande. L'amitié ne saurait y retenir notre héros plus d'une journée : l'amour lui commande de voler au secours de sa dame, et il ne veut pas rester dans ce pays ; il part après avoir recommandé Olympie au roi, qui remplira ses promesses. En effet, Obert rassemble sur-le-champ son armée ; secondé par ses alliés d'Angleterre et d'Écosse, il s'empare de la Hollande et de la Frise, soulève la Zélande contre Birène et ne termine la guerre qu'après l'avoir immolé. Châtiment trop doux si l'on songe à son crime ! Olympie épousa Obert, et de simple comtesse devint une reine puissante.

Suivons toutefois le paladin, qui vogue à pleines voiles et ne tarde point à rentrer dans le port de France d'où il est parti. Il retrouve Bride-d'Or et l'agile coursier loin du séjour des vents et des orages. Pendant le reste de l'hiver, Roland accomplit des exploits dignes d'éternelle mémoire, mais enveloppés d'un tel mystère que je ne puis vous les raconter. Prompt à exécuter toute action louable, il est modeste plus que personne et n'aime point à raconter ses triomphes : on ne les apprend que par ceux qui en furent les témoins. Comme il passa le reste de l'hiver seul, on ne sait rien de ses aventures; lorsque le soleil fut près d'entrer dans le signe du bélier que déroba Phryxus, lorsque zéphyr au souffle tiède et doux ramena le printemps, les hauts faits de Roland reparurent avec les fleurs et les gazons nouveaux. Accablé de douleur et de fatigue, il errait sur les monts et les rivages, lorsqu'à l'entrée d'un bois des cris lamentables frappèrent son oreille. Il pressa Bride-d'Or, mit l'épée à la main et vola vers l'endroit d'où partaient ces cris. Mais j'attendrai un autre instant pour continuer mon récit, si vous voulez m'écouter encore.



CHANT XII

Roland poursuit le cavalier qui emporte sa belle, et arrive dans un palais où pénètrent aussi Roger et le géant. — Le comte d'Angers en sort et lutte avec Ferragus, qui veut lui prendre son casque; il livre un rude combat aux Sarrasins et trouve Isabelle dans une caverne.

Lorsque Cérès, après avoir quitté la mère des dieux, arriva dans la vallée solitaire où le géant Encelade, foudroyé par Jupiter, gémit sous le poids de l'Étna, elle ne vit plus sa fille chérie. Alors elle s'arracha les cheveux, elle se meurtrit le visage et la poitrine. Brandissant deux pins, elle les alluma aux feux de Vulcain et voulut qu'ils ne pussent jamais s'éteindre. Puis, chaque main armée de ces torches éternelles, elle monta sur son char, que tenaient deux dragons, et parcourut les plaines, les forêts, les monts et les vallées, franchissant les fleuves et les torrents. Après de vaines recherches sur la terre, elle descendit dans les profondeurs du Tartare.

Si Roland avait eu la puissance de la déesse d'Éleusis, il n'eût point oublié, pour retrouver son amante, d'interroger les plaines, les forêts et les fleuves, il eût exploré le ciel, la terre et les enfers; mais, comme il ne possédait point le char et les dragons de Cérès, il chercha de son mieux sa belle maîtresse. Il a déjà visité la France : il se dispose à parcourir l'Italie, l'Allemagne, la vieille et la nouvelle Castille; il franchira la mer d'Espagne et passera en Lybie. Tandis qu'il forme ces projets, une voix plaintive se fait entendre; il pique Bride-d'Or et voit un chevalier monté sur un gigantesque coursier; il tient dans ses bras et couchée sur l'arçon de sa selle une jeune dame qui se débat en proie à l'épouvante et appelle à grands cris un défenseur. Roland la regarde avec attention et croit reconnaître Angélique, qu'il cherche nuit et jour en France et dans tous les pays. Sans dire que ce soit

elle, je peux affirmer qu'elle ressemble à cette douce Angélique si tendrement aimée. Persuadé qu'on enlève la déesse de son âme, le paladin, plein de colère, défie à haute voix le ravisseur : il le menace et le poursuit. Mais, attentif à conserver sa proie, le félon ne répond pas, et, plus rapide que les vents, continue sa course à travers les halliers. L'un fuit avec vitesse, l'autre vole sur ses traces. Cependant la forêt retentit de cris lamentables. Enfin ils arrivent dans une vaste prairie, au milieu de laquelle s'élève un palais vaste

et magnifique. Bâti avec les marbres les plus beaux et les plus variés, il est orné de splendides sculptures. Le chevalier, qui tient toujours la jeune dame, se précipite à toute bride par une porte d'or qui est ouverte. Roland, sans descendre de son coursier, pénètre aussi dans le palais. D'un air fier et menaçant il visite toutes les chambres, les divers étages et fouille les moindres réduits. Sur plusieurs lits éclatent l'or et la soie; les murs, les parquets sont couverts de tapis et de riches tentures : il va de tous côtés. Peine perdue! il ne retrouve ni Angélique ni son ravisseur. Livré à mille pensées, en proie à la plus vive anxiété, il rencontre Ferragus, Brandimart, le roi Gradasse, Sacripant et une foule d'autres paladins fameux qui ne cessent de chercher comme lui et avec aussi peu de succès dans cette demeure dont ils maudissent l'invisible maître. Tous se plaignent de quelque larcin : l'un a perdu son cheval, l'autre sa maîtresse; tous accusent le géant d'être l'auteur de ces vols. Trompés par les mêmes enchantements, ils ont ainsi passé plusieurs semaines et même des mois entiers. Après avoir parcouru trois ou quatre fois ces lieux magiques, Roland se dit : « Je perds mon temps et ma peine; ce larron se sera échappé par quelque issue secrète, et il est déjà loin peut-être! » Plein de cette pensée, il s'avance dans la prairie qui entoure le château. Tandis qu'il cherche sur la terre l'empreinte de traces nouvelles, il entend une voix prononcer son nom; il se retourne et croit voir à une fenêtre les divins attraits d'Angélique, dont les cris semblent l'implorer. « Protége-moi, dit-elle; je tiens à mon honneur plus qu'à la vie! Un brigand oserait-il m'outrager sous les yeux de celui que j'aime? Ah! puissé-je recevoir de ta main une prompte mort plutôt que de subir un tel

outrage! » Ces paroles redoublent l'ardeur de Roland. Il rentre dans le château malgré la fatigue qui l'accable, et, soutenu par l'espérance, il cherche toujours. Dès qu'il s'arrête il croit entendre Angélique réclamer son appui. Tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il vole à ses cris et toujours en vain.

Mais revenons à Roger, que j'ai laissé au milieu d'un étroit et obscur sentier à la poursuite de Bradamante. En quittant la forêt, il s'est vu au milieu d'une vaste prairie, et bientôt il est arrivé dans ce même château où Roland l'a précédé. Le géant, qui semble retenir Bradamante, y pénètre ; Roger le suit rapidement. Dès qu'il a franchi le seuil, il regarde dans la cour, le long des galeries, et n'aperçoit ni sa maîtresse ni le géant ; il tourne de tous côtés et ses pas et ses regards, monte, descend pour trouver la retraite du perfide : ses efforts sont inutiles. Sans cesse il parcourt trois, quatre et cinq fois les corridors, les salles, les divers étages ; il y revient encore, visitant même le dessous des escaliers. Enfin il retourne dans la forêt pour y continuer ses recherches ; soudain une voix qui prononce son nom l'engage à revenir dans le palais.

Le fantôme que Roland avait pris pour Angélique semble aux yeux de Roger la fille du duc Aimon, la souveraine de son cœur. La même voix et le même fantôme ont aussi abusé Gradasse et tous les paladins qui errent dans ce château. Tous ont été séduits par l'objet le plus propre à exciter leur ardeur. Atlant de Carène a imaginé cet étrange et nouvel enchantement pour que Roger, tout occupé de sa poursuite, puisse échapper au destin funeste dont il est menacé. L'enchanteur espère obtenir ce que n'ont pu faire le château d'acier et le palais d'Alcine. Les plus braves paladins de France ont été attirés dans cette demeure afin de dérober Roger à leurs coups. Du reste ils y trouvent en abondance ce qui peut flatter leurs désirs.

Mais revenons vers Angélique, qui, à la faveur de l'anneau enchanté placé dans sa bouche, se rend invisible et triomphe de tous les piéges quand elle le tient passé à son doigt; elle a trouvé dans la caverne des vivres, des vêtements et une haquenée : elle se propose de revoir l'Inde et le beau royaume de Cathay. Sans doute elle eût bien désiré avoir pour compagnons de voyage Roland et Sacripant : ce n'est pas qu'elle aime l'un ou l'autre de ces paladins, elle a toujours repoussé leurs vœux ; mais elle doit traverser tant de villes et de châteaux, qu'un guide et un compagnon l'eussent protégée, et elle ne peut en souhaiter de plus fidèles que ces chevaliers. Partout elle les cherche, dans les villes, dans les campagnes, sur les routes, dans les forêts profondes ; elle ne trouve d'eux ni traces, ni vestiges. Enfin elle arrive par hasard près du château où Atlant a su retenir Sacripant, Ferragus, Roger, Gradasse, Roland et une foule d'autres paladins. Son anneau lui permet d'entrer sans être vue. Roland et Sacripant, livrés à d'actives recherches, s'offrent à sa vue ; elle peut juger de l'art du vieil enchanteur qui les trompe en leur présentant son image, un vain fantôme. Entre ces deux amants son cœur est indécis. Roland serait un défenseur plus sûr et plus redoutable, mais c'est un maître et non un guide; elle ne saura plus comment l'écarter et le renvoyer en France quand elle n'aura plus

besoin de son appui. Pour le Circassien, eût-il déjà goûté la céleste félicité, elle s'en défera aisément quand bon lui semblera. Elle lui donne donc la préférence ; ôtant de sa bouche l'anneau magique, elle lève aussi son voile et paraît aux regards de Sacripant. Mais tandis qu'elle croit n'être vue que de lui seul, Roland arrive et l'aperçoit aussi. Ils n'ont point cessé de parcourir le palais en tous sens, mais l'anneau a rompu le charme; ils s'approchent d'Angélique : ils sont armés de toutes pièces. Accoutumés au poids de leurs armures, qu'ils ne quittent ni le jour ni la nuit, ils les ont gardées depuis leur entrée dans ce château. Ferragus, fidèle au serment qu'il a fait à l'Argail, n'a point de casque. Il ne doit pas en porter d'autre que celui conquis par Roland sur le fier Almon, frère de Trojan. Il est alors près du comte d'Angers, et la lutte n'a pu commencer, car dans ce séjour enchanté il est impossible de se reconnaître. Tous ceux qu'Atlant y a conduits ne quittent jamais leurs armes ni le jour ni la nuit ; ils ont leurs cuirasses, leurs glaives et leurs boucliers, tandis que leurs chevaux, sellés, mais la bride à l'arçon,

mangent à l'entrée du palais dans une écurie abondamment fournie d'orge et de paille. Le pouvoir d'Atlant ne saurait empêcher les trois paladins de s'élancer sur leurs coursiers et de suivre ces yeux noirs, cette chevelure d'or, ces lèvres vermeilles qui les enflamment. La belle s'enfuit à toute bride, car elle ne se soucie point de rencontrer tous ensemble ces trois adorateurs, qu'elle eût peut-être pris pour défenseurs séparément. Dès qu'ils sont assez loin du château pour ne plus redouter les artifices du vieux magicien, elle met dans sa bouche l'anneau qui l'a déjà tirée de plus d'un péril; soudain elle disparaît et les laisse plongés dans un stupide étonnement. Son premier dessein était de choisir pour compagnon de voyage

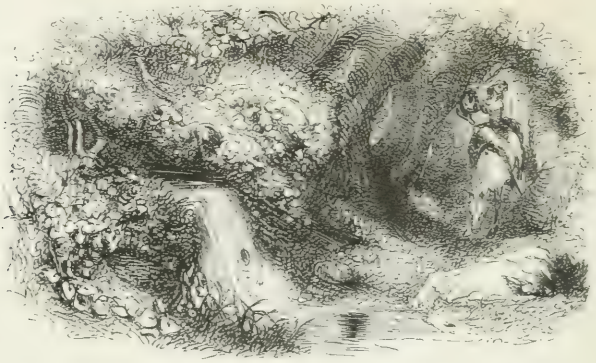
Roland ou Sacripant, qui l'eussent reconduite dans les États que Galafron son père avait possédés ; mais, changeant tout à coup de résolution, elle ne veut rien devoir ni à l'un ni à l'autre, et pense que son anneau lui tiendra lieu de leur appui. Les trois paladins portent des regards stupéfaits dans toutes les parties du bois ; ils ressemblent au chien qui a perdu la trace du lièvre ou du renard dans un fossé ou dans un taillis épais. Angélique les voit, rit de leur étonnement et observe leurs démarches. Une seule route traverse la forêt ; ils ne doutent pas que la dame ne l'ait prise. Roland y court. Ferragus le suit, Sacripant n'est pas le moins ardent à piquer son cheval. Angélique retient sa monture et s'avance tranquillement sur leurs traces. Enfin ils parviennent à un endroit où la route se perd dans la forêt. Ils cherchent de tous côtés sur l'herbe pour trouver quelques vestiges. Ferragus, le plus arrogant des mortels, se retourne avec insolence et dit à ses compagnons : « D'où venez-vous? Reculez ou prenez une autre route, si vous ne voulez trouver ici la mort ; il ne me convient pas qu'on m'aide à chercher la déesse de mon âme. » Roland lui répond : « Quel langage pourrait donc tenir cet insolent s'il s'adressait aux plus viles, aux plus lâches créatures qui aient porté un fuseau? » Puis, s'approchant de Ferragus : « Rustre brutal, ajoute-t-il, si tu avais un casque, je te ferais voir à qui tu parles. — Pourquoi te mettre en peine de ce dont je ne m'inquiète guère ? réplique Ferragus ; seul et sans casque, je saurai bien vous forcer tous les deux à m'obéir. — De grâce, dit Roland au roi de Circassie, veuillez lui prêter votre casque pour que je le guérisse de sa folie ; je n'en ai jamais vu de semblable ! — Ne serais-je pas plus insensé que lui si j'accédais à ton désir? répond Sacripant. Prête-lui le tien et je serai aussi capable que toi de le corriger. — C'est vous qui êtes des imbéciles ! s'écrie Ferragus ; si j'avais voulu mettre un casque, vous auriez déjà perdu les vôtres, car j'aurais su vous les enlever. Apprenez que j'ai fait vœu de rester le front découvert jusqu'au moment où j'aurai pris l'armet de Roland. — Ah ! réplique celui-ci, tu crois pouvoir, sans casque, faire au comte d'Angers ce que lui-même fit dans Apremont au fils d'Agolant ? Moi, je crois que si tu le voyais face à face tu tremblerais de la tête aux pieds ; et, loin de songer à lui prendre son casque, tu lui abandonnerais toute ton armure. — Déjà, s'écrie le Maure d'Espagne d'un ton fanfaron, déjà j'ai lutté plus d'une fois avec Roland ; il a dépendu de moi de lui ravir sans peine et son casque et sa cuirasse ! Si je ne l'ai pas fait, c'est que je n'avais point encore formé le dessein qui occupe aujourd'hui ma pensée ; maintenant je compte y parvenir sans difficulté. » Roland ne peut se contenir plus longtemps. « Lâche menteur, lui crie-t-il, en quel pays, en quel temps m'as-tu vaincu les armes à la main? Je suis ce même Roland, objet de tes forfanteries et que tu crois bien loin de toi. Tâche donc de me ravir mon casque ou rends-moi tes armes ! Je n'entends conserver aucun avantage sur toi. » A ces mots il suspend son casque aux branches d'un hêtre et tire Durandal. Ferragus, sans s'émouvoir, tient son épée haute et se couvre la tête avec son bouclier. Ils commencent la lutte en faisant tourner et voltiger leurs chevaux ; ils cherchent le défaut des cui-

rasses, mais les glaives se rencontrent sans cesse. Le monde ne vit jamais de plus redoutables guerriers; égaux en force et en valeur, tous deux sont

presque invulnérables. Vous savez déjà, seigneur, que Ferragus était fée, excepté dans cette petite partie du corps par laquelle l'enfant se nourrit dans le sein de sa mère. Aussi, jusqu'au jour où le sépulcre l'engloutit, le Sarrasin porta sur son nombril sept plaques du plus dur acier. Le prince d'Anglante était également fée et ne pouvait être blessé que sous la pointe des pieds; il avait soin de les préserver de toute atteinte. S'il faut en croire la renommée, le reste de son corps était plus dur que le diamant. Tous deux allaient donc au combat revêtus de leurs armes plutôt comme ornement que par nécessité. Ce duel effroyable, horrible à voir, s'anime et devient de plus en plus cruel. Ferragus, toujours terrible, frappe d'estoc et de taille, et jamais en vain. Roland fait voler en éclats le haubert, la cuirasse, les brassards: chaque coup fracasse et déchire. Angélique, toujours invisible, est seule témoin de ce cruel spectacle. Le roi de Circassie, persuadé que la belle ne peut être bien loin, a saisi le moment où ses deux rivaux sont aux prises, et il suit la route qu'elle a dû choisir. Angélique est donc seule près des deux champions. Saisie d'horreur et presque épouvantée, elle les contemple avec admiration pendant quelques instants. Puis elle a l'idée d'enlever le casque pour voir ce que feront les deux prétendants. Elle ne veut point le garder, mais le remettre au comte après s'être fait un jeu de leur étonnement. Détachant donc cet armet, elle le place dans les plis de sa robe, considère un instant encore les deux paladins et s'éloigne silencieuse-

ment. Déjà elle a franchi une grande distance avant que les deux ennemis, aveuglés par la colère, se soient aperçus du larcin. Ferragus dirige le premier ses regards vers l'arbre ; et, s'éloignant du comte d'Angers : « Vois, lui dit-il ; le chevalier qui nous a suivis nous traite comme des dupes et des sots ! Il emporte le casque ; quel sera le prix du vainqueur? » Roland s'arrête à la vue de la branche privée de l'armet ; il est en proie à la colère. Il pense comme Ferragus que Sacripant est l'auteur du vol, et il lance Bride-d'Or sur ses traces. Ferragus le suit ; ils arrivent à une place où l'herbe foulée indique le passage de Sacripant et d'Angélique. Roland s'avance à travers la vallée sur les traces du roi de Circassie ; Ferragus reste sur le penchant de la montagne et s'attache aux pas de la belle.

La jeune fille est alors près d'une fontaine, située au milieu des ombrages, dans un lieu frais et agréable. Tout invite au repos, et la limpidité de l'onde excite le voyageur à s'y désaltérer. Elle s'arrête et ne craint point d'être vue, car son anneau la protége ; elle laisse paître sa haquenée et suspend



aux branches d'un arbre le casque de Roland. Le chevalier maure, qui s'est mis à sa poursuite, arrive près de la fontaine. A sa vue, Angélique s'élance sur sa monture sans prendre le temps de ramasser le casque. Ferragus veut la saisir ; mais elle disparaît à ses yeux comme s'effacent les vaines images d'un songe. Il la cherche de tous côtés en maudissant Mahomet, Tervagant et tous les faux prophètes de sa religion. Enfin il retourne à la fontaine et trouve sur l'herbe le casque du comte. Une inscription, gravée sur la visière, indique le nom du vaincu, l'époque de la victoire et de quelle manière Roland s'en est emparé. Malgré le chagrin qu'il éprouve en voyant sans cesse Angélique paraître et s'évanouir comme un esprit nocturne, le Sarrasin s'empresse de placer sur sa tête le casque terrible. Tous ses vœux seraient comblés s'il pouvait rejoindre celle qui le fuit plus rapide que l'éclair. Il parcourt tous les détours de la forêt ; et, perdant enfin toute espérance, il rejoint les Maures campés sous les murs de Paris. Heureux de posséder ce casque et de pouvoir ainsi tenir son serment, il se console de la perte d'Angélique. Roland s'épuisa en longs efforts pour

retrouver le ravisseur de son armet; il finit par le rencontrer entre deux ponts, et lui reprit son casque en lui ôtant la vie.

Angélique, seule et toujours visible, continue son voyage le visage troublé; car elle regrette d'avoir fui avec trop de précipitation et d'avoir oublié le casque près de la fontaine. « Est-ce donc là le prix de tant de services? se dit-elle; je l'ai dépouillé de son armet. Quel qu'ait été le résultat, ce fut à bonne intention, Dieu le sait! J'espérais mettre fin au combat, et je sers les désirs de ce Maure féroce! » C'est ainsi qu'elle se lamente en suivant avec tristesse la route qu'elle croit la plus prompte. Elle se dirige vers l'Orient. Tantôt elle se montre, tantôt elle reste invisible. Après avoir parcouru un grand nombre de pays, elle arrive dans une forêt où elle aperçoit un jeune

homme étendu entre deux cadavres et blessé au milieu de la poitrine. Mais j'ai tant de choses à vous raconter, que je ne puis vous entretenir plus longtemps d'Angélique, de Ferragus et du roi de Circassie. Je ne devais chanter que le comte d'Anglante, et il faut que je raconte ses peines et ses disgrâces pour réussir dans un amour qui ne fut jamais heureux. Afin de ne point être reconnu, il se couvre la tête du premier casque qu'il trouve, sans regarder s'il est de faible ou forte trempe. Que lui importe? n'est-il pas invulnérable? Ainsi caché aux regards, il continue jour et nuit ses recherches, sans que le soleil ou la pluie puissent l'arrêter. A cette heure où Phébus fait sortir du sein des flots ses coursiers enflammés et où l'Aurore secoue dans les cieux ses fleurs jaunes et vermeilles, au moment où les étoiles ont cessé de briller, Roland arrive aux environs de Paris et donne une preuve éclatante de sa valeur. Il rencontre deux escadrons sarrasins : l'un d'eux obéit au vieux Manillard, roi de Noricie, autrefois fier et vaillant guerrier, maintenant meilleur pour le conseil que pour le combat; l'autre suit le roi de Trémisen, héros fameux parmi les Africains, et qui se nomme Alzirde. Ces soldats, comme tous les autres corps de l'armée païenne, ont pris leurs quartiers d'hiver, les uns près de la cité, les autres plus ou moins loin de Paris, dans des villes ou dans des châteaux. Campé depuis plusieurs mois devant cette place, dont il ne pouvait s'emparer, Agramant s'était décidé à livrer un

assaut. Dans ce dessein, il réunissait un nombre considérable de troupes. Outre les Africains et les Maures de Marsile, il avait à sa solde une multitude de Français. Toute la contrée entre Arles et Paris, la Gascogne (à l'exception de quelques forteresses) lui étaient soumises. Dès que l'onde murmurante, faisant place aux glaçons, eut roulé dans les prairies émaillées de fleurs nouvelles, sous des arbustes au tendre feuillage, le roi des Maures, pour accomplir son dessein, rassembla tous les guerriers qui suivaient son étendard. Les rois de Trémisen et de Noricie se rendaient avec leurs troupes au lieu indiqué pour la revue générale, lorsque Roland, qui cherchait Angélique, les rencontra par hasard. Le comte paraît plus fier et plus intrépide que Mars lui-même. Alzirde, frappé de son air et de sa contenance formidables, se doute bien qu'il a devant lui un illustre chevalier. Jeune et présomptueux, il brûle d'éprouver sa force et sa valeur. Dans son impatience il pousse son coursier et défie Roland. Il eût mieux fait de rester à la tête de sa troupe; car le comte lui perce le cœur et le jette à bas de son cheval, qui, libre de tout frein, s'enfuit épouvanté. A la vue du sang qui s'échappe à grands flots de la poitrine de leur prince, les Sarrasins poussent un horrible cri. Frémissant de colère, ils s'élancent en désordre et accablent Roland de coups d'épée; les flèches et les dards pleuvent sur le héros. On entend une rumeur pareille à celle qui s'élève dans la plaine quand l'ours ou le loup sortent de leur repaire, descendent de la montagne, et enlèvent au milieu de ses frères un jeune sanglier. Ainsi les Infidèles fondent sur le paladin! Tous s'écrient : « A lui! à lui! » Mille dards, mille lances frappent sa cuirasse et son bouclier; les uns lui assènent par derrière des coups de massue, d'autres le harcèlent de côté, les plus braves l'attaquent en face. Mais, inaccessible à l'effroi, Roland méprise cette vile troupe : ainsi le loup renfermé dans une bergerie craint peu la colère des agneaux. Il brandit cette redoutable épée si funeste aux Sarrasins. Dire le nombre de ceux qu'il immole serait long et difficile : le sang rougit la terre, c'est à peine si la route peut contenir les cadavres dont elle est jonchée. Rien ne résiste à Durandal : ni les casques, ni les boucliers, ni les manteaux soyeux, ni les innombrables replis des turbans. De toutes parts volent les crânes, les épaules, les bras; l'air retentit des plaintes et des cris des blessés. La mort, sous mille formes hideuses, plane sur les Sarrasins, et elle se dit : « Cent faux comme la mienne ne vaudraient pas Durandal aux mains de Roland! » Ses coups se succèdent sans relâche, et bientôt tous les Sarrasins prennent la fuite. Ceux qui se sont le plus avancés, croyant avoir bon marché d'un homme seul, se dispersent les premiers sans attendre leurs compagnons; les uns se sauvent à pied, les autres à toute bride; nul ne s'informe du droit chemin. L'honneur les suit : l'honneur, miroir fidèle qui nous montre les taches de notre âme. Nul d'entre eux n'ose y arrêter ses regards, excepté le roi de Noricie. C'est un vieillard dont l'âge a glacé le sang, mais qui n'a rien perdu de sa vaillance; préférant la mort à une fuite ignominieuse, il met sa lance en arrêt et la brise sur le bouclier de Roland. Le héros n'est pas même ébranlé; il porte en passant un coup d'épée à Manillard, mais la fortune détourne le fer cruel. Et

ROGER DELIVRE ISABELLE PRISONNIERE DANS UNE GROTTE.

qui peut être sûr de toujours bien ajuster? Le vieux roi, renversé de cheval, reste évanoui. Roland ne s'arrête point pour l'achever. Il renverse, taille, pourfend tout ce qui s'offre à lui. Tous croient sentir le fer sur leurs épaules, bientôt il s'est fait une large place, car les Sarrasins se sont dispersés comme une volée d'étourneaux qui, fuyant l'émerillon, laissent libres les plaines de l'air. Enfin, de toute cette troupe il n'en est aucun qui ne tombe, qui ne fuie ou qui ne se jette la face contre terre. Le glaive sanglant ne s'arrête qu'après la mort du dernier des combattants. Le héros ne sait quel chemin suivre, bien qu'il connaisse le pays. Doit-il prendre à droite ou à gauche? Son esprit est indécis; il craint de s'éloigner d'Angélique au lieu de s'en rapprocher. Enfin il s'avance à travers les plaines et les forêts, marchant au hasard comme un insensé, et arrive au pied d'une montagne. Au loin brille une lumière qui sort des fentes d'un rocher; Roland s'approche dans l'espoir de trouver Angélique; et, tel que le chasseur qui, poursuivant un lièvre dans les genévriers et dans les chaumes, bat les taillis et les buissons pour découvrir le gîte, ainsi l'amant, plein d'espérance, visite tous les lieux; il se dirige en toute hâte vers ce rayon de lumière, et voit au milieu d'une clairière de la forêt un étroit soupirail qui sert d'entrée à une profonde caverne creusée dans les flancs de la montagne. C'est de là que s'échappe la clarté. Des ronces, des épines forment un mur épais qui cache et protége les abords de la grotte. Il eût été difficile de la découvrir durant le jour; mais cette lumière l'a trahie pendant les ténèbres. Roland, inquiet de ce que ce peut être, veut s'en assurer mieux; il attache Bride-d'Or, écarte les branches, s'approche en silence et pénètre soudain dans la grotte. Il descend plusieurs degrés de cette vaste tombe, où des êtres vivants paraissent ensevelis. La grotte, taillée au ciseau, n'est point entièrement privée de la clarté du jour; elle la reçoit, non par la porte, mais par une fenêtre ouverte dans le roc. Au milieu de la caverne, près d'un feu allumé, le paladin aperçoit une gracieuse jeune fille âgée de quinze ans au plus. Sa ravissante beauté fait un paradis de ce lieu sinistre. Ses yeux sont baignés de larmes, et elle montre une profonde douleur. Elle semble se quereller avec une vieille femme placée près d'elle; c'est chose assez commune entre femmes. Elles se taisent à l'aspect du comte. Il les aborde avec courtoisie (il en faut toujours avec les dames); elles se lèvent aussitôt et le saluent gracieusement. Dans le premier moment, il est vrai, elles ont été alarmées en écoutant la voix et à la vue d'un homme armé, dont l'air est si terrible; Roland leur demande quel est le monstre assez injuste, barbare, féroce même pour ensevelir dans cette caverne une beauté si douce et si charmante? La jeune fille lui répond d'une voix faible et entrecoupée par des sanglots; de sa bouche semblent sortir les perles et le corail : les pleurs sillonnent les lis et les roses de son visage et roulent sur son sein. Mais, seigneur, souffrez que je garde la fin de mon récit pour le chant suivant, il est temps que je m'arrête.

CHANT XIII

Isabelle, accablée de tristesse et fondant en larmes, raconte à Roland ses cruels malheurs et la funeste aventure qui la retient prisonnière dans cette grotte. — Le héros tue le brigand et emmène avec lui la belle affligée. — Bradamante essaye de délivrer Roger et reste prisonnière d'Atlant.

Ils étaient fort heureux, les chevaliers du vieux temps! Ils trouvaient parfois dans les vallons, dans les sombres cavernes, dans les forêts sauvages, au milieu des serpents, des lions et des ours, de jeunes beautés au printemps de leur âge, qu'on verrait à peine dans les plus riches palais!

Je vous ai dit que Roland, ayant rencontré dans une grotte une damoiselle, lui demanda le motif de sa présence en un tel lieu. Je poursuis mon récit et je vous raconterai comment, d'une voix douce et séduisante, elle lui apprit en peu de mots ses tristes aventures.

« Seigneur, lui dit-elle, je suis certaine d'augmenter ainsi ma misère, cette vieille femme ne manquera point d'en rendre compte à celui qui me retient captive. Cependant je ne vous cacherai rien. Puis-je craindre de risquer ma vie? Puis-je désirer autre chose que la mort, terme de toutes les peines! Je m'appelle Isabelle; je suis fille de l'infortuné roi de Galice, ou plutôt je ne suis plus que l'enfant de la douleur et du désespoir. L'amour en est cause; je ne sais si je dois me plaindre de ses perfidies et de ses noirceurs, charmes même qu'il répand dans ses premières faveurs. Jeune, aimable, riche, modeste et belle, naguère j'étais heureuse; maintenant je suis pauvre et humiliée. Il n'existe pas de sort pire que le mien : je vous en dirai la cause; et, bien que je ne puisse recevoir de vous aucun secours, j'obtiendrai quelque adoucissement à mes peines. Mon père, il y a près d'un an, fit proclamer

qu'il donnerait un tournoi dans Bayonne : le bruit de ces joutes attira une foule de chevaliers de divers pays. De tous ceux qui parurent, soit que l'amour dirigeât mes yeux et mon cœur, soit que le vrai mérite se montre de lui-même, Zerbin, fils du puissant roi d'Ecosse, me sembla seul digne de louanges. En le voyant dans la lice accomplir de merveilleux faits d'armes, je fus embrasée d'amour, et, lorsque je m'aperçus de ma faiblesse, je n'étais plus maîtresse de ma raison. Cependant je me réjouissais du sentiment qui m'avait livrée à l'objet le plus digne de moi. Zerbin surpassait en valeur et en beauté tous les autres chevaliers; il me déclara sa passion et sut me persuader que son ardeur était aussi réelle que la mienne. Nous ne manquions point d'occasions pour nous exprimer de tendres vœux, et, lorsque nous ne pouvions nous voir, nos âmes restaient unies. Les joutes terminées, mon cher Zerbin retourna en Écosse. Si vous connaissez l'amour, vous pouvez juger de ma tristesse : jour et nuit je pensais à lui. Je savais que sa douleur égalait la mienne et que son cœur partageait la constance de mes feux. Ne pouvant plus vaincre ses désirs, il songea aux moyens de m'avoir près de lui. Il était chrétien, j'étais musulmane; il ne voulut point me demander pour épouse à mon père et résolut de m'enlever. Sur les confins de ma riche patrie était un beau jardin, situé dans une plaine qu'entouraient d'un côté les montagnes, et de l'autre côté la mer : ce lieu parut favorable à l'exécution de son

dessein; il me fit savoir les mesures qu'il avait prises pour assurer notre bonheur et vaincre l'obstacle que mettait entre nous la différence de nos religions. Près du port de Sainte-Marthe était cachée une galère que montaient des gens armés, sous le commandement d'Ordéric de Biscaye. Ne pouvant m'enlever lui-même, parce que son père, accablé d'années, le chargeait de conduire au secours des Français les troupes d'Écosse, Zerbin avait donné cette mission à un chevalier biscaïen, renommé dans les combats de terre et de mer, le plus cher, le plus fidèle de ses amis, et qu'il avait comblé de bienfaits. Je devais me laisser surprendre dans le jardin. Suivi d'une troupe

de matelots déterminés, Ordéric arrive au jour marqué : il remonte la rivière qui avoisine la ville et s'approche en silence du lieu où je l'attends. On me transporte sur la galère avant qu'aucun soupçon de cet enlèvement se soit répandu dans la ville ; nos serviteurs, sans vêtement et sans armes, prennent la fuite ou sont égorgés : quelques-uns partagent mon sort. C'est ainsi que je quittai ma patrie, et je ne peux dire avec quelle joie, car j'espérais revoir bientôt mon cher Zerbin.

« Nous étions à peine en vue de la Mongiane, qu'une horrible tempête obscurcit les cieux jusqu'alors sereins ; la mer se troubla, les vagues atteignaient les nues. Un vent de mistral, qui soufflait avec force et augmentait d'heure en heure, nous faisait dériver. Bientôt tous nos efforts furent inutiles ; vainement on plia les voiles et on abaissa les mâts, nous vîmes que nous étions emportés contre des écueils voisins de la Rochelle ; et, sans la protection de celui qui réside aux Cieux, notre navire eût été brisé contre le rivage. Le vent impitoyable ne cessa point de nous pousser avec la rapidité d'une flèche que l'arc vient de lancer. Jugeant le péril, Ordéric a recours à un moyen souvent trompeur : il s'élance dans la chaloupe et m'entraîne avec lui. Deux autres personnes y descendent aussi ; tous s'y seraient jetés sans la résistance du Biscaïen et de ses compagnons, qui les repoussent avec leurs épées et coupent le câble. L'esquif est bientôt loin du vaisseau et nous échouons heureusement sur la côte, tandis que le navire sombre avec tout l'équipage. Les agrès, les nautoniers, tout est englouti par l'onde. Les mains jointes, je rends grâce au Créateur, dont l'éternelle bonté, l'amour infini m'ont arrachée à la fureur des flots en me laissant l'espoir de revoir Zerbin. Mes joyaux, mes vêtements, mes biens, tout m'est ravi, mais il me reste l'espérance de rejoindre mon amant. Le rivage n'offre aucune trace de sentier ou d'habitation ; on y voit seulement une montagne dont la cime sourcilleuse brave les tempêtes, tandis que le pied plonge dans les flots. Ce fut là que l'amour, tyran cruel, si prompt à oublier ses serments, toujours prêt à déjouer nos projets les plus chers, changea d'une manière déplorable mon espoir en douleur et ma joie en misère. L'ami que Zerbin a cru si fidèle brûle d'impurs désirs et oublie ses promesses. Soit que ses feux, déjà allumés pendant le voyage, aient été contenus par le respect, soit qu'ils aient pris naissance dans cette solitude, Ordéric veut accomplir sans retard un odieux dessein. Il songe à se débarrasser des deux hommes qui se sont sauvés avec nous. L'un d'eux se nomme Almon, Écossais dévoué à Zerbin, qui l'a recommandé au perfide comme un preux chevalier. Ordéric lui dit que ce serait une criminelle imprudence de me reconduire à pied jusqu'à la Rochelle ; il l'invite à aller chercher un cheval. Almon, sans défiance, part pour se rendre à la ville, qui se trouve derrière la forêt, à six milles de distance au plus du lieu où nous sommes. Alors, soit faute de pouvoir éloigner celui qui reste, soit confiance en lui, il se hâte de lui dévoiler son infâme projet. Cet homme, né à Bilbao, a passé son enfance avec le perfide, dans la même demeure : Corèbe est son nom. Le lâche ose s'ouvrir à lui, dans la conviction qu'il sacrifiera son honneur à l'amitié.

Mais Corèbe, dont le cœur est noble et loyal, lui reproche avec indignation sa félonie et s'oppose à sa violence. Tous deux, brûlants de colère, mettent l'épée à la main ; et, tandis qu'ils se battent, je m'enfuis vers la sombre forêt. Ordéric, plus adroit et plus exercé, triomphe de son adversaire et le renverse ; puis, le jugeant mort, il me poursuit vivement. L'amour sans doute lui prête ses ailes pour m'atteindre, et ses paroles les plus douces et les plus séduisantes pour m'attendrir et me charmer. Mais, plutôt que de céder à ce monstre, j'eusse préféré subir la mort ; je reste sourde à ses prières, à ses plaintes et à ses menaces. Il veut alors user de violence : je lui reproche vainement sa trahison envers Zerbin et envers moi, qui m'étais fiée en lui... Pressée par cet homme brutal et enflammé, qui s'avance comme un ours ivre de carnage, je n'ai d'autre chance de salut que dans mon désespoir ; je me défends avec les pieds, avec les mains, avec les ongles, avec les dents : je lui déchire le visage et mes cris s'élèvent jusqu'au ciel.

Je ne sais si ce furent mes gémissements qui retentissaient à une lieue de distance, ou le hasard, ou la coutume qu'ont les habitants de ce pays d'accourir vers les navires naufragés, mais une troupe d'hommes parut au sommet de la colline et descendit vers nous. Le perfide, renonçant à son projet, prit aussitôt la fuite. Seigneur, ces étrangers me furent en cet instant d'un grand secours contre le traître ; mais j'étais réservée à de nouveaux périls, et, suivant le proverbe vulgaire, je tombai de la poêle dans la braise. Cette troupe

ne me fit aucune violence, non par humanité ou générosité, elle ne me gardait chaste et pure que pour me vendre avec plus d'avantage. Depuis neuf mois je suis ensevelie dans ce sépulcre ; j'ai perdu toute espérance de revoir mon cher Zerbin, et les discours de mes ravisseurs m'ont appris que, promise à un marchand, je serais livrée au soudan d'Égypte. »

Tel est le récit de la jeune Isabelle ; les sanglots interrompent souvent sa voix si douce, qu'elle eût attendri les tigres et les serpents. Tandis qu'elle renouvelle ainsi ses chagrins en calmant peut-être ses angoisses, une vingtaine d'hommes armés de haches et d'épieux pénètrent dans la caverne. Leur chef, à l'aspect farouche, n'a qu'un œil ; son regard est sombre et terrible : une même blessure lui a fait perdre l'autre œil, le nez et la mâchoire. A la vue du comte assis près de la jeune fille, il se tourne vers ses compagnons : « Voici, leur dit-il, un nouvel oiseau qui tombe dans mes filets sans que je lui aie tendu de piége. » Puis, s'adressant au paladin : « Je n'ai jamais rencontré d'ennemi plus commode ni plus obligeant ; j'ignore si tu as deviné ou si l'on t'a fait connaître mon désir de posséder tes vêtements et tes armes ; tu arrives vraiment à propos, car j'en ai besoin. Roland se lève, et, avec un rire amer, répond au brigand : « Je te vendrai ce que tu désires, mais à un prix que nul marchand ne voudrait y mettre. » Il dit et saisit soudain un tison enflammé, qu'il lui lance à la tête ; il l'atteint entre le nez et les sourcils. Les deux paupières sont brûlées, et le tison crève l'œil qui restait au larron ; son âme maudite va rejoindre celles que Chiron et ses Centaures gardent dans les plaines brûlantes du Tartare.

Au milieu de la caverne est une grande table, épaisse de deux coudées, autour de laquelle tous les voleurs peuvent prendre place ; elle est soutenue par un pied massif grossièrement sculpté. Roland la jette sur cette troupe avec la facilité d'un cavalier maure faisant voler son djérid dans les airs. Ceux-ci ont le ventre et la poitrine ouverts, ceux-là ont les bras, les jambes et la tête brisés ; les uns sont blessés, les autres sont frappés à mort, le reste prend la fuite. Ainsi une pierre énorme lancée sur une bande de couleuvres qui se tiennent roulées au soleil du printemps les écrase ou les estropie presque toutes : l'une meurt, l'autre perd sa queue ; celle-ci, hors d'état de ramper, se replie en orbes ; celle-là, moins blessée, rampe sous l'herbe et y cherche un refuge. L'effet de la table immense est terrible, mais on ne peut s'en étonner, puisque le coup a été porté par Roland. Ceux qui échappent à ce choc formidable ne sont plus que sept, l'archevêque Turpin l'affirme. Ils cherchent à se sauver et fuient avec rapidité ; mais le héros ferme l'issue et leur lie fortement les mains avec une corde. Alors il les conduit près d'un vieux sorbier à l'épais feuillage, dont il taille les branches avec son épée. C'est là qu'il veut les exposer à la voracité des corbeaux ; et, pour purger la terre de cette engeance, il n'est pas besoin de chaînes, il les accroche par le menton. La vieille, leur amie, ne les voit pas plutôt morts qu'elle prend la fuite en pleurant et en s'arrachant les cheveux : elle se réfugie dans les détours de la forêt. Longtemps elle suivit des chemins rudes

et difficiles, et arriva au bord d'un fleuve où elle fit la rencontre d'un chevalier que je vous nommerai plus tard.

Je retourne à Isabelle, qui supplie Roland de ne pas la laisser toute seule : elle s'offre de le suivre en tous lieux. Il la console avec bonté, et, le lendemain, dès que la blanche Aurore, parée de roses et de ses voiles de pourpre, recommence sa carrière, il s'éloigne avec elle. Ils ne trouvent, dans leur voyage, aucune aventure digne d'être racontée; mais enfin ils aperçoivent un chevalier qu'on emmène captif. Je vous raconterai plus tard cette aventure; je dois m'occuper maintenant d'un objet moins cher à votre souvenir, de la vaillante fille d'Aimon, que nous avons laissée en proie à ses chagrins d'amour. La belle guerrière était à Marseille, où elle attendait en soupirant le retour de Roger. Sans cesse elle faisait des courses contre les Sarrasins en Languedoc et en Provence; chaque jour elle remportait sur eux des avantages : elle ne donnait pas moins de preuves de sa prudence et de son courage, et comme général et comme simple chevalier. Quand elle vit que le terme du retour de Roger était dépassé, elle fut en proie à de continuelles alarmes. Un jour que seule elle pleurait son malheur, elle aperçut tout à coup celle qui, par le secours du précieux anneau, avait brisé les chaînes d'Alcine et guéri les blessures de Roger. En la voyant reparaître sans le héros, la guerrière pâlit et n'a même plus la force de se soutenir. La bonne Mélisse devine la cause de sa frayeur, elle s'avance d'un air joyeux, comme un messager porteur de bonnes nouvelles. « Aimable fille, lui dit-elle aussitôt, ne crains rien pour Roger! Plein de vie et de santé, il t'adore, mais il est captif : ton ennemi le tient en son pouvoir. Si tu veux le délivrer, monte à cheval et suis-moi, je t'indiquerai le moyen de lui rendre la liberté. » Elle l'instruit des artifices d'Atlant de Carène et lui dit comment, à l'aide d'un fantôme qui reproduisait l'image de la guerrière enlevée par un géant farouche, le magicien avait attiré Roger dans un palais enchanté où la vision avait disparu. « C'est ainsi, ajoute-t-elle, qu'Atlant arrête tous ceux que la fortune conduit près de son château; c'est ainsi qu'il leur montre les objets de leurs plus chères affections. Chaque chevalier croit voir dans le magicien l'objet de ses désirs : sa dame, son écuyer, son ami, son compagnon d'armes, car les affections des

mortels ne sont point les mêmes. Tous s'épuisent en vaines poursuites, et, contenus par l'espoir, ils n'osent quitter le château! Lorsque tu seras près de cette demeure, Atlant viendra à ta rencontre sous les traits de Roger; il te semblera voir ton amant vaincu par des guerriers d'une force supérieure, tu voleras à son secours et tu subiras le sort des autres captifs. Si tu veux éviter le piége dans lequel tant d'autres victimes sont tombées, garde-toi du fantôme qui, sous les traits de Roger, sollicitera ton appui. Ne crains pas de lui porter un coup mortel; tu ne frapperas point ton amant, mais celui qui causa tous tes chagrins. Je prévois qu'il te sera difficile de tuer un guerrier semblable à Roger; mais garde-toi d'en croire tes yeux! Que les artifices d'Atlant de Carène ne te cachent point la vérité! Avant de te conduire vers l'endroit où ton amant est captif, je veux que ta résolution soit invariable; si par faiblesse tu laisses vivre ton ennemi, Roger est à jamais perdu pour toi. »

La courageuse guerrière, bien décidée à suivre la fée, se promet d'arracher la vie au magicien; saisissant ses armes, elle s'avance rapidement à travers les forêts et la plaine. Mélisse, par le charme de ses discours, lui fait oublier les ennuis et les fatigues du voyage; sans cesse elle lui rappelle que de son union avec Roger doivent naître de glorieux princes, des demi-dieux; elle lui prédit les événements futurs, car elle peut lire les décrets éternels. « O ma chère et prudente conductrice, dit alors la belle guerrière, vous m'avez fait connaître mes nobles descendants; daignez me nommer les princesses de ma race qui seront célèbres parmi les plus belles et les plus vertueuses. » La bonne Mélisse lui répond : « Parmi tes rejetons, je vois des mères de rois et d'empereurs, modèles de chasteté : elles relèveront l'éclat des illustres familles où le destin les aura placées; elles protégeront de vastes États. La piété, le courage, la prudence, une incomparable sagesse les rendront non moins célèbres sous les vêtements de leur sexe que les plus vaillants guerriers sous leur armure. Si je voulais te raconter la vie et les vertus de toutes ces illustres princesses, le temps me manquerait, car aucune d'elles ne devrait être oubliée. Mais, afin de satisfaire ta curiosté, j'en choisirai quelques-unes entre mille autres. Si tu m'avais témoigné ce désir dans la caverne de Merlin, je les aurais fait paraître toutes sous tes yeux. De ton sang naîtra la protectrice des travaux sérieux et des arts libéraux; tes grâces et ta beauté égaleront ta modestie, généreuse et magnanime Isabelle! Tes succès éclatants rendront glorieuse la cité qui, sur les bords du Mincio, porte le nom de la mère d'Ocnus!..... Un époux, digne d'elle, se plaira à répandre ses bienfaits et l'exemple des vertus. Par ses exploits aux bords du Taro et dans le royaume de Naples, ce héros délivrera l'Italie du joug des Français : l'égal d'Ulysse en prudence et en valeur, il aura une épouse non moins chaste, non moins célèbre que Pénélope. Je m'arrête et je ne te répète point les paroles de Merlin, lorsqu'il me fit dans sa grotte l'éloge des insignes vertus d'Isabelle. Mon voyage serait plus long que celui de Tiphys si je voulais parcourir cette mer infinie. Apprends qu'Isabelle possédera mille vertus et les plus rares dons. Sa sœur Béatrix, au nom d'un doux présage, atteindra, pendant la durée de sa vie, le comble du bonheur; sa bienfaisante influence s'étendra sur son

époux, et ce prince, naguère le plus heureux des mortels, éprouvera, après l'avoir perdue, une longue suite de malheurs. Tant que Béatrix vivra, Louis le More, Sforce et les couleuvres des Visconti resteront invincibles, depuis les glaces du pôle jusqu'aux rivages de la mer Rouge, et de l'Indus aux rochers dont les flancs déchirés livrèrent passage à l'Océan. Mais, à sa mort, son époux et l'Insubrie tomberont dans l'esclavage. Jours funestes où la sagesse humaine devra céder à la fatalité! Plusieurs années avant ces malheurs, d'autres princesses du même nom auront vu le jour : l'une portera la splendide couronne de Pannonie; l'autre, renonçant aux biens d'ici-bas, sera révérée comme sainte dans toute l'Ausonie. Je me tairai sur les autres pour mettre un terme à mes récits, et pourtant il n'en est point dont la renommée ne doive proclamer plus haut les vertus : les Blanche, les Lucrèce, les Constance donneront d'illustres princes à l'Italie et renouvelleront la splendeur

des plus nobles maisons. Jamais race n'aura été plus féconde en femmes célèbres : elle ne le sera pas moins en jeunes princes dont les grandes qualités égaleront les vertus de celles qui auront formé les liens du mariage. Merlin m'a révélé leurs noms et leurs actions; sans doute il désire que je te les fasse connaître et j'ai hâte de te répéter ses paroles : « Je t'entretiendrai d'abord de Richarde, modèle de courage et de chasteté; jeune encore, elle restera veuve; les plus nobles épouses ne sont point à l'abri de ce cruel destin! Elle verra ses enfants, dépossédés des États de leur père, errer sur la terre étrangère; mais elle ne se laissera pas abattre par le malheur et saura en triompher. Je ne peux oublier une illustre princesse de l'antique maison d'Aragon. Les Grecs et les Latins ne nous offrent pas de plus parfait modèle. Il n'en est point d'aussi favorisée de la bonté divine, qui l'a choisie

pour être la mère fortunée d'Hippolyte, d'Alphonse et d'Isabelle; c'est Léonore! elle unira ses destinées à celles de ta maison. Mais que dire de sa seconde bru, de Lucrèce Borgia? Comme la plante naissante qui croît et s'élève dans un terrain fertile, de même sa beauté, sa vertu, son bonheur et sa haute renommée grandissant toujours la feront admirer. Elle n'est point encore née, et cependant je révère déjà celle près de laquelle les autres femmes seront comme l'étain comparé à l'argent, le cuivre à l'or, le sombre pavot à la rose, le pâle saule au laurier toujours vert, et le cristal peint aux pierres précieuses. Cependant, de tous les éloges qui lui seront prodigués pendant sa vie et même après sa mort, le plus grand sera le souvenir des vertus et des nobles sentiments qu'elle aura su transmettre à ses fils également illustres dans l'Église et par les armes. Je ne passerai point sous silence Renée de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne. En elle brilleront les plus rares perfections que l'on ait admirées dans une femme depuis que le soleil éclaire la terre, depuis que la mer mugit sur ses rivages et que le ciel tourne autour des pôles. Alice de Saxe, la comtesse de Sélano, Blanche Marie, princesse de Catalogne et fille du roi de Sicile, la belle Lippa de Bologne et plusieurs autres ne seront point oubliées; mais, s'il fallait leur donner toutes les louanges qu'elles méritent, ce serait entrer dans un océan infini. »

Après avoir dit à Bradamante les noms de la plus grande partie des femmes de sa postérité, Mélisse lui raconte comment Roger fut entraîné dans la demeure de l'enchanteur. Elles arrivent enfin à peu de distance de ce castel. La bienfaisante fée ne juge point convenable d'aller plus loin, dans la crainte d'être aperçue par le rusé vieillard. Elle se sépare donc de la guerrière après lui avoir mille et mille fois répété les avis qu'elle lui a donnés. Bradamante eut à peine fait deux milles, qu'elle aperçut un chevalier, portrait frappant de Roger. Deux géants, d'un aspect féroce, étaient sur le point de lui ôter la vie. Bradamante, oubliant sa résolution, perd toute confiance en Mélisse: elle craint que la fée, obéissant à une haine sourde et sans motif, n'ait voulu faire tomber le héros sous les coups de son amante. « N'est-ce pas là, s'écrie-t-elle, l'objet de mon affection? Mes yeux me tromperaient-ils? Pourquoi m'en fier à Mélisse plutôt qu'à moi-même? A défaut de mes yeux, mon cœur ne

me dit-il pas si Roger est près ou loin de moi? » Tandis que ces pensées l'agitent, elle croit entendre la voix de son amant qui l'appelle : elle le voit fuir à toute bride devant ses deux adversaires qui le poursuivent avec acharnement. La belle guerrière s'élance sur leurs pas jusque dans l'intérieur du château magique. Mais à peine y est-elle entrée que déjà, partageant l'illusion commune, elle cherche son amant de tous côtés, en haut, en bas, dans les corridors et les réduits les plus sombres. Nuit et jour elle continue ses recherches, et le charme est tel que Bradamante voit sans cesse Roger; elle lui parle toujours et ne peut le reconnaître ni être reconnue de lui.

Laissons la jeune fille soumise à ces enchantements et n'en ayons aucune inquiétude; je saurai bien, quand le temps sera venu, la délivrer ainsi que son amant chéri. Le changement plaît à l'esprit comme au goût. Plus cette histoire sera variée, et plus elle intéressera ceux qui l'écouteront. Je suis, d'ailleurs, forcée de me servir de différents fils pour tramer le long tissu de ma toile. Laissez-moi donc vous dire comment les Maures, sortis de leurs tentes, prirent les armes pour défiler devant leur roi. Agramant, qui menace l'empire des lis, veut connaître le nombre de ses guerriers. Des cavaliers et des fantassins ont disparu; plusieurs chefs manquent; les Espagnols, les Libyens, les Éthiopiens et d'autres nations ont perdu leurs généraux : cette revue permettra de leur en donner et de remplacer les soldats morts dans les batailles ou dans les combats singuliers. Les rois d'Espagne et d'Afrique ont appelé tous les guerriers de leurs États, afin de les distribuer dans les rangs et sous les drapeaux. Mais, seigneur, si vous le trouvez bon, je vous parlerai de cette grande revue dans le chant suivant.

CHANT XIV

Après avoir passé la revue de son armée, Agramant s'aperçoit que deux divisions, celles de Manillard et d'Alzirde, manquent à la fois. — Mandricard se met à la poursuite du vaillant sire d'Anglante et trouve Doralice. — L'archange Michel guide les pas de Renaud, tandis que les Maures donnent l'assaut à Paris.

Dans les cruels combats et les siéges que l'Espagne et l'Afrique avaient livrés à la France, les cadavres d'une foule de guerriers étaient devenus la proie des loups, des aigles et des corbeaux. Les Français ne pouvaient plus tenir la campagne, mais les Sarrasins avaient de plus justes motifs de se désespérer, ils regrettaient la perte de la plupart de leurs princes et des chefs les plus courageux. Ils n'osaient se réjouir de succès payés par tant de sang. S'il est possible, ô magnanime Alphonse, de comparer les exploits de ces temps reculés à ceux de notre époque, on reconnait que la victoire de Ravenne, qui fit verser tant de larmes et fut due à votre bras, eut les mêmes résultats que les triomphes des Maures. Lorsque vous attaquâtes l'Espagnol, qui se croyait sûr de la victoire, les Picards, les Morins, les Aquitains et les Normands pliaient déjà; vous conduisiez une troupe jeune et brillante qui reçut en ce jour, de votre main, le pommeau d'épée et les éperons d'or. Ces intrépides compagnons de vos dangers vous aidèrent à détruire les glands somptueux et à briser le bâton jaune et vermeil. Vous sauvâtes l'honneur des lis, un immortel laurier vous est dû; votre front mérite une autre couronne, car vous avez conservé à Rome un second Fabrice, cet illustre Colonne que votre protection sut arracher au trépas. Action généreuse, qui vous a valu plus de gloire que si votre bras seul eût immolé ces cohortes redoutables, dont les ossements engraissent aujourd'hui les champs de Ravenne, et les guerriers de Castille, de Navarre et d'Aragon.

qui, voyant l'inutilité de leurs lances et de leurs machines, abandonnèrent leurs étendards! Triomphe plus glorieux que digne de joie! La fin déplorable du général français, chef de notre armée, la mort de ces nobles seigneurs qui avaient franchi les cimes glacées des Alpes pour voler à la défense de leurs alliés, nous accabla de tristesse. Si nous dûmes à cette victoire la vie et la liberté, si Jupiter détourna ses foudres de nos têtes, nous ne pûmes nous réjouir en songeant aux larmes de la France, aux pleurs de tant de veuves infortunées, dont les gémissements remplissaient les airs. Il faut que Louis se hâte maintenant d'envoyer de nouveaux capitaines, afin de rendre aux fleurs de lis d'or leur éclat et de réprimer les excès de barbares avides et sacriléges qui ont violé les mères, les épouses et les filles, pillant les monastères de moines noirs, blancs ou gris, et foulant aux pieds les saintes hosties pour s'emparer des ciboires d'argent. O malheureuse Ravenne! où t'a réduite une vaine résistance? Que n'as-tu imité Brescia, toi qui servis d'exemple à Rimini et à Faenza! Louis a voulu que le sage Trivulce réprimât la licence de ses soldats! Que les Français sachent qu'en Italie de tels crimes furent toujours punis de mort!

De même que le roi de France, Agramant et Marsile, jaloux de rétablir l'ordre dans leur armée, la rangent en bataille dans la plaine dès que la fin de l'hiver permet aux soldats de sortir de leurs tentes; ils se proposent de former les bataillons et de nommer les chefs, et font défiler toutes les troupes. Sous la bannière de Dariphèbe s'avancent les Catalans; ils sont suivis des Navarrais, dont le chef, Folvirant, est tombé sous les coups de Renaud. Le monarque choisit Isolier pour leur capitaine. Les guerriers de Léon obéissent à Balugant, ceux des Algarves à Grandonio. Falsiron, frère de Marsile, conduit les Castillans; ceux qui sont partis de Malaga, de Séville et des bords fleuris du Bétis, depuis la mer de Gadès jusqu'à la riche Cordoue, suivent l'étendard de Madarasse. Stordilan, Tessire et Baricondo guident les troupes de Grenade, de Lisbonne et de Mayorque. Tessire a succédé au roi des Portugais, Larbin, son parent, qui a succombé. Serpentine commande les Galiciens, privés de Maricolde, leur ancien chef. Le valeureux Mataliste dirige maintenant les guerriers de Calatrava et de Tolède, naguère rangés sous les lois de Sinagon, et les soldats venus des bords que baigne la Guadiana. Bianzardin réunit autour de ses drapeaux les enfants d'Astorga, de Salamanque, de Placencia, d'Avila, de Zamora et de Palencia. Les chevaliers de Saragosse et de la cour de Marsile sont guidés par Ferragus; tous sont braves et bien armés : on voit parmi eux Malgarin, Balinverne, Malzarise et Morgante. Chassés de leurs États, ces princes ont trouvé sur la terre étrangère l'hospitalité de Marsile. Près d'eux on remarque encore le bâtard de ce roi, Follicon d'Alméric, Doricont, Bavarte, l'Argalife, Analard, Archidant, comte de Sagonte, l'Amirante, le valeureux Langhiran, le rusé Malagur, et une foule d'autres dont je parlerai quand viendra le moment de célébrer leurs hauts faits. Dès que l'armée de Marsile a défilé en bon ordre, le gigantesque roi d'Oran s'avance à la tête de son nombreux escadron. Les guerriers qui paraissent ensuite ont perdu leur chef Martasin, immolé par

Bradamante. Tous s'indignent qu'une femme ait vaincu le roi des intrépides Garamantes. Les soldats de Marmonde forment la troisième division; ils

regrettent Argoste, leur général, tué en Gascogne; ils ont besoin d'un nouveau chef, ainsi que le corps qui les précède et le quatrième qui les suit. Agramant a peu de généraux habiles, mais il nomme Buralde, Ormide et Arganio, qu'il suppose dignes de ce choix : il confie à ce dernier l'armée de Libye, qui pleure encore le nègre Dudrinasse. Les peuples de la Tingitane obéissent à Brunel; ce chef a l'air triste et sombre, son regard est fixé vers la terre. Depuis la perte de l'anneau d'Angélique, que Bradamante lui ravit près du château d'Atlant, Brunel a encouru la disgrâce de son maître. Sans le frère de Ferragus, Isolier, qui affirma l'avoir trouvé lié à un arbre, Agramant l'eût fait pendre. L'intercession de plusieurs chefs le sauva : on lui ôta la corde déjà passée autour de son cou; mais le monarque menaça de ne pas l'épargner une autre fois. Ainsi son abattement et sa tristesse ne sont que trop motivés. Farulant marche sur ses pas avec les fantassins et les cavaliers maures. A ses côtés est le nouveau prince du Liban, avec les soldats de Constantine; il a reçu d'Agramant le sceptre et la couronne que Pinadore possédait jadis. Les troupes d'Hespérie et celles de Ceuta viennent après, commandées par Soridan et Dorilon. Pulian conduit les Nasamons, Agricalte est roi des Amoniens, Malabuferse guide les Fizans et Finadure les peuples de Canarie et de Maroc. Balastre rallie à sa bannière les anciens soldats de Tardoc. Deux escadrons, l'un de Mulga, l'autre d'Azila, marchent ensuite. Le premier n'a point de chef, Agramant le confie au fidèle Corinée; le second obéit à son ancien maître. Caïque est fait roi d'Almanzile, naguère soumise à Tanfirion; Rimedon reçoit le commandement des soldats de Gétulie. Le peuple de Cosca vient après eux, sous la conduite de Balifront. Clarinde, successeur de Mirabalde, s'avance ensuite à la tête des guerriers de Bolga. A ses côtés est Baliverse, le plus grand pillard de toute l'armée. Cependant on voit à leur suite la meilleure des divisions, sous le commandement de Sobrin, le plus sage des Sarrasins. Les troupes de Bellemarine, qui avaient autrefois Gualciotte pour chef, obéissent maintenant à Rodomont

de Sarse, roi d'Alger. Au moment où le soleil, dans le signe du Sagittaire, semblait s'éloigner des cornes du Taureau, Agramant l'envoya au fond de l'Afrique pour y lever des cavaliers et des fantassins. Depuis trois jours il est revenu. C'est le plus audacieux et le plus redouté des guerriers sarrasins; il inspire aux Français plus d'effroi que Marsile, Agramant et tous les autres Maures de l'armée. La foi chrétienne n'a point de plus implacable ennemi. Sur ses traces s'avancent Prusion, roi des Alvaraches, et Dardinel, roi de Zumara. Parfois le hibou, la corneille ou quelque autre oiseau sinistre perché sur les toits, annoncent aux mortels leur fin prochaine. Je ne saurais dire si quelque présage avertit ces deux princes, mais leur mort est fixée dans le ciel au combat du lendemain. Deux corps d'armée manquent encore à la revue, ceux de Trémisen et de Noricie : on n'a point aperçu leurs drapeaux. Agramant ne sait qu'augurer de ce retard, lorsqu'un écuyer du roi de Trémisen vient lui apprendre qu'Alzirde, Manilard et une grande partie de leurs guerriers sont étendus sur la poussière. « Seigneur, ajoute-t-il, le terrible ennemi qui a taillé en pièces nos escadrons n'aurait laissé la vie à aucun d'entre nous si la fuite ne lui eût point dérobé ses victimes; il se jette au milieu des cavaliers et des fantassins comme un loup se précipite à travers un troupeau de chèvres et de moutons. »

Depuis quelques jours il était arrivé au camp un nouveau chevalier que nul mortel, du couchant à l'aurore, n'égalait en force et en courage; il se nommait Mandricard et était fils et successeur du puissant Agrican, roi des Tartares. Agramant le comblait de marques d'honneur. Ses merveilleux exploits remplissaient l'univers de son nom; mais le plus extraordinaire de ses hauts faits était la capture, dans le château d'une fée de Syrie, des armes que, dix siècles auparavant, Hector avait possédées. Il sut braver les hasards d'une aventure épouvantable dont le seul récit excite la terreur. En écoutant le discours de l'écuyer, Mandricard lève un front superbe et forme sur-le-champ le dessein de suivre les pas de ce chevalier redoutable; mais il ne laisse point soupçonner son projet, soit qu'il dédaigne d'en instruire ses compagnons, soit qu'il craigne de se voir ravir cette gloire par un rival plus entreprenant. Il demande la couleur des armes du chevalier. « Elle est entièrement noire, répond l'écuyer; son bouclier est également noir et son casque n'a point de cimier. » En effet, Roland ne portait même pas d'écu, afin que cet extérieur lugubre exprimât mieux l'état de son cœur. Marsile offre à Mandricard un superbe cheval bai-châtain, dont la crinière et les pieds sont noirs. Ce fougueux animal est né d'une jument de Frise et d'un étalon andaloux. Le Tartare, bien armé, saute dessus et s'éloigne au galop à travers la plaine, en jurant de ne point retourner au camp s'il ne découvre le cavalier aux armes noires : il rencontre plusieurs guerriers échappés au glaive de Roland. Tous sont épouvantés : celui-ci pleure un fils, celui-là un frère égorgé sous ses yeux. Pâles, troublés, silencieux et comme en démence, ils courent au hasard. Le Sarrasin découvre bientôt un cruel et sanglant spectacle. Tout lui confirme la vérité des coups merveilleux dont l'écuyer a parlé en présence d'Agramant. De tous côtés gisent des cadavres; d'un œil cu-

rieux et jaloux il mesure ces énormes blessures : sa main en sonde les profondeurs. De même que le dogue ou le loup se jettent sur les restes d'un bœuf

abandonné par les laboureurs, après avoir considéré avec regret les cornes et les os dépouillés, reste des oiseaux de proie, de même le Tartare témoigne par ses blasphèmes son dépit d'être arrivé trop tard pour trouver un adversaire. Pendant le reste de cette journée et la moitié du lendemain, il s'avance au hasard à la poursuite du chevalier noir; mais alors s'offre à sa vue un pré qu'ombragent de grands arbres. Un fleuve le côtoie en serpentant et laisse à peine un petit sentier pour qu'on puisse le franchir. C'est ainsi que le Tibre embrasse en tournant le pays d'Otricoli. Plusieurs chevaliers, armés de toutes pièces, gardent ce passage. Le Sarrasin demande le nom de leur chef et dans quel but ils se sont rassemblés. Frappé de l'aspect imposant de Mandricard, de la richesse des harnais de son coursier, étincelant d'or et de pierreries, le chef de cette troupe lui répond : « Le roi de Grenade nous a choisis pour accompagner sa fille, dont il accorde la main au roi de Sarse. La renommée n'a point encore répandu cette nouvelle; mais, à l'heure du soir, quand la cigale aura suspendu ses chants, la princesse, qui repose en ce moment, sera conduite au camp espagnol, dans les bras de son père. » Mandricard, qui méprise l'univers, veut, en s'amusant, voir comment cette troupe défendra la princesse. « On assure que votre maîtresse est belle, leur dit-il, je serais bien aise de savoir à quoi m'en tenir; conduisez-moi près d'elle, ou amenez-la, car je suis pressé de repartir. — Il faut que tu sois, réplique le Grenadin... » Il achève à peine ces mots, et déjà le Tartare, fondant sur lui la lance en arrêt, lui perce le cœur : l'infortuné tombe et expire. Sa cuirasse a été traversée de part en part. Mandricard retire sa lance aussitôt et tue d'autres guerriers. Il ne porte ni glaive ni massue ; il n'a point trouvé d'épées parmi les armes d'Hector. Depuis lors il a fait le serment (et il ne jurait jamais en vain!) de ne manier d'autre glaive que celui de Roland, cette terrible Durandal qu'Almont avait portée!

L'audacieux Tartare ne craint point d'affronter toute cette troupe. « En est-il un, s'écrie-t-il, qui puisse m'arrêter? » Il dit et se précipite sur eux.

Tous l'entourent, tous le pressent; ceux-ci tiennent leur lance en arrêt, ceux-là lèvent leurs épées. Mandricard en tue un grand nombre, sa lance se rompt; il prend le tronçon à deux mains et commence le plus effroyable carnage qui se soit jamais vu. De même que Samson exterminait les Philistins avec une mâchoire d'âne, Mandricard brise les casques, les écus et renverse parfois du même coup l'homme et le coursier. Ces braves infortunés ne reculent point : celui qui tombe est aussitôt remplacé; ils subissent en frémissant cet ignoble trépas, plus honteux que la mort même : ils ne peuvent supporter l'idée d'être traités comme des grenouilles et des couleuvres. Enfin ils reconnaissent que la mort est toujours effroyable. Déjà près des deux tiers d'entre eux ont péri, les autres prennent la fuite; mais le féroce Mandricard semble les regarder comme son troupeau et ne veut pas en laisser vivre un seul. De même que les roseaux desséchés et le chaume ne peuvent résister à l'incendie allumé par le laboureur et poussé par un vent impétueux, alors que la flamme éclate de sillon en sillon, ainsi ces malheureux ne résistent pas à la furie du Sarrasin. L'entrée de la prairie est restée libre; le Tartare suit des traces fraîches et s'avance vers l'asile, que des gémissements indiquent à son oreille. Pour s'assurer si la beauté de la princesse de Grenade répond aux éloges qu'on en fait, il passe au milieu des cadavres, suit les rives du fleuve et aperçoit Doralice (c'est le nom de la princesse). Assise au pied d'un vieux frêne, elle s'abandonne au désespoir; ses larmes se succèdent comme les ondes d'une fontaine et tombent sur son beau sein; son visage exprime à la fois l'épouvante que lui cause le massacre de ses chevaliers et la crainte qu'elle

éprouve pour elle-même. Sa terreur grandit à la vue du Tartare qui s'avance, tout souillé de sang, l'air sauvage et impitoyable. Elle pousse des cris perçants, et redoute le barbare pour elle-même et pour ceux qui l'en-

tourent. Près d'elle sont des vieillards, et les plus belles et les plus charmantes damoiselles du royaume de Grenade. A la vue de cette beauté sans égale, dont le visage en pleurs peut préparer encore les filets de l'amour (qu'eût-il donc été si le sourire l'eût embelli?), Mandricard se croit ravi au séjour des immortels et transporté dans les cieux. Vainqueur, il reçoit les fers que lui donne sa jeune captive. Cependant il ne consent point à renoncer au prix de sa victoire, malgré les larmes de Doralice, qui prouvent son chagrin et sa douleur; il compte faire succéder bientôt de doux plaisirs à tant de lamentations. Décidé à l'emmener, il la fait monter sur une blanche haquenée et poursuit avec elle son chemin. D'abord il a congédié les vieillards et les dames de la princesse de Grenade. « Ne vous inquiétez point, leur dit-il assez doucement, je saurai la protéger ; je serai son défenseur, sa camériste et son écuyer. Adieu donc, mes amis ! » Ces malheureux, incapables de résister, s'éloignent en pleurant. « Quelle sera la douleur du roi son père quand il apprendra cette triste aventure! Quelle sera la fureur de son époux et quelle sera sa vengeance! Que n'est-il ici pour sauver l'illustre fille du roi Stordilan, avant que cet étranger ne l'ait entraînée loin de nous ! »

Satisfait de la charmante proie qu'il doit à son courage, Mandricard est moins pressé de retrouver le chevalier aux armes noires; il chemine d'un pas lent et tranquille au lieu de lancer son cheval au galop, et ne songe qu'à trouver un lieu propice à son désir d'éteindre son amoureuse flamme. Tout en marchant il console Doralice, dont le visage est inondé de pleurs et s'efforce de l'attendrir. « Hélas ! lui dit-il, le bruit de votre céleste beauté m'a fait quitter mon heureuse patrie! Aurais-je renoncé à mes États et au faste du trône dans le seul but de visiter l'Espagne ou la France? Non, je voulais contempler vos charmes! Si l'amour doit être payé de retour, vous serez touchée de mon sort et de la constance de ma flamme. Si vous êtes sensible à l'éclat du rang, où trouver une naissance plus illustre que la mienne? Je suis fils du fameux Agrican; si vous voulez des richesses, nul mortel n'en possède plus que moi et je ne le cède en puissance qu'à Dieu seul. Si vous aimez le courage, je viens de vous en donner, je pense, des marques dignes de votre estime. »

Ces discours, et mille autres encore inspirés par l'amour, calment les craintes de Doralice. Plus rassurée, elle songe moins à sa douleur et semble écouter avec attention ce nouvel amant. Bientôt elle se montre plus douce et plus affable, elle arrête sur le païen des regards qui ne demandent que la pitié; mais Mandricard, percé des traits de l'amour, ne doute pas que la jeune fille ne réponde bientôt à ses transports. Plein d'espoir et de joie auprès de Doralice, qui peu à peu se montre sensible à ses feux, il voit venir l'heure où l'approche des ombres fait naître chez les créatures la fraîcheur et le besoin du repos. S'apercevant que déjà le soleil disparaît à moitié à l'horizon, il redouble de vitesse. Tout à coup ils entendent le son des chalumeaux et voient la fumée qui s'élève au-dessus d'un groupe de chaumières. Ces demeures, plus commodes que belles, sont habitées par des pasteurs qui accueillent les deux voyageurs avec bienveillance et empressement.

Mandricard et la princesse les en remercient. La courtoisie ne se rencontre pas seulement dans les villes et dans les châteaux, mais aussi dans les champs et les chaumières.

Je n'aurai garde de raconter ce qui se passa durant la nuit entre la belle et le fils d'Agrican. Libre à chacun d'en croire ce qu'il voudra ! Mais on peut dire que leur réconciliation fut complète, car le lendemain tous deux semblaient fort joyeux, et la reconnaissante Doralice rendit grâces au pasteur de son hospitalité. Errants ainsi de contrées en contrées, ils arrivent enfin sur les bords d'un fleuve, qui porte lentement vers la mer ses ondes limpides, ils aperçoivent sur le bord deux chevaliers et une jeune fille qui se reposent à l'ombre. Mais mon imagination capricieuse ne me permet pas de suivre toujours le même chemin ; je me sens entraîné vers le camp des Maures, dont les cris semblent vouloir assourdir la France. Je me dirige vers les pavillons où le fils de Trojan défie l'empire, et où l'audacieux Rodomont jure de brûler Paris et de détruire Rome la sainte. Agramant, informé que les Anglais ont traversé la mer, fait aussitôt appeler Marsile, le vieux roi de Garde, et les autres chefs. L'avis unanime est de se préparer sur-le-champ à livrer l'assaut, car l'arrivée prochaine d'un si puissant secours rendrait désormais inutiles les plus grands efforts. Autour des murailles les Sarrasins ont déjà rassemblé d'inombrables échelles, des poutres et des claies pour construire des bateaux, des ponts et diverses machines. Agramant a déjà désigné les troupes destinées aux deux premiers assauts, et lui-même se propose de combattre au milieu de ses guerriers.

La veille du combat, l'empereur Charles ordonne des prières dans tous les monastères de Paris ; chevaliers et soldats font leurs dévotions, se confessent et communient, ainsi que des gens près de mourir. Charlemagne, entouré de ses pairs, des paladins et des chefs de l'armée, entend l'office divin dans la principale église. Les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, il donne l'exemple à ses sujets. « O mon Dieu ! s'écrie-t-il, si je suis coupable, ne châtie point ce peuple fidèle en punition de mes fautes. Si tu nous réserves de justes peines, suspends les effets de ton courroux, ne confie point à tes ennemis le soin de ta vengeance ! En nous voyant périr abandonnés de toi, ces infidèles insulteraient à ta puissance ! Si tu punis un seul coupable, tu pousses à la révolte cent autres rebelles. Les lois de Babel étoufferont la foi humiliée. Protége ce peuple, qui mit à mort les vils profanateurs de ton sépulcre, et défendit la sainte Église et les pontifes. Nous ne méritons point de pardon : nos fautes doivent nous ôter tout espoir ; mais ta grâce purifiera nos cœurs et le souvenir de ta clémence nous donne confiance en toi. »

C'est ainsi que d'un cœur contrit et humilié Charles présente ses vœux à Dieu ; il ordonne encore d'autres cérémonies pieuses dignes de sa puissance et de la grandeur du péril ; ses prières ne sont point stériles, et son ange tutélaire, s'envolant aux cieux, les porte aux pieds du Sauveur des hommes. Alors les Saints intercèdent pour tous les fidèles. Les esprits bienheureux, pleins de charité, contemplent l'Éternel, objet de leur constant amour, et le

supplient de venir au secours du peuple chrétien. L'ineffable Bonté, qui ne fut jamais invoquée vainement, jette sur eux un regard de compassion. Dieu fait signe à l'archange Michel de s'approcher. « Va, lui dit-il, vers cette armée de Chrétiens qui descend sur les côtes de Picardie, et conduis-la sous les murs de Paris, sans que les Sarrasins en soient avertis; cherche d'abord le Silence, ordonne-lui de seconder ta mission : il saura ce qu'il doit faire pour assurer le succès de mes desseins. Vole ensuite vers l'antre de la Discorde; dis-lui d'allumer ses brandons, de porter le feu dans le camp des Maures et d'exciter tant de jalousies et de haines, que les plus vaillants héros, animés de fureur, tournent leurs armes les uns contre les autres, s'arrachent la vie et se chargent de chaînes, ou bien, abandonnant l'armée, privent de leur appui le monarque africain. »

L'archange, silencieux, s'élance rapidement vers la terre. Devant lui les nuages se dissipent, l'air reprend sa sérénité; il est environné d'un cercle lumineux, éclatant d'or et plus brillant que l'éclair pendant une nuit obscure. Prêt à diriger son vol vers l'ennemi des longs discours, Michel, auquel il doit transmettre l'ordre du Très-Haut, cherche à se rappeler les divers lieux où il est présumable que le Silence a fixé sa demeure. Il espère le trouver parmi les moines, dans les églises et le couvents : où l'on ne peut parler; le mot *Silence* est transcrit à l'entrée de la nef, où se chantent les Psaumes, sur la porte des réfectoires et des dortoirs, enfin sur toutes les cellules. A la vue de ces lieux, consacrés à la Paix, au Repos et à la Charité, l'Archange agite plus vivement ses ailes dorées. Mais, hélas! combien son attente est trompée ! Dès qu'il a franchi le seuil des cloîtres : « Celui que vous cherchez n'habite point ici, lui dit-on; il n'en existe plus que le nom. Avec lui ont disparu la Piété, le Repos, l'Humilité, la Paix et la Charité. Jadis toutes les vertus avaient choisi cet asile, mais la Gourmandise, l'Avarice, la Colère, l'Orgueil, la Paresse et la Cruauté les en ont bannies. » Le messager céleste, plein d'étonnement, jette un regard indigné sur cette vile troupe et découvre la Discorde, que l'Éternel lui a ordonné de chercher dès qu'il aura trouvé le Silence. Il s'attend à la voir parmi les réprouvés, au fond des abîmes de l'Averne; il l'aperçoit dans ce nouvel enfer (qui l'eût cru !), au milieu des prières et des saints sacrifices. L'archange, surpris, voit celle qu'il n'espérait trouver qu'après un long voyage. Cependant c'est bien elle; il la reconnaît à ses vêtements aux milles couleurs, qui, abandonnés au caprice des vents, cachent ou montrent sa nudité; ses cheveux en désordre sont noirs, gris dorés et argentés; les uns réunis en tresse, les autres relevés et attachés avec un ruban, ceux-là épars sur ses épaules et sa poitrine. Son sein et ses bras sont couverts d'assignations, de papiers d'enquêtes et de procès, de liasses, de gloses, de consultations et d'autres instruments de chicane, qui, dans les villes, mettent en danger les biens du pauvre. Elle est entourée de notaires, de procureurs et d'avocats. L'ange lui ordonne de se rendre au milieu des chefs sarrasins et d'exciter les plus vaillants à des luttes cruelles. Puis il lui demande en qu'elle endroit habite le Silence. Elle doit le connaître, puisque sans cesse elle parcourt l'univers une torche à la

main. La Discorde lui répond : « Je ne me souviens point de l'avoir jamais rencontré; j'en ai souvent entendu parler; on louait sa sagesse. La Fraude, une

de mes sœurs l'accompagne parfois; sans doute elle t'indiquera sa demeure. » A ces mots, étendant le doigt : « La voilà! » s'écrie-t-elle. Son air est affable, sa démarche grave, son regard humble : elle est vêtue avec modestie. Ses paroles sont empreintes de tant de réserve et de douceur qu'on l'eût prise pour l'ange Gabriel saluant Marie. Mais elle est laide et hideuse; sous les longs habits qui déguisent sa difformité elle cache un poignard empoisonné. « Quel est, demande l'archange, le chemin qui mène au séjour du Silence? — Jadis, réplique la Fraude, il résidait avec les Vertus chez les disciples d'Élie, chez les religieux de Saint-Benoît et dans les monastères nouvellement fondés : aux siècles d'Archytas et de Pythagore, il se tenait dans les écoles publiques. Mais depuis la mort de ces sages et des pieux anachorètes, il a fui de ces demeures. Protecteur du crime, la nuit il favorise les amants et les voleurs; longtemps il habita près de la Trahison et avec l'Homicide. Souvent, dans un antre sombre, il assiste au travaux du faux monnayeur; enfin il change si souvent de compagnons et d'asile, qu'il est fort difficile de le rencontrer.

Toutefois, pour faciliter tes recherches, je t'engage à te rendre, vers le milieu de la nuit, dans la grotte où repose le Sommeil ; tu dois y trouver le Silence. » Quoique la Fraude ait coutume de tromper toujours, cet avis paraît si sincère, que Michel n'hésite point à la croire. Il s'envole du monastère, ralentit le mouvement de ses ailes et arrive dans un moment favorable près du palais du Sommeil.

Au fond de l'Arabie est une petite vallée éloignée des villes et des hameaux. Formée par deux montagnes, elle est couverte de frênes et de sapins antiques, jamais les rayons du soleil ne purent pénétrer à travers leurs rameaux épais et leurs feuillages touffus. Sous ces ombrages sombres est une caverne creusée dans le roc. Le lierre qui tapisse l'entrée serpente en contours tortueux. C'est là que le Sommeil repose. A ses côtés sont l'Oisiveté, grasse et pesante, et la Paresse, étendue sur la terre. Le stupide Oubli reste sur le

seuil ; il ne reconnaît et ne laisse entrer personne. Sourd à tous les messages, il se garde d'y répondre et ne se souvient d'aucun nom. Le Silence veille autour de cet asile : sa chaussure est de feutre, son manteau est brun ; de la main il fait signe à tous ceux qu'il aperçoit de s'éloigner. Michel s'approche doucement et lui dit à l'oreille : « Le Tout-Puissant t'ordonne de conduire Renaud à Paris, avec les guerriers qu'il amène au secours de l'Empereur ; il veut que leur marche soit enveloppée de tant de mystère, que les Sarrasins ne puissent entendre le moindre bruit. Il faut qu'avant d'avoir eu connaissance de votre arrivée les infidèles soient attaqués de toutes parts. Le Silence ne répond pas ; il incline la tête et prend son essor à la suite de l'archange. D'un premier vol ils arrivent en Picardie. Michel excite l'ardeur de ces braves guerriers et les fait marcher avec tant de rapidité qu'ils parviennent en un seul jour, et sans se douter que c'est par un miracle, sous les murs de Paris. Le Silence vole autour de cette armée, qu'il tient cachée sous un

nuage immense et transparent, mais impénétrable aux sons des clairons et des trompettes. Il se rend ensuite au camp des Sarrasins et secoue sur leur tête quelque chose d'inconnu qui les rend sourds et aveugles.

Tandis que Renaud s'approche avec une rapidité merveilleuse, preuve infaillible de la protection céleste, et dans un silence si profond que les Sarrasins n'entendent aucun bruit, Agramant veut tenter un dernier effort et range son infanterie dans les faubourgs de la ville, au bord des fossés, au pied même des murs. Qui pourrait dire le nombre des soldats que le monarque africain dirige contre Charles! Il serait plus facile de compter les arbres des forêts de l'Apennin, les vagues que la mer en fureur roule au pied de l'Atlas, sur les côtes de la Mauritanie, où les étoiles, dont les feux éclairent pendant la nuit le bonheur des amants. Déjà le son retentissant des cloches sème partout l'effroi. Les temples sont remplis de lèvres murmurantes et de mains levées vers l'Éternel. Si les esprits bienheureux faisaient cas des trésors que recherchent ici-bas les mortels, chaque saint obtiendrait dans cette journée une statue d'or. Des vieillards se plaignant d'avoir trop vécu pour être les témoins de pareilles calamités, portent envie aux statues qui reposent sur les tombeaux. Mais les jeunes gens, braves et vigoureux, se précipitent vers les remparts, au-devant du danger. Là se placent les barons, les paladins, les rois, les ducs, les marquis, les comtes, les chevaliers, les guerriers de France et des nations étrangères, tous prêts à mourir pour la gloire du Christ et l'honneur de leurs drapeaux. Ils supplient Charles de faire baisser les ponts et de leur permettre de marcher à la rencontre des Sarrasins. L'empereur admire leur audace, mais ne veut point accéder à leur prière : ses soldats occupent les endroits les moins fortifiés, et en ferment l'accès à l'ennemi; il augmente ou diminue le nombre de ses défenseurs, suivant l'étendue des murs ou le péril. Les uns devront préparer et entretenir les feux, d'autres sont chargés de la manœuvre des machines. Sans prendre un moment de repos, Charles se porte sur tous les points et organise la défense.

Paris s'élève au milieu d'une grande plaine, au centre même de la France; un fleuve traverse son enceinte et renferme, avant de sortir des murs, une île qui protége l'une des principales parties de la cité. Les deux autres (car cette ville immense est divisée en trois parties) sont défendues à l'intérieur par le fleuve, et de l'autre côté par de larges fossés. Cette enceinte, de plusieurs milles de tour, peut être assaillie sur plusieurs points à la fois. Mais Agramant se décide à ne former qu'une seule attaque, et il choisit le côté du couchant, au delà du fleuve, parce que derrière lui tout le pays, les villes et les châteaux lui sont soumis jusqu'à la frontière d'Espagne. Charlemagne a rassemblé d'immenses munitions; il a fait construire des digues, des bastions, des casemates sur le bord du fleuve : l'entrée et la sortie de la Seine sont défendues par de solides chaînes. Les points les plus menacés sont fortifiés avec plus de soin encore. Aussi clairvoyants qu'Argus, le fils de Pépin semble deviner tous les projets d'Agramant et prévoir de quel côté l'Africain tentera l'assaut. Marsile se déploie dans la plaine avec son armée, ainsi que Ferragus, Isolier, Serpentin, Grandonio, Falsiron, Balugant et les Sarrasins

d'Espagne. Sobrin se tient à la gauche, sur les rives de la Seine, avec Pulian, Dardinel, fils d'Almont, et le gigantesque roi d'Oran. Mais pourquoi suis-je plus lent à me servir de la plume que les Sarrasins à manier le fer? Déjà le roi de Sarse, plein de colère et de rage, jure, blasphème et s'irrite de ne pouvoir combattre. De même que dans les jours d'été les mouches produisent en agitant leurs ailes un bourdonnement importun, et se jettent sur les restes d'un festin ou sur les bords du vase humide de lait ou de vin; pareils encore à ces essaims d'étourneaux qui s'abattent sur les treilles rouges de raisins mûrs, les Maures s'élancent à l'assaut en remplissant l'air de leurs cris.

Les Chrétiens, armés de lances, de haches, de pierres et de feux allumés, bordent les remparts. Dédaignant les clameurs des Infidèles, ils combattent avec courage. Au guerrier mort succède un autre guerrier : nul n'est assez lâche pour reculer. Enfin, à force de coups, ils rejettent les assaillants dans les fossés; ils se servent du fer, de quartiers de rocher, de créneaux presque entiers, de débris de murailles, du toit des tours, des chapiteaux des colonnes; l'eau bouillante tombe à torrents, pénètre à travers les visières des casques et brûle les paupières des Infidèles. Si cette affreuse pluie est pour eux plus terrible que le fer, que n'ont-ils pas à redouter d'une nuee de chaux vive et des vases enflammés qui versent par torrents le nitre, le soufre, la poix et la résine! Des cercles embrasés traversent l'air et entourent les assiégeants.

Cependant Rodomont amène à l'assaut une seconde division, guidée par Buralde et Ormidas. Ce sont les Garamantes et les guerriers de Marmonde. Clarinde et Soridan sont aux deux ailes; les rois de Ceuta, de Cosca et de Maroc s'avancent avec audace : tous se montrent impatients de signaler leur valeur. Le terrible Rodomont porte sur sa bannière un lion, couleur de

pourpre, qui se laisse mettre un mors par une jeune fille. Le lion est l'emblème du roi de Sarse; la jeune fille, c'est Doralice, enfant chéri de Stordilan, roi de Grenade. J'ai dit comment et dans quel lieu elle avait été enlevée par

Mandricard ; Rodomont eût donné pour elle sa couronne et sa vie. Il est loin de soupçonner que sa belle soit aux mains d'un autre. S'il l'eût su, il aurait à l'instant même fait pour elle tout ce qu'il va faire pour le monarque africain.

Mille échelles se dressent à la fois. Deux guerriers peuvent y monter de front : le second rang pousse le premier et est poussé lui-même par le troisième rang. L'un est soutenu par sa valeur, l'autre par la crainte ; tous doivent montrer un courage égal, car le cruel Rodomont frappe les lâches et les timides. Les Infidèles, accablés de pierres et de feux, s'efforcent d'atteindre le haut des murs ; tous cherchent les endroits les moins fortifiés, tous adressent des prières au Ciel : le roi d'Alger seul profère d'horribles blasphèmes et dédaigne de suivre la route la plus facile. Sa cuirasse impénétrable est formée de la peau écailleuse d'un dragon ; jadis elle fut possédée par l'un de ses aïeux, l'impie qui bâtit la tour de Babel et voulut enlever au Créateur les régions célestes. Son casque, son bouclier et son épée, forgés dans le même but, sont d'une égale bonté. Non moins indompté, superbe et furieux que Nembrod, Rodomont n'aurait point hésité à escalader le ciel, même pendant les ténèbres, s'il eût pu en connaître les chemins. Sans s'arrêter à l'examen de la muraille, sans chercher si elle est entière, si la brèche est praticable (que lui importe !), il traverse en courant le fossé, où l'eau monte jusqu'à ses lèvres. Souillé de fange, il brave le feu, les pierres, les traits et les balistes. Ainsi le sanglier fougueux brise, avec sa poitrine et ses défenses, les roseaux du marécage et se fraye une large route ; de même l'audacieux s'avance, à l'abri de son bouclier, en insultant au ciel et aux remparts de la ville. A peine hors de l'eau, il s'élance sur une plate-forme immense où sont rangés les guerriers francs. On voit alors le formidable païen abattre des pelotons entiers, faisant voler des portions de crânes plus grandes que les tonsures des moines ; les bras, les têtes tombent de tous côtés, et du haut des murs coulent des torrents de sang. Bientôt il jette son bouclier, saisit à deux mains sa redoutable épée et se précipite contre le duc Arnolfe, venu de ces pays où le Rhin se jette dans un golfe d'eau salée. L'infortuné se défend moins que le soufre ne résiste à l'action du feu, et tombe la tête fendue en deux parts. Du même coup Rodomont renverse expirants Anselme, Aldrade, Spinoloque et Prandon. La Flandre a vu naître les deux premiers, et la Normandie les seconds. Le fer mortel ne tombe jamais en vain sur ces rangs pressés dans un espace étroit. Il ouvre le crâne, la poitrine et le ventre d'Orger de Mayence. Il jette au fond des murs Andropon et Mosquin. Le premier est voué au sacerdoce ; le vin est l'idole du second, qui vide d'un seul trait la plus vaste coupe : Mosquin a pour l'onde limpide la même horreur qu'ont les autres mortels pour le venin et le sang des vipères. Le malheureux, en mourant, gémit de périr au milieu des eaux. Louis de Provence est pourfendu par l'épée du roi d'Alger, qui déchire le sein d'Arnaud de Toulouse. Obert, Claude, Ugon et Dionis, tous les quatre de Tours, se débattent dans une mare de sang. Près d'eux, quatre Parisiens, Odon, Gauthier, Ambalde et Satallon, et mille autres dont j'ignore le nom et la patrie, tombent expirants. Les soldats du roi d'Alger marchent sur ses pas, plantent des échelles

et gagnent le haut du rempart. Les défenseurs l'abandonnent aussitôt, car d'autres obstacles attendent l'ennemi. Entre le mur et le second retranchement est un fossé d'une effroyable profondeur. Les premiers bataillons chrétiens opposent une résistance vigoureuse et combattent avec vaillance. Puis de nouvelles troupes, cachées sous le rempart intérieur, repoussent avec leurs lances et à coups de flèche les Sarrasins, dont le nombre eût diminué si l'indomptable fils du roi Ulien ne les eût pas soutenus. Il excite les uns, gourmande les autres et les pousse devant lui. Saisissant les fuyards par les cheveux, par le cou, par les bras, il les égorge ou les force à descendre dans le fossé, qui paraît trop étroit pour les contenir.

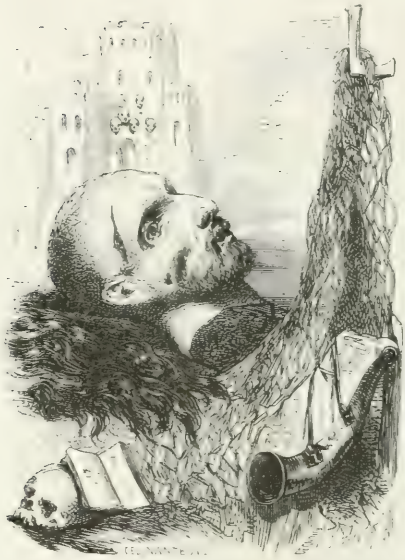
Ainsi descendus ou précipités, les assaillants s'efforcent d'atteindre le second rempart. En même temps le roi de Sarse, dont tous les membres semblent avoir des ailes, bondit de l'autre côté du fossé, malgré le poids de

son corps et de ses armes. Le fossé a plus de trente pas de largeur, et Rodomont le franchit avec la légèreté d'un lévrier; en retombant, il ne fait pas plus de bruit que si ses pieds eussent été garnis d'un feutre épais. Alors il taille en pièces tous ceux qui cherchent à l'arrêter, comme s'ils n'avaient eu d'autres armures qu'une faible peau; tant est grande la force du Sarrasin, tant est fine la trempe de son épée!

Cependant les Chrétiens, pour tromper l'ennemi, ont rempli le fossé de branches d'arbres desséchées et de fascines enduites de poix. Nul d'entre les Sarrasins ne s'en est aperçu, et pourtant il en existe de tous côtés, ainsi que des vases pleins d'huile, de salpêtre et de soufre ; les Chrétiens attendent un signal pour punir la folle audace de ceux qui se croient déjà maîtres du dernier rempart... Soudain le feu éclate sur différents points, et le fossé est en proie à l'incendie. Puis, bientôt, réunies en une gerbe immense d'une hauteur prodigieuse, les flammes s'élèvent et semblent embraser le cercle humide de la lune. La fumée forme un épais nuage qui obscurcit le soleil et la clarté du jour ; on entend une sourde rumeur pareille au roulement sinistre du tonnerre : l'épouvantable harmonie, l'horrible concert des plaintes, des cris et des hurlements de cette foule de malheureux qui meurent victimes de la témérité de leur chef se mêle aux sifflements de la flamme homicide. Mais, seigneur, je ne peux suivre plus longtemps un pareil récit, ma voix faiblit, souffrez que je me repose.

CHANT XV

Tandis que Marsile et Agramant livrent à Paris un assaut terrible et furieux, Logistille remet un livre à Astolphe et lui donne une escorte sûre. — Le paladin s'éloigne, prend Caligorant dans ses propres filets, ôte la vie à Orille en lui arrachant un cheveu et retrouve Sansonnet. — Griffon reçoit de tristes nouvelles de la dame de ses pensées.



La victoire est toujours glorieuse, qu'elle soit due à la fortune, ou qu'elle soit le prix du génie. Mais il faut avouer qu'un triomphe sanglant enlève au chef vainqueur une partie de son mérite. Le seul triomphe digne de palmes immortelles est celui qu'on obtient en ménageant la vie des guerriers. Seigneur, votre illustre victoire vous mérita mille louanges lorsque le lion de Saint-Marc, si redouté sur les mers, fit retentir de ses rugissements l'embouchure et les deux rives du Pô jusqu'à Francolin. Ces rugissements ne pouvaient effrayer ceux qui vous voyaient à leur tête. Vous montrâtes alors votre science de la guerre, et, vainqueur, vous parvîntes à sauver les jours de vos soldats.

Le farouche Rodomont ne connaît point de semblables victoires; il a témérairement précipité ses guerriers dans le fossé, où les flammes les dévorent. Ce gouffre immense n'eût pu les contenir si le feu n'avait pas réduit leurs cadavres en cendres. Onze mille vingt-huit Sarrasins expirent dans cette fournaise, où les a poussés malgré eux l'audace de leur chef. Tous perdent la lumière du jour au sein des flammes les plus brillantes; mais le roi de Sarse échappe à cet affreux trépas. Il franchit d'un bond le large fossé et tombe au milieu des ennemis. S'il y fût descendu avec ses compagnons, il y eût trouvé la fin de ses exploits. Un moment il considère cet abîme de feu; la vue des flammes, les cris et les gémissements qui s'élèvent dans les airs lui font proférer contre le Ciel d'horribles blasphèmes.

Dans le même moment, Agramant livre l'assaut à l'une des autres portes. Croyant les assiégés occupés à repousser Rodomont, il espère s'emparer de la ville par surprise ; il n'amène à sa suite que Bambirague, roi d'Arzilla, le vieux Balivers, le riche Prusion, roi des îles Fortunées, et Malabuferne, roi de Fizan, pays où le printemps est éternel. Plusieurs autres guerriers, des lâches même, que mille boucliers n'auraient point rassurés, marchent avec confiance sur ses pas. Mais son espoir est bientôt déçu. La porte qu'il croyait franchir aisément est gardée par Charlemagne et l'élite de ses paladins, les deux Guy, Ogier le Danois, le roi Salomon, les deux Angelins, le duc de Bavière, Ganelon, Bérenger, Avolin, Avin, Otton et une foule de chevaliers francs, lombards, allemands, moins fameux, qu'animait le désir de se signaler sous les yeux de l'Empereur. Je vous raconterai plus tard leurs prouesses, seigneur ; je dois maintenant me rendre à la prière d'un duc puissant, dont les gestes et la voix m'implorent pour que j'aille le tirer d'embarras !

Il est temps que nous revenions à l'heureux Astolphe, prince d'Angleterre. Affligé d'avoir subi un si long esclavage, il brûle de retrouver son pays natal. La bienfaisante Logistille, dont les soldats ont détruit la flotte d'Alcine, se dispose à le renvoyer dans sa patrie par les chemins les plus sûrs et les plus prompts. Elle fait préparer la meilleure des galères qu'ait portées l'Océan. Puis, pour le dérober aux embûches d'Alcine, elle ordonne à Andronique et à Sophrosine de l'accompagner avec ses vaisseaux dans la mer d'Arabie et le golfe Persique. Elle l'engage à suivre les bords de la Scythie, de l'Inde et des Nabathénéens, et d'arriver ainsi dans la mer de Perse et dans celle d'Érythrée, en évitant les mers boréales, où règne sans cesse le cruel Aquilon ; elle lui conseille surtout de fuir ces climats privés pendant dix mois des rayons du soleil.

Lorsque la sage Fée eut tout disposé, elle permit à Astolphe de partir et lui donna une foule d'instructions qu'il serait trop long de répéter ici. Pour le soustraire aux piéges et aux enchantements, elle lui remit un magnifique livre qu'elle lui recommanda de porter toujours pour l'amour d'elle. Ce livre avait le pouvoir de défendre les mortels contre les maléfices. Des signes particuliers indiquaient le moyen de le consulter aisément. Enfin elle lui fit un autre présent, supérieur à ceux dont les humains disposent. C'était un cor ; ses formidables sons mettaient en fuite tous ceux qui l'entendaient. Ainsi, je le répète, les sons de ce cor étaient horribles et si perçants, qu'ils obligeaient à fuir ; il

n'était point dans l'univers un homme assez hardi pour leur résister. Les vents furieux, les éclats de la foudre, les tremblements de terre n'étaient rien en comparaison! Le bon Astolphe quitte le rivage après avoir remercié la Fée; il vogue sur une mer paisible : le zéphyr seul pousse la proue de son navire, il passe près des côtes embaumées de l'Inde, où sont assises tant de villes superbes et bien peuplées. Il découvre à droite et à gauche une infinité d'îles, et aperçoit la terre de Thomas. Puis le pilote, cinglant vers le nord, côtoie la Chersonèse d'Or et ces riches contrées où le Gange mêle aux flots de la mer ses ondes écumantes; il aperçoit aussi la Taprobane, Coromandel et l'Océan, que resserrent deux rivages. Après de longs circuits, les navigateurs doublent Cochin et quittent les bords de l'Inde.

Pendant le cours du voyage, que protége l'expérience des pilotes, Astolphe demande à Andronique si quelque vaisseau, venu d'Occident, s'est jamais avancé dans ces mers, avec l'aide des rames ou celle des voiles, et si, en partant des Indes, on peut, sans prendre la route de terre, arriver en France ou en Angleterre. « Tu sauras, lui répond Andronique, que de toutes parts l'Océan entoure le monde : ses vagues roulent à la fois sous les zones glacées et sous la zone torride; mais comme le cap d'Afrique s'avance au midi jusqu'au fond des mers, on a pensé que c'était la limite de l'empire de Neptune. Cette opinion arrête les nautoniers, qui n'osent pas tenter de franchir ces barrières; et nul d'entre eux n'a quitté l'Europe pour pénétrer dans ces régions. A la vue de ce promontoire immense, tous retournent sur leurs pas et croient que la terre s'étend jusqu'à l'autre hémisphère. Cependant, dans la suite des temps à venir, d'autres Argonautes, de nouveaux Tiphys, venus des extrémités de l'Occident, s'ouvriront des routes inconnues. Les uns, après avoir fait le tour de l'Afrique, suivront les côtes habitées par les nègres. Parvenus jusqu'au signe que traverse le soleil quand il sort du Capricorne pour éclairer nos climats, ils reconnaîtront que le promontoire semble diviser en deux ces mers qui n'en forment qu'une seule. Ils exploreront ainsi tous les bords, toutes les îles voisines de l'Arabie, de la Perse et de l'Inde. D'autres navigateurs, partis de ces rivages que créa la main d'Hercule, imiteront la course du soleil; ils découvriront des terres nouvelles et un monde nouveau. Je vois la sainte Croix et l'étendard de l'Empire s'élever sur une verte plage. Je vois les chefs qui conduiront ces navires à la conquête de merveilleux pays. Dix de ces héros mettront en fuite des milliers d'ennemis. Ces royaumes subiront la loi de l'Aragon. Partout la victoire couronnera les soldats de Charles-Quint! L'Éternel veut que cette route, inconnue jusqu'ici, reste encore ignorée pendant plusieurs siècles; il la révélera aux humains quand le sceptre du monde sera aux mains du plus sage empereur qui ait paru depuis Auguste. Je vois naître, sur les bords du Rhin, du sang d'Autriche et de celui d'Aragon, un prince brave parmi les plus vaillants. A sa voix Astrée descendra du haut des cieux, et les Vertus, bannies de la terre par la Corruption, reviendront de leur exil. La puissance divine lui accordera non-seulement les États qu'ont possédés avant lui Auguste, Trajan, Marc Aurèle et Sévère, mais encore de si vastes régions que son em-

pire ne verra point le coucher du soleil. Pour accomplir les décrets du Tout-Puissant, tous les peuples viendront se ranger sous la bannière de ce grand empereur. Les chefs de ses flottes et de ses armées seront des capitaines invincibles. Fernand Cortez soumettra à ses lois de nouvelles cités et des royaumes si lointains, que leur nom n'est pas venu jusqu'à nous. Un Prosper Colonne, un marquis de Pescaire, un jeune marquis Du Guast feront regretter aux chevaliers de France leurs entreprises contre l'Italie. Semblable au destrier fougueux qui dans la carrière atteint et dépasse bientôt ceux qui le précèdent, le dernier de ces héros s'approche des deux autres et va leur ravir la palme du triomphe. En récompense de sa valeur et de sa fidélité, Alphonse (c'est le nom du héros), à peine âgé de vingt-six ans, deviendra généralissime des troupes de l'Empereur. Avec l'aide de tels capitaines, Charles-Quint sauvera ses bataillons, gardera ses conquêtes et soumettra l'univers; sa puissance n'aura d'autres limites que les pays les plus reculés de l'ancien continent; il dominera sur les mers d'Europe et d'Afrique tant qu'André Doria combattra pour lui! André Doria, l'exterminateur des infâmes corsaires! Bien que le grand Pompée ait jadis accompli de semblables exploits, sa gloire fut moins éclatante; car les pirates n'avaient point autrefois des forces égales à celles du plus puissant des empires. Doria, par son

courage et son génie, purgera les mers. Son nom seul fera trembler les corsaires, des rives de Calpé aux embouchures du Nil. Guidé par ce héros, Charles viendra ceindre la couronne impériale en Italie, et devant lui s'ouvriront les portes de toutes les cités. Le seul prix de tant de services, le seul que Doria voudra solliciter, ce sera la liberté de sa patrie, que d'autres, plus ambitieux, auraient tente d'asservir. Ce patriotisme, si pur et si désintéressé,

lui vaudra plus de gloire que n'en obtint César par ses victoires en France, en Espagne, en Angleterre, en Thessalie et en Afrique. Octave et Antoine, son rival, ont par leurs excès terni leur renommée. Honte éternelle à ceux qui veulent dorner des fers à leur pays! Qu'ils rougissent au nom seul de Doria! Et, lorsque l'Empereur accablera ce grand homme de bienfaits, Doria partagera avec ses compagnons le fruit de ses triomphes et recevra en outre cette riche principauté de la Pouille, où s'étaient établis les Normands. Charles n'est pas moins magnifique envers ses autres généraux. Je le vois récompenser leurs services par le don de cités, de provinces et de vastes domaines; son âme se plaît à répandre les bienfaits : la conquête de nouveaux royaumes ne le rendrait pas plus heureux. »

C'est ainsi qu'Andronique révèle au prince d'Angleterre les futurs exploits des capitaines de Charles-Quint; Sophronique, pendant ce temps, dirige le navire, repousse ou captive les vents. Déjà les voyageurs sont au milieu du vaste golfe Persique; et, peu de jours après, ils arrivent dans ce golfe auquel les anciens mages ont donné leur nom : ils arrêtent sur ses bords la poupe de leur vaisseau. Désormais à l'abri de l'amour et de la haine d'Alcine, Astolphe suit la route de terre. Il traverse des plaines et des bois, franchit des montagnes et des vallées, tantôt au milieu du jour, tantôt pendant les ténèbres; souvent il est attaqué par des brigands. Parfois il rencontre des lions rugissants, des serpents gonflés de venin, et d'autres monstres hideux; mais les moindres sons du cor magique suffisent pour les mettre en fuite. Il pénètre dans l'Arabie Heureuse, pays fertile d'où viennent la myrrhe et les parfums. Le phénix a choisi ce séjour, qu'il préfère au reste du monde. Il parvient jusqu'aux bords de cette mer dont les flots, libérateurs d'Israël, engloutirent les soldats de Pharaon. Enfin il touche à la terre des héros. Longtemps il suit les rives du fleuve Trojan, monté sur un coursier sans pareil, telle est sa légèreté que le sable, l'herbe nouvelle, la neige même ne conservent point la trace de ses pas; il effleurerait à peine la cime des vagues. Dans sa course impétueuse, il devance la foudre, l'ouragan et la flèche que lance un bras vigoureux : le malheureux Argail fut autrefois son maître. Fils de la flamme et du vent, il n'a point savouré l'herbe et les pâturages; l'air forme sa seule nourriture : son nom est Rabican.

Astolphe est près des lieux où Trojan se jette dans le Nil, et, avant de parvenir à l'embouchure de ce dernier, il voit une barque s'avancer rapidement vers lui. Un vieil ermite, dont la barbe blanche tombe jusqu'à la ceinture, se tient à la poupe; il invite le paladin à monter dans sa nacelle : « Mon fils, lui crie-t-il, si tu ne hais pas la vie, si tu ne veux point périr aujourd'hui, accours, je vais te passer sur l'autre rive; la route que tu suis te mènerait à la mort. A six milles d'ici est une caverne sanglante, où demeure un géant effroyable qui surpasse de huit pieds la taille d'un homme ordinaire. Les voyageurs, les pèlerins ne peuvent se soustraire à sa cruauté; le scélérat les assomme, les écorche, les déchire, et quelquefois même les dévore tout vivants. Il se plaît à faire des filets, qu'il dispose près de son antre, et il les cache dans la poussière avec tant d'art et d'adresse, qu'on ne peut les aper-

cevoir. Puis les voyageurs, épouvantés par les cris de ce géant, vont se jeter dans les piéges. Alors il achève en riant de les envelopper, puis il les entraîne dans sa demeure sans s'inquiéter si c'est une damoiselle ou un chevalier, un noble ou un vilain! Il suce leurs cervelles et leur sang, ronge la chair jusqu'aux os, qu'il disperse dans la campagne, et place autour de sa caverne leur peau comme un trophée. Mon fils, hâte-toi donc de prendre cette autre

route; elle te mènera sans danger jusqu'à la mer. — Je te rends grâce de ton avis, bon père, répond le paladin; mais, quand l'honneur l'exige, je méprise le danger, car l'honneur m'est plus cher que la vie. Tu me conseilles en vain de changer de route; je vais, au contraire, à la recherche de cette caverne. Parfois on peut sauver sa vie en sacrifiant l'honneur, mais je ne sauverai jamais la mienne à ce prix. Si je succombe, j'aurai subi le sort de plusieurs autres! Dieu secondera peut-être mes projets, et, si je triomphe de ce monstre, j'aurai ouvert la route à une multitude de pèlerins. En exposant ma vie, j'ai du moins la pensée que mon trépas pourra être utile à une foule de voyageurs. — Va donc en paix, mon cher fils, lui dit l'ermite, puisse l'archange Michel descendre par l'ordre de Dieu, du haut des régions célestes, pour te protéger et te défendre! » A ces mots, le vieillard le bénit; et le bon Astolphe, mettant son espoir plutôt dans les sons du cor que dans sa bonne épée, continue de suivre la même rive.

Un petit sentier sablonneux, entre le fleuve et des marais, conduit à l'antre solitaire du géant. Autour de ces lieux inconnus sont les têtes et les corps décharnés des malheureux tombés sous les coups du monstre; chaque ouverture, chaque créneau laisse voir ces tristes débris. Ainsi, dans l'Apennin, un chasseur, fier des périls qu'il a bravés, suspend aux portes de son château les têtes, les peaux, les griffes cruelles des ours qu'il terrassa. Le géant

orne sa demeure des ossements de ceux qui ont fait résistance : les restes des autres sont abandonnés sur le sol, et les fossés sont remplis de sang.

Caligorant (c'est le nom du monstre qui pare les murs de son repaire de ces horribles trophées), Caligorant veille sans cesse sur sa porte. A la vue du jeune duc qui s'avance de loin, il a peine à contenir sa joie : depuis deux mois passés il n'a point aperçu de proie nouvelle. Il court aussitôt se cacher entre les touffes hautes et épaisses des roseaux d'un vaste marais ; il se prépare à saisir le paladin par derrière pour le vaincre plus aisément : telle est sa manière d'attaquer les voyageurs. Dès qu'Astolphe a découvert le géant, il arrête son cheval, pour ne point tomber dans les piéges dont l'ermite l'a prévenu, et il a recours à son cor, qui produit si bien son effet ordinaire, que Caligorant fuit saisi d'effroi et d'épouvante. Astolphe continue à sonner, et le géant se sauve avec plus de vitesse. Éperdu de frayeur, il va de lui-même se jeter dans ses propres filets, qui l'enveloppent de toutes parts et le renversent par terre. Astolphe accourt pour lui trancher la tête : la mort du brigand doit venger le trépas de mille infortunés ; mais tuer cet homme sans défense, dont le cou, les bras, les mains et les pieds sont chargés de liens, lui paraît une action indigne de son courage. Les filets, ouvrage du célèbre Vulcain, sont de l'acier de la plus fine trempe et travaillés avec tant d'art que personne n'eût pu en dénouer une seule maille, ni la briser. Vulcain, jaloux, voulut jadis surprendre Vénus et Mars, et il forgea ces rets, que Mercure déroba pour saisir Chloris, la belle Chloris, qui, au lever du soleil, voltige derrière l'Aurore quand elle répand sur la terre les roses, les violettes et les lis. Le dieu l'atteignit un jour près des lieux où le grand fleuve d'Éthiopie porte dans la mer la masse inégale de ses eaux. Ces filets furent, durant plusieurs siècles, conservés à Canope, sur les autels d'Anubis. Trois mille ans après, l'impie Caligorant saccagea la ville, s'empara du chef-d'œuvre de Vulcain, et brûla le temple. Depuis lors, le perfide apprit l'art de les placer sous le sable avec tant d'habileté, que ses victimes étaient retenues à la fois par le cou, par les bras et par les jambes.

A l'aide d'une chaîne, Astolphe lie les mains de Caligorant derrière son dos et le met ainsi dans l'impossibilité de se dégager. Le géant se lève, plus docile qu'une jeune fille, et le paladin se résout à l'emmener avec lui dans les villes, dans les châteaux et dans les bourgs. Il lui fait porter, sur ses vastes épaules, ses rets, son casque et son boucher. Sur son passage, tous les peuples se réjouissent de voir enfin les chemins libres pour les pèlerins. Astolphe marche rapidement et arrive aux vastes sépulcres de Memphis, près de laquelle s'élèvent les célèbres pyramides : la ville du Caire est non loin de là. Tout le peuple accourt pour voir le géant si redouté. « Comment est-il possible, s'écrie-t-on, que ce jeune guerrier ait enchaîné un monstre gigantesque ! » On l'arrête, on l'entoure, on le comble d'honneurs.

Le Caire n'était point alors aussi vaste que nous le voyons. Dix-huit mille rues, que bordent des maisons à trois étages, ne peuvent suffire aujourd'hui à son immense population, et l'on voit les habitants dormir sur le seuil des palais. Celui du prince est d'une magnificence, d'une étendue surprenantes ;

quinze mille gardes, tous chrétiens renégats, y sont logés avec leurs familles et leurs coursiers. Astolphe, jaloux de savoir le nombre de bras dont se compose l'embouchure du Nil, se dirige vers Damiette, bien qu'il ait entendu dire que tous les voyageurs risquent de perdre la vie en prenant cette route.

Au delà de ce port, dans une tour, demeure un brigand, terreur des pèlerins et des habitants d'alentour. Ses ravages s'étendent jusqu'à la cité : rien ne lui résiste. Vainement les guerriers qui l'ont combattu ont criblé son corps de mille blessures, aucun n'a pu le faire périr. L'Anglais prend le généreux dessein d'attaquer Orrile (c'est le nom du brigand), et de voir si la Parque pourra trancher le fil de ses jours. Il traverse Damiette et s'avance vers l'embouchure du Nil. La grande tour, demeure de ce monstre, né d'une fée et d'un lutin, domine le rivage. Astolphe trouve Orrile aux prises avec deux chevaliers. Griffon le Blanc et Aquilant le Noir, tous deux fils d'Olivier et célèbres par leur valeur, ont peine à lui résister. Le géant, il est vrai, a su se ménager un grand avantage ; il s'est fait accompagner de l'un de ces monstres féroces qui, cachés au fond du lit du fleuve ou sur ses bords, s'élancent sur le voyageur imprudent ou sur les malheureux nautonniers. Cependant les deux frères ont renversé cet animal : il gît sur le sable ; mais Orrile peut se passer de son aide. Plusieurs fois les chevaliers ont mis en pièces le corps de leur adversaire, sans parvenir à lui ôter la vie : ses bras, ses jambes tombent sur le sol, et il les remet en place comme s'ils eussent été de cire. Griffon et Aquilant lui ont maintes fois fendu la tête jusqu'aux dents et à la poitrine, les deux parties se rejoignent et le géant sourit. Les chevaliers s'irritent de voir tant d'efforts inutiles. Avez-vous vu tomber d'en haut au fond d'un vase l'argent liquide que les alchimistes nomment mercure ? Il s'éparpille d'abord en mille gouttelettes qui se rassemblent aussitôt. De même les membres d'Orrile se réunissaient à son corps. Lui tranchait-on la tête, il la cherchait en tâtonnant, la saisissait par le nez ou par les cheveux,

et la fixait sur ses épaules comme avec des clous. Lorsque Griffon parvenait à la ramasser et à la jeter dans le fleuve, Orrile, excellent nageur, plongeait comme un poisson et reparaissait sain et sauf. Deux dames richement vêtues, l'une de blanc, l'autre de noir, se tenaient sur la rive et regardaient ce combat, qu'elles avaient provoqué. Les fils d'Olivier ont été élevés par ces fées bienfaisantes. Tous deux, encore à la mamelle, furent arrachés aux serres cruelles de deux oiseaux monstrueux, qui les avaient ravis à la tendresse de Gismonde, leur mère, pour les transporter dans un pays lointain. Mais personne n'ignore cette histoire; qu'ai-je besoin de la raconter? Il est vrai que l'auteur, trompé sur le nom de leur père, l'a confondu avec un autre. Qu'importe, après tout! Nous disions donc que les deux chevaliers avaient commencé la lutte pour obéir aux fées. Le jour, brillant encore dans les îles Fortunées, a disparu de ces climats; déjà l'ombre s'épaissit et l'on ne peut plus distinguer les objets qu'aux lueurs faibles et inégales de la lune : Orrile rentre dans sa tour. Les deux fées ont sans doute voulu suspendre le combat jusqu'au retour du soleil. Astolphe a sur-le-champ reconnu Griffon et Aquilant à leurs armes et à leurs coups terribles; il s'empresse de les saluer. Les deux frères voient le chevalier du Léopard (c'est le nom que porte le jeune duc à la cour d'Angleterre), et ils l'accueillent avec joie.

Les fées conduisent dans leur palais les intrépides paladins; de jeunes demoiselles, des écuyers qui portent des flambeaux viennent à leur rencontre. Ils quittent leur armure et confient leurs coursiers à de nombreux serviteurs. Puis, aux bords d'une claire fontaine, sous de frais ombrages, ils trouvent un festin préparé. Astolphe n'oublie pas de bien attacher Caligorant avec une énorme chaîne au tronc d'un vieil arbre que les plus fortes secousses ne pourraient briser. Pour plus de sûreté, et afin qu'il ne puisse se délier pendant la nuit et attaquer les paladins plongés dans le sommeil, dix gardes sont chargés de veiller sur lui. L'excellence des mets est le moindre attrait de ce souper; on y parle volontiers et longuement d'Orrile et de ses incroyables facultés. Comment s'imaginer qu'il puisse retrouver et réunir à son corps ses bras et sa tête que le fer en a séparés, pour revenir ensuite plus fort et plus terrible? Astolphe a lu, dans son livre où l'on indique le moyen de détruire les enchantements, que la vie d'Orrile dépend d'un cheveu placé au sommet de sa tête. Ce cheveu coupé, le brigand recevra la mort; mais le livre n'apprend pas la manière de distinguer ce cheveu parmi ceux de l'épaisse crinière d'Orrile. Le chevalier anglais se promet de remporter la victoire si les deux frères lui permettent de combattre. Aquilant et Griffon lui cèdent leur place, bien convaincus qu'il s'épuisera en vains efforts.

Au lever de l'aurore, le géant, armé d'une massue, descend dans la plaine; Astolphe se sert de son épée : aussitôt une lutte terrible commence. Un seul des coups d'Astolphe doit être mortel. La main et la massue du monstre, son bras droit, son bras gauche tombent tour à tour sur la poussière; tantôt l'Anglais le perce d'outre en outre, et tantôt il l'accable de coups : mais sans cesse le géant rattache ses membres. Cependant un nou-

veau coup fait voler la tête loin des épaules du monstre ; le paladin, plus alerte que lui, se jette en bas de son coursier, saisit d'une main la chevelure sanglante et remonte sur Rabican avant qu'Orrile ait pu le prévenir. Celui-ci cherche longtemps sa tête sur la poussière ; mais il s'aperçoit enfin qu'on l'emporte au milieu de la forêt, et, pressant son cheval, il poursuit vivement le ravisseur. Il veut crier : « Arrête ! arrête ! reviens ! » C'est en vain ; Astolphe lui a ôté la bouche. Il se sert de ses talons, qui lui restent, et veut atteindre Rabican, mais le rapide coursier franchit en un clin d'œil un espace immense, et le duc a le temps de chercher parmi les cheveux celui auquel la vie du géant est attachée. Comment le reconnaître ? Tous sont d'égale longueur. « Mieux vaut les couper tous à la fois ! » s'écrie le paladin. Au lieu des ciseaux et du rasoir, qui lui manquent, il saisit son épée de fine trempe ; puis, prenant la tête par le nez, il la dépouille en un instant de sa chevelure. Le visage aussitôt devient pâle et livide, les yeux tournent, le corps roule à terre et reste immobile. Astolphe, tenant toujours cette tête où sont les empreintes du trépas, retourne vers les dames et les chevaliers,

et leur montre Orrile étendu sur le sable. Je ne sais si Aquilant et Griffon sont réellement satisfaits d'une victoire dont ils sont peut-être jaloux en secret ; je pense aussi que les deux fées ne peuvent s'en réjouir, car elles ont mis les fils d'Olivier aux prises avec Orrile pour les préserver du sort dont ils sont menacés en France, et elles espèrent les dérober ainsi à de funestes influences.

Dès que le gouverneur de Damiette est informé de la mort du géant, il lâche un pigeon qui porte un billet sous son aile. Cet oiseau arrive au Caire, et, selon la coutume des Égyptiens, on en expédie un second pour une autre ville ; de sorte que tous les habitants apprennent promptement cette

heureuse nouvelle. Astolphe presse les paladins de quitter l'Orient et de venir défendre la sainte Église et l'empire romain. Aquilant et son frère n'ont point besoin d'être excités pour cela, car ils brûlent de conquérir la gloire au sein de leur pays. Ils prennent congé des bienfaisantes fées, dont les larmes et l'affliction ne peuvent les retenir.

Astolphe et les fils d'Olivier désirent, avant de retourner en France, visiter les saints lieux, témoins du sacrifice d'un Dieu fait homme. Sur la gauche, ils auraient pu prendre une route plus agréable, moins difficile, et qui ne s'éloignait jamais des bords de la mer ; mais ils choisissent un autre chemin, horrible et escarpé, qui abrégera de deux jours leur voyage à la sainte capitale de la Palestine. Comme ils ne doivent y trouver ni herbe ni eau, ils se munissent de ce qui peut leur être nécessaire et chargent leurs bagages sur les épaules de Caligorant, qui eût, sans grande peine, porté une grosse tour. Après avoir essuyé de nombreuses fatigues au travers d'un pays montagneux et sauvage, ils découvrent, de la crête élevée d'une montagne, la terre sainte et sacrée où l'amour suprême voulut laver et effacer, par son propre sang, tous les crimes du genre humain.

Aux portes de la ville, ils rencontrèrent un jeune chevalier qu'ils connaissaient : il s'appelait Sansonnet de la Mecque. Fameux par sa justice, sa valeur et sa bonté, il joignait aux fleurs de la jeunesse la prudence des vieillards ; Roland l'avait converti, puis baptisé de sa propre main. Sansonnet était alors occupé à élever une forteresse pour arrêter les incursions du soudan d'Égypte ; il comptait entourer la montagne du Calvaire d'un mur de deux milles d'étendue. Les trois paladins reçurent de lui un accueil amical ; il les conduisit dans l'intérieur de la ville et voulut les recevoir dans son palais. Charlemagne lui avait confié le gouvernement et la défense de la terre sainte. Astolphe lui fit don de son géant, qui, capable de soulever les plus gros fardeaux, était plus utile que dix bêtes de somme. Il lui fit aussi présent de ses magnifiques filets d'acier. Sansonnet lui offrit à son tour un riche baudrier et des éperons d'or qui avaient, disait-on, appartenu au saint libérateur de la jeune vierge menacée par un dragon. Le paladin avait trouvé ces éperons d'or dans les murs de Jaffa, dont il s'était emparé. Après avoir reçu l'absolution de tous leurs péchés dans un monastère, sainte retraite où tout respirait l'édification et la piété, les voyageurs visitèrent les lieux où s'étaient accomplis les mystères de la Passion ; maintenant, à la honte éternelle des chrétiens, ces mêmes lieux sont profanés par les infidèles. L'Europe entière est en armes ; pourquoi donc tous ses enfants, brûlant de combattre, ne portent-ils pas la guerre chez leurs vrais ennemis ?

Pendant que l'aspect des saints lieux remplissait leur âme de pieux sentiments, un pèlerin grec apporta à Griffon de funestes et tristes nouvelles, qui jetèrent au fond de son âme le trouble et l'affliction ; les prières et les oraisons furent aussitôt mises de côté. Par malheur, Griffon aimait depuis longtemps une femme nommée Origile. Entre mille, elle eût remporté le prix de la grâce et de la beauté. Mais elle était d'un naturel si pervers et si déloyal, que ni continent ni îles n'en ont produit de plus détestable. Griffon, à son

départ de Constantinople, avait laissé cette belle en proie à une fièvre violente, et, au moment où il espérait la revoir, il apprit qu'elle était partie pour Antioche avec un nouvel amant. « Sa jeunesse, disait-elle, l'empêchait de dormir seule plus longtemps. » Griffon, désespéré, soupirait nuit et jour ; ce qui a coutume de plaire et de charmer lui devenait insupportable. Plus les traits de l'amour s'enfoncent en notre cœur, et plus, vous le savez, il est cruel de ne pouvoir se plaindre sans avoir à rougir. Aquilant lui avait mille fois reproché sa faiblesse afin de l'arracher à un joug humiliant. Toujours Griffon excusait son amante, tant nous sommes aveugles pour l'objet de notre amour ! L'infortuné prit donc le parti de s'éloigner sans avertir son frère, et de pénétrer dans les murs d'Antioche pour y enlever la souveraine de son cœur. Il espérait en même temps tirer du ravisseur une éclatante vengeance. Nous verrons dans le chant suivant comment il exécuta son dessein, et je raconterai les aventures de son voyage.

CHANT XVI

Griffon trouve Origile en la compagnie du vil Marton, qu'elle fait passer pour son frère. — Le sire de Montauban arrive au camp dans l'instant où son secours est le plus nécessaire. — Tandis que Rodomont fait un grand carnage dans l'enceinte des murs, Renaud massacre les guerriers de la plaine. Leurs coups et leurs exploits sont les mêmes.

Combien les peines d'amour sont nombreuses et cruelles! Hélas! je les connais presque toutes et j'en puis parler savamment. Si j'ai dit, si j'ai écrit ailleurs que telle est légère et que telle autre est affreuse, croyez-en mon expérience. Je l'ai dit, je ne cesserai point de le répéter, tant qu'il me restera un souffle de vie, celui qui aime une beauté digne d'hommages, fût-elle rebelle à ses désirs ou insensible à sa constance et à ses transports, cet amant ne doit point se plaindre de ses tourments! Ah! plutôt à plaindre cent fois celui qu'ont asservi de séduisants regards, une belle chevelure et la trompeuse enveloppe d'un cœur vil! Veut-il briser sa chaîne, comme le cerf blessé il emporte avec lui le trait fatal. L'infortuné, malgré sa honte, essaye vainement de briser ses fers.

Le jeune Griffon subissait ce triste sort; il savait son erreur et ne pouvait vaincre son amour : il sentait son avilissement, mais un penchant irrésistible le dominait; quelque perfide et coupable que fût Origile, une puissance secrète l'entraînait vers elle. Je continuerai donc cette curieuse histoire. Vous savez que Griffon sortit de la cité sainte à l'insu de son frère, qui lui reprochait sa faiblesse; il prit à gauche une route assez belle et assez fréquentée, du côté de Rama.

Après six jours de marche, il arrive à Damas de Syrie, d'où il part pour Antioche. Non loin de Damas, il rencontre le chevalier qui a séduit Origile. La fleur n'est pas mieux assortie à sa tige que ces deux cœurs corrompus ne

se conviennent l'un à l'autre. Tous deux sont également inconstants, perfides et traîtres. Tous deux possèdent l'art de dissimuler leurs vices sous un extérieur gracieux. Ce chevalier, monté sur un beau coursier caparaçonné, marche aux côtés d'Origile, dont la robe est d'or et d'azur. Couvert

d'armes brillantes, il désire paraître avec magnificence aux joutes de Damas. Derrière lui sont deux écuyers qui portent son casque et son bouclier. Le soudan de Damas fait annoncer un tournoi, et plusieurs chevaliers s'y rendent richement équipés. A la vue de Griffon, l'infâme Origile est saisie de terreur; elle sait que son nouvel amant n'aura ni la force ni le courage de la protéger, et elle craint la vengeance du prince. Cependant elle maîtrise sa frayeur; sur ses traits on ne remarque aucun signe de trouble. Puis, exécutant un projet arrêté d'avance avec son complice, elle feint la joie la plus vive, s'approche de Griffon, l'enlace dans ses bras et le presse sur son cœur. A ces caresses elle joint de tendres paroles : « Est-ce donc là, s'écrie-t-elle tout en pleurs, l'accueil que tu réserves à celle qui t'adore? Pendant douze mois entiers tu m'as abandonnée sans nul souci ! Ah ! si j'eusse été condamnée à t'attendre, je serais morte d'amour. J'avais espéré que tu reviendrais de Nicosie près de celle qu'une fièvre brûlante consumait et mettait aux portes du tombeau. Que devins-je en apprenant ton excursion en Syrie ! Incertaine de te revoir, je fus souvent près de m'ôter la vie; mais la fortune, moins cruelle que toi, m'a envoyé un frère pour protéger mon honneur pendant que je te chercherais. Elle permet maintenant notre rencontre, le plus grand des bienfaits pour moi ! Une trop longue attente m'eût sans doute fait périr de désespoir. »

Plus rusée que le renard, l'adroite Origile continue ses reproches avec tant d'adresse, qu'elle parvient à faire retomber tous les torts sur Griffon; elle lui persuade qu'elle est unie à son compagnon par des liens de parenté et qu'un même père leur a donné le jour. Enfin, elle colore si bien ses mensonges qu'on eût dit, à les ouïr, paroles de saint Jean et de saint Luc. Griffon n'ose plus accuser de perfidie cette femme plus méchante encore

que belle ; il oublie sa vengeance, et, trop heureux de pouvoir s'excuser, il comble d'égards le vil chevalier qu'il s'imagine être son frère. Ils arrivent ainsi aux portes de Damas. Griffon apprend de son rival que le roi doit y tenir une cour splendide, et que tous les paladins, sans égard pour les religions, y seront libres et en sûreté pendant la durée des joutes. Mais, seigneur, je ne porte pas assez d'intérêt à une femme perfide qui a trahi mille et mille amants pour ne pas suspendre son histoire. Je retournerai plus volontiers vers ces deux cent mille combattants et près de ces flammes immenses qui remplissent d'horreur et d'effroi les habitants de Paris. Au moment où je les ai quittés, Agramant vient d'attaquer celle des portes qu'il croit la moins bien défendue. C'est pourtant la mieux gardée, car Charlemagne s'y trouve en personne avec ses plus vaillants capitaines : les deux Guy, les deux Angelin, Avolio, Othon, Angelier, Avin et Bérenger. Les deux armées, brûlant de se signaler sous les yeux de leurs princes et de mériter la gloire ou des récompenses, s'attaquent avec fureur. Agramant perd une foule de guerriers ; le nombre des morts atteste aux vivants toute l'audace de leur entreprise. Une grêle de flèches tombe sur eux comme une pluie d'orage ; les cris qui s'élèvent font trembler la voûte céleste. Mais, ô puissant Charlemagne, ô grand Agramant, je vous quitte pour parler du Mars africain, de l'effrayant et redoutable Rodomont, qui a déjà pénetré dans l'enceinte des murs.

Je ne sais, seigneur, si vous vous rappelez que ce Sarrasin féroce, voyant ses soldats au milieu d'un ardent brasier, entre le premier et le second rempart, spectacle horrible! était sauté de l'autre côté, dans la ville même. A l'aspect de ce guerrier terrible couvert d'armes étranges et de la peau écailleuse d'un serpent, les vieillards et le peuple poussent un cri, et d'affreuses plaintes accompagnent le frémissement de leurs mains tremblantes. Ceux qui peuvent fuir à temps cherchent un asile dans leurs maisons et dans les temples ; mais le cruel, faisant tournoyer son épée, ne le permet qu'à un bien petit nombre ; il enlève à ceux qu'il atteint une jambe, un bras, la tête! Il pourfend l'un, coupe l'autre en deux, et de tous ceux qu'il tue, qu'il blesse ou qu'il menace, nul n'ose soutenir ses regards. Ainsi le tigre monstrueux égorge les timides troupeaux des plaines de l'Hyrcanie et des bords du Gange. Tel encore un loup déchire les chèvres et les agneaux dans les prairies, que font souvent trembler les secousses du mont porté par Typhée. Le Sarrasin déploie toute sa férocité, non pas contre des fantassins ou des chevaliers, mais contre une lâche populace qui eût mérité de mourir en voyant le jour. Il ne peut tuer en face un seul de ceux qu'il moissonne. Il parcourt rapidement la rue longue et peuplée qui aboutit au pont Saint-Michel ; son épée sanglante, toujours en mouvement, massacre sans distinction le maître et le valet, le juste et le pécheur. La religion ne protége point le prêtre, l'innocence de son âge ne sauve pas l'enfant. Les yeux les plus touchants, les joues les plus vermeilles n'arrêtent point son bras. Il poursuit et frappe le vieillard et s'abreuve du sang de tous les âges ; il ne considère ni le sexe, ni la condition des victimes. Bientôt le massacre ne suffit pas au plus féroce, au plus impie des mor-

tels. Il s'irrite à la vue des édifices et brûle les palais et les églises profanées. La plupart des maisons de Paris étaient alors construites en bois, et on le croira sans peine, puisque aujourd'hui six sur dix sont encore bâties de la

sorte. Les flammes ne sont point assez promptes pour le barbare; il arrache les colonnes et les toits des maisons. Ah! seigneur, la plus grosse bombarde que vous ayez vue dans Padoue produit moins de ravages que le roi d'Alger avec ses seules mains. Si les dehors eussent été assaillis avec la même vigueur tandis qu'il promenait dans l'intérieur le fer et l'incendie, Paris eût été perdu sans ressource; mais Agramant était attaqué lui-même par les troupes que le prince d'Angleterre avait amenées, sous la protection de Michel et du Silence. Dans l'instant où Rodomont franchissait le fossé, Dieu permit que Renaud, la fleur de la maison de Clermont, arrivât avec les Anglais et les Écossais. A l'aide de barques et de pontons, il avait traversé le fleuve à trois lieues au-dessous de Paris. Puis il avait pris sur la gauche une route détournée, avec six mille archers à pied rangés sous la bannière d'Odoard, et deux mille cavaliers commandés par le brave Ariman. Soudain il pénètre dans la ville par le chemin qui, des côtes de Picardie, conduit directement aux portes Saint-Denis et Saint-Martin. Les bagages et les chariots ont pris la même route, tandis qu'avec le reste de son armée il a fait un plus long détour; les Anglais et les Écossais sont munis de bateaux et de ponts pour traverser le fleuve. Cet obstacle franchi, les ponts sont rompus, et Renaud range ses troupes en bataille.

Après avoir choisi un lieu élevé d'où il puisse être vu et entendu de tous, le héros rassemble autour de lui les barons et les capitaines, et leur adresse

ce discours : « Seigneurs, vous devez rendre grâces au Ciel de vous avoir amenés en ces lieux, où, pour prix de quelques fatigues, vous allez conquérir une gloire éternelle supérieure à celle des plus célèbres nations de l'univers. Vos bras sauveront deux puissants monarques : votre roi d'abord, dont vous avez juré de défendre les jours et la liberté ; puis le plus grand empereur qu'ait enfanté le monde. Vous sauverez une foule de princes, de ducs, de marquis, de seigneurs, de chevaliers de divers pays. Les Parisiens ne vous devront pas seulement la conservation de leur ville, mais le salut d'êtres chéris pour lesquels ils craignent davantage, leurs femmes, leurs enfants et les vierges pieuses que les cellules ne sauraient dérober à la profanation. La délivrance de Paris, c'est le salut des pays voisins ; et, comme toutes les nations de la chrétienté ont dans cette cité quelques-uns de leurs guerriers, toutes vous porteront la même reconnaissance que les autres villes de France. Si les anciens décernaient une couronne à celui qui sauvait la vie d'un citoyen, quelle sera la récompense des libérateurs d'un peuple immense ! Si la fortune envieuse ou jalouse, si la faiblesse de vos courages font échouer ce généreux dessein, la chute de ces murailles sera, soyez-en sûrs, le signal de la perte de l'Italie, de l'Allemagne et de toutes les nations qui adorent le Dieu mort sur la croix. Votre pays, que protégent les flots et son éloignement des côtes d'Afrique, ne sera point à l'abri des fureurs de ces barbares. Ne les vit-on pas autrefois traverser le détroit de Gibraltar, passer au delà des Colonnes d'Hercule et saccager votre île? Que n'oseront-ils point s'ils se rendent maîtres du royaume de France ! Quand bien même l'honneur et l'intérêt commun n'animeraient point vos courages, le devoir, la religion vous ordonnent de secourir vos frères. Bientôt ces ennemis, sans armes, sans discipline, sans expérience de la guerre, céderont à des héros réputés invincibles. »

Ce discours, des paroles plus énergiques encore, prononcés d'une voix forte, excitent l'ardeur belliqueuse des barons et des soldats. C'était, suivant le proverbe, donner de l'éperon au vigoureux coursier qui déjà vole rapidement. Renaud a fini de parler; il divise ses troupes en trois corps et les fait avancer sans bruit, sans rumeur. Zerbin a l'honneur de la première attaque et se dirige vers les bords de la Seine. Les Irlandais se déploient dans la plaine et forment l'arrière-garde. Au centre sont les Anglais, commandés par le duc de Lancastre. Toutes ses dispositions ainsi prises, Renaud court le long du rivage pour rejoindre Zerbin. Bientôt il aperçoit le roi d'Oran, le roi Sobrin et divers corps ennemis qui, postés à un tiers de mille en avant des Maures d'Espagne, gardent le camp de ce côté. A cette vue, l'armée chrétienne, guidée jusqu'alors par l'Ange et le Silence, ne peut plus retenir ses cris. Le son des trompettes, le cliquetis des armes, les clameurs guerrières s'élèvent jusqu'au ciel et jettent l'épouvante au cœur des infidèles. L'impatient Renaud met sa lance en arrêt, s'élance en avant, et, tel qu'un tourbillon précurseur d'une horrible tempête, il tombe avec Bayard au milieu des Sarrasins. Tous le reconnaissent, et déjà leurs mains ne soutiennent plus leurs armes, leurs jambes vacillent dans les étriers,

leurs corps tremblent sur les arçons. Le roi Pulian n'a jamais vu Renaud, et ne partage point la terreur générale; il s'affermit sur la selle, rassemble ses forces, met sa lance en arrêt et vole à sa rencontre. De son côté le fils d'Aimon, ou plutôt le fils de Mars, montre cette dextérité, ce sang-froid et cette vaillance qui lui ont acquis une si grande renommée. Les lances, dirigées avec une égale adresse, frappent les deux visières, mais le résultat est différent. Renaud, sans être ébranlé, poursuit sa course, et Pulian reste mort sur le sable. On peut toujours manier une lance avec adresse et faire preuve de courage; mais, sans la fortune, la valeur ne suffit pas. Renaud se dirige vers le roi d'Oran, à la gigantesque stature et au cœur lâche. Il s'apprête à porter un de ces coups qui peuvent être comptés au nombre des plus mémorables; mais son fer n'atteint que le bas du bouclier. La grande taille du géant n'a point permis au fils d'Aimon de le frapper plus haut. Les plaques d'acier dont l'écu est recouvert ne retiennent pas l'âme vile du païen qui sort par une large blessure. Le coursier, accablé de sa lourde charge, semble remercier Renaud de lui avoir épargné de plus longues fatigues. Le paladin voit sa lance rompue et met Flamberge au vent. Bayard tourne avec légèreté, comme s'il eût possédé des ailes, et se précipite impétueusement au milieu des ennemis. Leurs armes, ainsi qu'un verre fragile, sont brisées en éclat par Flamberge. L'acier le mieux trempé cède aux coups de la formidable épée, qui met en pièces les armures et déchire la chair. Les minces boucliers de cuir ou de bois des Sarrasins, leurs jaquettes et leurs turbans n'opposent qu'une faible résistance. A peine touchés, ils roulent dans la poussière, pourfendus ou transpercés. Ils ne sauraient se défendre de Renaud mieux que l'herbe ne résiste à la faux ou les moissons à la tempête. Déjà cette première troupe est en désordre quand Zerbin arrive avec l'avant-garde. Les soldats rangés sous sa bannière ne montrent pas moins d'audace; on eût dit des lions et des loups prêts à dévorer des troupeaux de chèvres ou de moutons. Bientôt tous excitent à la fois leurs coursiers et franchissent rapidement la faible distance qui les sépare de l'ennemi. Dans ce combat bizarre, les Écossais frappent, et les Sarrasins se laissent égorger avec une sorte de résignation. Ceux-ci sont froids comme la glace, ceux-là sont bouillants d'ardeur; les infidèles voient partout le bras terrible de Renaud. Cependant Sobrin vole à leur secours, sans attendre les ordres du chef de l'armée. Ses guerriers sont, comme leur roi, plus braves et mieux armés que ceux du premier escadron. Il est suivi par Dardinel, dont les soldats mal équipés sont incapables de bien combattre. Couvert d'une cuirasse et d'une cotte de mailles, Dardinel porte un casque étincelant. La quatrième division, que commande Isolier, est, je pense, la meilleure. Le brave Trason, duc de Marr, se réjouit de se trouver en présence des Navarrais, guidés par Isolier; il donne le signal à ses Écossais après les avoir exhortés à conquérir de la gloire. Le duc d'Albanie, Ariodant, fait aussi marcher ses escadrons. Le son éclatant des trompettes, des tambours, des timbales et de mille autres instruments guerriers se joint au bruit confus des arcs, des frondes, des roues, des machines

de guerre ; le tumulte, les cris furieux des combattants, les plaintes, les gémissements des blessés et des mourants ébranlent les airs et produisent un fracas semblable aux cataractes du Nil lorsque la chute de ses ondes épouvante les campagnes voisines. Déjà les flèches dérobent la vue du ciel ; des tourbillons de poussière se mêlent à l'épaisse vapeur que forme l'haleine des hommes et des coursiers. Le camp se couvre d'un nuage épais et obscur. Une troupe s'avance, une autre recule : les uns fuient, les autres poursuivent. Le vainqueur est frappé sur le corps du vaincu. Ceux que la fatigue épuise sont aussitôt remplacés. Les rangs grossissent de part et d'autre ; cavalerie, infanterie, tout est confondu. La terre est rouge de sang ; un léger vermillon colore l'herbe. Des cadavres d'hommes et de chevaux jonchent l'herbe naguère parsemée de fleurs jaunes ou d'azur. Zerbin se signale par des exploits au-dessus de son âge. Il tue, blesse ou met en fuite les infidèles. Ariodant fait éclater sa valeur aux yeux de ses nouveaux sujets et remplit d'admiration et d'effroi les Maures de Castille et de Navarre. Chelinde et Bosco, tous deux bâtards du dernier roi d'Aragon, Calabrun et Calamidor de Barcelone, chevaliers célèbres par leur audace, s'élancent hors des rangs. Brûlants d'ardeur, ils attaquent Zerbin et frappent les flancs de son coursier, qui roule sur la poussière. Le prince se

relève aussitôt et se précipite sur eux pour venger la mort de son cheval. L'inexpérimenté Bosco se flatte de faire Zerbin prisonnier, reçoit un coup mortel et tombe pâle et glacé. Chelinde, témoin de la mort de son frère, s'élance pour désarçonner Zerbin, qui saisit la bride du coursier, le renverse en arrière et le met hors d'état d'avoir jamais besoin d'orge ou de

paille : le même coup tue le maître et le destrier. Calamidor, effrayé, veut fuir à toute bride ; Zerbin lui porte un coup de revers en lui criant : « Attends, traître, attends ! » Le fer perce la croupe du cheval, qui s'abat. L'infidèle se traîne sur le sable, mais le duc Trason le foule aux pieds de son coursier. Ariodant, Lurcain et quelques autres chevaliers volent au secours de Zerbin, que pressent une foule d'ennemis. Ariodant fait tourner son glaive ; Margan, Artalique, Étéarque et Casimir sentent la pesanteur de son bras. Les deux premiers, grièvement blessés, s'enfuient ; les deux autres perdent la vie. Lurcain, de son côté, heurte, culbute, disperse, égorge les Sarrasins. Ne croyez point, seigneur, que le combat soit alors moins acharné dans la plaine que sur les bords du fleuve ; les troupes du courageux duc de Lancastre ont assailli les pavillons espagnols. De part et d'autre, chefs, cavaliers et fantassins déploient une égale fureur. Oldrade, duc de Glocester ; Fiéramont, duc d'York ; Richard, comte de Warwick, et l'audacieux Henri, duc de Clarence, se mesurent avec Mataliste, duc d'Almérie, Follicon, prince de Grenade, et Baricondo, roi de Majorque. La victoire est longtemps incertaine. Chrétiens et Sarrasins s'attaquent et reculent comme on voit les moissons obéir au souffle des vents opposés, ou comme les vagues de la mer agitée. Après avoir joui de ces luttes cruelles, la fortune abandonne les Sarrasins. Mataliste est renversé par le duc de Glocester ; Follicon, blessé à l'épaule droite par Fiéramont, mord la poussière, et les deux infidèles restent prisonniers des Anglais. Dans le même instant, l'épée du duc de Clarence tranche les jours de Baricondo. Les chrétiens sont animés d'une noble ardeur. Les païens, glacés d'effroi, cessent de résister et tournent le dos. Les fidèles s'attachent à leur poursuite, et, sans l'arrivée d'autres renforts, le camp des Sarrasins eût été forcé.

Ferragus, qui jusqu'alors est resté près du roi Marsile, voit la déroute des Maures. Il pousse son coursier au plus fort de la mêlée, et soudain un spectacle funeste frappe ses regards ; c'est Olympe de la Serre qui, la tête fendue en deux, roule sous les pieds des chevaux. Doué d'une voix et d'un visage enchanteurs, Olympe soumettait tous les cœurs au pouvoir de sa lyre. Pourquoi n'a-t-il point eu horreur des arcs, des carquois, des boucliers, des lances et des cimeterres qui le font périr en France, à la fleur de ses ans ! Ferragus l'aime avec tendresse, et ne peut le voir expirer sans ressentir une douleur que la mort de mille autres n'eût point excitée en lui. Il le venge et pourfend son meurtrier depuis le sommet de la tête jusqu'à la ceinture. Puis il s'élance au milieu de la foule, brise les casques, les cuirasses, abat les têtes, les bras, et blesse l'un à la joue et l'autre au front. Le sang ruisselle, le sol est jonché de tant de cadavres que le combat est suspendu en cet endroit. La foule, épouvantée, se disperse de tous côtés.

Agramant, jaloux de signaler son courage, s'avance en même temps avec ses troupes. Balivers, Bambirague, Farulant, Soridan et Prusion l'accompagnent. Une multitude de guerriers moins fameux les suit. Leur nombre

est tel, que l'on fera dans cette journée un lac de leur sang, et qu'il serait plus difficile de les compter que de dire le nombre des feuilles balayées par le souffle de l'automne. Agramant fait revenir de l'assaut des cavaliers et des fantassins, et ordonne au roi de Fez d'aller avec eux arrêter les Irlandais, qui menacent les derrières du camp. Le roi de Fez obéit avec célérité : le moindre retard serait funeste. Le monarque se dirige alors vers les rives du fleuve où sa présence est nécessaire, car Sobrin demande des renforts. Les Écossais, effrayés à la vue de cette armée prête à les accabler, perdent tout sentiment d'honneur et prennent la fuite. Ariodant, Zerbin et Lurcain font tête à l'ennemi. Zerbin, démonté, court le plus grand péril; mais on avertit Renaud que ce prince, abandonné des siens, est au milieu des guerriers de Cyrène. Dispersant aussitôt les escadrons qui s'opposent à son passage, il vole vers les Écossais qui fuient : « Où courez-vous? leur crie-t-il; quoi! vous cédez à ces vils Sarrasins! Qu'est devenu votre courage? Où sont les étendards dont vous vouliez orner vos temples? Pensez-vous acquérir de la gloire en abandonnant ainsi le fils de votre roi? »

A ces mots, saisissant la forte lance que lui présente un de ses écuyers, il court sur Prusion, roi d'Alfarache, et le jette mort sur le sable; il immole Agricalte, renverse Bambiragne et blesse Soridan, qui eût péri si la lance ne se fût brisée. Flamberge brille, et soudain Serpentin, guerrier à l'armure enchantée et à la cuirasse parsemée d'étoiles, vole hors des étriers. Zerbin, dégagé, peut alors s'élancer sur un coursier sans maître. En ce moment Dardinel, le roi Balastre et Sobrin arrivent avec Agramant. Zerbin s'élance sur les Sarrasins et envoie les plus téméraires raconter aux Enfers les prouesses des vivants. Renaud, brûlant de se mesurer avec les plus intrépides, s'avance vers Agramant, guerrier audacieux et redoutable, plus terrible que mille de ses soldats; il le joint, et du même coup le renverse ainsi que son cheval.

Tandis qu'au dehors des murs la haine, la fureur et la rage des combattants entretiennent une bataille si cruelle, Rodomont, au milieu de Paris, égorge les habitants, brûle les maisons, les palais et les églises. Charlemagne, qui combat ailleurs, ne se doute point des cruautés du féroce roi d'Alger. Il reçoit Odoard et Arimon, que suivent les guerriers bretons, quand soudain accourt un écuyer au visage pâle et défait. « Ah! seigneur, s'écrie-t-il plusieurs fois avant de pouvoir continuer son récit, le dernier jour du saint empire est arrivé si le Christ délaisse son peuple. Satan, oui, Satan lui-même dévaste et couvre de ruines cette ville malheureuse. Voyez les tourbillons de fumée qui s'élèvent de toutes parts, voyez ces flammes dévorantes! Entendez-vous ces plaintes lamentables qui vous attestent la véracité d'un serviteur fidèle! Un seul Sarrasin porte dans Paris le fer, la flamme et le ravage : son aspect seul suffit pour mettre en fuite tous les habitants. »

A cette nouvelle de calamités si voisines, Charlemagne est comme le mortel dont l'oreille est frappée par le son lugubre et continuel du tocsin.

et qui, à son réveil, voit l'incendie prêt à le dévorer. Il rassemble ses plus braves guerriers et marche en diligence vers le quartier de la ville où retentissent les cris et les gémissements. Ses paladins et l'élite de ses soldats portent sa bannière vers les lieux où Rodomont fait éclater ses fureurs. Les plaintes des chrétiens touchent l'empereur, qui, à l'aspect des membres épars de tous côtés, peut juger des coups du barbare. Mais vous attendrez un peu si vous voulez connaître la suite de cette intéressante histoire.

CHANT XVII

L'Empereur sort à la tête de ses paladins et s'avance contre Rodomont. — Griffon arrive à la cour de Noradin en la compagnie du traître Martan; il est vainqueur dans les joutes. — Martan, au cœur lâche et au faible bras, s'empare de l'armure du héros, dont il usurpe les titres de gloire. — Griffon ne retire que la honte et le mépris.

Lorsque nos crimes ont dépassé la limite du pardon, Dieu, pour prouver que sa justice égale sa miséricorde, envoie souvent aux peuples des rois, monstres terribles et sanguinaires, qui sont ingénieux à abuser de leur puissance : tels furent Marius, Sylla, les deux Néron, le furieux Caligula, Domitien et le dernier des Antonins. Maximin, sorti d'une classe vile et immonde, ceignit la couronne impériale. Déjà Thèbes avait vu naître Créon, Mézence avait arrosé de sang humain les champs de l'Étrurie. Plus tard, l'Italie fut livrée comme une proie aux Huns, aux Lombards et aux Goths. Que dirai-je d'Attila, de l'impie Ezzelin, de Romano et de cent autres auxquels Dieu, fatigué de nous voir sans cesse suivre une mauvaise voie, donna la mission de nous opprimer et de nous punir? Mais, sans invoquer les souvenirs de ces temps reculés, n'avons-nous pas éprouvé les célestes vengeances, nous qui, tels que des troupeaux infectés et inutiles, restons à la merci des loups dévorants? Puis, comme si, leur faim étant trop aisément assouvie, leur ventre ne pouvait contenir cette immense pâture, ils on appelé des bois ultramontains d'autres loups plus affamés pour dévorer leurs restes. Les ossements sans sépulture de Trasimène, de Cannes, de la Trebbia, ne sont rien près des débris fumants qui couvrent les rives et les campagnes de l'Adda, de la Mella, du Tar et du Ronco. Pour nous punir

de nos erreurs, de nos vices, de nos iniquités, Dieu se sert aujourd'hui de peuples plus coupables que nous. Si nous devenons meilleurs, chargés un jour de châtier leurs crimes, nous envahirons leurs frontières.

La vengeance céleste frappait sans doute ces contrées, où le Turc et le Maure avaient porté l'insulte, la honte et le carnage, mais Rodomont y répandait alors de plus grandes calamités. J'ai dit que Charles, averti du péril, s'était dirigé vers l'endroit où les guerriers expirants, les palais détruits, les églises brûlées lui annonçaient la présence du roi d'Alger. Il voit partout l'image de la désolation. « Où fuyez-vous, s'écrie-t-il, soldats épouvantés? vous n'osez point faire tête au malheur? Quel asile, quels foyers aurez-vous si votre lâcheté laisse escalader nos remparts? Quoi, cet homme seul, enfermé dans nos murailles, pourra se retirer impunément après vous avoir tous égorgés? » Telles sont les paroles qu'arrachent à Charles la colère et l'indignation. Il ne peut voir son peuple massacré sans défense par le terrible païen. Une foule considérable a cherché un asile dans le palais impérial, dont l'enceinte est protégée par de fortes murailles flanquées de tours. Il y a pour le défendre d'abondantes munitions. Rodomont, ivre de rage, gonflé d'audace et méprisant l'univers, attaque seul cette forteresse. D'une main il brandit sa formidable épée, de l'autre il lance la flamme, puis il heurte les portes avec fureur, et le bruit de ses coups retentit au loin. Les assiégés font pleuvoir sur lui, du haut des remparts, des débris de créneaux et de tours. (Prévoyant une mort prochaine, que leur importe la destruction des édifices!) Le bois, les pierres des colonnes et les poutres dorées tombent sur Rodomont, qui, couvert d'un casque et d'une cuirasse d'acier, assiége le portique. Ainsi le serpent, dépouillé de son ancienne parure, sort de sa caverne, fier d'un éclat nouveau et de sa jeune vigueur; il agite son triple dard, ses yeux lancent des éclairs, et les animaux tremblants fuient à son aspect. Les pierres, les créneaux, les poutres et les traits frappent en vain l'infidèle, qui secoue et fait voler en éclats la porte principale. L'ouverture est assez large pour qu'il puisse apercevoir un peuple timide rassemblé dans la cour et contempler des visages empreints des couleurs de la mort. Il entend sous les voûtes élevées de lamentables cris; les femmes éperdues courent çà et là, se frappant la poitrine, embrassant le lit nuptial, qu'elles voient déjà souillé par les barbares. C'est dans ce moment suprême que Charles arrive, suivi de ses braves chevaliers. Il regarde un moment ses mains si souvent victorieuses. « N'êtes-vous plus, s'écrie-t-il, ce que vous fûtes jadis dans Apremont contre le farouche Agolant? N'est-ce donc pas vous qui arrachâtes la vie à Almont, à Trojan et à cent mille Sarrasins? Vous ne craindrez pas un seul homme, un Sarrasin! Votre vigueur n'a point faibli! Montrez-vous à ce barbare, qui égorge mes sujets; un cœur généreux ne craint point un trépas prompt ou tardif, s'il est glorieux. Ah! je ne doute point de votre force, qui toujours me valut la victoire! » Poussant alors son coursier, il se précipite la lance en arrêt sur Rodomont. Olivier, Ogier, Naymes, Othon, Avin, Avolio et Bérenger, guerriers unis par l'amitié, l'attaquent et le frap-

pent de tous côtés. Mais, de grâce, seigneur, suspendons un moment ces récits de meurtres et de combats ; retournons aux portes de Damas, où nous avons laissé Griffon et la perfide Origile avec l'amant qu'elle nomme son frère.

Parmi les magnifiques cités de l'Orient, Damas est une des plus riches et des plus peuplées ; placée à sept journées de Jérusalem, dans une plaine fertile également à l'abri des rigueurs de l'hiver et des ardeurs de l'été,

elle s'élève au pied d'une montagne, qui lui cache les premiers feux de l'aurore naissante ; deux rivières, dont les ondes sont pures comme le cristal, serpentent au milieu d'une multitude de jardins, toujours émaillés de fleurs et couverts de verdure. L'eau de Naffe y coule avec assez d'abondance pour faire tourner plusieurs moulins : son parfum embaume l'air et les maisons. La rue principale est alors ornée de mille tapis aux couleurs variées ; des arbustes odoriférants, de verts rameaux, des draperies magnifiques cachent le sol et les murs des habitations. Des dames parées de vêtements somptueux et de robes chargées de pierres précieuses se montrent à chaque porte, à chaque fenêtre. Sur les places publiques le peuple se livre à la danse, plusieurs cavaliers font caracoler leurs coursiers. Mais rien n'égale le luxe des princes et des chevaliers du roi de Damas. Leurs habits étincellent d'or, de perles, de pierreries et des plus riches joyaux que fournissent l'Inde et la mer d'Erythrée.

Griffon et ses perfides amis s'avancent lentement. Un chevalier s'approche d'eux et leur offre l'hospitalité dans son palais. Avec cette politesse et cette courtoisie en usage dans l'Orient, il leur fait préparer un bain et les

invite à sa table. Il leur apprend que Noradin, roi de Damas et de toute la Syrie, appelle les chevaliers de ses États et des pays étrangers à un tournoi qui se prépare pour le lendemain sur une des places de la ville. « Si vous avez, ajoute-t-il, autant de valeur que l'annonce votre air noble et fier, vous pourrez faire vos preuves sans aller plus loin. » Griffon ne songe pas à de semblables luttes, mais il ne néglige point l'occasion de montrer son courage : il accepte l'offre du chevalier et lui demande le motif du tournoi. Était-ce une fête solennelle, ou bien Noradin voulait-il s'assurer ainsi de la force et de la valeur de ses guerriers? « C'est la première fois, lui répond son hôte, que nous célébrons cette fête, qui se renouvellera tous les quatre mois. Elle est fondée par notre prince en mémoire de sa délivrance, qui eut lieu à pareil jour, après quatre mois d'angoisses et de douleur. Pour vous apprendre tous les détails de cette histoire, je vous dirai que Noradin, épris depuis plusieurs années de la fille du roi de Chypre, revenait en Syrie après avoir obtenu sa main. Il était accompagné d'une suite nombreuse de dames et de chevaliers. Nous avions à peine quitté le port, le navire voguait au milieu de l'orageuse mer Carpatienne, quand nous fûmes assaillis par une tempête si horrible que le vieux pilote lui-même en fut troublé. Nous luttâmes pendant trois jours et trois nuits contre les vagues furieuses, et nous abordâmes enfin, épuisés de fatigue, sur un rivage qu'abritaient des collines couvertes de vastes prairies et de bois touffus. Aussitôt des tentes s'élevèrent entre les arbres. Des feux s'allumèrent, on prépara le repas et l'on étendit des tapis. Noradin, suivi de deux serviteurs qui portaient son arc et ses flèches, parcourut la vallée et les bois d'alentour pour surprendre un daim, un cerf ou quelque biche. Joyeux de notre délivrance, nous attendions tranquillement son retour, lorsqu'un monstre horrible se dirigea vers nous. Dieu vous garde, seigneur, de voir jamais un être aussi épouvantable! Mieux vaut en entendre parler que d'avoir bravé son aspect. Je ne saurais dire quelle était sa taille et sa grosseur! L'écume couvrait sa poitrine, deux os étaient à la place de ses yeux ; deux défenses, pareilles à celles d'un sanglier, se courbaient près de son nez hideux. Je l'ai dit, ce monstre venait à nous le long du rivage. Il tenait son museau levé comme un chien qui flaire le gibier. Pâles de terreur, nous prîmes tous la fuite ; mais pour l'éviter il eût fallu des ailes. L'ogre, aveugle, était guidé par l'odorat aussi bien que par des yeux. Nous courons çà et là, mais en vain : le monstre était trop léger à la course. De quarante que nous étions, dix à peine purent regagner le vaisseau. Il mit les prisonniers, les uns sous son bras, les autres au fond d'une gibecière semblable à celle que portent les bergers. Puis il nous enferma dans sa caverne, dont les parois sont d'un marbre aussi blanc que le papier le plus pur. Nous y trouvâmes une femme; son visage annonçait la plus profonde douleur; près d'elle étaient plusieurs dames et jeunes demoiselles, les unes assez jolies, d'autres laides, de tout rang et de tout âge. Une autre grotte, voisine de cette caverne et non moins vaste, servait d'asile aux immenses

troupeaux que l'ogre gardait lui-même en été comme en hiver. Il se plaisait à les conduire aux pâturages et les avait plutôt par distraction que par besoin : la chair humaine formait sa principale nourriture. Nous l'apprîmes cruellement, car, à notre arrivée dans la caverne, il dévora tout vivants trois de nos compagnons. Puis il se dirigea vers l'autre grotte et nous y enferma après en avoir fait sortir ses troupeaux, qu'il conduisit aux pâturages en jouant de la cornemuse.

« Cependant Noradin, de retour de la chasse, pressentit notre malheur. Les tentes et les pavillons étaient détruits ; de toutes parts régnait un silence lugubre. Ne pouvant deviner le péril que nous avions couru, il s'avance vers le rivage et voit les matelots qui se hâtent de lever l'ancre et de déployer les voiles. A la vue de leur prince, ils envoient une barque pour le ramener ; mais, instruit des cruautés de l'ogre, et désespéré de l'enlèvement de sa chère Lucine, Noradin jure de mourir ou de la sauver. Plein d'amour, il suit rapidement les traces fraîches imprimées sur le sable et arrive à la caverne, où, tremblants, désespérés, nous attendons le retour du monstre. Noradin ne trouve que la femme, qui lui crie de loin : « Fuis, malheur à toi si l'ogre t'aperçoit ici ! — Qu'il me voie ou non, que m'importe, réplique notre prince, rien ne peut finir mes tourments. Je ne suis point conduit par le hasard, mais par l'amour ; je

serai heureux d'expirer auprès de l'épouse que j'adore. » Il s'informe avec empressement des victimes de l'ogre, et s'inquiète surtout du sort de Lucine : est-elle morte ou captive ?

« Touchée de pitié, la femme de l'ogre rassure Noradin ; elle lui affirme que Lucine est vivante et que nul danger ne la menace pas plus que les autres dames, car le monstre n'en mangeait jamais. « Vous en voyez la preuve, ajoute-t-elle, par moi et par toutes celles qui sont ici; il ne nous fait aucun mal si nous n'essayons pas de fuir. Mais toute tentative d'évasion serait cruellement punie. La coupable serait enterrée vive ou exposée nue et chargée de chaînes sur les bords de la mer. Il vient de renfermer pêle-mêle tous tes compagnons dans la caverne; bientôt son odorat lui fera reconnaître les hommes des femmes : il conservera celles-ci, les hommes sont sûrs d'être dévorés; cinq ou six par jour assouviront sa faim. Si je ne puis t'indiquer le moyen d'enlever celle que tu aimes, tu sauras du moins que sa vie n'est point en péril et qu'elle partage notre sort. Je te conjure de t'éloigner avant que l'ogre ne te sente et ne s'aperçoive de ta présence. Dès qu'il arrive, la finesse de son odorat l'avertit de l'approche d'un étranger; il découvrirait même une souris. »

« Noradin ne veut point partir sans revoir Lucine; il préfère la mort sous ses yeux à une séparation éternelle. La femme de l'ogre, ne pouvant le détourner de son projet, cherche à l'aider. A la voûte de la caverne sont suspendues les peaux des boucs, des chèvres et des agneaux dont les captives font leur nourriture. Elle engage Noradin à se frotter avec la graisse d'un bouc, afin que cette odeur fasse disparaître celle de l'homme; et, quand il est bien imprégné de ce parfum fétide, elle le couvre de la peau velue du bouc. Il peut, à la faveur de ce déguisement, se rendre à la caverne, où la pierre énorme qui forme l'entrée le sépare encore d'une épouse chérie. Il se place près de l'ouverture, dans l'espérance de pouvoir se mêler au troupeau, et attend impatiemment l'arrivée de la nuit. Bientôt le son perçant d'un chalumeau l'avertit que l'ogre rappelle ses troupeaux du pâturage. Notre prince aperçoit le monstre. Jugez de son effroi! Mais l'amour l'emporte sur la peur, et vous allez voir si l'amour de Noradin était feint ou véritable. L'ogre lève la pierre et le prince ose pénétrer dans la caverne avec le reste du troupeau. Dès que l'entrée est fermée, le monstre s'approche de mes compagnons et en choisit deux pour son repas du soir. Le souvenir seul de ces effrayantes mâchoires me brûle et me glace tour à tour. Il part enfin. Noradin jette son hideux vêtement et vole dans les bras de sa chère Lucine. Mais, au lieu de se livrer à la joie, la belle se désespère en voyant son époux exposé à un trépas certain. « Hélas! s'écrie-t-elle, dans mon malheureux sort je conservais du moins la douce pensée que vous aviez, par votre absence, échappé aux atteintes d'un monstre avide et cruel. J'aurais quitté la vie avec regret, mais contente de vous savoir sauvé. Votre présence redouble mes angoisses, car l'idée seule de votre mort réveille toutes mes douleurs. — Chère épouse, reprend Noradin, l'espoir de te délivrer ainsi que tes compagnons m'a conduit ici. Penses-tu, soleil de ma vie, que je puisse vivre séparé de toi? Nous sortirons de cette caverne comme j'y suis entré. Suivez-moi donc, si vous savez braver cette horrible odeur. » Il nous fait alors connaître la ruse que lui a indiquée la femme de l'ogre afin de tromper

l'odorat subtil du monstre. Persuadés de la bonté du stratagème, nous immolons aussitôt les boucs les plus âgés et les plus fétides du troupeau. Avec la graisse, nous oignons nos corps et nous nous couvrons de leurs hideuses dépouilles.

« Au moment où le Soleil, précédé de l'Aurore, sortit de son magnifique palais, on entendit le chalumeau de l'ogre qui appelait ses troupeaux dans la prairie. Il tenait d'une main la pierre qui fermait la caverne, et, de l'autre, il nous tâtait au passage pour s'assurer si ce qui sortait avait une peau velue. Hommes et femmes, nous suivons tous ce chemin dangereux; mais l'ogre arrête Lucine tremblante d'effroi, soit qu'elle n'ait pas voulu oindre son corps de l'exécrable parfum, ou que sa marche ait été plus lente et moins assurée que celle d'un animal, soit qu'elle ait laissé échapper un cri d'épouvante ou que ses longs cheveux flottent détachés, soit enfin toute autre cause, elle est reconnue. Préoccupés de notre propre danger, nous fuyions, lorsqu'un cri de Lucine me fait tourner la tête, et je vois l'ogre qui la repousse rudement dans la caverne. Cependant nous nous avançons tou-

jours au milieu des troupeaux, que l'ogre guide. Parvenus au milieu d'une prairie, nous attendons que le monstre se soit endormi sous l'ombrage, et nous courons, les uns vers la mer, les autres du côté des montagnes. Le fidèle Noradin ne veut point nous suivre; il rentre dans la caverne, résolu à mourir ou à délivrer sa compagne. En revoyant son épouse captive, l'infortuné, livré au désespoir, est près de se jeter dans la gueule du monstre, et peu s'en faut qu'il ne sente ses os broyés par les terribles dents; mais une lueur d'espoir le retient au milieu des moutons et des brebis. Le soir, quand l'ogre a ramené ses troupeaux, son odorat lui apprend bientôt notre fuite et la perte de son souper. Lucine, qu'il accuse d'être notre complice, sera exposée sur une roche déserte. Noradin voit son épouse souffrir par amour pour lui, et il appelle en vain la mort. Chaque jour, mêlé au troupeau, il sort de la grotte et y rentre, et chaque jour il contemple les traits de Lucine éplorée. Elle le supplie de quitter ces lieux, où il court tant de périls sans pouvoir la sauver. La femme de l'ogre engage aussi le prince à s'échapper; mais rien n'eût pu le contraindre à abandonner Lucine, et sa constance grandit encore. L'amour et la pitié lui inspirèrent la force de subir ce triste esclavage jusqu'au moment où le roi Gradasse et le fils d'Agrican abordèrent sur ce rocher. Plus heureux que prudents, ils rompirent les fers de Lucine et la rendirent à son père, qui les avait accompagnés. L'ogre reposait alors avec son troupeau au fond de la caverne. Le matin du jour suivant, Noradin ne vit plus Lucine : la femme de l'ogre lui apprit de quelle manière elle avait été délivrée; il rendit grâces au Ciel et conçut l'espérance de la retrouver à l'aide de son épée, de ses prières et de ses trésors. Plein de joie, il suivit le troupeau dans la prairie et attendit que l'ogre se fût endormi sur l'herbe; puis il prit la fuite, marchant jour et nuit, et se vit bientôt hors des atteintes du monstre. Il s'embarqua à Satalie, et, depuis trois mois environ, il est de retour dans sa capitale. Après de nombreuses recherches à Chypre, à Rhodes, dans les villes et les châteaux de la Turquie, de l'Égypte et de l'Afrique, il a reçu des nouvelles de Lucine avant-hier pour la première fois. Le roi de Chypre lui fait savoir qu'elle est arrivée saine et sauve à Nicosie, après avoir essuyé une affreuse tempête. Ivre de joie, Noradin a institué cette fête, qui se renouvellera tous les quatre mois, en souvenir du temps qu'il a passé sous un infect vêtement au milieu des troupeaux de l'ogre : le tournoi de demain marquera l'instant de son heureuse délivrance. Ce que je viens de raconter, je l'ai vu en partie de mes propres yeux : je tiens le reste du roi lui-même, qui resta captif durant les ides et les calendes; ses chagrins ont fait place à la joie la plus vive; et, si quelqu'un nie ces détails, vous pourrez lui dire qu'il est mal instruit. »

C'est ainsi que le chevalier apprend à Griffon la cause du prochain tournoi. Ils passent une partie de la nuit à deviser et à dire que Noradin était un rare modèle d'amour et de fidélité. Enfin ils quittent la table; on les conduit dans un magnifique appartement et ils se livrent au sommeil jusqu'au moment où les cris de joie du peuple viennent les réveiller. Le son des trompettes et des tambours appelle les habitants sur la principale place de la ville. Dès

que Griffon entend le piétinement des chevaux et le bruit des chars, il se couvre de ses blanches armes; il serait difficile d'en trouver d'aussi parfaites, car la blanche Fée les trempa elle-même et elles sont impénétrables.

Le vil chevalier d'Antioche s'arme de même et se met aux côtés de Griffon. Leur hôte, toujours attentif, leur a fait préparer de bonnes et fortes lances, grosses comme des antennes de vaisseau. Il leur donne des écuyers et des varlets et sort avec eux, entouré d'une troupe nombreuse d'amis et de parents. Quand ils sont près de la lice, ils se tiennent à l'écart, de manière à pouvoir examiner tous ces enfants de Mars, jaloux de se signaler. Ceux-ci arrivent seuls, ou par petits groupes de deux ou de trois; la couleur des bannières indique aux dames leur joie ou leur tristesse. Les insignes des casques et des boucliers annoncent les succès ou les revers en amour.

L'armure des Syriens était, à cette époque, semblable à celle des chevaliers d'Occident. Ils avaient imité les usages de ces maîtres de la cite sainte, que les Chrétiens d'aujourd'hui, lâches dans leur orgueil, laissent au pouvoir des infidèles. Au lieu de lever nos lances pour la seule défense de la Religion, nous les tournons contre nous-mêmes et nous nous efforçons de détruire le petit nombre de ceux qui adorent encore le vrai Dieu. Vous, Espagnols! vous, Français, portez ailleurs vos armes! Et vous, Suisses, et vous, Allemands, cherchez de plus glorieux combats! Vous ravagez un pays soumis depuis longtemps à la vraie foi. Si vous voulez mériter vos surnoms de peuple très-chrétien, de peuple catholique, pourquoi massacrer les fils de Jésus-Christ? Pourquoi les dépouiller de leurs biens? Pourquoi ne cherchez-vous pas à reprendre Jérusalem, que des renégats vous ont arrachée? Pourquoi laissez-vous Constantinople et tant de riches contrées aux mains du Turc immonde? Espagne, n'as-tu pas en face de toi cette Afrique, qui t'a fait subir mille fois plus d'insultes et de maux que l'Ita-

lie? Et c'est pour ruiner ce pays malheureux que tu renonces à une juste entreprise! Et toi, repaire de tous les crimes, Italie, tu dors au sein de l'ivresse, sans rougir des fers que te donne une nation, jadis ton esclave! Suisse, si la crainte de mourir de faim dans tes cavernes te conduit en Lombardie; si tu demandes du pain ou la mort, terme de tes misères, songe que les richesses du Turc ne sont pas loin de toi. Chasse ces vils païens de l'Europe, ou, du moins, de la Grèce. Tu pourras alors échapper à la misère ou périr avec gloire. Ce que je te dis, je le répète à tes voisins d'Allemagne. A Byzance sont les précieux trésors dont Constantin dépouilla Rome. Le Pactole et l'Hermus, qui roulent un sable d'or, la Lydie, la Mygdonie, ces délicieuses contrées, si célèbres dans l'histoire, ne sont point assez loin pour que vous ne puissiez en essayer la conquête. Sublime Léon, toi qui tiens les clefs du Ciel, ne souffre pas que l'Italie sommeille plus longtemps; tu en es le maître et le pasteur; Dieu t'a donné le bâton du commandement et un nom redoutable pour que, protecteur de ton troupeau contre les loups voraces, tu montres la force du pasteur et le courage du lion.

Mais en changeant de sujet, combien ne m'écartai-je pas de la route que je suivais naguère! Je ne sais en vérité s'il me sera possible de la retrouver. Je vous parlais, je crois, des Syriens, dont les armures étaient semblables à celles des Français. La grande place de Damas étincelait des feux des casques et des cuirasses. Du haut de leurs balcons, les dames jetaient des fleurs sur les chevaliers qui montraient leur adresse en faisant caracoler leurs destriers. Les mauvais comme les bons cavaliers lançaient leurs coursiers dans la lice. Les uns méritaient les louanges, les autres excitaient les ris et les huées de la multitude. Le prix du tournoi était une magnifique armure achetée par Noradin d'un marchand qui l'avait trouvée sur la route d'Arménie. La générosité du prince y joignait une veste d'un prix inestimable, ornée de broderies d'or et de pierres précieuses. Si Noradin eût pu soupçonner quelle était la bonté de cette armure, il l'eût, malgré sa générosité et sa magnificence, conservée soigneusement. Mais il serait trop long de raconter ici comment elle avait été abandonnée à la merci du premier venu : j'attendrai une autre occasion. Je dois, quant à présent, vous parler de Griffon. A son arrivée sur la grande place, plus d'une lance avait été rompue; huit jeunes seigneurs de haute naissance, tous favoris du roi et renommés par leur adresse, se présentaient pour combattre envers et contre tous, d'abord avec la lance, puis avec l'épée et la massue. Ces luttes n'étaient point sans péril; car, bien que Noradin eût le droit de séparer les combattants, on voyait souvent les armures fracassées par les chevaliers qui déployaient le même acharnement que contre des ennemis véritables.

Le chevalier d'Antioche, ce perfide Martan, lâche autant qu'insensé, croyant avoir acquis une partie de la force de son compagnon, ose entrer dans la lice et il attend la fin d'une lutte engagée entre deux chevaliers. Le sire de Séleucie, un des huit dont je viens de parler, combat Ombrun et lui porte au visage un coup si violent qu'il tombe mort sur le sable. On déplora

son destin funeste, car il était doué d'un grand courage et nul prince ne l'égalait en courtoisie. Mais, à cette vue, Martan redoute un sort pareil ; sa lâcheté prend le dessus, et il songe à fuir. Griffon, placé près de lui, l'excite et le pousse vers un chevalier. Mais, tel qu'un chien poursuivant un loup redoutable s'avance de quelques pas, puis s'arrête et aboie à la vue des dents menaçantes et du feu sombre qui éclate en ses yeux, de même, malgré la présence du roi et de tous les chevaliers, Martan évite la rencontre de son adversaire et fait tourner bride à son coursier. Il eût pu dire que l'animal refusait d'obéir ; mais sa frayeur et son hésitation avaient été si manifestes, que toute l'éloquence de Démosthènes ne l'eût point fait excuser. Son armure lui semble un fragile carton et il prend la fuite au milieu des huées de la foule, qui le suit jusque dans le palais où il court se réfugier.

Griffon, plein de honte et de rage, se croit déshonoré par la lâcheté de son compagnon ; plutôt que de subir cette infamie, il eût souffert les feux d'un ardent brasier. Sans doute on le compare à cet indigne chevalier. Il faut que sa valeur éclate plus brillante, car la moindre faiblesse serait exagérée ; s'il recule d'un pouce, on l'accusera d'avoir reculé de six brasses. Tels sont les doutes fâcheux que la lâcheté de Martan fait planer sur lui. L'adroit Griffon met sa lance en arrêt et pousse son coursier contre le sei-

gneur de Sidonie qu'il jette sur l'arène. Tous les spectateurs se lèvent étonnés d'un coup auquel ils ne s'attendaient pas. Griffon, dont la lance est

intacte, la brise en éclats contre l'écu du sire de Laodicée, qui reste un moment couché sur la croupe de son cheval, puis se redresse promptement et se précipite l'épée haute vers le paladin. Surpris de le voir encore debout, notre héros se dit : « Achevons avec l'épée ce que la lance n'a pu faire. » Il fond sur son adversaire et lui porte un coup qui semble tomber des nues : deux autres coups suffisent pour le désarçonner. Deux chevaliers d'Apamée, Tyrsis et Corimbe, qui passent pour invincibles dans ces sortes de joutes, éprouvent le même sort. L'un tombe au premier choc, l'autre cède à la formidable épée de Griffon. Déjà les spectateurs lui décernent la palme du tournoi. Un superbe seigneur arrive alors : c'est Salinterne, chef des affaires étrangères, grand écuyer et maréchal de la cour du roi. Son orgueil s'indigne de voir qu'un étranger remporte la victoire. Il marche vers le paladin et le défie avec hauteur. Griffon, saisissant une forte lance, lui porte au milieu de son écu un coup terrible qui pénètre jusqu'à la cuirasse et lui traverse le corps de part en part. La foule applaudit à sa chute, car Salinterne, regretté du roi, s'est rendu odieux au peuple par son avarice. Griffon fait ensuite mesurer la terre à Ermophile et à Carmonde ; le premier est chef de la garde du prince, le second est grand amiral de Damas : l'un est désarçonné, l'autre roule avec son coursier abattu. Le sire de Séleucie reste seul à combattre ; il passe pour le plus brave des huit chevaliers ; son armure et son coursier sont excellents. Les deux adversaires se touchent à la visière ; le sire de Séleucie est renversé et jette le tronçon de sa lance, Griffon l'imite et tous deux s'attaquent de nouveau l'épée à la main. D'un premier coup, capable de briser une enclume, le Français fend en deux le fer et l'os du bouclier du Sarrasin ; et, si les cuissards n'avaient point été de si bonne trempe, la chair eût été cruellement déchirée. L'autre riposte par un coup qui eût brisé le casque de Griffon s'il n'avait été l'œuvre d'une Fée. La lutte est inégale ; car le païen ne peut entamer une armure impénétrable, tandis que la sienne vole en éclats. Noradin, obéissant aux vœux des spectateurs, interrompt ce combat, où le sire de Séleucie eût laissé la vie. Les huit champions, qui ont défié tous les chevaliers, sortent successivement de la lice où ils ne peuvent tenir tête à un seul adversaire. Les autres se retirent, car le paladin a fait ce qu'ils se proposait d'accomplir. Le tournoi ayant fini en moins d'une heure, Noradin, pour prolonger la fête, descend de son balcon, fait couvrir la lice de toiles et partage les chevaliers en deux troupes, suivant leurs prouesses et leur rang ; puis il fait commencer de nouvelles joutes.

Cependant Griffon, outré de colère, retourne à son logis, plus honteux de l'affront que lui a fait subir Martan que satisfait de sa glorieuse victoire. Celui-ci, que seconde la perfide Origile, a recours à mille mensonges adroits pour excuser sa lâcheté. Soit dissimulation, soit faiblesse, Griffon semble accueillir leurs explications ; mais il veut partir aussitôt dans la crainte que le peuple n'insulte de nouveau le lâche Martan. Ils se dirigent tous trois par des rues tortueuses vers l'une des portes de Damas. Après une course d'environ deux milles, le fils d'Olivier, voyant son cheval acca-

blé de fatigue, et sentant ses paupières appesanties par le sommeil, s'arrête dans l'hôtellerie la plus prochaine. Il quitte son casque et son armure, détache la selle et la bride de son coursier et se jette sur un lit afin de prendre quelque repos. Ses yeux se ferment aussitôt, et jamais loir ni blaireau ne dormirent si profondément. Martan et Origile, retirés dans le jardin voisin, ourdissent la plus noire trahison qu'il soit possible d'imaginer; ils conviennent que Martan prendra les habits, les armes et le cheval de Griffon, et qu'il ira se présenter à Noradin comme le vainqueur du tournoi. L'infâme exécute ce projet sans hésiter; il se couvre de l'armure blanche et monte le coursier de Griffon, plus blanc que le lait. Puis, accompagné d'Origile, il reparaît dans la lice au moment où finissait la dernière lutte à l'épée. Le roi, ignorant encore le nom du vainqueur, accueille avec joie le héros à l'armure blanche et au destrier de même couleur. Pareil à l'âne sous la peau du lion, le lâche s'approche comme eût pu le faire l'intrépide chevalier. Noradin le presse dans ses bras et lui désigne avec bonté une place à ses côtés. Pour comble de gloire et d'honneur, il ordonne que son nom victorieux soit proclamé au bruit des instruments, et mille voix répètent le nom de l'infâme. Noradin veut qu'il se tienne à sa droite en retournant au palais; Hercule et Mars n'auraient point été mieux honorés ni plus fêtés. On lui prépare un magnifique appartement. Les chevaliers et les jeunes pages entourent la perfide Origile.

Mais il est temps de retourner à ce brave Griffon, qui, loin de se douter d'une pareille trahison, se livrait au sommeil et ne se réveilla que le soir. Dès qu'il vit que le jour était avancé, il courut en toute hâte à l'endroit où il avait laissé la belle Origile et son prétendu frère. Il ne les trouve plus et cherche en vain ses vêtements et son armure. Le soupçon commence à pénétrer dans son esprit; bientôt il ne doute plus, car il voit au lieu de sa cotte d'armes le pourpoint de Martan. L'hôte lui déclare que depuis fort

longtemps le chevalier aux armes blanches a repris le chemin de la ville avec sa dame et ses écuyers. Griffon s'aperçoit enfin du piège où l'a conduit

l'amour : le prétendu frère n'est donc que l'amant d'Origile ; il s'est laissé prendre aux discours trompeurs de celle qui l'a si souvent abusé. Naguère il pouvait se venger et il a négligé de le faire ; maintenant il brûle de punir un ennemi en fuite. Forcé de se servir des armes et du cheval d'un lâche, il eût mieux fait sans doute de partir tout nu que de revêtir une armure déshonorée et de prendre un casque et un bouclier méprisés ; mais l'ardeur de la vengeance l'emporte sur la raison. Il pénètre dans Damas une heure avant la fin du jour. Non loin de l'une des portes s'élève un château magnifique, moins bien fortifié que richement décoré. Le roi et toute sa cour, réunis dans une vaste salle, se livrent aux joies d'un festin splendide. Du haut des balcons leurs regards découvrent les murs de la cité, des routes et de riantes campagnes. Lorsque Griffon, sous l'armure du lâche, franchit la porte, il est aperçu de tous les seigneurs de la cour. Les chevaliers et les dames rient en croyant reconnaître le poltron. Martan est assis près du roi, et à côté de lui se trouve sa digne maîtresse. Noradin lui demande le nom de ce chevalier si peu jaloux de son honneur, et qui ose reparaître après avoir donné de si grandes preuves de lâcheté : « Je ne peux comprendre, ajoute le prince, qu'un paladin aussi intrépide que vous ait pour compagnon le plus vil chevalier de l'Orient. L'auriez-vous amené pour mieux faire ressortir votre incomparable vaillance? Je jure que, si ce n'était par égard pour vous, il eût déjà subi le traitement ignominieux que méritent ses pareils ; je hais les chevaliers sans courage, et c'est à vous qu'il devra l'impunité. » Martan, dont l'âme est le réceptacle de tous les vices, répond sans hésiter : « Illustre prince, il me serait difficile de vous le nommer ; je l'ai rencontré par hasard sur le chemin d'Antioche. Son air m'a fait supposer qu'il se conduirait avec courage ; je ne connais de lui d'autre prouesse que celle bien triste assurément dont vous avez été le témoin. Je suis tellement indigné de sa faiblesse, que j'ai été tout près de le mettre hors d'état de jamais manier la lance ou l'épée ; je n'ai été retenu que par le respect de votre personne et du lieu où je me trouvais. Mais je rougirais trop s'il pouvait se vanter d'avoir été mon compagnon pendant deux jours, et je sens le poids du déshonneur qui rejaillit sur moi. Il a flétri toute la chevalerie, il ne faut point que son crime reste impuni. Je ne serais donc pas fâché qu'il fût pendu aux créneaux du château : ce juste châtiment servirait d'exemple aux lâches de son espèce. » Origile applaudit à ce discours ; mais Noradin répond : « Cette honteuse action ne mérite point la mort ! Je désire seulement punir ce chevalier en le livrant aux insultes du peuple. » Aussitôt un de ses barons choisit par son ordre plusieurs soldats, et tous s'avancent vers la porte où doit se présenter Griffon. Ils le guettent en silence et se saisissent de lui à l'improviste au moment où il se trouve entre les deux ponts. Puis après l'avoir accablé d'outrages, ils le précipitent dans un cachot.

Dès que le soleil, quittant le sein de l'antique Téthys, eut dissipé les ombres de la nuit et doré la cime des monts, le lâche Martan, qui redoute le fils d'Olivier et sa juste colère, se hâte de prendre congé du roi et de s'éloigner. Il allègue pour excuse sa répugnance à voir le supplice de son ancien

compagnon. Le roi joint de riches présents au prix du tournoi et remet à Martan un écrit qui atteste ses exploits. Laissons partir ce misérable, je vous réponds qu'il aura bientôt la récompense de ses indignités. Griffon, accablé d'outrages, a été conduit sur la grande place : la foule l'entoure. On lui ôte son casque et sa cuirasse ; et, couvert seulement d'un pourpoint, on le place sur le haut d'un char, que traînent à pas lents deux vaches épuisées de faim et de fatigue. De hideuses vieilles, des femmes perdues entourent le char ; tour à tour elles dirigent sa marche et chargent Griffon d'injures grossières. Les enfants se montrent les plus acharnés ; non contents de faire retentir l'air de leurs insultantes clameurs, ils eussent assommé le paladin si des gens plus sensés ne les avaient contenus. Les tristes armes qui ont causé la méprise sont attachées derrière le char et souillées de boue. Griffon, traîné devant une espèce de tribunal, s'entend reprocher publiquement la lâcheté d'un autre. Puis on l'expose aux portes des temples, des palais, des maisons, où les plus honteux surnoms lui sont prodigués. Enfin on le pousse hors des murs de la ville, car un arrêt le bannit ignominieusement. A peine est-il délivré des fers dont ses pieds et ses mains sont chargés, qu'il saisit avec fureur l'épée et le bouclier attachés derrière le char. La populace, lâche et sans armes, ne peut lui opposer ni pique ni lance... Mais, seigneur, je renvoie la fin de cette aventure au chant suivant ; il est temps que celui-ci finisse.

CHANT XVIII

Rodomont sort de Paris et suit un nain. — Griffon lave son honneur outragé et se venge du traître Martan. — Le sire de Montauban tue Dardinel et triomphe d'Agramant. — Marphise parcourt la mer. — Cloridan et le beau Médor enlèvent le corps de leur roi.

Magnanime seigneur, c'est avec raison que, malgré la faiblesse et l'insuffisance de ma voix, j'ai toujours chanté et que je célèbre encore vos nobles actions. Parmi toutes les vertus que j'admire en vous, il en est une qui attire surtout mes louanges. Si votre accès est facile, il ne l'est pas autant de vous tromper. Je vous ai vu souvent accorder votre appui à l'absent dont plusieurs voix accusaient la conduite, et vous suspendiez votre arrêt jusqu'à ce que l'inculpé eût pu se justifier. Ainsi, avant de condamner, vous voulûtes toujours entendre l'accusé, et les mois, les années mêmes ne vous semblaient point trop longs pour vous décider. Si Noradin eût agi avec autant de sagesse, il n'eût point traité Griffon aussi cruellement; votre nom sera béni sans cesse et celui de Noradin maudit à jamais. N'est-il pas cause du massacre d'un grand nombre de ses sujets?

Le paladin, en moins de dix coups d'épée, soit d'estoc, soit de taille, renverse autour du char trente victimes de sa colère et de sa vengeance. La populace effrayée se disperse dans la campagne. Quelques fuyards tâchent de rentrer dans la ville et tombent les uns sur les autres. Griffon, sans proférer une seule menace, une seule parole, égorge impitoyablement cette multitude désarmée et lave l'insulte qu'il a subie. Enfin les plus lestes, oubliant leurs compagnons pour ne songer qu'à leur propre salut, gagnent la porte et lèvent le pont. Les autres, pâles et gémissants, continuent de fuir sans oser tourner la tête. Les cris, le tumulte et une épouvantable rumeur

retentissent de toutes parts. Au moment où le pont est levé, Griffon saisit deux robustes Syriens; il brise la tête de l'un d'eux contre les murs, et, prenant l'autre par la ceinture, il le lance au milieu de la ville. Le peuple voit avec stupeur cet homme qui semble tomber du ciel; tous craignent que le guerrier terrible ne bondisse lui-même sur les murailles. Un assaut livré par le soudan d'Égypte n'eût pas excité plus de confusion. Le bruit des armes, des cris perçants, les sons mêlés et confondus des cloches, des trompettes et des tambours ébranlent les airs. Mais j'attendrai un autre instant pour vous raconter la suite de cette histoire; je reviens à Charlemagne, qui marche en toute hâte contre Rodomont alors occupé à égorger les Parisiens. Vous vous rappellerez qu'Ogier le Danois, Naymes, Olivier, Avin, Avolio, Bérenger et Othon entourent leur prince. Tous les huit frappent à la fois la cuirasse impénétrable formée de la peau écaillée d'un dragon. De même que le navire se redresse et déploie ses voiles après avoir résisté immobile aux vents impétueux de l'Ourse : tel Rodomont se raffermit sur les arçons après avoir soutenu un choc capable de renverser une montagne. Guy, Renier, Richard, Salomon, le traître Ganelon, le fidèle Turpin, Angolier, Angelin, Marc, Yvon, Hugues et Matthieu de Saint-Michel se joignent aux huit preux que j'ai déjà nommés. Odoard, Ariman, chevaliers venus depuis peu d'Angleterre, entourent aussi Rodomont. La forte tour assise sur un solide rocher des Alpes ne résiste pas mieux aux efforts de deux vents opposés et furieux, alors qu'ils déracinent les frênes et les sapins, que ne le fait aux coups de tant d'ennemis le superbe Sarrasin ivre de dédain et de sang. Sa vengeance, pareille à la foudre qui suit de près l'éclair, satisfera bientôt sa colère. Hugues de Dordonne, qui le premier se trouve à sa portée, a, malgré son casque de fine trempe, la tête fendue jusqu'aux dents. Vainement les coups pleuvent sur la cuirasse écaillée, on dirait des piques d'aiguille sur une enclume. Cependant les guerriers ont abandonné le rempart pour voler à la voix de Charles, au plus fort du danger. Les Parisiens accourent en foule; leur courage renaît, tant la présence de l'Empereur a ranimé les esprits. Lorsque pour les jeux du cirque on enferme un taureau indompté dans la cage d'une vieille honne accoutumée aux combats et entourée de ses lionceaux, ceux-ci, d'abord effrayés par les cornes menaçantes et les mugissements de l'animal, se serrent près de leur mère; dès que la lionne s'élance sur l'ennemi, les lionceaux rassurés l'imitent aussitôt : tous cherchent à s'abreuver de sang; l'un déchire les épaules, l'autre s'attache aux flancs du taureau. De même, du haut des fenêtres et des toits, les Parisiens harcèlent le Sarrasin et font pleuvoir sur lui des nuées de flèches. Pareils à des essaims d'abeilles, la populace, les cavaliers, les fantassins encombrent la place; il eût fallu au roi de Sarse plus de vingt journées pour tailler en pièces cette multitude, même réunie en un seul groupe. Voyant la foule grossir sans cesse et toujours immense, malgré les flots de sang, Rodomont commence à songer qu'il fera bien de s'éloigner. Il promène des regards terribles sur ces hommes qui lui ferment toute issue; mais il s'ouvrira un chemin. Soudain son épée tournoie, et, obéissant à un

instinct furieux, il se jette sur les Bretons rangés sous la bannière d'Ariman et d'Odoard. Celui qui a vu le taureau harcelé toute une journée par des chiens rompre les barrières, s'élancer au milieu d'une foule épouvantée et enlever avec ses cornes les moins agiles, celui-là seul peut se faire une idée des ravages que le roi de Sarse exerce dans les rangs des Anglais. D'un même coup il abat quinze ou vingt têtes et déchire la poitrine d'autant de guerriers. On eût dit qu'il élaguait des ceps de vigne ou des branches de saule. Son passage est marqué par des flots de sang, des crânes, des bras épars, des épaules, des lambeaux de chair. Il recule, mais son visage ne décèle pas la crainte. Bientôt il arrive dans l'île, près de l'endroit où le rempart s'éloigne des bords du fleuve. Les Parisiens, plus hardis, s'attachent à ses pas. Ainsi le lion généreux, poursuivi par les Numides et les Massiliens, se montre encore superbe dans sa fuite ; menaçant toujours, il ne se retire que lentement dans les antres de la forêt. De même Rodomont s'approche sans crainte du rivage, malgré les dards, les lances et les épées. Trois fois, brûlant de rage, il rentre dans la ville et immole une foule de victimes. Enfin, la prudence lui ordonne de cesser le combat ; il se précipite dans les flots et échappe au péril. Il nage tout armé, comme si le pesant acier n'eût été que du liége. Afrique, ne t'enorgueillis plus d'avoir vu naître Annibal et Antée ! Nul mortel ne saurait être comparé à Rodomont ! Il touche l'autre bord, et son plus vif regret, en contemplant cette ville qu'il vient de traverser, est de ne l'avoir point brûlée et détruite de fond en comble. L'orgueil et le dépit le dévorent ; il voudrait escalader de nouveau les remparts : il gémit et soupire. Mais un messager paraît le long des bords du fleuve et

interrompt ses cruelles pensées : je vous dirai bientôt ce dont il s'agissait ; pour le moment, j'ai d'autres choses à vous raconter. Il faut vous appren-

dre ce que fit la Discorde pour obéir aux ordres de l'Ange. Elle a mission de susciter des querelles et des combats entre les plus braves chevaliers d'Agramant; elle quitte les moines le même soir, après avoir recommandé à la Fraude d'entretenir parmi eux le trouble et la division jusqu'à son retour. Elle pense avoir besoin de l'Orgueil, et, comme il habite depuis longtemps le même monastère, elle l'engage à la suivre. Il y consent volontiers, et charge l'Hypocrisie de le remplacer chez les moines. L'implacable furie se met donc en chemin avec son digne compagnon; bientôt ils font la rencontre de l'implacable Jalousie qui se rend au camp des Sarrasins avec un nain que la belle Doralice envoie à Rodomont pour l'instruire de son aventure.

Je vous ai dit comment cette princesse était tombée au pouvoir de Mandricard; ce nain devait en informer le roi de Sarse. Doralice compte sur le secours de Rodomont et sur sa soif de vengeance pour échapper aux mains de son ravisseur. La Jalousie, apercevant le nain, devine le but de son voyage et s'empresse de le suivre. La Discorde, charmée de la rencontre, est plus contente encore de savoir ses intentions; c'est un excellent moyen pour exciter le roi de Sarse contre Mandricard; elle espère trouver de nouvelles causes de querelles pour désunir les autres chefs. Accompagnées du nain, les deux affreuses alliées s'approchent de l'endroit où Rodomont vient d'effrayer les habitants; elles trouvent le Sarrasin au moment où il sort du fleuve.

A la vue du messager ordinaire de celle qu'il aime, le barbare sent fléchir sa colère; une douce sérénité brille sur ses traits. Loin de soupçonner l'affront qu'a souffert sa maîtresse, il s'approche gaiement du nain. « Eh bien, quelles nouvelles? lui demande-t-il, où t'envoie Doralice? — La princesse n'est plus à toi, réplique le nain; elle est esclave et je ne suis plus attaché à son service. Nous avons fait rencontre, hier, d'un chevalier discourtois qui l'a enlevée. » A ces mots, la froide Jalousie se glisse comme un serpent dans le cœur du roi, et le nain, continuant son récit, parle de l'attentat du chevalier qui s'est emparé de Doralice, après avoir massacré son escorte. La Discorde prend alors un caillou et un morceau d'acier, l'Orgueil jette une amorce sur le feu qui jaillit et allume un affreux incendie dans le cœur de Rodomont. Il mugit, il soupire et semble menacer le ciel et les éléments. Ainsi, lorsque la tigresse, descendant de la montagne, voit sa tanière vide et ses petits enlevés, elle parcourt en rugissant les bois, les plaines et les torrents. De même Rodomont, transporté de fureur, se tourne vers le nain. « Suis-moi, » lui dit-il; et, plus prompt que le lézard, il traverse une plaine brûlée par les rayons du soleil. Il n'a point de destrier, mais il se prépare à enlever, de gré ou de force, le premier qu'il rencontrera. La Discorde, qui devine sa pensée, sourit en regardant l'Orgueil. « Il faut, lui dit-elle, que le cheval dont il s'emparera fasse naître de nouvelles divisions. » Dès lors elle a soin d'éloigner tous les coursiers, afin que Rodomont ne rencontre que celui qu'elle a choisi. Mais retournons vers Charlemagne.

Après la retraite du Sarrasin, l'Empereur fait éteindre l'incendie; il reforme ses bataillons et place des gardes dans les endroits les plus faibles Puis, avec le reste de son armée, il ordonne une sortie par toutes les portes depuis Saint-Germain jusqu'à Saint-Victor. Chaque division reçoit l'ordre de se réunir en un seul corps au milieu de la vaste plaine qui s'étend en face de la porte Saint-Marcel. Ses instructions sont ponctuellement suivies; alors, de la voix il anime les combattants et donne enfin le signal de la bataille. Cependant Agramant, remonté sur un autre cheval, malgré les efforts des Chrétiens, lutte contre l'amant d'Isabelle; Lurcain et Sobrin s'attaquent avec fureur; Renaud, protégé par la fortune autant que par son courage, culbute et taille en pièces tout un escadron. Charles s'avance contre l'arrière-garde ennemie où flotte la bannière du roi Marsile; là se trouve l'élite des chevaliers d'Espagne. L'Empereur met son infanterie au centre et ses cavaliers aux ailes, et commence l'attaque avec un tel fracas de trompettes et de tambours que l'air en est ébranlé. Bientôt les Sarrasins fléchissent; ils fuiraient sans l'arrivée de Falsiron et de Grandonio, qui, plus habitués aux dangers, paraissent avec Balugant, Serpentin et Ferragus. Ce dernier s'écrie d'une voix retentissante : « Mes compagnons, mes frères, tenez ferme, et l'ennemi ne pourra vous entamer. Songez à la gloire, à l'immense butin qui vous attendent, si vous êtes vainqueurs; songez à la honte et aux périls qui vous sont réservés, si vous prenez la fuite. » Il dit, et brandissant une énorme lance, il fond sur Bérenger, qui combat l'Argaliffe et lui fait mordre la poussière. D'un seul coup d'épée il culbute huit chevaliers, et chacun de ses coups est mortel. Renaud, de son côté, fait un tel massacre des Sarrasins, qu'il me serait impossible de dire le nombre de ses victimes; rien ne peut l'arrêter. Lurcain et Zerbin combattent avec autant de vaillance, et leurs exploits sont dignes d'une éternelle mémoire. Le premier fend la tête de Finadure, qui dirige les guerriers de Saffi, de Maroc et de Zamora. Le second immole Balastre, chef des troupes d'Alzerbe, que Tardoque guidait naguère.

Mais il ne faut pas croire que les Sarrasins soient inhabiles à manier la lance et l'épée. Je ne laisserai point dans l'oubli ceux qui sont dignes de mémoire, et je signalerai surtout le roi de Zumara, Dardinel, le vaillant fils d'Almont; d'un coup de lance il renverse Hubert de Melfort, Claude Dubois, Élie, Dauphin du Mont. Sous le tranchant de son glaive tombent Raimond de Londres, Anselme de Stafford et Pinamont. De ces sept chevaliers quatre perdent la vie, un autre est blessé, les deux autres restent privés de sentiment. Malgré tant d'efforts, la troupe de Dardinel ne peut soutenir l'attaque des Chrétiens, moins nombreux, il est vrai, mais mieux armés, plus vaillants et mieux disciplinés. Les Maures de Zumara, de Suez, de Maroc et de Canaro prennent la fuite; ceux d'Alzerbe laissent voir leur effroi; mais les prières et les menaces du jeune Dardinel les empêchent de lâcher pied. « Prouvez-moi, leur dit-il, que la mémoire d'Almont vous est toujours chère, et n'abandonnez pas son fils au milieu du danger! Laisserez-vous périr à la fleur de ses ans celui sur qui vous avez fondé de nobles espérances?

Voulez-vous donc mourir sans vous défendre, et nul d'entre vous ne doit-il revoir l'Afrique? Une fois en fuite, votre trépas est certain. Nous serons enfermés entre des monts inaccessibles et la mer profonde, comment pourrons-nous échapper à la mort? Ne vaut-il pas mieux tomber avec gloire que de nous livrer aux supplices et à la merci de ces Infidèles? De grâce, amis, restez fermes, conservez vos rangs, c'est pour vous la seule chance de salut. Tous ces Chrétiens n'ont, comme nous, qu'une tête, une vie et deux bras! » A ces mots, l'impétueux Dardinel tue le comte d'Athol.

Le souvenir d'Almont ranime le courage des Africains; ils voient que la mort est préférable à une honteuse fuite. Guillaume de Burnick surpassait de la tête ses compagnons. L'épée de Dardinel la fait voler au loin, et la taille de l'Anglais est égale à celle des autres guerriers. Le malheureux Aramon de Cornouailles a le crâne fracassé. En vain son frère veut le sauver; Dardinel lui brise les épaules et lui fend la poitrine. Bugio a promis à sa jeune épouse de revenir près d'elle au bout de six mois... Dardinel le perce de part en part et le dispense de tenir son serment. Il voit alors Lurcain s'avancer après avoir immolé Dorchin et Gardon. Lurcain a coupé la gorge à celui-ci, l'autre a la tête fendue jusqu'aux dents. Altée, que Dardinel chérissait tendrement, fuit trop lentement et ne peut se dérober au trépas. Le fils d'Almont saisit une lance et court le venger. Il jure de consacrer à Mahomet, dans la grande mosquée, les dépouilles de son adversaire. Franchissant alors l'espace qui le sépare de l'Écossais, il lui porte un

coup terrible et lui passe sa lance au travers du corps; puis il ordonne à ses écuyers de prendre son armure. Comment peindre la douleur d'Ariodant! Comment exprimer son désir d'envoyer aux enfers l'âme du meurtrier!

Pourquoi la foule pressée des combattants vint-elle mettre obstacle à sa vengeance! Vainement il essaye de s'ouvrir un passage avec son épée; il heurte, culbute, renverse tout ce qui l'arrête. Dardinel, de son côté, essaye de le rejoindre; et, tandis que l'un extermine les chevaliers de France, d'Angleterre et d'Écosse, l'autre massacre les Sarrasins. Le Destin ne veut point permettre qu'ils se rencontrent; il réserve à Dardinel un adversaire plus terrible, et ses arrêts sont inévitables. Renaud est près de là, Dardinel tombera sous ses coups.

Mais c'est assez parler des combats mémorables qui se livrent dans l'Occident. Il est temps de revoir Griffon, que nous avons laissé en proie à la colère, au milieu d'un peuple épouvanté. Noradin, averti du tumulte et de la fuite de ses sujets, prend mille archers et se fait ouvrir les portes de la ville. Griffon, débarrassé de la populace, se couvre pour la seconde fois de l'armure déshonorée. Non loin de là est un temple qu'entourent de fortes murailles et un fossé. Le paladin s'empare du pont, et calme, impassible, il attend sans crainte la troupe nombreuse de soldats qui sort des remparts; tous s'approchent en le menaçant et poussant de grands cris. Soudain il prend à deux mains sa formidable épée, s'élance et fait un grand ravage parmi les guerriers de Noradin. Bientôt il se retire sur le pont, s'y repose un moment, puis se jette de nouveau sur les assaillants, frappe à tort et à travers, et renverse cavaliers et fantassins. Les Sarrasins furieux redoublent d'acharnement; la multitude le presse et l'entoure; Griffon craint de succomber; déjà blessé à l'épaule et à la cuisse droite, il commence à perdre haleine. Mais la vertu protectrice des gens de courage touche Noradin en faveur d'un héros. A la vue de tant de guerriers renversés et couverts de blessures, qu'on dirait faites de la main d'un nouvel Hector, le roi de Damas s'aperçoit de l'injustice du traitement qu'il a fait subir à un brave chevalier. Il s'approche, et, à l'aspect des cadavres entassés et du sang qui remplit le fossé, il croit voir Horace lui-même disputant le pont aux Toscans. Pressé du désir de sauver la vie des siens en réparant une injustice, Noradin s'avance vers Griffon et lui présente, en signe de paix, sa main nue et désarmée. « Je conviens de tous mes torts envers toi, lui dit-il; un manque de réflexion et des conseils pervers m'ont fait tomber dans une erreur que je regrette. J'ai fait subir au plus brave des chevaliers le traitement réservé au plus vil. La vaillance que tu viens de montrer efface la honte de l'affront que tu as subi; cependant je veux, pour réparer mes torts, t'accorder des honneurs dignes de ma puissance; puissé-je te faire accepter des richesses, des villes et des châteaux! Demande la moitié de mes États, et je te l'accorde en récompense du merveilleux courage qui t'assure mon estime et ma faveur. Que nos mains soient unies en signe de foi et d'éternelle amitié. » A ces mots, Noradin descend de cheval et s'approche de Griffon en lui tendant la main. Le paladin, touché de tant de loyauté, dépose son épée; il oublie sa haine et sa colère et fléchit le genou devant le roi. A la vue de son sang qui coule, le monarque ordonne qu'on soigne ses blessures; puis il le fait conduire dans la ville et lui offre l'hospitalité dans son ma-

gnifique palais. Griffon y demeure plusieurs jours avant de pouvoir reprendre les armes.

Mais laissons ce héros près du roi de Syrie et revenons vers Astolphe et Aquilant. Depuis que Griffon a quitté Solime, ces deux chevaliers n'ont point cessé de le chercher. Ils ont parcouru les saints lieux et tous les environs sans découvrir ce qu'il est devenu. Enfin un pèlerin grec leur apprend qu'Origile, éprise d'un amour soudain, a rejoint dans Antioche un autre chevalier. Aquilant demande si cette nouvelle est parvenue jusqu'à Griffon ; et, sur la réponse affirmative du pèlerin, il ne doute plus du départ de son frère et de l'objet de son voyage. Griffon se rend à Antioche afin de châtier un rival et de lui enlever Origile. Aquilant ne veut pas rester loin de son frère. Saisissant ses armes, il prie Astolphe de différer son retour en France, au palais de ses pères, jusqu'à ce que lui-même soit revenu d'Antioche. Puis il s'achemine vers Jaffa et choisit la route de mer comme plus prompte et plus sûre. Il s'embarque ; et, favorisé par le vent du midi, il découvre, dès le jour suivant, la terre de Sur, puis Sukfet ; bientôt il dépasse Beyrouth, Gébilé. Laissant à sa gauche l'île de Chypre, il dirige la proue vers Tortose, Tripoli et le golfe d'Aïas. Le pilote cingle alors vers l'est, et le navire touche à l'embouchure de l'Oronte : Aquilant fait jeter le pont, saute à terre et, monté sur un coursier vigoureux, il suit les rives du fleuve jusqu'aux portes d'Antioche. On lui annonce que Martan et Origile se sont rendus à Damas de Syrie, où doit se donner un magnifique tournoi. Persuadé que Griffon est sur leurs traces, le héros, brûlant de le revoir, part le jour même pour cette cité, mais il ne veut plus se confier à la mer et se dirige vers Larisse et la Lydie. Bientôt la riche et populeuse Alep s'est dérobée à leurs regards. L'Éternel, toujours prompt à récompenser les bons et à châtier les méchants, permet qu'il rencontre Martan aux environs de Manuga. Le trai-

tre fait porter devant lui, dans le plus grand appareil, le prix du tournoi. Trompé d'abord par l'éclat de l'armure, plus blanche que la neige, Aquilant croit voir son frère, pousse un cri de joie et s'élance vers lui. Mais il s'aperçoit aussitôt de son erreur, et son visage devient sombre. Il craint que Martan, aidé de l'astucieuse Origile, n'ait égorgé Griffon. « Dis-moi, s'écrie-t-il, toi qui a l'air d'un lâche et d'un larron, dis-moi d'où te viennent ces armes? Comment possèdes-tu le coursier de mon frère? Réponds! Griffon est-il mort ou vivant? Qui ta donné sa cuirasse et son destrier? » Aux accents de cette voix furieuse, Origile veut fuir et fait tourner rapidement son palefroi. Mais Aquilant, monté sur un cheval plus rapide, l'arrête. Martan, épouvanté de l'aspect terrible du jeune prince, tremble comme la feuille au souffle de l'autan et ne sait que répondre. Aquilant l'insulte, le menace, lève la pointe de son glaive et jure de les égorger tous les deux s'ils ne lui avouent l'exacte vérité. Un moment le lâche cherche quelque excuse et dit enfin : « Sachez que cette demoiselle est ma sœur. Griffon n'a pas craint d'outrager sa vertu. J'ai senti la honte d'une telle action ; mais, n'osant point lutter contre un guerrier si redoutable, j'ai eu recours à la ruse et à la dissimulation. Ma sœur avait elle-même le désir de renoncer à sa coupable vie, et je suis parti avec elle tandis que Griffon sommeillait. Pour lui ôter tout moyen de s'opposer à notre fuite, nous avons pris son coursier et ses armes et nous sommes venus ici dans l'état où vous nous voyez. » Martan aurait peut-être obtenu la récompense de son mensonge; mais il avait été trop loin et avait avancé une insigne fausseté. Il expliquait ainsi le vol du cheval et de l'armure, et Aquilant eût été sa dupe s'il n'avait point affirmé qu'Origile était sa sœur. Le paladin connaissait leur coupable amour : « Tu mens, infâme larron! » lui crie-t-il transporté de colère. Et il lui porte au visage un coup de poing si violent qu'il lui brise deux dents. Sans écouter ses explications, il lui attache les mains derrière le dos avec une corde; Origile, malgré ses

belles paroles, subit un traitement semblable. Aquilant les emmène à sa suite à travers les villes et les bourgs jusqu'à Damas; il compte les traîner ainsi et

les abreuver d'humiliations tant qu'il n'aura pas retrouvé son frère. Enfin, accompagné des deux perfides et de leurs écuyers, il pénètre dans la capitale de la Syrie. Mille voix célèbrent les exploits et le nom du héros des joutes; tous savent que Griffon est le vainqueur et qu'un lâche, par une audace incroyable, lui a ravi le prix. Soudain l'infâme Martan est reconnu ; on le montre au doigt : « N'est-ce point là, s'écrie-t-on, ce lâche qui, s'attribuant les exploits d'un autre, a couvert de son infamie un brave chevalier? N'est-ce point là cette femme impudique qui sacrifie un homme de cœur à un poltron? — Ce couple est bien assorti, répondent d'autres voix ; tous les deux se ressemblent et ont même caractère. » On les accable de malédictions : la populace furieuse parle de les pendre, de les brûler, de les écarteler ou de les mettre en pièces. Autour d'eux la foule se heurte, se presse et les précède dans les rues ou sur les places. La nouvelle de cet événement parvient jusqu'à Noradin, qui éprouve une vive joie. Sans attendre ses gardes, il s'avance vers Aquilant, l'accueille avec distinction, lui offre sa table et l'hospitalité dans son palais; puis il fait renfermer les deux prisonniers au fond d'une tour, et conduit lui-même Aquilant près du lit où Griffon est retenu par ses blessures. Ce héros rougit à la vue de son frère qui le raille un moment de sa mésaventure. Bientôt ils songent à infliger un châtiment aux coupables. Noradin et Aquilant penchent pour une punition terrible ; mais Griffon, n'osant parler pour Origile seule, intercède pour tous les deux ; il expose ses raisons avec adresse. Noradin consent enfin à ce que Martan soit fustigé par le bourreau. Dès le lendemain on lui fait parcourir toutes les rues de la ville; il est chargé de liens, qui ne sont point de fleurs et de feuillages, et on le fouette ignominieusement. La perfide Origile restera dans sa prison jusqu'à ce que la sage et prudente reine Lucine puisse, à son retour, décider de son sort. Aquilant attend au milieu des fêtes que son frère rétabli soit en état de porter ses armes.

Cependant Noradin, toujours inconsolable de son erreur et des affronts qu'il a prodigués à un guerrier digne de tant d'honneur, pense nuit et jour aux moyens de réparer ses torts. Il songe à rendre les Syriens témoins de la gloire et du triomphe de celui dont ils ont vu la honte ; et, pour lui restituer le prix qu'un traître lui a ravi, il fait annoncer dans la contrée un autre tournoi pour le mois suivant. Les préparatifs sont dignes de la magnificence du roi; l'agile Renommée publie la nouvelle dans toute la Syrie et jusqu'en Phénicie et en Palestine. Astolphe et le gouverneur de ce dernier pays veulent prendre part à ces joutes. L'histoire ne rapporte de Sansonnet que des actions dignes de louange. Roland fut son parrain, et Charlemagne, ainsi que je l'ai dit, le nomma gouverneur de la terre sainte. Tous deux font leurs préparatifs et se dirigent vers Damas, qui doit être le théâtre de ces fameuses fêtes. Ils cheminent à petites journées afin de ménager leurs forces pour le tournoi. A l'angle de deux routes qui se croisent, ils rencontrent un guerrier à la contenance fière et martiale : on eût dit un chevalier redoutable ; mais c'est une femme d'une grande intrépidité dans les combats. Elle se nomme Marphise. En plus d'une occasion elle a lutté

l'épée à la main contre Roland et le sire de Montauban. Nuit et jour elle garde ses armes, cherchant à travers les monts et les plaines des chevaliers à combattre et la gloire qui doit illustrer son nom. La haute taille, la stature vigoureuse de Sansonnet et d'Astolphe lui font espérer des adversaires dignes de son courage; et, pressée de se signaler, elle lance son cheval pour aller les défier. Bientôt elle a reconnu le prince d'Angleterre et elle se rappelle les égards et les soins dont il l'environna pendant son séjour à Cathay; elle l'appelle par son nom, ôte ses gantelets, lève sa visière et lui tend les bras comme à un ancien ami. Astolphe de son côté

l'aborde avec respect et courtoisie; il lui exprime toute sa joie de la revoir et ils s'interrogent réciproquement sur le but de leur voyage. Astolphe répond le premier qu'il se rend à Damas avec son ami pour assister au tournoi où le roi de Syrie a convoqué toute la chevalerie. Marphise, prompte à saisir l'occasion de moissonner des lauriers, réplique sur-le-champ : « Je vous suivrai à ces joutes. » Les deux paladins, charmés d'avoir une telle compagne, arrivent à Damas la veille du jour marqué pour les fêtes et cherchent une hôtellerie dans l'un des faubourgs. Plus tranquilles et mieux que dans le palais de Noradin, ils y prennent du repos jusqu'au moment où l'Aurore quitte la couche du vieil époux qu'elle a chéri. Dès que le soleil répand sur le monde ses rayons lumineux, Marphise et les deux paladins se revêtent de leurs armes, envoient dans la ville plusieurs écuyers; et, sachant que Noradin s'est déjà rendu sur la place du tournoi pour voir rompre les lances, ils partent aussitôt. Ils pénètrent ensemble dans la lice, où sont rangés en bon ordre deux troupes de chevaliers qui attendent le signal. Le vainqueur recevra une épée, une massue richement ornées et un

superbe coursier, présents dignes de la munificence de Noradin. Ce prince, convaincu que Griffon, après son premier triomphe, remportera une seconde fois la victoire, a ajouté la massue, l'épée et le coursier au don qui lui était réservé. L'armure usurpée par le lâche Martan est suspendue en face du monarque avec la magnifique épée, la massue est à l'arçon de la selle du coursier; Noradin ne doute pas que Griffon n'obtienne les deux prix. Mais, Marphise, qui arrivait avec Astolphe et Sansonnet, trompera cet espoir. A la vue de l'armure, elle reconnaît aussitôt ce chef-d'œuvre parfait et merveilleux qu'elle avait un moment abandonné sur la route afin de poursuivre Brunel, ravisseur de son épée. Il est inutile, je pense, de vous raconter cette aventure, qui vous est connue; mais il est bon que je vous dise comment Marphise sut reprendre ses armes. Rien au monde n'eût pu la faire renoncer à leur possession. Sans réfléchir aux moyens plus ou moins convenables de les ressaisir, elle s'approche brusquement du trophée et arrache l'armure avec tant de violence que plusieurs pièces roulent à terre. Noradin, cruellement offensé, fait un signe, et tous les chevaliers s'élancent, tandis que le peuple, oubliant le châtiment terrible que naguère il avait reçu de Griffon, s'arme d'épées et de lances pour punir le téméraire. Le jeune enfant qui, au retour de la saison nouvelle, court et se joue dans la prairie; la jeune beauté, brillante de parure et se balançant au son des instruments mélodieux, éprouvent moins de plaisir que n'en ressent l'intrépide Marphise, lorsque environnée de lances et d'épées menaçantes, voyant de près le carnage et la mort, elle entend le choc des armes et des coursiers. Aussitôt, excitant son cheval, elle fond la lance en arrêt sur les assaillants. L'un est blessé à la poitrine, l'autre au cou; elle culbute tous ceux qui l'entourent; son glaive coupe les têtes et les bras ou déchire les entrailles. Astolphe et Sansonnet sont venus pour assister à un tournoi et non pour combattre; mais en voyant cette lutte ils baissent la visière de leurs casques, se précipitent sur la multitude et s'ouvrent avec le fer un large chemin. Les chevaliers qui ont compté sur les plaisirs d'un tournoi sont surpris de voir des jeux faire place à un combat meurtrier. Plusieurs d'entre eux, ignorant même le motif de la fureur du peuple et l'offense faite au roi de Syrie, sont livrés au doute et à l'étonnement. Quelques-uns veulent s'associer aux vengeances du peuple et ne tardent pas à s'en repentir; d'autres, peu soucieux de ce qui adviendra, se disposent au départ; les plus sages attendent immobiles l'issue du combat. Griffon et Aquilant sont les premiers à vouloir punir le guerrier qui a ravi l'armure. A la vue de Noradin qu'enflamme la colère, les deux frères, avertis du motif de cette lutte, Griffon surtout, sentent que cet outrage le touche aussi bien que le roi; ils saisissent leurs armes et volent à la vengeance. Monté sur le léger Rabican, Astolphe devance ses compagnons; en ses mains est la lance d'or enchantée qui renverse les plus fiers chevaliers. Griffon frappé vide les arçons, et Aquilant, dont l'écu est à peine touché, mord la poussière. Sansonnet, de son côté, culbute d'illustres et vaillants adversaires. La populace se disperse, et Noradin, plein de rage, voit Mar-

phise dégagée emporter triomphante les deux casques et les deux cuirasses. Astolphe et Sansonnet suivent la guerrière ; tous les trois se dirigent vers leur logis par la porte de la ville qui est restée libre. Les deux fils d'Olivier, honteux d'avoir cédé au premier choc, tiennent la tête baissée et n'osent se présenter devant Noradin. Toutefois ils remontent à cheval, et poursuivent leurs ennemis, accompagnés du roi et de ses chevaliers, tous déterminés à vaincre ou à périr. La lâche populace crie de loin : « Attaquez ! attaquez ! » Griffon joint les paladins au moment où ils s'emparent du pont. Alors, ce qu'il n'avait pu faire dans la lice, il reconnaît Astolphe à la devise, au coursier et aux armes que ce héros portait lorsqu'il coupa le cheveu d'Orrile. Il s'incline avec politesse et demande au jeune duc quels sont ses compagnons et par quel motif l'un d'eux a pu faire au roi de Syrie l'outrage de jeter sur l'arène le prix du tournoi? Astolphe dit les noms

des deux chevaliers, mais il ne sait rien de l'armure ; il a dû prendre la défense de Marphise, qu'il avait accompagnée. Tandis qu'ils parlent, Aquilant s'approche, voit Astolphe et renonce à se venger. Les chevaliers de Noradin surviennent et se tiennent à quelque distance, attentifs au résultat de la conférence. L'un d'eux, sachant l'arrivée de la célèbre Marphise, se hâte d'en avertir Noradin. Il le supplie de les soustraire au sort le plus déplorable, car il serait plus facile d'échapper aux coups de Tisiphone et à la mort, que d'arracher l'armure des mains de la guerrière. A ce nom redoutable de Marphise, qui, même de loin, faisait hérisser les cheveux des plus braves,

Noradin, convaincu de la vérité des paroles du chevalier, rassemble ses guerriers dominés par l'effroi. Griffon, Aquilant, Sansonnet et le fils d'Othon conjurent Marphise de mettre un terme à ces sanglantes luttes. Elle y consent; et, s'avançant avec fierté vers le roi : « Je ne peux comprendre, lui dit-elle, que vous offriez au vainqueur du tournoi des armes qui ne sont point à vous! Cette armure m'appartient; je fus un jour forcée de la déposer au milieu de la route d'Arménie afin de poursuivre à pied un larron qui m'avait offensée. Ma devise peut vous servir de preuve, la voici! » A ces mots, elle montre une couronne brisée en trois parties et gravée sur sa cuirasse. « Il est vrai, répond Noradin, que cette armure me fut livrée par un marchand arménien. Si tu me l'avais demandée, je me serais empressé de te la rendre, d'accord avec Griffon, et ce loyal paladin se fût fait un plaisir de me l'offrir pour qu'elle te fût rendue. Qu'est-il besoin de reconnaître ta devise? Une de tes paroles me suffit; d'ailleurs ces armes t'appartiennent à un nouveau titre, puisqu'elles sont le prix de ta valeur. Garde-les; je saurai offrir à Griffon une autre récompense digne de lui. » Celui-ci attache moins de prix à l'armure qu'à satisfaire le roi. « Seigneur, dit-il, je m'estimerai trop heureux si vous m'accordez votre amitié. — L'honneur est pour moi, » pense Marphise, et elle offre à Griffon l'armure qu'elle finit par recevoir de lui comme un don.

Ils retournent alors en bonne intelligence dans la ville; les joutes recommencent et Sansonnet est proclamé vainqueur. Astolphe, les deux fils d'Olivier et l'altière Marphise n'ont point pris part à la lutte dont ils veulent laisser toute la gloire à leur compagnon. Après huit ou dix jours passés chez Noradin, au sein des fêtes et des jeux, pressés de revoir la France, ils quittent la cour du roi. Marphise, depuis longtemps jalouse de combattre les chevaliers de Charlemagne, s'éloigne avec les paladins. Sansonnet laisse son gouvernement de la terre sainte à un autre prince; et, après avoir pris congé de Noradin, ils marchent ensemble vers le port de Tripoli. Là se trouve un navire chargé de marchandises pour l'Occident. Le vieux capitaine, né à Luna, reçoit le prix de la traversée pour eux et leurs équipages et ils s'embarquent par un temps favorable; le zéphyr, présage d'une heureuse navigation, gonfle les voiles; bientôt ils sont loin du rivage. Le premier port où le navire aborde fait partie de l'île consacrée à la déesse des Amours. Ils sont dans le voisinage de Constance, à Famagouste, lieu funeste dont l'air abrége la vie et ronge jusqu'au fer. Pourquoi la nature, si favorable à toute cette contrée, y laissa-t-elle un marais tellement infect que les navigateurs sont contraints de s'éloigner? Le pilote, forçant de voiles, arrive devant Paphos. Mille échelles sont placées pour descendre sur ce délicieux rivage. Les navigateurs y sont attirés, les uns par le commerce, les autres par l'amour et le plaisir. Le terrain s'élève doucement depuis les bords de la mer jusqu'à la cime d'une montagne. Les myrtes, les cèdres, les orangers, les lauriers, les arbustes odoriférants, le serpolet, la marjolaine, le safran, les lis et les roses embaument les airs, et le souffle des vents porte au loin sur les ondes ces suaves parfums. Un ruisseau, que

forme une source limpide, serpente dans la prairie. On reconnaît que ce riant séjour est celui de la déesse des voluptés. Les femmes et les filles y

sont plus attrayantes qu'en aucun lieu du monde. Les feux de Vénus embrasent les jeunes et les vieilles; l'ardeur des désirs ne les quitte qu'avec la vie. On s'entretenait alors de l'aventure de l'ogre et de Lucine, que les voyageurs avaient apprise en Syrie. La princesse faisait, dit-on, ses préparatifs à Nicosie pour rejoindre Noradin. Après avoir terminé ses affaires, le vieux patron lève l'ancre, déploie ses voiles et gouverne vers l'Occident. Un vent du sud-ouest les pousse vers la haute mer. Tout à coup le mistral, assoupi tant que le soleil est resté sur l'horizon, souffle le soir avec violence. Les vagues grandissent, la foudre éclate; le firmament, déchiré par les éclairs, semble se briser de toutes parts. De sombres nuées rendent invisibles les planètes et les étoiles; le ciel tonne, la mer mugit. Une pluie mêlée de grêle, une affreuse tempête fondent sur les nautoniers; les ténèbres, de plus en plus profondes, ajoutent à l'horreur de cette situation. Les matelots luttent avec toutes les ressources de l'art, le sifflet aigu commande les manœuvres; les uns préparent les ancres, d'autres tendent les câbles et carguent les voiles : ceux-ci veillent au gouvernail ou grimpent sur les mâts, ceux-là se hâtent de débarrasser le pont. La fureur de la tempête s'accroît au sein de cette nuit plus sombre et plus lugubre que celle des enfers. Dans l'espoir que les vagues seront moins fortes, le pilote tâche de gagner la pleine mer. Toujours il oppose la proue aux flots furieux. Mais loin de s'apaiser au retour de l'aurore, la tempête semble redoubler avec le jour, s'il est toutefois permis de nommer ainsi une faible clarté im-

puissante à chasser les ténèbres, et que les heures seules peuvent indiquer. Enfin le pilote, triste et abattu, livre la poupe à l'effort des lames, déploie les basses voiles et s'abandonne à la merci des flots.

Tandis que la fortune se joue de la vie des navigateurs, elle ne laisse point en repos ceux qui sont sur la terre. La France voit les Sarrasins et les chevaliers d'Angleterre se livrer de sanglants combats; Renaud ouvre et disperse les rangs ennemis. J'ai dit comment il a lancé Bayard contre Dardinel. A la vue de l'écu aux quatre quartiers d'argent et de gueules que porte le fils d'Almont, Roland juge que celui qui se pare du blason des comtes d'Anglante doit être un paladin de haute vaillance. Il s'avance; et, contemplant les cadavres amoncelés autour de Dardinel : « Arrachons, se dit-il, une plante dangereuse avant qu'elle n'ait acquis toute sa force. » Tous reculent et lui font place. A son aspect Chrétiens et Musulmans se sont retirés. De toute cette multitude, le sire de Montauban ne voit plus que Dardinel. « Jeune homme, lui crie-t-il, tu sauras que ce bouclier fut un présent fatal pour toi. Je verrai (si tu oses m'attendre) comment tu défendras ces nobles couleurs. Si ton bras ne peut me les disputer, il sera plus faible encore contre Roland. — Je t'apprendrai, réplique Dardinel, que je suis digne de posséder l'héritage de mes pères et capable de le conserver : ces armes m'auront valu plus de gloire que de dangers. Je suis jeune, mais il est difficile de m'intimider; tu ne m'arracheras ce bouclier qu'avec la vie; et, Dieu aidant, je le garderai! J'espère, quel que soit mon sort, rester digne de mes aïeux. » A ces mots il court l'épée haute sur Renaud. Une sueur froide glace les Africains quand ils voient celui-ci se précipiter sur leur prince comme le lion furieux, qui, dans une prairie, bondit vers le jeune taureau encore inhabile aux joies de l'amour. Dardinel touche vainement l'armet de Mambrin. Renaud sourit : « Tu vas éprouver, s'écrie-t-il, que mes coups sont plus sûrs que les tiens. » Il dit, pique Bayard, et, d'un coup de pointe, frappe Dardinel au milieu de la poitrine avec tant de force que le fer ressort par le dos. L'âme s'échappe avec le sang par cette large plaie et le corps de l'infortuné roule sur le sable. De même qu'une fleur, jeune et brillante, tranchée par le soc de la charrue, se flétrit et meurt; tel encore que le pavot trop chargé de rosée qui s'incline et penche vers la terre : de même Dardinel, le visage couvert des pâleurs de la mort, ferme sa paupière appesantie. Avec lui s'évanouit le courage des Sarrasins. Ainsi les eaux se rassemblent tant qu'elles sont contenues par une forte digue et débordent avec fracas quand cet appui leur manque; de même les Africains, que soutenait l'exemple de Dardinel, s'enfuient de toutes parts à la vue de leur prince expirant. Renaud dédaigne les fuyards et renverse les plus braves. Ariodant, de son côté, terrasse un grand nombre d'ennemis. Lionel, Zerbin et d'autres vaillants guerriers se signalent en brisant les armures. Charlemagne lui-même, Olivier, Turpin, Guy, Ogier, Salomon ne démentent point leur renommée. Les Maures s'attendaient à périr jusqu'au dernier; mais le prudent Marsile fait retirer les débris de son armée, et juge à propos de rallier ses troupes en désordre afin d'effectuer une retraite

honorable. En prolongeant la résistance, il eût risqué de voir exterminer ses soldats. Il recule vers les retranchements qu'entourent des remparts et un fossé; Stordilan, le roi d'Andalousie, et les Portugais l'y suivent; il envoie dire à Agramant que de sa retraite dépend encore le salut de toute l'armée. Ce dernier, envers qui la fortune ne se montra jamais si cruelle, n'espère plus revoir Biserte, mais il s'estime heureux que Marsile ait sauvé une partie de ses troupes. Sur-le-champ il fait sonner la retraite. Autour des bannières échelonnées se groupent encore quelques combattants; mais les Sarrasins, pour la plupart sourds au bruit des trompettes et des tambours, cèdent à la frayeur ou à la lâcheté et se précipitent dans la Seine. Agramant, Sobrin et les plus braves de leurs capitaines s'efforcent en vain de les ramener en bon ordre. Ni les prières ni les menaces ne peuvent rallier le tiers de ces infortunés. Pour un qui reste, deux ont péri ou ont pris la fuite; l'un est blessé au visage, l'autre dans le dos : le reste, accablé de fatigue, est en proie à l'effroi. Les Infidèles, poursuivis jusqu'aux portes de leur camp, n'y auraient point été en sûreté, et Charlemagne eût profité de la victoire si la nuit n'était venue suspendre le combat. Le Créateur a pris sans doute en pitié cette foule infortunée; le calme se rétablit peu à peu; une mer de sang couvre la campagne; plus de quatre-vingt mille combattants ont péri. Les villageois recueillent leurs dépouilles, et les cadavres servent de pâture à une multitude de loups.

L'Empereur sort de la ville et fait le siége du camp, qu'il entoure de feux. Les Maures creusent des fossés, élèvent des remparts et des retranchements; les sentinelles veillent à leur poste, et les chefs ne quittent pas leurs armes. Les Sarrasins ne cessent point de se lamenter et de gémir : les uns pleurent un frère ou un ami; les autres souffrent de leurs blessures, et tous redoutent un destin plus terrible.

Deux jeunes Maures de la Ptolémaïde, et d'une naissance obscure, donnèrent un rare exemple d'amour et de fidélité. On les nommait Cloridan et Médor; attachés à la fortune de Dardinel, il l'avait suivi en France. Cloridan, chasseur habile, joignait la force à la légèreté; Médor, à peine sorti de l'enfance, avait conservé de blanches et vermeilles couleurs. Nul parmi les Maures ne réunissait autant de grâce et de beauté : ses yeux noirs, sa chevelure blonde et bouclée lui donnaient l'air d'un ange. Tous deux sont en sentinelles sur les remparts, à l'heure où la Nuit abaisse vers les plaines du ciel ses paupières appesanties. Médor gémit de savoir le corps de son maître, gisant et privé de sépulture, au milieu de la campagne : « Cloridan, dit-il, je ne peux sans douleur songer que notre prince, étendu sur l'arène, est abandonné à la faim des loups et des corbeaux! Il me semble que, pour lui rendre les derniers devoirs, le sacrifice de ma vie payerait à peine la dette de ma reconnaissance. J'irai recueillir ses dépouilles. Peut-être que, favorisé du Ciel, je traverserai sans être vu le camp de Charles, maintenant livré au sommeil. Tu resteras à ton poste. Si le destin a marqué ma dernière heure, tu feras connaître mon sort; si je meurs sans pouvoir réussir, on saura du moins que j'ai voulu remplir un pieux devoir! » Cloridan, surpris de trouver

dans son jeune ami tant de fidélité, de courage et d'amour, fait d'inutiles efforts pour le détourner de son projet. Médor est déterminé à périr ou à

rendre la sépulture aux restes de son seigneur. Rien ne peut l'ebranler ou le fléchir. « Je te suivrai donc, reprend alors Cloridan; une mort honorable ne saurait m'effrayer. Et, d'ailleurs, pourrais-je vivre sans toi? J'aime mieux périr ainsi que de mourir en te pleurant! »

Leur résolution prise, ils attendent que d'autres gardes les aient remplacés; puis ils partent, franchissent les fossés et les barrières, et pénètrent dans le camp des Chrétiens. Tout repose, les feux sont éteints; chefs et soldats, pleins de sécurité, sont plongés dans un profond sommeil. Quelques-uns, endormis par l'ivresse, sont étendus au milieu des bagages et des armes. Cloridan s'arrête et dit à son ami : « Cette occasion de vengeance n'est point à négliger! il faut punir de mort les meurtriers de notre malheureux prince : sois attentif, écoute, observe les alentours, et je vais, avec mon épée, t'ouvrir une large route au milieu de leurs rangs! » A ces mots, il entre dans la tente où dort Alphée, savant astrologue et médecin, arrivé depuis un an à la cour de Charlemagne. Sa vaine science, qui l'a toujours trompé, lui sert peu. Il s'était promis une longue vieillesse près de sa femme, et le fer homicide lui coupe la gorge. L'adroit Sarrasin immole quatre autres guerriers sans leur laisser le temps de pousser un cri : Turpin n'a point conservé leurs noms, perdus dans la nuit des siècles. Palidon de Moncalieri est égorgé entre deux coursiers; puis Cloridan s'approche de Grillon, dont la tête repose sur un tonneau que l'ivrogne a vidé; tandis qu'il savoure un paisible

sommeil, le païen lui tranche la tête; par une même blessure coulent des flots de sang et de vin; le corps en est plein; Grillon rêvait qu'il buvait encore lorsque la mort est venue le saisir. Un Grec, un Allemand, Andropon et Conrad, tombent du même coup. Tous deux ont passé une partie de la nuit sous un frais feuillage, tenant une coupe ou des dés à la main. Que n'ont-ils continué leux jeux jusqu'au retour de l'aurore! Mais si l'homme connaissait l'avenir, quel serait sur ses jours le pouvoir du Destin!

Tel qu'un lion, amaigri par la faim et la soif, égorge, déchire, met en pièces et dévore le troupeau dont il a forcé la bergerie, Cloridan massacre sans pitié une multitude endormi. Médor, qui n'a point rougi son fer de ce sang obscur, s'approche du pavillon où le duc d'Albret tient dans ses bras sa maîtresse endormie : ils sont étroitement enlacés, l'air ne pourrait se faire jour entre eux; Médor leur abat la tête du même coup. Douce mort! heureuse destinée! Leurs âmes s'envolent unies, comme leurs corps l'étaient

par l'amour! Un instant après, Médor tue les deux fils du comte de Flandre Ardalique et Malinde. Peu de jours auparavant, Charles les arma chevaliers, et ajouta des lis à leurs armoiries, en les voyant revenir d'un combat, vainqueurs et tout souillés de sang et de poussière. Ils devaient aussi recevoir des baronnies dans la Frise.

Déjà les deux païens touchent aux tentes de l'Empereur; là, veillait tour à tour un des redoutables pairs. Jugeant impossible que tous les paladins se soient livrés au sommeil, Cloridan prend la route la plus sûre et Médor le suit. Médor et son ami renoncent à un riche butin et songent

à leur propre salut. Enfin ils arrivent au milieu du champ de bataille, où le faible et le puissant, le prince et ses vasseaux, confondus avec les coursiers, sont baignés dans une mer de sang, parmi les débris des arcs, des lances, des épées et des boucliers. Cet horrible mélange de cadavres amoncelés eût rendu impossible toute recherche avant l'arrivée du jour, si la lune, écartant de sombres nuages, n'eût donné quelque clarté. Médor élève un pieux regard vers l'astre des nuits : « O déesse, s'écrie-t-il, toi que nos pères ont adorée sous le nom de Triforme, toi qui par ta beauté règnes aux cieux, sur la terre et dans les enfers ; toi qui d'un pied agile parcours les forêts sur les traces des monstres et des bêtes fauves, daigne m'indiquer la place qu'occupe mon maître, adorateur pendant sa vie de tes divines vertus ! » Soit par hasard, soit que la lune fût sensible à sa voix, la

nuée s'ouvre, et la déesse paraît non moins brillante que la nuit où, dépouillée de tout voile, elle se jeta dans les bras d'Endymion. Aux regards des deux païens se montrent Paris, les deux camps, la plaine et les collines. Dans le lointain sont deux montagnes : Montlhéry à gauche, à droite le mont des Martyrs. Les rayons semblent même tomber plus éclatants à l'endroit où repose le fils d'Almon. Médor, baigné de larmes, s'avance vers celui qu'il reconnaît aux couleurs blanches et vermeilles de son bouclier. Il arrose de ses pleurs le visage de Dardinel : son attitude est suppliante ; ses plaintes ont tant de douceur que les vents se seraient arrêtés pour l'entendre. D'une voix basse et à peine distincte (non qu'il redoute la mort, mais il craint d'être arraché à ses pieux soins), Médor appelle Cloridan ; ils chargent sur leurs épaules le cadavre du prince, et s'éloignent rapidement avec leur précieux fardeau.

Déjà le dieu de la lumière fait pâlir les étoiles et chasse les ténèbres ; l'au-

dent Zerbin, qui n'a point cédé au sommeil, revient au camp après avoir poursuivi les Maures. Les chevaliers qui l'accompagnent aperçoivent de loin les deux amis, et, jaloux de les saisir, ils s'élancent en foule. « O mon frère, dit Cloridan, abandonnons ce corps et tâchons de fuir; il ne serait point sage de sacrifier deux vies au salut d'un cadavre. » En disant ces mots, il se débarrasse de son fardeau, ne doutant point que Médor n'imite son exemple. Mais le jeune homme, plus dévoué au prince, le garde sur son dos; Cloridan s'éloigne précipitamment, persuadé que son ami le suit, sans cela il fût resté pour le défendre au péril de ses jours. Les chevaliers se sont répandus dans la plaine; ils occupent toutes les issues, bien décidés à prendre les fugitifs ou à les immoler : Zerbin lui-même, ne doutant pas que ce sont des Sarrasins, les presse avec ardeur. Non loin de là est un épais taillis dont les étroits sentiers ne peuvent servir qu'au passage des bêtes sauvages; les deux amis espèrent y trouver un asile, mais ceux qui m'entendent avec quelque plaisir viendront écouter une autre fois la suite de ce récit.

CHANT XIX

Cloridan est tué. — Médor blessé est sur le point d'expirer lorsque Angélique essaye de le guérir; l'amour décoche un trait à la belle. — Les compagnons de Marphise sont instruits de la loi des femmes guerrières; elle tue neuf guerriers et livre ensuite à Guidon un rude combat que la nuit vient interrompre.

L'homme que la fortune protége ne peut jamais savoir s'il est véritablement aimé. Les vrais et les faux amis lui témoignent le même zèle. Mais vienne l'adversité, les flatteurs s'éloignent et les serviteurs fidèles chérissent encore leur maître après son trépas. Si le cœur des mortels se montrait à découvert comme leur visage, tel qui triomphe à la cour tomberait bientôt dans une honteuse disgrâce, et tel qui s'y voit oublié obtiendrait des honneurs; le superbe descendrait dans la foule, le plus humble deviendrait le plus puissant. Retournons à ce guerrier fidèle qui voua au fils d'Almon une éternelle amitié. Le malheureux s'est égaré au milieu de ces bois hérissés d'épines; il cherche un refuge dans les plus épais fourrés; il ploie sous son pesant fardeau, ses pas sont chancelants. Cloridan, plus libre, a pu se dérober au péril; il s'aperçoit alors que Médor ne l'a point suivi, croyant avoir perdu ce qu'il aime le plus au monde. « Ah! s'écrie-t-il, comment ai-je pu fuir, oubliant et l'instant et le lieu où je t'ai abandonné! »

A ces mots il s'enfonce de nouveau dans l'épaisseur des bois. En retournant sur ses pas, il marche au-devant de la mort. Soudain il entend près de lui des voix menaçantes et le hennissement des coursiers; il reconnaît les cris de Médor et l'aperçoit seul, à pied, poursuivi par ses ennemis; cent guerriers l'environnent. « Qu'on le saisisse, » s'écrie Zerbin. Médor se retire,

tantôt derrière un chêne, tantôt derrière un orme, un frêne ou un sapin; il se défend sans quitter le corps de son maître, puis il le dépose sur l'herbe et combat encore autour de lui. Ainsi l'ourse, que le chasseur attaque dans sa tanière, se dresse près de ses oursons et les regarde, frémissante à la fois d'amour et de rage; si la colère et la férocité l'excitent à se servir de ses griffes et de ses dents, elle est retenue par sa tendresse et n'ose quitter ni perdre de vue ses enfants chéris. Cloridan n'espère plus sauver Médor, mais il veut mourir avec lui et songe à vendre chèrement sa vie. Il prend une flèche aiguë, la pose sur son arc; et, de sa retraite cachée, ajuste un Écossais, qui tombe le crâne traversé. Les chevaliers de Zerbin cherchent d'où part le trait homicide. Tandis que l'un d'eux se penche vers son compagnon pour l'interroger, une seconde flèche lui traverse la gorge et lui coupe la parole. Saisi de courroux en voyant ces deux victimes, Zerbin se précipite vers Médor. « C'est à toi d'expier ce double assassinat, » lui dit-il. Il a saisi

le jeune homme par ses blonds cheveux et l'entraîne pour l'immoler. Mais ses regards s'arrêtent avec pitié sur ce gracieux visage; Médor l'implore et le supplie : « Ah! seigneur, s'écrie-t-il, c'est au nom de votre Dieu que je sollicite la faveur d'ensevelir le corps de mon infortuné prince; je ne vous demande point autre chose, car je tiendrais moins à la vie si je n'avais à remplir un devoir sacré. Vous pourrez ensuite, aussi cruel que Créon le Thébain, disperser mes membres déchirés et les livrer à la voracité des oiseaux de proie et des bêtes féroces. Ah! laissez-moi confier à la tombe les dépouilles du vaillant Dardinel! » Ainsi parle Médor, et sa voix touchante eût attendri les monts et les rochers. Zerbin est ému. Dans cet instant un barbare chevalier, sans respect pour son prince, plonge sa lance dans la

poitrine de Médor. Irrité de cette barbarie, Zerbin, qui voit tomber le jeune homme pâle et mourant, s'écrie : « Tu seras vengé ! » Et, rouge de colère, il poursuit le meurtrier, qui, par une fuite rapide, évite un juste châtiment. A la vue de son ami expirant, Cloridan sort du taillis et se montre à découvert. Plein d'une aveugle rage, il s'élance le glaive à la main au milieu des cavaliers, moins pour le venger que dans l'espoir d'une prompte mort. Bientôt son sang rougit la terre; ses forces l'abandonnent et il tombe sans vie près de son cher Médor. Les Écossais suivent leur prince, que la colère emporte à travers les bois, et abandonnent le cadavre de Cloridan. Médor, dont le sang s'échappe par une large blessure, eût péri s'il ne se fût point trouvé un prompt secours. Une jeune fille d'une grande beauté s'approche de lui : ses vêtements sont ceux d'une bergère; mais son air est noble et son visage plein de majesté. Comme il y a longtemps que je ne vous ai parlé d'elle, vous aurez peut-être de la peine à reconnaître l'aimable Angélique, l'illustre fille du grand kan de Cathay. Depuis qu'elle a recouvré l'anneau dérobé par Brunel, cette belle, bravant l'univers, voyage seule, dédaignant toute protection et rougissant de s'être humiliée devant Sacripant et le comte d'Angers. Ce qui augmente son dépit, c'est le souvenir d'un moment de tendre faiblesse pour Renaud, qu'elle trouve indigne d'elle. Mais l'Amour, irrité de sa folle arrogance, place une flèche sur son arc, se tient caché près de Médor et attend en silence que l'orgueilleuse soit à sa portée. A l'aspect

de ce jeune homme blessé, qui, près de rendre le dernier soupir, se plaint moins de son sort que de savoir le corps de son prince privé de sépulture, une douce pitié saisit le cœur de la belle insensible ; le récit de Médor l'attendrit encore davantage. Elle connaît les secrets de la chirurgie; dans l'Inde, cet art respecté est transmis par le père à son enfant. Résolue à employer le suc des plantes pour sauver les jours du jeune Sarrasin, elle se souvient d'avoir vu au milieu de la prairie voisine une herbe salutaire, le

MEDOR BLESSÉ SECOURU PAR UNE JEUNE FILLE

dictame ou la panacée, ou toute autre plante qui arrête le sang et calme la douleur des blessures. Elle court la cueillir et revient près de Médor. Sur son chemin elle rencontre un berger à cheval qui cherche sa génisse échappée depuis deux jours; elle le conduit près du lieu où la terre est humide de sang. Descendue de son palefroi ainsi que le berger, elle presse l'herbe entre deux cailloux, en reçoit le suc dans ses blanches mains, le verse dans la plaie et frotte la poitrine, le ventre et les flancs du blessé. Ce remède énergique rend à Médor quelque force, le sang ne coule plus, et le jeune Maure peut monter sur le cheval du berger. Mais il ne veut point s'éloigner sans avoir donné la sépulture à son prince et à Cloridan. Il suit alors celle qui l'a sauvé. La tendre Angélique désire rester dans l'humble demeure du berger jusqu'à l'entière guérison de son protégé, tant est grande sa commisération! Bientôt les grâces et la beauté de Médor ont embrasé son cœur, qui, déchiré comme par une lime sourde, est en proie à l'amour.

La cabane du berger et de sa famille est à l'entrée de la forêt, dans un vallon que forment deux montagnes. Les soins d'Angélique ont amené une prompte guérison; mais, atteinte elle-même par un trait invisible que lui décoche le petit archer ailé qui se cache dans les yeux et la blonde chevelure de Médor, la reine de Cathay éprouve les effets d'une blessure plus dangereuse. Un mal de plus en plus terrible la consume; mais, oubliant ses souffrances, elle ne s'occupe que de celui qu'elle veut guérir. A mesure que la plaie du Maure se referme, la blessure d'Angélique s'ouvre et s'aigrit; il recouvre la santé, elle languit, froide et brûlante tour à tour; il semble renaître, elle dépérit : ainsi l'on voit la neige tombée à la fin des frimas se fondre aux premiers rayons du soleil. Pour elle le trépas est certain si les joies de l'amour ne viennent calmer la fougue de ses désirs. Déjà elle ne peut plus attendre qu'un aveu vienne la satisfaire. Dédaignant les lois de la pudeur, d'une voix hardie, d'un regard audacieux, elle sollicite la guérison de ces maux, dont Médor est l'auteur sans doute involontaire. O comte Roland! ô roi de Circassie! que vous sert d'avoir tant de valeur et tant de renommée? Quelle est la récompense de tant de gloire? Avez-vous jamais obtenu la moindre faveur en récompense des exploits merveilleux que vous avez accomplis pour elle? O Agrican, si tu pouvais revenir à la vie, quelle serait ton humiliation, toi qu'elle accabla de ses mépris, de ses dédains! Ferragus, et vous, mille autres, qui exposâtes cent fois votre honneur et votre vie pour cette belle, qu'il vous serait cruel de la voir se jeter dans les bras de Médor! Elle lui offre cette fleur, pure encore, cette fleur du jardin merveilleux que nul autre n'a pu fouler!

Cependant, pour cacher en partie sa faiblesse, on célèbre sous le rustique toit, avec l'Amour pour témoin, la cérémonie sainte du mariage. Pendant plus d'un mois ils se livrent à de doux plaisirs; sans cesse près de son époux, les yeux toujours attachés sur les siens, Angélique voit renaître sans cesse et ses désirs et ses transports. Dans la cabane, sous les ombrages, le soir et le matin, au bord des ruisseaux, sur la verte pelouse, partout Médor est à ses côtés. Pour se dérober aux brûlantes ardeurs du midi, tous deux

se retirent dans une grotte aussi discrète, aussi délicieuse que celle qui protégea les amours d'Énée et de Didon, fuyant l'orage. Dans des moments plus

tranquilles de cette perpétuelle félicité, ils gravent leurs noms sur l'écorce d'un arbre dont le feuillage épais couvre le limpide cristal d'une fontaine. Avec la pointe d'un couteau ils les gravent encore sur les rochers les moins durs. Ainsi, de toutes parts on voit entrelacés de mille manières les chiffres d'Angélique et de Médor.

Enfin la belle réfléchit qu'elle a fait un assez long séjour dans la cabane du pasteur; elle pense à retourner aux Indes, pour placer sur la tête de Médor la couronne de Cathay. Depuis longtemps elle porte un bracelet d'or enrichi de magnifiques pierreries; c'est un présent du sire d'Angers. Jadis Morgane l'avait offert à Zéliant, qu'elle retenait captif au fond du Lac; mais lorsque le vaillant comte eut rendu ce prince à la tendresse de son père Monodant, Zéliant donna son bracelet à Roland, qui, plein du souvenir de sa maîtresse, et dans l'espoir de le lui présenter, souffrit qu'on l'attachât à à son bras. La belle portait ce gage, moins par amour pour le comte que pour son incomparable richesse. Elle parvint à le conserver au milieu de l'île des Pleurs, alors que des hommes cruels et inhospitaliers l'exposaient toute nue à la voracité de l'orque. Vous dire comment elle s'y prit me serait impossible. Angélique le donna au berger et à sa femme pour les remercier de leurs soins et de leur hospitalité, et bientôt, accompagnée de Médor, elle se dirigea vers les montagnes élevées qui séparent la France de l'Espagne. Elle comptait attendre quelques jours à Barcelone ou à Valence qu'un vaisseau partît pour l'Orient. De l'autre côté des monts, ils découvrirent au delà de Girone la vaste mer, dont ils suivirent les bords à main gauche, en prenant la route de Barcelone. Avant d'atteindre cette ville, ils

ANGELIQUE ET MEDOR TRAÇANT LEURS CHIFFRES.

p. 212.

aperçurent près du rivage un homme dont le visage, la poitrine et le dos étaient souillés de sang et de poussière. A l'aspect des deux amants, cet insensé se précipita sur eux de même qu'un dogue s'élance sur les étrangers.

Mais il est temps que je vous entretienne de Marphise, de Griffon, d'Aquilant et des autres guerriers qui luttent contre les flots en fureur. Le destin les menace de ses coups. Durant trois jours, les vagues monstrueuses et les vents déchaînés ont brisé les huniers et les cordages. On jette ces tristes débris à la mer. L'un cherche vainement sur sa carte à retrouver, aux

lueurs d'une petite lanterne, la route qu'il faut suivre ; un autre se tient à fond de cale ; celui-ci reste à la poupe ; celui-là veille à la proue ; les hommes de garde retournent à chaque demi-heure les sabliers afin de juger de la marche du vaisseau. Puis, rassemblés autour du pilote, ils tiennent conseil. L'un d'eux prétend que l'on n'est pas loin des dunes de Limisso, l'autre qu'on est prêt des rocs dangereux de Tripoli, si funestes aux navires ; un matelot affirme à ses compagnons effrayés que le vaisseau va se perdre sur la côte de Satalie. Ainsi les opinions diffèrent, mais tous éprouvent la même inquiétude. Le troisième jour, la mer est plus terrible encore et la tempête mugit avec plus de fureur. Une lame emporte le gouvernail, puis une autre enlève la barre et le matelot qui la dirige. Il eût fallu un cœur de marbre ou d'acier pour résister à la crainte ; l'intrépide Marphise elle-même a pâli. On voue des pèlerinages au mont Sinaï, à Saint-Jacques de Galice, à Chypre, à Rome, au Saint-Sépulcre, à la Vierge d'Utine et à tous les saints lieux. Mais le navire continue de s'élever jusqu'aux nues ou de descendre dans l'abîme. Le pilote fait couper le mât d'artimon ; on jette les caisses et les ballots, on abandonne aux flots les objets les plus précieux afin d'alléger le vaisseau ;

ceux-ci pompent l'eau qui l'envahit, tandis que d'autres réparent les fentes et les crevasses. Après quatre jours de fatigues et d'angoisses, au moment où la mer semblait triompher de tous les efforts, elle suspendit tout à coup sa furie. La lueur du feu Saint-Elme, si désirée, est l'heureux présage d'un temps plus calme; on la voit se jouer sur une corniche de la proue, car il ne restait ni antennes ni mâts. A la vue de cette flamme éclatante, les matelots tombent à genoux en demandant au Ciel une mer tranquille. La tempête a cessé ses fureurs, l'aquilon et le mistral se taisent; le vent du sud-ouest s'empare des flots, son souffle impétueux entraîne le navire avec la vitesse du faucon qui fend les airs. Craignant d'être poussé jusqu'aux limites du monde ou d'être submergé, le pilote fait attacher à l'arrière du vaisseau de longs et forts câbles, auxquels les ancres sont suspendues; cette manœuvre ralentit la marche des deux tiers. Il peut alors s'éloigner de la terre, tandis que le feu Saint-Elme se montre à la proue comme un gage de sécurité.

Ils arrivent sur la côte de Syrie, dans le golfe de Laïas, et contemplent une grande cité que défendent deux forteresses placées à l'entrée du port. Le pilote pâlit en reconnaissant ce rivage, qu'il fallait éviter. Mais comment y réussir avec un navire hors d'état de tenir la mer, privé de ses vergues, de ses mâts, sans pont et sans galeries? Aborder, c'est affronter la mort ou l'esclavage, car tous ceux que le hasard a conduits sur ces bords y ont perdu la vie ou la liberté. Il redoute aussi que les habitants ne viennent sur leurs navires assaillir le vaisseau, plus incapable encore de faire résistance que de naviguer. Tandis que le pilote reste indécis, Astolphe lui demande la cause de son hésitation et le motif qui l'empêche d'entrer au port. Le vieillard lui répond que ces côtes sont habitées par des femmes cruelles dont la coutume, depuis de longues années, est de faire esclaves ou d'égorger les navigateurs. Pour échapper à un sort funeste, il faut vaincre en champ clos dix chevaliers ou triompher, dans le cours d'une même nuit, de dix jeunes vierges. La première victoire serait inutile pour celui qui succomberait dans la seconde épreuve. Son arrêt serait irrévocable et ses compagnons seraient forcés de cultiver la terre et de garder des troupeaux. S'il est vainqueur dans les deux luttes, ses amis recouvrent leur liberté, mais il perd lui-même la sienne en devenant l'époux des dix jeunes filles dont il a triomphé. Astolphe ne peut s'empêcher de rire en écoutant cet étrange récit. Marphise et Sansonnet arrivent avec les deux fils d'Olivier, et le pilote leur répète ce qu'il vient de raconter aux paladins. « Je crains moins, leur dit-il, la fureur des flots que le joug odieux de la servitude. » Les matelots et les autres passagers partagent cet avis. Marphise et ses amis préfèrent la terre aux ondes; ils affronteront cent mille épées plutôt que les vagues en courroux; redouteraient-ils une contrée où leur salut dépend de luttes et de combats? Ils désirent donc d'aborder, Astolphe surtout, qui compte sur la puissance de son cor pour disperser tous les assaillants. Parmi les voyageurs, les uns approuvent, les autres repoussent ce projet. Enfin les premiers, plus nombreux, forcent le pilote à se diriger vers le port. Dès qu'ils sont en vue de

la ville, une grande galère, montée par d'habiles matelots, cingle vers le vaisseau où se débattaient tant d'avis contraires. La galère attache sa proue à la

poupe du navire et le prend à la remorque. Les cinq guerriers, couverts de leurs armes, tirent leurs épées et rassurent le pilote et leurs compagnons de voyage. Le port, demi-circulaire, a quatre milles environ de tour et est à l'abri des vents autres que celui du sud. C'est aux extrémités du croissant que se trouvent les deux forteresses. La cité s'élève en amphithéâtre sur le penchant d'un coteau. A peine le navire est-il arrivé, que six mille femmes, bien armées et l'arc en main, se déploient sur le rivage. De fortes chaînes et des galères ferment l'entrée du port et toute retraite au navire. L'une d'elle, aussi vieille que la mère d'Hector ou la sibylle de Cumes, appelle le pilote et lui demande quelle est l'intention de ceux qu'il amène; ils n'ont qu'à choisir entre la mort et l'esclavage. « Cependant, ajoute-t-elle, s'il est parmi eux un homme assez intrépide pour lutter en champ clos contre dix de nos chevaliers et pour servir d'époux la nuit suivante à dix jeunes vierges, nous le reconnaîtrons pour notre roi et vous serez libres de continuer votre voyage. Si votre champion est vaincu par les nôtres, ou s'il se tire mal de la seconde épreuve, il périra et vous resterez nos esclaves. »

Loin d'inspirer de l'effroi aux paladins, ainsi qu'elle l'avait espéré, la vieille femme anime leur ardeur. Tous, pleins d'assurance, se flattent de triompher dans cette double épreuve; et Marphise, qui ne peut tenter la seconde lutte, a foi en son épée et en son courage pour s'en dispenser. Ils chargent le patron de répondre que plusieurs d'entre eux se proposent de soutenir le combat dans la lice, en plein jour, et de courir les hasards de la lutte nocturne. Le navire s'approche, on jette les grapins, le pont est lancé; les paladins, tenant leurs coursiers par la bride, mettent pied à terre et

traversent la ville au milieu d'une foule de jeunes filles à la mine altière, qui parcourent les rues à cheval et se livrent à des joutes guerrières. Dans toute la contrée il est défendu aux hommes de ceindre l'épée, de chausser les éperons et de manier le fer, excepté les dix qui doivent soutenir le combat. Tous les autres ont la démarche efféminée et se servent de la navette, de l'aiguille, de la quenouille et des fuseaux ; ils portent de longs habits de femme : quelques-uns traînent une chaîne, labourent la terre ou gardent les troupeaux. On voit peu d'hommes dans la ville et dans les campagnes; on en compte à peine cent pour mille femmes. Les paladins conviennent de s'en rapporter au sort pour désigner celui qui devra tuer les dix champions. Si Marphise doit être victorieuse dans la première lutte, il est impossible qu'elle songe à tenter la seconde. Ils veulent écarter son nom; mais la guerrière ne saurait y consentir, et bientôt le sort la choisit. « Je périrai plutôt que de subir l'esclavage, dit-elle; avec cette épée (et elle montrait le fer suspendu à son baudrier), je saurai triompher des plus grands obstacles, de même qu'Alexandre trancha le nœud gordien. Désormais, et jusqu'à la fin des siècles, aucun étranger ne se plaindra des femmes de ce pays. » Les paladins, ne pouvant refuser à Marphise ce que le sort lui avait accordé, remettent leur salut entre ses mains. La guerrière, couverte de ses armes, se dirige vers la lice. Sur le sommet de la colline est une vaste place circulaire, qu'entourent à l'intérieur des gradins réservés aux spectateurs des joutes, des chasses et des jeux publics. Quatre portes d'airain en ferment l'entrée. Une immense multitude de femmes armées se rangent sur les gradins; puis

on introduit Marphise, montée sur un superbe cheval gris-moucheté, dont les formes sont belles, l'air fier et le regard plein de feu. Le roi de Damas l'a choisi entre mille, comme le plus beau, le plus rapide et le meilleur de ses coursiers. Marphise se présente dans l'arène par la porte du sud, au mo-

ment où le soleil atteint le milieu de sa carrière; le son aigu des trompettes annonce son arrivée. Au même instant les dix champions entrent par la porte du nord. Leur chef semble seul plus redoutable que les neuf autres réunis. Il monte un vigoureux cheval entièrement noir, à l'exception de la tête et du pied gauche de derrière, où se montrent quelques taches blanches; ses armes, pareillement noires, attestent que son âme est aussi éloignée du bonheur que les ténèbres le sont de la lumière.

A un signal donné, neuf des champions fondent la lance baissée contre Marphise; mais leur chef, plus jaloux d'observer les règles de la courtoisie que d'obéir aux lois du pays, reste immobile. Le coursier de Marphise part avec vitesse; la guerrière baisse sa lance, arme si lourde que quatre hommes auraient peine à en soutenir le poids. Son air terrible fait pâlir mille visages et tressaillir mille cœurs. Le premier qu'elle frappe est percé aussi aisément que s'il eût été nu; le fer déchire la cuirasse, la cotte de mailles et l'écu garni d'un acier épais, traverse la poitrine et ressort d'une coudée derrière le dos. Marphise le laisse rouler dans la poussière et se précipite sur un autre, qu'elle renverse; un troisième a les reins brisés; tous les deux expirent, et la guerrière passe au milieu de ses adversaires comme un boulet qui ouvre les escadrons. Plusieurs lances se brisent sur sa cuirasse sans l'ébranler. Ainsi les murailles d'un jeu de paume reçoivent immobiles les balles lancées par les joueurs. Les plus rudes coups ne peuvent rien contre cette cuirasse rougie au feu des fers et trempée dans les eaux de l'Averne! Marphise, parvenue à l'extrémité de la lice, arrête son cheval, fait volte-face, fond de nouveau sur ses adversaires épouvantés et les met en fuite, les égorge et rougit son glaive de leur sang; elle fait voler la tête à l'un, à l'autre les bras : elle coupe un troisième en deux par la ceinture, de manière que le buste tombe à terre, tandis que les cuisses et le tronc restent à cheval; on dirait, à les voir, un de ces ex-voto d'argent ou de cire que les pèlerins et les dévots suspendent en actions de grâces devant les images des saints. Un seul reste encore debout : la guerrière le poursuit et sépare la tête du cou de façon qu'aucun chirurgien n'eût pu les réunir. Enfin les neuf champions sont tués ou blessés si grièvement qu'ils sont hors d'état désormais de continuer la lutte.

Le chevalier noir, chef de cette troupe de dix guerriers, s'est abstenu de combattre, car il regarde comme une lâcheté d'attaquer ainsi un seul adversaire. Dès qu'il voit la défaite de ses compagnons, il s'avance pour prouver que la générosité et non la crainte l'ont retenu jusqu'alors. Il fait signe qu'il désire prononcer quelques mots avant d'engager la lutte; et loin de soupçonner que la main d'une femme ait porté de si rudes coups : « Chevalier, dit-il à Marphise, tu dois être las de ce combat; il serait peu généreux à moi de profiter de ton épuisement. Repose-toi jusqu'au lever du soleil, puis reviens ici : la victoire maintenant serait pour moi sans honneur. — Je suis depuis longtemps endurcie aux fatigues, répond Marphise; cette lutte de courte durée ne m'a point ôté toutes mes forces et j'espère te le prouver. Je te rends grâces de ta courtoisie, mais à cette heure peu avancée

je ne saurais me retirer sans combattre. — Tu seras satisfait, réplique le chevalier; que ne puis-je aussi facilement obtenir la réussite des vœux secrets de mon cœur! Tâche de ne point trouver cette journée plus courte que tu ne penses. »

A ces mots il fait apporter deux lances énormes, ou plutôt deux grosses antennes; il donne l'une d'elles à Marphise et garde l'autre pour lui. Tous les deux se préparent à courir et attendent le signal; la terre, les airs et l'onde retentissent de sons éclatants. Les spectateurs, le regard fixe, les lèvres immobiles, retenant même leur haleine, suivent avec attention les mouvements des deux adversaires. Marphise cherche à désarçonner d'un seul coup le chevalier noir, qui vise à la tuer. Les lances, d'un chêne robuste, volent en éclats ainsi que de faibles roseaux. Les coursiers ont fléchi les jarrets comme si le tranchant d'une faux les eût abattus, mais les deux adversaires sont également prompts à se dégager. Marphise, qui toujours du premier coup jette ses adversaires hors des étriers, s'étonne de trouver une telle résistance; elle est comme folle de rage en se voyant à terre pour la première fois. Le chevalier noir, de son côté, n'est pas moins surpris de sa chute. Mais ils ont à peine touché la terre et déjà ils se relèvent pour continuer la lutte. Ils se frappent d'estoc, de taille, évitent ou parent les attaques, tantôt avec leurs épées et tantôt avec leurs boucliers. Les coups qui portent font retentir les airs, les autres produisent un sifflement aigu. Les cuirasses, les casques, les boucliers semblent impénétrables. Le bras du chevalier, celui de la guerrière sont également terribles; de part et d'autre l'acharnement est le même. Où trouver deux adversaires plus hardis et plus intrépides? Ces deux champions ont toute l'adresse et tout le courage qu'il est possible d'imaginer. Les dames, attentives à ce rude combat, voient que la force des deux guerriers ne s'affaiblit pas; elles les proclament les meilleurs chevaliers de la terre; leur vigueur est au-dessus de celle des mortels! « Il est heureux pour moi, pense Marphise, que ce chevalier ne se soit pas joint à ses compagnons. Aurais-je pu leur résister, quand je me défends avec peine contre lui seul? » Telles sont les réflexions de la guerrière, et son glaive n'est point oisif. « Vraiment, se dit le guerrier noir, je dois bénir le sort de ce que mon adversaire n'a point pris de repos, malgré la fatigue de ses premières luttes, il peut encore me disputer la victoire; qu'eût-ce été si nous avions attendu au lendemain? Je suis trop heureux qu'il ait repoussé mon offre. »

Le combat se prolonge jusqu'à l'heure où la nuit empêche de distinguer les objets. Le chevalier noir, s'adressant à Marphise, lui dit avec courtoisie: « Nous avons conservé tous nos avantages, les ténèbres viennent nous surprendre, que devons-nous faire? mieux vaut que tu vives cette nuit encore. Mais, si je dois trancher le fil de tes jours, ne m'accuse pas; j'obéis à une loi inflexible. Le Dieu qui voit au fond des cœurs sait combien je gémis sur ton sort et sur celui de tes amis! Accepte l'hospitalité dans ma demeure. Des dangers vous menacent; on conspire contre vous. Sache que chacun de ceux que tu viens d'immoler était l'époux de dix femmes. Ainsi quatre-vingt

dix veuves infortunées brûlent de se venger. Vous serez égorgés si vous n'acceptez point mon offre hospitalière. — J'irai dans ta demeure, répond Marphise; ton incomparable valeur est le gage de ta loyauté. Mais ne déplore point le sort auquel tu me crois destiné; tremble plutôt pour ta vie. Ma force est égale à la tienne, et tu me verras toujours prêt à te le prouver, que tu veuilles recommencer notre lutte au retour du soleil ou à la clarté des flambeaux.

Cependant ils conviennent de suspendre le combat jusqu'au moment où l'aurore reparaîtra sur les rives du Gange. Il est impossible de donner à l'un d'eux le prix de la valeur. Le chevalier noir invite Astolphe, Sansonnet et les deux fils d'Olivier à le suivre dans son palais. Tous se mettent en marche au milieu d'un nombreux cortége et à la lueur d'une multitude de flambeaux.

Le palais contient plusieurs appartements magnifiques. Marphise et le chevalier noir, ayant ôté leurs casques, sont frappés d'une égale surprise; celui-ci paraît avoir au plus dix-huit années, et la fière amazone s'étonne de trouver tant de vaillance dans un si jeune homme. Le brave chevalier est saisi d'admiration en voyant la chevelure ondoyante et bouclée de son rival. Ils se demandent leurs noms, mais je vous apprendrai celui du chevalier dans le chant suivant.

CHANT XX

Guidon raconte à Marphise son histoire et lui dit la cause de la loi barbare. — Ils veulent partir. — Astolphe embouche son cor et met en fuite les femmes et ses amis. — Griffon et Aquilant sont enfermés dans une prison. — Marphise désarçonne Pinabel. — Gabrine prend les vêtements d'une jeune dame, et Zerbin est forcé de l'accompagner.

Les femmes, dans tous les temps, ont accompli de nobles choses; l'antiquité nous les montre, tantôt favorites des Muses, tantôt vouées aux belliqueux exploits, toujours brillantes d'une vive auréole. Harpalyce et Camille sont restées célèbres par leur valeur et leur science de la guerre; Corinne et Sapho se sont illustrées par leur savoir et leur génie. Si l'on interroge l'histoire, on apprend que les femmes ont su atteindre la perfection dans les arts. Il est impossible qu'on laisse leur gloire plus longtemps obscurcie; il faut accuser d'une telle injustice l'ignorance et la jalousie des écrivains. A mon avis, les femmes de nos jours se distinguent par d'éclatants mérites; la postérité célébrera leurs travaux et leurs succès. Critiques odieux! leur gloire sera brillante alors que vos noms et vos écrits seront plongés dans l'éternel oubli. Les triomphes des femmes de notre temps ne le céderont point aux exploits de Marphise.

Parlons encore de la guerrière; elle se hâte de se faire connaître au chevalier courtois dont elle désire savoir le nom. Pleine d'une impatiente curiosité, elle lui dit: « Je suis Marphise. » Et ce nom suffit, car de nombreux exploits l'ont rendue fameuse. Le chevalier noir a besoin de donner sur lui-même de plus longs détails. « Vous aurez sans doute entendu parler de ma

noble famille, reprend-il; la France, l'Espagne et les nations voisines, l'Inde, l'Éthiopie et les régions du pôle l'honorent. De la maison de Clermont sont issus le vainqueur d'Almont et celui qui fit tomber l'empire de Clariel et de Mambrin immolés par son bras. Jadis le duc Aimon fut épris de ma mère durant un voyage qu'il fit aux lieux où l'Ister se jette par huit ou dix bouches dans le Pont-Euxin. Depuis une année environ je me suis séparé de cette mère désolée pour rejoindre mes parents, qui sont en France. La tempête m'a jeté sur ces bords, et voici plus de dix mois que j'y suis retenu. Je m'appelle Guidon le Sauvage : j'ai accompli peu d'exploits; cependant j'ai vaincu ici Argilon de Mélibée et neuf autres chevaliers avec lui. Je sortis vainqueur de la seconde épreuve et j'eus le droit de choisir dix épouses à mon gré. On m'a confié le sceptre de ce royaume; je dois le conserver tant qu'un autre chevalier n'aura point triomphé de dix champions. » Les paladins demandent à Guidon par quelle raison les hommes sont en si petit nombre dans ce pays, et pourquoi, contrairement à tous les usages, les femmes leur dictent les lois. « Depuis que je vis en ces lieux, répond le jeune chevalier, on m'en a plusieurs fois raconté le motif et je vous répéterai ce que j'ai entendu dire, si toutefois mon récit peut vous intéresser. Vous savez que les Grecs, à leur retour de Troie, après vingt années d'absence (le siége avait duré dix ans; et, pendant dix années, jouet des vents contraires, ils errèrent sur les flots), apprirent que leurs femmes, pour se consoler d'un tel veuvage, et pour se garantir du froid des nuits, avaient fait choix de jeunes amants. Ils trouvèrent dans leurs demeures une troupe

d'enfants étrangers. Convaincus qu'une si longue absence était difficile à supporter, tous pardonnèrent à leurs épouses; mais, peu soucieux de garder les fruits d'une faute, ils résolurent de s'en délivrer. Les uns furent exposés, d'autres cachés par leurs mères. Ceux qui touchaient à l'adolescence partirent : les uns embrassèrent le métier des armes, d'autres cultivèrent les sciences et les arts; ceux-ci se firent pasteurs ou laboureurs, ceux-là allèrent chercher fortune dans les cours; tous obéirent à leur des-

tinée. Parmi les plus âgés était le fils de la cruelle Clytemnestre ; il avait dix-huit ans à peine, et sur son frais visage la blancheur du lis se mariait à la couleur vermeille de la rose. Il arme un vaisseau, suivi de cent autres jeunes Grecs des plus braves et des plus vigoureux, et parcourt les mers en pillant les navires. Dans le même temps, les Crétois, ayant chassé de leur île le barbare Idoménée, firent choix d'un autre roi. Comme ils levaient des troupes pour se défendre, ils prirent à leur solde Phalante (c'était le nom du fils de Clytemnestre) et le chargèrent de garder Dichthyme, la plus riche et la plus agréable des cent villes de Crète. Les femmes y étaient belles et portées à l'amour ; elles passaient leur vie dans les jeux et les plaisirs : tous les étrangers recevaient d'elles un gracieux accueil. Phalante et ses compagnons, tous jeunes, braves et galants, les soumirent bientôt à leurs lois ; les belles Crétoises s'enflammèrent à leur vue et ne tardèrent point à les préférer à tout autre bien. Au retour de la paix, les aventuriers, ne recevant plus de solde, songèrent au départ. Leurs amantes sentirent une plus grande douleur et versèrent plus de larmes que si leurs pères eussent expiré sous leurs yeux. Désespérant de les retenir, elles résolurent de les suivre et abandonnèrent pour eux pères, mères, frères et enfants. Elles emportaient leurs biens les plus précieux ; le complot et la fuite furent si secrets que le vent les poussait loin du port quand leurs époux s'aperçurent de leur départ. Phalante et ses compagnons arrivèrent, conduits par le hasard, sur ces bords inhabités ; ils purent y jouir tranquillement de leur double larcin. Dix jours s'écoulèrent au sein des plaisirs ; mais enfin l'abondance et la facilité amenèrent l'ennui et la satiété. Phalante et les siens songèrent à se séparer de leurs belles, car la présence d'une femme importune est le plus pesant des fardeaux. Le souvenir de leur premier métier, l'espoir de nouvelles rapines leur faisait mieux comprendre que pour subvenir aux besoins d'une amante, il fallait autre chose qu'un arc et des flèches. Ils partirent avec leurs trésors, délaissant ces infortunées, et se dirigèrent vers la Pouille, où ils fondèrent la ville de Tarente, sur les bords de la mer.

« Les Crétoises, se voyant trahies par ceux qui leur avaient juré un amour éternel, restèrent pendant plusieurs jours immobiles et désespérées sur le rivage. Puis, jugeant que les larmes et les plaintes ne leur étaient d'aucun secours, elles cherchèrent un remède à leurs malheurs ; les unes furent d'avis qu'il fallait retourner en Crète et se soumettre aux sévères reproches de leurs pères et de leurs maris, plutôt que de périr de faim et de misère dans ces lieux sauvages. D'autres déclarèrent qu'elles préféreraient à un tel parti la mort au sein des flots, une vie pauvre ou errante, et même, dirent les plus jeunes, l'état de courtisanes. Comment braver un juste châtiment ? Tandis que s'agitaient une foule d'avis contraires, Orontée se leva. Cette jeune et belle descendante de Minos avait quitté le toit paternel pour suivre Phalante, dont elle était vivement éprise. Tandis qu'elle parlait, la colère éclatait sur son visage ; son cœur noble et magnanime repoussant l'avis de ses compagnes, elle fit prévaloir son opinion. Pourquoi délaisser une contrée féconde, où le ciel était pur et le climat salubre ? Partout s'élevaient des

bois touffus arrosés par de limpides ruisseaux. On y trouvait des plaines, des ports, des rades où pouvaient aborder en sûreté les vaisseaux chargés

des divers produits de l'Afrique et de l'Égypte. Pourquoi ne point s'y arrêter afin de tirer vengeance d'un sexe perfide? « Que tout vaisseau porté par les vents sur ce rivage soit pillé, brûlé par nos mains! Massacrons tous les hommes sans exception. » Cette résolution adoptée, la loi fut aussitôt mise à exécution. Dès que les nuages amoncelés présageaient la tempête, les femmes, guidées par l'implacable Orontée, devenue leur reine, accouraient sur le rivage; elles pillaient les navires et exterminaient tous les naufragés afin que personne ne pût connaître leur sort. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi. Privées de l'assistance de ceux dont elles étaient les ennemis, elles reconnurent enfin que le manque de postérité amènerait bientôt la ruine de leur royaume et l'anéantissement de leur loi. Alors toutes ces femmes, au nombre de cent, modérant la rigueur de leur vengeance, résolurent de choisir, durant l'espace de quatre années, parmi ceux que le destin leur livrait, dix jeunes gens beaux et vigoureux; dix femmes n'eurent qu'un seul époux. Plusieurs jeunes gens, trop faibles pour résister à de telles épreuves, furent d'abord massacrés. Enfin il s'en trouva dix à qui elles firent partager leur lit et leur puissance, mais sous la condition que si elles en rencontraient de meilleurs, les premiers seraient immolés. Bientôt elles eurent des fils; et, craignant qu'ils ne s'emparassent un jour de l'autorité, elles instituèrent cette horrible loi que chaque mère ne pourrait conserver qu'un seul enfant mâle. On dut étouffer, exiler au loin tous les autres ou les échanger contre des filles. Nul n'échapperait à la mort si la nation pouvait exister sans leur secours. Telle est la seule pitié de ces femmes, plus cruelles pour leurs propres fils que pour ceux des étrangers. Les voyageurs furent toujours

égorgés, mais on mit dans ces meurtres plus de réflexion qu'autrefois. Lorsqu'elles prenaient dix, vingt ou un plus grand nombre d'hommes, elles les enfermaient dans une prison, et chaque jour on sacrifiait la victime désignée par le sort dans un temple qu'Orontée avait consacré à la Vengeance.

« Longtemps après, un jeune Grec, de la race d'Alcide et doué d'un grand courage, fut jeté sur ces plages inhospitalières. Elban était son nom. Comme il était sans défiance, les femmes purent s'emparer de lui ; on le plaça sous bonne garde dans le cachot où il devait attendre le moment du sacrifice. Il était beau, séduisant ; sa voix était si douce qu'elle eût charmé l'aspic lui-même. Orontée vivait encore, quoique très-vieille ; toutes ses anciennes compagnes étaient mortes, mais d'autres les avaient remplacées, et le nombre s'était accru au point qu'il n'y avait même pas un mari pour dix femmes, car les dix chevaliers faisaient aux étrangers une cruelle réception.

« Alexandra, fille de la reine, entendit parler d'Elban et désira le connaître : elle put le voir et l'écouter ; mais, lorsqu'elle le quitta, son cœur n'était plus libre : le captif était devenu son vainqueur. « Jeune fille, lui

dit-il, si la pitié qui règne dans toutes les contrées que le soleil éclaire ne t'est pas inconnue, j'ose te demander, au nom de ta beauté sans égale, de me laisser une vie que je brûle de te consacrer. Si ton âme est inaccessible à la pitié, accorde-moi du moins de mourir en brave, les armes à la main, et non comme un scélérat ou comme la victime des sacrifices. » La jeune fille, attendrie et les yeux humides de larmes, lui répondit : Cette nation

est sans doute la plus cruelle qui ait existé. Mais tu te tromperais si tu pensais que toutes les femmes ne sont que des Médées. Si, jusqu'à ce moment, j'ai paru soumise à des coutumes barbares, c'est qu'aucun mortel n'a pu encore toucher mon âme. Mais, eussé-je la férocité d'un tigre, mon cœur fût-il dur comme le diamant, ta beauté, ta grâce et ta noblesse m'auraient rendue sensible ! Cependant une irrévocable loi ne me permet point de racheter, même au prix de mes jours, ta vie, que je préférerais à la mienne. La faveur que tu réclames ne sera point aisée à obtenir : je la solliciterai toutefois. Mais, en prolongeant tes jours, crains d'accroître tes tourments. — Ah ! s'écrie Elban, je me sens la force de combattre et de vaincre ensemble dix chevaliers armés de toutes pièces. » Alexandra ne répondit que par un profond soupir ; puis, le cœur percé des flèches de l'amour, elle alla supplier Orontée d'arracher au trépas l'intrépide jeune homme, qui se promettait de combattre et de vaincre dix adversaires réunis. La reine assembla sur-le-champ son conseil : « Il nous importe, dit-elle, que la garde de nos rivages soit confiée au plus brave des chevaliers. Pour éprouver la valeur de celui que nous choisirons, et pour ne point immoler un homme de courage en place d'un lâche, nous devons éprouver la vaillance de tous ceux qui nous seront livrés par le sort. Je vous propose d'ordonner que désormais tout prisonnier puisse sauver sa vie en combattant à la fois dix champions. S'il triomphe, nous lui laisserons le soin de garder nos esclaves et nos ports. Un de nos captifs prétend aujourd'hui triompher seul de dix de nos guerriers. S'il est vainqueur, il méritera notre confiance, s'il est aveuglé par l'orgueil, il recevra un juste châtiment. » Une vieille femme prit alors la parole pour répondre à la reine. « La défense de ce royaume n'est pas la seule raison qui nous ait décidées à conserver quelques hommes parmi nous. Leur appui nous est inutile, car notre courage et notre intelligence peuvent nous suffire. Naguère, obéissant à la nécessité d'empêcher l'extinction de notre race, nous consentîmes à recevoir des hommes, mais en petit nombre ; afin qu'il ne fussent jamais plus d'un contre dix épouses et qu'ils se trouvassent trop faibles pour nous dominer. Ainsi notre but a été d'obtenir des enfants et non d'avoir des protecteurs. Leur bravoure nous servirait peu ; il suffit qu'il remplissent notre unique désir. Rechercher un guerrier si vaillant, c'est vouloir détruire notre première loi, car une multitude de femmes succomberaient sous l'effort du vainqueur de dix chevaliers ! Si, jadis, nos époux avaient eu cette vaillance, ils nous auraient soumises à leur empire. Pour conserver notre puissance, il ne faut point donner des armes à plus fort que nous. Et que deviendront les cent malheureuses veuves de ces dix champions immolés par un seul adversaire ? N'entendez-vous pas déjà leurs plaintes ? Un captif ne peut-il racheter sa vie par d'autres moyens ? Passe encore si celui-ci promettait de remplacer auprès des cent veuves leurs maris égorgés ? » Tel fut le discours de la vieille Artémie, et elle faillit être cause du sacrifice de l'infortuné dans le temple de la déesse inexorable. Mais Orontée, pour plaire à sa fille, présenta de nouvelles et si puissantes considérations, que l'assemblée se montra fa-

vorable au jeune chevalier. La beauté d'Elban lui fit trouver d'éloquents défenseurs parmi les jeunes femmes; leur avis prévalut sur celui des vieilles, qui, comme Artémie, demandaient l'exécution de la loi. Peu s'en fallut qu'il ne fût délivré. Cependant, d'un commun accord, on décida qu'il aurait la vie sauve s'il triomphait d'abord de dix chevaliers, et si, la nuit suivante, il demeurait vainqueur, non point de cent, mais de dix vierges. Le lendemain, Elban sortit de sa prison; on lui donna des armes et un cheval, et il renversa sans vie ses dix adversaires. Puis, pendant les ombres de la nuit, il remporta contre dix jeunes filles de plus douces victoires. Orontée, admirant de tels exploits, le prit pour gendre et lui donna, avec sa fille, neuf

autres épouses. Elle le choisit pour son successeur avec la belle Alexandra, qui a laissé son nom à cet empire. Depuis lors, on observe la loi qui veut que tout étranger conduit sur ces bords soit immolé s'il ne triomphe, dans une double épreuve, contre dix chevaliers en plein jour et contre dix jeunes filles pendant la nuit. Le sceptre du royaume est accordé au vainqueur, qui peut faire choix de dix femmes, jusqu'à ce qu'un autre parvienne à lui arracher sa puissance et la vie. Cet usage cruel subsiste depuis environ deux mille ans; peu de jours se passent sans voir le sacrifice de quelque malheureux. S'il en est qui, comme Elban, affrontent dix guerriers, presque tous périssent dans le combat; et, sur mille, pas un ne sort avec bonheur de la seconde lutte. On en citerait dix au plus. Argilon fut un de ces vainqueurs, mais il ne jouit pas longtemps de sa victoire. Je fus jeté par la tempête sur ces rivages et je lui donnai la mort. Que n'ai-je, hélas! subi moi-même le trépas au lieu d'être condamné à porter un joug humiliant! Les plaisrs de l'amour, les ris, les jeux, si chers à mon âge, la pourpre, les joyaux, le rang suprême, ne sont rien pour l'homme privé de sa liberté. Ces lieux, que je ne puis quitter, me semblent la plus triste et la plus cruelle des prisons. Mes plus belles années s'écoulent dans une vie molle et oisive, et cette pensée, qui accroît mon désespoir, éteint toutes les joies en mon cœur. Tan-

dis que la renommée remplit la terre du bruit des exploits de ma race, je songe que j'aurais pu rejoindre mes frères et partager leurs travaux. Injuste sort, qui me livre à un honteux esclavage et me relègue comme un misérable cheval de bataille aveugle, boiteux et inutile! Ah! vienne la mort, je l'appelle de tous mes vœux. » Ainsi parle Guidon, et il maudit le jour où la chute de dix guerriers et son autre victoire lui ont mérité le sceptre de ce royaume. Astolphe, qui l'écoute avec attention avant de se nommer, a voulu savoir si ce chevalier était réellement fils du duc Aimon, son parent. « Je suis, dit-il alors, ton cousin Astolphe, prince d'Angleterre. » Il le presse sur son cœur en versant des larmes. « Ta mère, ajoute-t-il, n'avait point besoin d'attacher un signe à ton cou pour te faire reconnaître; ta valeur prouve assez ton origine. » Dans toute autre circonstance, Guidon eût ressenti la plus vive joie en revoyant un parent aussi illustre; mais une sorte de tristesse se mêle à ses témoignages d'amitié. Astolphe doit le tuer le lendemain ou rester esclave. Lui-même ne peut conserver la vie et la liberté sans immoler le duc anglais et ses compagnons. La mort même de Guidon ne saurait les affranchir du trépas ou de l'esclavage, puisque Marphise, victorieuse dans le combat, doit échouer dans la seconde lutte. Cette belle guerrière, ne pouvant satisfaire à la loi, sera conduite au supplice et ses compagnons demeureront esclaves. Marphise, de son côté, touchée de la jeunesse, de la courtoisie et de la valeur de Guidon, ne veut point d'un salut payé par sa mort. Les autres paladins pensent comme elle. La guerrière affrontera le trépas plutôt que d'immoler Guidon. « Viens avec nous, lui dit-elle; il faut que notre vaillance nous fasse sortir d'ici. — Hélas! répondit Guidon, quel que soit ton courage, n'espère pas t'échapper. — Je ne suis point habituée à douter du succès, répond Marphise! la route la plus sûre pour moi est toujours celle que m'ouvre mon épée. Ta haute valeur, que je viens d'éprouver, me donne l'assurance que je puis tout oser avec ton aide. Demain, dès que ces femmes auront pris place sur les gradins, nous les massacrerons, qu'elles veuillent ou non se défendre. Leurs corps assouviront la faim des loups et des vautours et nous brûlerons leur cité. — Je te suivrai volontiers, répond le chevalier, si je désespère de sauver nos jours, je sais que nous ne périrons point sans vengeance. Le cirque sera occupé par plus de dix mille femmes, un pareil nombre garde les remparts, le port et les châteaux, toute retraite nous sera fermée. — Fussent-elles plus nombreuses que l'armée de Xercès, s'écrie Marphise, leur nombre surpassât-il celui des anges rebelles, qui, à leur éternelle honte, furent chassés du Ciel, si tu combats avec nous, ou si, du moins, tu ne te joins pas à ces femmes cruelles, je jure de les exterminer en un seul jour. — Soit, dit Guidon; mais choisissons un moyen qui puisse réussir. Comme les femmes ont seules le droit de s'approcher des navires, j'aurai recours à la tendresse et au dévouement d'une de mes épouses; elle désire sortir de cet affreux pays dans l'espoir que, débarrassée de ses rivales, elle vivra seule avec moi. A la faveur des ténèbres, elle pourra faire équiper une galère, que conduira ton pilote. Nous, chevaliers, marchands et matelots, nous nous dirigerons vers le port, renversant tous

les obstacles qui arrêteraient nos pas. C'est ainsi que nos épées nous délivreront de l'esclavage. — Agis de la sorte, répond Marphise ; quant à moi, je suis sûre de sortir saine et sauve du combat. Il m'est plus aisé d'immoler toutes ces femmes que de fuir ou de céder à la crainte ; je prétends sortir en plein jour : j'aurais honte de fuir pendant les ténèbres. Je sais qu'il me serait facile d'obtenir ici les honneurs et les avantages accordés aux femmes : on m'admettrait dans le sénat ; mais, venue avec vous, je dois affronter les mêmes dangers et je ne suis pas assez lâche pour rester libre tandis que vous seriez esclaves. »

Toutefois, craignant que cette résolution intrépide ne compromette les paladins, elle laisse Guidon libre de prendre le parti qu'il jugera convenable. Celui-ci, dès la nuit suivante, avertit de son dessein la belle Alérie (c'est le nom de la plus fidèle de ses femmes) ; il la trouve pleine de dévouement

à le faire réussir. Elle fait choix d'un navire, y transporte ce qu'elle a de plus précieux ; et, sous prétexte d'aller en course avec ses compagnes, elle prend des armes, des épées, des lances, des cuirasses et des boucliers, qu'elle distribue aux compagnons de Marphise. Tandis que les uns se livrent au repos, les autres épient à l'orient les premières lueurs du jour ; le soleil n'a pas encore soulevé les voiles sombres et la fille de Lycaon n'a point achevé sa course dans les cieux, lorsque les femmes, avides de connaître l'issue de la lutte, se hâtent de prendre place sur les gradins de l'amphithéâtre ; on eût dit des essaims d'abeilles s'agitant à l'entrée de la ruche qu'elles vont quitter pour aller, au retour du printemps, peupler une habitation nouvelle.

Le son des trompettes, le bruit des tambours font retentir la terre et les cieux. C'est le signal pour que Guidon vienne terminer la lutte. Déjà ce

paladin, Astolphe, Aquilant, Griffon, Sansonnet, Marphise, couverts de leurs armes et suivis de leurs compagnons armés, les uns à pied, les autres à cheval, sont sortis du palais de Guidon et s'avancent vers le rivage. Le prince leur annonce qu'ils seront obligés de traverser la grande place ; il les exhorte à se bien défendre et pénètre dans la lice avec cent hommes armés. Au moment où il va franchir le seuil de l'autre porte, les femmes, qui le voient si bien accompagné, se doutent de son projet et s'arment d'arcs et de frondes pour l'arrêter. Marphise et ses amis commencent aussitôt l'attaque et cherchent à s'ouvrir un passage. Mais une grêle de flèches blesse ou tue plusieurs de leurs compagnons, et les plus intrépides commencent à désespérer du succès. Le cheval de Marphise, celui de Sansonnet, succombent ; et, sans la fine trempe de leurs armures, les paladins eussent couru les plus grands dangers. Astolphe se dit alors : « Pourquoi différer plus longtemps à me servir de mon cor? Où trouver une meilleure occasion? Voyons s'il me sera plus utile que nos lances et nos épées? Dans un péril extrême, tous moyens sont bons. » Aussitôt il embouche le cor. A ce bruit épouvantable, la terre tremble ; les femmes, saisies d'effroi, prennent la fuite, se renversent les unes sur les autres et laissent toutes les portes libres. Ainsi l'on voit les habitants d'une maison que l'incendie dévore se réveiller en sursaut et se précipiter du haut des fenêtres ou des toits; de même toutes ces femmes, oubliant le soin de leur vie, ne songent qu'à se dérober aux sons du cor merveilleux. De toutes parts elles courent épouvantées. Plus de mille, arrêtées aux portes, s'entr'écrasent ; les unes perdent la vie, les autres tombent et se cassent les bras ou le cou. Des cris, des plaintes lamentables se mêlent au bruit et au fracas des ruines. Toute cette populace

fuit, et pourquoi s'en étonner? Le lièvre n'obéit-il pas toujours à son naturel lâche et craintif? Mais que dirons-nous de Guidon, des deux fils d'Olivier

immortalisés par leurs exploits, et de Marphise au cœur indompté? Ces héros, qui eussent résisté à toute une armée, fuient comme une troupe de lapins ou de timides colombes. Ainsi le cor fait sentir son pouvoir aux amis et aux ennemis d'Astolphe. Les autres paladins et Marphise se hâtent de fuir sans pouvoir éviter les sons horribles. Astolphe ne cesse point de courir de tous les côtés en sonnant du cor. Les femmes encombrent le rivage, celles-ci cherchent un refuge dans les montagnes, celles-là au fond des bois. Quelques-unes fuiront pendant dix jours sans s'arrêter et sans tourner la tête. D'autres se précipitent dans les ondes, qui les engloutissent pour toujours. En un moment les maisons, les places, les temples, la ville même, tout est désert.

Les chevaliers et Marphise, pâles et tremblants, se sont dirigés vers le rivage; les matelots et les passagers les y ont suivis; ils trouvent Alérie qui tient la galère toute préparée : ils s'y élancent et sortent du port à l'aide des rames et des voiles. Astolphe, après avoir parcouru l'intérieur et les dehors de la cité, depuis le sommet des montagnes jusqu'à la plage, disperse toutes les femmes et cherche ses compagnons. Il voit le navire qui les emporte rapidement et est obligé de prendre une autre route. Nous pouvons le laisser aller sans crainte; s'il doit traverser des pays barbares et les terres des Infidèles, il est armé de son cor. Après cette épreuve, il bravera tous les périls. Rejoignons Marphise et les paladins, qui sont déjà loin de ces cruels rivages. Ils n'entendent plus les sons du cor : la honte s'empare d'eux, le rouge colore leurs fronts; l'air humilié et la tête baissée, ils n'osent prononcer une parole ni se regarder en face. Le vaisseau, favorisé par le vent, dépasse Rhodes et Chypre; la Morée, le dangereux promontoire de Malée, cent îles de la mer Égée ont disparu à leurs regards. Ils aperçoivent la Sicile, entrent dans la mer Tyrrhénienne et suivent les bords riants de l'Italie. Enfin le pilote découvre Luna, cité qu'habite sa famille, et il remercie le Ciel qui lui a permis d'accomplir sain et sauf un si long voyage. Un navire les transporte en France et ils arrivent bientôt à Marseille. Bradamante, à qui la garde de ce pays avait été confiée, est alors absente. Si elle eût été là pour recevoir les voyageurs, elle les eût décidés à rester quelques jours auprès d'elle. En touchant le rivage, Marphise dit à ses compagnons : « Il n'est pas bien que tant de chevaliers marchent réunis; les colombes, les étourneaux, les daims, les cerfs et tous les animaux timides se rassemblent par troupes, mais le hardi faucon, l'aigle audacieux, les ours, les tigres et les lions vont toujours seuls, sans craindre le danger. » Les autres paladins ne voulant point se séparer, Marphise part seule, marchant à travers les bois et suivant des routes inconnues.

Aquilant, Griffon, Sansonnet et Guidon prirent le chemin le plus fréquenté, et arrivèrent le lendemain dans un château où ils reçurent une gracieuse hospitalité. Cette feinte courtoisie cachait une trahison, et ils s'en aperçurent la nuit suivante. Le maître du château les fit arrêter dans leur lit pendant qu'ils dormaient, et ne voulut point leur rendre la liberté avant d'avoir reçu d'eux la promesse d'observer une infâme coutume. Mais je vous

conterai la fin de cette aventure; je veux, seigneur, suivre les pas de l'intrépide Marphise. Après avoir traversé la Durance, le Rhône et la Saône, elle arriva au pied d'une montagne. Là elle vit venir, le long d'un torrent, une vieille femme couverte de haillons noirs et en lambeaux; elle paraissait accablée de fatigue et surtout de tristesse. C'était cette méchante vieille qui servait les brigands de la caverne où la justice divine envoya le comte d'Angers châtier tant de forfaits. Craignant d'être reconnue et de subir la mort qu'elle avait méritée, ainsi que nous le verrons plus loin, elle marchait depuis plusieurs jours par des chemins obscurs et détournés afin d'éviter toute rencontre dangereuse. Les armes, les vêtements de Marphise annonçaient un chevalier d'origine étrangère; elle ne chercha donc point à fuir comme elle le faisait d'ordinaire, et, loin de l'éviter, elle s'avança avec assurance et la supplia de la passer à l'autre bord, sur la croupe de son cheval. Marphise, naturellement obligeante, la conduit sur la rive opposée et lui fait

même traverser un terrain marécageux. Sur ces entrefaites paraît un chevalier couvert d'une armure riche et brillante. Il est accompagné d'un écuyer et d'une dame assez belle, mais à l'air disgracieux, fier et hautain. C'est Pinabel, ce comte mayençais qui, peu de mois auparavant, a précipité Bradamante dans la caverne de Merlin. Depuis lors il a failli perdre la vue tant il a versé de pleurs; l'enlèvement de sa dame par un nécromancien est cause de ses soupirs et de ses sanglots. Mais après la disparition du palais enchanté d'Atlant, l'un des faits d'armes de l'intrépide Bradamante, tous les captifs ayant retrouvé leur liberté, la damoiselle, disposée à se rendre aux tendres vœux de Pinabel, vint le trouver, et maintenant ils voyagent de châteaux en châteaux. Cette femme est railleuse; dès qu'elle aperçoit la guer-

rière en la compagnie de la vieille femme, elle se met à sourire et à tenir mille propos moqueurs. La fière Marphise, peu accoutumée à la patience, s'écrie avec colère : « Cette femme est plus belle que toi, et je vais sur l'heure le prouver à ton chevalier. S'il est vaincu, tu céderas à cette dame tes vêtements et ton destrier. » Pinabel, se voyant forcé à combattre, saisit sa lance et son bouclier, prend du champ et se précipite avec audace sur la guerrière. D'un seul coup de lance Marphise le jette à terre privé de sentiment. Aussitôt elle force la damoiselle à ôter ses somptueux habits, et les donne à la vieille, qui revêt ces brillants atours destinés à la jeunesse. Elle la fait aussi monter sur le palefroi de la dame et s'éloigne avec sa compagne, d'autant plus laide qu'elle était mieux parée. Elles voyagèrent ainsi pendant trois jours, sans trouver d'aventure digne d'être racontée. Mais le quatrième jour elles aperçurent un chevalier; il venait vers elles à toute bride. C'était le prince d'Écosse, Zerbin, qui joignait à la grâce de la jeunesse la plus haute valeur. Longtemps il avait poursuivi le barbare assassin de Médor à travers les détours du bois; un nuage cacha les premières lueurs de l'aurore et déroba ce traître à sa vengeance; il rejoignait le camp. L'Écossais, malgré sa colère, ne put s'empêcher de sourire à la vue de la vieille, dont les atours riches et magnifiques faisaient mieux ressortir encore l'horrible et grotesque figure. « Chevalier, dit Zerbin à la guerrière, vous avez fait preuve d'une rare prudence en choisissant une telle compagne, il n'est pas à craindre qu'on vous l'enlève. » La vieille, ridée comme une sibylle et semblable à une guenon habillée par des bateleurs, devint plus hideuse encore lorsque ses yeux étincelèrent de fureur. Le plus mortel affront que l'on puisse faire à une femme, c'est de lui dire qu'elle est vieille et laide. Marphise, que ce débat amusait, feignit d'être indignée des paroles de Zerbin : « Ma dame est plus belle que tu n'es poli, répond-elle, et tu feins de la trouver laide pour excuser ta lâcheté. Il n'est point de paladin qui ne désire s'emparer d'une femme aussi charmante et presque seule au milieu des bois. — Ma foi, réplique Zerbin, je la trouve très-bien en tes mains; il y aurait injustice à te la ravir, et ce n'est pas moi qui l'essayerai jamais. Si pour tout autre motif tu veux éprouver ma valeur, je te satisferai; mais je ne veux point rompre une seule lance en son honneur. Belle ou laide, garde-la; je ne briserai pas de si doux nœuds. En voyant cette touchante union, je jurerais que ton courage égale sa beauté. — Ah! ah! ajoute Marphise, il faudra bien que de force ou de gré tu combattes pour elle; tu ne peux te refuser à une lutte dont le prix sera tant de charmes et d'attraits. — Est-il donc juste que l'on s'expose pour remporter une victoire nuisible au vainqueur et profitable au vaincu? — Non, certes; mais si cet arrangement ne peut te convenir, je t'en proposerai un autre que tu ne refuseras point. Si tu es vainqueur, je garderai cette dame; si je triomphe, tu devras la prendre avec toi et la conduire partout à son gré. — J'y consens, » s'écrie Zerbin sans hésiter; et aussitôt, rassemblant ses forces, il s'affermit sur ses étriers et se précipite vers la guerrière; sa lance se brise sur l'écu de Marphise comme sur un bloc d'airain! Frappé lui-même, il tombe sans connaissance. L'Écossais,

jadis vainqueur de mille et mille guerriers, regarde cet affront comme ineffaçable. Longtemps il reste muet et immobile, le serment qu'il a fait de garder la maudite vieille accroît son désespoir. Marphise s'approche en souriant et lui dit : « Je te présente ma gracieuse dame, et plus je considère ses charmes et ses attraits, plus je me hâte de te la céder. Sois donc à jamais son défenseur, son guide et son appui, et sache bien tenir ton serment. » A ces mots elle pique son coursier et s'enfonce au milieu des bois. Zerbin, qui ne doute pas que son vainqueur ne soit un illustre chevalier, dit à la vieille : « Quel est son nom? » Celle-ci, prenant plaisir à lui révéler une dure vérité, répond : « Une jeune et vaillante fille t'a fait mordre la poussière. Elle arrive du fond de l'Orient pour éprouver sa valeur contre les paladins de France. Son courage la rend digne de disputer à tous les chevaliers l'honneur de porter une lance et un bouclier. » Zerbin sent alors redoubler son humiliation et son dépit. Pourpre de honte, il est près de teindre de son propre sang sa cuirasse et sa cotte de mailles; il s'accuse lui-même de faiblesse, tandis que la vieille irrite sa douleur en lui rappelant qu'il a juré de l'accompagner partout. Le prince, forcé de tenir sa parole, la suit comme le destrier harassé de fatigue marche, l'éperon dans les flancs, en rongeant son mors. « Hélas! disait-il, Fortune cruelle, tu m'as ravi la fleur des beautés de la terre pour m'imposer cette horrible compagne : je dois garder l'une et renoncer à l'autre. Celle qui n'eut point de rivales en perfections et en beauté a le corps brisé sur de durs rochers et est submergée par les ondes. Elle est la proie des oiseaux ou des monstres marins, tandis que cette vieille, qui depuis si longtemps eût dû servir de pâture aux vers, semble avoir vécu dix ou vingt années de trop, afin d'accroître mes tourments. » Ainsi parle le triste Zerbin, que le poids de sa nouvelle conquête afflige autant que la perte de sa dame. La vieille femme n'a jamais vu le prince, et pourtant ses plaintes lui font penser que c'est le beau chevalier dont Isabelle lui parla si souvent. Je vous ai dit et vous devez vous souvenir qu'elle arrivait de la caverne où la dame des pensées de Zerbin avait été dix mois prisonnière. Souvent la princesse lui avait raconté de quelle manière elle s'était enfuie de son pays et comment, après la destruction de son navire, elle s'était réfugiée sur les côtes de la Rochelle.

Plus affligée de la perte de Zerbin que de son propre esclavage, Isabelle se plaisait à parler de la beauté de son amant et à dépeindre son visage. Aussi la vieille le reconnaît sans peine. Les lamentations du prince prouvent qu'il croit sa dame au fond des abîmes, et sa méchante compagne, lui laissant ignorer la vérité, s'empresse au contraire de lui raconter ce qui peut redoubler sa douleur. « Écoute, lui dit-elle, toi dont l'orgueil se plaît à m'accabler de haine et de mépris, si je te racontais ce que je sais de celle que tu pleures, tu m'accablerais de caresses! Mais tes outrages me décident à te cacher ce que je pourrais t'apprendre, et tu me mettrais en pièces plutôt que de m'arracher mon secret. » Acharné à poursuivre l'étranger qu'il prend pour un voleur, le chien de garde en furie ne s'adoucit pas plus promptement à la vue d'un morceau de pain que Zerbin, désireux d'obtenir

un renseignement de la méchante vieille. D'un air humble et soumis il la conjure et la supplie par l'Éternel, par l'amour du prochain, de ne lui rien cacher. Quel est le sort heureux ou malheureux de celle dont il déplore la perte? « Va, réplique-t-elle avec insolence, n'attends point de moi des consolations, tu sauras seulement qu'Isabelle est vivante et qu'elle est malheureuse au point d'envier la destinée de ceux que la mort a moissonnés. Depuis que tu l'as perdue, elle est la proie d'une vingtaine de bandits, et, si jamais tu la retrouves, n'espère pas cueillir cette fleur que tu as si ardemment désirée. — Maudite vieille, s'écrie Zerbin, avec quelle perfidie tu prépares tes mensonges! Si ma dame est captive parmi les brigands, tu sais bien qu'aucun d'eux n'a pu lui ravir son honneur. » Puis il s'informe du lieu et du moment où elle a rencontré Isabelle. Tour à tour il menace ou supplie sans pouvoir arracher une parole à l'infâme. Enfin, le cœur plein de jalousie, il se tait et renonce à toute question nouvelle. Pour rejoindre Isabelle, il se jetterait au milieu des flammes; mais, esclave de sa parole, il suit, à travers des sentiers déserts et inconnus, la vieille, qu'il a juré de protéger. Toujours silencieux et sans même se regarder en face, ils gravissent les montagnes et descendent dans les vallées. Le soleil touchait à peine au milieu de sa carrière lorsqu'ils aperçurent un chevalier dont l'approche mit un terme à leur long silence. La fin de cette aventure se trouve dans le chant suivant.

CHANT XXI

Zerbin fait preuve de vertu; et, pour tenir loyalement sa parole, il engage un rude combat avec Hermonides, qu'il désarçonne et blesse mortellement. — Ce chevalier lui apprend ce qu'est Gabrine et quelle est la cause de son triste sort. Ce récit le plonge dans le trouble et la tristesse, mais une grande rumeur l'arrache à ses pensées.

Non, je ne pense pas que la corde serre moins étroitement un ballot, ou que la cheville s'unisse plus fortement au bois, que la foi sainte ne lie une âme généreuse. Jadis on la représentait couverte d'un voile blanc, dont la plus faible tache n'avait point altéré la pureté. La foi promise à un seul ou à mille, dans une forêt, au fond d'une grotte, loin des villes et des lieux habités, doit être aussi respectée que s'il s'agissait de serments faits en présence de Thémis, ou devant des témoins, ou consacrés par des écrits authentiques.

Fidèle à sa parole dans toutes les circonstances, Zerbin prouva sa loyauté quand il quitta son chemin pour suivre celle dont la vue et la compagnie étaient plus désagréables pour lui que la peste et la mort même. Ainsi, l'engagement qu'il avait pris envers Marphise triompha de son horreur pour la vieille. J'ai déjà dit que, tout confus de sa mission et le cœur plein de rage, il cheminait en silence. Tous deux marchaient sans proférer une parole, lorsqu'ils firent la rencontre d'un chevalier qui portait un bouclier noir traversé d'une bande vermeille. La vieille le reconnut aussitôt pour Hermonides de Hollande; son arrogance fit place à l'humilité et elle supplia Zerbin de ne point oublier la promesse faite à Marphise. « Ce guerrier, dit-elle, est mon ennemi et celui de tous les miens. Mon père et mon unique frère, que je chérissais, sont tombés sous ses coups; il se propose de traiter de la même manière jusqu'au dernier de ma race. — Reste sans crainte tant que tu seras sous ma garde, » lui répond Zerbin. A l'aspect de celle qu'il déteste,

le chevalier s'écrie d'une voix fière et menaçante : « Prépare-toi au combat et à la mort que mérite le champion d'une mauvaise cause, ou renonce à défendre cette vieille, qu'attend un juste châtiment. — Ce que tu me proposes, réplique Zerbin doucement, est contraire à l'honneur ; les lois de la chevalerie ne te permettent point d'égorger une femme ; je ne refuse pas le combat ; mais je te prie de réfléchir qu'un noble chevalier, tel que tu parais être, ne doit point se souiller du sang d'un être faible et désarmé. » Cette observation n'est point écoutée ; tous deux se précipitent hardiment l'un contre l'autre : leurs coursiers volent avec la rapidité des fusées, qui, dans les fêtes publiques, traversent les airs. Hermonides baisse sa lance et cherche à frapper Zerbin à la ceinture ; mais l'arme se brise et le choc est léger. L'Écossais porte un coup terrible qui traverse le bouclier, effleure l'épaule du chevalier et l'étend sur l'herbe de la prairie ; alors, saisi de pitié, il descend de cheval ; et, croyant son adversaire mort, il lève la visière de son casque.

Hermonides sort de son évanouissement, attache sur Zerbin un regard fixe et lui dit : « Je ne regrette point d'avoir été vaincu par un adversaire qui me paraît être la fleur des chevaliers errants ; ce qui me désespère, c'est de perdre la vie pour une misérable créature indigne de ta protection. Comment as-tu pu devenir son protecteur ? Tu te repentiras de m'avoir fait tant de mal à cause d'elle quand tu sauras le motif de ma haine. Si j'ai assez de force pour achever mon histoire (et je crains bien de ne le pouvoir pas), tu reconnaîtras que cette vieille a toujours poussé à l'extrême le vice et la perversité. J'avais un frère qui, jeune encore, partit de la Hollande notre patrie pour se rendre à la cour d'Héraclius, alors empereur d'Orient. Il se lia bientôt d'une étroite amitié avec un seigneur qui possédait, sur les frontières de la Servie, un château qu'entouraient de vastes murailles. Argée (c'est le nom de ce Grec) était l'époux de cette détestable vieille, et malheu-

reusement il l'aimait au point d'oublier pour elle le sentiment de sa propre dignité. Plus légère que les feuilles desséchées et abandonnées au souffle du vent d'automne, elle oublia l'affection que son mari lui avait un moment inspirée ; elle brûla pour mon frère d'une passion coupable et résolut d'en faire son amant. Les monts Cérauniens résistent moins aux vagues en courroux ; le pin, dont la verdure s'est renouvelée cent fois, et dont les racines pénètrent dans la terre aussi profondément que la tige s'élève dans les airs, n'est pas plus inébranlable sous la fureur de Borée que mon frère le fut aux avances de cette femme, vil réceptacle de tous les crimes. Comme il arrive souvent aux chevaliers qui courent les aventures d'avoir une fortune variable, mon frère fut blessé dans un combat, près du château d'Argée. Habitué à s'y arrêter seul ou accompagné, sans attendre aucune invitation, mon frère se proposa d'y rester pour soigner sa blessure. Tandis qu'il était retenu sur son lit de douleur, Argée fut obligée de s'absenter. Alors cette femme éhontée renouvela ses avances près de mon frère. Mais cet ami fidèle repoussa ses criminelles offres. Pour éviter sa présence, il choisit entre les malheurs dont il était menacé celui qui lui parut le moins grand. Renonçant à l'amitié d'Argée, il résolut de fuir loin de sa femme dans l'espoir qu'elle l'oublierait. Il préférait agir ainsi que de l'accuser près d'un époux qui la chérissait plus que la vie. Malgré ses souffrances, il prend ses armes et sort du château dans le ferme dessein de n'y jamais revenir. Mais sa mauvaise étoile s'oppose à la réussite d'un projet vertueux et sage. Argée, de retour, trouve sa femme éplorée, les cheveux épars, le visage couvert de rougeur et lui demande la cause de cet état horrible. La perfide feint de ne vouloir pas répondre, mais elle médite sa vengeance ; et, inspirée par la rage qui dans son cœur a fait place à l'amour, elle s'écrie enfin : « Comment essayerais-je de cacher le crime que j'ai commis en ton absence? Quand je pourrais le taire, ma conscience ne me trahirait-elle pas? Accablée de remords, quels châtiments égaleront le supplice que me fait éprouver le sentiment de mon crime, si l'on peut donner ce nom au résultat de la plus exécrable violence! Sache donc, et que ton glaive arrache d'un corps souillé mon âme innocente et pure, sache que ton coupable ami vient d'abuser de moi! il m'enlève l'honneur et fuit pour se dérober à ta vengeance. Que mes yeux soient à jamais privés de la clarté du soleil! après un tel affront, je ne peux plus soutenir les regards des hommes, devant qui j'ai trop à rougir! »

« Ainsi cette femme perverse excite une rage furieuse dans le cœur de son époux. Il ajoute foi à ses discours, saisit ses armes et court se venger. Tous les environs lui sont connus ; bientôt il rejoint mon frère, qui, souffrant et blessé, s'éloigne lentement. Sourd à ses protestations, il l'attaque aussitôt. Argée, plein de santé, puise de nouvelles forces dans sa colère ; mon frère, affaibli par sa blessure, est en outre retenu par l'amitié. Hors d'état de faire une longue résistance, Filandre (c'est le nom de mon malheureux frère) est forcé de céder. « A Dieu ne plaise, lui dit Argée, que mon bras soit rougi du sang d'un homme que j'aimai tant et qui se disait mon ami! Non, dans ma vengeance comme dans notre amitié, je veux être plus grand que toi.

Je ne te tuerai pas! » A ces mots, il forme avec du bois et des rameaux un léger brancard, qu'il place sur le cheval de mon frère, et il ramène dans son château Filandre à moitié mort. Puis on enferme l'infortuné dans une tour, d'où il ne doit jamais sortir. A cela près de sa liberté, il était traité de la même manière qu'avant; tout lui obéissait comme s'il n'eût pas été captif. La femme d'Argée sentit renaître sa flamme criminelle : elle possédait les clefs de la prison, et, chaque jour, elle pouvait y pénétrer pour éprouver la fidélité de mon frère par des attaques sans cesse renaissantes. « A quoi bon cette vertu, lui disait-elle, puisque partout on t'accuse? Où est le prix de ta résistance? Quel profit en as-tu tiré? Si tu m'avais écouté, tu jouirais de ta liberté, et ton honneur serait à couvert; tu portes la peine de ton insensibilité. N'espère pas sortir de cette prison si tu ne consens à répondre à mes transports. Cède-moi, et je saurai te rendre l'honneur et la liberté. — Non, répondait Filandre, tu ne parviendras point à me corrompre; si le sort réserve à ma loyauté une si triste fin, celui pour qui rien n'est caché connaîtra mon innocence et pourra la faire triompher. Lorsqu'il plaira à Argée de tirer de moi une plus cruelle vengeance, il ordonnera mon supplice et je recevrai du Ciel la récompense d'une conduite méconnue par les hommes. Ton époux, revenu d'une prévention fatale, reconnaîtra son injustice et accordera quelques larmes à la mort d'un ami fidèle et sincère. »

« Plusieurs fois cette femme exécrable tente vainement d'arriver à ses fins; ses désirs, sans cesse irrités par une passion insensée, la poussent à rassembler au fond de son cœur ses pensées les plus criminelles. Elle forme mille projets avant de s'arrêter à aucun. Pendant six mois elle s'abstient d'entrer dans la prison de Filandre et le captif espère en être délivré. Mais la fortune, trop souvent favorable aux méchants, offre à l'infâme l'occasion de se satisfaire par un moyen déplorable.

« Depuis longtemps Argée était l'ennemi d'un seigneur du voisinage nommé Morand le Beau, qui, en son absence, avait coutume de faire des excursions sur ses terres, mais n'osait s'approcher à plus de dix milles quand il le savait dans son château. Pour l'attirer dans un piége, Argée eut recours à la ruse; il fit courir le bruit qu'il allait en pèlerinage à Jérusalem et partit au jour indiqué assez publiquement pour qu'on ne doutât pas de son éloignement. Sa femme était dans sa confidence : chaque soir il venait passer la nuit dans son château; puis, au retour de l'aurore, il sortait déguisé et sans être vu de personne. Il se tenait dans la forêt voisine et rôdait aux alentours, espérant que Morand paraîtrait, suivant son habitude. A la chute du jour son infidèle épouse venait le recevoir par une porte secrète. Tout le monde le croyait donc fort loin de la contrée, et cette femme criminelle, jugeant le moment favorable, se rendit près de mon frère. De feintes larmes inondaient ses joues et son sein. « Ah! s'écria-t-elle, qui me protégera? Pourquoi Argée est si loin? Tu connais Morand; il ne respecte ni Dieu ni les hommes. Enhardi par l'éloignement d'Argée, il songe à user de violence contre moi. Pour corrompre mes serviteurs, il emploie tour à tour les prières et les menaces. Sachant que mon époux, parti pour la Palestine, ne reviendra pas de

longtemps, il ose malgré moi pénétrer dans le château, sans même recourir aux prétextes; si Argée était près de moi, ce lâche serait moins audacieux

et il resterait à plus de trois milles de nos remparts. Aujourd'hui même il a sollicité avec impudence ce qu'il m'avait autrefois fait demander par ses confidents. Je n'ai pu échapper au déshonneur et à la honte, je n'ai pu calmer sa fureur qu'en me servant de paroles encourageantes, et je lui ai laissé l'espoir d'obtenir de mon amour ce qu'il voulait devoir à la force. Ainsi je lui ai promis de le satisfaire; mais je compte bien ne point tenir un serment que la force seule a pu m'arracher. J'ai voulu me tirer d'un grand péril. Toi seul peux me soustraire à de tels dangers, si tu aimes mon époux et si son honneur t'est plus cher que la vie; ton refus me prouvera ton peu d'attachement pour lui : ta résistance à mon amour n'aura puisé sa force que dans le peu d'effet de mes larmes et de mes prières. Notre liaison fût restée secrète, aujourd'hui mon malheur sera connu de tous. — Il est inutile d'exciter mon zèle, réplique le jeune homme, je suis dévoué à ton époux. L'injustice dont je suis victime ne m'a point changé; je n'ai jamais songé à l'accuser. Dis-moi ce qu'il faut faire et je braverai la mort, l'univers, le destin lui-même. — Tu dois immoler l'homme qui cherche à nous déshonorer, et je t'en donnerai le moyen. Il reviendra cette nuit vers la troisième heure, à la faveur des ténèbres; je lui ferai un signal et l'introduirai dans mon appartement : tu m'y attendras au milieu de l'obscurité, je te livrerai notre ennemi sans armes et presque nu. » L'infernale épouse, ou plutôt l'abominable furie prépare ainsi le piége où doit succomber Argée. La nuit suivante, elle remet une épée à mon frère et le conduit dans sa chambre, où il attend le malheureux seigneur. Tout se passe au gré de ses désirs. Hélas! les mauvais desseins ne réussissent que trop aisément! Filandre croit punir

Morand, et fend le crâne d'Argée. L'infortuné expire sans prononcer une parole. O fatale destinée! il tombe sous les coups de l'ami dévoué qui veillait au salut de son honneur. Mon frère aussitôt rend l'épée à Gabrine, tel est le nom de ce monstre, dont la vue m'est odieuse. Saisissant alors un flambeau,

elle montre à Filandre le cadavre de son ami! Elle le menace, s'il n'accède à sa flamme impure, de divulguer partout son crime et de le livrer au supplice comme un traître et un assassin. « Si tu ne tiens pas à la vie, lui dit-elle, songe du moins au souvenir que tu laisseras de toi. » Éperdu de colère et de douleur, Filandre veut l'immoler. Privé de son épée, il l'eût mise en pièces avec ses ongles et ses dents. De même qu'un vaisseau, jouet des vents contraires, se laisse d'abord aller au gré de l'un, au souffle de l'autre et finit par obéir au plus puissant des deux : de même Filandre, en proie à mille desseins opposés, prend le parti le moins dangereux. La raison lui fait envisager une mort ignominieuse et infâme quand son crime sera connu. Mais il a peu d'instants pour se décider et se trouve forcé de vider l'affreux calice. La crainte obtient de lui ce qu'il avait refusé aux plus tendres prières : il promet de se rendre aux désirs de Gabrine s'il peut s'échapper avec son secours. Cette infâme reçut le prix de son forfait et Filandre revint parmi nous, laissant dans la Grèce une mémoire avilie et déshonorée. L'image sanglante de son ami traîtreusement égorgé, le poids accablant de la chaîne que lui imposait une Médée, une Progné cruelle, étaient sans cesse présents à sa pensée; si le frein des serments ne l'eût retenu, il aurait immolé celle qui lui inspirait autant de haine que de mépris. Depuis cet événement, on ne le vit jamais sourire; sa bouche ne s'ouvrait qu'aux soupirs et aux plaintes; il devint comme Oreste après son parricide et le meurtre d'Égisthe. Sa douleur et ses souffrances le réduisirent à garder le lit. Gabrine ne tarde point à s'apercevoir des dédains de mon frère; des sentiments de haine, de fureur

et de rage succèdent aux feux de l'amour. Filandre lui paraît aussi insupportable qu'Argée; elle forme le projet de se défaire de son second époux, et s'adresse à un médecin, homme perfide adonné à la magie et plus habile à se servir du poison qu'à guérir les maladies : elle lui promet un riche salaire si, par quelque breuvage empoisonné, il la délivre de son époux. Debout dans la chambre de mon frère, ce vieillard lui offre, en présence de plusieurs amis et de moi-même, une potion qui doit lui rendre ses forces. Mais, agitée par un soupçon nouveau et voulant peut-être se défaire d'un complice dont il fallait payer le crime, Gabrine arrête le bras du médecin au moment où il tient la coupe fatale : « Tu ne seras point surpris, lui dit-elle, que, pleine de sollicitude pour les jours d'un époux adoré, je veuille être sûre que ce breuvage n'a rien de dangereux; il est nécessaire que tu le goûtes toi-même... » Vous comprendrez quel dut être le trouble du méchant vieillard. Cependant, pour bannir les soupçons, il boit une partie du remède, et le malade avale le reste avec confiance. L'épervier qui tient dans ses serres l'oiseau timide et qui se le voit disputer par un chien, jusqu'alors son compagnon fidèle, n'est pas plus décontenancé que ce perfide médecin; il croyait déjà toucher son abominable salaire, et il perdait l'espoir de jamais en jouir. Puisse cet exemple servir aux avares dignes d'un pareil sort! Dès qu'il sent la liqueur circuler dans ses veines, il veut se retirer pour prendre du contre-poison; Gabrine s'y oppose. « Tu ne dois point sortir, lui dit-elle, tant que les effets du remède ne nous auront pas encore démontré sa vertu. » Vainement il la supplie, vainement il renonce au prix de son crime, la mort va le saisir; il dévoile l'infernal complot et expire

peu d'instants après mon frère. Alors nous nous précipitons sur cette bête féroce, plus cruelle cent fois que les monstres des forêts, et nous l'enfer-

mons dans un sombre cachot pour lui faire expier ses forfaits dans les flammes. »

Hermonides veut poursuivre son récit et raconter à Zerbin comment la maudite Gabrine s'est échappée de sa prison; mais, épuisé par la souffrance, il retombe mourant sur l'herbe : deux de ses écuyers le placent sur une litière formée de branches d'arbre, Zerbin lui exprime son chagrin de l'avoir réduit en ce triste état; il lui représente que ses serments et son respect pour les lois de la chevalerie errante l'ont obligé à défendre celle que, sans déshonneur, il n'eût pu abandonner. « Dispose de moi de toute autre manière, » ajoute-t-il. Hermonides l'engage à se séparer par tous les moyens d'un monstre souillé de vices avant de devenir lui-même victime de ses noirceurs. Gabrine tient ses yeux baissés, car elle reconnaît la vérité des accusations d'Hermonides. Le prince d'Écosse s'éloigne enfin avec celle qu'il maudit plus encore depuis la triste aventure du noble chevalier de Hollande. Gabrine lui avait d'abord inspiré du dégoût, maintenant il la hait au point de ne pouvoir la regarder en face. Mais elle ne saurait être vaincue en sentiments haineux et elle lui rend sa haine au quintuple; ses regards annoncent combien son cœur est gonflé de venin. C'est dans cette espèce d'union qu'ils traversent ensemble un bois antique; au moment où le soleil touche au terme de sa carrière, ils entendent des cris, une grande rumeur et le cliquetis des armes, indices d'un combat acharné. Zerbin vole de ce côté et Gabrine s'attache à ses pas. Je raconterai la fin de cette aventure dans le chant suivant.

CHANT XXII

Le duc anglais détruit le palais enchanté du magicien Atlant, qu'il force à la fuite. — Fradamante et Roger se retrouvent; tous deux se rendent au château pour sauver la vie à un jeune damoisel. La guerrière reconnaît le traître Pinabel. — Roger, dans une joute, triomphe de quatre chevaliers, puis il jette son écu au fond d'une citerne.

Jeunes femmes chéries de ceux que vous aimez, vous qui savez vous contenter d'un seul amour, vous dont le caractère est parmi tant de belles une bien rare exception, ne vous offensez point de ce que j'ai pu dire contre la perverse Gabrine ni de ce que m'arracherait encore une trop juste indignation. J'ai parlé d'une femme vicieuse, et les ordres de celui qui a tout empire sur moi ne me forceraient point à taire la vérité. Puis-je ainsi nuire à celles dont le cœur est vertueux? Le traître qui vendit son maître aux Juifs pour trente deniers n'a point fait rejaillir son opprobre sur Pierre et sur Jean. Hypermnestre a-t-elle souffert du crime de ses coupables sœurs? Pour une seule que mes chants ont flétrie, et j'y étais forcé par mon rôle d'écrivain véridique, je suis prêt à en célébrer cent autres dont je rendrai la gloire plus brillante que le soleil. Mais reprenons mon récit; j'avoue que je m'efforce de le varier, afin qu'il soit digne de l'indulgence de ceux qui l'écoutent avec plaisir.

Je disais tout à l'heure que le prince d'Ecosse venait d'entendre un grand bruit d'armes. Il prit un étroit sentier entre deux montagnes et aperçut au fond d'une petite vallée le cadavre d'un chevalier. Je vous dirai son nom, mais il faut que je quitte la France pour aller bien vite en Orient si je veux encore y retrouver le paladin Astolphe en route vers l'Occident. Nous l'avons laissé au milieu de l'île cruelle; le son formidable du son magique a chassé les femmes barbares et mis en fuite ses compagnons eux-mêmes, dont le

navire s'éloigne du rivage. Je vous apprendrai maintenant que le prince, au sortir de cette contrée, se dirigea vers l'Arménie. Peu de jours après il traversait la Natolie et Bursa; puis il passait en Thrace, de l'autre côté de la mer. Il suivit les bords du Danube, parcourut la Hongrie; et, comme si son cheval eût eu des ailes, il vit, en moins de vingt jours, le pays des Moraves et des Bohèmes, le Rhin, la forêt des Ardennes, Aix-la-Chapelle, le Brabant et la Flandre, où il s'embarqua. Un vent frais et favorable enfla tellement ses voiles, que, vers l'heure de midi, il découvrit les côtes d'Angleterre. Il aborde, s'élance sur son destrier et arrive à Londres le soir même. On lui annonce que son vieux père, suivi de la plupart des barons, était depuis longtemps à Paris. Il s'embarque aussitôt sur la Tamise et vogue à pleines voiles vers Calais. Le Zéphyr favorable le pousse vers la pleine mer. Puis le vent s'accroît de moment en moment, et devient si terrible que le pilote, afin d'éviter de se perdre sur la côte, vire de bord et prend une direction opposée. Le navire est poussé au hasard, à droite, à gauche; enfin on jette l'ancre près de Rouen. A la vue de cette terre si désirée, le duc se couvre de ses armes, monte sur Rabican et part avec son précieux cor, dont le secours est plus efficace que celui de mille guerriers. Il traverse une forêt et arrive au pied d'une colline, près d'une claire et belle fontaine; c'était l'heure où les troupeaux, abandonnant les pâturages, cherchent un abri dans

les grottes ou dans les cabanes. Accablé de chaleur et de soif, Astolphe ôte son casque, attache son coursier à un arbre et court se désaltérer à la fon-

taine. Au moment où ses lèvres touchent l'onde, un paysan s'élance d'un buisson voisin, détache Rabican, monte sur son dos et prend la fuite. Astolphe entend du bruit, regarde, et, oubliant sa soif, se met à poursuivre le ravisseur. Le larron ne s'éloigne pas assez vite pour disparaître aux yeux du duc, mais il presse ou modère tour à tour l'allure de Rabican. Ils parviennent ainsi près du château où tant de nobles paladins, sans se croire captifs, sont retenus dans une véritable prison. Le paysan, toujours monté sur le coursier dont la vitesse égale celle du vent, se réfugie dans le château. Astolphe, embarrassé de son bouclier, de son casque et du reste de son armure, le suit et perd soudain de vue son cheval et le voleur. Vainement il regarde de tous côtés et visite à pas précipités les salles, les chambres, les galeries. Peine inutile, il ne peut découvrir le perfide larron ! Ne sachant où retrouver Rabican, ce coursier sans pareil, le duc, après l'avoir vainement cherché le reste de la journée dans toutes les parties du château, commence à se douter de quelque enchantement. Malgré son trouble, il se rappelle que Logistille lui fit, pendant son séjour aux Indes, le don précieux d'un petit livre qui apprenait à détruire tous les maléfices. Il le consulte aussitôt et trouve le secret de vaincre les efforts d'Atlant. On y décrit ce merveilleux château, on y enseigne le moyen de délivrer les captifs en confondant le magicien. Sous le seuil de la porte est retenu l'Esprit qui cause les illusions et les prestiges ; il suffira de lever cette pierre, et le château s'évanouira en fumée. Dans son impatience de détruire le charme, déjà le duc

s'élance vers le marbre, lorsque le vieil Atlant l'aperçoit et veut l'arrêter

par de nouveaux enchantements. Il évoque les Larves infernales, et soudain Astolphe paraît, aux yeux de ceux qui le voient, tantôt un géant, tantôt un habitant de la campagne, tantôt un chevalier félon. Chaque prisonnier croit reconnaître l'ennemi qu'il a si longtemps poursuivi. Tous fondent à la fois sur lui ; Roger, Gradasse, Irolde, Bradamante, Prasilde, Brandimart et cent autres, trompés par le nouveau charme, attaquent le duc avec fureur. Jugeant que sa perte est inévitable s'il n'a recours à son cor, il l'embouche, et aussitôt les chevaliers prennent la fuite. Le coup d'arquebuse du chasseur ne disperse pas plus rapidement les timides colombes. Atlant lui-même, pâle et terrifié, s'enfuit pour éviter ces effroyables sons. Les coursiers brisent leurs liens et courent à travers champs comme leurs maîtres. Il ne reste pas dans le château un seul être vivant. Au moment où Rabican franchit la porte, Astolphe le saisit par la bride. Puis il lève la grosse pierre sur laquelle sont gravés des signes et des caractères qu'il serait inutile de décrire ici. Dans son empressement à détruire les charmes magiques, il brise tout ce qui s'offre à ses regards, et soudain le château s'évapore en fumée ; il aperçoit, lié avec une chaîne d'or, le cheval que le magicien maure avait donné à Roger pour le transporter dans l'île d'Alcine. Logistille sut imposer à ce coursier un frein puissant et diriger sa course. Roger s'en servit pour traverser cette partie du globe qui s'étend depuis l'Inde jusqu'aux rivages de l'Angleterre. Je ne sais si vous vous souvenez que le jeune héros, ayant laissé l'hippogriffe attaché à un arbre au moment où la belle Angélique, toute nue, lui fit l'affront de disparaître à ses yeux, ce coursier rompit la bride, prit son essor et vint, au grand étonnement de ceux qui l'aperçurent dans les airs, retrouver Atlant. Il demeura près de lui jusqu'au jour où le duc anéantit les enchantements.

Il ne pouvait rien arriver de plus agréable au prince anglais. Avec le secours de l'hippogriffe, il se proposa de visiter la terre, les mers, le monde entier en peu de jours. Lorsque la sage Mélisse l'eut arraché aux vengeances d'Alcine, qui l'avait métamorphosé en myrte, le duc vit la tête altière de ce coursier céder au frein forgé par Logistille ; il avait vu Roger, aidé des conseils de la fée, conduire et diriger l'hippogriffe, et il n'hésita point à s'emparer de ce destrier merveilleux ; il lui mit la selle de Rabican ; et, avec toutes les brides que les autres chevaux avaient abandonnées, il espéra maîtriser son vol. La crainte de délaisser Rabican l'empêche de partir sur-le-champ ; il a raison de chérir son excellent cheval, le meilleur des destriers pour le combat, et qui l'a ramené du fond de l'Inde jusqu'en France. Il pense qu'il doit le confier à un ami et non l'abandonner au premier venu. Interrogeant du regard tous les alentours, il cherche à découvrir dans la forêt un chasseur ou quelque villageois pour le lui donner à conduire jusqu'à la ville la plus prochaine ; il attend en vain tout le reste du jour. Mais à l'aube nouvelle, tandis que le brouillard couvre encore la terre, il voit venir un chevalier.

Avant de poursuivre cette histoire, j'ai besoin de rejoindre Bradamante et Roger. Dès que les sons du cor ont cessé de se faire entendre, les deux

amants, délivrés du charme magique, se reconnaissent; tous deux, surpris de l'étrange effet des ruses d'Atlant, se regardent, et bientôt Roger presse sur son cœur sa belle maîtresse, plus fraîche et plus vermeille que la rose;

il cueille sur sa bouche un premier gage d'amour : leurs caresses, leurs embrassements sont mille fois répétés et pleins d'ivresse; ils ont peine à contenir leurs transports. Oh! combien ils regrettent tant de jours heureux qu'ils ont perdus en vaines recherches dans le palais enchanté! La sensible Bradamante, qui ne peut rien refuser à celui qu'elle aime, engage Roger à se rendre près du duc Aimon, son père; elle l'exhorte à se faire chrétien. Non-seulement il est prêt, pour l'amour d'elle, à embrasser la Foi, comme l'avaient fait son père et tous ses aïeux, mais encore il sacrifierait sa vie. « Ah! lui dit-il, pour toi je traverserais les flammes; hésiterais-je à plonger ma tête dans l'onde? » Décidé à recevoir le Baptême afin de s'unir à Bradamante, il se laisse guider par elle vers l'abbaye de Vallombreuse, riche et somptueux monastère, célèbre par la piété de ses religieux et leur généreuse hospitalité envers les pèlerins. Les deux amants rencontrent, au sortir de la forêt, une femme livrée à une affreuse douleur.

Roger, sensible et compatissant, surtout pour les dames, ne peut voir le visage baigné de pleurs de cette infortunée sans lui demander la cause de son chagrin. Il s'approche d'elle, la salue avec politesse et s'informe du sujet de ses pleurs. Elle lève vers lui ses yeux humides de larmes et lui répond d'une faible voix : « Noble chevalier, je gémis sur le sort d'un damoisel qui doit, aujourd'hui même, subir la mort la plus cruelle dans un château peu éloigné. Ce jeune homme, épris de l'aimable et belle fille de Marsile, roi d'Espagne, s'introduisait chez elle toutes les nuits, enveloppé d'un voile blanc et couvert de vêtements de femme. Sa ruse fut longtemps ignorée;

mais il n'est point de secret qui ne soit à la fin trahi : ce damoisel ayant confié son bonheur à deux de ses amis, ceux-ci en parlèrent à d'autres, et le roi en fut bientôt instruit. Marsile fit saisir les deux amants et on les enferma dans une tour. Avant la fin du jour le damoisel périra dans les flammes. J'ai fui cet horrible spectacle; jamais je n'éprouvai semblable douleur : toutes mes joies se changeront en tristesse quand je me rappellerai la destruction de tant de grâces et de charmes. »

Ce récit émeut Bradamante : elle déplore le sort de cet infortuné comme s'il eût été son frère, et nous verrons dans la suite que sa crainte était fondée; elle se tourne vers Roger : « Il faut, dit-elle, que nos armes protègent le jeune captif. » Puis, s'adressant à la dame affligée : « Conduis-nous vers ce château et sois sans crainte; si le damoisel vit encore, nous le sauverons. » Roger, soumis au vœu de Bradamante, brûle de secourir le condamné. « Qu'attendons-nous? dit-il à l'inconnue; ce n'est pas le moment de pleurer, il faut le servir; hâte-toi de nous guider vers lui avant que notre assistance soit devenue inutile. S'il en est temps encore, nous le sauverons, fût-il gardé par mille lances et mille épées. » La voix fière, l'air imposant, la noble contenance de Roger raniment l'espoir dans le cœur de la dame, mais comme elle craint moins la longueur du chemin que les obstacles qui peuvent les arrêter et rendre vains tous leurs efforts, elle reste un moment incertaine. « Si nous choisissons, reprend-elle, la route la plus directe et la plus facile, nous arriverons avant que le bûcher soit dressé; mais nous sommes forcés de suivre des sentiers si rudes et si détournés que nous ne pourrons en sortir avant la fin du jour, et je crains qu'il ne soit trop tard. — Eh! pourquoi ne choisirions-nous pas la route la plus courte? demande Roger. — C'est, réplique la dame, afin de ne point traverser le château des comtes de Poitiers, où le fils d'Anselme de Hauterive, Pinabel, le plus pervers des hommes, a depuis trois jours seulement établi une honteuse coutume. Les chevaliers, les dames sont exposés aux plus sanglants outrages. Celles-ci doivent se dépouiller de leurs atours, ceux-là sont contraints d'abandonner leurs armes et leurs coursiers. Quatre chevaliers, habiles à manier la lance et les plus redoutables que l'on ait vus en France depuis longtemps, ont juré de maintenir cette infâme loi. Je vous en expliquerai la cause, et vous serez à même de juger de ce que vaut leur serment. Le Mayençais a pour maîtresse la plus perverse créature qui soit au monde. Un jour qu'il voyageait avec elle, il fit rencontre d'un chevalier qui portait en croupe une vieille femme; la damoiselle se moqua de cette vieille : un combat s'engagea, et Pinabel, plus orgueilleux que vaillant, roula sur la poussière. Le vainqueur, pour s'assurer sans doute si la damoiselle boitait, donna ses vêtements et son palefroi à sa compagne. La belle, honteuse et confuse, revint avec Pinabel, toujours disposé à seconder de noirs complots; elle lui dit que le seul moyen de la venger et de calmer sa douleur, c'est de faire subir à mille chevaliers et à mille dames un outrage pareil à celui qu'elle vient de recevoir. Le jour même, le hasard amena dans le château de Pinabel quatre chevaliers récemment arrivés de contrées lointaines; on

n'en connaît pas de plus intrépides ni de plus vaillants. Ils se nomment Griffont, Aquilant, Sansonnet de la Mecque et Guidon le Sauvage. Pinabel les accueillit gracieusement, et, tandis que la nuit couvrait l'univers, il les fit saisir dans leur lit et ne consentit à les délivrer qu'après avoir reçu d'eux la promesse qu'ils habiteraient son château pendant un an et un mois et qu'ils s'empareraient des armes des chevaliers errants et des vêtements de leurs dames. Les quatre paladins firent à regret ce serment. Jusqu'à présent nul n'a pu leur résister, et un grand nombre de chevaliers ont perdu leurs coursiers et leurs armes. Le sort désigne celui des quatre qui doit combattre le premier; s'il est renversé, les trois autres sont forcés de se précipiter à la fois sur le vainqueur. Chacun d'eux est déjà redoutable, jugez de leur force quand ils sont réunis. L'entreprise généreuse que nous voulons tenter ne nous permet point de courir les hasards de cette lutte; il faut donc éviter le château de Pinabel. Vous triompheriez, je le pense; mais si nous tardons d'une heure, le damoisel sera brûlé quand nous arriverons. — Oublions un moment ton protégé, réplique Roger; nous ferons pour lui ce qui sera en notre pouvoir : l'Éternel ou la Fortune se chargeront du reste. En nous voyant combattre, tu jugeras si nous sommes assez forts pour sauver celui qu'une faute légère a fait condamner au supplice du feu. » La dame ne répond rien et les guide aussitôt par le chemin le plus direct. Quand ils eurent marché trois milles, ils arrivèrent près du pont où tout chevalier, pour conserver la vie, devait abandonner ses vêtements et ses armes. Deux fois la

cloche retentit et annonce leur présence. Alors paraît un vieillard monté sur un coursier de chétive apparence. « Arrêtez! arrêtez! leur crie-t-il;

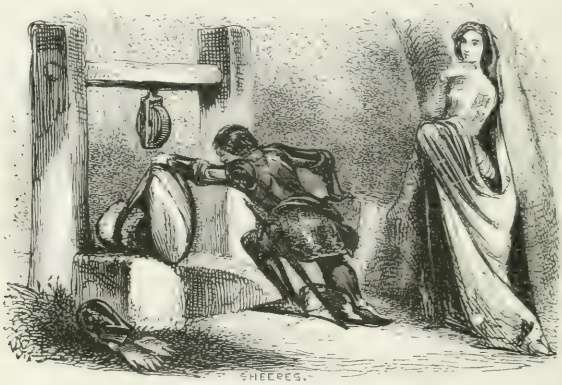
vous devez savoir qu'il faut ici solder un péage. » Il leur explique aussitôt la loi établie par Pinabel et les exhorte à s'y conformer. « Allons, leur dit-il, engagez votre dame à quitter ses vêtements, dépouillez vos armures, laissez vos coursiers et ne vous exposez point à périr sous les coups de quatre chevaliers invincibles. Vous retrouverez partout des armes, des chevaux et des habits, mais rien ne vous rendrait la vie. — Il suffit, répond l'audacieux Roger, je connais cette insolente loi et je suis venu pour essayer ma valeur; je ne céderai point à des menaces, et mon compagnon pense comme moi. Fais donc venir ceux qui prétendent nous dépouiller; nous avons besoin de franchir cette montagne et nous ne pouvons rester longtemps en ces lieux. — Voici l'un de nos guerriers qui s'avance, » répond le vieillard. En effet, on aperçoit sur le pont du château un chevalier, dont la cotte d'armes vermeille est parsemée de fleurs de lis d'argent. Bradamante supplie Roger de lui laisser l'honneur de la première joute, mais il ne peut s'y décider, et veut qu'elle reste spectatrice du combat et de ses dangers. « Quel est ce chevalier? demande-t-il au vieillard. — C'est Sansonnet de la Mecque; il est reconnaissable à son armure. » Les deux adversaires, sans s'adresser une parole, mettent la lance en arrêt et fondent l'un sur l'autre. Pinabel, suivi d'une foule de gens de pied, est sorti de son château pour enlever les dépouilles du vaincu. Les deux adversaires s'entre-choquent violemment avec leurs énormes lances de chêne vert, de deux palmes de tour, et dont le fer a une égale longueur. Sansonnet a coupé dans la forêt voisine dix armes pareilles; des boucliers, des cuirasses de diamant n'auraient pu leur résister. Les pointes sont trempées si fortement qu'elles perceraient une enclume. Les chevaliers se portent deux coups terribles sur leurs écus; celui de Roger est impénétrable, car les démons qui l'ont forgé n'ont point perdu leur peine; c'est l'écu merveilleux d'Atlant de Carène, dont l'éblouissante lumière renverse les hommes et les prive de sentiment. Roger ne soulève le voile que dans un péril extrême. Il faut que cet écu soit bien dur pour résister à la lance de Sansonnet. Son bouclier, fait par des ouvriers moins habiles, ne peut soutenir le choc; il s'ouvre comme frappé de la foudre, et livre passage au fer, qui déchire le bras. Sansonnet vide les arçons. On n'avait point encore vu un des défenseurs de l'injuste loi succomber au lieu de remporter des dépouilles. Il est bon que la Fortune soit de temps en temps rebelle aux désirs de ses favoris, et que ceux qui rient pleurent quelquefois. Le gardien donne du haut de la tour le signal aux autres chevaliers.

Pinabel s'approche alors de Bradamante pour lui demander le nom de ce chevalier si redoutable. La justice divine, qui semble prête à punir le traître, permet qu'il soit monté ce jour-là sur le coursier volé jadis à Bradamante. Vous vous rappelez que huit mois auparavant le Mayençais avait précipité la guerrière dans la caverne de Merlin; une branche d'arbre sauva la jeune fille, et Pinabel, persuadé qu'elle était ensevelie pour toujours, prit son cheval. Bradamante reconnaît aussitôt son coursier et par suite le perfide qui le monte. Elle le considère avec attention et finit par s'écrier : « Voilà,

j'en suis certaine, l'infâme qui a juré de me faire périr ; il vient expier son crime et recevoir le prix de ses forfaits. » Menacer Pinabel, tirer son épée, fondre sur lui et lui couper la retraite fut l'ouvrage d'un instant pour Bradamante. Pareil au renard dont on a fermé le terrier, Pinabel perd l'espoir d'échapper à la guerrière et n'ose soutenir ses regards ; il fuit à toute bride vers la forêt en poussant des cris de terreur. Pâle, éperdu, il presse sa monture : elle le poursuit l'épée dans les reins. La terre frémit sous les pas de leurs coursiers. Cependant les habitants du château, attentifs au combat que soutient Roger, ne s'aperçoivent pas du danger que court Pinabel.

Les trois chevaliers, accompagnés de la maîtresse de Pinabel, sont sortis du château, le visage pourpre de honte et le cœur brisé par le désespoir de se trouver forcés d'attaquer tous ensemble un seul adversaire. L'infâme et cruelle femme les excite à maintenir la coutume impie : elle leur rappelle leurs serments et sa vengeance. « Il suffit de moi et de ma lance, s'écrie Guidon le Sauvage ; qu'ai-je besoin de l'appui de mes deux amis ? Je réponds sur ma tête du succès. » Griffon et son frère demandent aussi à combattre seuls et promettent la victoire ou le sacrifice de leur vie et de leur liberté. « Tous ces discours sont inutiles, s'écrie la méchante femme je ne suis point venue pour entendre vos plaintes ou vos propositions, mais pour recueillir les dépouilles de ce chevalier ; ainsi trêve à ces vains propos, et tenez votre serment. » De son côté, Roger leur crie : « Voyez mes armes, mes habits, cette selle et ces harnais neufs ! Regardez les vêtements de cette dame ! Hâtez-vous donc de me les arracher ! » Excités d'un côté par la maîtresse de Pinabel et de l'autre par les provocations de Roger, il se décident à attaquer ensemble l'intrépide chevalier. Rouges de honte, tous trois se précipitent ; les deux fils d'Olivier laissent derrière eux le jeune Guidon, car son cheval est moins agile. Roger, tenant la même lance qui a renversé Sansonnet, s'approche couvert du bouclier enchanté que le vieil Atlant avait naguère sur la cime des Pyrénées. Nul regard ne pouvait en soutenir l'éclat. Le paladin ne s'en est jamais servi que dans les plus grandes extrémités ; il le découvrit seulement dans trois circonstances : les deux premières fois, pour sortir du séjour de la Volupté et se rendre dans celui de la Vertu ; la troisième fois, quand il fit flotter sur la mer écumante l'orque privée de sa proie au moment où le monstre s'apprêtait à dévorer la jeune fille nue, Angélique ! qui plus tard fut ingrate et cruelle envers son libérateur. Hors ces trois occasions, le paladin a toujours tenu ce bouclier caché sous un voile épais ; il peut le découvrir aisément dès qu'il le juge nécessaire. Roger s'avance contre ses trois adversaires ; il lui paraissent moins à craindre que de faibles enfants. Il atteint Griffon à l'extrémité du bouclier et sur la visière, et le fait voler loin de son cheval. La lance de Griffon a frappé sur l'écu, mais elle produit en glissant un résultat inattendu ; le voile déchiré laisse paraître la lumière éclatante dont la splendeur foudroie. Le reste du voile est enlevé par Aquilant ; la clarté subite renverse, sans connaissance, les deux frères et le jeune Guidon. Roger a tiré son épée ; il se retourne pour les attaquer et les voit étendus sur la poussière. Tous les chevaliers, toutes les dames, tous les

coursiers sortis du château semblent expirants. Revenu de sa première surprise, le héros devine la cause de leur chute en apercevant les lambeaux du voile qui pendent à gauche de l'écu. Il se hâte de chercher Bradamante, vainement il se dirige vers le théâtre de la première joute, il ne voit plus sa belle et pense qu'elle s'est hâtée de voler vers le malheureux captif pour l'arracher aux flammes. Parmi les personnes étendues sur le sol il distingue la femme qui l'a conduit en face du château; il la porte encore évanouie sur son coursier et couvre l'écu avec ses vêtements. Dès que la lumière enchantée a disparu, la dame reprend ses sens. Plein de confusion, le guerrier n'ose lever les yeux, car il craint qu'on ne lui reproche sa victoire peu glorieuse : « Hélas! se dit-il, comment ferai-je oublier une si honteuse action? Désormais on attribuera mes exploits à des enchantements et non à ma vaillance. » En proie à ses pensées, il arrive près d'une citerne où les troupeaux viennent se désaltérer. « Maudit écu, s'écrie-t-il, je saurai me mettre à couvert du déshonneur que je te dois; à l'avenir, le blâme ne pourra m'atteindre. » A ces mots, il saisit une grosse pierre, l'attache à l'écu et précipite



l'un et l'autre dans la citerne. « Puisses-tu y demeurer éternellement, ajoute-t-il, et que ma honte soit ensevelie avec toi! » La citerne est très-profonde; l'écu et la pierre descendent rapidement au fond. La diligente Renommée publie partout ce noble et généreux sacrifice; sa trompette éclatante en instruit l'Espagne, la France et les contrées voisines. A cette nouvelle, que mille bouches répètent, plusieurs chevaliers se mettent à la recherche de l'écu, mais ils ne peuvent retrouver le puits. La dame qui a fait connaître l'action de Roger ne veut indiquer ni le bois ni la citerne. Dès que le paladin se fut éloigné des lieux témoins de sa trop facile victoire sur les champions de Pinabel, la lumière enchantée cessa d'exercer son influence, et les chevaliers qui étaient étendus sur le sol, avec les spectateurs de la lutte, se relevèrent étonnés. Ils s'entretenaient de cet événement et s'interrogeaient sur l'origine de cette lumière terrible, lorsqu'on vint leur annoncer la mort de Pinabel, trouvé dans le bois sans qu'on sût qui lui avait arraché la vie.

Tandis que la lutte était engagée à la porte du château, Bradamante avait atteint le perfide dans un étroit défilé ; cent fois elle lui plongea son glaive dans les flancs et dans le cœur. Contente d'avoir purgé la terre d'un monstre lâche et dangereux qui l'avait trop longtemps désolée, elle voulut sortir du bois et ramener son coursier, mais elle ne put retrouver son chemin. Vainement elle erra sur les montagnes et dans les vallons, le destin cruel ne lui permit pas de se réunir à Roger. Mais ceux que cette histoire intéresse en connaîtront la fin dans le chant suivant.

CHANT XXIII

Astolphe parcourt les airs sur le cheval ailé. — Zerbin tombe au pouvoir du cruel Anselme, il est condamné à mort, et Roland le délivre. — Rodomont enlève à Hippalque le coursier de Roger, le noble Frontin. — Combat de Mandricard et de Roland. — Le comte d'Angers éprouve une si grande douleur, qu'il devient fou.

Mortels, efforcez-vous de rendre service à votre prochain; s'il arrive parfois qu'une bonne action demeure sans récompense, du moins elle ne peut causer ni honte, ni dommage, ni péril. Une injustice ne s'oublie jamais; tôt ou tard elle reçoit châtiment, car, suivant le proverbe, si les montagnes ne bougent pas, les hommes finissent toujours par se rencontrer. Voyez quel fut le sort du lâche Pinabel. N'a-t-il pas mérité la juste punition de sa perversité! Dieu, qui protége l'innocence, a sauvé Bradamante; il accorde son appui aux preux et loyaux chevaliers. Le félon croyait la jeune fille pour toujours ensevelie au fond de la caverne, et il comptait ne plus la revoir, il était sûr de ne jamais recevoir d'elle le prix de sa trahison. Et ce fut près du château de ses aïeux, près de ce manoir d'Hauterive, situé non loin de Poitiers, au milieu des montagnes: ce fut près de son vieux père, le comte Anselme, que le traître tomba sous les coups de la vaillante héritière de la maison de Clermont. Bradamante satisfit sa vengeance : elle ôta la vie à l'infâme, qui poussait des gémissements et implorait sa pitié.

Après avoir donné la mort à ce perfide, elle veut rejoindre son cher Roger; mais la Fortune cruelle lui fait prendre une route qui l'en éloigne. Elle pénètre dans la partie la plus sauvage et la plus épaisse de la forêt; déjà le soleil fait place aux ombres; ne sachant où trouver un asile, la guerrière s'arrête et s'étend sur l'herbe touffue. Soit qu'elle dorme, soit

qu'elle contemple Saturne, Jupiter, Vénus, Mars ou les autres astres, le souvenir de Roger ne cesse point d'occuper sa pensée. Elle songe avec peine que, dans son cœur, la colère a dominé l'amour. « Hélas ! se dit-elle en soupirant, le désir de la vengeance m'a fait quitter celui que j'aime ! Pourquoi n'ai-je pas remarqué la route que j'ai suivie, afin de pouvoir le retrouver? Ai-je donc perdu la vue et la mémoire? » Ces réflexions faites à haute voix retentissent plus vivement encore au fond de son cœur. Ses soupirs et ses larmes forment un orage de douleur. Enfin le jour si désiré paraît à l'orient ; la guerrière s'élance sur son destrier. Au sortir du bois, près des lieux où s'élevait naguère le palais enchanté, Bradamante aperçoit Astolphe qui met une bride à l'hippogriffe et paraît soucieux et préoccupé du sort futur de Rabican. Il vient d'ôter son casque ; la guerrière, reconnaissant son cousin, s'approche, se nomme et l'embrasse après avoir levé sa visière. Astolphe ne peut confier son cheval à de meilleures mains ; il est sûr qu'elle en prendra soin pour le lui rendre à son retour. Le destin semble l'avoir conduite là tout exprès; et, si la vue de Bradamante fut toujours agréable au duc, il ressent un plaisir plus vif en espérant obtenir d'elle ce service. Ils s'embrassent deux ou trois fois avec la tendresse d'un frère et d'une sœur, et se font le récit de leurs aventures. Puis Astolphe se dit : « Il faut partir sans retard si je veux visiter l'empire des oiseaux. » Il montre à Bradamante le cheval ailé et l'instruit de son projet. La guerrière n'éprouve pas de surprise, Atlant le montait lorsqu'elle lutta contre lui, et ses yeux l'avaient longtemps suivi le jour où il emporta Roger dans des régions si extraordinaires et si lointaines. Astolphe dit à sa cousine qu'il lui laisse ce léger Rabican, dont la course devance le vol de la flèche rapide. Il la prie de garder ses autres armes, car leur poids ne peut que le gêner dans sa course aérienne ; il ira les reprendre à Montauban. Le prince conserve son épée et son cor ; ce dernier seul l'eût préservé de tout péril ; il se débarrasse aussi de la lance du malheureux fils de Galafron, dont la moindre atteinte renverse le plus vigoureux chevalier. Alors il s'élève lentement dans les airs ; puis, pressant son coursier, il disparaît avec rapidité. Ainsi, sous la conduite du pilote, le navire, à la sortie du port, manœuvre prudemment pour éviter les écueils ; puis déploie ses voiles, et s'avance vers la pleine mer.

Après son départ, Bradamante se demande comment elle enverra à Montauban l'armure et le cheval. Brûlant du désir de revoir Roger, elle pense qu'elle pourra le trouver à Vallombreuse, si toutefois elle ne le rencontre pas sur sa route. Tout à coup elle aperçoit un villageois et lui ordonne de placer l'armure d'Astolphe sur le dos de Rabican ; cet homme conduira derrière elle deux coursiers, car sa victoire sur Pinabel a mis trois chevaux en son pouvoir. Elle veut se diriger sur Vallombreuse, mais elle ne connaît point la route la plus directe et craint de s'égarer. Le villageois ne peut la diriger ; elle est exposée à chercher vainement pendant longtemps. Enfin, privée de tout guide, elle suit un sentier qui paraît devoir la conduire où son cœur l'appelle. Elle sort de la forêt vers les neuf heures du matin et découvre, à peu de distance, un château bâti sur la cime d'une montagne. Elle

l'examine et croit reconnaître Montauban. C'est en effet le manoir qu'habitaient alors sa mère Béatrix et plusieurs de ses frères. Son affliction redouble

en pensant qu'on l'y retiendra. Consumée par l'amour, elle expirera de douleur! Elle ne reverra plus Roger et ne pourra mettre à exécution le projet qui les attire à Vallombreuse. Après un moment d'incertitude, elle se décide à éviter Montauban et à se rendre à l'abbaye, dont la route est désormais facile à trouver, mais elle ne peut éviter la rencontre imprévue de son jeune frère Alard. Ce chevalier, par l'ordre de Charlemagne, vient de préparer des quartiers aux troupes nouvellement arrivées de la Guienne. Le frère et la sœur se donnent de tendres et nombreux témoignages d'affection, et parviennent aux portes de Montauban en devisant de diverses choses. Bradamante revoit ce château, où Béatrix versa tant de larmes sur son absence, après l'avoir fait chercher vainement. Les baisers de sa mère et de ses frères lui semblent froids, comparés à ceux de Roger, dont les feux la brûlent toujours. Ne pouvant plus aller à Vallombreuse, elle prend le parti d'y envoyer un messager pour avertir son amant du motif qui la retient; et, pour l'exciter (prières bien superflues!) à venir recevoir le baptême dans cette abbaye. Alors il sera maître de se rendre à Montauban pour y dégager sa parole et s'unir à elle par des liens sacrés : elle lui renverra le cheval qu'il chérit. Trouverait-on dans les royaumes des Francs ou des Sarrasins un destrier comparable à Frontin, si ce n'est Bayard et Bride-d'Or? Le jour où Roger, victime de son audace, fut emporté dans les nuages par l'hippogriffe, il abandonna son coursier, que la guerrière dut envoyer à Montauban. On en prit soin et on ne le montait que rarement. Aussi Frontin était-il plus vigoureux et plus dispos que jamais. Aidée de ses femmes, l'active Bradamante s'empresse de terminer une magnifique broderie d'or, sur un fond de soie blanche et grise : elle en fait orner la selle et la bride de Frontin et appelle la fille de sa nourrice, Callitrésie, discrète confidente de tous ses secrets. Souvent elle lui parla de l'objet de ses feux et lui vanta les grâces, la beauté

et la vaillance de Roger. « Chère Hippalque, lui dit-elle, pourrais-je choisir un messager plus fidèle et plus dévoué que toi? Pars donc! » Elle lui indique le but de son voyage et l'instruit de ce qu'il faut dire à Roger : le hasard, et non l'oubli de sa promesse, l'a empêchée de se rendre au monastère; le destin inflexible fut plus fort que sa volonté. Hippalque monte aussitôt sur une haquenée. Bradamante lui présente la riche bride de Frontin et lui dit : « S'il se trouve un chevalier assez lâche ou assez insensé pour vouloir te la ravir, prononce le nom redoutable de Roger. » Elle ajoute à ses premiers ordres diverses recommandations.

Bientôt Hippalque s'éloigne à travers les plaines et les forêts. Elle a fait plus de dix milles sans que personne ne l'ait interrogée ou ait troublé sa marche. Mais vers le milieu du jour elle rencontre, sur le penchant d'une montagne, dans un sentier étroit et difficile, Rodomont tout armé et conduit par un nain. Le Sarrasin lance sur elle des regards farouches et blasphème tous les dieux de l'univers qui n'ont pas mis un destrier si beau et si richement caparaçonné aux mains de quelque paladin. Il a juré de s'emparer du premier cheval qu'il rencontrera, et celui-ci est précisément le premier et le plus beau qu'il ait encore vu. Mais il lui répugne de l'arracher à une damoiselle. Brûlant du désir de le posséder, il s'arrête et l'admire. « Ah! s'écrie-t-il, pourquoi le maître de ce coursier n'est-il pas ici? — S'il y était, répond fièrement Hippalque, tu changerais bientôt d'avis, car ta valeur ne saurait être comparée à la sienne. — Et quel est donc ce chevalier supérieur à tous les autres? — C'est Roger, répond Hippalque. — Alors, reprend le Sarrasin, je m'empare de ce coursier, puisqu'il a pour maître un guerrier si fameux : je le lui rendrai en lui payant le prix qu'il exigera pour le temps que je m'en serai servi; il me trouvera sans peine, je suis Rodomont! Partout où j'ai passé, la renommée m'a fait assez connaître et la foudre ne laisse point de traces plus profondes que les coups portés par mon bras. » A ces mots, saisissant la bride de Frontin, il s'élance sur son dos tandis que la jeune Hippalque, en proie à la douleur et baignée de larmes, l'accable de menaces et de malédictions. Rodomont gravit la montagne et continue à poursuivre Mandricard et Doralice. Nous trouverons ailleurs la fin de cette histoire. Turpin, de qui je la tiens, s'arrête en cet endroit pour nous ramener dans la forêt, témoin de la mort de Pinabel.

Bradamante s'est à peine éloignée, et déjà Zerbin arrive par un autre chemin en compagnie de la vieille femme. A la vue d'un chevalier mort et couvert de blessures, le généreux Écossais est ému de pitié. Cet inconnu, gisant sur la terre, perd son sang par un si grand nombre de plaies, que plus de mille glaives semblent l'avoir percé. Il se hâte de suivre des traces toutes fraîches empreintes sur le sable, afin de découvrir le meurtrier. Pendant ce temps, Gabrine s'approche du cadavre et l'examine de tous côtés. Trouvant qu'il est inutile de lui laisser ses ornements, la vieille, qui compte l'avarice parmi tous ses vices, se hâte d'enlever les objets les plus précieux. Elle eût voulu s'emparer de la riche cotte de mailles; mais, craignant de ne pouvoir cacher son larcin, elle prend seulement ce qu'elle peut dérober aux

regards et abandonne le reste, quoiqu'à regret. Elle attache le riche baudrier autour de son corps, entre sa jupe et sa robe.

Après avoir suivi les traces imprimées sur le sol, Zerbin trouve que la route se divise en deux. Le jour baisse. Le paladin, peu jaloux de passer la nuit dans le creux de ces rochers, rejoint Gabrine pour trouver un meilleur asile. A deux milles de distance, ils aperçoivent un vaste château qui se nomme Hauterive. Ils y demandent l'hospitalité pendant que les ténèbres, de plus en plus obscures, envelopperont l'univers. Mais peu de temps après leur arrivée des cris et de plaintifs gémissements retentissent à leurs oreilles. Tous les habitants du château versent des larmes comme si un même malheur les eût frappés. Le prince s'informe de la cause de cette douleur générale, on lui répond que le comte Anselme vient d'apprendre la mort de son fils, tué dans une étroite vallée, entre deux montagnes. Zerbin, pour éviter que les soupçons ne se portent sur lui, tient les yeux baissés et affecte la plus grande surprise. Cependant il pense que ce corps trouvé au milieu de la route est celui de Pinabel. Bientôt, à la lueur des torches et des flambeaux, paraît le brancard funèbre. Les cris, les battements de mains retentissent jusqu'au ciel; les pleurs redoublent, et sur le visage du père se montre un violent désespoir. Suivant l'usage antique que les siècles ont fait disparaître, on prépare de magnifiques funérailles.

Les plaintes et les sanglots sont un moment suspendus; le comte Anselme fait publier un ban. Une riche récompense est promise à celui qui découvrira le meurtrier. Cette promesse vole de bouche en bouche, d'une oreille à l'autre, et parvient à la vieille scélérate, dont la cruauté surpasse celle des tigres et des ours. Dès lors la perte de Zerbin est résolue. On ne pourrait dire si c'est par haine contre le prince ou par avarice afin de gagner la récompense promise, ou si c'est l'orgueil de prouver que son cœur infernal n'a

rien d'humain. Elle se présente au malheureux père; et, donnant à son mensonge un air de vraisemblance, elle accuse Zerbin d'avoir tué Pinabel, dont elle montre le riche baudrier. Anselme, à cette vue, ne doute plus de sa véracité. Il lève les mains, rend grâces au Ciel et jure que la mort de son fils ne restera pas sans vengeance. On entoure la demeure du prince; le peuple rassemblé crie vengeance, et Zerbin, sans défiance, est saisi pendant son premier sommeil, chargé de fers et jeté dans un affreux cachot. Le soleil n'a pas encore commencé sa carrière, et déjà les apprêts de son supplice sont ordonnés; il sera rompu vif dans le lieu même où fut trouvé le corps de Pinabel. Ainsi, l'ordre d'Anselme a suffi, sans autre information. Le lendemain, dès que la belle Aurore a parsemé la voûte céleste de fleurs vermeilles, jaunes et blanches, le peuple accourt en criant: « Qu'il meure! qu'il meure! » La populace, aveugle, ivre de sang et toujours cruelle, se précipite en désordre et suit les gardes, au milieu desquels Zerbin s'avance lié sur un mauvais cheval. Mais la bonté divine ne délaisse point ceux qui se fient en sa justice; elle destine à Zerbin un protecteur si redoutable que ses jours sont en sûreté. Roland arrive au moment où le cortége se dirige vers le lieu du supplice. Le comte d'Angers accompagne cette jeune et belle princesse de Galice, qui, échappée aux fureurs de la tempête, était naguère tombée dans les mains des bandits; cette Isabelle qu'il a délivrée et que le prince écossais chérit plus que la vie.

A la vue de cette troupe qui traverse la plaine, la jeune fille demande au comte ce que c'est. « Je l'ignore, » répond-il. Et, laissant sa compagne, il descend rapidement la colline; l'air de Zerbin annonce un illustre chevalier. Il s'approche du captif et l'interroge. « Pourquoi ces chaînes? Dans quel lieu le conduit-on? » Zerbin lui raconte son histoire avec un tel accent de vérité que Roland le croit innocent et digne de sa protection. Apprenant de plus que l'arrêt de mort a été prononcé par le comte Anselme, il ne doute pas de son iniquité: car le perfide seigneur a coutume d'agir avec injustice. D'ailleurs il est ému par l'ancienne haine qui divise les deux maisons de Hauterive et de Clermont, haine qui causa de part et d'autre tant d'outrages, de luttes et de meurtres. « Otez les fers de ce chevalier, canaille maudite, s'écrie-t-il, ou je vous extermine tous. — Quel est donc ce guerrier si formidable? répond un des archers; croit-il être un brasier ardent et nous prend-il pour des hommes de cire ou de paille? » A ces mots le téméraire se précipite sur Roland, qui met sa lance en arrêt. La brillante armure que ce guerrier a prise pendant la nuit à Zerbin ne le préserve point de la mort. Le fer du comte n'entame pas ces armes à l'épreuve, mais la force du coup rompt les reins de l'archer, qui tombe mort sur la poussière. Roland passe sa lance au travers du corps du second; puis, tirant Durandal, il enfonce les groupes les plus épais, tranche, fend les têtes, coupe la gorge à plusieurs; en un moment, cent de ces malheureux sont tués ou mis en fuite. Bientôt plus des deux tiers ont péri: le comte disperse les autres; il taille, perce, blesse, renverse, estropie ces vils Mayençais. Tous, pour fuir plus aisément, jettent épées, casques, boucliers, faux, masses d'armes: l'un court le

long du chemin, l'autre cherche un refuge dans les bois ; celui-ci se cache dans une caverne, celui-là tombe le visage contre terre. De cent vingt qu'ils étaient, au dire du véridique Turpin, quatre-vingts au moins perdent la vie. Roland s'approche de Zerbin, dont ma voix ne saurait exprimer les transports ; l'Écossais voudrait rompre ses liens et presser les genoux de son libérateur. Tandis que le comte brise ses fers et l'aide à se couvrir de son armure, qu'il a reprise au chef de la troupe, Zerbin regarde Isabelle ; elle est restée jusqu'alors sur la colline et vient d'arriver. Il reconnaît celle qu'il a tant aimée et qu'il croyait engloutie dans les flots ; tous ses membres tremblent : son sang se glace et s'enflamme tour à tour. Il n'ose presser sur son cœur sa maîtresse, car il s'imagine que Roland la lui a ravie. Un tourment succède à l'autre et sa joie est de courte durée. La nouvelle de sa mort l'a moins affligé que la pensée qu'elle est au pouvoir d'un rival. Son désespoir redouble quand il songe au service qu'il a reçu de ce chevalier. Il y aurait ingratitude et déloyauté à vouloir lui arracher cette jeune fille ; le tenter serait peut-être inutile, mais il ne souffrirait point qu'on lui enlevât son amante si la reconnaissance ne le liait pas au comte d'Angers.

Ils cheminent en silence. Arrivés près d'une fontaine, ils descendent de leurs coursiers et prennent quelques instants de repos. Roland ôte son casque pour respirer et invite Zerbin à quitter le sien. A la vue du prince, la tendre Isabelle pâlit d'abord, puis la rougeur ranime son visage. Ainsi la

fleur battue par l'orage redevient plus brillante aux rayons du soleil. Aussitôt, sans songer à la présence du comte, elle se jette dans les bras de Zerbin. Sa bouche est muette, mais les larmes inondent ses joues et son sein. Ro-

land voit leurs transports et ne doute pas qu'il n'ait devant les yeux le vaillant prince d'Écosse. Isabelle, tout en larmes, peut enfin parler et dire quelle fut la générosité de son libérateur. Zerbin se jette aux pieds du comte en le remerciant de lui avoir une seconde fois sauvé la vie. Les actions de grâces, les offres de service eussent pu durer fort longtemps encore, s'ils n'avaient été forcés de prêter attention au bruit qui venait d'un obscur sentier, sous l'épais taillis. Ils ont repris leurs casques et sont à peine en selle, quand paraissent un chevalier et une dame ; c'est le fier Mandricard, que nous avons vu suivre Roland afin de venger Alzirde et Manillard. Cependant, depuis qu'à l'aide d'un seul tronçon de lance le Tartare a arraché Doralice aux mains d'une centaine de guerriers bardés de fer, il songe moins à retrouver le comte d'Angers. Il ignore d'ailleurs le nom de son terrible adversaire, mais il pense que ce doit être un illustre chevalier errant. Ses regards se portent avec plus d'attention sur Roland ; il l'examine de la tête aux pieds et le reconnaît au portrait qu'on lui en a fait. « Tu es l'homme que je cherche, lui dit-il aussitôt ; voici dix jours au moins que je suis tes traces : le bruit de tes exploits dans les plaines de Paris n'a pu qu'exciter mon ardeur. Des mille guerriers que tu as attaqués, un seul évita la mort et il a raconté l'horrible carnage que tu fis des soldats de Noricie et de Trémisen. Je me suis attaché à tes pas. On m'a décrit tes armes, et tu es, j'en suis sûr, le vainqueur des deux troupes sarrasines ; mais ces indices sont superflus. Je te reconnaîtrais, au milieu de cent guerriers, à ta fière contenance et à ton allure martiale. — Tu es un noble chevalier, réplique Roland ; de pareils desseins ne peuvent naître que dans les cœurs magnanimes. Si tu viens pour me voir, tu connaîtras mon visage avant de sentir la force de mon bras. Regarde, je lève la visière de mon casque et je suis prêt à satisfaire ton audacieux désir ; tu ne tarderas pas à savoir que ma vaillance répond à ma mine guerrière. — Allons, dit Mandricard, me voici satisfait sur le premier point ; passons au second. » — Cependant Roland, ne voyant ni épée à sa ceinture ni masse à l'arçon de sa selle, lui demande de quelle arme il compte faire usage si sa lance vient à se rompre. « Ne t'en inquiète pas, réplique le Sarrasin, ma lance m'a suffi pour renverser plus d'un chevalier ; j'ai fait serment de ne point porter d'autre épée que Durandal, et je cherche partout son maître. Lorsque je m'emparai de l'armure que tu me vois et qui appartenait, il y a plus de mille ans, au noble Hector, je ne trouvai point d'épée et je ne pus savoir comment elle avait été dérobée ; mais j'appris qu'elle était au pouvoir de Roland, qui lui doit une partie de ses victoires. J'ai donc juré de l'arracher à ce paladin, si jamais je le rencontre. Mais un autre motif m'excite à le combattre ; je veux venger la mort d'Agrican, mon père, traîtreusement immolé ; sans cela le comte n'eût pu en triompher. — Toi et tous ceux qui le disent en ont menti, s'écrie le paladin d'une voix terrible ; je suis Roland, le vainqueur loyal de ton père. Cette épée que tu réclames, tu l'auras si ton courage sait me la ravir. Elle m'appartient à juste titre, mais je ne veux point m'en servir pour te la disputer : je la suspendrai à ces rameaux, et tu la prendras si tu m'arraches la vie ou

si je reste captif. » A ces mots il attache Durandal aux branches d'un arbre qui s'élève au milieu de la plaine.

Ils s'éloignent à demi-portée de flèche, piquent leurs coursiers et se précipitent l'un sur l'autre ; tous deux se frappent dans la visière, et leurs lances volent en éclats jusqu'au ciel. Leurs armes se sont rompues, mais ils ne sont point ébranlés et luttent alors avec les tronçons. Habitués à manier le fer, ils n'en sont pas moins acharnés à combattre avec des morceaux de bois : ainsi deux villageois se disputent le cours d'un ruisseau ou les limites d'un pré. Au quatrième choc, les tronçons se brisent. Alors ils se frappent avec leurs gantelets ; leurs doigts s'accrochent aux clous des armures, déchirent les mailles, partagent les cuirasses. On dirait de fortes tenailles ou de lourds marteaux. Le Sarrasin est impatient de mettre fin au combat : de pareils coups sont en pure perte et plus douloureux pour celui qui les donne que pour celui qui les reçoit. Ils tâchent de se saisir corps à corps. Mandricard se jette sur Roland, le serre contre sa poitrine, et croit l'étouffer comme le fils de Jupiter étouffa jadis le terrible Antée ; il le heurte, le saisit, l'attire à lui, et tel est son acharnement qu'il oublie de tenir la bride de son cheval. Roland, plus calme, s'en aperçoit et fait glisser la bride par-dessus la tête du coursier. Mandricard s'efforce d'arracher le paladin de la selle pour l'étouffer. Le comte résiste en serrant les genoux. Les sangles de la selle sont brisées par la violence des secousses ; elle glisse, et le paladin, qui la presse toujours, tombe à terre sans s'en douter. L'air retentit au loin : on dirait la chute

d'un trophée d'armes. En même temps le coursier de Mandricard galope à travers les bois et la plaine ; aveuglé par la peur, il emporte son maître impuissant à le diriger. Doralice, voyant son compagnon déjà loin du champ de bataille, ne juge pas à propos de rester seule ; elle pique son coursier et suit le Sarrasin, qui, furieux, frappe son cheval avec les pieds, avec les mains, et le menace comme s'il eût compris ses paroles de courroux. L'animal effrayé redouble de vitesse ; déjà il a franchi près de trois milles lorsqu'il se jette, avec son cavalier, dans un large et profond fossé, dont le fond ne contient ni litière ni plume. Mandricard tombe sans se briser les os ; il saisit son coursier par la crinière, mais sans pouvoir le retenir et le guider.

« Prends la bride de mon palefroi, plus facile à conduire, » lui crie Doralice. Il répugne au Sarrasin d'accepter cette offre; mais la fortune favorable lui fournit le moyen d'obtenir ce qu'il désire. Gabrine arrive sur l'entrefaite. Depuis qu'elle a trahi le prince d'Écosse, la vieille maudite fuit comme une louve qui entend derrière elle le bruit des chiens et des chasseurs. Elle porte encore la robe et les parures dont fut dépouillée la jeune maîtresse de Pinabel. Son palefroi, l'un des meilleurs et des plus richement caparaçonnés qui se puissent voir, lui est échu de la même manière. Elle se trouve en face de Mandricard avant de l'avoir aperçu. A la vue de cette espèce de guenon, parée de tous ces atours, Mandricard et sa compagne se mettent à rire. Le Sarrasin n'hésite point à s'emparer de la bride du coursier, qu'il effraye par ses gestes et par ses cris de telle sorte que la vieille, demi-morte de peur, est emportée au hasard dans les vallées, sur les montagnes, à travers les bois et les précipices. Mais nous ne lui portons pas assez d'intérêt pour oublier l'intrépide Roland, qui rajuste de son mieux la selle de son cheval, et attend le retour de Mandricard; ne le voyant point paraître, il se décide à le chercher. Mais, fidèle à ses habitudes de courtoisie, il fait, avant de s'éloigner, les plus tendres adieux aux jeunes amants. Zerbin ne le voit point partir sans éprouver une vive douleur; Isabelle verse des larmes. Tous deux veulent le suivre; mais Roland, malgré son amitié pour eux, refuse leur offre. Le comte pense que lorsqu'un chevalier poursuit son ennemi et son rival, il ne doit point être accompagné d'un guerrier capable de le protéger ou de le secourir. Il les charge seulement de dire à Mandricard, si par hasard ils le retrouvent, que Roland restera trois jours dans les environs, et qu'il rejoindra l'armée de Charlemagne, pour se ranger sous la bannière aux fleurs de lis d'or. De cette manière, le Tartare le reconnaîtra. Ils promettent de faire tout ce que le paladin réclame de leur dévouement, et prennent un chemin opposé à celui qu'il doit suivre. Au moment de partir et de s'élancer sur les traces de Mandricard, il saisit Durandal, suspendue à un arbre. Pendant deux jours, la course désordonnée du Tartare rend ses recherches vaines. Enfin il arrive près d'un ruisseau dont les ondes limpides et transparentes comme le cristal, s'égarent sous de riants gazons émaillés de fleurs et ombragés par de grands arbres. Les troupeaux viennent s'y désaltérer pendant les chaleurs du jour, et les bergers y quittent leurs vêtements. Roland, accablé de fatigue, s'empresse de gagner ces ombrages, où tout invite au repos. Mais, ô malheur! ô douleur plus triste et plus lamentable que je ne saurais le redire! Journée fatale pour l'infortuné paladin! Tandis qu'il contemple ces beaux lieux, il aperçoit des chiffres et des caractères gravés sur la plupart des arbres; il les examine avec plus d'attention, et bientôt il ne peut douter que ce ne soit l'écriture de celle qu'il adore! En effet, la belle reine de Cathay est souvent venue dans ces lieux voisins de la cabane du pasteur. Le comte lit les noms et les chiffres d'Angélique et de Médor gravés en cent endroits, entrelacés de mille manières. Chaque caractère est comme un poignard qui lui traverse le cœur; il cherche à douter, mille pensées l'agitent; il veut se persuader qu'une autre Angélique a tracé

ces noms sur tous les arbres ! « Ah ! se dit-il, je reconnais son écriture, que j'ai vue plusieurs fois, mais ma belle a peut-être choisi ce nom imaginaire de Médor pour me désigner. » C'est ainsi que, cherchant à se faire illusion et à

se tromper, il conserve encore quelque espérance. Plus il s'efforce d'écarter de cruels soupçons, et plus son cœur est déchiré. Tel l'oiseau, qui vient de donner dans un filet ou de se poser sur des glaux, s'embarrasse et se lie de plus en plus à mesure qu'il secoue ses ailes pour se dégager. Roland s'approche d'un rocher qui forme une espèce de grotte où pénètre l'onde du ruisseau. Les tiges rampantes et tortueuses du lierre et celles de la vigne sauvage tapissent l'entrée de cet asile, où les deux amants, fuyant les ardeurs du soleil, se sont tenus si souvent enlacés dans les bras l'un de l'autre. Là, plus que partout ailleurs, on lit leurs noms sur le seuil et dans l'intérieur. La craie, la pointe d'un couteau, le charbon même ont servi à les retracer de mille manières.

Roland descend à peine de son coursier, et il aperçoit sur le roc des mots

AMOURS D'ANGÉLIQUE ET MÉDOR

p. 261.

récemment écrits et qui ne sont pas de la main d'Angélique. Ce sont des vers où Médor, a peint les délices qu'il a goûtées dans la grotte. J'imagine qu'ils sont beaux, et je les traduirai ainsi : « Arbustes fleuris, verts gazons, limpide fontaine, grotte obscure où la fille de Galafron, oubliant tous les amants dont elle dédaigne les soupirs, s'est si souvent abandonnée à mon amour! Lieux fortunés, puis-je vous exprimer ma reconnaissance autrement qu'en vous chantant chaque jour et en disant aux chevaliers, aux amants, aux damoiselles, à tous ceux enfin que le hasard amènera sous vos ombrages, de vous adresser ces vœux? Ruisseaux, grottes, ombrages, verte prairie, lieux charmants, que les nuits vous soient toujours propices, et que les nymphes vous protégent contre les pasteurs et les troupeaux !»

Ces vers sont en arabe, langue aussi familière à Roland que le latin même. De toutes les langues qu'il connaissait, c'était celle qu'il possédait le mieux, et maintes fois il s'en était servi sous les tentes des Sarrasins pour éviter des périls ou des outrages; science fatale dont un seul événement détruit tous les bienfaits! L'infortuné lit et relit ces lignes accusatrices; il s'efforce en vain d'y voir le contraire de ce qu'elles indiquent. Tout lui atteste une affreuse vérité. Son cœur est comprimé par une main de glace. Silencieux et le regard fixe, on dirait une statue taillée dans le roc. Sa raison est près de l'abandonner. Vous le croirez, vous qui avez subi ces cruelles épreuves! Un tel chagrin surpasse tous les autres! Le comte incline vers la terre son front privé d'audace; sa voix, naguère si puissante, est altérée; ses yeux ne peuvent verser des larmes, et sa douleur, trop forte pour s'exhaler, demeure concentrée en lui. Ainsi l'eau, renfermée dans un vase dont le goulot est trop étroit, ne peut sortir lorsqu'on le renverse; le liquide se presse, mais quelques gouttes seulement s'échappent avec peine.

Cependant le paladin, revenu à lui, cherche encore à se persuader que ces vers ne sont que mensonge. Un rival malheureux a voulu peut-être diffamer son amante ou faire naître en lui une jalousie mortelle ; une main coupable a imité l'écriture d'Angélique ! Cette faible espérance ranime son ardeur et son courage. Il remonte sur Bride-d'Or au moment où le soleil cède sa place à la déesse des nuits. Bientôt il aperçoit une épaisse fumée, qui s'élève au-dessus de quelques chaumières. On entend la voix des chiens et le mugissement des troupeaux. Il s'approche de l'une de ces cabanes, et descend de son coursier, qu'il confie à un jeune garçon. Les habitants de cette demeure s'empressent autour de lui; l'un prend ses armes, l'autre détache ses éperons d'or, un autre essuie sa cuirasse. C'était précisément dans cette chaumière que l'on avait transporté Médor, qui y trouva la Fortune si favorable. Roland, tout entier à sa douleur, ne veut prendre aucune nourriture; il cherche le repos, mais en vain; il ne trouve que motifs d'inquiétudes et de tourments; partout ses yeux rencontrent ces chiffres et ces écrits détestés : les fenêtres, les portes et les murs en sont couverts. Il garde le silence, car, craignant d'entendre confirmer une vérité cruelle, il préfère la laisser enveloppée dans un nuage. Vainement il cherche à se tromper lui-même : tout lui est révélé sans qu'il ait interrogé personne. Le

pasteur, touché de son affliction, essaye de le consoler, et lui raconte l'histoire des deux amants, qu'il se plaisait à redire aux étrangers; plusieurs l'avaient écoutée avec intérêt. Il lui dit comment, cédant aux prières d'Angélique, il accueillit dans sa cabane Médor blessé gravement, et comment elle avait, de ses blanches mains, pansé chaque jour la plaie qu'elle parvint à guérir. Cependant la belle fut atteinte d'une blessure plus dangereuse; l'Amour lui décocha un de ses traits. L'incendie, né d'une étincelle, fut si terrible, que la fille du plus puissant monarque de l'Orient devint l'épouse d'un guerrier obscur. Il termina son récit en montrant le bracelet enrichi de pierreries qu'Angélique, avant de partir, lui avait offert comme un gage de sa reconnaissance. Cette preuve irrécusable fut pour le paladin comme un coup de hache qui acheva de lui faire perdre la raison, et le perfide Amour mit ainsi le comble à sa cruauté. Roland voudrait cacher son désespoir, mais il laisse échapper des sanglots; des larmes sillonnent ses joues. Le pasteur se retire, et le héros, resté seul, s'abandonne à sa douleur : les pleurs inondent son visage; il ne cesse de gémir et de s'agiter dans son lit, qui lui paraît plus dur que le rocher, ou rempli d'épines. Enfin il conçoit l'affreux soupçon que sur cette même couche, l'ingrate Angélique a pu reposer avec Médor. A cette pensée, il se lève précipitamment comme le villageois qui s'élance de dessus l'herbe où le serpent s'est glissé. Le lit, la maison, le pasteur même lui deviennent tellement odieux, que, sans attendre la brillante avant-courrière du jour, il saisit ses armes, prend son coursier et marche au hasard dans les plus sombres détours de la forêt. Quand il se voit seul, il exhale librement sa douleur; il verse un torrent de larmes, et pousse d'affreux hurlements; fuyant les villes et les hameaux, il couche au milieu des bois et sur la terre nue. Il s'étonne de l'abondance de ses soupirs et des pleurs intarissables qui s'échappent de ses yeux. « Ah! disait-il, ce ne sont plus des larmes : elles n'ont pu suffire à ma douleur, elles se sont séchées au milieu même de mon désespoir. Maintenant, chassés de leur source par l'incendie qui m'embrase, les principes de la vie s'échappent avec mes pleurs. Mon existence et mes maux finiront en même temps. Ce ne sont point des soupirs qui s'exhalent de ma bouche; non! ce souffle, qui, par intervalles, semble sortir de ma poitrine, c'est le vent des ailes de l'Amour; il attise les feux qui me dévorent. Oh! par quel prodige un cœur reste-t-il au milieu des flammes sans être consumé! Non, non, je ne suis point ce que je parais être; Roland est mort victime de son ingrate et déloyale maîtresse! Roland est couché dans la tombe! Je ne suis plus que l'âme errante de ce comte infortuné déjà livrée aux supplices de l'enfer. Funeste destinée! exemple lamentable pour ceux qui ont mis leur espérance dans l'amour! »

Pendant toute la nuit il parcourt la forêt. Au retour du soleil, le hasard le ramène près des lieux où Médor a gravé les lignes fatales. A la vue de sa honte inscrite sur le roc, il est tout entier en proie à la haine, à la colère, à la fureur et à la rage. Saisissant son épée, il met en pièces l'inscription et le rocher. Malheur à tous les endroits où se montrent les noms d'Angélique

et de Médor! Ces voûtes n'offriront plus leur ombre et leur fraîcheur aux bergers et à leurs troupeaux. Et toi, fontaine, si calme et si pure, le cristal de tes ondes n'est point à l'abri de sa fureur! Il y jette les troncs, les racines et les rameaux des arbres; il la trouble avec des éclats de roc et de la terre; il veut qu'elle ne reprenne jamais sa limpidité. Enfin, trempé de sueur, il perd avec ses forces sa haine et sa rage; il tombe haletant sur la prairie et soupire en levant ses yeux vers le ciel. Immobile, les paupières ouvertes, privé de nourriture, il reste ainsi pendant trois jours, et sa fureur ne cesse de grandir que lorsqu'il est entièrement privé de la raison. Le quatrième jour il se lève, met en pièces sa cotte de mailles, et jette çà et là son casque, son écu, sa cuirasse et le reste de son armure; il arrache ses vêtements et découvre sa poitrine, ses épaules et son corps velu. Tels sont les premiers accès de la folie la plus horrible et la plus furieuse. Privé de la moindre lueur de raison, il oublie Durandal, qui lui eût servi sans doute à accomplir encore de nouveaux exploits. Cependant sa force prodigieuse n'a besoin ni d'épée, ni de hache, ni de lance; et, d'un seul coup, il déracine un pin gigantesque; puis il en arrache deux autres, comme si c'eût été du fenouil, des hièbles ou de l'aneth. Il brise de la même manière les chênes, les ormes, les frênes, les sapins et les hêtres. Les arbres les plus gros et les plus plus antiques sont abattus, comme la paille, les orties et les joncs cèdent aux coups de l'oiseleur qui prépare la place où il doit tendre ses filets. Les pasteurs, effrayés d'un tel fracas, accourent pour en connaître la cause et laissent leurs troupeaux dans la campagne. Mais il est temps que je m'arrête; je ne peux aller plus loin sans craindre de vous fatiguer: j'aime mieux achever mon récit dans le chant suivant que de vous paraître trop long et trop ennuyeux aujourd'hui.

CHANT XXIV

Le généreux Zerbin pardonne à Odoric. — Mandricard s'empare audacieusement de l'épée du comte ; puis, brûlant de fureur, il lutte avec Rodomont. Bientôt tous les deux, avertis par un messager, volent au secours d'Agramant.

Jeunes papillons qui effleurez les filets de l'Amour, fuyez et prenez garde d'y laisser vos ailes captives. Les sages vous diront que l'amour n'est que folie. Si tous les amants ne donnent pas comme Roland des signes de fureur, n'est-il pas déraisonnable de se sacrifier aux volontés d'une autre? Si les actes de l'insensé varient, la cause est la même; c'est comme une forêt immense où l'on ne pénètre pas sans s'égarer, soit qu'on monte ou qu'on descende, qu'on tourne à droite ou à gauche. Pour tout dire, en un mot, quiconque s'abandonne trop à l'amour mériterait, outre mille tourments, d'être chargé de chaînes. On pourrait bien me dire : « Ami, tu conseilles les autres, et tu ne vois pas ta propre faiblesse. » Mais je réponds : « Je parle dans un moment lucide, et j'ai bien résolu (puissé-je avoir assez de force !) de m'affranchir d'un joug trop pesant. Toutefois je ne saurais le faire en ce moment, car ma blessure est trop profonde. »

Je vous racontais, dans le chant précédent, que Roland, furieux et terrible, avait jeté çà et là ses armes brisées. Abandonnant Durandal, il déchirait ses vêtements, déracinait les arbres, et faisait retentir de ses cris les cavernes et les forêts. Des pasteurs, attirés par leur mauvaise étoile ou courant au-devant de la punition due à leurs fautes, s'approchèrent de lui. En voyant les marques de la force prodigieuse de cet insensé, ils prirent la fuite au hasard, tant cette soudaine terreur avait troublé leurs sens. Roland les poursuit, en saisit un, et lui arrache la tête aussi facilement que s'il eût

cueilli une pomme ou une prune mûre. Il tient alors le cadavre par une jambe et s'en sert comme d'une massue pour assommer les pasteurs. Deux sont renversés et semblent dormir pour l'éternité, les autres s'enfuient; ils auraient eu peine à l'éviter s'il ne se fût jeté sur leurs troupeaux. Les laboureurs effrayés abandonnent leurs faux, leurs pioches et leurs charrues. Les ormes et les sapins ne peuvent les protéger; ils montent sur les toits des églises et des maisons. C'est de là qu'ils contemplent la furie de Roland. Avec ses dents, ses poings et ses ongles, il taille en pièces, brise, déchire les bœufs et les chevaux. Pour lui échapper, il eût fallu des ailes. On entend, du sein des villages, s'élever de plaintifs hurlements et le son des cloches et des trompettes. Des milliers de villageois descendent des montagnes, armés de fourches, d'épieux, d'arcs et de frondes; d'autres s'avancent dans la plaine pour attaquer Roland. Ainsi la vague, poussée par le vent du midi, caresse doucement le rivage; la seconde roule en grondant, une troisième se brise avec fracas, puis les autres semblent redoubler de violence; de même on voit grossir cette foule irritée, qui, du fond des vallons et du haut des collines, se précipite sur le paladin. Les dix premiers qu'il atteint sont écrasés, dix autres subissent le même sort; ceux qui restent jugent prudent

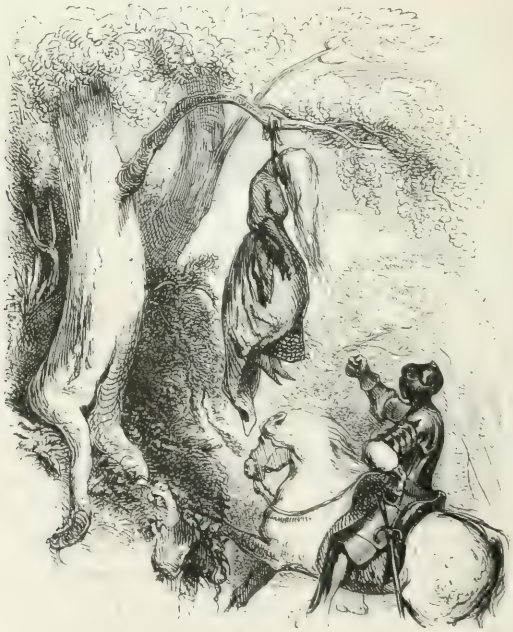
de se tenir éloignés. Vainement ils lui lancent des traits et l'accablent de pierres : le héros est invulnérable; c'est la volonté du Ciel qui le destine à

protéger la Foi sainte. Sans doute il eût péri si la mort avait eu quelque empire sur lui; privé de Durandal et de son armure, il eût été forcé de reconnaître son imprudence. Les villageois, voyant l'inutilité de leurs efforts, se retirent, et Roland prend sans obstacle la route d'un bourg voisin. Il est désert; tous les habitants, jeunes et vieux, ont fui, abandonnant les mets grossiers qui forment leur nourriture. Le paladin, en délire et tourmenté par la faim, saisit avec ses ongles et ses dents tout ce qu'il trouve, cuit ou cru, sans remarquer si c'est du pain ou des glands. Il erre ensuite à travers la contrée, donnant la chasse aux hommes et aux animaux, poursuivant les chevreuils et les daims. Souvent il attaque les ours et les sangliers; son bras nu et désarmé les terrasse; il dévore leur chair et leurs entrailles. C'est ainsi qu'il parcourt la France. Il arrive près d'un pont jeté sur un fleuve profond et rapide, dont les bords sont escarpés. Près de là s'élève une tour qui domine tout le pays. Je vous dirai ailleurs ce qu'il fit en cet endroit; il faut que je vous parle de Zerbin.

Après le départ de Roland, le prince d'Écosse attendit quelque temps et prit ensuite la même route que le comte. Il cheminait lentement, et n'avait pas fait deux milles, quand il aperçut, lié sur un mauvais cheval, un guerrier qu'escortaient deux hommes armés de toutes pièces. Isabelle et Zerbin reconnurent aussitôt le prisonnier. C'était Odoric de Biscaye, cet ami déloyal à qui le prince avait confié sa maîtresse. Au lieu de prouver sa fidélité, Odoric avait agi en cette circonstance comme un loup à qui on donnerait en garde une timide brebis. La princesse racontait à Zerbin comment elle s'était sauvée dans une frêle barque avant que les flots n'eussent brisé son navire; elle disait qu'elle avait été la perfidie d'Odoric, et de quelle manière on l'avait entraînée dans la caverne. Elle en était arrivée à cette partie de son récit, quand ils virent le perfide captif. A l'aspect d'Isabelle, les gardes pensèrent que son chevalier ne pouvait être que Zerbin, leur seigneur. Bientôt ils remarquèrent sur le bouclier les armoiries de son illustre race. Ils descendirent de leurs coursiers, s'approchèrent de lui, et l'embrassèrent comme leur maître, la tête nue et en fléchissant le genou. Zerbin reconnut Corèbe de Biscaye et Almon, qui étaient avec Odoric. « Prince, lui dit Almont, puisque nous sommes assez heureux pour revoir notre maîtresse près de vous il serait superflu de vous dire pourquoi cet homme est enchaîné. Vous connaissez ses outrages et sa trahison, vous savez par quelle ruse Odoric m'éloigna, et comment Corèbe fut blessé en défendant sa maîtresse. Il me suffira de vous apprendre diverses circonstances que la princesse ignore. Je revenais en toute hâte vers la mer avec des chevaux que je m'étais procurés à la Rochelle : mes regards cherchaient à découvrir mes compagnons, lorsque, parvenu à l'endroit même où je les avais laissés, je ne vis plus que des traces récemment imprimées sur le sable. Je les suivis et pénétrai dans un bois, où j'entendis de sourds gémissements. Je trouvai Corèbe étendu sur la poussière. « Que sont devenus Odoric et la princesse? lui demandai-je; qui t'a blessé? » Je m'élançai aussitôt sur les pas du traître; mais je parcourus inutilement les détours du bois, et, revenant près

du blessé qui perdait tout son sang, je le fis transporter dans une hôtellerie dont je connaissais le maître. Les soins d'un habile chirurgien le rappelèrent promptement à la vie. Un moment plus tard, il eût eu besoin d'un prêtre, d'un moine et d'une tombe et non d'un lit et d'un médecin. Bientôt nous partîmes, Corèbe et moi, avec nos armes et nos coursiers pour retrouver le perfide. Nous le rencontrâmes à la cour d'Alphonse, roi de Biscaye, dont la justice nous accorda le combat. La bonté de ma cause ou la Fortune, trop souvent capricieuse, me firent triompher. Alphonse, instruit du crime, abandonna le coupable à ma merci. Je ne voulus point le tuer; mais, après l'avoir lié comme vous le voyez, je me proposai de vous le livrer. Vous prononcerez sur son sort. Je me dirigeais vers le camp de Charlemagne, où j'espérais vous rencontrer. Grâce à Dieu, je vous revois au moment où je m'y attendais le moins! Que le Ciel soit béni, puisqu'il vous a rendu Isabelle! J'ignore comment elle vous a rejoint, car je craignais qu'un traître ne vous eût à jamais privé d'elle. Zerbin, silencieux, attache un regard indigné sur Odoric; il est moins agité par la haine qu'affligé de voir tant d'ingratitude payer sa confiance et son amitié. Longtemps encore il garde le silence de la stupeur; car il ne peut comprendre qu'un homme, jusqu'alors à l'abri du soupçon, se soit rendu coupable d'une trahison aussi noire. Enfin il pousse un profond soupir, et demande au captif si Almont a dit la vérité. Le félon tombe à genoux. « O mon maître, s'écrie-t-il, tous les humains sont sujets à la faiblesse et au crime : le méchant diffère peu du bon; seulement celui-ci résiste, tandis que l'autre, cédant à son naturel, succombe au premier choc. Le bon lui-même n'est point à l'abri des séductions trop fortes. Si tu m'avais confié la garde de l'un de tes châteaux, et que j'eusse sans me défendre laissé l'ennemi planter ses bannières sur les remparts, je mériterais d'être accusé de lâcheté, ou d'un crime plus odieux encore, de trahison. Mais, accablé et vaincu par le nombre, j'aurais acquis de la gloire et mérité tes éloges. Plus l'ennemi est redoutable, et plus on pardonne une défaite Soutenu par la raison et les sentiments de l'honneur, je devais garder ma foi. La séduction, plus forte que moi, a triomphé de mes efforts. » Ainsi parle Odoric; il emploie les arguments les plus persuasifs pour démontrer qu'il a cédé à une tentation invincible. Ses prières, ses humbles discours demandent grâce, et il cherche à fléchir un cœur irrité. Zerbin est indécis; il ne sait s'il doit pardonner ou tirer du perfide une éclatante vengeance. La grandeur de l'attentat mérite le dernier supplice; cependant il est ému par le souvenir d'une ancienne affection, la pitié semble l'emporter sur la colère. Pendant qu'il se demande s'il doit immoler Odoric, l'emmener captif ou briser ses fers, le cheval que Mandricard avait effrayé par ses cris, après lui avoir pris sa bride, arrive impétueusement portant sur son dos la vieille maudite qui s'était promis de faire périr Zerbin. Ce destrier, qu'attirent les hennissements des autres coursiers, se mêle parmi eux. Vainement Gabrine éplorée appelle à son secours. L'Écossais, à son aspect, lève les mains au ciel pour le remercier de lui livrer ses deux seuls ennemis. Il fait arrêter la vieille jusqu'à ce qu'il

ait décidé de son sort. Doit-on lui couper le nez et les oreilles pour servir d'exemple aux pervers? Ne vaut-il pas mieux l'abandonner à la faim des vautours? Après avoir hésité entre plusieurs genres de supplices il se décide, et dit à ses chevaliers : « Je consens à laisser vivre cet homme. Si son crime le rend indigne de pardon, il n'a point encore mérité le trépas. Qu'il vive donc et reste libre; car l'Amour l'égara, et les fautes de l'Amour sont dignes d'indulgence. Le perfide enfant a fait tourner de meilleures têtes que la sienne; il a causé de plus grands crimes. Je suis bien moins excusable d'avoir confié à cet homme une mission difficile, oubliant que la paille s'allume vite quand on l'approche du feu. » Regardant alors le traître : « Pour te punir, lui dit-il, je veux que tu sois, pendant un an, le compagnon de cette vieille, et je t'ordonne de ne jamais t'en séparer. Nuit et jour tu devras rester près d'elle et la protéger contre quiconque voudrait lui faire outrage. Soumis à ses désirs, tu seras prêt à soutenir les luttes et les combats les plus terribles. Durant le cours de cette année, tu parcourras toutes les provinces de France. » Convaincu qu'Odoric a mérité la mort, Zerbin le place ainsi devant un précipice, qu'il ne peut éviter sans le plus miraculeux hasard. Gabrine a trahi et offensé tant de guerriers, jeunes et vieux, qu'on ne peut l'accompagner sans être exposé aux injures et aux attaques d'une



foule de chevaliers errants. Le prince est donc sûr d'obtenir ainsi le châtiment que méritent les anciens forfaits de Gabrine et la félonie de celui qui devenait son champion. Il reçut d'Odoric le serment le plus solennel.

« Si tu manques à ta parole, lui dit-il, je serai inflexible, et tu subiras, à la première rencontre, une mort cruelle. » A ces mots il ordonne qu'on le délie; Corèbe, aidé d'Almont, obéit avec lenteur; tous deux regrettent de ne point tirer du traître une vengeance plus complète. Cependant Odoric s'éloigne avec la vieille. Turpin ne nous a point raconté ce que devinrent ces deux scélérats; je l'ai appris d'un autre historien, dont je tairai le nom. Il rapporte qu'Odoric eut à peine marché un jour avec Gabrine, que, pour se délivrer d'elle, il lui jeta, malgré la foi jurée, un lacet au cou, et la pendit à un ormeau, où il l'abandonna. Un an après, Odoric subit un traitement pareil de la main d'Almont, mais je ne saurais dire en quel lieu.

Zerbin, décidé à suivre les pas de Roland, envoie les deux chevaliers pour rassurer ses troupes sur son absence, et il confie à Almont plusieurs messages qu'il serait trop long de raconter. Enfin, il se sépare de Corèbe et reste seul avec Isabelle. Pleins d'estime et d'affection pour le comte, ils brûlent de savoir s'il a retrouvé le Sarrasin qui l'arracha de dessus son coursier; mais ils ne veulent point revenir au camp avant la fin du troisième jour, délai que Roland leur a prescrit. Comme il suit les chemins que Roland a parcourus, il se trouve bientôt au milieu des arbres sur lesquels l'ingrate Angélique traça ses chiffres amoureux. Les troncs, les rameaux, le rocher sont brisés; la fontaine est détruite. La cuirasse étincelante du comte s'offre à leur vue, ainsi que le casque; ce n'est point l'armet fameux que porta l'Africain Almont. Il entend, au milieu des bois, le hennissement d'un coursier, et voit Bride-d'Or qui paît l'herbe; la bride est pendue à l'arçon de la selle. Durandal, tirée du fourreau, gît à l'abandon; et, çà et là, sont les débris de la cotte de mailles du malheureux paladin. Les amants considèrent ces objets avec étonnement et tristesse; ils accueillent les plus étranges pensées avant de supposer que Roland ait perdu la raison; s'ils eussent trouvé quelque tache de sang, ils auraient craint pour sa vie. Cependant ils voient venir, le long d'un ruisseau, un berger pâle de frayeur. Du haut d'un rocher il a été témoin des éclats de fureur de Roland; il l'a vu jetant son épée, brisant ses armes, déchirant ses habits, massacrant les pasteurs et donnant mille autres preuves de démence.

Le prince ne peut croire ce récit fidèle; mais bientôt les indices les plus certains l'ont convaincu. Il descend de cheval, et, les yeux pleins de larmes, il rassemble ces précieux débris. Isabelle l'aide à réunir les diverses parties de l'armure. Ils sont interrompus dans ce pieux devoir par l'arrivée d'une jeune fille; son visage est triste, elle pousse de profonds soupirs. A ceux qui me demanderont son nom et la cause de sa douleur, je répondrai : « C'est l'aimable Fleur-de-Lis; elle s'efforce de retrouver son amant. »

Ainsi que nous l'avons dit, Brandimart avait quitté la cour de Charlemagne; sa belle l'attendit six ou huit mois, et, ne le voyant point revenir, elle le chercha d'une mer à l'autre, et des Pyrénées jusqu'aux Alpes. Elle parcourut tous les lieux, excepté le palais d'Atlant. Si elle y eût pénétré, elle aurait vu Brandimart errant avec Gradasse, Roger, Bradamante, Ro-

land et Ferragus. Mais, depuis que les sons du cor merveilleux d'Astolphe ont mis en fuite le nécromancien, Brandimart délivré retourne à Paris et Fleur-de-Lis n'a pu le savoir. Conduite par le hasard près des deux amants, elle reconnaît l'armure du comte et Bride-d'Or privé de son maître. Le berger l'instruit de l'horrible folie de Roland, et elle peut en voir les tristes marques.

Zerbin forme, avec les armes du héros, un trophée qu'il suspend aux branches d'un pin élevé. Pour les faire respecter par les habitants et les voyageurs, il grave sur l'écorce de l'arbre ces seuls mots : « Armure du paladin Roland. » C'est un avis pour l'audacieux qui manquerait de force ou de courage. Cette pieuse action accomplie, il se disposait à remonter sur son cheval, lorsque parut Mandricard. A la vue du pin et de ces glorieuses armes, il demande au prince le motif de cette inscription. Zerbin lui raconte ce qui s'est passé; mais le Tartare l'entend à peine, qu'il s'élance avec joie vers l'arbre, et s'empare de Durandal. « Personne ne peut y trouver à redire, s'écrie-t-il; cette épée m'appartient depuis longtemps, et je peux la reprendre partout. Roland, qui n'ose me la disputer, contrefait le fou, et l'abandonne sur la route; mais sa lâcheté ne m'empêchera point d'user d'un droit légitime. — N'y touche pas, lui crie Zerbin, tu ne l'auras point sans combattre; si tu acquis de la même manière les autres armes d'Hector, tu n'as guère à t'en glorifier, car elles sont le fruit d'un larcin. » Sans plus de paroles, ils s'attaquent avec un égal courage et la même fureur. Le combat commence, et déjà l'air retentit de mille coups. Grâce à son adresse et à sa légèreté, l'Écossais évite les atteintes de Durandal en faisant voltiger son coursier comme un chevreuil. Il n'a pas une minute à perdre, car il irait bientôt rejoindre, parmi les myrtes touffus de l'Élysée, les esprits amoureux. Semblable au chien agile qui voit un porc séparé du troupeau, tourne et bondit autour de lui, évitant ses atteintes furieuses, de même Zerbin suit de l'œil tous les mouvements de l'épée terrible. Pour sauver son honneur et sa vie, il observe, frappe et s'efface à propos. Cependant, si tous les coups de Mandricard ne portent pas, son épée siffle comme le vent du nord, qui, pendant les derniers jours de l'hiver, s'engouffre entre deux montagnes, et déracine les arbres d'une sombre forêt dont il balaye les branches fracassées. Après avoir échappé à plusieurs atteintes, Zerbin ne peut éviter qu'un coup terrible brise son écu et n'arrive jusqu'à sa poitrine. La cotte de mailles et le haubert, malgré leur fine trempe, cèdent au tranchant de l'épée, qui entr'ouvre de haut en bas la cuirasse. Si Durandal eût porté d'aplomb, le prince eût été fendu comme un roseau. Mais le fer ne fait qu'effleurer la peau La plaie est si longue, qu'une aune ne suffirait point pour la mesurer. Le sang se montre sur les armes éclatantes, et rougit la terre. C'est ainsi que j'ai vu quelquefois, plus blanche que l'albâtre, la main qui porta souvent à mon cœur d'inévitables coups, broder des lignes de pourpre sur un tissu argenté. Zerbin, malgré son adresse, sa vigueur et son courage, est forcé de céder au Tartare, qui possède des armes mieux trempées et une plus grande vigueur. La blessure,

moins grave qu'elle ne paraît être, glace Isabelle d'effroi. Alors Zerbin, s'abandonnant à la colère et emporté par son courage, saisit son épée à deux mains et frappe le cimier du casque de Mandricard. Cet armet est l'œuvre des enchanteurs, sans quoi la tête eût été séparée en deux. Le Tartare s'est incliné jusque sur le cou de son cheval; mais, prompt à se venger, il ne dit point : « Attendons un autre moment; » et il dirige sur le casque un coup terrible, capable de fendre la tête jusqu'à la poitrine. Zerbin, attentif, se jette de côté sans pouvoir échapper au fer, qui entr'ouvre son bouclier, coupe le brassard et descend sur la cuisse. En vain il cherche à son tour à blesser Mandricard. Tous ses efforts sont inutiles. L'armure semble à peine effleurée. Le Tartare, couvert d'armes à l'épreuve, le blesse en sept ou huit endroits, fracasse son casque et lui enlève son bouclier. Zerbin perd tout son sang; il s'affaiblit, son grand cœur le soutient encore. Isabelle, éplorée, court à Doralice et la conjure, au nom de l'Éternel, d'obtenir de son amant la fin de cette lutte. Doralice, aussi douce

que belle, et incertaine encore de l'issu du combat, se rend à son désir. Elle s'approche du Tartare, et le prépare à la paix ou à une suspension d'armes, tandis qu'Isabelle parvient à calmer Zerbin, qui, renonçant à prolonger le combat, s'éloigne par la route où sa maîtresse l'entraîne. Fleur-de-Lis s'afflige en silence de voir la redoutable épée si mal défendue; elle verse des larmes et se frappe le front à plusieurs reprises. Elle voudrait que Brandimart fût là pour sauver Durandal; elle se promet bien, si jamais elle le retrouve, de l'instruire de ce qui s'est passé, et elle est persuadée que Mandricard ne s'enorgueillira pas longtemps de sa conquête. Fleur-de-Lis poursuit ses recherches jour et nuit, soir et matin. Soins su-

perflus, déjà Brandimart est de retour à Paris! Après mille courses à travers les monts et les plaines, elle se trouve un jour sur le bord d'un fleuve où elle aperçoit l'infortuné Roland. Mais il faut que je vous parle de Zerbin. La honte d'avoir laissé Durandal au pouvoir de Mandricard est la plus cuisante de toutes ses douleurs. Épuisé, couvert de sang, il peut à peine se soutenir à cheval. Bientôt son ardeur s'éteint avec sa colère; ses souffrances sont si cruelles qu'il se sent sur le point de défaillir; il s'arrête près d'une fontaine. Isabelle, désespérée, ne sait où trouver des secours, car il n'y a point de ville assez rapprochée pour qu'on puisse avoir un chirurgien. Nul, à prix d'argent ou par pitié, ne sauvera les jours de Zerbin! Elle gémit, elle pleure, elle accuse la fortune et le Ciel de barbarie et de cruauté. « Ah! s'écrie-t-elle, pourquoi n'ai-je pas péri avec le navire qu'ont englouti les flots de l'Océan! » Zerbin, plus affligé des larmes d'Isabelle que des maux qui l'accablent, jette sur elle des regards languissants. « Tendre objet de mon amour, lui dit-il, puisses-tu chérir ma mémoire avec autant de constance que j'éprouve de regrets en te laissant seule et sans appui! Je regretterais moins la vie, si, au moment d'expirer, je savais tes jours en sûreté. Je serais heureux et satisfait de rendre le dernier soupir entre tes bras. Mais, puisque le sort impitoyable et cruel me force à t'abandonner sans défense au milieu des périls, je jure par ces cheveux, par ces lèvres, par ces attraits qui soumirent mon cœur, que je vais chez les morts avec désespoir, et que les peines du Tartare ne sont rien en comparaison de la pensée de te laisser sans protecteur. »

L'infortunée approche son visage baigné de pleurs du visage de Zerbin; ses lèvres pressent celles déjà flétries du malheureux prince. Ainsi se fane la rose oubliée sur sa tige verdoyante. « O toi qui es ma vie! s'écrie-t-elle, tu ne mourras pas seul; je te suivrai au ciel, je te suivrai dans le sombre empire, nos âmes, si tendrement unies, ne seront point séparées pour l'éternité. Dès que j'aurai clos ta paupière, je succomberai à ma douleur; et, si la mort est sourde à mes vœux, ton épée, je le jure, la forcera à finir mes tourments. Après le trépas, nous serons plus heureux que pendant notre vie; le voyageur, touché de compassion, donnera la sépulture à nos restes réunis dans le même tombeau. » En disant ces mots, elle recueille sur la bouche de Zerbin un faible soupir, un souffle imperceptible. Il se ranime un instant : « O déesse de mon cœur, reprend-il, je te conjure par cet amour qui te fit abandonner la maison paternelle pour t'unir à moi, je t'ordonne même de respecter tes jours. Garde à jamais le souvenir de celui qui t'aime autant qu'il est possible d'aimer en ce monde. Espère en Dieu; après t'avoir sauvée des flots et soustraite aux violences criminelles de l'infâme Odoric, il conduisit le vaillant comte du saint-empire romain pour t'arracher de la caverne. Si la mort seule peut sauver ton honneur, de deux maux tu choisiras le moins funeste. » Je ne sais si ces dernières paroles, prononcées d'une voix trop faible, furent entendues. Bientôt Zerbin s'éteignit comme la flamme d'une bougie ou d'une lampe privée d'aliment. Qui pourrait rendre les cris d'Isabelle à la

vue de son amant pâle, glacé, immobile dans ses bras? Elle baigne de ses larmes le cadavre sanglant, et ses gémissements font retentir, à plusieurs milles, la plaine et les profondeurs des bois; elle meurtrit ses joues et son sein, ses blonds cheveux sont arrachés : sans cesse elle prononce le nom chéri de Zerbin. Puis une sorte de fureur l'égare, et déjà, méconnaissant les derniers ordres de son amant, elle saisit le fer meurtrier. Soudain un ermite, dont la cellule est voisine de la fontaine, accourt et l'empêche

d'exécuter son dessein. Ce vieillard joint à une grande bonté la sagesse la plus profonde. Plein de charité et de compassion, il parle avec une éloquence persuasive. Sa voix est écoutée; Isabelle se résigne à son sort; il lui offre en exemple les femmes courageuses de l'Ancien et du Nouveau Testament; il lui dit qu'en Dieu seul est le vrai bonheur, et que toutes les espérances humaines sont fragiles et peu durables. Il parvient ainsi à triompher de sa résolution furieuse et désespérée, et à faire naître en son cœur le projet de consacrer au Très-Haut le reste de ses jours. Jamais elle n'oubliera ses anciens feux, jamais elle ne quittera les restes de son amant, et toujours elle les conservera près d'elle. Avec le secours du robuste vieillard, elle charge sur le coursier, qui semble attristé de son fardeau, le corps privé de vie du noble paladin. Puis elle s'avance à travers la forêt.

Cachée dans un antre sauvage, la cellule de l'ermite n'est pas loin de de ces lieux, mais il ne veut point s'y trouver seul avec Isabelle. « Il est trop dangereux, se dit-il, de tenir à la fois la paille et la mèche enflammée. »

Son âge et sa continence ne le rassurent point. Il veut conduire Isabelle en Provence, dans une riche abbaye voisine de Marseille. Le corps du prince est placé dans un cercueil, que leur donnent les habitants d'un château voisin. Ils choisissent les routes peu fréquentées, afin d'éviter la rencontre des gens de guerre qui parcourent la campagne. Après une marche de plusieurs jours, un chevalier leur barre le passage en les accablant d'insultes. Je dirai dans un autre moment ce qui leur arriva. Occupons-nous de Mandricard.

Il se reposait des fatigues du combat sous les ombrages et au bord d'une fontaine limpide. Son coursier débridé paissait librement l'herbe de la prairie. Il était à peine couché, quand parut sur le sommet d'une colline un chevalier qui descendait vers la plaine. Doralice lève les yeux et le reconnaît aussitôt. « Si je ne me trompe, s'écrie-t-elle, voici le superbe Rodomont! C'est l'occasion de montrer ta valeur. J'étais la fiancée du roi de Sarse, et il regarde mon enlèvement comme le plus sanglant outrage; il brûle de se venger. » L'intrépide vautour qui voit paraître une colombe, une perdrix ou quelque oiseau semblable, bat des ailes, laisse éclater sa joie et se montre plus agile : tel Mandricard s'élance avec joie sur son coursier, se raffermit sur les arçons, serre la bride et ne doute pas de la victoire. Quand ils sont à portée de la voix, Rodomont commence à menacer le Tartare du geste et de la voix. « Téméraire, lui dit-il, ton audace sera bientôt châtiée! Comment as-tu pu t'adresser à moi, qui ne laisse pas le moindre outrage impuni? — Crois-tu m'épouvanter par de vains propos? lui répond Mandricard; c'est ainsi qu'on effraye les femmes, les enfants, ou ceux qui ne savent point manier le fer. Mais tu t'épuises en cris inutiles contre un guerrier plus habitué aux combats qu'aux douceurs du repos; je suis prêt à te le prouver à cheval, à pied; armé, sans armes; en champ clos, au milieu de la plaine. »

Déjà ils en sont aux outrages, à la colère, aux menaces; le cliquetis des glaives fait retentir les airs. C'est ainsi que le vent commence par agiter les feuillage des sapins et des hêtres; puis, soulevant jusqu'aux cieux de noirs tourbillons de poussière, il déracine les arbres, renverse les maisons, porte vers les nues les vagues en courroux et détruit les troupeaux épars dans la forêt. La valeur et la force extrêmes des deux adversaires rendent le combat digne des guerriers les plus féroces : le sol tremble; de leurs glaives entrechoqués jaillissent des milliers d'étincelles. Sans reprendre haleine, sans aucun repos, ils continuent cette lutte horrible. Ils cherchent à se faire jour, à déchirer les mailles de leurs armures, mais sans céder du terrain. Ils restent à la même place. On dirait qu'ils sont arrêtés par un fossé ou par une muraille. Un des cent coups de Mandricard tombe sur le front du roi d'Alger, et lui fait voir mille éclairs. Rodomont frappe de la tête la croupe de son cheval, perd les étriers et est près de mesurer la terre sous les yeux de celle qu'il aime. Mais, pareil à l'arc d'acier que de longs efforts ont courbé, et qui se redresse impétueusement, Rodomont se relève plus terrible et riposte par un coup deux fois plus violent. Le Tartare est frappé à la

visière. Le casque d'Hector le préserve ; mais, étourdi par ce choc terrible, il ne pourrait dire s'il est jour ou s'il fait nuit. Rodomont redouble sans s'arrêter ; le coursier de Mandricard, effayé par les sifflements de l'épée, recule et sauve son maître. Le glaive atteint entre les deux oreilles le pauvre animal, qui n'a pas, comme son maître, le casque d'Hector, et tombe mort sur la poussière. Sa chute ranime les sens du Tartare ; la mort de son coursier irrite sa fureur, et Durandal tournoie avec rapidité. Rodomont pousse son cheval vers lui dans l'espoir de le renverser. Semblable au rocher immobile sous l'effort des vagues, Mandricard résiste, et le coursier est lui-même renversé. Le roi de Sarse, qui sent le coursier fléchir, se dégage des étriers et saute légèrement à terre. Le combat, devenu égal, recommence plus terrible. La haine, l'orgueil, la colère peuvent le prolonger, lorsqu'un messager accourt en toute hâte. C'est un des envoyés que le roi des Maures,

assiégé dans son camp par les bannières aux fleurs de lis d'or, députe dan toutes les provinces de France pour appeler à son aide les capitaines et les chevalier. Sans un prompt secours sa perte est inévitable. Le messager a reconnu Mandricard et Rodomont à leurs armes, à leurs devises, et surtout à leurs coups formidables. La qualité d'envoyé du roi ne lui inspire pas assez de hardiesse pour séparer ces guerriers furieux ; mais il s'approche de Doralice, et lui apprend que Marsile, Agramant et Stordilan, avec un petit nombre de leurs capitaines, sont assiégés dans leur camp par les Chrétiens. Il la supplie d'en instruire les deux chevaliers, afin de les amener au secours des rois sarrasins.

Doralice se jette courageusement entre eux. « Au nom de cet amour que vous me portez, je vous ordonne de réserver votre épée pour un meilleur usage, et de vous rendre au camp d'Agramant, qui attend de vous son salut. » Il leur dit ce qui s'est passé et le péril que courent les Sarrasins. Enfin il remet à Rodomont des lettres du fils de Trojan. Les deux adver-

saires conviennent d'une trêve jusqu'après la défaite des Chrétiens. Le siége une fois levé, la lutte recommencera; il se déclarent une guerre ardente et implacable, tant que la victoire n'aura pas décidé du sort de Doralice. Ils la prennent à témoin de leur serment, qu'ils déposent en ses mains. La Discorde, éternelle ennemie des trêves et de la paix, et l'Orgueil, son compagnon fidèle, se proposent d'empêcher cette suspension d'armes. Mais l'Amour, dont le pouvoir est sans égal, se tient aussi près de Doralice, et il écarte à coups de flèche la Discorde et l'Orgueil. La trêve est donc conclue au gré de celle qui domine les deux héros. Mandricard a perdu son cheval; il s'empare de Bride-d'Or, qui paît le long du ruisseau. Comme il est temps que je termine ce chant, je ferai une pause, si vous le permettez.

CHANT XXV

Rodomont et Mandricard se rendent à Paris. — Roger délivre Richardet, qui lui raconte l'histoire de Fleur-d'Épine; ils aperçoivent le château d'Aigremont. — Aldigier leur apprend le sort fatal de Maugis et de Vivian. Roger s'engage à les délivrer; il écrit à Bradamante.

u cœur du jeune guerrier, le désir de la gloire, les transports de l'amour se livrent de violentes luttes. Tour à tour vainqueurs, on ne saurait dire lequel de ces sentiments a le plus d'empire. Les deux guerriers, obéissant à l'honneur et au devoir, ont suspendu leur combat pour voler au secours des Sarrasins. Mais l'amour l'eût emporté sans doute, et ce combat cruel n'eût cessé qu'avec la vie de l'un des deux, si Doralice ne leur avait pas ordonné de s'arrêter. Agramant et ses soldats eussent en vain attendu leurs secours. Ainsi, l'amour n'est pas toujours redoutable. Souvent dangereux, il est parfois utile.

Les deux chevaliers, ayant résolu de différer le combat, se dirigèrent avec leur belle vers le camp, qu'ils espéraient délivrer. Ils sont suivis du nain qui a conduit le jaloux Rodomont sur les pas de Mandricard. Ils arrivent ainsi dans une prairie où se repose, sur les bords d'un ruisseau, une jeune et gracieuse dame accompagnée de quatre chevaliers; deux ont le casque en tête, les autres ont quitté leurs armures. Je vous dirai plus tard quels étaient ces étrangers; il faut auparavant que je vous entretienne du brave Roger. Il a jeté dans une citerne l'écu d'Atlant, et s'éloigne. Lorsqu'il eut fait un mille à peine, il vit venir un de ces courriers que le fils de Trojan dépêchait vers les chevaliers dont il implorait l'assistance. Cet homme lui annonce que les Sarrasins, assiégés par l'Empereur, sont dans un si grand péril, qu'à moins d'un prompt secours ils perdront l'honneur ou la

vie. Aussitôt diverses pensées agitent le héros; il ne sait à quoi se résoudre. Enfin, sa promesse le retient près de la dame affligée, qui le presse de sauver le damoisel, et il laisse partir le courrier. Vers la fin du jour, ils aperçurent une ville, qui, bien qu'au centre de la France, était cependant au pouvoir du roi Marsile; le sort des armes la lui avait livrée. Les ponts, les portes et le rempart sont couverts de guerriers, mais ils passent librement et sans s'arrêter; la dame est connue des gardes, qui ne s'informent point de ce qu'est Roger et d'où ils viennent. Ils s'avancent vers une place, éclairée déjà par le feu d'un ardent bûcher; c'est au milieu d'une foule cruelle que le condamné, la pâleur sur le front, attend son supplice.

En examinant ce jeune homme, qui, la tête penchée, verse un torrent de pleurs, Roger croit voir Bradamante, tant la ressemblance est parfaite; plus il le considère et plus il croit la reconnaître : « C'est Bradamante, se dit-il, ou je ne suis plus Roger. Emportée par son courage, elle aura voulu défendre le captif, et la fortune ennemie l'aura livrée à ces barbares. Pourquoi s'est-elle trop hâtée? Que n'étais-je là pour seconder son généreux dessein! Grâce au Ciel j'arrive à temps, elle sera sauvée! » Sans hésiter, il tire son glaive (sa lance a été brisée près du château de Pinabel) et pousse son coursier au milieu de cette multitude timide et lâche; l'un est frappé au front, l'autre à la gorge; ceux-ci dans le ventre, ceux-là dans la poitrine ou les flancs. Tous fuient; mais plusieurs sont étendus sur l'arène, le crâne fendu ou les reins brisés. Ainsi l'on voit, sur les bords d'un étang, voltiger une nombreuse troupe d'oiseaux qui cherchent leur pâture; si, du haut de la nue, le faucon se précipite sur l'un d'eux, tous se dispersent sans songer à celui que presse la serre impitoyable : de même on peut voir Roger fondre sur cette populace épouvantée; il fait sauter la tête aux quatre ou six des moins diligents; il pourfend un même nombre de guerriers jusqu'à la poitrine, jusqu'aux yeux, jusqu'aux dents. Ils ont, il est vrai, des coiffes d'acier au lieu de casques; mais, leurs armes fussent-elles les mieux trempées, cela n'empêcherait point Roger de les mettre aisément en pièces. L'incomparable force du paladin surpasse celle de l'ours, du lion et des monstres les plus terribles. On dirait l'éruption d'un volcan, ou l'explosion du Grand-Diable (non celui de l'enfer), ce basilic de mon noble maître, qui vomit le salpêtre tonnant et fait trembler le ciel, la terre et les mers. Chacun des coups de Roger renverse au moins un homme, quelquefois deux, souvent, du même coup, il en abat quatre ou cinq; cent sont bientôt immolés. Balisarde entame l'acier aussi facilement que de la crème. Dans les beaux jardins de Morgane, Falérine, pour assurer le trépas de Roland, forgea cette épée redoutable. Fatal pouvoir, puisque plus tard elle fut cause de la destruction de ce magnifique séjour! Quel carnage, quel massacre ne dut pas faire un pareil glaive aux mains d'un héros tel que Roger! Jamais il ne fit éclater plus de furie, jamais il ne montra plus de force et de valeur; il accomplissait de merveilleux exploits en croyant combattre pour son amante. La populace fuit comme le lièvre devant les chiens. Plusieurs restent sur la place, mais le plus grand nombre parvient à s'échapper. Ce-

pendant la conductrice de Roger délie le captif, lui donne une cuirasse, un bouclier et une épée. Jaloux de se venger, il donne des preuves de sa vigueur et de son courage. Quand le vainqueur et son protégé sortent de la ville, le soleil plonge déjà dans les flots de la mer d'Occident les roues dorées de son char. Le damoisel, se voyant en sûreté, remercie mille fois son sauveur. D'un ton noble et affectueux, il lui rend grâce d'avoir accordé à un inconnu, au péril de ses jours, un généreux appui; il le supplie de lui dire son nom afin de pouvoir proclamer sa reconnaissance. « Je trouve bien, se dit Roger, le visage charmant, l'attitude gracieuse, la beauté de Bradamante; mais ce n'est point sa douce voix. Parlerait-elle si froidement à celui qu'elle adore? Si c'était Bradamante, eût-elle oublié sitôt le nom de Roger? » Pour s'assurer de la vérité, il a recours à l'adresse. « Je crois, dit-il au damoisel, que déjà nous nous sommes rencontrés, mais il m'est impossible de dire en quel lieu; veuillez aider ma mémoire, et je saurai le nom de celui à qui j'ai sauvé la vie! — Il est possible que vous m'ayez déjà vu, répond le jeune homme; mais j'ignore dans quel endroit et dans quel moment; je parcours le monde entier pour chercher des aventures. Peut-être avez-vous vu ma sœur jumelle? Elle est pleine de vaillance, elle aime les armes et s'en sert glorieusement. Nés tous deux le même jour, notre ressemblance est telle, que nos proches ne peuvent nous reconnaître l'un de l'autre. Vous n'êtes ni le premier, ni le second, ni le quatrième qui vous soyez mépris; mon père, mes frères, notre mère elle-même y sont trompés. Mes cheveux, courts et négligés comme ceux des hommes, pouvaient me faire distinguer de ma sœur, qui porte de longues tresses deux fois nouées autour de sa tête. Mais, depuis qu'elle a été blessée (il serait trop long de vous dire comment), un ermite, pour la guérir, lui coupa les cheveux à la hauteur des oreilles, et il ne reste plus de distinction entre nous que le nom et le sexe. Je m'appelle Richardet, elle se nomme Bradamante; Renaud est notre frère, et, si je ne craignais de vous fatiguer, je vous raconterais une bizarre aventure, que favorisa cette ressemblance; cette aventure, agréable d'abord, a failli être cause de ma mort. » Roger ne pouvait rien entendre de plus intéressant qu'un récit où se retrouverait le nom de Bradamante, et il pria Richardet de commencer au plus tôt. « Ma sœur, poursuivit celui-ci, fut, dans un bois touffu et non loin de ces lieux, blessée par des Sarrasins qui la surprirent sans casque. Pour hâter la guérison de la plaie, on coupa les cheveux de Bradamante, et elle s'enfonça de nouveau dans la forêt. Arrivée près d'une fontaine couverte d'ombrages, elle descendit de son coursier, quitta ses armes, et bientôt, accablée de lassitude, elle s'endormit sur le gazon. Il serait difficile, je pense, de rien imaginer de plus extraordinaire que la fin de cette histoire. Tandis que Bradamante repose, survient une des filles du roi d'Espagne, qui chassait dans cette forêt. En voyant ma sœur la tête nue, mais armée de toutes pièces, et portant une épée au lieu d'une quenouille, elle ne doute point que ce ne soit un chevalier. La beauté de son visage, sa riche taille séduisent la princesse; elle réveille ce jeune guerrier et l'invite à suivre la chasse. Bientôt elle s'é-

loigne et entraîne ma sœur au plus épais du bois. Ne craignant plus d'être surprise, Fleur-d'Épine, par de tendres propos et par son attitude même,

s'efforce de faire connaître l'amour qui l'enflamme ; ses yeux brillants, ses soupirs de feu révèlent son ardeur : elle rougit et pâlit tour à tour ; enfin, hors d'elle-même, elle se hasarde à lui donner un baiser. Ma bonne sœur s'aperçoit de la méprise et ne sait comment arrêter ses transports. Pleine d'irrésolution, craignant de passer à ses yeux pour un indigne chevalier : « Mieux vaut, se dit-elle, faire cesser son erreur, lui déclarer qui je suis et mon sexe. » Ma sœur avait raison ; un lâche seul, un lâche au cœur de marbre pouvait rester, comme un hibou, insensible à tant de charmes. Cherchant donc quelque moyen adroit pour lui apprendre la vérité, elle lui dit que née aux bords de la mer, dans la ville d'Arzilla en Afrique, elle a, comme Hippolyte et Camille, senti l'aiguillon de la gloire, et que dès l'enfance elle s'est exercée à porter la lance et le bouclier. Cet aveu trop tardif ne peut cicatriser la blessure de Fleur-d'Épine ni éteindre une seule étincelle des feux qui l'embrasent. Le trait de l'Amour a pénétré trop profondément dans son cœur. Le visage de ma sœur lui paraît toujours aussi charmant ; ses attraits et ses regards conservent la même puissance. Son cœur ne lui appartient plus. Ses yeux, fixés sur ceux de Bradamante, savourent le plaisir. A la vue de cette armure, un vague espoir se glisse en son âme ; puis, lorsqu'elle réfléchit que ce guerrier est une femme, elle soupire et verse des larmes de désespoir. Ses plaintes et ses sanglots eussent attendri tous les cœurs. « Hélas ! dit-elle, est-il des tourments comparables à ceux que j'endure ? Tout autre amour, innocent ou coupable, m'eût laissé quelque espoir ; mais je ne verrai jamais la rose séparée de sa tige épineuse, et je brûlerai de vains désirs. Amour, puisque tu voulus me rendre malheureuse, puisque mon bonheur excitait ton courroux, tu aurais pu ne m'infliger que les peines

réservées aux autres amants. Chez les hommes, parmi les animaux, le sexe le plus tendre ne s'enflamme point pour le sexe semblable ; la beauté d'une femme ne séduit point une autre femme, la biche ne poursuit point une autre biche, la brebis ne recherche pas la brebis. Nul être sur la terre, dans les airs, au sein de la vaste mer, n'éprouve un pareil martyre. Tu as voulu sans doute montrer par un exemple la grandeur de ton pouvoir. L'épouse de Ninus brûla pour son fils, Myrrha ressentit pour son père une flamme coupable, Pasiphaé conçut pour un taureau une passion odieuse. Hélas! mes désirs sont encore plus insensés. Leurs vœux déréglés, leurs transports criminels pouvaient être satisfaits; mais, eussé-je le secours de Dédale, la nature, plus puissante que son art, l'empêcherait de dénouer le nœud formé par des mains trop habiles. » Telles sont les plaintes et les lamentations de Fleur-d'Épine. Elle se meurtrit le visage, arrache ses cheveux, et tourne sa fureur contre elle-même. Ma sœur ne peut retenir quelques larmes : elle s'efforce de calmer sa folle passion; vaines paroles, soins superflus! Fleur-d'Épine a besoin d'aide et non de consolations, et ses sanglots ne font qu'augmenter. Cependant les derniers rayons du soleil rougissent l'occident, le jour baisse; il est temps de chercher un asile si on ne veut point passer la nuit dans les bois. Fleur-d'Épine offre à ma sœur l'hospitalité dans son château voisin de la forêt. Toutes deux arrivent dans ces lieux, où, sans votre assistance, seigneur, j'eusse péri dans les flammes. Bradamante est reçue avec empressement. Fleur-d'Épine lui fait prendre de riches vêtements de femme, afin que tout le monde connaisse son sexe. La jeune princesse, trop malheureuse de son erreur, ne veut point encourir les soupçons qu'eût fait naître la présence d'un chevalier. Peut-être espère-t-elle aussi que la disparition du premier de ces costumes et la contemplation de celui qui révéla la vérité effaceront de sa pensée une fatale illusion. Elles reposent dans le même lit; mais, tandis que l'une dort, l'autre, embrasée de vains désirs, pleure et gémit. Si le sommeil ferme un moment ses paupières, des songes voluptueux troublent ses sens : elle croit que le Ciel, touché de ses maux, change le sexe de Bradamante. Lorsque le malade, consumé par la soif, s'endort au milieu d'une fièvre brûlante, son sommeil est agité, il se croit au milieu des eaux, il se voit entouré des ondes limpides de toutes les fontaines qu'il a admirées : de même Fleur-d'Épine est abusée par mille songes trompeurs. Oh! quels vœux ardents elle adresse à son Mahomet et à ses autres dieux pour les rendre favorables! Mais toutes ses prières furent inutiles, et le Prophète ne fit peut-être qu'en rire.

« Dès que Phébus, sortant du sein des flots sa blonde chevelure, eut éclairé l'univers, Fleur-d'Épine sentit redoubler sa douleur. Bradamante, pressée de sortir d'embarras, se dispose à partir. La princesse veut qu'elle accepte un coursier richement harnaché et une tunique qu'elle a tissue de ses propres mains. Après avoir accompagné ma sœur, elle rentre dans son château les yeux baignés de larmes. Bradamante marche avec tant de rapidité qu'elle arrive le même jour à Montauban. Sa mère Béatrix, ses sœurs, ses autres frères et moi, nous l'entourons, nous la fêtons comme une sœur

chérie dont un trop long silence nous a fait craindre la mort. Elle ôte son casque, et nous voyons avec étonnement que les belles nattes tressées autour de sa tête ont disparu; nous examinons aussi ses vêtements de forme étrangère, et Bradamante nous raconte ses aventures; elle nous dit comment on coupa ses cheveux pour guérir la blessure qu'elle avait reçue dans la forêt; elle nous parle de l'amour qu'elle inspira à la belle chasseresse trompée par une fausse apparence, et qui la vit endormie sur le bord d'un ruisseau; elle nous fait part de tous les regrets de Fleur-d'Épine, et nous sommes touchés de pitié. Enfin elle nous raconte son séjour dans le château et ce qui lui est arrivé jusqu'au moment de son départ. Je connaissais Fleur-d'Épine, je l'avais vue autrefois à Saragosse et en France; ses beaux yeux, les roses de son teint m'avaient frappé; mais j'avais su contenir d'inutiles vœux : aimer sans espoir est une folie! En écoutant le récit de ma sœur, mon imagination conçoit les plus vastes projets, et je sens mes premiers feux se rallumer. L'Amour forme la chaîne qui retiendra mon âme captive et m'inspire l'idée du stratagème qui fera triompher mes désirs. Je peux adroitement et sans peine approcher de Fleur-d'Épine, car ma ressemblance avec Bradamante a trompé une foule de personnes, et la princesse peut en être dupe à son tour. J'hésite d'abord, puis je pense que ce qui plaît est toujours bon à faire. Je cache soigneusement mon projet; et, sans vouloir de conseil, je vais pendant la nuit prendre les armes de ma sœur; couvert de cette armure, je m'élance sur mon coursier et je pars

avant le retour de l'aube. L'Amour me guide; je marche toute la nuit, et j'arrive vers la fin du jour dans le château de Fleur-d'Épine. Tous se hâtent

d'annoncer ma présence; l'heureux porteur de cette nouvelle espère obtenir des récompenses et des faveurs; tous, partageant l'erreur qui vous a trompé vous-même, me prennent pour Bradamante, d'autant plus que mes vêtements et mon coursier sont ceux que la guerrière portait la veille. Fleur-d'Épine, rayonnante de joie, s'approche de moi, m'accueille gracieusement et me comble des plus douces caresses : elle m'enlace de ses bras, me presse avec tendresse, et sa bouche s'unit à la mienne. Vous devez croire, seigneur, que les traits de l'Amour m'atteignirent aussitôt. La princesse me conduit promptement dans sa chambre; sans laisser à personne le soin de délacer mon casque et d'ôter mes éperons, elle ordonne qu'on apporte une de ses plus riches robes, et me fait habiller comme une véritable demoiselle. Un filet d'or enveloppe mes cheveux; je baisse les yeux avec modestie, j'adoucis ma voix, et personne n'eût pu soupçonner que je n'étais pas une femme. Puis nous entrons dans un salon, où sont rassemblés beaucoup de dames et de chevaliers; on m'y accorde les honneurs dus aux femmes de haut parage et aux princesses illustres. Souvent je fus tentée de sourire en voyant de jeunes seigneurs m'adresser de tendres et langoureux regards! Qu'ils étaient loin de soupçonner que ma robe cachait un ardent et amoureux chevalier! Lorsque la nuit fut plus avancée, on enleva les tables, naguère somptueusement servies; Fleur-d'Épine m'invita d'elle-même à partager sa couche. Délivrés de la présence des pages, des valets, des dames et des damoiselles, nous prenons place dans un lit qu'éclairent mille flambeaux. Alors j'adresse ces mots à Fleur-d'Épine : « Ne vous étonnez point, charmante princesse, de me voir sitôt de retour. Peut-être pensiez-vous que je ne reparaîtrais plus à vos yeux; mais, avant de vous dire ce qui m'amène, je vous ferai connaître le motif d'un si prompt retour. Si j'avais pu me croire le pouvoir de satisfaire vos désirs, je vous eusse consacré tous les jours de ma vie; mais je pensai que ma présence ne faisait qu'entretenir votre illusion et accroître vos douleurs. Je m'écartai de la route; et, conduit par le hasard dans un bois fort épais, j'entendis des cris douloureux. J'y cours; sur les bords d'un lac aux ondes limpides, j'aperçois un faune prêt à dévorer une jeune fille toute nue tombée dans ses filets; je me précipite l'épée à la main et je tue le monstre. Aussitôt la jeune fille se jette dans les flots : — Tu m'as secourue, dit-elle, je te prouverai ma reconnaissance. Demande-moi ce que tu voudras; je suis une nymphe, je soumets à ma puissance la nature et les éléments; dis-moi ce que je peux faire, et tes vœux seront exaucés. A ma voix, la lune descend du firmament, le feu se change en glace, l'air devient solide; une seule de mes paroles suffit pour faire trembler la terre et suspendre le cours du soleil. » Je ne lui demande point les richesses, les grandeurs, les couronnes, ni la force, ni la valeur, ni la victoire dans les combats et les batailles; je n'ai qu'un désir, celui d'être heureux. Et, sans rien indiquer de plus, je lui laisse le choix de ce qu'elle voudra faire. Aussitôt la nymphe se plonge dans le lac; et, pour toute réponse, me lance au visage quelques gouttes d'eau enchantée. Soudain je subis un grand changement; et, à peine puis-je le croire moi-

même, de femme que j'étais je deviens un homme. Vous pourriez en douter

s'il ne vous était si facile de vous en convaincre. Mon cœur vous est toujours soumis; ordonnez, je serai trop heureux de vous obéir. » Fleur-d'Épine ne tarde pas à s'assurer de la vérité; mais il arrive souvent qu'après avoir perdu l'espoir d'un bonheur ardemment souhaité, on doute encore au moment d'en jouir; tourmenté par le souvenir d'une vaine espérance, on continue de gémir et de s'inquiéter : de même la jeune fille redoute les vaines illusions d'un songe. « Amour! Amour! s'écrie-t-elle, si c'est un rêve, fais qu'il puisse durer toujours! » Le son des trompettes, le bruit des tambours ne donnèrent point le signal des tendres assauts. Nous préludâmes par des baisers aussi doux que ceux des colombes, et sans arc ni fronde je m'emparai de la forteresse, où je plantai mon étendard victorieux. Si la couche de Fleur-d'Épine avait été, la nuit précédente, le secret dépositaire de ses plaintes et de ses regrets, elle fut le témoin de nos luttes, de nos jeux et de nos ris. L'acanthe flexible ne s'unit pas plus étroitement au chapiteau de la colonne que Fleur-d'Épine ne s'unit à celui qu'elle aime. Notre félicité est, pendant quelques jours, protégée par le mystère; mais nous sommes trahis, et le roi en est informé. Vous, seigneur, qui m'avez délivré, vous connaissez les effets de sa colère; mais Dieu seul peut savoir toute l'étendue de ma douleur. »

C'est ainsi que Richardet raconte son aventure à Roger, et ce récit charme l'ennui de la route, tandis qu'au sein d'une nuit obscure ils gravissent une

montagne entourée de rochers et de précipices ; ils sont obligés de suivre un sentier étroit, aride, escarpé. Sur la cime de la montagne s'élève le château d'Aigremont, dont Aldigier de Clermont est gouverneur. Il est frère naturel de Maugis et de Vivian, bien que plusieurs écrivains aient avancé légèrement qu'il était fils légitime de Gérard. Qu'importe ! il est brave, prudent, généreux, courtois et humain ; il veille jour et nuit à la garde de son château. Ce preux guerrier reçoit avec joie son cousin Richardet et accueille gracieusement Roger. Cependant il est facile de lire sur son front soucieux qu'un chagrin secret le préoccupe. En effet, il a reçu une nouvelle qui l'accable de tristesse. « Mon cousin, dit-il à Richardet, nous avons de fâcheux événements : j'ai appris, ce matin, que l'infâme Bertolas de Bayonne promettait à Lanfuse de précieux dons, si elle consentait à lui livrer mes deux frères, Maugis et Vivian. Depuis le jour où Ferragus son fils s'empara d'eux, elle les retient dans un cachot. Maintenant elle a conclu un pacte odieux et barbare ; ils seront conduits demain sur les limites du territoire de Bayonne, pour être livrés au Mayençais, qui achète ainsi le plus illustre sang de France. J'ai fait avertir Renaud par un messager diligent ; mais je crains qu'il ne soit trop éloigné pour les secourir ; je n'ai point assez de guerriers pour sortir de ces murs. Aussi mon désespoir est grand, car je sais que le traître immolera mes deux frères. Que résoudre ? que faire ? » Cette triste nouvelle afflige les deux paladins. Roger, voyant Aldigier et son cousin silencieux et indécis, leur dit sans hésiter : « Calmez vos inquiétudes, je me charge seul de cette entreprise ; mon glaive délivrera vos frères, fussent-ils entourés de mille épées. Je n'ai pas besoin de vos soldats ; donnez-moi seulement un guide sûr. Du haut de vos remparts vous entendrez, je le jure, les cris de ceux qui se proposent d'accomplir un pacte cruel et impie. »

Richardet écoute sans surprise les paroles de Roger, dont il a vu les exploits ; mais Aldigier paraît l'entendre comme on écoute un homme qui se vante et promet plus qu'il ne peut tenir. Richardet prend son cousin à part et lui raconte de quelle manière il vient d'échapper aux flammes ; il lui affirme que le paladin saurait, dans l'occasion, faire plus encore qu'il n'a dit. Alors le châtelain lui rend les honneurs auxquels il a droit. On sert un repas somptueux ; Roger est traité comme un seigneur suzerain. Tous trois sont résolus de tenter, sans autres secours, la délivrance de Maugis et de Vivian. Bientôt le sommeil a clos les paupières des maîtres et des serviteurs. Roger reste seul éveillé et en proie à de tristes pensées. Il songe sans cesse aux périls qui menacent Agramant. S'il tarde davantage à lui porter secours, il sera déshonoré. O infamie, passer à l'ennemi ! Choisir un tel moment pour recevoir le baptême, c'est aller au-devant du mépris général ! En toute autre circonstance, sa conversion serait attribuée à la foi sainte ; mais alors qu'Agramant appelle à sa défense tous ses chevaliers, on l'accusera, lui Roger, de faiblesse et de pusillanimité ! Cette idée fatale le tourmente sans cesse ; mais il ne peut se résoudre à partir avant d'avoir revu Bradamante. Longtemps il eut l'espoir de la rencontrer au château de Fleur-d'Épine, où

elle devait se rendre pour secourir Richardet ; il se souvient encore qu'il a promis de se rendre à Vallombreuse. Si Bradamante y est allée, combien elle a dû être surprise de ne point y voir Roger ! Si du moins une lettre, un message pouvaient la rassurer et obtenir son pardon ! Enfin il se décide à écrire, bien qu'il ne sache comment lui faire parvenir sa lettre. Peut-être rencontrera-t-il un messager fidèle. Il saute de son lit et se fait apporter un flambeau. D'abord il adresse à son amante les compliments d'usage ; il lui fait part ensuite du message par lequel Agramant demande son secours. S'il ne se hâte, le prince perdra la vie ou la liberté. Ne s'expose-t-il pas à un éternel déshonneur en l'abandonnant dans ce péril extrême, au moment où il réclame l'appui de tous ses paladins? Bradamante ne peut le blâmer, car l'honneur de son époux ne doit pas avoir la moindre souillure ; une faute le rendrait indigne de celle qui est un modèle de droiture, de loyauté, de vertu. Si Roger désire conserver une renommée intacte, s'il veut immortaliser son nom, il doit plus que jamais songer à sa gloire et lui offrir un pur hommage. Quand ils seront époux, ils ne formeront plus qu'une seule âme unie en deux corps.

Il renouvelle à Bradamante la promesse si souvent jurée qu'après la délivrance des Sarrasins, et s'il échappe au trépas, il reviendra embrasser la foi ; il la demandera pour épouse à son père, à Renaud, à tous ses parents. « Je t'implore pour que tu m'accordes seulement la permission de délivrer le camp, afin qu'on ne puisse pas m'accuser de trahison. Ne dira-t-on pas : Tant que la fortune se montra favorable au roi des Africains, Roger resta près de lui ! Maintenant il unit sa bannière aux drapeaux victorieux ! Quinze ou vingt jours me suffiront. Les Sarrasins délivrés, je pourrai sans honte abandonner leurs étendards. Accorde-moi ce court délai pour que je puisse te consacrer le reste d'une vie honorée. » Je ne saurais répéter fidèlement une foule d'autres pensées dont sa lettre est remplie. Quand elle est terminée, il la cachette et la place dans son sein, avec l'espoir que le jour suivant il pourra l'envoyer secrètement à Bradamante. Alors il ferme doucement ses paupières, et le sommeil secoue sur lui ses pavots trempés dans l'onde du Léthé. Il dort jusqu'à l'heure où l'on voit errer dans l'orient les nuées blanches et roses qui semblent parsemées de fleurs. Bientôt Phébus s'élance de son palais brillant, et les oiseaux cachés sous les feuillages saluent le retour de l'aurore. Aldigier, voulant servir de guide à ses hôtes, se lève le premier ; il brûle de partir et d'empêcher que ses frères ne tombent aux mains du féroce Bertolas. Les paladins, à sa voix, sont bientôt hors de leurs lits. Roger, à peine revêtu de son armure, s'éloigne avec les deux cousins, qu'il veut en vain détourner de l'accompagner. Ils sont inébranlables comme des rochers ; l'honneur et l'amitié qu'ils portent à Maugis et à Vivian les retiennent. Tous trois arrivent dans l'endroit où les deux frères doivent être échangés. Plusieurs mulets sont chargés des richesses qui seront le prix de leur liberté. C'est une vaste plaine brûlée par le soleil. On n'y voit ni myrtes, ni lauriers, ni frênes, ni sapins, ni cyprès ; des bruyères desséchées couvrent le sol aride et inculte.

Ils s'arrêtent au milieu d'un sentier qui traverse la plaine, et rencontrent un chevalier couvert d'armes dorées, dont le bouclier porte, sur un champ de sinople, le rare et bel oiseau qui vit plus d'un siècle et renait de ses cendres. Mais, seigneur, il est temps que je m'arrête ; j'ai besoin de prendre quelques instants de repos.

CHANT XXVI

Maugis explique le sens des figures gravées sur le marbre d'une fontaine; survient Mandricard, et il engage avec le roi d'Alger un combat long et terrible. — Roger se présente aussi avec un grand désir de combattre; il les provoque tous les deux. Mais Doralice lance son palefroi, et tous les chevaliers se précipitent sur ses pas.

it-on jamais, dans les anciens temps, les femmes préférer les richesses à la vertu? De nos jours, au contraire, on en trouve peu qui n'obéissent pas à l'intérêt. Que celles du moins dont l'âme noble et pure repousse les exemples d'avarice soient heureuses et respectées pendant leur vie, et honorées après leur mort! L'intrépide Bradamante est digne d'une éternelle mémoire; elle aima Roger pour sa vertu, son courage, sa courtoisie, et non pour ses grandeurs et ses richesses. Digne de l'amour d'un si vaillant chevalier, elle mérite qu'il accomplisse pour elle des exploits que les siècles à venir trouveront merveilleux.

J'ai dit plus haut que Roger, suivi des deux guerriers de la race de Clermont, Richardet et Aldigier, était parti dans l'espoir de délivrer Maugis et son frère. Je vous ai parlé de la rencontre qu'ils ont faite d'un chevalier à la mine fière, dont le bouclier porte l'image de l'oiseau toujours unique sur la terre, et qui renaît de ses cendres. A la vue des paladins, ce chevalier eut envie d'essayer si leur courage répondait à leur air martial. « Quel est, s'écria-t-il, celui de vous qui désire éprouver sa valeur à la lance ou à l'épée, jusqu'à ce que l'un des deux, ferme sur son coursier, ait fait vider les arçons à l'autre? — Nous accepterions ton défi, répondit Aldigier, nous croiserions le fer et romprions une lance, si nous n'étions retenus par le désir de mener à fin une entreprise dont tu pourras être témoin. C'est à peine si nous avons le loisir de te parler, car nous attendons en ces lieux six cents hommes, et peut-être plus; nous devons les attaquer et leur en-

lever deux de nos proches qu'ils conduisent ici. » Il termine en exposant les motifs qui l'ont déterminé à s'unir aux autres paladins. « Votre raison est si bonne, réplique le chevalier, que je vous tiens pour des guerriers sans égaux en courage. Je désirais rompre une ou deux lances afin de juger de votre valeur ; mais il me suffit de la voir briller dans une si noble occasion. Souffrez donc que je joigne aux vôtres mon casque et mon bouclier ; j'espère vous prouver que je ne suis pas indigne de votre estime. »

Je pense qu'on désire savoir le nom de ce chevalier jaloux de courir les hasards d'une telle entreprise. C'est une guerrière (car il faut lui rendre son véritable titre) ; elle se nomme Marphise ; c'est elle qui força le malheureux Zerbin à suivre la vieille et scélérate Gabrine. Les deux chevaliers de Clermont et Roger acceptent avec joie l'offre de Marphise, sans se douter que c'est une jeune et belle fille. Bientôt Aldigier montre à ses compagnons une bannière déployée, autour de laquelle se groupent des hommes armés. Lorsqu'ils furent plus près, on reconnut à leurs insignes guerriers que c'étaient des Sarrasins. Au milieu on apercevait liés, sur de mauvais chevaux, Maugis et Vivian, qui devaient être échangés contre de l'or. « Les voici ! s'écrie Marphise : qu'attendons-nous pour commencer la fête ? — Tous les conviés ne sont point encore arrivés, réplique Roger, et les meilleurs manquent ; mais ils ne peuvent tarder longtemps. Préparons-leur une danse générale, et faisons de notre mieux pour qu'elle soit solennelle. » Il achevait ces mots, lorsque parurent les Mayençais. Ainsi la fête allait commencer. Ceux-ci amenaient des mulets chargés d'or, de vêtements et d'objets précieux. Les Sarrasins conduisaient, au milieu des lances, des épées et des arbalètes, les deux frères livrés à la douleur, en écoutant les discours impitoyables de Bertolas, leur ennemi. A la vue de ce traître, le fils de Beuves et celui d'Aimon ne peuvent contenir leur furie ; ils se précipitent sur lui la lance en arrêt ; le fer de l'un lui perce la poitrine, l'autre traverse ses deux joues. Puissent tous les méchants trouver un châtiment semblable !

Aussitôt, sans attendre le signal des trompettes, Marphise et Roger s'élancent. L'arme de la guerrière ne se brise qu'après avoir immolé trois ennemis. Roger frappe le chef des païens, qu'il juge plus digne de ses coups. Deux autres, atteints au même instant, l'accompagnent au sombre empire. Cette soudaine attaque cause dans les deux partis une erreur qui contribue à leur perte. Les Mayençais se croient trahis par les Sarrasins, qui, de leur côté, les accusent de perfidie. Aussitôt ils se chargent avec fureur ; des deux côtés commence un carnage horrible. Roger se précipite au milieu des Sarrasins et taille en pièces, tantôt dix, tantôt vingt guerriers. Marphise en immole un pareil nombre. Les épées formidables tranchent ceux qu'elles atteignent ; tous roulent aux pieds de leurs chevaux. Les casques et les cuirasses résistent moins que le bois desséché d'une forêt ne résiste à l'action des flammes. On vous a parlé des combats que se livrent les abeilles au milieu des airs, peut-être les avez-vous vus. Si l'hirondelle affamée les aperçoit, bientôt elle les disperse, les tue et les avale. Il en est de même de Marphise et de Roger au milieu des Sarrasins. Richardet et son cousin ne

quittent pas une troupe pour attaquer l'autre. Négligeant les Sarrasins, ils assouvissent leur furie sur les traîtres Mayençais. Naturellement brave et terrible, le frère de Renaud sent augmenter sa force par la haine qu'il porte à la race de Clermont, et cette haine inspire également le bâtard de Beuves. Plein de courroux, il frappe sans relâche avec son épée les casques, qu'il brise comme des coquilles d'œufs. Mais, sous les yeux de Marphise et de Roger, la fleur des paladins, qui n'eût montré l'audace et le courage d'Hector? La guerrière, en combattant, voit et admire les exploits de ses amis. Les prodigieux faits d'armes de Roger excitent sa surprise. On dirait Mars lui-même descendu du cinquième ciel. Elle ne peut sans étonnement voir Balisarde trancher comme du carton les casques et les plus fortes armures, pourfendre un cavalier et le jeter, divisé en deux parts, sur l'herbe de la prairie. Souvent le même coup tue l'homme et le coursier. La redoutable épée fait voler les têtes, coupe en deux, à la hauteur des hanches, ceux qu'elle touche. D'un seul revers elle tue cinq ennemis et même un plus grand nombre. Je pourrais en dire davantage, si je ne craignais d'être accusé de mensonge ; je préfère rester au-dessous de la vérité. Turpin, sûr de sa bonne foi, s'inquiète peu qu'on croie ou non ses récits, et il raconte de Roger des choses si merveilleuses, que vous seriez incrédules si je vous les répétais. Marphise, de son côté, semble un tison dévorant, et chaque ennemi un morceau de glace. Tandis qu'elle admire Roger, le héros contemple ses exploits : elle le compare au dieu de la guerre ; il l'eût comparée à Bellone s'il eût deviné le sexe que cachait son armure. Rivalité fatale pour les ennemis, dont la chair et les os servent à essayer la force de leurs coups. L'audace et la vaillance des deux champions eût suffi pour mettre en fuite Mayençais et Sarrasins, qui tirent meilleur parti de leurs jambes que de leurs bras. Heureux ceux dont les coursiers sont légers et rapides, car il ne s'agit pas ici d'aller l'amble ou le trot ! Malheur à celui qui se voit forcé de combattre à pied ! Bientôt tous ont fui ; les vainqueurs restent maîtres

du champ de bataille et du butin. Les Maures fuient d'un côté, les Mayençais de l'autre, abandonnant les équipages et les captifs. Pleins de joie,

Marphise et ses amis courent délier Maugis et Vivian. Les écuyers s'emparent des mulets qu'il déchargent ; ils trouvent une grande quantité de vases d'argent, des vêtements de femmes richement façonnés, des tapisseries de Flandre tissues d'or et de soie, et destinées au palais d'un roi ; enfin une foule d'objets precieux, des vivres et des vins exquis.

Les quatre paladins, ayant ôté leurs casques, s'aperçoivent, aux longs cheveux et à la beauté de Marphise, que leur sauveur est une jeune fille. Ils la comblent de marques de respect, et la supplient de ne point leur cacher le nom qu'elle rend si glorieux. La guerrière répond à leur désir avec sa courtoisie accoutumée. Ils ne peuvent se lasser de l'admirer en se rappelant les exploits dont ils ont été témoins. Marphise ne regarde que Roger et ne parle qu'à lui seul. Les serviteurs leur annoncent qu'un repas est préparé et les attend sur les bords d'une fontaine, protégée par une colline contre les ardeurs du soleil. Cette fontaine entourée d'un marbre brillant, poli et plus blanc que le lait, est une des quatre fondées en France par Merlin ; il la décora de figures formées avec un art merveilleux. On eût dit qu'elles étaient vivantes si la voix ne leur eût manqué. On y voit un monstre qui paraît sortir d'une forêt ; son aspect est horrible, son regard perçant et farouche ; il a la tête et les dents du loup affamé de carnage, les oreilles d'un âne, les griffes d'un lion et le reste du corps d'un renard. Il a parcouru la France, l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, toute l'Europe, l'Asie et l'univers entier. De tous côtés il a moissonné les têtes les plus humbles comme les plus altières ; il semble même s'attaquer aux rois, aux princes, aux barons et aux seigneurs. Rome surtout a souffert de ses ravages ; il a renversé les papes, les cardinaux, souillé scandaleusement le siége de saint Pierre et profané la loi. Devant cette bête redoutable tombent les murs et les remparts ; il n'est point de cité, de forteresse, de château capables de lui résister. Le peuple lui rend les honneurs divins, et la foule prosternée l'adore. On dirait qu'il tient en ses mains les clefs des cieux et celles du sombre abîme. Contre lui semble lutter un chevalier couronné du laurier impérial, accompagné de trois jeunes hommes dont les habits sont brodés de fleurs de lis d'or. Un lion paré des mêmes insignes marche avec eux contre le monstre. Leurs noms sont écrits sur leurs têtes ou sur leurs vêtements Ce chevalier, dont l'épée pénètre jusqu'à la garde dans les entrailles de la bête, est François Ier, roi de France ; Maximilien d'Autriche est à ses côtés. L'empereur Charles-Quint a plongé sa lance dans la gorge du terrible animal, et la flèche d'Henri VIII, roi d'Angleterre, lui a percé la poitrine. Sur le dos du lion on lit : « Léon X. » Ses dents tiennent les oreilles du monstre ; il l'épuise par des secousses si violentes, que les autres chevaliers peuvent s'approcher et lui porter des coups mortels. L'univers paraît alors délivré, et plusieurs hommes illustres viennent expier leurs erreurs au même endroit où le monstre a perdu la vie. Marphise et ses compagnons désirent vivement savoir le nom des vainqueurs de l'animal qui épouvanta la terre ; ils se demandent les uns aux autres qu'elle peut être cette histoire. Vivian se tourne vers Maugis : « C'est à toi, lui dit-il, qu'il appartient de nous la raconter,

car tu ne l'ignores sans doute pas. Quels sont ces guerriers dont les lances, les flèches et les glaives ont renversé cette bête formidable?

— Les auteurs, répond Maugis, n'ont pu connaître encore cette histoire. Vous saurez que les hommes dont les noms sont gravés sur ce marbre n'ont point vu le jour, mais ils feront la gloire et l'honneur du monde quand six siècles se seront écoulés. Merlin, le sage enchanteur de la Grande-Bretagne, construisit cette fontaine sous le règne d'Arthus; il n'y fit ciseler que les événements futurs, digne objet d'admiration de l'univers. Cette bête horrible s'élança des profondeurs de l'abîme lorsque les hommes commencèrent à poser des bornes aux champs, à se servir de mesures et de poids et à écrire leurs engagements. Ces usages ne se propagèrent point dans le monde entier, et plusieurs nations les repoussèrent; maintenant ils exercent partout leur empire et soumettent le vulgaire. Ce monstre n'a point cessé de grandir; il sera le plus puissant et le plus horrible de ceux qu'ait vus l'univers. Le redoutable Python n'avait pas la moitié de sa taille et ne l'égalait ni en cruauté ni en laideur. Il infestera tous les pays, et vous ne voyez qu'une faible image de son abominable fureur. Enfin les clameurs des populations s'élèveront contre lui; les princes dont vous avez les noms viendront en aide à l'humanité. Tous jetteront un éclat pareil à celui du rubis. Mais le plus terrible de tous sera François Ier, sans égal en puissance et en valeur.

Par ses vertus et sa royale magnificence il effacera le souvenir des plus brillantes renommées, de la même manière que toutes les clartés pâlissent devant l'éclat du soleil. Dès la première année de son règne, et avant que sa couronne soit bien affermie, il franchira les Alpes, dont il forcera les passages défendus par de vaillants guerriers. Il lavera les outrages que les armes de France auront souffertes de peuples entraînés, par une fureur insensée, loin de leurs pâturages et de leurs troupeaux. Entouré de l'élite de

ses chevaliers, il descendra dans les riches plaines de la Lombardie, où l'orgueil des Helvétiens recevra un châtiment si terrible qu'ils n'oseront plus désormais relever leurs fronts farouches. Puis, à la honte de Rome, de l'Espagne et de Florence, il s'emparera d'une cité réputée jusqu'alors inexpugnable. Le glaive qui pourfendit le monstre corrupteur des nations le rendra invincible. Devant lui fuiront les étendards et les escadrons; les fossés, les remparts, les murailles les plus épaisses ne protégeront pas les cités. Doué de toutes les vertus qui font les grands capitaines, à l'âme courageuse de César il joindra la prudence du vainqueur de Cannes et du Thrasymène; il aura comme Alexandre la fortune toujours favorable; et, sans la fortune, les desseins les mieux conçus ne sont que fumée. Nul autre souverain ne l'égalera en générosité. »

Tel est le récit de Maugis. Il inspire à ceux qui l'écoutent le désir de connaître la destinée des héros dont l'appui facilitera le triomphe du roi de France; ils lisent d'abord le nom et l'éloge de ce Bernard qui rendra Bibienna aussi célèbre que Sienne et Florence. Mais les plus hardis de tous sont Sigismond de Gonzague, Salviati, Louis d'Aragon. François de Gonzague et son fils Frédéric marchent sur leurs traces. A ses côtés on voit son beau-frère et son gendre, les ducs d'Urbin et de Ferrare. Fils de l'un de ces princes, Guidobalde est digne de son père et de tant de héros. Animés d'une même fureur, Ottobon de Fiesque et Sinibalde unissent leurs efforts. La flèche de Louis de Gazole a percé le cou du monstre; son arc est un présent de Phébus et son glaive un don de Mars. Deux Hercule, deux Hippolyte d'Este, un autre Hercule, un autre Hippolyte de Gonzague, un quatrième Hippolyte de Médicis, poursuivent l'animal et le terrassent. Julien ne se laisse point surpasser par son fils, ni Ferdinand par son frère. André Doria et François Sforce sont également prompts à frapper. Les deux guerriers, qui portent sur leurs boucliers l'image de Typhée écrasé sous un gros rocher qu'embrassent les replis de sa queue, sont des chevaliers de la noble et généreuse maison d'Avalos. Nul assaillant ne serre le monstre de plus près. L'un est l'invincible François Pescaire, l'autre se nomme Alphonse Du Guast. Je n'oublierai point Gonzalve de Cordoue, la gloire de l'Espagne, si justement célébré par Maugis; peu de héros peuvent lui être comparés. Guillaume de Montferrat est parmi les ennemis de la bête horrible; mais leur nombre paraît restreint quand on songe à ses affreux ravages.

Assis sous l'ombrage, ou couchés mollement sur de riches tapis au bord de la fontaine, Marphise et les chevaliers écoutent ces agréables histoires et laissent passer la chaleur du jour. Maugis et Vivian, revêtus de leurs armures, veillent près de leurs compagnons; soudain ils voient une damoiselle seule qui accourt vers eux. C'est Hippalque, à qui Rodomont enleva Frontin. Longtemps elle a suivi ce roi farouche, tantôt en implorant sa pitié, parfois en lui adressant des injures. Desespérant de le fléchir, elle revient sur ses pas, car elle compte retrouver Roger à Aigremont. Elle a su, je ne pourrais dire comment, que le paladin s'y rend avec Richardet. Hippalque connaît le pays; elle s'est dirigée vers la fontaine, et voit Roger en la com-

pagnie de Marphise et des autres chevaliers. Messagère prudente et rusée, Hippalque ne s'adresse point d'abord à celui que chérit Bradamante, mais

elle s'approche de Richardet; celui-ci demande ce qui l'amène. Les yeux encore rouges, tant elle a versé de pleurs, elle répond en soupirant, mais assez haut pour être entendue de Roger : « Votre sœur m'avait confié Frontin, superbe cheval qu'elle aime; et déjà j'avais fait plus de trente milles dans la direction de Marseille, où je devais attendre la prochaine arrivée de Bradamante, lorsqu'un Sarrasin féroce m'a pris le coursier. Pouvais-je craindre qu'un mortel fût assez audacieux pour faire cet outrage à la sœur de Renaud? Pendant deux jours j'ai cherché à fléchir ce larron; mes prières et mes menaces ont été vaines. Après l'avoir accablé d'injures et de malédictions, je l'ai quitté tout près de ces lieux; il lutte contre un chevalier qui, je n'en doute pas, m'aura bientôt vengée. »

Sans écouter la fin de ce discours, l'impatient Roger se lève soudain, vole vers Richardet et lui demande, comme une grâce et comme le prix du service qu'il lui a rendu, de pouvoir aller seul avec Hippalque à l'endroit où se trouve cet audacieux ravisseur. Quoiqu'il en coûte beaucoup au jeune homme de laisser à un autre le soin de sa vengeance, il se rend au désir de Roger, qui s'éloigne aussitôt après avoir salué les paladins émerveillés de son admirable valeur.

Hippalque ne tarde pas à dire à Roger qu'elle lui est envoyée par sa maîtresse; elle lui dit l'objet de sa mission et les vœux de Bradamante. Elle a montré quelque réserve, à cause de Richardet; elle ajoute que le Sarrasin s'est écrié d'une voix altière et menaçante : « Puisque c'est le cheval de Roger, je l'enlève avec plus de plaisir encore; s'il veut me le reprendre, dis-lui que je ne chercherai point à l'éviter : je m'appelle Rodomont; l'uni-

vers retentit du bruit de mes exploits. » A ces mots, la colère se peint sur les traits de Roger, dont le cœur bat avec force. Il aime Frontin, et le soin qu'en eut Bradamante le rend plus cher à ses yeux ; puis la violence de Rodomont et ses outrages lui persuadent qu'il faut lui arracher Frontin ou perdre l'honneur. Hippalque le guide et marche avec rapidité, tant elle brûle du désir de le mettre en présence de Rodomont. Bientôt la route se partage en deux ; l'une conduit au sommet de la colline, l'autre traverse la plaine ; toutes deux aboutissent au vallon où la jeune fille quitta le Sarrasin. Le chemin de la montagne est moins long, mais aussi plus rude ; celui de la plaine est plus facile. Dans son ardeur Hippalque, qui veut retrouver Frontin, choisit celui de la colline En ce moment le roi d'Alger, Mandricard et leurs compagnons traversent la plaine, et Roger ne les rencontre pas. Vous savez qu'ils ont suspendu leur combat pour aller au secours d'Agramant ; Doralice, cause de la querelle, les accompagne. Écoutez la suite de cette aventure. Ils sont arrivés près de la fontaine où se reposent tranquillement Marphise, Richardet, Aldigier et ses deux frères. La guerrière, cédant aux instances de ses compagnons, a revêtu des habits de femme trouvés parmi ceux que les Mayençais apportaient à Lanfuse. Contre son usage, elle a quitté sa cuirasse et les autres pièces de son armure, pour se montrer aux paladins avec tous ses charmes. Le Tartare la voit et compte l'enlever aisément les armes à la main ; il se propose de l'offrir à Rodomont pour le consoler de la privation de Doralice. Comme si un amant pouvait ainsi changer et vendre sa dame ! comme si une passion nouvelle pouvait consoler de la perte d'une amante chérie !

Jaloux de livrer au roi de Sarse une jolie maîtresse en échange de la sienne, Mandricard se prépare à conquérir Marphise, qu'il trouve belle et digne de plaire ; il pense que Rodomont brûlera soudain pour elle des feux qu'il ressentit pour Doralice. Plein de cette idée, il défie au combat les chevaliers qui entourent cette dame. Maugis et Vivian, les seuls qui soient armés, se lèvent pour repousser l'attaque des deux inconnus. Rodomont, plein d'un autre désir, ne s'apprête point à combattre, et Mandricard seul les défie. Vivian met sa lance en arrêt et se montre le premier. Le Tartare fond sur lui avec son impétuosité et sa furie ordinaires. Tous les deux se frappent à l'endroit le plus dangereux. Vivian atteint son ennemi à la visière ; mais, loin de plier, Mandricard n'est même pas ébranlé. Sa forte lance brise comme un verre fragile le bouclier de Vivian, qui vide les arçons et roule au milieu des fleurs de la verte prairie. Maugis se prépare à venger son frère, et ne tarde point à partager sa défaite. Aldigier, plus prompt que Richardet à se couvrir de ses armes, défie Mandricard et se jette sur lui. Le fer frappe le casque un peu au-dessous de la visière ; la lance vole brisée en quatre éclats ; faible atteinte pour Mandricard, dont la lance traverse comme une écorce légère la cuirasse et l'écu d'Aldigier. Le fer cruel pénètre dans l'épaule : le blessé chancelle et tombe sur l'herbe. Son sang rougit la cotte de mailles, et son visage est couvert de pâleur. Richardet se présente alors. A sa mine altière on reconnaît un digne paladin

de France ; il l'eût sans doute justifié, ce titre, d'une manière éclatante aux yeux du barbare ; mais son cheval glisse, s'abat, et le héros ne peut parvenir à se dégager. Comme il ne reste plus de chevalier pour soutenir la lutte, Mandricard se croit maître de la dame, prix de la victoire ; et, s'approchant de la fontaine ; « Jeune fille, dit-il, vous êtes à moi, car tous vos défenseurs ont succombé ; vous ne pouvez maintenant vous soustraire aux lois du vainqueur. — Tu te trompes, réplique fièrement la guerrière ; tes prétentions seraient assez fondées si j'avais eu pour maître un de ces chevaliers renversés par ton bras ; mais je ne dépends de personne, et c'est moi qu'il faut vaincre pour disposer de moi. Je sais porter la lance et le bouclier, et plus d'un chevalier est tombé sous mes coups. Qu'on me donne mes armes et mon palefroi ! » Les écuyers obéissent : elle se débarrasse de ses vêtements de femme. On peut admirer la grâce de sa taille et l'élégance de ses formes. Si ce n'était son visage, on croirait voir le dieu Mars ! Couverte de son armure, elle ceint sa forte épée et saute légèrement sur son cheval ; trois fois elle le pousse et le fait caracoler à gauche, à droite ; puis, défiant le Tartare, elle met sa lance en arrêt. Telle on vit Penthésilée combattre Achille de Thessalie dans les campagnes de Troie. Au premier choc les lances se brisent comme du verre, et les deux adversaires ne sont pas même ébranlés. Marphise, pour combattre de plus près, revient impétueusement sur Mandricard l'épée à la main. En la voyant immobile sur les arçons, le Tartare blasphème contre le Ciel et les éléments. Marphise de son côté s'irrite, car le bouclier du Tartare est intact. L'un et l'autre se portent inutilement des coups terribles. Les armes sont enchantées, et cela ne fut jamais plus nécessaire. Les mailles des hauberts sont à l'épreuve des lances et des épées. Le combat pouvait durer jusqu'à la prochaine aurore, si Rodomont, pour l'interrompre, ne se fût jeté entre les deux adversaires. Il reproche à Mandricard les malheurs dont il sera cause. « Si tu as envie de te battre, lui dit-il, mieux vaut vider notre propre querelle. Nous n'avons suspendu notre lutte que pour aller plus promptement secourir le roi d'Afrique ; et nous nous sommes promis de ne rien entreprendre avant d'avoir accompli ce devoir. » Puis, s'adressant à Marphise, il lui annonce qu'Agramant a envoyé un messager pour demander leur assistance. Rodomont la prie de renoncer à ce combat, ou du moins de le suspendre ; il la conjure d'unir ses efforts aux leurs pour la défense du fils de Trojan. Il ajoute que son nom acquerra ainsi plus de gloire que par la fin d'une lutte ignorée qui pourrait causer la ruine d'un généreux dessein. » Marphise, que l'ardent désir de se mesurer avec les paladins de Charles amène du fond de l'Orient, se décide à partir pour sauver Agramant, dont elle apprend les revers.

Cependant Roger avait vainement suivi Hilppalque par la route de la montagne ; et, en arrivant au lieu du combat, il trouva que Rodomont en était parti par un autre chemin. Pensant qu'il ne pouvait être loin et qu'il avait pris la route qui conduisait droit à la fontaine, il la reprit en suivant les traces fraîches dont elle était marquée. Il pria Hippalque de retourner à Mon-

tauban, qui n'était distant que d'une journée, et d'assurer Bradamante qu'il comptait reprendre bientôt Frontin, et qu'il lui donnerait sur-le-champ de ses nouvelles. Il remit à la fidèle messagère la lettre qu'il avait écrite dans le château d'Aigremont, et qu'il avait toujours portée depuis dans son sein.

Il la conjura de plus de l'excuser auprès de Bradamante, il lui dit mille choses tendres pour celle qu'il adorait, et croyait toujours n'en dire pas assez. Hippalque n'en oublia rien; et, prenant enfin congé de lui, son palefroi la porta dès le même soir à Montauban.

Roger, suivant en diligence les traces fraîches de Rodomont, ne put le joindre qu'auprès de la fontaine, où bientôt il reconnut que Mandricard était avec lui. Les deux Sarrasins s'étaient promis mutuellement que ni l'un ni l'autre ne s'attaqueraient, ni pendant la route, ni avant d'avoir délivré le camp d'Agramant. Roger en arrivant reconnut Frontin, et par conséquent quel était l'ennemi qu'il avait à combattre. Sur-le-champ il couche sa lance en arrêt, et défie Rodomont, qui en cette circonstance surpassa Job en patience, puisqu'il prit sur son orgueilleux courage de refuser un combat, quoiqu'il eût coutume d'être toujours le premier à le provoquer. Ce fut la première et la dernière fois de sa vie qu'on lui vit faire un pareil refus; mais dans ce moment il n'était occupé que du secours qu'il croyait devoir au fils de Trojan, et, quand il eût cru la défaite de Roger aussi facile que celle d'un lièvre saisi dans les griffes d'un léopard, il ne pouvait y sacrifier le temps de porter un ou deux coups d'épée. Ajoutez à cela qu'il se voyait attaqué par Roger, auquel il avait enlevé Frontin, et que c'était le chevalier de toute la terre contre lequel il avait le plus de désir de se mesurer, comme étant celui qui jouissai de la plus haute renommée.

Cependant le désir de secourir le camp assiégé lui fit refuser le défi d'un chevalier qu'en tout autre temps il eût été défier lui-même jusqu'aux extrémités de la terre; mais en ce moment Achille lui-même l'eût vainement défié, tant sa fureur ordinaire était alors assoupie en son âme. Il rend compte tranquillement à Roger des raisons qui le déterminent à refuser son défi, le priant de se rendre lui-même à celles qui doivent le porter à soutenir aussi la même querelle. Il l'assure du reste qu'il sera toujours prêt à terminer celle qu'ils ont ensemble, dès que l'armée sarrasine sera délivrée. « Songez enfin, lui dit-il, que le premier devoir d'un brave et honnête chevalier, c'est de servir son maître par préférence même à ses plus vifs ressentiments. — Il m'est très-indifférent, lui répondit Roger, de différer notre combat jusqu'à ce que l'armée chrétienne soit dispersée, pourvu qu'à l'instant même tu me rendes Frontin. Réfléchis, toi qui passes pour être brave, que l'action d'enlever mon cheval des mains d'une femme incapable de le défendre est aussi basse qu'elle est injuste. Tu voudrais, dis-tu, que j'attendisse que nous fussions près d'Agramant pour finir cette affaire : ne l'espère pas, ne crois pas que je t'accorde seulement une trêve d'une heure, si tu ne me rends pas sur-le-champ mon cheval. »

Tandis que Roger presse Rodomont de lui livrer ou Frontin, ou le combat auquel il le défie, une autre querelle s'élève encore, et Mandricard s'avance avec un air menaçant en voyant l'aigle que Roger porte sur son bouclier. Cette aigle blanche sur un fond d'azur appartenait bien légitimement à Roger, qui descendait d'Hector; mais Mandricard l'ignorait. Depuis qu'il avait fait la conquête des armes de ce héros troyen, il portait également sur son bouclier l'oiseau qui enleva Ganymède sur le mont Ida, et il ne voulait pas souffrir qu'un autre que lui le portât. Je ne doute pas que vous ne sachiez comment ces belles armes étaient tombées au pouvoir de Mandricard, et comment la fée Falérine avait été forcée de les lui laisser enlever.

Mandricard et Roger en étaient déjà venus aux mains pour le même sujet, et je ne vous dirai pas qu'elle fut la raison qui les força de se séparer. La querelle était restée indécise ; ils ne s'étaient pas rencontrés depuis ce moment, et l'orgueilleux Mandricard, en voyant cette aigle, ne retenait plus ses cris et ses injures. « Téméraire, dit-il à Roger, je te défie au combat. Quoi! peux-tu donc oser encore porter mes armes? Ne te souvient-il plus du jour où je te l'ai défendu? Mais n'espère plus que je t'épargne ; il faut que tu payes cher ta folie, puisque mes menaces n'ont pu t'en corriger, et tu vas voir qu'il eût bien mieux valu m'obéir que de t'exposer follement à ma vengeance. » Ainsi que le bois sec et déjà bien échauffé s'embrase au souffle le plus léger, de même le courroux de Roger s'enflamme dès la première menace que Mandricard ose lui faire. « Quoi ! lui dit-il, tu crois donc ici me gouverner à ta volonté, parce que tu me vois engagé dans une autre querelle? Mais apprends que je suis bon pour les soutenir toutes deux également, en me faisant rendre mon cheval et en t'arrachant les armes d'Hector. Il n'y a pas longtemps que nous nous sommes battus pour le même sujet ; mais alors ce fut moi qui t'épargnai lorsque je m'aperçus que tu

n'avais point d'épée. Je vais te prouver aujourd'hui que cette aigle blanche te sera fatale : apprends que j'ai droit de la porter, et que mes pères l'ont toujours portée de même depuis la mort du héros dont je descends, et dont tu n'as pu qu'usurper les armes. — C'est toi-même qui les usurpes, » s'écria Mandricard en fureur, en tirant aussitôt la fameuse Durandal, que Roland, dans son accès de folie, avait abandonnée dans la forêt.

Roger, qui ne manquait jamais à prouver sa générosité, laissa tomber sa lance dès qu'il vit son ennemi l'épée à la main; et, tirant Balisarde, il embrassa son écu; mais Rodomont et Marphise se jetèrent aussitôt entre eux deux pour les séparer; il leur représentèrent avec force que ce moment n'était point celui d'en venir aux mains. Rodomont surtout était fort irrité de voir que Mandricard venait de manquer deux fois de suite au traité qu'ils avaient fait ensemble : la première, lorsqu'il avait pu croire qu'il ferait la conquête de Marphise; la seconde, lorsqu'il voulait empêcher Roger de porter sa devise. Blessé d'ailleurs du peu d'intérêt que le Tartare paraissait prendre au fils de Trojan : « Arrête, lui dit-il; et, puisque tu manques à la parole que tu m'as donnée, terminons d'abord notre combat, la querelle que nous avons ensemble étant la plus ancienne et la plus forte; ce n'est que sous cette condition que j'ai fait une trêve avec toi. Je ferai raison ensuite à Roger au sujet du cheval qu'il me demande; et toi, si tu conserves la vie, tu pourras la lui faire sur la devise de ton bouclier : mais j'espère te donner assez d'occupation pour que tu n'en puisses plus donner à Roger. — Tu te trompes bien, lui répondit Mandricard; c'est moi qui t'occuperai plus que tu ne voudras, et qui ferai couler ta sueur avec ton sang. La force et la vigueur me manquent moins que l'eau ne manque dans une source vive; il m'en restera plus qu'il ne faut pour faire raison, non-seulement à Roger, à plus de mille autres encore, mais au monde entier même, dès qu'on osera me tenir tête. »

La colère et les menaces allaient en augmentant des deux côtés. Mandricard, comme un furieux, insultait, défiait tout à la fois Rodomont et Roger : celui-ci, ne sachant pas supporter une injure, ne voulait rien entendre de tout ce qui pouvait ménager un accord. Marphise allait vainement de l'un à l'autre de ces trois guerriers, et s'efforçait en vain de les calmer.

Marphise en ce moment ressemblait au laboureur dont les prés et les guérets ne sont défendus des eaux enflées d'un fleuve que par une digue élevée à force de bras. Si pendant un grand orage il voit les eaux agitées percer cette digue et s'ouvrir une voie pour détruire ses foins et ses moissons, il vole, il travaille à réparer cette brèche; mais souvent, pendant qu'il se consume en vains efforts, son œil consterné voit la masse pesante des eaux s'en ouvrir une autre; il est enfin obligé de se retirer lui-même, d'abandonner ses champs détrempés par les eaux qui les envahissent de tous côtés. Roger, Rodomont, Mandricard, animés de la même fureur, n'écoutent plus Marphise : au moment où son bras retient l'un des trois, les deux autres lèvent leurs épées pour se charger; elle court, elle empêche l'un de ceux-ci de joindre son ennemi, les deux autres courent aussitôt l'un contre

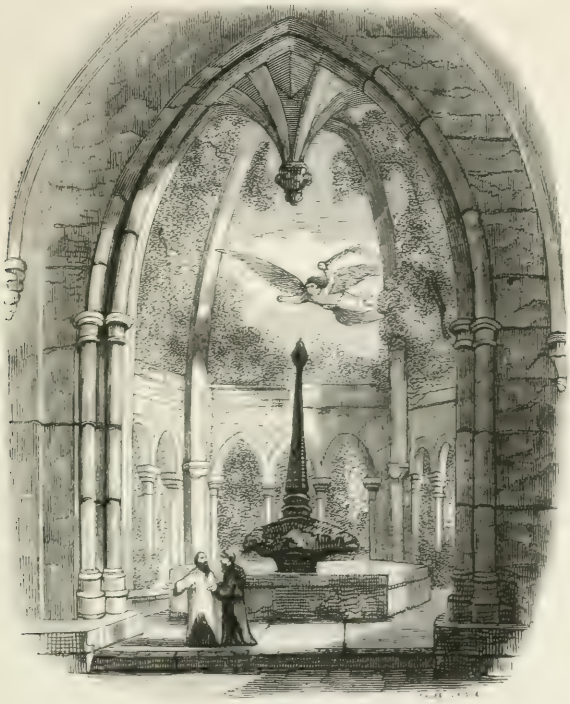
l'autre. Épuisée de parler et de retenir ces trois furieux, Marphise parvient enfin à s'en faire écouter un moment. « Seigneurs, leur dit-elle, écoutez enfin un bon conseil : différez à vider vos querelles jusqu'à ce que le fils de Trojan soit hors de péril ; et, si vous résistez à la justice de ce que je vous demande, je vous déclare que je reprends sur-le-champ mon combat avec Mandricard ; et je veux voir enfin s'il est capable de me conquérir par la force des armes, comme il s'en est vanté. Mais, croyez-moi, rendez-vous à la sagesse du parti que je vous propose, et partons tous les quatre ensemble pour secourir Agramant. — J'y consens, répondit Roger, si Rodomont me rend mon cheval, que je veux sur-le-champ, ou qu'il le défende ; et, je le jure, je périrai sur cette place, ou ce sera monté sur Frontin que je partirai pour me rendre auprès d'Agramant. — Il te sera plus facile de mourir que de le reprendre, dit le fougueux Rodomont. Au reste, je proteste ici que ce sera ta faute si le fils de Trojan n'est pas secouru : pour moi, je me prêtais à l'accord qu'on me proposait ; mais c'est toi qui viens de le rompre. »

Roger fait peu d'attention à ce propos, et pour toute réponse il tire sa redoutable épée. Il se jette sur Rodomont comme un sanglier ; il le heurte avec son bouclier, avec son épaule, et le met dans un tel désordre que de ce premier choc il lui fait perdre un étrier. Mandricard crie à Roger : « Arrête, ou combats contre moi. » A ces mots, plus cruel, plus félon même qu'il ne l'avait jamais paru, il porte un coup furieux sur le casque de Roger.

A ce coup horrible que celui-ci n'a pas dû prévoir, il est forcé de plier la tête jusqu'à l'encolure de son cheval, et il ne peut se relever comme il le voudrait, car Rodomont saisit ce moment pour lui porter un second coup plus violent que le premier. Si le casque de Roger n'eût pas été plus dur que le diamant, il eût eu la tête partagée. Il reste quelques instants couché sur le cou de son cheval, et ses bras étendus abandonnent les rênes et son épée. Le cheval l'emporte au travers de la campagne, et Balisarde reste à terre derrière lui. Marphise, qui, cette journée, vient d'être sa compagne d'armes, est indignée de voir deux chevaliers en attaquer un seul, et lui porter en traître deux coups aussi terribles. Elle accourt le venger, et porte un coup violent à Mandricard sur le haut de son casque.

Rodomont cependant poursuivait sa victoire, et, s'il eût pu joindre Roger au moment où, les bras ouverts, il avait perdu connaissance, Frontin restait pour toujours en sa possession ; mais Richardet et Vivian courent promptement entre deux, et empêchent le Sarrasin de le joindre. Richardet le charge, le met en désordre, et Vivian saisit ce moment de joindre Roger, qui commençait à reprendre ses esprits, et lui présente sa propre épée. Dès que le brave élève d'Atlant, en revenant à lui, se voit armé de cette épée, aussi furieux qu'un lion qui vient d'être enlevé par les cornes d'un taureau, et qui court plus terrible que jamais à la vengeance, il fond sur Rodomont, et porte un coup que le casque de l'impie Nembrod n'eût peut-être pas soutenu sans se rompre, si ce coup eût été porté par Balisarde.

La Discorde, s'applaudissant du succès de son souffle empoisonné, voit avec joie les quatre plus redoutables chevaliers d'Agramant dans une fureur et dans une confusion d'intérêts et de querelles que rien ne peut plus apaiser ni éteindre. Elle appelle l'Orgueil, et lui dit : « Mon frère, tout va bien ; viens avec moi, nous sommes à présent inutiles ici : allons revoir un peu nos bons moines. »



Mais laissons aller ce vilain couple, et retournons à notre cher Roger, qui vient de porter un rude coup sur le front audacieux de Rodomont. Le Sarrasin frappa la croupe de son cheval avec sa tête et la dépouille écailleuse du dragon qui lui couvrait le dos ; trois ou quatre fois on le vit chanceler pour tomber, et son épée pendante lui eût échappé si le cordon qui l'attachait à son bras ne l'eût retenue.

Marphise, pendant ce temps, menait assez mal Mandricard pour mettre le Tartare en sueur et souvent en désordre. Celui-ci faisait sentir aussi la force de ses coups à la guerrière ; mais leurs armes étant également impénétrables, ils ne pouvaient faire couler leur sang. Cependant un accident survenu pendant ce combat rendit le secours de Roger bien utile à la guerrière. En faisant tourner trop brusquement son cheval par un coup de main, le coursier avait glissé sur l'herbe : elle ne put l'empêcher de tomber sur le côté. Dans le moment où, par un coup d'éperon, elle espérait le faire relever, le féroce Tartare la heurta si violemment avec Bride-d'Or, qu'il acheva de

la renverser. Il eût sans doute profité de cet avantage, si Roger, débarrassé de Rodomont, qu'il avait laissé reprenant à peine ses esprits, n'eût pas couru sur le Tartare, auquel il porta de sa nouvelle épée un coup si furieux, qu'il lui aurait fendu la tête par la moitié, s'il eût eu en main Balisarde, ou si Mandricard eût eu un autre armet.

Rodomont cependant revenait à lui dans ce moment ; et, voyant Richardet, il s'élançait pour le punir du secours qu'il venait de donner à Roger ; mais son cousin Maugis, qui s'en aperçut, eut recours à ses enchantements pour le sauver de la furie du roi d'Alger. Quoiqu'il n'eût point alors son livret qui renfermait les invocations les plus terribles, il se souvint de quelques mots suffisants pour se faire obéir par quelques esprits infernaux ; il en soumit un à passer dans le corps du cheval de Doralice, que ce démon anima sur-le-champ de la fureur qui ne cesse jamais de les dévorer. Le très-paisible palefroi, qui portait la fille du roi de Grenade, fit subitement un saut de trente pieds de long et de seize de hauteur; mais cependant il le fit avec un mouvement assez doux pour que Doralice n'en fût pas ébranlée et ne perdit pas la selle. On imagine bien qu'elle dut pousser des cris perçants lorsqu'elle se vit tout à coup en l'air. Cet énorme saut ne fut pas la fin de sa peine : les pieds du palefroi ne touchèrent pas plutôt la terre, que ce diable l'emporta de nouveau, le faisant courir par monts et par vaux, et la pauvre Doralice criant plus fortement que jamais au secours.

Rodomont, qui l'entend, quitte tout autre dessein que celui de la secourir; il vole sur ses pas : Mandricard qui s'en aperçoit, ne s'occupe plus ni de Roger ni de Marphise; il ne voit que sa maîtresse et son rival prêts à s'échapper ensemble de ses mains, et la jalousie le fait voler après eux.

Marphise se relève pendant ce temps, brûlant de se venger de l'affront qu'elle a reçu ; mais Mandricard est déjà trop loin pour qu'elle puisse espérer de le rejoindre. Roger voit avec douleur que ce combat est terminé par l'éloignement des deux Sarrasins ; et, ce qui l'afflige le plus, c'est l'impossibilité où ils sont, Marphise et lui, de rejoindre avec des chevaux ordinaires leurs ennemis, monté sur Frontin et sur Bride-d'Or.

Roger ne veut pas abandonner Frontin à Rodomont, Marphise veut achever de se venger et de punir Mandricard; il leur en coûterait trop à tous deux d'abandonner cette querelle, et tous deux prennent le même parti de suivre leurs ennemis. Ils sont sûr de les trouver dans le camp des Sarrasins, qu'ils doivent défendre contre les assauts que Charlemagne est prêt à lui donner ; ils partent donc, mais Roger n'oublie pas de prendre congé de ses compagnons.

Roger s'approche du frère de sa chère Bradamante pour lui dire adieu : tous deux se font les protestations les plus tendres d'une éternelle amitié. Roger alors prie Richardet d'assurer sa sœur de son éternel attachement ; mais il paraît en même temps pénétré d'un respect si profond pour elle, que tout ce que Richardet et les autres entendent de sa bouche ne peut leur faire naître d'autre idée que celle de l'admiration qu'il a pour les vertus sublimes et le courage de la charmante guerrière.

On imagine bien quels furent les tendres adieux qu'il reçut des trois frères ; ils furent dictés par la reconnaissance éternelle qu'ils lui devaient et qu'ils lui jurèrent : pour Marphise, elle était tellement pressée de poursuivre ses ennemis, qu'elle avait oublié de leur dire adieu, et Vivian et Maugis furent obligés de courir après elle pour pouvoir au moins la saluer d'assez loin ; Richardet en fit de même. Le seul Aldigier ne put remplir le même devoir, étant retenu par sa blessure.

La guerrière et Roger prirent ensemble le chemin de Paris à la suite du roi d'Alger et de celui de Tartarie. C'est dans le chant suivant, seigneur, que ma voix va vous faire entendre quelles furent les actions merveilleuses et même surnaturelles, que ces chevaliers exécutèrent ; mais c'est avec douleur que je vous peindrai tous les maux dont ces deux couples formidables accablèrent les malheureux sujets du grand empereur Charles.

CHANT XXVII

Rodomont et Mandricard suivent Doralice. — Gradasse et Sacripant s'unissent à eux et tombent sur les Chrétiens. — Roger et Marphise achèvent de les mettre en déroute. — Charles est forcé de rentrer dans Paris. — Confusion dans le camp. — Les querelles renaissent de toutes parts. — Agramant et Marsile s'efforcent en vain de rétablir la paix. — Marphise s'empare de Brunel. — Agramant persuade à Rodomont et à Mandricard de s'en rapporter à la décision de Doralice. — Rodomont quitte le camp. — Sacripant le suit.

Sexe spirituel et charmant, non-seulement vous êtes enrichi de mille dons par la nature, et vous êtes paré par les grâces, mais il semble aussi que le Ciel se plaise à vous éclairer : vos premières idées sont toujours lumineuses; vos premiers mouvements ne vous trompent presque jamais, et la sagesse n'est point en vous le fruit tardif de la réflexion. Il n'en est pas ainsi de cet autre sexe qui se croit supérieur à vous; il faut qu'il discute, qu'il pèse longtemps le pour et le contre pour prendre enfin un parti sage et prudent; il a tout à craindre, s'il se détermine à la légère et s'il ne pense mûrement tout ce qu'il doit prévoir : Maugis nous en donne un bien triste exemple.

Le premier mouvement du fils de Bauves fut bon sans doute lorsqu'il déroba son cousin Richardet aux coups du fier Rodomont et du fils d'Agrican; mais ne fut-il pas privé de toute raison en ne prévoyant pas qu'il allait envoyer lui-même ces deux redoutables guerriers à la destruction de l'armée chrétienne? Si Maugis eût réfléchi plus mûrement, il aurait pu facilement sauver de même Richardet sans causer tant de mal aux troupes de sa religion. Ne pouvait-il donc pas commander à l'esprit qui s'était emparé du cheval de Doralice de l'emporter aux extrémités de l'orient ou de l'occident, et de l'éloigner de Paris? Ce fut faute de penser que Maugis ne prévit pas tout le mal qu'il allait causer à sa patrie. L'ange rebelle, que son ingratitude et sa noire méchanceté bannirent du Ciel, ne manqua pas cette occa-

sion de nuire; et, ne respirant que le carnage et la destruction, dès qu'il ne se vit point forcé de suivre une route prescrite, il vola vers les lieux où ceux qu'il attirait sur ses pas pouvaient faire le plus de mal et de ravage dans l'armée de Charles.

Le démon renfermé dans les flancs du palefroi de Doralice continua de l'emporter avec la même rapidité, sans que les rivières, les marais, les montagnes et les précipices fussent un obstacle pour l'arrêter. Il lui fit traverser de même l'armée française et anglaise; et, le portant jusque dans le camp d'Agramant, il ne s'arrêta qu'auprès de la tente du roi de Grenade.

Rodomont et Mandricard suivirent d'assez près Doralice pendant la première journée, quelquefois il la voyaient encore de loin; mais, l'ayant ensuite perdue de vue, ils suivirent ses traces comme le chien de chasse suit le lièvre et le léger chevreuil; ils ne cessèrent de marcher jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans le camp d'Agramant, où bientôt ils apprirent que Doralice était entre les mains du roi Stordilan son père.

O grand Charles, puisse maintenant la puissance céleste te protéger, non-seulement contre la fureur de ces deux redoutables ennemis, mais aussi contre celle de ceux qui se préparent à t'attaquer! Gradasse et Sacripant viennent de s'unir pour tourner leurs armes contre toi; tu te vois privé dans ce même temps de deux feux ardents qui pouvaient guider tes soldats, et porter la terreur parmi tes ennemis; il semble que les ténèbres se répandent sur ton armée, lorsque à la fois elle est privée des bras victorieux de Roland et de Renaud. L'un, exposé tout nu à toutes les intempéries de l'air, est conduit par sa folie au travers des montagnes et des plaines; l'autre, n'étant guère plus sage, s'éloigne de toi lorsque son secours t'est le plus nécessaire; il marche au hasard dans tous les lieux qu'il croit marqués par les pas d'Angélique.

Je vous ai déjà dit comment un vieux enchanteur avait fait croire au fils d'Aimon que Roland emmenait Angélique. Renaud s'était empressé d'accourir à Paris pour la chercher et l'enlever au comte d'Angers, et vous vous souvenez sans doute que son sort fut d'être envoyé sur-le-champ par Charles dans la Grande-Bretagne pour y demander du secours.

Aussitôt après la bataille où Renaud, se couvrant de gloire, avait eu celle de renfermer Agramant dans son camp, ce paladin courut comme un fou dans tous les couvents de nonnes, dans toutes les petites maisons des faubourgs; il chercha sa maîtresse jusque dans les tours, dans tous les lieux possibles; et, ne la trouvant point, la sombre jalousie lui fit imaginer que Roland aurait bien pu la conduire dans l'un de ses châteaux d'Angers ou de Blaye, pour jouir en liberté de tous ses charmes. Il y courut; mais, ne l'y trouvant point, il revint à Paris, où, n'en ayant point de nouvelles, il crut être plus heureux en l'attendant, tantôt sur le chemin d'Angers, tantôt sur celui de Blaye; et, marchant nuit et jour, soit à l'ardeur du soleil, soit à la clarté de la lune, on croit qu'il fit au moins deux cents fois le chemin de Paris à l'une ou l'autre de ces deux villes.

Cet antique ennemi, qui fit lever une main coupable à notre première mère

vers cette pomme interdite à ses désirs, jetant alors ses sombres regards sur les Chrétiens et sur Charles, profita de l'absence de Renaud pour les faire attaquer par l'élite des guerriers sarrasins ; il inspira dès lors à Gradasse, qui venait de s'échapper du palais d'Atlant avec Sacripant, l'idée de venir avec son compagnon au secours du camp assiégé d'Agramant, et d'attaquer l'armée de Charles. Il les conduisit lui-même par des chemins inconnus, tandis qu'il envoyait un autre démon du second ordre pour presser l'arrivée de Rodomont et de Mandricard, ce qui lui fut facile en leur faisant voir sans cesse les traces du cheval de Doralice.

Il en envoya même un autre pour amener Marphise et Roger ; mais il eut soin de lui faire sa leçon auparavant : il lui fit retarder un peu leur marche. Ce vieux démon était trop fin pour ne pas empêcher que ce couple aussi brave qu'aimable ne se rencontrât avec celui des deux féroces rois sarrasins : il prévoyait bien que, s'ils se voyaient en chemin, la querelle du cheval se renouvellerait, et qu'il serait retardé dans le projet qu'il avait de nuire à l'armée chrétienne.

Les quatre premiers arrivèrent ensemble sur un terrain élevé d'où l'on découvrait facilement le camp assiégé, et les quartiers des assiégeants que l'on pouvait connaître par les bannières qui flottaient au gré des vents : ils tinrent conseil, et résolurent d'aller attaquer Charles et de lui faire lever de vive force le siége du camp d'Agramant.

Les quatre Sarrasins se serrent ensemble : ils entrent dans les quartiers de l'armée chrétienne : l'un crie Afrique, l'autre Espagne ; ils se déclarent hautement pour ennemis. Toute l'armée française crie tumultueusement aux armes ; mais à peine les troupes attaquées par les quatre Maures ont-elles essuyé les premiers coups, qu'elles se mettent en déroute : le reste du camp, qui ne voit aucun corps considérable d'ennemis, ignore encore la cause de cette alarme, et l'attribue à l'ivresse de quelques Suisses, ou bien à l'incartade de quelques Gascons : cependant chaque troupe se rasssemble sous sa bannière, prend les armes, et déjà le ciel retentit du bruit des instruments guerriers.

Charles, entouré de ses paladins et couvert de ses armes, demande vainement quelle est la cause du désordre qu'il aperçoit dans son armée : il arrête quelques fuyards ; il voit avec surprise qu'ils sont couverts de sang, et et que quelques-uns ont perdu un bras ou une main. Plus Charles marche en avant, plus il voit la terre couverte de morts et de mourants qui se débattent dans le sang ; il en trouve dans le même état jusqu'aux derniers campements de son armée. On apercevait aisément la route que les terribles Sarrasins avaient tracée ; et Charles, en l'observant d'un œil triste, ressemblait au père de famille, qui vient alarmé pour reconnaître les ravages que la foudre a faits en son passage, après être tombée sur son habitation.

Ce premier secours n'était pas encore arrivé jusqu'aux remparts du camp d'Agramant, lorsque Roger et Marphise attaquèrent les Français d'un autre côté : l'un et l'autre avaient vu du premier coup d'œil quel était le chemin le plus court pour arriver au camp qu'ils voulaient secourir.

Marphise et Roger, en entrant dans l'armée française, pouvaient donner une idée juste de ce qu'on voit dans l'effet terrible d'une mine : la flamme dévorante parcourt le sillon noir de la poudre avec tant de rapidité que l'œil a peine à la suivre; sur-le-champ la mine éclate; elle remplit l'air d'une gerbe de feu, de morts et de rochers qui volent en éclats. On voit ce couple audacieux s'ouvrir un passage sanglant qu'ils jonchent de têtes et de membres dispersés : c'est ainsi que le tourbillon furieux qui vole en tournoyant pendant une forte tempête renverse ce qui s'oppose à son vol impétueux, et trace sa route et son ravage sur les flancs d'une montagne qu'il sillonne. Plusieurs de ceux qui fuyaient les épées meurtrières du roi d'Alger et de ses compagnons, et qui croyaient se mettre en sûreté par une prompte fuite, ont le malheur de venir se livrer aux coups de Marphise et de Roger. Il semble que les mortels ne puissent éviter leur destinée, et qu'en voulant fuir la faux cruelle qui les poursuit, ils courent d'eux-mêmes au-devant de ses funestes coups. Le péril dont ils veulent s'échapper les précipite dans un péril plus grand encore; semblables alors au renard, qui, se sentant étouffé dans sa retraite par une fumée épaisse, s'élance de son trou profond, et tombe avec ses petits dans la gueule des chiens dévorants.

Marphise et Roger parviennent et pénètrent ainsi dans les remparts du camp d'Agramant; tous les yeux se tournent sur eux pour les admirer : les

cris de joie s'élèvent de toutes parts; déjà les assiégés perdent leur consternation et la terreur que leur inspiraient les paladins français. Bien loin

de craindre les assiégeants, il n'est aucun Sarrasin qui ne se trouve assez brave pour en combattre cent, et tous prennent la résolution d'ouvrir les barrières et de fondre ensemble sur l'armée ennemie.

Soudain les instruments mauresques retentissent ; le ciel frémit ; la terre tremble ; les bannières, les drapeaux se relèvent et s'agitent dans leur marche. De leur côté, Charles et ses capitaines rassemblent les Français, les Allemands, les Anglais et les Lombards pour repousser cette attaque imprévue. De toutes parts commence une affreuse et sanglante mêlée : Rodomont, Mandricard, Gradasse, Sacripant, et non loin d'eux Marphise et Roger, portent dans tous les rangs la mort et le ravage. Bientôt les chrétiens et leur empereur lui-même ne songent plus qu'à regagner les murs de Paris en criant d'une voix lamentable : Bienheureux saint Jean, bon saint Denis, soyez-nous en aide !

Ah, Seigneur ! mes chants ne pourraient exprimer quels étaient l'ardeur et les efforts incroyables de Marphise et des cinq autres guerriers ; vous pouvez donc juger quelle foule immense de chrétiens tomba sous leurs coups, et quel fut le désastre qu'éprouva Charlemagne.

Ferragus et plusieurs autres guerriers maures accourent pour se joindre aux vainqueurs. Le pont ne peut contenir la multitude des fuyards ; une partie tombe dans la Seine ; plusieurs se voyant entourés, et menacés d'une mort certaine, voudraient posséder les ailes d'Icare. Presque tous les paladins français sont pris, à l'exception du marquis de Vienne et d'Ogier le Danois ; le premier a l'épaule droite percée, et l'autre est blessé dangereusement à la tête. Si Brandimart eût été, comme Roland et Renaud, éloigné de Paris, Charles aurait été forcé d'abandonner sa capitale, trop heureux de pouvoir s'échapper. Brandimart tient tête à l'ennemi ; mais il est enfin obligé de se retirer, et Agramant vainqueur se voit à la fin de cette sanglante journée en état d'assiéger une seconde fois l'Empereur dans la capitale de ses États.

Mais alors les cris des veuves éplorées, des timides orphelins et des vieillards aveugles, s'élevant au-dessus des obscures vapeurs, pénètrent dans les régions célestes où siége Michel, et lui font voir les peuples fidèles de France, d'Allemagne et d'Angleterre couvrant la plaine de leurs cadavres, et abandonnés en pâture aux loups et aux corbeaux. L'ange bienheureux devient rouge de colère : il s'aperçoit que l'Éternel a été mal obéi ; il ne peut se cacher à lui-même qu'il a été trompé, et que l'infâme Discorde l'a trahi. L'ordre qu'elle a reçu de lui ne lui permettait pas de laisser apaiser un instant la querelle suscitée parmi les Sarrasins, et Michel voit bien que, loin de l'exécuter, elle a fait tout le contraire. Ainsi que le serviteur fidèle qui sent qu'il a manqué de mémoire et oublié la commission importante dont son maître vient de le charger, en la recommandant à toute sa sollicitude, s'empresse de réparer sa faute, et jusque-là n'ose se montrer ; de même Michel ne veut pas paraître devant l'Éternel avant d'avoir exécuté ses ordres. Il se hâte et vole à tire-d'aile au monastère où la première fois il a trouvé la Discorde ; il voit la scélérate assise au milieu du chapitre des moi-

nes, qui se disputent entre eux pour l'élection des officiers de l'ordre. Elle se réjouit en contemplant ces bons pères qui se jettent leurs bréviaires à la tête. Il la saisit par les cheveux, et l'accable de coups; puis il saisit le bâton de la croix, la frappe sur les bras et sur la tête si rudement que le bâton se brise. Vainement elle crie miséricorde et presse les genoux du divin messager; il ne lui laisse aucun répit et la chasse devant lui jusqu'au camp d'Agramant, en lui disant : « Scélérate, si je te vois un instant t'éloigner je te prépare un plus terrible châtiment. »

La Discorde, ayant les bras et le dos presque rompus, et craignant de retomber encore sous la main de Michel, se hâte, court à ses soufflets et attise le feu qu'elle a d'abord fait naître; ce feu devient bientôt une vraie fournaise et semble dès lors animer tous les cœurs.

Rodomont, Roger et Mandricard, plus acharnés que les autres guerriers, saisissent le moment où Charles en fuite laisse au fils de Trojan le temps de jouir de sa victoire et de contempler son armée triomphante. Tous trois en même temps courent à ce prince, lui exposent avec chaleur les griefs qu'ils prétendent avoir les uns contre les autres, et lui demandent le combat; ils le prient de décider quels seront les deux premiers qui videront leur différend.

Marphise arrive alors et demande vivement qu'Agramant lui laisse terminer son combat contre Mandricard, qui l'a provoquée le premier : l'impatiente guerrière ne veut pas retarder d'un jour, d'une heure, et veut sur-le-champ attaquer le Tartare.

Rodomont n'est pas moins déterminé qu'elle à se battre ; il représente au fils de Trojan qu'il n'a suspendu sa lutte que pour venir à son secours. Roger l'interrompt en criant qu'il ne souffrira pas que Rodomont garde ainsi son cheval et s'en serve pour se battre avec un autre que lui.

Mandricard se mêle au débat, et d'un ton insolent il répète à Roger les mêmes reproches qu'il lui a déjà faits sur l'aigle blanche qu'il porte dans ses armes. Il veut également terminer ses trois querelles et ose défier à la fois trois adversaires, dont aucun ne l'eût refusé s'ils eussent eu la permission d'Agramant. Ce prince s'efforce de rétablir quelque accord entre eux; mais les trouvant tous également sourds à sa voix, il leur dit d'attendre au moins qu'il leur assigne l'ordre dans lequel ils devront combattre : et, pour éviter d'en décider lui-même, il veut s'en rapporter au sort; on écrit quatre billets. On tire, et le premier porte les noms de Mandricard et de Rodomont; le second, ceux de Roger et de Mandricard; le troisième, ceux de Roger et de Rodomont; celui qui contient les noms de Marphise et de Mandricard est le dernier.

Non loin de Paris s'étendait un terrain d'à peu près un mille de tour : une petite élévation en forme d'amphithéâtre l'environnait. Ce terrain avait été jadis occupé par un château dont il ne restait plus que quelques ruines : sur la route de Parme à Borgo se trouve un lieu semblable. C'est là qu'on prépare la lice, entourée de palissades d'une médiocre hauteur : on y forme une enceinte carrée d'une étendue convenable. Selon l'usage deux portes

s'ouvrent sur les deux faces les plus étroites : on dresse en dehors et près de la lice des pavillons fermés pour recevoir ceux qui doivent combattre, et ces pavillons sont achevés le jour qu'Agramant a fixé pour décider ces grandes querelles.

Celui que l'on destine à Rodomont est à l'occident : Ferragus et Sacripant se chargent de couvrir ce roi de ses armes et de la peau écailleuse du dragon ; tandis que Gradasse et Falsiron attachent les célèbres armes d'Hector au fils d'Agrican, dans le pavillon qui regarde l'orient. Agramant, assis sur une haute estrade, a Marsile et Stordilan à ses côtés. Heureux ceux des spectateurs qui peuvent se placer sur un tertre, sur la cime d'un arbre, qui les élève au-dessus du terrain, et leur permet de dominer la foule innombrable qu'attire ce grand combat. Avec la reine de Castille sont plusieurs princesses et grandes dames d'Aragon, de Grenade, de Séville et des pays qui s'étendent depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à la France. On remarque au milieu d'elles Doralice, dont les riches habits sont de deux étoffes : l'une rose pâle et l'autre verte ; et, quoique Marphise ne porte que les habits simples en rapport avec son humeur guerrière, elle est plus noble et plus belle qu'Hippolyte lorsqu'à la tête de ses Amazones elle foulait les rivages du Thermodon.

Déjà le premier héraut d'armes, portant sa cotte d'armes divisée en deux

couleurs, est entré dans la lice pour faire respecter les lois imposées aux combattants ; déjà sa voix a proclamé la défense de donner aucune espèce

d'avis, de signe et de secours aux champions. La foule attend le signal et se plaint de la lenteur des chevaliers, lorsqu'on entend une grande rumeur qui s'élève du pavillon de Mandricard : elle augmente sans cesse.

Il est bon de vous dire, seigneur, que c'étaient Gradasse et le Tartare qui criaient alors l'un contre l'autre, et que ce dernier avait déjà contre le roi de Séricane une quatrième querelle tout aussi ardente que les trois autres. Gradasse, en attachant les armes de Mandricard, reconnut à sa forme, comme au nom gravé sur la garde, la redoutable Durandal; il vit de plus sur la garde de l'épée les célèbres armes écartelées d'Almont, auquel le comte d'Angers, quoique bien jeune encore, avait ôté cette arme avec la vie dans Apremont. Vous savez que Gradasse n'est parti de la Séricane et n'a conquis la Castille et battu les Français dans une grande bataille que dans l'espoir de s'emparer de cette épée; sa surprise fut extrême de la voir au côté du roi de Tartarie : il lui demanda vivement s'il s'en était rendu le maître par la force ou par quelque traité. « Je me suis, il est vrai, battu pendant longtemps contre son maître, répondit orgueilleusement Mandricard, pour lui arracher cette épée; quand il a vu que je ne voulais lui donner aucune trêve jusqu'à ce qu'il me l'eût cédée, il a contrefait le fou et me l'a abandonnée : il a imité le castor, qui se retranche lui-même ce qu'il a de plus précieux et le laisse aux chasseurs pour sauver sa vie.

— Non, certes, répond Gradasse en fureur, ni toi ni personne ne possédera une épée qui m'a coûté déjà tant de peines et tant de soucis; tu peux en chercher une autre, car je prétends avoir celle-ci. Que Roland soit fou ou qu'il soit sage, peu m'importe; je trouve cette épée, et je m'en empare : la prendre sans témoins comme toi sur un grand chemin, c'est l'acte d'un voleur. Pour moi, c'est le cimeterre à la main que je la veux obtenir : la force de mon bras sera ma dernière raison; c'est en champ clos que je prétends plaider cette cause. Avant de tirer cette épée contre Rodomont, tu dois la mériter : l'ancien usage est d'acheter ses armes de façon ou d'autre avant de pouvoir s'en servir dans un combat. — Par Mahomet! répond Mandricard, nul son ne peut être aussi doux à mon oreille que la voix d'un téméraire qui me provoque au combat; mais fais en sorte que Rodomont consente à me laisser te châtier, et qu'il attende à me combattre lorsque je t'aurai défait. Va, ne crois pas que je refuse de te répondre, et à tout autre qui voudra se présenter. — Non, non, s'écrie tout à coup Roger présent à cette dispute, je ne souffrirai point qu'on change rien à l'ordre du combat dont le sort a décidé. Que Rodomont entre le premier dans la lice, ou qu'il n'y entre qu'après moi. Si Gradasse dit vrai, s'il faut gagner ses armes avant de s'en servir, tu ne peux porter ma devise de l'aigle aux ailes blanches avant de me l'avoir enlevée; mais puisque j'ai souffert que l'on tirât au sort l'ordre des combattants, cet ordre sera respecté. Si tu veux le troubler, je serai encore plus prompt que toi, et je ne souffrirai pas que tu portes mes armes pour en combattre un autre.

— Chacun de vous eût-il le courage du dieu Mars, dit le Tartare en fureur, vous ne m'empêcheriez pas de me servir de Durandal et de porter

ma noble devise. » Alors, bouillant de colère, il s'élance le poing fermé sur Gradasse, et lui porte sur la main droite un coup si violent qu'il fait tomber Durandal à terre. Le roi de Séricane, surpris de cette attaque, reste immobile pendant un instant. Mandricard en profite pour ramasser l'épée. Indigné de l'affront public qu'il a reçu et de la perte de Durandal, Gradasse recule deux pas et tire son cimeterre. L'audacieux Tartare non-seulement s'apprête avec joie à commencer cette lutte, mais il défie aussi Roger. « Avancez, avancez! s'écrie-t-il, tous les deux ensemble contre moi, et que Rodomont y vienne en troisième; que l'Afrique, l'Espagne et tout le genre humain m'attaquent, rien ne me fera ni tourner ni courber la tête. » En disant ces mots, il brandit Durandal, serre fortement son bouclier, insulte et défie également Roger et Gradasse. « Laissez-moi, de grâce, dit au premier le roi de Séricane, laissez-moi punir cet insensé.

— Pardieu! répond Roger, je ne peux vous céder, et c'est à moi de le châtier; retirez-vous. — Non! » crie Gradasse. Tous les deux contestent, et finissent par attaquer le Tartare, qui se défend avec fureur; et ce combat aurait été sans doute suivi de sang si plusieurs des spectateurs ne se fussent jetés entre eux : ils faillirent apprendre à leurs dépens qu'il est souvent dangereux de s'immiscer dans la querelle de gens à qui la fureur a fait perdre la tête.

Rien n'aurait pu les arrêter sans l'arrivée d'Agramant et du roi Marsile; les trois combattants cèdent au respect qu'inspire sa présence. Le fils de Trojan se fait expliquer le sujet de cette seconde querelle. Il parvient avec peine à obtenir de Gradasse que Mandricard se serve de Durandal dans le combat qu'il va livrer à Rodomont; mais, tandis qu'Agramant apaise ce différend, le bruit qui s'élève de la tente de Rodomont annonce qu'il en naît un tout aussi violent entre le fier roi d'Alger et Sacripant.

Le roi de Circassie, comme nous l'avons déjà dit, aide Rodomont à se couvrir des armes de Nembrod, et Ferragus le seconde dans cet acte honorable pour le roi d'Alger. Ils s'approchent ensuite du lieu où son cheval mord son riche frein et le couvre d'écume; c'est ce beau Frontin, de la perte duquel Roger est si justement indigné. Sacripant, qui sert de parrain à un tel chevalier, regarde avec soin si le cheval est en état de servir son maître. Ce fut en l'examinant de plus près que quelques taches et plusieurs beautés particulières à Frontin le lui firent reconnaître; il ne put douter que ce ne fût son cher Frontalet, pour lequel il avait essuyé plusieurs querelles et dont la perte l'avait affligé si vivement que pendant longtemps il n'avait voulu marcher qu'à pied.

Le fripon de Brunel avait eu l'art de le lui dérober sous lui, le même jour qu'il vola l'anneau d'Angélique, qu'il enleva Balisarde à Roland, et qu'il prit aussi l'épée de Marphise. Brunel, depuis son retour en Afrique, avait fait présent en même temps au jeune Roger de Balisarde et de Frontalet, auquel Roger avait donné le nom de Frontin.

Dès que Sacripant fut bien sûr qu'il ne se trompait pas, il dit poliment à Rodomont : « Savez-vous, seigneur, que ce beau cheval est à moi? c'est le

même qui me fut volé près d'Albraque : je pourrais présenter mille témoins de cette vérité ; mais comme ils sont tous très-éloignés, si quelqu'un ose la contester, je la lui prouverai par les armes. Je permets volontiers que vous vous en serviez pour le combat que vous allez livrer, pourvu toutefois que vous déclariez que c'est de mon aveu, et que je vous l'ai prêté ; car si vous pensiez autrement, seigneur, je serais obligé, malgré moi, de le défendre les armes à la main. »

Le superbe Rodomont, fier de sa force et de son courage qui surpassent en effet tout ce qu'on rapporte des plus fameux héros de l'antiquité, répond avec arrogance : « Mon cher Sacripant, tout autre que vous ne me tiendrait pas impunément un pareil langage ; et je lui ferais bientôt voir qu'il eût été plus heureux pour lui d'être né privé de la parole ; mais en faveur de plusieurs jours que nous venons de passer ensemble, je vous prie d'être le témoin du combat que je vais livrer à Mandricard ; et je crois que vous me direz, après en avoir vu l'issue : « Seigneur, le cheval est à vous. »

— C'est peine perdue que d'user de courtoisie avec un homme tel que toi, réplique Sacripant plein de dépit et de colère ; maintenant je te dis clair et net que je te défends de te servir de ce cheval : tant que je tiendrai cette épée, tu ne t'en serviras point ; et n'eussé-je que mes ongles et mes dents pour soutenir cette querelle, je saurais en sortir vainqueur. »

De ces paroles tous les deux en viennent aux injures, aux menaces, et bientôt au combat ; la paille ne s'enflamme pas plus promptement. Rodomont est armé de toutes pièces, et Sacripant n'a que son épée ; mais son adresse extrême à la manier fait qu'il s'en couvre tout entier.

Sacripant n'a pas à beaucoup près la force du roi d'Alger ; mais son grand cœur, sa souplesse, son coup d'œil et sa dextérité peuvent y suppléer. La roue qui roule pour écraser le grain ne tourne pas avec plus de vitesse que Sacripant harcelant Rodomont. Il lui porte des coups et sait éviter tous les siens. A la fin Ferragus et Serpentin, tirant leurs épées, les séparent : Grandonio et plusieurs seigneurs maures leur aident à tenir les deux adversaires. Telle est la cause de la rumeur qui s'élève de ce pavillon, où l'on s'occupe d'apaiser la colère de Mandricard, de Roger et du roi de Séricane.

On informe Agramant de cette nouvelle dispute, et on lui apprend que Rodomont et Sacripant sont aux mains. Le fils de Trojan, confus, troublé de tant de querelles différentes, dit au roi Marsile : « Restez ici pour calmer ces chevaliers, tandis que je vais essayer de rétablir la bonne harmonie entre les autres. » L'orgueil de Rodomont se calme lorsqu'il voit Agramant, il se retire d'un air respectueux ; Sacripant se soumet de même au fils de Trojan : mais, après leur avoir demandé le sujet d'un si terrible débat, le monarque fait d'inutiles efforts pour les mettre d'accord. Sacripant exige que le roi d'Alger le prie de lui prêter son cheval, et ne veut le lui céder qu'à cette condition. « Ni le Ciel ni vous, répond le superbe Rodomont, ne me ferez consentir à demander rien de ce que je peux devoir à mon courage. »

Agramant interroge le roi de Circassie pour savoir quels sont ses droits sur ce cheval et de quelle manière on le lui vola. Sacripant le lui conte ingénu-

ment, et ne peut s'empêcher de rougir en lui avouant comment ce fripon de Brunel eut l'adresse de le surpendre dans une rêverie si profonde qu'il lui déroba son cheval, le laissant sur la selle soutenue par quatre épieux.

Marphise, qui accourt au bruit comme beaucoup d'autres, n'eut pas plutôt entendu raconter l'histoire de ce singulier vol, que son visage s'enflamma ; elle se souvenait que le même jour son épée lui avait été volée : elle se rappela aussi avoir vu fuir le larron sur son cheval, et reconnut alors le bon Sacripant, que d'abord elle n'avait pas remarqué. Ceux qui les entouraient ne purent s'empêcher de regarder vers Brunel. Plusieurs d'entre eux, l'ayant entendu se vanter autrefois de ses larcins, se le montraient du doigt, si bien qu'à la fin Marphise en conçut quelques soupçons ; ils furent promptement éclaircis par ceux auxquels elle s'adressa, leur réponse lui donna l'assurance que c'était Brunel qui lui avait dérobé son épée. Le fils de Trojan, au lieu de le faire pendre comme il le méritait, l'avait fait roi de Tingitane, ce qui certainement était d'un fort mauvais exemple. L'ancien courroux de Marphise se ralluma si soudainement et si fort qu'elle ne put différer sa vengeance et la punition non-seulement du vol de son épée, mais encore de toutes les méchantes railleries dont Brunel l'avait accablée lorsqu'elle courait après lui.

Elle se fit aussitôt attacher son casque par son écuyer ; déjà elle avait ses autres armes : elle les quittait rarement depuis le jour où l'amour de la gloire avait rempli son cœur. Elle s'avance fièrement vers les gradins élevés sur lesquels Brunel est assis ; elle débute par lui donner un coup de poing bien appliqué, et, le levant de son siége d'une seule main, de même qu'un aigle enlèverait une poule dans ses serres, elle le porte jusqu'auprès d'Agramant. Brunel, effrayé de se trouver dans de si terribles mains, jette les hauts cris et demande merci. Il parvient à se faire entendre malgré les clameurs, le fracas et le tumulte dont le camp est rempli ; aussitôt la foule se rassemble et l'entoure. Marphise s'approche du fils de Trojan et lui dit d'un air altier : « Je veux faire justice de ce scélérat, quoiqu'il soit votre vassal, et le pendre de mes propres mains : le jour qu'il vola Frontin à Sa-

cripant, ce larron eut aussi l'effronterie de me dérober mon épée; et si quelqu'un ose constester ici mon accusation, je suis prête à lui prouver qu'il en a menti. Je ne fais rien que de juste en le punissant : mais comme on pourrait m'imputer d'avoir attendu le temps où de braves guerriers sont occupés de leurs propres querelles pour faire un semblable défi, je veux bien attendre trois jours encore pour le pendre ; et si pendant ce temps personne ne se présente pour le défendre, je rendrai bientôt quelques corbeaux heureux en leur exposant le corps de ce monstre méchant et hideux. Je pars et me rendrai à trois lieues d'ici ; je reste dans cette tour voisine d'un bois, je n'aurai qu'une de mes femmes et un seul valet près de moi. Si quelqu'un ose y venir réclamer ce larron, je déclare qu'il ne sera pas bien reçu. » A ces mots elle prend le chemin de la tour, sans attendre que personne lui réponde : elle tient Brunel par les cheveux, couché sur les arçons

de la selle; le malheureux crie en vain, appelant ses meilleurs amis à son secours.

Agramant est confondu de cette nouvelle aventure, il ne peut s'expliquer comment un si grand nombre de querelles s'élèvent à la fois ; il est d'ailleurs offensé de la hardiesse de Marphise, quoiqu'il méprise intérieurement ce fripon ; plusieurs fois Brunel faillit être pendu, et il est peu en faveur depuis qu'il s'est laissé enlevé l'anneau d'Angélique : mais l'action de Marphise était trop injurieuse pour qu'on pût la souffrir. Déjà ce prince se préparait à la poursuivre afin de la châtier ; mais le sage roi Sobrin, qui se trouvait présent, l'arrêta. « Non-seulement, lui dit-il, vous exposeriez votre dignité en courant après cette guerrière pour la combattre, quand même vous seriez sûr de la victoire; mais, outre qu'elle est assez redoutable pour rendre votre triomphe douteux, quel honneur pourriez-vous espérer de cette lutte avec une femme et de la défense de la cause d'un semblable larron? Il vaut bien mieux laisser pendre Brunel ; et quand il ne vous en coûterait que de montrer un air menaçant pour le sauver, en vérité vous ne devriez pas empêcher qu'on le punit. Vous pourrez envoyer dire à Mar-

phise que vous la priez de remettre cette affaire à votre jugement, en promettant de laisser à ce fripon la corde au cou, et de lui donner à elle toute satisfaction. Si elle s'obstine à vous le refuser, qu'elle le garde et qu'elle en fasse à sa volonté. Souffrez que l'on pende Brunel et tous ses pareils, plutôt que de vous exposer à perdre l'amitié de cette guerrière !

Agramant écoute les conseils du sage Sobrin; il n'envoie personne à Marphise, et défend même à tous ses chevaliers de prendre la défense de Brunel : il préfère employer tout son pouvoir à terminer les grands différends qui menacent de nuire à ses intérêts.

La Discorde, se trouvant satisfaite du succès qu'elle venait d'obtenir, oublia les coups qu'elle avait reçus, et se mit à rire joyeusement : « Oh ! pour le coup, dit-elle en se rappelant toutes ces querelles diverses, bien habile qui pourrait les accorder ! » L'Orgueil bondit aussi de joie, et tous les deux se proposent de fournir de nouveaux aliments aux brasiers qu'ils ont allumés. La Discorde élève vers le ciel un cri perçant pour apprendre à Michel la pleine victoire qu'elle vient de remporter. Paris tremble; les eaux de la Seine se troublent à cet horrible cri, qui retentit jusqu'au fond des Ardennes; les hôtes sauvages de cette vaste forêt s'élancent épouvantés de leurs retraites; les antres, les rochers des Alpes, et même ceux des Cévennes, mugissent; les côtes de la Neustrie, de la Guienne et de la Gascogne répondent à ces mugissements; le Rhône, la Saône, la Garonne et le Rhin s'agitent et franchissent leurs rivages; la mère éplorée et tremblante serre avec force son nourrisson dans ses bras. Cinq redoutables guerriers, en effet, sont prêts à se battre et se disputent l'honneur de la première joute, et Apollon même eût eu peine à débrouiller leurs querelles envenimées. Agramant essaye de défaire le premier nœud; c'est celui de la belle Doralice, que se disputent Rodomond et Mandricard.

Le fils de Trojan emploie vainement la persuasion et les discours les plus flatteurs auprès de ces fiers ennemis, il ne peut mettre d'accord deux hommes excités par l'orgueil et par l'amour. Il imagine enfin un moyen qui lui réussit : il leur propose de s'en rapporter au choix de Doralice. L'amour-propre alors agit également sur tous les deux, et leur fait accepter cet arrangement. Rodomont, en effet, avait bien quelque raison de croire que le choix de Doralice serait en sa faveur. Il l'avait aimée longtemps avant que Mandricard la connût, il en avait même reçu ces légères faveurs que la sagesse ne défend pas à l'amour; c'est sur cette ancienne affection et sur toutes les palmes remportées dans les tournois, et dont il lui a fait hommage, qu'il fonde son espérance. Mandricard ne dit mot, il n'a l'air ni d'espérer ni de craindre; mais il jouit intérieurement de beaucoup de sécurité. Doralice est sensible, elle ne peut être ingrate; la reconnaissance et le souvenir dont Rodomont semble si fier ne sont rien en comparaison des sentiments présents de sa tendre maîtresse. Si le soleil éclaira les succès de Rodomont, la nuit a souvent enveloppé les siens de ses voiles épais; il rit en lui-même lorsqu'il voit les courtisans présumer que la belle se décidera en faveur de Rodomont.

L'un et l'autre, ayant prêté entre les mains de leur empereur le serment de se soumettre au choix de Doralice, se rendent ensemble auprès de la princesse : elle rougit beaucoup et baisse les yeux ; mais bientôt, les attachant avec tendresse sur Mandricard, elle lui donne la préférence. L'étonnement est général. Rodomont en est d'abord si surpris et si consterné qu'il

reste un moment immobile et sans oser lever les yeux ; mais bientôt la rougeur de la colère éteint les feux de la honte sur le visage irrité du roi d'Alger. Il proteste à haute voix contre cette décision injuste ; il serre avec fureur le pommeau de son épée et crie, en présence d'Agramant et de toute sa cour, que les armes seules doivent juger une telle cause. Ce n'est point à une femme légère, toujours sujette à faire un mauvais choix, que l'on doit s'en rapporter. Mandricard s'avance alors et dit à Rodomont : « Il en sera ce que tu voudras. » La querelle était donc près de recommencer ; et il eût sans doute fallu faire encore un long trajet sur cette mer irritée avant de ramener le vaisseau dans le port, si Agramant n'eût déclaré à Rodomont qu'il ne pouvait plus renouveler un débat que l'amour venait de juger : il parvint ainsi à vaincre sa colère.

Rodomont, qui ne cède que par respect pour l'empereur, ressent le double affront que lui font son infidèle maîtresse et l'impérieux Agramant. Il ne veut plus s'arrêter un seul instant dans cette cour, il part, sans avertir personne, suivi de deux seuls écuyers ; il sort aussitôt du camp des Sarrasins. En ce moment on dirait, à le voir, un taureau furieux qui se trouve forcé de céder sa belle génisse à un rival plus heureux. L'animal jaloux cherche les bois et les rivages les plus solitaires, il s'éloigne des pâturages fertiles pour

aller se cacher dans les marais ou sur les stériles bruyères ; qu'il soit au soleil, ou qu'il s'enfonce dans l'ombre épaisse, il ne peut éteindre sa fureur et l'amour, qu'il exprime par ses longs mugissements. Ce fut ainsi que Rodomont s'éloigna d'Agramant et de son ingrate maîtresse.

Roger eut l'idée de le suivre pour lui disputer Frontin ; il prenait déjà ses armes, lorsqu'il se souvint que le sort devait décider quel serait l'adversaire de Mandricard. Il ne voulut pas être prévenu par Gradasse, qui disputait Durandal au Tartare, et laissa Rodomont tranquille pour ne plus s'occuper que du combat qu'il allait livrer. Plus tard, il aurait le droit de poursuivre le ravisseur de Frontin.

A l'égard de Sacripant, qui n'était pas retenu par les mêmes motifs, il s'élança sur les pas de Rodomont ; il l'eût bientôt joint sans une aventure qui l'arrêta jusqu'au soir. Ayant aperçu une femme qui venait de tomber dans la Seine, sa générosité naturelle le porta à faire de longs efforts pour lui sauver la vie.

Pendant ce temps son cheval s'écarta ; il eut peine à le rattraper, et, perdant ainsi les traces du roi d'Alger, il fut obligé de courir ensuite plus de deux cents milles pour le retrouver, et, lorsque le pauvre Sacripant put enfin joindre Rodomont, il eut le malheur de perdre tout à la fois et son cheval et sa liberté. Mais ce n'est pas le moment de raconter cet événement ; nous devons être trop occupés de Rodomont, qui, à peine séparé de son empereur et de sa maîtresse, jette feu et flamme contre eux. Souvent, quelques échos cachés dans les rochers répétaient ses soupirs et ses plaintes amères : « O cœur imparfait des femmes, s'écriait-il, que tu changes facilement ! que tu respectes peu la foi des serments ! Insensé l'homme qui se fie en toi ! Quoi, Doralice ! le plus fidèle amour, ma soumission à tes ordres, dont je t'ai donné tant de preuves, n'ont pu captiver ton cœur ! Hélas ! devais-tu changer aussi vite de sentiments ? Comment ce Tartare a-t-il pu si promptement te séduire ? Non, je ne peux trouver qu'une seule raison de tant de légèreté. Doralice, le sort t'a fait naître femme ! le Ciel et la nature ont produit ton sexe perfide pour le malheur de l'homme ; il eût été moins à plaindre sans toi. Oui, tu naquis pour son tourment : de même que l'on voit naître sur la terre des ours, des loups et des serpents, dans l'air et dans nos guérets des cousins, des taons et des mouches-guêpes, c'est ainsi que le froid pavot, l'ivraie et le chardon étouffent le bon grain. Pourquoi cette nature si puissante n'a-t-elle pas fait pour l'homme ce qu'elle a fait pour les arbres, qui se reproduisent d'eux-mêmes par leurs rejetons ? Ah ! qu'il est aisé de voir que la nature porte toujours en elle le germe du mal ! c'est sans doute parce qu'elle n'est jamais parfaite qu'on la représente sous les traits d'une femme. Non, non, femmes traîtresses, ne vous enorgueillissez point de donner la naissance à l'homme. Voyez le lis parfumé surgir au milieu de feuilles d'une odeur nauséabonde, voyez la rose naître entourée d'épines vénéneuses. Femmes acariâtres, dédaigneuses et superbes, sans foi, sans pitié, sans raison, hardies, cruelles, tracassières et perfides, vous ne naissez que pour le malheur éternel du genre humain. »

C'est ainsi que Rodomont, dans son dépit mortel, exhale ses plaintes : tantôt, le cœur serré, il fait à peine entendre sa voix ; d'autres fois, animé par la fureur, il faisait retentir au loin ses cris. On voit bien qu'il a perdu la raison ; car certes que, pour une ou deux femmes qui mériteraient ses reproches, il en est cent qui sont dignes de louanges : si, pour ma part, je n'en trouvai jamais une seule fidèle, je suis bien persuadé qu'il peut s'en rencontrer qui soient capables de faire le bonheur d'un galant homme ; ma mauvaise étoile ne m'en a pas offert une de cette espèce, et si sur cent il n'y en a qu'une de mauvaise je crains fort de tomber dans ses chaînes. Je n'ai donc qu'un espoir, c'est de poursuivre sans relâche mes recherches avant que mes cheveux aient achevé de blanchir ; peut-être en trouverai-je à la fin une dont je pourrai chanter les louanges. Ah ! comme je saisirai ce bonheur ! ma langue, ma prose, mes vers, toute mon existence sera consacrée à célébrer ses charmes et son nom, ainsi qu'à publier sa gloire !

Rodomont, injuste pour son roi comme pour sa maîtresse, passe également les bornes en se plaignant de lui avec la même fureur. Il voudrait que la foudre, la tempête, et tous les maux sortis de la boîte de Pandore détruisissent son empire jusqu'à ses fondements ; il désire qu'Agramant soit dépossédé de son trône, chassé de ses États, et que, pauvre et sans secours, il languisse dans la plus mortelle douleur : mais, par un reste de générosité, Rodomont désire aussi relever son trône et le porter au comble de la gloire, c'est un noble moyen de lui prouver qu'un ami véritable, qu'il ait tort ou raison, doit être préféré à tout, même en dépit de l'univers

Le roi d'Alger, maudissant et regrettant ainsi tour à tour et son empereur et sa maîtresse, marche à grandes journées, et laisse peu de repos au bon

Frontin. Enfin il arrive sur les bords de la Saône et s'achemine vers la Provence, où il veut s'embarquer pour retourner en Afrique. Il voit la Saône couverte de bateaux qui amènent de différents endroits des vivres pour l'usage de l'armée; les Sarrasins occupent toute la rive droite du fleuve, depuis Paris jusqu'aux bords délicieux d'Aigues-Mortes. Ces munitions, au sortir des bateaux, sont chargées sur des chariots et des bêtes de somme, et transportées ainsi, avec une escorte. Les bords du fleuve sont remplis d'immenses troupeaux amenés de divers pays; leurs conducteurs passent ordinairement la nuit en de bonnes hôtelleries établies d'espace en espace le long de la rivière.

Rodomont, qui voit la nuit déjà noire, se rend aux vives prières d'un hôte qui le fait descendre chez lui. On a grand soin de son cheval; on lui sert un bon souper, et vins de Corse et de Grèce : Rodomont a prévenu l'hôte que, s'il aime les mets des Maures, il sait boire comme les Français.

Non content de lui faire faire très-bonne chère, l'hôte lui rend toute sorte d'honneurs, il a reconnu en lui un seigneur illustre; mais il s'aperçoit bien qu'il est triste et distrait : et en effet Rodomont, toujours occupé de ses peines et de son ingrate maîtresse, boit et mange sans dire un seul mot. Cet hôte, l'un des plus rusés qui soient en France, et assez adroit pour conserver ses biens et exercer sa profession au milieu des dangers de la guerre, a près de lui plusieurs de ses parents qui l'aident à bien tenir son auberge; mais aucun d'eux n'ose ouvrir la bouche devant Rodomont, dont ils respectent le silence.

Le Sarrasin se perd en mille pensées différentes, et ne jette ses regards sur aucun d'eux. A la fin, devenu par degrés plus tranquille, il a l'air d'un homme qui sort d'un profond sommeil; il lève ses yeux, jusqu'alors fixes et sombres, et regarde l'hôte et sa famille d'un air assez doux. Rompant enfin ce long silence, il questionne l'hôte et ses serviteurs sur leur genre de vie et leur demande s'ils sont mariés. Ceux qui l'étaient ayant répondu, la seconde question fut plus embarrassante; car il leur demanda de lui dire franchement ce qu'ils pensaient de leurs moitiés : ils répondirent tous, excepté l'hôte, qu'ils les croyaient aussi bonnes que fidèles. « C'est fort bien à vous, leur dit l'hôte avec un rire sardonique, mais d'autres peuvent avoir une opinion différente; et, par ma foi, voulez-vous que je vous le dise librement, je vous regarde tous comme de crédules imbéciles. Demandez plutôt à ce bon seigneur; je parie qu'il est de mon avis, s'il n'a pas envie de disputer et de soutenir qu'une taupe a la blancheur de la neige. Une femme fidèle ressemble au phénix : on n'en trouverait pas deux dans l'univers. Très-heureusement chacun croit l'avoir trouvée dans la sienne; mais, s'il n'y en a qu'une au monde, comment chacun peut-il se flatter de la posséder?

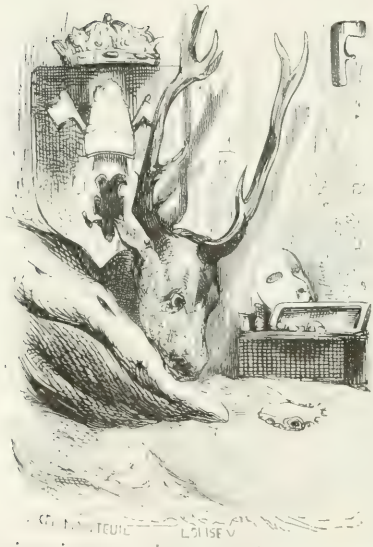
« Je partageais la commune erreur : autrefois je croyais bonnement que toutes les femmes étaient sans reproches; un gentilhomme de Venise arriva par bonheur chez moi pour m'ouvrir les yeux. Il s'appelait François Valerio; je n'ai jamais oublié le nom de ce galant homme, que je regarde comme

un bienfaiteur : il savait toutes les ruses, tous les tours d'adresse à l'usage des femmes; il connaissait toutes les histoires antiques et modernes qui pouvaient venir à l'appui de son opinion. Je crois même que le bon monsieur s'appuyait sur sa propre expérience ; aussi soutenait-il avec force que, si quelque femme paraissait conserver une pudeur sévère, c'est qu'elle savait être beaucoup plus adroite qu'une autre. Il me fit cent contes à mourir de rire de tous les accidents arrivés aux gens un peu trop crédules ; je ne m'en rappelle pas à présent la troisième partie, mais je me souviens d'un qui m'a paru si plaisant, que je l'ai gravé dans ma mémoire aussi fidèlement que si je l'eusse inscrit sur le marbre. Je pourrais même vous amuser en vous le racontant, seigneur, dit-il à Rodomont, si je pensais que ce récit dût vous être agréable.

« — Vous ne pouvez à présent, répondit le roi d'Alger, rien imaginer qui me plaise davantage ; ce récit est d'accord avec mes idées présentes, et, pour que vous puissiez mieux vous rappeler les faits, et me les conter à votre aise, asseyez-vous vis-à-vis de moi. » Vous me permettrez de ne vous répéter que dans le chant suivant la singulière aventure qu'entendit Rodomont.

CHANT XXVIII

Rodomont entend son hôte blâmer indignement les dames. Trop coupable langage! Il part avec la pensée de retourner dans son royaume, mais il s'arrête dans une belle église. Cependant il perd sa fureur et son courroux en voyant Isabelle. Brûlant d'amour pour elle, le roi barbare se dispose à l'enlever.



Femmes charmantes, et vous qui savez les aimer, gardez-vous d'écouter cette histoire : elle n'a d'autre objet que d'appeler sur un sexe aimable le blâme, la honte et le mépris. Bien que les discours de telles gens ne puissent vous atteindre, et bien qu'on sache que le vulgaire se plaît à parler de ce qu'il connaît à peine, je vous prie, jeunes dames, de laisser ce chant de côté, et la suite de mon récit n'en sera pas moins claire. J'ai trouvé cette histoire dans Turpin, et je la place aussi dans mon livre, mais sans méchante pensée et sans mauvaise intention. Je vous adore et me suis toujours plu à chanter vos louanges. En toute occasion je vous ai prouvé la sincérité de mon amour et de mon respect ; je ne pourrais vivre sans vous. Passez donc trois ou quatre feuillets ; et, si vous vous hasardez à les parcourir, n'ajoutez pas à cela plus de foi que n'en mérite un conte ou un jeu d'esprit.

Après s'être placé en face de Rodomont, l'hôte commença ainsi : « Devenu roi des Lombards par la retraite de son frère aîné dans un cloître, Astolphe était d'une si grande beauté que nul mortel ne pouvait lui être comparé. Apelle, Zeuxis, les peintres les plus célèbres n'auraient imaginé rien de plus accompli. Il était beau, il séduisait tout le monde, et avait de lui-même une opinion plus grande encore. Il attachait moins de prix à la puissance, aux richesses, à la gloire, qu'au bonheur de n'avoir pas de rivaux en grâces et en beauté. Aussi accueillait-il avec joie les louanges que l'on donnait à ses charmes extérieurs. Parmi ces favoris était un chevalier romain

nommé Fausto, devant lequel il se vantait souvent de la beauté de son visage et de sa main; il lui demanda un jour s'il avait jamais trouvé un homme qui réunit comme lui toutes les perfections, mais il fut assez surpris de cette réponse : « Seigneur, à en juger d'après ce que je vois et ce que j'entends répéter partout, vous avez peu de rivaux en ce genre, et vous l'emportez sur tous, excepté sur mon frère Joconde. Lui seul, à mon avis vous est comparable, si même il ne vous surpasse en attraits. » Rien ne pouvait sembler plus incroyable au roi, qui s'attribuait la palme de la beauté. Dans son impatience de voir ce rival, il presse Fausto d'appeler son frère près de lui. Malgré tous les obstacles, et bien que Joconde, satisfait de sa fortune, n'eût jamais rien fait pour augmenter ou diminuer son patrimoine, ne quittant point Rome, et craignant plus le voyage de Pavie que tout autre celui de Tana, Fausto promit de le décider à venir. Le plus grand obstacle était dans son amour pour sa femme, dont les volontés formaient sa loi. Cependant le chevalier partit, et le roi joignit à ses instances tant de dons et de faveurs qu'il n'eût pas été possible de résister à son désir. Peu de jours après Fausto revient à Rome, et réussit à déterminer son frère à ce

voyage. Il obtient de sa belle-sœur le silence (chose assez difficile) en faisant briller à ses yeux les avantages qui l'attendent, et en lui jurant une éternelle reconnaissance. Joconde fixe le jour de son départ ; ses équipages sont magnifiques, ses vêtements somptueux : car de riches parures ajoutent encore à la beauté. Sa femme ne le quitte plus. Nuit et jour elle lui répète tout éplorée qu'elle ne pourra supporter son absence, que son cœur est

déchiré et qu'elle ne saurait bien vivre loin d'un époux si cher ! « O ma compagne, ô ma vie ! lui dit Joconde, sèche tes pleurs (et lui-même verse un torrent de larmes). Puissent mes espérances de succès se réaliser aussi promptement qu'il est certain que mon voyage ne se prolongera pas au delà de deux mois ! Je ne serai pas plus longtemps, dût le roi me donner la moitié de son royaume. — Ah ! lui répond la jeune femme inconsolable, tu me retrouveras morte si le Ciel ne daigne faire un miracle en ma faveur. » Sa douleur est si grande que Joconde, qui ne la voit prendre ni sommeil ni aliments, se repent de sa promesse. Elle détache de son cou un collier, auque est suspendue une petite croix ornée de pierreries, et qui contient de saintes reliques recuillies par un pèlerin de Bohême. A son retour de Jérusalem, ce pèlerin avait été reçu dans le château du père de la jeune femme ; il y était mort et avait laissé ce reliquaire à son hôte. L'épouse remet cette croix à Joconde, qu'elle supplie de la porter comme un gage d'amour et un souvenir. Il accepte ce présent, bien qu'il ne craigne pas d'oublier une si tendre compagne que ni le temps, ni l'absence, ni les événements heureux ou prospères ne pourront effacer de son cœur. Avant le lever de l'aurore qui doit éclairer leur séparation, la jeune épouse est près d'expirer dans les bras de celui qu'elle va perdre. Joconde lui adresse ses adieux, monte à cheval et part. A une distance de deux milles il s'aperçoit qu'il a oublié le reliquaire placé sous le chevet du lit. « Ah ! s'écrie-t-il, comment me faire pardonner un tel oubli ? Ma femme croira que je dédaigne ce gage d'amour ! » Il songe aux moyens de se justifier, et préfère aller lui-même en toute hâte chercher le reliquaire, plutôt que d'envoyer un serviteur ou un ami. « Va, dit-il à son frère, mais d'un pas plus lent, jusqu'à la première hôtellerie de Baccano ; je t'y rejoindrai bientôt, je suis forcé de retourner à Rome et je n'ai point besoin que tu reviennes avec moi. Adieu, soit sans crainte. » A ces mots il tourne bride et s'éloigne rapidement. Il traverse le fleuve au moment où les ténèbres vont disparaître, se dirige vers sa maison, descend de son coursier, gravit l'escalier et s'approche du lit où sa femme repose. Il soulève doucement les rideaux et voit avec surprise sa chaste et fidèle épouse endormie dans les bras d'un jeune homme de naissance obscure, élevé parmi les gens de sa maison. On peut juger de sa rage et de sa stupéfaction. Mieux vaut entendre parler de ces choses, et les croire, que de les éprouver soi-même ! Plein de courroux, il eût frappé de son épée les deux coupables ; mais un reste d'amour arrête son bras. L'amour (jugez de l'asservissement de Joconde) lui défend de réveiller la perfide pour lui épargner jus-

qu'à la honte et aux remords. L'infortuné sort doucement, s'élance sur son cheval, dont il presse les flancs à coups d'éperon, et rejoint Fausto avant même qu'il eût atteint l'hôtellerie. Ses compagnons s'aperçurent de son trouble et de sa tristesse, mais sans pouvoir en deviner la cause. Ils croyaient que Joconde revenait de Rome, tandis que c'était de Corneto. L'amour causait sa douleur, et personne n'eût imaginé de quelle manière. Son frère l'attribuait au chagrin de laisser Édile demeurer seule, et le malheureux se désespérait de la sevoir si bien accompagnée. Le front ridé, les lèvres serrées, Joconde, immobile, fixe vers la terre un morne regard. Fausto cherche à le consoler ; mais, ignorant la source de ses peines, il ne peut y réussir, il irrite la blessure qu'il s'efforce de calmer. Tous les remèdes qu'il y porte sont contraires à la guérison ; sans cesse il prononce le nom de l'infidèle. Joconde a perdu le repos; le sommeil et l'appétit. Son visage, brillant de santé, n'est plus le même; ses yeux se creusent, son nez s'allonge, ses lèvres sont aimaigries et les faibles traces de sa beauté passée ne pourraient soutenir le parallèle avec la beauté du roi. Enfin une fièvre brûlante se joint à tant de souffrances, et Joconde s'arrête sur les bords de l'Arbie et de l'Arno. Là s'évanouissent les derniers restes de sa beauté, comme les fraîches couleurs de la rose cueillie se passent aux rayons du soleil. Fausto, désespéré de l'état affreux de son frère, ressent plus vivement encore la crainte d'être pris pour un imposteur. Que pensera le prince de tous ces grands éloges des perfections de Joconde? On devait lui présenter le plus beau des hommes, et il verra le plus laid des mortels ! Cependant, poursuivant son voyage, le chevalier entraîne son frère jusqu'à Pavie. Avant de se rendre près d'Astolphe, il croit devoir le prévenir par une lettre que Joconde est à peine vivant, et qu'un chagrin secret, accompagné d'une fièvre cruelle, le rend méconnaissable à tous les yeux. L'arrivée du jeune homme est agréable au roi impatient de le connaître. Il se réjouit en secret du malheur qui le rend son inférieur en beauté ; car, malgré les ravages de la maladie, on voit que, sans cela, il disputerait la palme, si ne l'obtenait pas. Il est reçu dans le palais. Chaque jour le prince le visite, s'informant de ses nouvelles, prévenant tous ses désirs et s'appliquant de l'entourer d'égards et de marques de distinction

« Joconde languit en proie aux souvenirs qui le consument ; les fêtes, les jeux, la musique ne peuvent le distraire ni calmer sa douleur. Près de son appartement est une antique galerie ; c'est là qu'il se promène, fuyant le monde et ses plaisirs : la solitude doit augmenter l'amertume de ses réflexions, et pourtant, qui le croirait? c'est là qu'il trouve la guérison de ses maux ! A l'extrémité de cette galerie est un réduit obscur ; les fenêtres sont fermées, et le parquet mal joint laisse échapper un rayon de lumière. Joconde regarde et voit, chose incroyable si ce récit n'avait souvent été répété ! il découvre, et semble douter encore, le plus secret et le plus somptueux des salons de la reine, lieu mystérieux où les intimes seuls sont admis. Il examine attentivement et voit l'épouse d'Astolphe aux prises avec un nain, qui la presse dans ses bras. Le drôle a même été si habile qu'il obtient la

victoire. Joconde, surpris, croit rêver et reste immobile de stupeur. Mais la chose n'est que trop vraie : ce n'est point une vaine illusion, il faut y croire, et l'époux d'Édile se dit en lui-même : « Quoi ! la femme d'un prince puissant, aimable et beau, se livre à un monstre hideux et difforme ! Quelle est donc l'ardeur de ses désirs ? » Il se rappelle Édile, qui lui parut sans excuse pour s'être abandonnée à un jeune valet, et son crime lui semble moins odieux. Serait-ce sa faute ou celle de son sexe qu'un seul homme ne saurait contenter ? Si toutes tombent dans les mêmes écarts, sa chère Édile n'a pas fait choix d'un monstre ! » Le jour suivant, il revoit à la même heure, au même endroit, la reine et le nain faisant au roi le plus cruel outrage. Le lendemain, le surlendemain, chaque jour, en un mot, la fête recommence ; et pourtant la reine, au grand étonnement de Joconde, se plaint toujours du peu d'ardeur de son amant. Un jour elle paraît troublée, en proie à l'impatience et à la mélancolie. Deux fois déjà elle a fait appeler par une de ses

femmes le nain qui n'arrive pas. Une troisième fois la jeune fille s'éloigne et reparaît en s'écriant : « Il joue et ne veut point cesser avant d'avoir regagné son argent. » A ce spectacle, Joconde recouvre sa sérénité ; il retrouve sa gaieté et redevient digne de son nom. Avec sa bonne humeur paraissent ses couleurs et son embonpoint ; on dirait un ange descendu des célestes régions. Astolphe, Fausto et toute la cour ne voient pas sans surprise un tel changement. Le roi veut connaître la cause de sa guérison, et Joconde, de son côté, désire l'instruire de l'outrage qu'il a reçu. Mais, craignant qu'Astolphe n'inflige à son épouse le juste châtiment que lui-même avait épargné à la sienne, il réclame le serment solennel qu'il ne tirera aucune vengeance, quelle que soit l'offense et quoi qu'il puisse apprendre.

Puis il lui fait jurer que ni ses actions ni ses discours ne trahiront sa colère aux yeux du coupable. Astolphe, qui se croit hors de cause, promet sans hésiter, et répète son serment. Joconde commence par faire l'aveu de sa propre mésaventure, et raconte qu'ayant surpris son épouse infidèle dans les bras d'un valet, il serait mort de désespoir si le malheur des autres ne l'eût consolé. Dans le palais même il a trouvé un adoucissement à sa peine, et du moins il a pu se convaincre que d'autres partagent son infortune. Ce disant, il fait voir au roi, par l'étroite ouverture, le monstre qui jouit de son bien. Vous croirez sans peine que l'indignation d'Astolphe fut grande. Dans sa rage, il fallit perdre la tête ou se la briser contre la muraille. Prêt à faire du bruit et du tapage, il se rappelle le serment qu'il a fait sur l'hostie, garde le silence, et dévore son outrage. « Ami, dit-il à Joconde, que faut-il faire, quel parti me reste, puisque tu t'opposes à ce que j'assouvisse la plus triste et la plus terrible des vengeances? — Ma foi, répond Joconde, il faut, sans nous soucier de ces infidèles, éprouver la vertu des autres : faisons aux maris ce qu'on nous a fait à nous-mêmes. Jeunes, pourvus de quelques dons, nous rencontrerons peu de rivaux. Trouverons-nous des rebelles, quand nous voyons des êtres difformes réussir? Celles que n'attendrira point notre jeunesse céderont devant nos trésors. Partons pour conquérir les dépouilles opimes de mille maris. »

« L'absence, le changement de pays, des beautés nouvelles parviennent à effacer les chagrins de l'amour. Astolphe trouve ce projet excellent, et sans hésiter ils partent accompagnés de Fausto et de leurs écuyers. Ils traversent la France, l'Italie, la Flandre et l'Angleterre, et toutes les femmes subissent leurs lois. Les unes reçoivent d'eux des présents, ils en acceptent de plusieurs autres ; et, s'ils font des frais près de quelques-unes, ils en trouvent bien plus souvent qui viennent au-devant de leurs désirs. Ils s'arrêtent un mois dans une cité, deux mois dans une autre, et peuvent se convaincre que toutes les femmes ne sont pas plus fidèles que les leurs. Enfin, lassés de courir ainsi le monde, et comprenant qu'ils ne peuvent, sans danger pour leur vie, chasser ainsi sur les terres des autres, ils se décident à chercher une femme agréable de caractère et de visage, qui calme la fougue de leurs transports sans faire naître en eux la moindre jalousie. « Je t'aime autant qu'un autre pour compagnon d'amour, dit le roi; n'est-il pas clair à nos yeux qu'il n'est point de femme capable de se contenter d'un seul amant? Choisissons-en donc une, partageons ses faveurs sans épuiser nos forces, et n'ayons jamais, à cause d'elle, ni querelle ni débat. Je ne pense pas qu'elle s'en trouve mal. Certes, si chaque femme avait deux époux, elle leur serait plus fidèle qu'à un seul, et l'on verrait moins de ménages désunis. » Joconde goûte ce projet et, résolus de l'exécuter, ils se mettent à chercher à travers les monts et les plaines l'objet qu'ils ont rêvé. Ils pensent le trouver dans la fille d'un hôtelier de Valence, à la fine taille, au visage gracieux, et dont les roses de la jeunesse augmentent encore les charmes. Le père, chargé d'enfants et craignant la misère, écoute sans trop de difficultés les offres d'étrangers généreux qui lui promettent de ne jamais

abandonner sa fille. Ils emmènent la jeune Flamette; et tour à tour heureux, sans trouble ni contestation, ils ressemblent aux soufflets d'une forge

qui n'en laissent jamais éteindre le feu. Désirant connaître toute l'Espagne et voir l'antique royaume de Syphax, ils sortent de Valence et s'arrêtent le même jour dans une auberge de Xativa. Ils s'empressent d'aller, suivant leur coutume, visiter les temples, les palais, les rues, les places publiques, et laissent la jeune fille avec le reste de leurs gens; les uns font les lits, les autres s'occupent des coursiers ou préparent le repas de leurs maîtres. Un des valets de l'hôtellerie a servi jadis dans la maison du père de Flamette. Dès l'enfance ils se sont aimés, et il a recueilli les prémices de son amour. Ils se reconnaissent, mais se gardent bien de le laisser voir. Puis, saisissant le moment où maîtres et serviteurs sont absents, leurs regards se cherchent. Le jeune homme lui demande le but de son voyage, et auquel des deux seigneurs elle appartient. Flamette avoue la vérité au Grec (c'est le nom du jeune homme). « Ah! s'écrie celui-ci, je croyais toucher au bonheur, et je te perds peut-être pour toujours! Mes douces espérances vont se changer en chagrin, car je te vois la proie de ceux qui chercheront à nous séparer. A force de peines et de fatigues, avec le salaire que me donnent les voyageurs, j'ai fait quelques économies, et je comptais retourner à Valence pour demander ta main à ton père. » Flamette lui répond qu'il fallait se hâter davantage. Il se lamente, soupire, et, avec une astuce digne de son nom : « Tu veux donc mon trépas! s'écrie-t-il. Si, du moins, avant mon dernier soupir, je pouvais te presser dans mes bras, je me consolerais de te perdre! Allége la souffrance de mes derniers moments. — Ma tendresse égale la tienne, répond Flamette; mais ici, en présence de tout ce monde, nous serions trahis! Quel instant choisir? — Ah! si ton ardeur était seulement le tiers de la mienne, tu saurais, j'en suis sûr, nous procurer cette nuit d'heureux instants! — Et comment y parvenir? je repose entre les

deux chevaliers, tour à tour chacun d'eux me tient dans ses bras, et sans cesse l'un d'eux s'occupe de moi. — Nous parviendrons bien à déjouer leur

surveillance, continue le Grec, si tu le veux, puisque tu partages ma flamme et mon désespoir ! » Après un moment de réflexion, Flamette lui permet de venir quand tout le monde sera endormi ; elle lui indique le moyen d'arriver près d'elle et de se retirer. Le Grec se présente à la porte, la pousse et s'approche doucement comme un homme qui craint de briser des carreaux ou qui marche sur des œufs. Ses mains ne sont pas moins prudentes ; ses bras étendus rencontrent le pied du lit, et il y entre la tête la première. Il sent les jambes de Flamette couchée sur le dos, se glisse jusqu'à la hauteur de son visage, et la tient dans ses bras tant que dure la nuit. Tel que l'ardent cavalier, droit sur les étriers, serre les flancs d'un vigoureux cheval sans perdre les arçons, le Grec n'abandonne point la dame, dont il comble les vœux. Cependant Joconde et le roi ont entendu les amoureux ébats ; mais, abusés par une commune erreur, chacun croit au bonheur de l'autre. Au retour du soleil, le Grec se retire comme il était venu, et Flamette se lève pour ouvrir aux pages. Astolphe, d'un air joyeux, s'adresse à son compagnon : « Frère, tu as fait un bien long voyage, et tu dois être fatigué. — Moi ! réplique Joconde d'un ton railleur, c'est bien plutôt à vous qu'il faut conseiller le repos ; votre chasse n'a cessé qu'avec le retour de l'aurore. — Eh ! reprend le roi, je n'aurais pas été fâché de faire un peu d'exercice, si tu avais voulu me céder la monture. — Vous êtes mon maître, je suis votre serviteur, vous étiez libre de changer les conditions, et vous pouviez me dire sans façon : « Donne-la-moi. » Le discours s'anime ; la querelle devient

assez vive pour que des paroles insultantes soient échangées. Chacun pense avoir été mystifié. Flamette n'est pas loin. On l'appelle, elle arrive tout en

tremblant : tous deux exigent qu'elle convienne de la vérité. « Écarte toute feinte, lui dit le roi d'un ton sévère, et nomme le champion qui, cette nuit, a voulu soutenir seul de si nombreuses luttes. » Sa réponse fera connaître le trompeur. La jeune fille, effrayée, tombe à genoux en demandant grâce : elle avoue que, subjuguée par la force d'un premier amour, elle s'est laissé toucher par la souffrance et les maux d'un amant passionné, et a oublié sa promesse. Elle raconte par quelle ruse furent trompés les deux seigneurs. Joconde et le prince se regardent, tout confus et pleins d'admiration. Vit-on jamais deux hommes si merveilleusement joués? Tout à coup, s'abandonnant à une violente hilarité, ils tombent à la renverse sur le lit, hors d'haleine, les yeux fermés et la bouche ouverte. Après avoir ri aux larmes et jusqu'à en perdre la respiration, ils s'écrient: « Comment serions-nous préservés des ruses de nos femmes, puisque nous n'avons pu garder cette jeune fille entre nous et dans la même couche! Eût-il plus d'yeux que de cheveux, un mari ne saurait échapper à son sort. Nous avons éprouvé mille femmes, toutes ont succombé! Que nous servirait de chercher encore des rebelles? Cette dernière expérience doit nous suffire. Retournons près de nos épouses, elles ne sont ni mieux ni pires que les autres. » A ces mots ils font venir l'amoureux de Flamette et la lui donnent pour femme avec une bonne dot. Puis, montés sur leurs coursiers, ils reviennent sur leurs pas et vont vivre près de leurs femmes sans s'inquiéter désormais de leurs écarts. »

L'hôte achève ce récit, que ses auditeurs écoutent attentivement. Rodo-

AVENTURES D'ASTOLPHE ET DE JOCONDE.

p. 551.

mont a gardé un profond silence, puis il s'écrie : « Je suis disposé à croire que les femmes sont fertiles en ruses, et tout le papier de l'univers ne suffirait pas pour en écrire l'histoire. » Mais un vieillard, plus sensé et plus hardi que les autres, ne peut endurer tant d'outrages adressés à un sexe aimable; et, se tournant vers l'hôte, il prononce ces paroles : « Chaque jour voit éclore des contes invraisemblables; le tien est de ce nombre. Je ne saurais accorder confiance à l'historien qui te l'a rapporté, fût-ce un évangéliste; son opinion sur le beau sexe est le résultat de faux préjugés, et non de l'expérience. Pour deux ou trois dont il eut à se plaindre, il déverse le blâme sur toutes les autres. Que sa colère s'éteigne, et tu entendras les plus grands éloges succéder à d'absurdes calomnies. S'il veut être juste, il trouvera plus d'exemples pour la louange que pour l'insulte. Contre une femme de triste renommée, il en est cent dignes d'un véritable respect. Loin de mériter le blâme, la plupart d'entre elles sont des modèles de vertu. Ce Valerio dit le contraire; mais sois persuadé qu'il obéit à un secret dépit, et non à la conviction. Est-il parmi vous un seul homme qui soit resté fidèle à son épouse, et qui, cherchant toutes les occasions de séduire la femme d'autrui, n'ait eu recours aux présents? Existe-t-il un homme d'une irréprochable fidélité? Le mari qui se flatterait de cela serait un imposteur, et celui qui le croirait, un sot ou un fou. N'avez-vous jamais trouvé de femme agaçante, et je ne veux point parler ici de celles dont l'honneur est perdu? N'avez-vous pas vu tel époux délaisser la plus belle des femmes pour celle dont les bonnes grâces sont à la merci de tous? Qu'arriverait-il si une jeune fille venait s'offrir à lui? Tous, pour lui plaire, nous nous exposerions à perdre la vie. Les femmes qui oublient leur devoir n'ont que trop souvent de justes motifs de représailles, car leurs époux infidèles semblent, accablés de satiété, rechercher le bien des autres. Pour être aimé il faut aimer soi-même, et rendre ce que l'on reçoit. Si j'étais maître de faire des lois, je dicterais celle-ci : « Toute femme adultère sera mise à mort si elle ne par-« vient à prouver l'infidélité et le crime de son mari; dans ce cas son crime « restera impuni, et elle n'aura rien à redouter de la vengeance des lois ou « de son époux. » Un noble précepte de la religion chrétienne est de ne point faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'on nous fît. On reproche l'incontinence aux femmes comme un très-grand tort; mais peut-on en accuser le sexe entier? Nous, nous sommes bien plus sujets à faiblir. La chasteté n'existe guère chez les hommes, et tous se livrent chaque jour sans scrupule au blasphème, au vol, à la fraude, au meurtre, à l'usure, à tous les crimes. » Le sage vieillard se dispose à citer de nombreux exemples, il va nommer ces femmes vertueuses dont la pensée et les actions furent toujours pures; mais Rodomont lui lance un regard farouche et terrible. La crainte arrête sa voix sans lui ôter ses convictions. Le roi de Sarse termine ainsi la discussion; puis il se lève et se retire pour prendre du repos jusqu'au moment où le jour chassera les ténèbres. Mais le sommeil clôt à peine ses paupières, et il ne cesse de se lamenter sur l'infidélité de Doralice. Aux premières lueurs de l'aurore, il part avec l'intention de s'embarquer

sur le fleuve. Il veut ainsi épargner des fatigues à l'excellent coursier qu'il ravit à Roger et à Sacripant; d'ailleurs cette route est la plus prompte. Aussitôt il commande aux matelots de quitter le rivage. La barque légère suit rapidement le cours de la Saône, et Rodomont est toujours livré à de tristes souvenirs. A cheval, il les porte en croupe; sur son navire, il les retrouve à la poupe et à la proue. Des pensées fatales troublent sa cervelle, déchirent son cœur et lui ôtent toute espérance; il ne sait quel parti prendre ni le genre de résistance qu'il peut opposer aux ennemis impitoyables, aux perfides dont il attendait des secours. Il vogue ainsi tout le jour et la nuit suivante; rien ne peut effacer de son cœur ulcéré le souvenir de l'outrage qu'il a subi. Les ondes ne sauraient éteindre l'incendie qui le consume, le changement de lieux n'apporte aucune distraction à ses peines. Tel qu'un malade épuisé par une fièvre brûlante se retourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, cherchant en vain une situation meilleure, le païen n'éprouve aucun soulagement ni sur les flots ni sur la terre. Enfin, cédant à son impatience, il saute sur le rivage, traverse Lyon, Vienne, Valence, Avignon au pont magnifique. Toutes ces cités et une foule d'autres, placées entre le fleuve et les monts des anciens Celtibères, sont soumises au roi d'Afrique et d'Espagne depuis qu'ils ont pénétré dans ces régions. Puis il se dirige vers Aigues-Mortes afin de s'y embarquer pour Alger. Il arrive près d'un village encore favorisé de Bacchus et de Cérès, malgré les ravages de la guerre. Là, les moissons jaunissantes ondoient dans les plaines; ici, se déroulent les vagues de la mer immense. Sur une colline s'élève une chapelle nouvellement bâtie, mais abandonnée depuis le commencement de la guerre. Séduit par la beauté du site et par l'espoir d'être loin du bruit odieux des armes, Rodomont s'y arrête. Renonçant à passer en Afrique, il oublie son palais d'Alger. Il s'y loge avec ses écuyers, ses bagages et ses chevaux. Ces lieux sont peu éloignés de Montpellier et d'autres villes riches et populeuses. Une rivière les arrose, on peut aisément s'y procurer tout ce qui est nécessaire à la vie. Un jour qu'il se livre à ses pensées, car il passe tout son temps à rêver, il voit venir à travers la prairie une belle jeune femme accompagnée d'un moine à longue barbe. Ces voyageurs suivent un petit sentier, et traînent un cheval qui porte un fardeau recouvert d'une étoffe noire. Vous devinez quelle était cette dame, ce moine, et quel était ce fardeau : c'était Isabelle emportant les restes de son cher Zerbin. Nous l'avions quittée sur le chemin de la Provence, et accompagnée d'un saint vieillard qui l'exhortait à consacrer au Seigneur la fin de ses jours. Son visage est alors pâle, égaré; sa chevelure est en désordre : de son sein oppressé s'échappent de brûlants soupirs, ses yeux versent des torrents de larmes. Enfin, tout en elle annonce la douleur la plus grande et la plus profonde; mais ce qui lui reste de charmes prouve que l'amour lui prodigue tous ses dons. A la vue de cette jeune beauté, le Sarrasin oublie ses projets d'outrage et de haine contre les femmes, ce digne ornement de la nature. Isabelle lui inspire un nouvel amour et efface le souvenir de son ancienne flamme : ainsi un clou chasse l'autre. Il s'approche de la belle affligée, et du ton le plus doux et le

plus tendre il lui demande son nom. Elle lui dit que, déterminée à fuir un monde pervers, elle se voue à Dieu afin de mériter son pardon par la pratique des bonnes œuvres. Le farouche Rodomont, contempteur de toute loi et de toute religion, trouve ce projet ridicule ; il lui représente que c'est une coupable folie d'enfouir comme l'avare de précieux trésors, sans profit et sans utilité pour personne. Les chaînes sont faites pour les lions, les serpents et les ours, et non pour les belles. Le moine placé près de la jeune fille entend ces propos; craignant pour Isabelle, il étale à ses yeux toutes les splendeurs de la nourriture céleste et la fortifie. Le brutal Rodomont ne trouve pas de tels mets de son goût, et cela commence à lui déplaire. Fatigué des discours de ce vieillard, qu'il s'efforce en vain d'interrompre, l'impatient Sarrasin se jette sur lui avec fureur. Mais je crains d'être trop long ; et, bien averti par l'exemple du moine qui fut puni de sa prolixité, je terminerai ce chant.

CHANT XXIX

La chaste Isabelle, dans l'espoir de conserver son honneur, fait en sorte que Rodomont, égaré par l'ivresse, lui enlève la tête. Le roi de Sarse construit un pont et un mausolée immense; il lutte avec Roland, qui passe près de ces lieux en donnant mille signes de folie.

Ah! que l'esprit humain est sujet à varier, et combien son inconstance est grande! Il faut peu de chose pour modifier nos premières résolutions, celles surtout qui viennent d'un dépit amoureux. Nous avons vu Rodomont, outré de fureur contre les femmes, sortir des limites des bienséances; et, loin d'espérer qu'on pût jamais éteindre sa colère, il semblait que rien ne pouvait l'affaiblir. Sexe charmant! je suis furieux des outrages que vous a prodigués cet homme injuste; et, jusqu'à ce qu'un châtiment terrible l'ait puni de son crime, je m'efforcerai de prouver qu'il eût mieux fait de se taire et de mordre sa langue. L'expérience démontre que ses discours étaient ceux d'un sot et d'un insensé. Il enveloppait dans ses propos calomnieux toutes les femmes, et le voilà changé par un seul regard d'Isabelle! Il la voit à peine, il ne la connaît pas, et déjà cette jeune femme occupe la place de celle qu'il aima. Embrasé de nouveaux feux, il espère triompher par de légers discours de sa ferme résolution. L'ermite, pour la faire persévérer dans son pieux dessein, emploie les discours les plus graves, et s'oppose comme un bouclier impénétrable aux efforts du païen. Importuné par ses discours, irrité, exaspéré de se voir attaqué en face, Rodomont conseille au moine de retourner dans sa solitude, et finit par se jeter sur lui en arrachant une poignée de sa longue barbe. Sa fureur grandit encore; d'une main de fer il le saisit à la gorge, le fait tourner plusieurs fois en l'air et le lance sur le rivage. J'ignore et ne saurais dire ce qu'il devint, car les versions sont différentes. Suivant les uns, son corps informe et fracassé resta sur un roc;

selon d'autres, il tomba dans la mer à plus de trois milles et se noya, faute de savoir nager, après avoir fait vainement un grand nombre de prières. On dit encore qu'un saint lui vint en aide et le déposa sur le rivage. Bref, quoi qu'il puisse en être, je ne parlerai plus de ce moine dans mes chroniques.

Après ce bel exploit, Rodomont s'approcha d'un air moins terrible de la jeune femme en proie à l'épouvante et au désespoir ; il lui débita les propos ordinaires aux amants, l'appelant son cœur, la joie, l'espérance, la consolation de sa vie, et lui donnant tous les noms de circonstance. Enfin sa douceur et son urbanité éloignent la pensée de toute violence. La beauté d'Isabelle semble amortir ses instincts féroces ; il se résignera à n'effleurer que l'écorce au lieu de cueillir le fruit. Sa victoire, il veut la devoir à l'amour, et il espère amener peu à peu la jeune femme à se rendre à ses désirs. Dans ce désert sauvage, Isabelle, qui se voit comme la souris entre les griffes du chat, eût préféré se trouver au milieu des flammes; il faut éviter un péril imminent, ou en sortir sans tâche et sans souillure. Plutôt mourir mille fois que de subir les lois de cet homme féroce ! Insultera-t-elle à la mémoire de celui qu'elle a perdu, et à qui elle a voué une fidélité éternelle? Cependant, que faire? La passion fougueuse de Rodomont grandit à chaque instant. Bientôt il bravera toutes les lois ! Enfin elle trouve un moyen de sauver sa vertu et de se couvrir d'une gloire pure et immortelle. Au moment où le barbare la presse avec un emportement peu d'accord avec les égards qu'il lui a jusqu'alors montrés : « Si vous jurez, lui dit-elle, de respecter ma vertu; si je peux rester sans crainte près de vous, je vous révélerai un secret qui aura pour vous cent fois plus de prix que ces jouissances auxquelles vous aspirez. Ne perdez point un rare avantage pour une satisfaction passagère. Partout vous rencontrerez des femmes jeunes et belles, mais il n'en est point qui puissent vous faire un don égal à celui dont je dispose. Il est une herbe que j'ai vue près de ces lieux, et que je saurai retrouver. En la faisant bouillir avec du lierre et de la rue sur un feu de bois de cyprès, elle produit, pressée par d'innocentes mains, une liqueur dont l'efficacité est si grande qu'il suffit d'y plonger, à trois reprises, un corps pour le rendre impénétrable et incombustible. Il reste ainsi pendant un mois, puis il faut recommencer l'épreuve, car cet état merveilleux n'a pas une plus longue durée. Je puis dès aujourd'hui en préparer ; vous en ferez l'essai; et vous trouverez, j'en suis sûre, la possession d'un tel secret préférable pour vous à la conquête de l'Europe entière. Vous reconnaîtrez ce service en respectant ma vertu. » Elle rappelle Rodomont à des sentiments plus honnêtes; bientôt le Sarrasin aspire à devenir invulnérable, et ses serments dépassent même ceux qu'elle attendait de lui. Il compte bien tenir sa promesse afin de juger du pouvoir de la liqueur. il saura se contraindre jusque-là : et plus tard il agira au gré de sa passion, car l'impie ne craint ni ne respecte Dieu et les saints; sa mauvaise foi dépasse tout ce que l'on sait de la déloyale Afrique. Il proteste donc de son respect envers celle qui lui procurera l'avantage dont jouirent autrefois Achille et Cycnus. La

jeune fille explore les vallées et les précipices; loin des villes et des hameaux, elle recueille une grande quantité d'herbes. Rodomont la suit et ne

la quitte pas. Enfin, quand elle a rassemblé une grande quantité d'herbes, elle revient assez tard à sa demeure, et passe le reste de la nuit à les faire bouillir. Le roi examine avec attention tous ces apprêts. Bientôt il se livre au jeu avec ses écuyers, et la chaleur du feu leur donne une telle soif, qu'après de fréquentes libations ils vident deux tonneaux d'excellent vin grec enlevés à des voyageurs un ou deux jours auparavant. Le Sarrasin n'a point coutume de boire du vin, sa religion en proscrit l'usage; mais, dès qu'il en a goûté, il le trouve préférable aux plus délicieuses liqueurs et au nectar, boisson des dieux. Narguant Mahomet, il en avale plusieurs coupes entièrement pleines. Puis ce vin, versé à la ronde, fait tourner toutes les têtes comme des ailes de moulin. Isabelle retire la chaudière qui contient les herbes. « Tu verras si mes paroles sont vaines, dit-elle à Rodomont; tu te rendras à l'évidence qui soumet les plus incrédules. L'expérience fait distinguer la vérité du mensonge : tu éprouveras à l'instant sur moi-même la vertu de cette liqueur, et tu verras qu'elle préserve de la mort. J'y plongerai la tête jusqu'aux épaules, et tu essayeras alors si la vigueur de ton bras et le tranchant de ton épée peuvent entamer ma peau. »

RODOMONT TRANCHE LA TÊTE A ISABELLE.

P. 341.

A ces mots, d'un air calme et riant, elle présente son cou au païen troublé par l'ivresse, dont ne sauraient préserver les casques et les boucliers. Incapable de réflexion, il ajoute foi aux paroles de l'amante de Zerbin et lui assène un coup terrible qui sépare des épaules cette tête où se jouaient les Amours. Trois fois elle bondit : de ses lèvres glacées s'échappe le nom de Zerbin. Pour le rejoindre et pour échapper aux profanations, Isabelle employa la ruse! Ame fidèle et tendre, qui préféra sacrifier sa jeunesse et sa vie en restant chaste et fidèle : chose inouïe et presque inconnue de nos jours! Vole en paix au sein de Dieu, âme bienheureuse! Si mes faibles chants ont quelque pouvoir, je veux, par les fleurs de l'éloquence et les prestiges de la poésie, rendre ton nom éclatant d'âge en âge aux yeux de la postérité. Dors en paix dans les royaumes célestes, et laisse un noble exemple aux autres femmes.

Le créateur du ciel et de la terre voit cette action si admirable et si extraordinaire. « Tu as fait mieux que celle dont l'honneur coûta le trône à Tarquin, dit-il; je veux en ta faveur instituer une loi que je placerai parmi les décrets irrévocables, je jure par les ondes sacrées que rien ne pourra la changer. Celles qui, dans les siècles futurs, porteront ton nom auront en partage, le génie, les grâces, la sagesse, la bonté et l'affabilité, elles seront douées de toutes les vertus, et les poëtes célébreront à l'envi leur gloire; on entendra sans cesse, sur les cimes du Pinde, du Parnasse et de l'Hélicon : « Isabelle! Isabelle! » A la voix de l'Éternel, l'air devient plus serein et la mer plus calme. L'âme rayonnante d'Isabelle s'élance vers le troisième ciel et se réunit à celle de Zerbin, tandis que le féroce et nouveau Bréhus-sans-Pitié demeure confondu de surprise et de honte; mais, revenu de son ivresse, il maudit son erreur. Accablé de douleur et de regrets, il croit apaiser sa victime en honorant sa mémoire et convertit en mausolée l'église et le lieu témoins de son trépas. Par la force des menaces ou l'attrait des promesses, il rassemble tous les ouvriers d'alentour au nombre de près de six mille. A ses ordres, ils détachent de la montagne voisine d'immenses blocs de pierre et élèvent un monument haut de quatre-vingt-dix brasses. Ce tombeau, assez semblable à celui qu'Adrien bâtit sur les rives du Tibre, renferme l'église où reposent les deux amants. Il y ajoute une immense tour, où il fixe son séjour. Sur le fleuve qui baigne le pied de ce magnifique sépulcre, il jette un pont d'une grande longueur, mais assez étroit pour que deux chevaux ne puissent y passer de front. Ce pont est dépourvu de parapets, afin qu'au premier choc il soit facile de tomber dans l'eau. Le Sarrasin se promet d'exiger un lourd péage de tous les voyageurs, Chrétiens ou païens, et il jure que mille trophées orneront la tombe d'Isabelle. Dix jours lui suffisent pour tous ces travaux. Un gardien fait sentinelle au sommet de la tour, et donne du cor pour annoncer l'arrivée des chevaliers. Alors Rodomont prend ses armes et marche à la rencontre des survenants; s'il se présentent du côté de la tour, il se hâte de gagner la rive opposée afin de les attaquer en face. Sur cet étroit champ de bataille, le destrier qui bronche le moins du monde entraîne son maître dans l'abîme. On ne

vit jamais passage plus dangereux. Le Sarrasin pense qu'en s'exposant souvent au péril d'être précipité dans l'onde, dont il sera forcé d'avaler une bonne quantité, il expiera le crime que l'ivresse lui fit commettre. Mais si l'eau tempère la force du vin, elle ne lave pas les fautes dont il est cause !

Bientôt une multitude de guerriers se présente sur le pont. Pour les uns, c'est la route de l'Italie ou de l'Espagne ; d'autres viennent afin d'éprouver leur valeur et d'acquérir de la gloire. Tous y perdent leur armure, et quelques-uns périssent au lieu d'obtenir les palmes désirées. Aux païens Rodomont enlève leurs armes, qu'il place dans le mausolée avec une inscription indiquant le nom des vaincus. Les Chrétiens devenus ses captifs seront envoyés en Afrique. L'édifice s'achève à peine, lorsque paraît Roland, toujours en proie à un délire furieux. Il arrive errant au hasard, et les travaux du pont ne sont même point entièrement terminés. En ce moment Rodomont est couvert de son armure, mais sans casque. Poussé par sa folie, le comte d'Anglante franchit la barrière et s'élance sur le pont. Dédaignant de tirer son épée, le roi de Sarse, qui est à pied et du côté de la tour, crie de loin au comte d'un ton menaçant et courroucé : « Arrête, vil manant, ce pont n'est fait que pour de nobles chevaliers, et non pour un rustre de ton espèce ! » Préoccupé d'une foule de choses, Roland s'avance comme un homme qui n'entend pas. « Je punirai ce drôle, » dit Rodomont. Puis, sans soupçonner la force du comte, il s'apprête à le jeter dans le fleuve. Dans cet instant, une dame, placée sur l'autre rive, se dispose à traverser le pont ; ses vêtements sont riches, et sa beauté non moins remarquable que sa grâce et la noblesse de son maintien. Vous reconnaîtrez, seigneur, la douce amante de Brandimart, qui cherche son bien-aimé partout, excepté dans Paris, où elle le trouverait. En arrivant, elle voit Rodomont qui s'apprête à jeter le comte dans la rivière. La jeune fille connaît Roland ; elle est stupéfaite d'étonnement à la vue de son étrange folie et de sa nudité. Elle s'arrête pour voir l'issue du combat entre ces deux terribles athlètes, et juger des efforts que chacun fait pour triompher de son adversaire. « Comment un fou a-t-il tant de force ? » se dit Rodomont ; et, plein de dépit et de rage, il s'agite en cherchant un endroit favorable pour le saisir et le précipiter. Il avance tantôt le pied droit et tantôt le gauche, dans l'espoir de faire trébucher le comte. On dirait un ours qui s'efforce de renverser l'arbre d'où il tomba, et qu'il regarde comme la cause de sa chute et de sa douleur. Roland, dont l'esprit erre

je ne sais où, se défend par sa seule vigueur, mais elle n'a point d'égale dans l'univers ; il serre étroitement Rodomont et tombe avec lui au sein de l'onde. Le bruit de leur chute fait gémir le rivage, l'eau jaillit, et tous deux touchent le fond. Mais bientôt la surface s'ouvre : Roland, qui est nu, regagne sans peine le rivage ; et, sans savoir ce qu'il a fait, sans s'inquiéter du blâme ou de la louange, il reprend sa course vagabonde. Rodomont, accablé par le poids de ses armes, arrive plus difficilement et moins vite sur le bord. Cependant Fleur-de-Lis a pu traverser le pont et lire toutes les inscriptions des trophées : elle n'aperçoit ni la cuirasse ni les vêtements de Brandimart.

Mais occupons-nous du comte, qui est déjà loin de la tour et du fleuve. Je n'entreprendrai pas de vous raconter tous les actes de folie de Roland, un tel récit serait sans fin ; mais je peux vous parler des plus extraordinaires et de ceux qui, plus dignes d'être célébrés par la poésie, conviennent mieux à mon livre : je n'omettrai point ce qu'il accomplit dans les Pyrénées, non loin de Tolosa. Toujours en proie à un délire furieux, il a franchi d'énormes distances. Arrivé sur la cime des monts qui séparent la France de la Catalogne, il se dirige vers l'occident en suivant une étroite route qui domine une vallée profonde. Là se présentent à ses regards deux jeunes bûcherons qui poussent devant eux un âne chargé de bois. Ces hommes, s'apercevant que Roland est privé de cervelle, lui crient d'un ton menaçant de prendre le large, de reculer, ou de leur livrer le passage. Sans daigner leur répondre, Roland frappe l'âne d'un si terrible coup de pied, qu'il l'envoie au sommet des airs, où il semble comme un petit oiseau ; de là il retombe à plus d'un mille de distance sur le haut d'une colline. Puis il s'élance sur les deux bûcherons. L'un d'eux, plus heureux que prudent, mais emporté par la frayeur, se laisse glisser au fond d'un précipice, à soixante brasses de profondeur ; il s'accroche à moitié chemin aux branches flexibles d'un buisson de ronces, et en est quitte pour de légères blessures au visage : l'autre s'efforce de grimper sur un arbre pour échapper aux coups de ce furieux. Roland n'épargnera pas sa vie ; il le saisit par les pieds et le partage en deux. Ainsi fait le fauconnier qui veut donner à l'autour les entrailles saignantes d'un héron ou d'un poulet. Celui qui échappa à un si funeste sort raconta ce fait prodigieux, que Turpin a inséré dans sa chronique. Après une foule d'autres aventures non moins bizarres, le comte, ayant erré longtemps à travers la montagne, descend vers les plaines d'Espagne et suit les bords de la mer qui baigne les murs de Tarragone. Inspiré par sa capricieuse folie, il désire s'arrêter sur ce rivage et s'enfonce dans le sable pour se dérober aux rayons brûlants du soleil. Le hasard amène près de son asile la belle Angélique et son époux. Tous deux, ainsi que nous l'avons vu plus haut, sont descendus des Pyrénées sur les côtes d'Espagne. Angélique n'est plus qu'à deux pas du comte lorsqu'elle l'aperçoit. Mais pouvait-elle reconnaître le paladin ! Sans cesse il est nu au soleil, à l'ombre ; sa peau est noire et brûlée comme s'il fût né dans les arides plaines de Syène, parmi les Garamantes ou près des sources du Nil. Ses yeux sont enfoncés dans leur orbite, son visage est maigre et décharné, ses cheveux hérissés et

en désordre se mêlent à sa barbe touffue et souillée de fange. Angélique s'enfuit toute tremblante et vient se jeter dans les bras de Médor. Mais le fou

la voit à peine et déjà il se précipite vers cette femme, dont les attraits remplissent son cœur des plus fougueux désirs! Il ne conserve aucun souvenir de son ancien amour, cependant il la poursuit comme un lévrier acharné après une proie. Médor, voyant l'action de ce fou, le pousse par derrière avec son cheval et lui assène un coup d'épée sur les reins. Vains efforts! Ce coup, qui doit séparer la tête du tronc, s'arrête sur la peau plus dure que l'os, et plus impénétrable que l'acier. Le comte n'est-il pas invulnérable? En se sentant frappé, Roland se retourne et assène un coup de poing formidable sur le destrier que le beau Médor pousse de nouveau vers lui; l'animal tombe mort, la tête fracassée comme si elle eût été de verre. Puis Roland se remet à la poursuite d'Angélique, qui presse sa jument avec la baguette et l'éperon. Le vol du trait lancé par un bras vigoureux ne lui paraîtrait pas assez rapide pour sa fuite. Enfin elle se rappelle le pouvoir de son anneau, et se hâte de le placer dans sa bouche. L'enchantement opère aussitôt : la fille de Galafron disparaît comme la flamme d'une bougie que l'on éteint. Cependant la frayeur, le mouvement causé par la prise de l'anneau, ou même un faux pas de son palefroi, font perdre les arçons à la belle. Au moment où la bague la rend invisible, elle roule renversée sur le sol. Peu s'en faut qu'elle ne tombe sous les pieds de Roland, qui sans doute lui eût ôté la vie; un hasard heureux la sauva. C'est à elle de chercher maintenant une autre monture, car elle ne reverra jamais celle dont le paladin suit les traces. Soyez sans inquiétude, elle saura bien en retrouver une. Ne perdons pas le comte de vue. La disparition d'Angélique n'a pas diminué son impétuosité et sa fureur : il parvient à saisir la jument, la prend par la crinière, puis par la bride, et l'arrête heureux comme le serait un homme qui tiendrait une jeune fille dans ses bras, il rajuste le mors, s'élance sur son dos, et la force de galoper pendant plusieurs milles. Il ne la laisse prendre ni repos, ni herbe, ni nourriture; il ne lui ôte ni son frein ni son harnais. Au moment de franchir

un fossé, ils y tombent lourdement tous les deux. Le comte, insensible à la douleur, ne s'aperçoit même pas de sa chute. Le malheureux animal s'est démis la jambe; pour le tirer de là, il le charge sur ses épaules. Malgré le poids d'un tel fardeau, il le porte encore à trois jets d'arc. Alors il pose la jument à terre et essaye de l'entraîner par la bride : elle le suit avec peine et en boitant. « Avance donc! » s'écrie-t-il. C'est en vain; eût-elle pris le galop, sa course eût paru trop lente au paladin. Il lui passe son licou à la jambe droite et cherche à la traîner derrière lui, en lui assurant qu'elle ira mieux de la sorte. Les crins, la peau de la bête sont arrachés par les cailloux; elle meurt de fatigue, de besoin et de douleur. Roland poursuit sa course sans s'apercevoir que l'animal est privé de vie; il se dirige vers l'Occident. Quand il éprouve quelque besoin, il met à sac les villages et les chaumières; il s'empare de la viande, des fruits et de tout ce qu'il trouve. Puis, livré à mille violences, il tue les uns, estropie les autres, et court sans jamais s'arrêter. Angélique eût subi le même sort si elle ne se fût dérobée à sa vue. Incapable de distinguer le noir du blanc, il croit, en commettant tous ces excès, se rendre utile à l'humanité. Que maudit soit l'anneau enchanté, et celui qui en fit don à Angélique! Sans son secours, Roland eût vengé et lui-même et mille autres amants! Pourquoi les infidèles que nous trouvons sur nos pas ne sont-elles point tombées aux mains du paladin? Mais je vais détendre les cordes de ma lyre avant qu'elles ne produisent des sons discordants. J'espère, en suspendant mon récit, en rendre la fin moins fatigante pour ceux qui m'écoutent.

CHANT XXX

Roland laisse partout sur son passage de cruelles traces de sa folie. — Roger immole le vaillant Mandricard. — Bradamante gémit, car elle croit son amant mort ou blessé. — Renaud part de Montauban et se rend avec ses frères au secours de Charlemagne.

O combien il est dangereux de se laisser dominer par l'impétueuse colère! Si la fureur nous aveugle et nous porte à commettre des actes offensants pour ceux que nous aimons, de tardifs remords ne peuvent effacer notre faute! Que me servira de me repentir des coupables discours qui terminent le dernier chant! Hélas! je suis comme le malade, qui, cédant à l'excès de la douleur, se livre au désespoir et profère des blasphèmes. Dès que la souffrance est moins vive, il se calme, reconnaît sa faute et la regrette, mais il ne peut retirer ses paroles criminelles. Jeunes beautés, j'implore votre pardon; je suis un malheureux victime de la plus triste folie : hélas! il faut en accuser celle dont les rigueurs m'excitent à tenir des discours que mon cœur désavoue. Dieu connaît ses torts et la grandeur de mon amour. Je ne suis guère plus sensé que Roland, et je mérite autant de pitié que lui.

Errant à l'aventure, le comte descend dans les vallées, franchit les montagnes et traverse la plus grande partie des lieux soumis à Marsile. Il a, durant plusieurs jours, traîné sans relâche le cadavre de la jument. Parvenu à l'embouchure d'un vaste fleuve, il la précipite dans la mer, s'élance à la nage et arrive de l'autre côté. Là se trouve un pasteur qui vient abreuver son cheval. Il voit un homme nu accourir vers lui, et ne cherche point à fuir. « Veux-tu, lui dit Roland, changer ton coursier contre une belle jument que je peux te montrer d'ici? Regarde sur le rivage opposé! Il est vrai qu'elle est morte, mais c'est son seul défaut, et tu en feras ce que tu voudras... Allons, ton cheval me convient; donne-le-moi avec quelque

chose de retour. » Le berger ne répond pas, se met à rire et continue sa route. « Es-tu sourd? s'écrie Roland ; il me faut ton cheval. » Le berger frappe le comte de son bâton noueux. Celui-ci, qu'enflamme une incroyable fureur, brise d'un coup de poing la tête du malheureux, qu'il étend roide mort. Puis il saute sur le cheval, galope par monts et par vaux et sème partout le ravage, sans laisser reposer l'animal, sans lui donner la moindre nourriture, de sorte que la pauvre bête ne tarde point à expirer de souffrance. Le comte ne se prive pas pour cela de coursier, il en dérobe suivant ses besoins, après avoir tué leurs maîtres Enfin il arrive à Malaga, et y commet les plus abominables excès. Il assomme tous les habitants, démolit, brûle les maisons, détruit un tiers du pays ; deux années ne pourront donner le moyen de réparer tant de malheurs. Il part ensuite et arrive à Algésiras, ville située près de Gibraltar ou de Gilbeterre, car on donne ces deux noms au détroit. Il aperçoit une barque qui, remplie d'une joyeuse compagnie,

vogue sur l'onde par une fraîche matinée. L'insensé s'écrie : « Attendez, attendez! » On ne l'écoute pas; pourquoi s'embarrasser d'un pareil hôte? Il redouble ses cris et ses hurlements, tandis que la barque continue de voguer avec la légèreté d'une hirondelle. Roland presse, pique, frappe d'un énorme bâton son coursier, qu'il pousse dans la mer. Vainement l'animal se cabre et veut reculer. Contraint de céder, il entre dans l'eau jusqu'aux genoux, jusqu'au ventre; bientôt sa croupe et sa tête se plongent dans les flots; on le distingue à peine. L'infortuné, cédant à la volonté du comte, périra s'il ne peut gagner à la nage les côtes d'Afrique. Bientôt Roland n'aperçoit plus ni la terre ni la barque, que les vagues mobiles dérobent à ses regards; mais il ne renonce point à son projet, et continue de presser le coursier, dont les forces sont épuisées. Le corps rempli d'eau, l'animal cesse

bientôt de nager et de vivre. Pour ne pas être entraîné au fond de l'abîme, Roland étend et agite ses jambes et ses bras ; il se soutient, et de son souffle repousse l'onde qui effleure ses lèvres. L'air est tranquille, la mer est calme, et il échappe au trépas. Protectrice des fous, la Fortune le fait aborder à deux portées de flèche de la ville de Ceuta. Il erre plusieurs jours sur le rivage du côté du levant, et finit par rencontrer une innombrable armée de guerriers noirs. Laissons-le pour un moment, bientôt nous le retrouverons. Quant à la belle Angélique, n'en soyez plus inquiets ; échappée aux coups du comte, elle s'est embarquée sur un vaisseau, et, secondée par un vent favorable, elle retourne dans sa patrie. Elle y partagea son trône avec Médor, et je souhaite qu'une lyre plus harmonieuse que la mienne célèbre leurs amours. Pour moi, j'ai tant d'autres choses à raconter que je ne m'occuperai plus d'elle. Je consacrerai cent vers au Tartare, qui, après la retraite de son rival, jouit en paix de la plus belle femme de l'Europe, depuis le départ d'Angélique et la mort de la céleste Isabelle. Mais il ne profitera pas longtemps de son triomphe ; son bonheur sera bientôt troublé, car il a deux grandes querelles à vider : la première contre Roger, qui lui défend de porter l'aigle blanche ; l'autre contre Gradasse, qui veut lui reprendre Durandal. Marsile et Agramant font de vains efforts pour les mettre d'accord. Loin d'apaiser les haines, ils ne peuvent obtenir que Mandricard laisse à Roger l'écu d'Hector, ni que Gradasse souffre la bonne épée aux mains du Tartare. Tous deux brûlent de combattre. Roger ne veut pas que Mandricard s'arme du bouclier d'Hector contre le roi de Séricane, et celui-ci prétend interdire au fils d'Agrican de se servir contre Roger de l'épée du comte. « C'en est assez, dit enfin Agramant, le sort prononcera ; interrogeons la fortune, et choisissons celui qu'elle aura préféré. Si vous tenez à me satisfaire, et à mériter ma reconnaissance, tirez au sort pour savoir quel sera l'adversaire de Mandricard, et celui qui terminera les deux querelles. Le triomphe du champion ainsi désigné profitera aux deux à la fois, sa défaite leur sera commune. Votre valeur est égale sans doute, et celui qui combattra pour l'autre agira vaillamment. Que le hasard seul soit donc l'arbitre ; le blâme ne saurait atteindre le vaincu. » Les deux guerriers accueillent cette proposition, et conviennent de s'en rapporter au sort. On écrit leurs noms sur deux billets de forme semblable, que l'on place dans une urne. Puis la main d'un enfant tire l'un des deux billets, et le nom de Roger est proclamé. Le jeune héros laisse éclater la joie la plus vive, tandis que le roi de Séricane ressent une vive douleur. Mais il faut se soumettre à l'irrévocable loi. Dès lors il ne songe plus qu'à seconder Roger et à lui assurer la victoire ; il lui apprend les secrets que lui enseigna son expérience des armes, comment il faut se couvrir du bouclier ou parer avec l'épée, quelles sont les attaques et les feintes, et dans quels cas on doit hasarder un coup ou s'en abstenir. Il passe ainsi le reste de la journée à le conseiller, tandis que les amis de Mandricard l'éclairent de leurs avis.

Le peuple, toujours avide de ces spectacles, se presse autour des barrières ; et, non contents de pouvoir arriver avant le jour, les plus empressés y

passent la nuit. Ainsi cette tourbe insensée ne voit que les plaisirs d'une brillante joute, n'aspire qu'à ces émotions, sans s'inquiéter des résultats, mais les chefs les plus sages et les plus prudents, Sobrin, Marsile, ne peuvent approuver une telle lutte, et blâment le roi qui l'a permise. Sans cesse ils lui représentent le malheur dont sera frappée l'armée tout entière, quel que soit le vainqueur. Un seul de ces deux guerriers est plus redoutable pour les troupes de Charlemagne que dix mille Sarrasins. Agramant approuve la sagesse de ces observations ; mais comment retirerait-il sa parole? C'est en vain qu'il prie Roger et Mandricard de la lui rendre. Il leur représente que la cause de la querelle est peu importante, et ne devrait pas les armer l'un contre l'autre. Pourquoi ne différeraient-ils pas ce combat cinq ou six mois encore, jusqu'au moment où le fils de Pépin, vaincu et chassé de ses États, serait dépouillé de son sceptre et de son manteau impérial ? Les deux adversaires, malgré leur désir de se rendre aux vœux d'Agramant, sont inflexibles. C'eût été une honte éternelle pour celui des deux qui, le premier, eût accepté la trêve ! La belle Doralice joint ses instances à celles des capitaines qui tentent de fléchir Mandricard. D'une voix entrecoupée de sanglots elle le supplie de se rendre aux vœux du roi, au désir de toute l'armée; elle gémit, elle se désespère, et lui répète que ses jours seront livrés à la douleur. « Que deviendrai-je, lui dit-elle, si à chaque instant votre soif

de gloire me fait trembler pour vos jours? Que me sert d'avoir apaisé la querelle naguère élevée entre vous et un ennemi redoutable, si je dois en

voir éclater une autre plus terrible? Malheureuse que je suis! Combien j'étais insensée en éprouvant une douce fierté de l'ardent amour d'un guerrier si fameux! Je le vis exposer ses jours dans une lutte dont j'étais le prix; mais aujourd'hui il affronte de plus grands périls pour une cause futile C'est votre orgueil, et non l'amour, qui vous fit combattre pour moi! Ah! si cet amour ne se réduit pas à de vains témoignages, ce serait en son nom, ce serait en implorant votre pitié que je vous supplierais de laisser à Roger la possession de l'aigle blanche! Quelle gloire, quel profit attendez-vous en lui arrachant un vain insigne? Cette lutte offre de grands dangers et peu de gloire. C'est une entreprise difficile, dont le succès ne présente guère d'avantages, tandis que votre défaite (et vous ne pouvez répondre des caprices de la fortune) entraînera pour moi tant de malheurs que mon cœur se brise en y songeant. Si vous tenez assez peu à la vie pour l'exposer en voulant reprendre un triste bouclier, vous devriez penser que la mienne s'éteindra avec la vôtre. Je vous suivrai sans regret jusque dans la tombe; mais subirai-je l'affreuse destinée de vous voir mourir avant moi? » C'est ainsi que, baignée de larmes, Doralice ne cesse de gémir et de supplier le Tartare d'accepter la paix. Mandricard est ému. Par ses baisers il s'efforce de sécher les paupières humides de son amante; il presse ses lèvres plus vermeilles que la rose, et pleure lui-même en prononçant ces mots : « Doux espoir de ma vie, pourquoi t'abandonner à de puériles craintes? Charles, Agramant et leurs guerriers m'attaqueraient vainement tous ensemble. Tu fais bien peu de cas de ma vaillance si Roger excite tes alarmes. Ne te souvient-il plus que sans épée ni cimeterre, à l'aide d'un seul tronçon de lance, j'ai détruit une troupe nombreuse de chevaliers? Ce n'est pas sans dépit et sans rougir que Gradasse répète à qui veut l'entendre qu'il fut mon prisonnier dans un château de Syrie! Gradasse est un autre adversaire que Roger. Isolier, Serpentin, le brave Sacripant, les nobles frères Aquilant le Noir et Griffon le Blanc, ce même Gradasse et une foule d'autres chevaliers maures et chrétiens ne m'ont-ils pas dû leur salut? Ils ne parlent point sans estime de mes exploits, qui furent plus dignes de mémoire que ne le serait la destruction par mon bras des Maures et des Francs. Peux-tu craindre que ce guerrier, jeune et sans expérience, m'arrache et l'honneur et la vie? Impuissants seront tous ses coups, car je possède Durandal et les armes d'Hector! Ah! si j'eusse eu le temps de l'enlever par la force, tu aurais pu prévoir le sort qui menace un jeune téméraire! Au nom de notre amour, sèche tes larmes et bannis ces sinistres présages. J'obéis à la voix de l'honneur, et non au vain désir d'effacer l'aigle blanche du bouclier de Roger. »

Telles sont les paroles du Tartare; mais, insensible à ses discours, Doralice redouble ses supplications. La douceur de ses accents eût ému une colonne de marbre. Belle, demi-nue, elle va triompher. Déjà elle a reçu de Mandricard la promesse qu'il se rendra aux désirs d'Agramant si ce monarque renouvelle sa prière. Sans doute il eût tenu son serment; mais, dès que la brillante Aurore paraît précédant le char du Soleil, Roger, impatient de soutenir ses droits, entre au son du cor dans la lice, que déjà le peuple

environne. A ces accents de défi, le fier Tartare ne veut plus entendre le mot de paix, il saute hors du lit et se couvre de ses armes : son terrible aspect fait trembler Doralice elle-même. Le combat est inévitable; il monte sur Bride-d'Or et vole aux lieux où le sort doit prononcer. Les deux rois et les seigneurs de la cour prennent place; l'heure fatale va sonner. On lace aux deux guerriers leurs casques étincelants, on leur donne leurs lances, et le son aigu, éclatant des trompettes fait pâlir des milliers de spectateurs. Les lances sont en arrêt, les coursiers volent, et les deux chevaliers se heurtent avec tant de force que le ciel semble tomber sur la terre tremblante et déchirée. Des deux côtés vole le fier oiseau qui porte Jupiter au-dessus de la nue, tel qu'on le trouve encore en Thessalie, mais avec un autre plumage. On peut juger de la force et de la vigueur des deux champions en les voyant brandir leurs lances et résister à un choc si terrible que l'on dirait deux immenses tours battues vainement par les vagues furieuses : leurs lances volent en éclats jusqu'aux cieux. Le véridique Turpin affirme même que deux ou trois de ces fragments pénétrèrent jusqu'à la sphère de feu, d'où ils retombèrent embrasés. Les glaives sont aussitôt tirés; les deux chevaliers se précipitent l'un contre l'autre, chacun porte la pointe au visage de son adversaire. C'est aux casques qu'il faut frapper. Tuer les coursiers est chose condamnable, car ces nobles animaux ne sont pas cause des luttes où ils prennent part. Celui qui s'étonnerait de ces ménagements connaîtrait peu les antiques lois de la chevalerie; il est interdit de les frapper, sous peine de déshonneur. Au premier choc, les visières, quoique doubles, ont peine à résister. Puis les épées tombent et retombent sur les armures avec l'impétuosité de la grêle qui brise les jeunes rameaux, coupe les feuillages, écrase et disperse les moissons. Vous savez quelle est la bonté de Balisarde et de Durandal; que ne font-elles pas aux mains de tels guerriers! Cependant aucun coup décisif n'a encore été porté, car tous deux parent avec une égale adresse. Enfin Mandricard est près de cueillir les palmes de la victoire. Un de ces coups formidables que ces deux chevaliers peuvent seuls porter, fend l'écu de Roger, entr'ouvre sa cuirasse, et le glaive cruel pénètre jusqu'à la chair. Les spectateurs sont glacés d'effroi; la plupart des vœux étaient pour l'amant de Bradamante, et, si la fortune se fût montrée propice aux désirs de la multitude, Mandricard n'aurait pas tardé à perdre la vie et la liberté. Aussi, à l'aspect de la blessure, l'épouvante s'empare de tous les cœurs. Je suis tenté de croire qu'un ange arrêta la force du coup. Plus terrible que jamais, Roger riposte avec force et atteint le casque de Mandricard. Aveuglé par la colère, trompé par son ardente fougue, il ne frappe pas d'aplomb, sans quoi le tranchant de Balisarde eût brisé l'armet même d'Hector, bien qu'il fût enchanté. Mandricard, étourdi d'un tel choc, lâche les rênes et chancelle trois fois, tandis que Bride-d'Or, qui souffre avec peine son nouveau maître, l'emporte et fait le tour de la lice. Le serpent froissé sous l'herbe, le lion blessé ne ressentirent jamais une rage pareille à celle du Tartare quand il eut repris ses sens. Avec son dépit et sa furie croissent et sa force et sa valeur. Levant son épée, il pousse son coursier;

et, debout sur les arçons, il s'apprête à faire retomber sur l'armet de Roger un coup qui doit le pourfendre jusqu'à la poitrine. Mais celui-ci le prévient et lui enfonce sous l'aisselle droite Balisarde, qu'il retire toute fumante et rouge de sang. Il s'en sert pour parer la riposte de Durandal, et cependant le choc est tel encore qu'il est renversé sur la croupe de son cheval, et ferme les paupières. Sans la bonne trempe de son casque, il eût cédé la victoire à Mandricard; mais il se redresse, serre les éperons, et plonge son fer dans le flanc droit du Tartare. Le métal le plus fin et le plus rare ne pourrait résister à la formidable épée que l'art des enchanteurs rendit plus dure que les cottes de mailles et les hauberts. Mandricard, blessé, blasphème contre le Ciel. La mer en courroux est moins effrayante et moins horrible que les transports de sa rage. Pour tenter un suprême effort, il se débarrasse de l'écu qui porte l'aigle blanche, et saisit Durandal à deux mains : « Ah! s'écrie Roger, voici la preuve que tu te trouves indigne de posséder ces nobles insignes; tu les abandonnes après avoir accablé de tes coups ceux que je porte. Renonces y donc pour toujours. » Au moment où il prononce ces paroles, Durandal tombe sur sa tête avec un tel fracas que la chute d'une montagne serait moins rude à soutenir. Le fer brise la visière (par bonheur assez éloignée de la figure), glisse sur l'arçon, dont il divise les deux épaisses lames d'acier, coupe le cuissard comme s'il eût été de cire, et fait à Roger une blessure dont la guérison fut longue à obtenir. Deux torrents de sang rougissent les armures, et la victoire paraît indécise. Roger doit la fixer. La pointe de son épée, si funeste à tant d'autres, trouve un passage facile depuis que le Tartare s'est privé de son bouclier. Le fer traverse la cuirasse et s'enfonce dans le cœur à la profondeur de plus d'un palme.

Désormais Mandricard doit renoncer à la possession de l'aigle blanche et de Durandal; il perd la vie, bien plus précieuse qu'une épée et un bouclier. Mais il n'expire pas sans vengeance. En sentant l'atteinte mortelle, il brandit son glaive au hasard, et frappe le casque de Roger, dont la tête eût été fendue sans l'épuisement des forces de Mandricard. Mais la lame peut encore briser un cercle de fer épais et une coiffe de fin acier. La peau est déchirée, les os sont brisés, et Roger, dont le crâne est atteint, roule étourdi sur l'arène, au milieu d'une mare de sang. Il tombe le premier, et le Tartare, ferme et debout encore, semble victorieux. Doralice, en proie à mille émotions, partage cette douce erreur; et, les mains levées vers le Ciel, elle le remercie d'un si grand bonheur. Mais lorsque des signes trop certains ont prouvé que Roger est vivant, et que Mandricard ne respire plus, son désespoir fait place à la plus vive joie. Le monarque, les seigneurs de la cour, les chevaliers entourent Roger, qui se relève avec peine. Tous l'embrassent, le félicitent, et le cœur est ici d'accord avec les discours. Gradasse seul dissimule ses secrètes pensées. Si des signes de joie se montrent sur ses traits, il est jaloux de tant de gloire, et maudit le sort qui fit sortir de l'urne le nom de Roger.

Qui pourra peindre la satisfaction d'Agramant et les égards qu'il prodigue

au vainqueur? Naguère, malgré le nombre de ses soldats, il n'osa point s'éloigner des rivages africains ni tenter les hasards des batailles sans s'être

assuré du secours de Roger. Maintenant que le fils d'Agrican expire, l'appui de son vainqueur est plus précieux que celui de tous les guerriers du monde ensemble. Aux éloges des hommes qui célèbrent à l'envi l'intrépidité de Roger se joignent ceux des dames venues en France à la suite des armées espagnoles et africaines. Doralice, baignée de larmes et agenouillée sur le corps pâle et sans vie de Mandricard, eût pu, comme les autres, accorder au héros des louanges méritées, si la pudeur ne l'eût retenue. Je n'affirme rien, mais c'est chose possible; car le noble aspect, la beauté et les charmes de Roger lui soumettaient promptement tous les cœurs. Et d'ailleurs, nous le savons, Doralice a toujours été volage; elle n'aime point à laisser la place vide, et se flatte peut-être de la faire accepter par Roger. Mandricard lui convenait vivant; mais, une fois mort, il n'était bon à rien. Aussi ne songeait-elle qu'à retrouver un champion ardent, vigoureux et dispos.

Le plus habile chirurgien, ayant été appelé sur-le-champ, répondit de la vie de Roger. Agramant le fit porter sous sa tente, désirant lui prouver son attachement par des soins assidus. De sa royale main il suspendit près du lit le bouclier et l'armure entière de Mandricard, excepté Durandal, qui appartenait à Gradasse. Bride-d'Or était aussi le prix de la victoire. Le comte, dans un accès de délire, avait abandonné ce noble coursier. Plus tard Roger en fit présent au roi d'Afrique, dont il savait flatter les désirs. Mais cessons un

moment de parler du héros, et revenons à celle qui soupire et se désole en se voyant abandonnée.

J'essayerai de peindre les tourments qu'une trop longue attente fait éprouver à Bradamante. Hippalque, de retour à Montauban, lui a raconté de quelle manière Frontin fut pris par Rodomont, et comment elle trouva près de la fontaine Roger, les frères d'Aigremont et Richardet. Elle ajoute que Roger, s'étant éloigné dans l'espoir de rencontrer le roi de Sarse et de le punir de sa lâche action, n'avait pu le joindre, elle expose les motifs qui ont empêché le héros de revenir à Montauban; et, sans omettre une seule de ses paroles d'excuse, elle tire sa lettre de son sein. Troublée plutôt qu'heureuse, et trompée dans son espoir de revoir son amant, la guerrière parcourt ce message. Elle éprouve de la crainte, de la douleur et un secret dépit de recevoir un simple billet au lieu de celui qu'elle aime, et pourtant elle baise dix fois ces caractères en songeant à celui qui les traça. Le feu de ses soupirs eût embrasé cette lettre si les larmes ne l'avaient trempée. Elle

la lit et la relit, et fait répéter cent fois à Hippalque les paroles de Roger. La fille d'Aimon ne cesse de verser des pleurs qu'en accueillant l'espoir de revoir bientôt son amant. Il a engagé sa parole de revenir dans quinze ou vingt jours; il tiendra son serment. « Hélas! se dit-elle, qui pourra me rassurer contre les accidents de la vie et les hasards de la guerre! Un seul

malheur peut me priver de mon amant. Roger, qui l'eût jamais pensé! Roger, toi que j'adore, tu sacrifies mon amour à d'autres femmes plus heureuses, et tu me négliges pour défendre tes propres ennemis! Tu secours ceux qu'il faudrait immoler, et tu délaisses celle à qui tu dois assistance. Penses-tu mériter ainsi des éloges? Un tel aveuglement t'attirera de justes blâmes. Ignorerais-tu ce qui est connu de tous, le nom du meurtrier de ton père? C'est le fils de Trojan, et c'est pour le fils de Trojan que tu vas exposer ta vie! Tu prétends l'arracher au péril et sauver son honneur! Est-ce ainsi qu'un fils venge son père? Et quelle est donc la récompense de ceux qui voulurent laver ton outrage? On peut s'en douter en te voyant impitoyable et sourd aux prières d'une amante née de leur sang! »

C'est ainsi que la guerrière adresse mille tendres reproches à Roger. Hippalque s'efforce de la consoler: elle lui promet que le héros est contraint de tenir le serment fait au roi d'Afrique. Puisqu'on ne peut l'approcher, il faut se résigner et attendre l'époque qu'il fixe pour son retour. Les conseils de la jeune fille et l'espoir, ce fidèle compagnon de l'amour, calment pendant quelque temps les craintes et le chagrin de Bradamante : elle demeurera à Montauban jusqu'au jour marqué par Roger. Hélas! il observa mal une promesse solennelle, mais il ne faut pas lui en faire un crime: jouet des événements contraires, il fut retenu loin d'elle; blessé, il resta plus d'un mois en danger de mort. Bradamante l'attendit donc vainement : elle avait de ses nouvelles par Hippalque; elle en reçut aussi par Richardet, qui lui apprit la noble assistance que le héros lui avait prêtée ainsi qu'à Maugis et à Vivian. Un reste d'amertume se mêla à la joie que lui causait cette nouvelle. Richardet vantait la beauté et la vaillance de Marphise; c'est avec cette guerrière que Roger se rend vers le camp menacé. Le soupçon agite le cœur de la jeune amante. Si Marphise est digne des éloges que l'on fait d'elle, s'ils voyagent toujours ensemble, Roger sans doute aura subi le pouvoir de ses charmes! Bradamante repousse cette idée. Dans l'attente du jour qui doit éclairer sa joie ou son malheur, elle craint, elle espère, et n'ose sortir de son château. Cependant le suzerain de ce castel, le premier de ses frères (non par les années, car il a deux aînés, mais le plus grand de tous), Renaud, dont la gloire se reflète sur les siens comme le soleil verse ses clartés sur les étoiles, arrive suivi d'un seul page. En revenant de Blaye à Paris (souvent il parcourt cette route pour retrouver Angélique), il a appris que Maugis et Vivian devaient être livrés aux Mayençais; il vole aussitôt à leur secours, mais il apprend la délivrance de ses parents et la mort de leurs ennemis : il sait que ses frères et ses cousins sont de retour à Montauban. Alors, impatient de les revoir, il trouve trop longues les heures de l'attente. Il arrive, embrasse sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses parents naguère captifs : ainsi l'hirondelle revoit avec amour ses petits auxquels elle apporte la pâture. Après avoir passé deux jours à Montauban, il part, accompagné de Richard, de Richardet, d'Alard, de Guichard, l'aîné des fils d'Aimon, de Vivian et de Maugis; tous ont pris leurs armes. Fidèle à son espoir, Bradamante se plaint d'être malade et les laisse s'éloigner.

Hélas ! sa maladie est bien réelle ; il n'est point de souffrance, il n'est pas de fièvre brûlante qui puissent se comparer aux feux et aux langueurs de l'amour. Ainsi Renaud entraîne à sa suite la fleur des guerriers, et nous verrons dans le chant suivant comment il s'approcha de Paris pour secourir l'Empereur.

CHANT XXXI

Le vaillant Renaud lutte contre Guidon, et reconnaît en lui son frère. — Tous deux, unis sous la même bannière, attaquent Agramant et lui font éprouver une cruelle défaite. — Rodomont engage sur le pont une lutte terrible avec Prandimart, qui est fait prisonnier. — Le sire de Montauban dispute au roi de Sérican la possession de Bayard.

Amour, amour, que notre sort serait digne d'envie, qu'il serait doux de subir tes fers, si le cœur n'était sans cesse en proie à ce soupçon fatal, à cette crainte, à cette passion insensée qu'on nomme jalousie! Tes autres peines sont mêlées de tant de charmes, que tu es le rêve ou la perfection du bonheur. C'est ainsi qu'une soif ardente nous fait trouver l'eau meilleure, et que la faim permet de mieux goûter les plaisirs de la table; les malheurs de la guerre font apprécier les douceurs de la paix. Loin de l'objet aimé, on se résigne à la séparation; car le cœur est plein de son image; le retour efface le souvenir de toutes les inquiétudes; et, plus on a souffert, plus alors on ressent de joie. On se résout à porter les fers d'une cruelle, pourvu qu'elle nous laisse une lueur d'espoir. Tôt ou tard on obtient le prix de la constance. Les refus, les dédains, tous les maux que l'amour cause, donnent plus de prix à ses faveurs. Mais si l'infernale jalousie répand ses venins dans un esprit agité, elle ne lui accorde ni paix ni trêve : tous les remèdes sont impuissants pour cicatriser la plaie. Les mots cabalistiques du talisman de Saga, l'observation des astres, toute la science de Zoroastre sont sans influence. La blessure, toujours saignante, blessure profonde qu'occasionnent les soupçons les plus vagues, rend l'homme méconnaissable, altère et trouble sa raison, et finit par le conduire au tombeau. Cruelle jalousie! devais-tu priver ainsi Bradamante de toute consolation! Je ne fais point allusion ici à ce que lui apprirent Hippalque et

Richardet, je veux parler d'une affreuse nouvelle qu'elle reçut plus tard. Tout ce qui précède est peu de chose en comparaison de ce qu'il me reste à raconter. Mais il faut que nous nous occupions de Renaud et de ses compagnons, qui se rendent sous les murs de Paris.

Vers la fin de la seconde journée de leur voyage, ils rencontrèrent une dame et un chevalier dont l'armure noire était coupée par une bande blanche. La fière contenance de Richardet inspira au guerrier inconnu le désir d'éprouver sa valeur. Richardet, toujours prêt à accepter de telles propositions, prend du champ, et soudain, sans proférer une parole, sans se demander leurs noms, tous deux se précipitent l'un contre l'autre. Renaud et les autres paladins s'arrêtent pour voir cette lutte. « J'espère, dit en lui-même Richardet, l'étendre à terre, si mon coup porte où je vise d'ordinaire. » Le résultat trompe son attente. Le chevalier étranger l'atteint si rudement à la visière de son casque, qu'il l'envoie tomber à plus de deux longueurs de lance. Alard veut le venger, et roule sur la poussière privé de sentiment. Vainement Renaud crie à Guichard : « Arrête, arrête, cette affaire me regarde ! » Pendant qu'il lace son casque, le jeune homme a déjà mis sa lance en arrêt, mais il est promptement renversé. Les autres chevaliers se disputent l'honneur de combattre, et Renaud, qui se trouve armé, murmure ces mots : « Nous arriverions trop tard à Paris, si je lui laissais le loisir de vous vaincre tous. » Ces paroles ne sont point prononcées de manière à être entendues de ceux qu'un tel discours blesserait. Au rude choc du sire de Montauban et du chevalier noir, les lances se brisent comme du verre ; les deux guerriers n'ont pas plié, mais les coursiers s'inclinent jusqu'à terre. Bayard se redresse aussitôt, et l'on s'aperçoit à peine de

sa chute. L'autre cheval a les épaules et les reins brisés. L'inconnu se hâte

d'abandonner les étriers, et se trouve aussitôt debout. A la vue du fils d'Aimon qui vient à lui sans armes, il s'écrie : « Je chérissais l'excellent cheval auquel tu viens d'arracher la vie; il y va de mon honneur de venger sa mort : prépare-toi donc à recommencer la lutte. — Si la perte de ton coursier est le seul motif qui te pousse au combat, je t'en offrirai un non moins parfait, j'en ai l'assurance. — Tu n'interprètes pas bien ma pensée, réplique le chevalier ; je me soucie peu d'un coursier, et, puisque tu ne m'as pas compris, je m'expliquerai plus clairement. Je voulais te dire que de me retirer avant d'avoir, dans une nouvelle joute, mesuré nos courages, serait de ma part une preuve de faiblesse. Reste à cheval ou combats à pied, cela m'est indifférent, pourvu que tu soutiennes la lutte. Je suis prêt à te laisser tous les avantages, mais accorde-moi cette satisfaction. » Renaud lui répond aussitôt : « Soit ; mais il ne faut pas que mes compagnons excitent ta défiance, et je ferai en sorte qu'ils s'éloignent : je chargerai un de mes écuyers de la garde de mon coursier. » Il dit, et invite ses compagnons à se tenir à l'écart. Cet acte de courtoisie donne au guerrier noir une haute opinion de son adversaire. Le fils d'Aimon met pied à terre, descend de cheval, et confie Bayard à l'un de ses écuyers. Puis, voyant les siens assez éloignés pour qu'on distingue à peine la bannière de Clermont, il prend son bouclier, tire Flamberge et défie son adversaire. Aussitôt ils s'attaquent avec une égale audace ; chacun d'eux s'étonne de trouver tant de résistance, et l'on ne vit jamais de combat plus terrible. Ils mesurent leurs coups et se tiennent sur leurs gardes, car l'orgueil et la furie pourraient nuire à l'adresse ; et, dans une lutte où les avantages sont égaux, l'adresse peut seule donner la victoire. On entend au loin les coups qu'ils se portent ; le tranchant des épées fait voler d'énormes fragments de boucliers, brise les mailles des hauberts et les clous des cuirasses. Il ne s'agit pas de faire parade d'adresse, d'une faute peut dépendre la honte et la mort. Cet assaut se prolonge au delà d'une heure et demie. Depuis longtemps le soleil est caché sous les flots, et les ténèbres couvrent la terre. Ils n'ont accepté ni trêve ni repos ; ils combattent pour la gloire, et non pour satisfaire leur vengeance. Cependant Renaud brûle de savoir le nom de cet ennemi si brave et si adroit, qui, déjà plus d'une fois, a mis ses jours en danger. Accablé de fatigue, il commence à désirer la fin du combat, pourvu que ce soit avec honneur : il n'est pas éloigné de faire la paix. De son côté, le chevalier noir est loin de supposer qu'une vaine querelle ait armé le bras de Renaud, illustre entre tous les paladins, et il pense que son adversaire est un guerrier d'une admirable vaillance. Il se repent d'avoir essayé de venger la mort de son coursier, et ne serait pas fâché de voir finir la fête. Mais la nuit est devenue si obscure, que les coups sont portés au hasard ; on ne distingue plus le tranchant des épées. Le sire de Montauban est le premier à dire qu'il est inutile de poursuivre la lutte au milieu des ténèbres ; mieux vaut la différer jusqu'au moment où le paresseux Arcturus aura terminé sa course. Il invite son rival à venir se reposer sous sa tente, en lui assurant qu'il y sera traité avec prévenance et avec honneur. Le chevalier ayant accepté cette offre sans hésiter, tous deux se dirigent

vers l'endroit où les guerriers de Montauban se sont arrêtés. Le fils d'Aimon présente à son adversaire un beau cheval de bataille richement harnaché. Tandis qu'ils marchent, le chevalier entend prononcer le nom de Renaud ; et, reconnaissant son frère dans celui qu'il vient de combattre, son cœur est ému, et il répand des pleurs. Ce guerrier n'est autre que Guidon le Sauvage, qui voyagea longtemps sur la mer avec Marphise, Sansonnet et les fils d'Olivier. Retenu captif par le traître Pinabel, il n'a pu voir sa famille. A l'aspect de l'illustre Renaud, la fleur des paladins, dont il a souhaité la présence avec autant de force que l'aveugle peut désirer de recouvrer la vue : « Ah ! seigneur, s'écrie-t-il, quelle fatalité m'excitait à combattre celui que j'aimai, que j'aime et que je respecte par-dessus tout ! Je suis Guidon ; le noble Aimon fut mon père : je naquis à Constance, sur les rives lointaines du Pont-Euxin. J'arrivais brûlant de vous connaître, ainsi que mes autres parents, et j'ai manqué faire couler votre sang alors que je me promettais de vous prouver mon affection. Vous me pardonnerez une erreur volontaire, je ne vous connaissais pas. Dites-moi comment ma faute peut être expiée ; je suis prêt à tout faire. » Après de mutuels embrassements, Renaud lui dit : « Dois-tu désirer que j'oublie un combat qui me prouve que tu es digne de ton sang ? Des mœurs plus pacifiques et une moindre vaillance m'eussent inspiré des doutes ; le lion n'engendre pas le daim, et la colombe ne peut naître ni de l'aigle ni du faucon. » En parlant de la sorte, ils se dirigent vers la tente. Renaud présente Guidon à ses frères, qui, depuis longtemps, brûlent de le connaître. Tous le voient avec joie, et trouvent qu'il ressemble à son père. Il n'est pas besoin de décrire le tendre accueil qu'il reçoit de Richardet, d'Alard et de ses autres frères, ainsi que de ses trois cousins ; il est inutile de répéter ses réponses obligeantes à leurs félicitations, je me borne à vous dire que tous l'accueillirent avec joie. Si son arrivée devait leur être agréable en tout temps, elle leur parut mille fois heureuse dans ce moment où ils allaient recevoir de lui un utile concours. Le soleil dardait à peine ses rayons au-dessus des flots quand Guidon se rangea sous la bannière de Montauban, avec ses frères et ses cousins. Ils partirent et voyagèrent rapidement, de sorte qu'après deux jours de marche ils aperçurent la Seine et se trouvèrent à moins de deux milles de la ville assiégée. La Fortune favorable leur fit rencontrer en ces lieux Griffon le Blanc et Aquilant, fils d'Olivier et de Gismonde. Ils s'entretenaient avec une jeune dame dont les vêtements annonçaient la noble condition. Une broderie d'or entourait sa robe de soie blanche. Son visage, flétri par les larmes et par la douleur, conservait des traces de grâce et de beauté : elle semblait leur parler de choses importantes. Guidon les reconnut aussitôt, et en fut reconnu de même. « Voilà, dit-il à Renaud, deux des plus braves chevaliers qui soient au monde, et nous obtiendrons la victoire s'ils unissent leurs efforts aux nôtres contre les ennemis de Charles. » Le sire de Montauban confirme ces éloges et déclare que les deux frères sont invincibles. La richesse de leurs vêtements, l'armure blanche de l'un et l'armure noire de l'autre les lui ont signalés. Ils se rappellent Renaud et le saluent, ainsi que ses compa-

gnons. Oubliant même d'anciens différends, ils le traitent comme un ami. jadis ils s'étaient battus avec acharnement ; et le lâche Trufaldin fut cause de cette aventure, trop longue pour trouver place ici. Maintenant tout est oublié ; on dirait que ce sont des frères bien unis. Sansonnet survient quelques instants après, et Renaud, qui connaît sa brillante renommée, s'approche de lui et le traite avec distinction. A la vue de Renaud, la jeune dame, qui paraît connaître tous les paladins, lui annonce une nouvelle affligeante : « Seigneur, lui dit-elle, votre cousin, ce bouclier de l'empire et de notre sainte religion, ce héros, naguère si sage, parcourt le monde comme un insensé. Je ne sais quelle peut être la cause de son déplorable sort, mais j'ai vu son épée et ses autres armes éparses dans la campagne ; un généreux chevalier les recueillit avec respect et en forma un trophée, qu'il plaça sur un pin. Le même jour Mandricard s'empara de Durandal. O perte à jamais funeste pour les Chrétiens ! Il prit également Bride-d'Or, qui errait autour des armes de son maître. Peu de jours se sont écoulés depuis que j'ai vu Roland courir tout nu dans la plaine, en poussant d'effroyables hurlements : oublieux de toute pudeur, sa folie ne respecte rien ; et je n'aurais jamais voulu croire de si tristes choses, si mes yeux n'en avaient été les témoins. » La dame ajoute que le paladin, luttant contre Rodomont, est tombé avec lui dans une rivière. « Je parle de ces événements à tous ceux qui peuvent aimer ce héros ; car j'espère trouver un chevalier qui se dévoue pour le conduire à Paris, où l'on essayera de le guérir. » Cette dame est Fleur-de-Lis ; elle se rend à Paris en toute hâte pour y revoir son bien-aimé Brandimart. Elle apprend en outre à Renaud les querelles et les combats que la possession de Durandal a excités, et de quelle manière le trépas de Mandricard livra cette épée au roi de Séricane.

A cette nouvelle, si extraordinaire et si imprévue, Renaud ne cesse de gémir. Son cœur paraît se dissoudre en larmes, comme la glace que fondent les rayons du soleil. Sur-le-champ il forme le projet de chercher le comte : il se flatte d'obtenir sa guérison, s'il parvient à le rencontrer ; mais il désire auparavant se servir de la troupe de guerriers d'élite (formée par un hasard providentiel) pour mettre en fuite les Sarrasins, et délivrer Charles. Il est d'avis qu'il importe de ne commencer l'attaque que vers la troisième ou quatrième heure, au moment où les ondes du Léthé versent l'oubli de toutes choses. Il tient donc sa troupe embusquée dans un bois pendant le reste du jour. Dès que le soleil eut de nouveau permis à la nuit d'étendre ses voiles, dès que les ours, les chèvres, les serpents sans venin et les autres animaux de l'empyrée parurent étincelants des feux qu'effacait l'éclat des autres astres, le sire de Montauban s'approcha du camp plongé dans le silence. Accompagné de Griffon, d'Aquilant, de Vivian, d'Alard et de Sansonnet, il précède d'un mille les autres guerriers. Les gardes du camp, surpris pendant leur sommeil, sont mis à mort sans quartier. Puis ils pénètrent inaperçus jusqu'au milieu du camp et y sèment le carnage. Leur attaque est meurtrière pour les Sarrasins, qui, éveillés, sans armes, privés même de leurs boucliers, ne peuvent guère résister au choc impétueux de tels enne-

mis. Le son éclatant des cors et des trompettes augmente leur effroi ; les Chrétiens poussent de grands cris, et font retentir les airs du nom de leur chef. Le fier Bayard bondit par-dessus les barrières, renverse cavaliers et fantassins, et culbute les tentes. A ces noms redoutés de Montauban et de Renaud, les plus braves sentent hérisser leurs cheveux. Les Espagnols, les Africains fuient, abandonnant jusqu'à leurs armes. Ils n'osent plus soutenir le choc de Guidon, des fils d'Olivier, de Richardet, d'Alard et des autres frères qui suivent les pas de Renaud. Sansonnet s'ouvre avec le fer un large passage ; Vivian et Aldigier se montrent terribles à l'ennemi. L'étendard de Clermont les rallie, et tous font des prodiges de valeur. Le fils d'Aimon avait dans son château, et dans les villages voisins, sept cents hommes d'armes endurcis aux fatigues, et non moins courageux que les Myrmidons d'Achille. Cent de ces braves pouvaient mettre en fuite mille païens, et tel d'entre eux eût triomphé de chevaliers de renom. A défaut de grandes richesses et de vastes possessions, Renaud, par sa générosité et la libéralité de ses manières, avait su conserver près de lui tous ces guerriers que les offres les plus séduisantes n'auraient pu détacher de son service ; ils ne s'éloignaient de Montauban que dans les grandes occasions. Le danger pressant qui menaçait l'Empereur décida Renaud à ne laisser qu'une faible garnison dans son château. Telle était la troupe redoutable qui traitait les Sarrasins comme on voit les loups de Falente égorger les paisibles troupeaux des bords du Galèse, ou les lions féroces déchirer les chèvres des plaines sauvages qu'arrose le Cyniphe. Prévenu de l'arrivée du sire de Montauban et de l'attaque qu'il projette, l'Empereur se couvre de ses armes, saisit l'instant favorable et fait une sortie avec l'élite de ses paladins. Le fils du riche Monodant, Brandimart, est à ses côtés. Pour le rejoindre, la tendre et fidèle Fleur-de-Lis a parcouru la France entière : elle reconnaît sa bannière. Brandimart, transporté d'amour, la presse sur son sein et la comble de douces caresses. Dans cet heureux temps, on avait une telle confiance en la vertu des dames, que les chevaliers permettaient à leurs femmes et à leurs maîtresses de voyager seules, d'aller par monts et par vaux visiter les lointains pays. A leur retour elles ne paraissaient ni moins chastes ni moins belles ! Brandimart apprit de Fleur-de-Lis la folie de Roland. De la part de tout autre, ce récit lui eût paru incroyable. Mais comment eût-il douté de la bonne foi de son amante, surtout quand elle affirmait avoir tout vu de ses propres yeux ! Elle connaissait parfaitement le comte. Elle dit le lieu et le moment où elle l'aperçut, elle décrit le pont dangereux, et l'audacieuse prétention de Rodomont, qui, maître de ce passage, élève près d'un sépulcre des trophées avec les armes de ceux qu'il dépouille. Elle termine par le récit de la lutte de Roland avec le roi de Sarse, qui faillit périr avec lui au sein des eaux. Brandimart est à cheval et tout armé ; il chérit le comte et se dispose à braver tous les périls et toutes les fatigues pour le retrouver. Puis l'art de la médecine ou celui des enchanteurs le ramèneront à la raison. Il part avec Fleur-de-Lis, qui la conduit vers les lieux où elle perdit Roland de vue. Après plusieurs jours de marche, ils se trouvent près du pont dangereux. Aussitôt les écuyers de

Rodomont lui amènent son cheval et préparent ses armes. Déjà il est prêt à combattre, lorsque paraît Brandimart. Avec son audace ordinaire le Sarrasin lui crie : « Qui que tu sois, victime du hasard ou de la folie, descends de ton coursier, abandonne tes armes et rends hommage à ce tombeau, si tu ne veux être immolé aux mânes de ceux qu'il renferme. Je saurai bien t'y contraindre de gré ou de force. » Brandimart ne daigne pas répondre à ce propos ; il met sa lance en arrêt : pousse son cheval Batolde, et fond sur le Sarrasin avec une ardeur digne de sa haute renommée. De son côté, Rodomont vient sur lui à toute bride. Son cheval est habitué à parcourir l'étroite voie, tandis que celui de Brandimart s'avance d'un pas inquiet et incertain. Le pont tremble et semble près de s'abîmer dans les flots. Les deux adversaires se frappent avec leurs lances fortes comme des poutres ; malgré leur souplesse et leur vigueur, les coursiers renversés roulent avec leurs maîtres sur le pont. L'éperon les excite, ils veulent se relever ; et, ne trouvant point de parapets, ils tombent tous les deux dans le fleuve. Telle fut jadis la chute dans l'Éridan du guide téméraire des coursiers de Phébus. Les deux chevaliers, immobiles sur les arçons, vont visiter au fond du fleuve l'asile de quelque jolie nymphe. Ce genre d'accident est assez familier à Rodomont, qui connaît tous les passages, les gués, les endroits solides et fangeux. Sa tête, sa poitrine, ses flancs ne tardent pas à se montrer, et il cherche à rejoindre Brandimart. D'abord jouet du courant, il s'aperçoit que son coursier s'enfonce dans le sable ; puis l'onde se soulève et il roule dans le gouffre sous Batolde, dont le poids l'accable. A la vue du péril, Fleur-de-Lis, éplorée, a recours aux larmes et aux prières. « Ah ! s'écrie-t-elle, au nom de celle dont vous voulez honorer la mémoire, Rodomont, sauvez les jours d'un illustre guerrier ! Si jamais vous avez aimé, prenez pitié de moi et de mon

amant. Contentez-vous de le retenir captif ; ses armes seront le plus brillant et le plus glorieux des trophées réunis autour de ce tombeau. » Le farouche

roi de Sarse, ému par cette douce voix, se hâte de secourir Brandimart près d'expirer. Rodomont lui enlève son casque et son épée, puis on le porte dans la tour avec les autres captifs. Malgré sa douleur et son humiliation, Fleur-de-Lis préfère cette mésaventure à le voir mort : elle se reproche son malheur et s'accuse de l'avoir conduit à la recherche de Roland. Enfin elle part dans l'espoir de ramener Renaud, Guidon le Sauvage, Sansonnet ou tout autre champion, sinon plus brave, du moins plus heureux que Brandimart. Elle marche plusieurs jours sans trouver personne qui puisse lui promettre un défenseur capable de lutter contre Rodomont. Bientôt elle rencontre un chevalier de haute apparence, dont la riche cotte de mailles est ornée de branches de cyprès. Je vous dirai quel était ce chevalier; mais il est nécessaire que je retourne à Paris pour voir les sanglants exploits de Renaud et Maugis. Comment dirai-je la multitude des fuyards et le nombre des morts? Turpin, surpris par les ombres de la nuit, ne put parvenir à les compter.

Agramant est réveillé en sursaut par un chevalier qui lui crie de fuir au plus vite, s'il ne veut être fait prisonnier. Il se lève et voit ses soldats en désordre et demi-nus courir de tous côtés. Plein de trouble, il se fait apporter ses armes, lorsque paraissent Grandonio et son père, Falsiron, Balugant et les autres capitaines, qui lui font part du désastre, et lui annoncent que ses jours sont en péril. Marsile et le sage Sobrin se joignent à eux : tous déclarent que Renaud s'avance rapidement, et qu'Agramant est perdu s'il attend ces innombrables ennemis. Mieux vaut se retirer avec les débris de l'armée vers Arles ou Narbonne, places fortes et capables de soutenir un long siège. Agramant pourra y trouver un asile et lever de nouvelles troupes qui lui permettront de reprendre l'offensive. Le monarque se rend à leur avis, quelque dur qu'il puisse être, et se dirige ou plutôt vole vers la ville d'Arles. Favorisé par la nuit, il a de bons guides. A peine vingt mille hommes, tant d'Afrique que d'Espagne, échappent aux corps de Renaud. Ses frères, ses cousins, ses soldats immolent d'innombrables victimes, on compterait plus aisément les feuilles et les fleurs que le printemps fait naître. On a même prétendu que Maugis eut une grande part à cette victoire : non point en abattant des têtes ou en rougissant son fer de sang ; mais la puissance de son art fit surgir des antres du Tartare une multitude d'esprits infernaux qui portaient des lances et des bannières. Deux royaumes grands comme la France n'eussent pu jamais fournir un si grand nombre de combattants. Puis on entendit un horrible cliquetis d'armes, le son des trompettes, des tambours et des instruments guerriers, le hennissement des coursiers, le tumulte et les cris des fantassins, ces bruits formidables faisaient retentir au loin les montagnes et les vallons. Les Maures épouvantés cherchèrent leur salut dans une prompte fuite. Agramant n'oublia point Roger encore malade de ses blessures. On le plaça sur un coursier dont l'allure était douce ; parvenu dans des lieux moins menacés, le Roi le fit embarquer sur un navire qui le conduisit jusqu'à Arles, ville désignée comme le point de ralliement de l'armée. Les fuyards (et il y en avait, je crois, plus de cent mille) se répandirent dans les bois, dans les vallées et les mon-

tagnes pour se dérober aux coups des vainqueurs. Mais la plupart rougirent de leur sang les champs et les prairies.

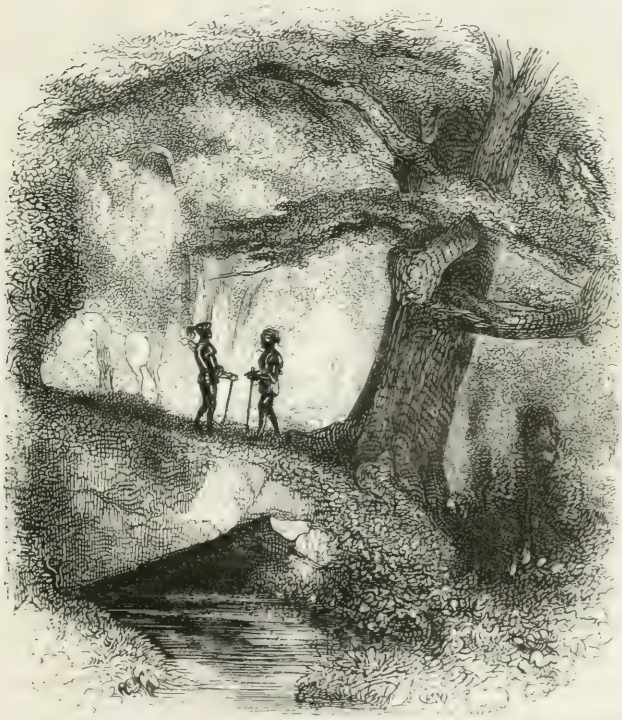
Gradasse, dont le camp était plus éloigné, ne fut point enveloppé dans ce désastre. A la nouvelle de l'attaque de Renaud, il frémit et se livre aux plus vifs transports de joie. Il rend grâce à son faux prophète d'avoir enfin trouvé l'occasion de conquérir Bayard. Depuis longtemps ce cheval sans pareil est avec Durandal l'objet de son envie. Il est venu en France avec plus de cent mille hommes dans le seul but de s'emparer de l'excellente épée et du noble coursier. Il a déjà provoqué Renaud et s'est rendu aux lieux où il espérait le combattre. Maugis, trompant son attente, transporta le sire de Montauban sur un navire qui s'éloigna de ces bords. Depuis lors Gradasse s'est cru en droit de suspecter le courage du vaillant fils d'Aimon.

Maintenant, plein d'espérance et de joie, il prend ses armes, monte la vigoureuse Alphane, et cherche son adversaire au milieu des ténèbres de la nuit. Il blesse ou disperse les chevaliers français et les Africains eux-mêmes : amis et ennemis sont également renversés. Errant de tous côtés, il appelle Renaud d'une voix tonnante, et marche vers l'endroit où la mêlée semble plus affreuse. Ils se rencontrent enfin : leurs lances, dès longtemps brisées,

ont volé en éclats vers la plaine étoilée ; ils s'abordent l'épée haute. Gradasse ne peut distinguer la bannière de Renaud ; mais il croit le reconnaître à ses coups terribles et à l'impétuosité de Bayard, qui le porte en mille lieux au même instant. Soudain il lui adresse les reproches les plus offensants, et lui rappelle son manque de parole : « Tu te flattais sans doute, lui dit-il, de te cacher de manière que je ne pusse jamais te rencontrer. Ton espoir est déçu, et je te retrouverais encore quand bien même tu irais chercher un asile dans les gouffres du Styx ou dans les hauteurs de l'Empyrée. Je te suivrai sans relâche tant que tu auras Bayard en ton pouvoir. Si cette lutte t'épouvante, avoue ta défaite : tu dois préférer la vie à l'honneur. Sauve donc tes jours en me cédant ton coursier, ce qui ne t'empêchera pas de vivre tranquillement. Au reste, tu es la honte de la chevalerie, et tu ne mérites pas de posséder ce noble animal ! » Richardet et Guidon le Sauvage, irrités de cette insolence, lèvent leurs épées contre l'audacieux ; mais Renaud leur défend d'attaquer Gradasse. « Pensez-vous, s'écrie-t-il, que je ne sache pas me venger de celui qui m'outrage ? » Puis, s'adressant au roi de Séricane. « Je veux, avant tout, te prouver que je suis venu au rendez-vous, après quoi je soutiendrai mon dire ; quand tu m'accuses d'être indigne de la chevalerie, tu mens. Du moins écoute mes explications, et fais trêve à d'injustes reproches : nous disputerons ensuite la possession de Bayard à pied, ici, ou seul à seul, en nous conformant aux règles que nous avions fixées. » Plein de courtoisie, comme tous les grands cœurs, Gradasse est prêt à écouter le fils d'Aimon : tous deux s'approchent du bord du fleuve. Là Renaud atteste le Ciel et expose clairement les motifs de son absence. Il interpelle Maugis, qui peut mieux que personne raconter la ruse qui empêcha le combat. « A présent, poursuit Renaud, ce que je t'ai démontré, je vais l'appuyer par la force des armes sur-le-champ, ou plus tard, quand il te plaira. » Craignant d'exposer aux hasards d'une querelle imprévue l'occasion de la lutte à laquelle il aspire, Gradasse paraît convaincu de la vérité de ce récit. Ils désignent pour théâtre de leur prochain combat, non plus les plages de Barcelone, mais une plaine qu'arrose la fontaine voisine. Renaud promet d'y faire amener le coursier, qui sera placé à une égale distance des deux adversaires. Le sire de Montauban mort ou captif aura perdu tous ses droits sur Bayard ; si Gradasse est vaincu, ou si ses forces trahissent son courage, il abandonnera Durandal. Le sire de Montauban, ému de surprise et de douleur, a su de Fleur-de-Lis que, lorsque Roland eut perdu son épée, une querelle s'éleva plus tard à son sujet ; Gradasse est maintenant maître du glaive devenu si fameux par les exploits du comte.

Quand ils eurent réglé leurs conventions le roi de Séricane partit, suivi de ses écuyers, malgré l'offre hospitalière de Renaud, qui l'engageait à venir se reposer sous sa tente. Au lever du soleil, tous deux, bien armés, se rencontrèrent près de la fontaine ; c'était là que le sort devait prononcer sur le maître de Durandal et de Bayard. Les amis de Renaud semblaient inquiets de l'issue du combat. Gradasse joignait à beaucoup d'adresse une force remarquable et une grande valeur ; il était, de plus, armé de Duran-

dal. Maugis eût désiré employer le secours de son art pour empêcher le combat ; mais Renaud lui avait montré tant de courroux de ce qu'il avait osé faire, qu'il ne se hasarda pas à le braver une seconde fois. Tandis que tous sont en proie à l'inquiétude, le fils d'Aimon vole gaiement au combat. Brûlant de se laver d'un odieux soupçon, il attend le moment de faire taire les indignes clameurs des sires de Hautefeuille et de Poitiers. Sûr de la victoire, il marche avec assurance, et il arrive près de la fontaine en même temps que Gradasse. Les adversaires se saluent avec courtoisie. Leur abord est aussi affable, leur accueil aussi cordial que pourrait l'être l'entrevue de deux amis. Je vous parlerai plus tard des formidables coups qu'il se portèrent.



CHANT XXXII

Bradamante attend vainement Roger. Une fâcheuse nouvelle remplit son cœur de jalousie ; elle apprend que l'amour de Marphise retient son chevalier loin d'elle. — Elle part et arrive au château de Tristan ; mais, avant d'y pénétrer elle fait vider les arçons à trois princes : elle y reçoit l'hospitalité pendant la nuit et retient près d'elle l'ambassadrice d'Islande.

J'ai promis de vous dire (je l'avais oublié, mais il est temps que je me le rappelle) les affreux soupçons qui tourmentaient la belle épouse de Roger ; elle avait reçu des nouvelles bien plus cruelles que celles apportées par Richardet. Un dard aigu, envenimé, perçait le cœur de la guerrière. J'interrompis mon récit pour en commencer un autre : Renaud et Guidon causèrent ma distraction et me firent perdre de vue leur vaillante sœur : il est juste que je vous en parle avant de raconter la lutte entre Gradasse et le fils d'Aimon. Cependant je vous dirai quelques mots d'Agramant, qui rassemble près d'Arles le reste de ses troupes échappées au carnage et à l'incendie. Cette ville, assise près de l'embouchure d'un fleuve, n'est pas éloignée de l'Espagne, et se trouve en face de l'Afrique. Elle offre aux Maures un point de ralliement ; ils pourront y attendre des renforts et préparer des munitions. Marsile fait venir tous les cavaliers et tous les fantassins de ses États, puis on arme à Barcelone des vaisseaux en état de soutenir une bataille navale. Agramant tient conseil, déploie la plus grande activité, épuise ses trésors. Les cités africaines sont ruinées par la quantité d'hommes et d'impôts qu'il y fait lever. Pour décider le roi de Sarse au retour, il lui fait proposer la main de l'une de ses cousines, fille d'Almont, avec la couronne d'Oran. L'altier Rodomont refuse de s'éloigner du pont tant que la sépulture d'Isabelle ne sera pas couverte de dépouilles et de trophées. La conduite de Marphise est différente. A peine a-t-elle été informée de la déroute des Maures et de la retraite d'Agramant vers Arles avec les débris de

son armée, qu'elle accourt prêter à la défense du roi l'appui de son bras. Elle lui rend aussi Brunel sain et sauf, mais accablé par dix jours et dix nuits d'angoisses. Elle pensait qu'on viendrait le réclamer; dédaignant de se venger d'un être aussi vil, elle lui pardonna ses perfidies et le remit aux mains de son maître. Agramant voulut que Brunel servît à prouver sa reconnaissance envers Marphise. On lui infligea le supplice dont la belle guerrière l'avait menacé; il fut pendu dans un lieu désert, et abandonné à la

faim des vautours et des corbeaux. La justice divine choisit le temps où son constant défenseur ne pouvait demander sa grâce. Roger, alors souffrant de ses blessures, eût pu le sauver encore : le traître n'existait plus quand il apprit sa mort.

Bradamante attendait impatiemment que les vingt journées fussent écoulées; c'était le terme fixé pour le retour et la conversion de Roger. Le captif chargé de fers, l'exilé languissant loin de son pays, désirent moins la liberté ou le ciel de la patrie. Plus l'instant approche, et plus le temps lui paraît long; dans son martyre, elle se demande si Pyroüs ou Ethon ne sont pas devenus boiteux. Les roues du char du soleil se seraient-elles brisées? Oh! combien Phœbus est lent dans sa course! Chaque journée est plus longue que celle où Josué, plein d'une foi pure, arrêta le cours de l'astre lumineux; chaque nuit est plus longue que celle où le grand Alcide reçut la vie. Que de fois elle envia le sort des ours, des loirs et des blaireaux! Elle eût voulu passer dans l'oubli et le repos les heures qui la séparaient encore du moment fortuné. Mais, hélas! pendant la nuit elle ne peut fermer la paupière : le repos la fuit de quelque côté qu'elle se tourne. Sans cesse elle court à sa fenêtre pour voir si l'épouse de Tithon ne répand pas sur sa route les lis éclatants et les roses vermeilles. Quand paraît le soleil,

elle appelle de ses vœux la scintillation des étoiles. Lorsque enfin il ne reste plus que quatre ou cinq jours à s'écouler; remplie d'espoir, elle espère d'heure en heure qu'un messager viendra lui dire : « Voici Roger! » Elle se place sur une tour élevée, d'où l'on découvre au loin la campagne et le chemin qui conduit de Paris à Montauban. Quand elle voit briller une armure, l'ardeur éclate dans ses yeux; le paisible voyageur lui semble un envoyé de Roger. Déçue dans son espoir, elle retrouve les mêmes joies suivies des mêmes regrets. Parfois, couverte de ses armes, elle descend dans la plaine à la rencontre de son amant : elle ne le trouve pas, et pense qu'il a pris une autre route. Dans cette idée, elle se hâte de revenir à Montauban; une nouvelle déception l'y attend. Ainsi se passent pour elle ces tristes jours. Enfin le délai expire sans qu'elle ait reçu la moindre nouvelle. Sa douleur se change en désespoir, ses plaintes eussent attendri les Furies : elle se meurtrit les yeux et le sein, elle arrache ses blonds cheveux. « Ah! malheureuse, s'écrie-t-elle, je poursuis de mon amour l'ingrat qui me fuit! Dois-je adorer celui qui me dédaigne? Dois-je penser à l'amant qui m'oublie? Il m'abandonne avec mépris; le superbe est si vain de sa beauté qu'une déesse de l'Olympe pourrait seule prétendre à son amour! Hélas! il sait trop bien que je l'adore, et il ne veut de moi ni pour amante ni pour esclave; il n'ignore pas que je languis et que je meurs! Faut-il que je sois morte pour qu'il me porte secours? Il craint de voir mes larmes et d'entendre mes plaintes; il se cache comme l'aspic qui fuit les harmonieux accords, et reste impitoyable. Amour, Amour, enchaîne ce rebelle que je ne peux saisir, ou rends-moi le repos et la liberté! Des pleurs pourraient-ils t'émouvoir? Tu t'en abreuves avec délices. Qui dois-je accuser, si ce n'est une passion insensée! Folle présomption, je m'élance vers de si hautes régions que j'y brûlerai mes ailes! Bientôt ma chute sera profonde et terrible, puis tu m'élèveras encore pour me précipiter de nouveau! Supplice horrible et sans fin! Je suis la seule coupable, car j'ouvris mon cœur à cette passion fatale, qui prit sur ma raison un souverain empire! Il n'est plus temps d'essayer de la vaincre et de la dominer. Je descendrai dans la tombe, car mes douleurs s'accroissent chaque jour. Que dis-je! quel est mon crime? J'aime! dois-je rougir d'une faiblesse si naturelle à mon sexe et à mon âge? Pouvais-je résister à sa grâce, à sa majesté, à l'éloquence de ses discours? O combien je plaindrais celle qui voudrait se soustraire à l'éclat du jour! Nos destinées devaient être unies : la félicité suprême récompensera notre amour. Si Merlin m'abusa par des promesses vaines, je lui reprocherai son mensonge, mais sans cesser d'aimer Roger. Ah! maudits soient Mélisse et Merlin! En faisant apparaître devant moi les esprits infernaux, ils ont voulu me tenir dans un perpétuel esclavage; qu'espéraient-ils? Étaient-ils jaloux de mon bonheur et de mon repos? » Telle est la douleur de Bradamante. Un seul espoir luit dans son cœur : elle se rappelle les tendres adieux de Roger, et ne peut se résoudre à le condamner sans l'avoir entendu. Ce souvenir si cher calme pendant quelques jours ses angoisses, et la soutient un mois encore; mais, tandis qu'elle

s'avance sur la route pour y chercher l'infidèle, elle fait une malheureuse rencontre et ses dernières espérances sont détruites.

La guerrière trouve un chevalier de Gascogne, qui, fait prisonnier lors du désastre des Africains, a rompu ses fers. Après diverses questions détournées, elle s'informe de Roger. Le chevalier lui raconte les querelles qui ont pris naissance sous la tente d'Agramant, et l'issue fatale pour Mandricard du combat qu'il a livré au jeune héros. Le vainqueur, en danger de perdre la vie, est retenu sur sa couche par de cruelles blessures. Le commencement de ce récit ne peut qu'excuser l'amant de Bradamante; mais le chevalier ajoute que l'illustre et vaillante Marphise n'a point quitté le blessé : elle en est éprise et semble payée de retour; on les croit même unis par un lien secret. Les princes et l'armée se réjouissent de cette union, car ils espèrent que d'une telle alliance sortira une race de guerriers doués d'une force surnaturelle. Tel est le récit fait par le Gascon d'un ton d'autant plus sincère que c'était un bruit accrédité parmi les Maures. Les rapports d'amitié qui existaient entre Marphise et le héros avaient pu donner naissance à ces fables. La Renommée se plaît à répandre les nouvelles bonnes ou mauvaises qui s'accroissent en volant de bouche en bouche. Marphise était arrivée avec Roger, qu'elle ne quittait jamais. Les soupçons prirent plus de force lorsqu'on s'aperçut que, partie du camp pour se venger de Brunel, elle

y était revenue tout à coup dans le seul but de voir le héros. Sans cesse au chevet de son lit, elle s'en éloignait à peine le soir. Ainsi cette jeune fille si fière et si dédaigneuse comblait Roger de soins et de prévenances !

En écoutant ce récit, Bradamante est saisie d'un si grand désespoir qu'elle chancelle sur son coursier. Transportée de rage et de jalousie, elle ne profère pas un mot, tourne bride et revient pleine de fureur s'enfermer dans son château. Là elle se jette sur sa couche, et appuie son visage et sa bouche sur les oreillers pour étouffer le bruit de ses soupirs; là, repassant dans sa mémoire toutes les paroles du chevalier gascon, elle ne peut plus contenir la douleur qui l'oppresse, et l'exhale ainsi : « Malheureuse, à qui se fier désormais? Tout homme est donc cruel et perfide, puisque Roger est impitoyable et parjure! Ce Roger, que je croyais si tendre et si fidèle! Fût-il jamais plus odieuse trahison? Tout ce que tu me dois ne met-il pas le comble à ton ingratitude! Pourquoi le plus brave et le plus beau des mortels n'en est-il pas le plus constant! La fidélité fut sans doute exceptée de tous les dons que le ciel t'accorda. La loyauté, cette reine des vertus, tu l'as violée! Sans elle, que sont la valeur, que sont les plus brillants exploits dont elle est l'âme et le flambeau? Il ne te fut que trop facile de séduire le jeune cœur qui volait au-devant de toi, et à qui tu savais persuader les choses les plus incroyables. Ah! si tu ne sens des remords, quel crime pourra t'en inspirer! Quels supplices destines-tu à ceux que tu hais, si tu réserves à celle qui t'adore une mort lente et affreuse? Si je ne suis point vengée, la justice divine n'est qu'un mot! L'ingratitude est le plus odieux des vices : c'est pour elle que le plus beau des anges fut précipité dans les abîmes. Ingrat, tremble donc aussi; un châtiment terrible se prépare! Va, je ne t'accuse point d'avoir ravi ce cœur que je t'abandonne; mais je te reproche un plus affreux larcin : tu m'avais offert ton cœur, et tu me l'enlèves sans motif. Impie, rends-le-moi, tu sais qu'il n'est point de repos pour les ravisseurs! Hélas! si tu me dédaignes, je ne suis plus maîtresse de renoncer à toi. Un seul moyen me reste : je peux en terminant mes jours mettre fin à mes souffrances et à mes tourments. Que n'ai-je perdu la vie alors que tu m'aimais! la mort m'eût semblé douce. » A ces mots Bradamante, cédant aux transports de sa rage, s'élance hors du lit, et porte sur son cœur la pointe de son épée; mais son armure empêche le fer de pénétrer, et une pensée consolante se glisse dans son âme. « Ah! se dit-elle, dois-je ainsi répandre un sang auguste? Ne vaut-il pas mieux chercher une mort glorieuse dans les combats? Peut-être expirerai-je sous les yeux de Roger, qui accordera des larmes à ma mémoire. S'il arrive que je tombe sous ses coups, est-il pour une amante un sort plus fortuné? C'est à toi de m'arracher une vie que tu brises à force de chagrins. Que sais-je! je trouverai peut-être l'instant de me venger de celle dont les ruses et l'amour effronté m'enlèvent Roger et l'existence. » Ces réflexions arrêtent le bras de la guerrière; elle prend des armes qui sont l'emblème de son désespoir. Sa cotte de mailles imite cette couleur que les premiers frimas font prendre aux feuilles desséchées; les bords sont entourés d'une broderie représen-

tant des troncs de cyprès que le fer tranchant des coignées a privés de leur séve et de leurs rameaux. Montée sur Rabican, elle brandit la lance d'or d'Astolphe, dont la plus légère atteinte renverse les plus vaillants chevaliers. Nous savons en quel lieu et pourquoi le duc anglais la lui avait confiée, et de quelle manière le prince s'en était emparé. Quant à Bradamante, elle ignorait ses vertus. Seule et sans suite, elle se dirige par le plus court chemin vers les lieux où s'élevaient naguère les tentes des Sarrasins. Elle ignore encore la destruction de leur armée par Renaud, Charles et l'enchanteur Maugis. Elle traverse le Quercy, et laisse derrière elle Cahors et la montagne où la Dordogne prend sa source. Bientôt elle découvre les villes de Clermont et de Montferrand. C'est près de ces lieux qu'elle rencontre une jeune dame qui porte à l'arçon de sa selle un écu couvert; trois chevaliers l'escortent, ainsi qu'une nombreuse suite de damoiselles et d'écuyers. La guerrière demande le nom de cette dame. « C'est, lui répond un écuyer, l'ambassadrice envoyée au roi des Francs par la reine d'une contrée située près du pôle arctique, et qu'on nomme l'île Perdue ou l'île d'Islande. Cette reine, d'une beauté sans égale au monde, fait présenter l'écu que vous voyez au grand empereur, pour qu'il le remette au meilleur chevalier de sa cour. Comme elle s'estime, non sans quelque raison, la plus belle femme de la terre, elle désire trouver un chevalier qui surpasse tous les autres en vaillance. La réputation des preux de Charles lui fait espérer qu'elle y trouvera l'époux

qu'elle désire. Vous voyez aux côtés de cette ambassadrice trois chevaliers, ou plutôt trois rois; l'un gouverne la Suède, l'autre la Gothie, le troisième a le sceptre de Norvége. Ils jouissent d'une glorieuse renommée; leurs États sont voisins de l'île Perdue. Les nautoniers appellent ainsi cette terre souvent cachée dans les brouillards. Naguère ces trois rois, épris d'amour pour la reine, aspirèrent à sa main; pour l'obtenir, ils accomplirent des exploits qui

seront dignes de mémoire tant que la voûte céleste tournera sur son axe; mais ils ont vainement employé tous les moyens de lui plaire, et n'ont pu triompher de sa résolution de n'épouser qu'un chevalier réputé invincible. « Je ne me contenterai point des triomphes que vous avez remportés dans ces climats, leur disait-elle. Si l'un de vous surpassait les deux autres comme la splendeur du soleil fait pâlir l'éclat des étoiles, je l'accepterais pour époux; mais je veux m'en rapporter au choix du plus sage des princes. J'enverrai ce bouclier d'or à Charlemagne, en le priant de le décerner au plus brave et au plus vaillant. J'accepterai le vainqueur pour époux, qu'il soit un chevalier de cette cour ou qu'il serve un autre monarque. Si l'Empereur décerne le bouclier d'or à l'un de vous trois qui l'aura pris les armes à la main, j'engage ici ma foi qu'il deviendra mon maître et mon seigneur. » Cette promesse, ajoute l'écuyer, décide ces rois à suivre l'ambassadrice; ils ont juré de s'emparer du bouclier ou de périr. » Bradamante écoute attentivement ce discours, puis l'écuyer rejoint au galop ses compagnons de voyage. La jeune fille, ne désirant pas se joindre à cette troupe, poursuivit son chemin et prévit que ce bouclier serait une cause de discordes à la cour de l'Empereur. Le nom du vainqueur devait donner naissance aux plus furieuses haines entre les paladins. Ces pensées font naître en son cœur mille inquiétudes, car elle songe à Roger. Toujours dévorée de jalousie, elle s'avance au hasard, presque sans but, et sans s'inquiéter si elle trouvera ou non un abri pour la nuit. De même qu'une nacelle, détachée du rivage par les vents ou les flots, vogue sans pilote, sans gouvernail, au gré du courant, la guerrière, pensive et troublée, se laisse conduire par Rabican. Son esprit est ailleurs : elle ne s'occupe pas de son coursier. Levant enfin les yeux, elle voit le soleil déjà caché par les cités de Bocchus se plonger dans le sein de sa vieille nourrice, au delà de l'Afrique. Bradamante ne peut sans folie songer à prendre pour gîte l'abri de quelque chêne, car le vent du nord souffle avec force, et les nuages sombres annoncent de la pluie ou de la neige. Pressant le léger Rabican, elle ne tarde pas à voir un pâtre qui fait rentrer ses troupeaux : elle lui demande s'il existe dans le voisinage une habitation saine et commode où elle puisse passer la nuit; elle ne sera jamais plus mal qu'au milieu des champs. « Je ne connais, répond le pasteur, que le château nommé la Roche-de-Tristan; il est à cinq ou six milles d'ici, et il n'est pas facile d'y pénétrer. Tout chevalier doit conquérir son gîte et le défendre les armes à la main. Lorsqu'un voyageur se présente, si la demeure est vide, le châtelain l'accueille sans difficulté, mais exige de lui la promesse qu'il luttera contre tous ceux qui se présenteront à l'entrée du castel. S'il ne survient aucun voyageur, le chevalier passe une nuit tranquille ; s'il arrive un étranger, il doit s'armer, aller à sa rencontre et l'attaquer. Le vaincu cède la place au vainqueur, et va coucher à la belle étoile. Si deux, trois, quatre ou un plus grand nombre de guerriers trouvent la demeure vacante, ils reçoivent bon accueil, pourvu qu'ils jurent d'attaquer tous à la fois le premier qui se présentera. Au contraire, si un guerrier seul a été introduit, il a besoin d'être

fort et vaillant, car il doit lutter contre toutes les troupes armées quel que soit leur nombre. Un usage analogue est établi pour les dames et les damoiselles qui viennent demander l'hospitalité dans ce palais. C'est à la plus belle que la place est destinée : la moins jolie doit lui céder son asile et rester à la porte. » La guerrière demanda le chemin de ce château, et le pasteur le lui indiqua du geste et de la voix, à une distance d'environ six milles. Malgré l'admirable vitesse de Rabican, le chemin était si fangeux que Bradamante ne put arriver avant que les ténèbres ne fussent très-épaisses. Elle trouva la porte fermée, et dit au gardien : « Je désirerais être admise dans cette demeure. » On lui répond que déjà le logis est occupé par des dames et des chevaliers qui attendent près d'un bon feu que le souper soit servi. « En ce cas, réplique Bradamante, le cuisinier pourrait bien ne l'avoir pas apprêté pour eux. Prévenez-les que je connais la loi de ce château, et que je suis prête à en profiter. »

Le gardien court annoncer aux chevaliers cette nouvelle, d'autant moins agréable qu'ils se voient obligés de sortir par un temps glacial, au moment où des torrents de pluie inondent la terre. Ils se lèvent, prennent assez lentement leurs armures, et marchent enfin à la rencontre de la guerrière. Ces trois chevaliers, d'une rare valeur, étaient précisément ceux qui, en Islande, s'étaient vantés de conquérir l'écu d'or. Bradamante les avait vus ce jour-là avec la suite de l'ambassadrice; mais comme ils marchaient d'un pas plus rapide, ils l'avaient précédée dans le château. La guerrière se flatte de triompher de ces rois; et, d'ailleurs, elle n'a aucune envie de se

morfondre à la porte du castel, sans gîte et sans souper. Les hôtes du château se pressent aux fenêtres et dans les galeries pour voir la lutte. Malgré les nuages et la pluie, la lune laisse tomber encore de faibles rayons. Quand elle voit les portes s'ouvrir et le pont s'abaisser, la jeune fille ressent une joie pareille à celle de l'amant qui, soupirant après l'heure du rendez-vous, entend la clef tant désirée glisser furtivement dans la serrure. Les princes l'attaquent ensemble. Bradamante est armée de la lance d'Astolphe, dont l'atteinte renverse le plus redoutable chevalier : elle pousse Rabican vers le roi de Suède, qui, frappé au milieu de son casque, vide aussitôt les arçons. Le roi de Gothie ne tarde pas à rouler les quatre pieds en l'air assez loin de son coursier. Enfin, le roi de Norvége reste presque enseveli dans la fange où il est précipité. Après cette triple victoire, remportée avec trois coups de lance, la guerrière s'approche du château pour profiter de son droit. Avant d'y entrer, elle jure qu'elle répondra au défi de tous les chevaliers qui se présenteront. Le châtelain admire sa valeur et la comble de marques de distinction. La dame qui arrive de l'île Perdue lui fait un aussi bon accueil, et Bradamante, d'un air affable et gracieux, l'invite à prendre place près du feu. La guerrière se débarrasse bientôt de ses armes, elle ôte son casque ; le réseau d'or qui retenait sa chevelure se rompt, et ses beaux cheveux s'échappent en boucles ondoyantes. Tous les assistants reconnaissent une jeune fille qui joint à une rare beauté la plus haute valeur. Ainsi, au lever du rideau, la scène, éclairée de mille flambeaux, paraît aux yeux émerveillés des spectateurs avec de magiques décors, des arcs de triomphe et des statues d'or; tel est encore le soleil qui perce les nuages : ainsi la beauté paraît soudain aux regards charmés. Bien que ses beaux cheveux, naguère coupés pour guérir sa blessure, n'aient pas encore repris toute leur longueur, ils forment déjà des boucles derrière sa tête... Le seigneur du château reconnaît Bradamante, et la comble d'égards et de prévenances. Assis et réunis autour du feu, ils se livrent aux charmes de la conversation en attendant qu'on leur serve un succulent repas. L'ambassadrice demande au châtelain l'origine de cette coutume, et il parle ainsi : « Sous le règne de Pharamond, Clodion, son fils, aimait une jeune dame dont la grâce et la beauté étaient sans pareilles; il la surveillait avec autant de vigilance que le berger chargé de la garde d'Io. Plein de jalousie, il la tenait renfermée dans ce château, que lui avait donné son père, et d'où il sortait rarement. Dix chevaliers, l'élite de l'armée, y demeuraient avec lui. Un jour se présenta aux portes de cette demeure le brave Tristan, accompagné d'une jeune dame nouvellement arrachée à un géant barbare. Le soleil se couchait au delà des mers, et, comme il n'y avait pas d'autre gîte à dix milles à la ronde, Tristan demanda l'hospitalité. Le châtelain avait juré de n'admettre aucun étranger tant que sa belle maîtresse serait près de lui. Voyant que ses prières étaient inutiles, le héros s'écria : « Je saurai obtenir ce que tu me refuses ; » et il provoqua au combat Clodion et ses dix chevaliers, en qualifiant ses refus d'injurieux et de discourtois. Le défi accepté, on convint que Tristan vainqueur aurait le droit de mettre tous les chevaliers dehors,

BRADAMANTE AU CHATEAU DE TRISTAN

et de rester seul dans le logis. Le fils de Pharamond, désarçonné, faillit perdre la vie : ses chevaliers subirent le même sort. Tristan les laissa aux portes du château, où il pénétra. Il y trouva la séduisante beauté que chérissait Clodion ; l'avare nature semblait lui avoir prodigué tous ses dons.

Aussitôt il se mit à causer avec elle, tandis qu'une affreuse jalousie consumait son malheureux amant. Toujours sous le charme du philtre amoureux, Tristan n'aimait, ne pouvait aimer que la blonde Iseult. Il restait indifférent aux attraits de la dame du château. Mais, pour se venger du refus inhospitalier de Clodion, il répondit au messager qui lui apportait des supplications et des prières : « Je ne peux me résoudre à laisser partir une si charmante dame ; mais si Clodion se trouve trop à plaindre de dormir seul sous les froids ombrages, je lui enverrai une jeune fille de ma suite, au teint vermeil et presque aussi belle que son amie : elle est docile et complaisante ; mais il doit sentir que la plus belle est à la disposition du vainqueur. » Dans sa rage, Clodion, insensible à la pluie et aux frimas, passe la nuit entière à rôder autour du château, comme s'il eût fait sentinelle pour protéger leur repos. Le lendemain, le généreux Tristan lui rendit sa dame en protestant qu'il n'avait fait que l'admirer. « Vous eussiez mérité, dit-il à Clodion, que je châtiasse votre dureté par un affront cruel ; je me contente de vous avoir fait passer cette nuit hors de votre asile. » Le fils de Pharamond essaye d'expliquer ses torts par la violence de son amour : Tris-

tan lui répond : « L'amour ne porte dans le cœur que des sentiments tendres, et ne peut produire des actes si discourtois. » Après le départ du chevalier, Clodion quitta son château, et le donna à un seigneur de ses amis, auquel il imposa la condition de faire respecter cet usage. Le chevalier le plus vaillant et la dame la plus belle y recevront l'hospitalité, tandis que leurs inférieurs en beauté et en valeur s'en iront se promener ou resteront à dormir aux portes. Cette loi, vous le voyez, s'est conservée jusqu'à nos jours. »

Cependant, le maître d'hôtel ayant fait dresser dans la grande salle du château une table somptueuse, les dames y furent conduites à la clarté brillante de mille flambeaux. Bradamante et sa jeune compagne admirent les riches ornements et les peintures qui décorent les murs; émerveillées de tant de luxe et de splendeur, elles oublient de toucher aux mets malgré l'impatience des serviteurs, qui, craignant de les voir refroidrir, osent murmurer ses mots : « Commencez donc par souper, vous pourrez ensuite satisfaire votre curiosité. » Mais le châtelain s'aperçoit que la loi sera violée s'il souffre que deux dames restent dans sa demeure, il faut que la moins belle se décide à braver la pluie et les autans. En effet, elles sont arrivées l'une après l'autre. Deux vieillards et deux dames, habitués à prononcer les sentences en pareil cas, examinent et comparent les attraits des deux dames, et tous décident que Bradamante, invincible dans les combats, l'emporte en beauté sur sa rivale. Le châtelain dit alors à l'ambassadrice, qui prévoit le résultat de la délibération : « Vous ne pouvez trouver mauvais que nous fassions respecter la loi. Veuillez donc chercher un autre asile ; on vient de déclarer que cette jeune fille, bien que sans parure, est la plus belle de vous deux. » Comme on voit d'épaisses vapeurs s'élever subitement des profondeurs des vallons et couvrir d'obscurs nuages le soleil naguère pur et radieux, de même, en écoutant l'arrêt impitoyable, le visage de la dame se décolore, et ses yeux perdent leur éclat joyeux. Pâle d'effroi, elle regarde la guerrière, qui, émue d'une vive pitié, ouvre un avis différent. « Rien ne me semble plus injuste, s'écrie-t-elle ; l'arrêt n'est pas valable lorsque la partie condamnée n'a pu se défendre ni présenter ses raisons. Je maintiens cette doctrine ; et, sans comparer mon mérite à celui de cette dame, je prétends que je ne suis point entrée ici comme femme, et personne, je le pense, ne sera en droit de soutenir que j'en suis une. Faudrait-il que je me dépouillasse de mes vêtements? Il n'est pas permis d'affirmer une chose douteuse quand elle peu perter préjudice à autrui. Bien des hommes laissent croître leurs cheveux : ainsi la longueur des miens n'est point une preuve de mon sexe. Ce n'est pas comme une femme, mais comme un chevalier, que je suis arrivée jusqu'ici. Pourquoi donc faire de moi une dame, quand j'agis comme un homme? Votre loi n'établit de lutte qu'entre deux femmes, et non entre une femme et un chevalier. En admettant que je sois en effet telle que je parais être, ce que je n'accorde pas ; si j'étais jugée moins belle qu'une autre, me retireriez-vous la récompense due à la valeur? Non, car il ne serait pas juste d'enlever, parce que j'aurais quelques attraits

de moins, ce que j'ai conquis par force ! Lors même que vous en décideriez autrement, je resterais, quelle que dût être l'issue de ma résistance. Ainsi, dans ce procès que vous venez de juger, les chances n'étaient point égales. Cette dame risquait tout et ne pouvait rien espérer. Et, certes, là où les risques ne sont pas les mêmes il ne peut y avoir de bonne justice. Que ce soit donc justice ou faveur, vous n'interdirez pas à cette dame le séjour de votre château. S'il se trouve un homme assez hardi pour soutenir le contraire, je lui prouverai qu'il se trompe, et que j'ai raison. »

C'est ainsi que la courageuse Bradamante, touchée du sort qui menaçait la jeune dame, sut obtenir du châtelain, par la force et surtout par la dernière de ses raisons, que l'ambassadrice ne serait pas exposée aux injures du temps dans la plaine déserte et sans abri. Telle que la fleur desséchée par les ardeurs d'un été brûlant se ranime sous l'impression de la rosée et relève sa tête languissante, de même l'étrangère, rassurée par la voix de Bradamante, reprend ses fraîches couleurs et sa sérénité. Alors on se dispose à jouir du festin, auquel on n'avait pas encore songé. La fête ne fut troublée par la présence d'aucun chevalier errant. La fille d'Aimon conservait sa tristesse et sa douleur. Son cœur était en proie au doute et à la crainte : elle ne put goûter aux mets. On se leva de table ; le banquet eût duré plus longtemps si la curiosité n'avait pas été plus forte que la gourmandise. Sur les ordres du châtelain, un page alluma une multitude de bougies, et bientôt la salle resplendit de mille feux. Je terminerai cette histoire dans le chant suivant.

CHANT XXXIII

Bradamante voit dans une galerie des tableaux qui lui montrent les guerres entreprises par les Français contre l'Italie. Le Ciel ne veut pas qu'ils y dominent, mais souffre qu'ils la protégent. — Renaud et Gradasse se disputent la possession de Bayard dans un combat à pied. — Astolphe se rend en Éthiopie et chasse les Harpies, qui, épouvantées par les sons du cor, regagnent les enfers.

imagore, Parrhasius, Polygnote, Protogène, Timanthe, Apollodore, illustre Apelle, Zeuxis, vous tous, peintres fameux de la Grèce et de Rome, dont Clotho détruisit les corps et les ouvrages sans pouvoir effacer votre immortelle gloire; André Mantegna, Léonard, Jean Bellini, les deux Dossi, et toi qui peins et sculptes avec un égal génie, Michel, plus qu'un homme, ange divin; Raphaël, Sebastiano, Titien, l'honneur de Cadore, comme les deux premiers sont l'orgueil d'Urbin et de Venise; vous, dont les travaux rappellent les chefs-d'œuvre de l'antiquité, vous tous qui, dans les premiers âges et dans les temps modernes, avez enfanté des merveilles sur la toile ou sur les édifices, n'avez représenté que des événements accomplis, sans pouvoir peindre les événements futurs! Comment se fait-il qu'il ait existé des tableaux où l'on voyait décrites les choses futures? L'art ne possède pas un pareil secret; il appartient aux enchanteurs qui soumettent les esprits infernaux. Merlin, à l'aide d'un livre vomi par l'Averne ou les grottes Nursines, força les démons à orner en une seule nuit la salle dont j'ai parlé dans le chant qui précède. La magie enfantait autrefois des prodiges; maintenant, c'est un art perdu. Mais revenons près de ceux qui désirent obtenir l'explication des tableaux de la galerie. Sur un signal donné par le maître, les pages ont allumé un si grand nombre de flambeaux que leur clarté égale celle du jour. « Apprenez, dit alors le châtelain, qu'un petit nombre de ces combats ont eu lieu. La plupart ont même été peints avant d'avoir existé; mais le sage Merlin a pu les prédire. Vous avez sous les yeux le détail des

triomphes que nous avons remportés en Italie, et des revers que nous y avons subis. Le roi de la Grande-Bretagne envoya vers le successeur de Marcomir le prophète Merlin, qui se plut à reproduire ici toutes les batailles livrées par les Français au delà des Alpes. Le détail de ces événements embrasse un intervalle de mille années. Je dois vous dire l'objet du voyage de Merlin et dans quel but il accomplit ce travail. Pharamond, qui passa le premier le large fleuve du Rhin, à la tête de ses Francs, ayant conquis la Gaule, résolut de soumettre aussi l'Italie. Il avait remarqué la décadence de jour en jour plus imminente de l'empire romain. Il désira s'assurer l'alliance d'Artus, roi des Bretons; mais ce prince n'entreprenait jamais rien sans avoir l'avis de Merlin. On disait que ce prophète était fils du Démon, et, comme il possédait la science de l'avenir, Pharamond put être averti des périls qu'il aurait à braver s'il pénétrait dans la contrée que traversent les Apennins et qui est bornée par les Alpes et la mer. Merlin lui annonça que les rois ses descendants devaient s'attendre à voir leurs armées périr par le fer, la peste et la famine, lorsqu'ils essayeraient d'envahir l'Italie; ils obtiendraient peu d'avantages, et encourraient de grands maux. Des triomphes passagers seraient suivis pour eux de longs jours de deuil. En un mot, les lis ne prendront jamais racine en Italie. Cette prophétie fit changer les desseins de Pharamond, et l'enchanteur, cédant au vœu de ce prince, exécuta les peintures qui représentent des événements futurs. Le roi voulut sans doute apprendre à ses successeurs que toutes les fois qu'ils entreraient en Italie pour la défendre et la sauver, ils se couvriraient d'une gloire immortelle; mais s'ils osaient former l'espoir de l'asservir, leurs soldats y trouveraient des tombeaux. »

Le châtelain conduit Bradamante et sa compagne vers la première de ces peintures. On y voit Sigebert, attiré par l'appât des trésors et les promesses de l'empereur Maurice, descendre des cimes du Jura dans les plaines fécondes que traversent le Lambro et le Tésin. Autharis l'attaque, taille en pièce son armée et le force à repasser les monts. Dans le second tableau, c'est Clovis franchissant les Alpes à la tête de cent mille hommes. Pour lui résister avec des troupes inférieures en nombre, le duc de Bénévent feint d'abandonner son camp. Les Français s'en emparent et s'enivrent du vin de Lombardie; ils sont victimes de cette ruse. Voyez cette multitude de capitaines et de soldats rassemblés par Childebert! Mais la victoire ne lui sera pas plus favorable qu'à Clovis. Le glaive céleste extermine son armée. La chaleur et les maladies ont couvert les routes de cadavres; la dixième partie de ces guerriers échappe avec peine à la destruction. Le châtelain lui fait remarquer ensuite Pépin, et après lui Charlemagne. Ils s'avancent couronnés de lauriers; l'un défend le pontife Étienne et s'oppose aux fureurs d'Astolphe, l'autre secourt Adrien et Léon menacés par le successeur du roi lombard. Ce prince est vaincu et fait prisonnier. Cet autre héros du nom de Pépin déploie son armée depuis les bouches de l'Éridan jusqu'à la mer de Venise. A force de patience et d'argent, il élève à Malamocco un pont dont la tête est près d'atteindre Rialto. Il poursuit son œuvre audacieuse;

les flots et les vents balayent les débris de ce pont, et les travailleurs sont engloutis. Louis de Bourgogne touche à peine le sol de l'Italie qu'il perd la liberté, il jure de ne plus renouveler sa téméraire entreprise ; mais, bientôt parjure, il tombe au pouvoir des Italiens, qui lui arrachent les yeux : ses soldats le ramènent aveugle comme une taupe de l'autre côté des Alpes.

Regardez Hugues d'Arles, toujours victorieux, expulsant de l'Italie la race de Bérenger, qu'il bat et chasse deux et même trois fois. Les Huns, les Bavarois accourent les défendre. Forcé de céder au nombre, Hugues demande la paix ; mais il ne survit pas à sa honte, et son successeur, non moins infortuné, abandonne ses États à Bérenger. Charles d'Anjou envahit l'Italie pour maintenir les droits du prince des fidèles. Conradin, Mainfroi, vaincus dans deux batailles, sont immolés par lui. Plus tard, châtiés de leurs excès et de leur tyrannie, les Français sont égorgés par les Italiens, qui on pris pour signal le son des cloches de vêpres. Le châtelain, franchissant une longue suite d'années, et même de lustres, fait remarquer aux deux dames le capitaine qui descend en Italie pour faire la guerre aux nobles Visconti ; il commence le siége d'Alexandrie : une forte garnison défend la place. Le duc de Milan dresse une embuscade où se jettent les imprudents Français. Le comte d'Armagnac, chef de l'expédition, reste parmi les morts avec la plupart de ses guerriers. Les débris de l'armée sont captifs à Alexandrie, et le

Tanaro roule dans le Pô des flots de sang. Un sire de la Mark et trois comtes d'Anjou, vainqueurs du Brutien, du Daunien, du Marse et du Salentin, paraissent ensuite. Malgré les secours qu'ils reçoivent de Rome, les Français ne peuvent conserver leurs premiers avantages; ils sont défaits et chassés par Alphonse et Ferdinand. Ici Charles VIII franchit les Alpes avec l'élite de ses chevaliers; il passe le Liris, et soumet toute la contrée sans sortir le glaive du fourreau, sans rompre une lance. Un héros du sang d'Avalos et le vaillant Inigo du Guast bravent ses efforts sur le rocher dont la masse énorme écrasa le géant Typhée. « Mais, reprend le châtelain en montrant l'île d'Ischia, je désire, avant d'aller plus loin, vous raconter ce que me répétait mon bisaïeul quand j'étais enfant; il tenait cette histoire de son aïeul, qui l'avait entendu répéter par nos ancêtres. Cette tradition remonte jusqu'à Merlin lui-même, l'auteur de toutes ces merveilles. En désignant le château d'Ischia, Merlin prononça ces paroles : « Cette île sera un jour défendue par un chevalier dont l'audace bravera les flammes dont il sera entouré. Voici la date de sa naissance (Merlin indiqua l'année et le jour); il n'aura pas de rival parmi les guerriers. Plus beau que Nérée, plus brave qu'Achille, aussi prudent qu'Ulysse, plus rapide à la course que Ladès, sage comme le vieux Nestor, sa libéralité et sa clémence dépasseront tout ce qu'on a pu raconter de César. Les plus grandes gloires pâliront devant la sienne; la Crète ne pourra plus autant s'enorgueillir de Minos, Thèbes sera désormais moins fière d'Hercule et de Bacchus, et Délos ne se vantera plus d'avoir donné le jour aux fils de Latone. Ischia sera la plus heureuse et la plus glorieuse des cités, car elle aura vu naître le marquis du Guast dans l'instant où l'Italie sentira le besoin d'un grand homme pour défendre sa liberté. Je chanterai ailleurs ses exploits, je ne puis vous en parler ici. » Reprenant alors la suite de son récit, le châtelain ajoute : « Louis le More se repent d'avoir appelé Charles en Italie. Sa vengeance satisfaite, il craint d'être dépossédé lui-même de ses États, et forme une ligue avec les Vénitiens. Le duc de Milan, espérant faire Charles prisonnier, l'attend au passage des monts. Le roi s'ouvre une sanglante route, et s'éloigne malgré ses efforts. Les Français chargés de la garde des pays conquis ont une déplorable fin; Ferdinand d'Aragon, aidé du duc de Mantoue, les extermine tous sur terre et sur mer. La perte d'un seul homme tué par trahison fait oublier toute la joie de la victoire. » Le châtelain montrant alors Alphonse de Pescaire : « Ce héros, couvert de gloire en mille entreprises, jettera un éclat plus vif que le rubis; mais un Éthiopien maudit l'attirera dans une embuscade et percera le cœur du plus grand capitaine du siècle. » Plus loin Louis XII passe les monts avec les Italiens; le mûrier de Visconti fait place aux lis. Comme Charles, Louis veut couvrir de ponts le Carigliano; mais son armée est détruite. Une partie de ses guerriers périt par le fer, le reste est englouti dans les flots. Deux fois les Français, trahis par le sort, succombent sous l'effort de Gonzalve de Cordoue qui les attire dans ses piéges; mais la Fortune, si contraire à Louis dans les champs de la Poulle, se montre favorable à ses armes au milieu des riches plaines que le Pô féconde, entre les Alpes et les Apennins, jus-

qu'aux lieux où gronde la mer Adriatique. Le châtelain, se rappelant plusieurs événements oubliés, revient sur ses pas et leur montre le traître qui

livra le château de son seigneur. Ce Suisse perfide charge de fers le maître qui payait ses services. Le roi de France obtient aussi de faciles succès; il protége Borgia, dont il augmente la puissance. César chasse de Rome les barons et les seigneurs. Louis efface des armes de Bologne la scie qui occupe la place du glaive. Gênes révoltée est prise et subjuguée; les plaines de Ghiaradadda sont jonchées de morts. Toutes les villes, et Venise elle-même, ouvrent leurs portes. Le pape, déjà maître de la Romagne, ne peut enlever Modène au duc de Ferrare, dont les États sont respectés. Louis enlève au pontife la ville de Bologne, qu'il rend aux Bentivoglio. Les Français prennent et saccagent la riche Brescia, sauvent Felsine et dispersent les troupes du pape. Enfin les deux armées se rencontrent près de Chiassi; les Français ont à lutter contre les soldats de Jules réunis aux Espagnols. La bataille est terrible; le sol couvert de morts est inondé de sang. Mars indécis ne sait à qui offrir la palme de la victoire; mais l'intrépide Alphonse la fait décerner aux Français. Malheureuse Ravenne, tu subis la loi du vainqueur? Jules, dans son désespoir, appelle un essaim d'Allemands, qui fondent du sommet des montagnes avec la rapidité des torrents. Les Français sont forcés de repasser les Alpes, et le rejeton des Sforce fleurit où brillaient les lis d'or. Les Français reparaissent et sont une seconde fois repoussés par les traîtres Helvétiens, dont le jeune Sforce a cherché l'appui malgré leurs perfidies envers le duc son père.

Cependant une autre armée se rassemble à la voix d'un nouveau roi; et, pour venger la défaite de Novare, François Ier arrive brisant les obstacles que lui opposent les Suisses, qu'il est près d'exterminer. Cette nation barbare et cupide perd à jamais les titres qu'elle usurpa de reine des rois et de protectrice du Saint-Siége. Malgré toutes les ligues, François, maître de Milan, devient l'allié des Suisses. Bourbon défend cette ville et repousse les Allemands; mais il perd cette belle cité par la faute, l'orgueil et les

excès de ses guerriers. Un autre François Sforce, digne du nom et de la valeur de son aïeul, reprend avec le secours de Rome la capitale de ses États. Tant de revers n'empêchent point les Français de tenter une expédition nouvelle; ils s'abattent et passent comme des oiseaux sur l'Italie. Le duc de Mantoue les empêche de franchir le Tésin. Frédéric, dont un léger duvet colore à peine les joues, acquiert une immortelle gloire par sa sagesse et sa prudence, aussi bien que par la force de ses coups; il défend Pavie contre les Français et les Vénitiens. Ces deux illustres marquis, si redoutés des Français, tous deux la gloire de l'Italie, sont issus du même sang et enfants de la même patrie : l'un est fils d'Avalos, tué par trahison. Ses conseils et sa vaillance causèrent plus d'une fois la ruine des Français; l'autre, dont l'aspect est si bienveillant et si doux, c'est Alphonse, marquis du Guast, ce héros que je vous signalais en vous montrant Ischia. Merlin a raconté ses exploits à Pharamond; c'est lui qui paraît au moment où l'Italie, l'empire et le Saint-Siége ont besoin d'être sauvés des ravages des barbares. Sous les ordres de Prosper Colonne, Pescaire, cousin de du Guast, inonde la Bicoque du sang des Suisses et des Français. Mais, brûlant de laver ses affronts, le roi de France envahit la Lombardie, tandis qu'une autre armée s'empare de Naples. La Fortune, aveugle et légère, qui se joue de la destinée des hommes comme le tourbillon pousse le grain de sable jusqu'aux nues, et le laisse aussitôt retomber sur la terre, la Fortune entretient les illusions de François Ier. Ce prince croit avoir sous les murs de Pavie cent mille guerriers; mais il a oublié de s'assurer si ses forces se sont accrues ou si elles ont diminué. Abusé par les rapports de ses ministres, le roi, plein de confiance, n'a qu'une armée peu nombreuse. Son camp est attaqué au milieu de la nuit; l'habile Espagnol, secondé par les deux cousins d'Avalos, monterait au ciel ou braverait les enfers. Voyez la fleur de la chevalerie française étendue dans ces champs de carnage, voyez ce vaillant prince entouré de lances et d'épées! Son cheval meurt, mais il ne se rend pas encore; il ne s'avoue pas vaincu, et pourtant l'ennemi ne menace plus que lui. Seul, à pied, il se défend et se baigne dans le sang des plus téméraires. Enfin, le courage cède à la force; il rend son épée à du Guast et à Pescaire, les deux héros de la journée : il est conduit en Espagne. L'autre armée, qui marche vers Naples, apprend la perte de la bataille et la captivité du roi. Elle s'arrête; et, de même qu'une lampe qui manque d'huile s'éteint tout à coup, l'armée se disperse en un moment. Laissant ses fils en otage, François quitte Madrid et continue la guerre d'Italie, tandis qu'on l'attaque dans ses propres États. Rome est emportée d'assaut, le sacrilége et l'incendie y répandent la violence et la mort. Les princes ligués pour la défendre assistent à sa ruine, entendent ses plaintes et ses gémissements, et se retirent devant le vainqueur. François envoie une nouvelle armée, commandée par Lautrec, non pour envahir la Lombardie, mais pour sauver le pontife et les cardinaux. Sa marche est retardée: il trouve le saint-père en liberté. Lautrec se porte vers les lieux où Parthénope fut ensevelie; les populations se soulèvent, et Naples est assiégée. La flotte impériale se présente, Doria la repousse, la dis-

perse, la brûle ou la coule à fond. Bientôt la capricieuse Fortune semble retirer ses faveurs aux Français victorieux ; ils périssent, sinon par le glaive, du moins par des venins mortels et si terribles, qu'un homme sur mille peut à peine revoir sa patrie. Bradamante et la dame islandaise considèrent à plusieurs reprises ces tableaux, dont les couleurs sont éclatantes et variées ; elles ne se lassent pas de les admirer et de relire les inscriptions en lettres d'or qui expliquent chaque événement. Enfin le seigneur, habitué à traiter les dames avec égards, leur désigne les appartements où elles pourront se livrer au repos. Tandis que tous sommeillent, Bradamante seule se tourne de côté et d'autre sur sa couche, sans clore les paupières; mais au retour de l'aube ses yeux se ferment. Un rêve lui offre l'image de Roger, qui lui dit : « Pourquoi te consumer en ajoutant foi à des récits trompeurs? Plutôt que de me trouver un instant sans penser à toi, tu verrais les fleuves remonter vers leur source! La vie, la clarté du jour me sont moins chères que ton amour ; je viens pour recevoir le baptême et tenir tous mes serments. Une autre blessure que celles faites par l'Amour m'arrête encore. » Bradamante s'éveille, et l'image du héros disparaît. La guerrière donne un nouveau cours à ses plaintes. « Hélas! dit-elle, c'était un songe, et mes malheurs ne sont que trop réels! Le songe s'est évanoui, et le malheur me reste! Pourquoi mes yeux ne voient-ils plus son image? pourquoi mes oreilles n'entendent-elles plus sa voix? Ainsi, quand mes yeux se ferment, je goûte le bonheur ; s'ouvrent-ils, c'est l'infortune qui commence. Le sommeil me rend la peine, le réveil m'accable de tourments. Ainsi les illusions me consolent, et la vérité me tue. Que puis-je croire désormais? Fasse le Ciel que je dorme toujours d'un sommeil éternel! Heureux les animaux dont les sens sont engourdis pendant six mois! Qu'importe si le sommeil est la même chose que la mort, et si le réveil est la vie! Ma destinée est telle que pour moi, veiller, c'est mourir, et dormir c'est vivre! O mort, viens donc fermer ma paupière! »

Phébus commençait à rougir les bords de l'horizon et à dissiper les nuages ; la journée devait être plus belle que la précédente. La guerrière réveillée prit ses armes, et, après avoir remercié le châtelain de son magnifique accueil, elle se mit en route. L'ambassadrice d'Islande était déjà sortie de la forteresse avec les damoiselles et les écuyers de sa suite : elle avait rejoint les trois chevaliers désarçonnés à l'aide de la lance d'or. Ils avaient passé une triste nuit à la merci des vents, du froid et de la pluie : ils étaient à jeun, eux et leurs coursiers; mais ils se trouvaient plus malheureux encore en pensant que l'ambassadrice irait redire à sa maîtresse que, dès la première rencontre, un seul chevalier les avait vaincus. Résolus de mourir ou de laver leur outrage, dès qu'ils aperçurent Ulanie (c'est le nom de la dame que je n'avais point encore nommée) ils défièrent Bradamante au combat. Ils étaient loin de penser qu'ils avaient affaire à une jeune fille.

Bradamante, n'ayant pas le temps de s'arrêter, refusa d'abord de combattre. Puis, forcée de céder à leurs provocations insultantes, elle mit sa

lance en arrêt, et trois coups lui suffirent pour les jeter sur le sable. Sans daigner se retourner, elle continua son voyage. Les princes qui s'étaient flattés de conquérir le bouclier d'or se relevèrent muets et confus; ils n'osaient lever les yeux vers Ulanie, qui, témoin de leur honte, avait entendu si souvent leurs fanfaronnades. Elle se plut à augmenter leur humiliation en leur faisant connaître que le vainqueur était une femme, et non un paladin. « Renversés par une damoiselle, leur dit-elle, comment pouvez-vous croire que vous tiendriez tête à Renaud et à Roland, dont la renommée est si grande? Réussiriez-vous à enlever le bouclier d'or s'il était aux mains de l'un d'eux? Je ne le pense pas, et peut-être qu'en secret vous êtes de mon avis. Tenez-vous donc pour avertis, sans chercher de nouvelles épreuves. Si vous étiez assez téméraires pour provoquer d'autres combats, ce serait une preuve que vous voudriez ajouter la perte de la vie à celle de l'honneur. Toutefois il serait utile et glorieux pour vous de recevoir le trépas des mains de si vaillants guerriers. » Désormais convaincus que leur vainqueur est une femme, et voyant leur réputation à jamais ternie, les rois, saisis de rage, accablés de douleur, sont près de se donner la mort. Puis

ils se dépouillent de leurs armes, sans conserver même leur épée; ils les jettent dans les fossés du château, et font vœu de ne porter pendant un an ni cuirasse ni cotte de mailles, de ne marcher qu'à pied dans les chemins les plus rudes et les plus difficiles, et de ne se servir d'autres armes et d'autres destriers que ceux dont ils parviendraient à s'emparer. Ils ma

chent donc ainsi tandis que les dames et leur suite continuent à cheval leur voyage.

Bradamante s'arrête dans un château sur la route de Paris; elle y apprend que les Maures ont été défaits par Charles et Renaud. On l'accueille avec empressement; mais la guerrière, insensible aux soins dont elle est comblée, ne trouve ni appétit ni sommeil, et ne peut demeurer en repos un seul instant.

Cependant je ne dois point vous entretenir sans cesse de Bradamante; il ne faut pas que je néglige pour elle les deux chevaliers qui ont attaché leurs coursiers près d'une fontaine. Le combat que je vais décrire n'a pour objet ni la conquête d'une ville ni la possession de vastes États; il s'agit de savoir à qui appartiendront Durandal et Bayard. Ils n'ont besoin ni de la trompette ni d'un autre signal pour s'élancer. Que leur importent les ruses de l'attaque et de la riposte? Leur courage est assez excité; ils brandissent leurs épées et se précipitent l'un sur l'autre. Bientôt l'air retentit de leurs coups terribles et répétés. Il n'existe point de trempe comparable à celle de Flamberge et de Durandal, sans quoi elles eussent été brisées par ces incroyables coups. Les deux lames, égales en bonté, se rencontrent sans se briser, et mille étincelles jaillissent. Renaud, qui connaît la force et la puissance de Durandal, évite avec adresse et légèreté les coups de Gradasse. Malgré sa rare habileté, le roi de Séricane ne frappe que les vents; c'est à peine si quelques-uns de ses coups tombent en glissant sur l'armure. Renaud mesure mieux ses attaques; parfois il engourdit le bras du païen : il porte la pointe tantôt aux flancs, tantôt à la gorge sans parvenir à entamer les mailles dures comme le diamant. Depuis longtemps l'art des enchanteurs l'a rendue impénétrable. Le combat se prolonge; tous deux, attentifs à frapper ou à prévenir les coups, entendent un grand bruit, et, détournant la vue, ils aperçoivent Bayard aux prises avec un énorme oiseau. C'était plutôt un monstre inconnu, semblable à une chauve-souris, dont le bec avait trois brasses de longueur. Son plumage était noir; ses serres étaient tranchantes et d'une longueur démesurée. Son œil lançait d'affreux éclairs; ses ailes enfin étaient aussi grandes que les voiles d'un vaisseau. Peut-être était-ce un oiseau véritable, mais je ne saurais dire dans quel pays on en trouve de pareils; je n'en ai jamais vu, et Turpin est peut-être le seul à l'avoir décrit. Je suis disposé à croire que c'était un démon gigantesque évoqué par Maugis, afin d'interrompre le combat. Renaud en fut si convaincu qu'il en fit plus tard de vifs reproches à son cousin; mais celui-ci repoussa cette accusation avec force, et jura par les splendeurs divines, qui donnent au soleil sa lumière, que ce soupçon était mal fondé. Démon ou oiseau, ce monstre saisi Bayard avec ses griffes. Le vigoureux cheval rompt sa bride, et, plein de rage et de colère se défend par des ruades et à coups de dents. L'oiseau lâche prise, s'élève dans les airs, revient encore et menace Bayard, qu'il ne cesse de harceler. Celui-ci, blessé et hors d'état de repousser ces attaques, s'enfonce dans la forêt voisine et se cache dans les fourrés. Vainement son ennemi veut le poursuivre : le coursier se jette dans une caverne. Le

monstre, ayant perdu sa trace, se perd dans les nues et va chercher une autre proie.

Renaud et Gradasse, voyant fuir Bayard, se décident à suspendre la lutte dont il est le prix, et jurent que le premier qui pourra le saisir reviendra près de la fontaine continuer le combat. Ils partent donc en suivant les traces imprimées sur le sol. Bayard s'éloigne avec tant de rapidité que les chevaliers ne peuvent l'atteindre. Cependant Gradasse, monté sur Alphane, laisse bientôt son rival loin de lui. Le fils d'Aimon a perdu l'empreinte des pas du coursier; il le cherche près des torrents à travers des sentiers escarpés, couverts de ronces et de branches d'arbres. Désespérant de l'atteindre, il revient près de la fontaine dans l'espoir que Gradasse aura été plus heureux; mais il ne le voit pas et reprend avec tristesse la route du camp. La Fortune a été plus favorable au roi de Séricane, qui ne tarde pas à entendre les hennissements de Bayard. Le bon cheval, tout tremblant de frayeur, n'ose sortir de la grotte; il est aisé à saisir. Bien qu'il se souvienne de sa promesse de le ramener près de la fontaine, Gradasse fait ce raisonnement : « Il m'est bien plus commode de garder en paix ce coursier, au lieu d'engager une lutte pour savoir s'il doit m'appartenir. Je suis venu des confins du monde pour l'obtenir; je le tiens en ma puissance, je serais fou de le laisser échapper. Renaud, s'il veut le ravoir, peut faire le voyage des Indes, comme j'ai fait celui de France! La Séricane lui offrira tous les agréments que j'ai trouvés ici. » Tout en réfléchissant de la sorte, le roi se dirige à travers la plaine vers Arles, où s'élèvent les tentes des Sarrasins. Il s'embarque sur une bonne galère avec Bayard et Durandal. J'en parlerai une

autre fois; mais je quitte Gradasse, Renaud et tous les guerriers de France.

Je m'occuperai d'Astolphe, qui, au moyen d'une bride, gouverne à travers les plaines célestes le vol de l'hippogriffe. Moins rapide est la course de l'aigle ou du faucon. Après avoir vu sous ses pieds notre univers d'une mer à l'autre, et des Pyrénées au Rhin, il retourne vers les monts qui séparent la France de l'Espagne; il franchit la Navarre et l'Aragon, laisse Tarragone à gauche, la Biscaye à droite, et arrive en Castille. Il aperçoit la Galice et Lisbonne, et se dirige vers Séville et Cordoue. Il voit toutes les villes de l'Ibérie. Le détroit de Gadès et les bornes qu'Hercule mit pour arrêter l'audace des nautoniers frappent ses regards. Il plane sur l'Afrique, depuis les rivages de la mer jusqu'aux frontières de l'Égypte. Les fameuses îles Baléares et Iviça s'offrent à sa vue; il tourne ensuite vers Maroc, Fez, Oran, Hippone, Alger, Bougie, superbes capitales dont les souverains portent, au lieu de couronnes de feuillage, des couronnes d'or. Puis il s'avance vers Tunis et Biserte. Il dépasse Capsa, l'île d'Alzerbe, Tripoli, Bérénice, la Ptolémaïde, et parvient jusqu'aux lieux où le Nil dirige son cours vers l'Asie; il contemple les riches pays situés entre la mer et les cimes chargées de forêts du vieil Atlas. Laissant derrière lui les monts de Carène, il s'élance vers les Cyrénées, traverse les déserts de sable de la Nubie, découvre Albagada au delà du tombeau de Battus et du temple d'Ammon, aujourd'hui détruit. Il voit Trémisène soumise aux lois de Mahomet, et s'avance vers la partie de l'Éthiopie qui se trouve sur l'autre rive du Nil. Enfin il s'arrête entre Dobada et Coallé, dans une ville dont les habitants sont chrétiens tandis que leurs voisins adorent le prophète. Sénapes en est le roi; ses richesses et son pouvoir sont immenses : ses vastes États touchent à la mer Rouge. Pour sceptre il porte une croix, et son peuple est toujours armé pour repousser les attaques des Infidèles. Dans ce pays, si je ne me trompe, on emploie le feu pour laver le péché originel.

Astolphe descend dans la puissante ville de Nubie, et visite Sénapes. Le palais de ce prince est plus riche que fortifié. Les chaînes du pont-levis, les gonds, les serrures des portes, les ornements, tout est en or. Ce métal est abondant en Éthiopie, mais sa valeur y est inconnue. Les colonnes sont en cristal; les rubis, les émeraudes, les topazes, les saphirs y forment de magnifiques incrustations; les murs, les plafonds les parquets, mêmes sont enrichis de perles et de pierreries. C'est là que se récolte le baume dont la Judée possède un petit nombre d'arbres. Le musc, l'ambre gris sont une partie des produits de l'Éthiopie, qui nous les envoie avec mille parfums précieux. On assure même que le soudan d'Égypte paye un tribut à Sénapes pour obtenir qu'il ne détourne pas le cours du Nil, ce qui serait pour le Caire et le reste de son empire une cause de disette et de calamités. Nous connaissons Sénapes sous le nom du Prêtre, ou plutôt du Prêtre-Jean. Ce prince, chéri et respecté de ses sujets, avait perdu la vue, et ce n'était point encore le plus grand de ses maux. Une faim horrible et insatiable le tourmentait. Dès qu'il voulait manger ou boire, la troupe infernale des Harpies paraissait.

Leurs mains rapaces, armées d'ongles tranchants, répandaient le liquide renfermé dans sa coupe. Les monstres dévoraient les viandes, infectaient et souillaient tous les mets. Sénapes avait encouru cet affreux châtiment parce que dans sa jeunesse, comblé d'honneurs et de biens, orgueilleux comme Lucifer, il avait osé déclarer la guerre à l'Éternel. Une innombrable armée marcha sous sa conduite vers la montagne où le Nil prend sa source. Il avait entendu dire que sur la cime, qui se perd dans les nues, se trouvait le paradis terrestre, séjour d'Adam et de sa compagne. Le monarque superbe s'avançait à la tête d'une nombreuse infanterie qui traînait à sa suite une multitude de chameaux et d'éléphants. Il se flattait de soumettre à ses lois Dieu lui-même ; un ange extermina son armée et frappa ses yeux d'aveuglement. Les Harpies sorties des antres infernaux enlevèrent ou souillèrent tous ses aliments. Une prédiction lui annonçait que ces calamités finiraient quand on verrait paraître dans les airs un cheval ailé ; et comme cette merveille semblait impossible, il s'abandonnait à la tristesse ou plutôt au désespoir.

Lorsque les habitants eurent vu, du haut de leurs murailles et de leurs tours, Astolphe monté sur l'hippogriffe, ils se hâtèrent d'avertir Sénapes, qui, se souvenant de la prédiction, s'avança les bras tendus et d'un pas

chancelant vers son libérateur. Astolphe, après avoir décrit de longs circuits descend dans l'intérieur du palais. On le présente au roi, qui tombe à genoux et les mains jointes. « Envoyé de Dieu, ange secourable, dit Sénapes, aie pitié de mes fautes, qui sont le fruit de l'humaine nature et ne me

rendent peut-être pas indigne de tout pardon. Vois mon repentir. Pénétré de la grandeur de mon crime, je ne te demande pas, je n'ose solliciter de toi ma guérison, bien qu'elle puisse dépendre de l'un des esprits chers à l'Éternel. Mais n'est-ce point assez d'un seul martyre, faut-il qu'une faim dévorante me consume tandis que les Harpies infectent tous mes aliments ! Je fais vœu de t'élever dans ma capitale un temple de marbre dont les portes et la toiture seront d'or; les murs en seront remplis de pierres précieuses; il sera placé sous ton invocation; on y gravera le miracle que tu auras fait en ma faveur. » Le monarque cherche vainement à baiser les pieds du duc. « Je ne suis point un ange ou l'envoyé de Dieu, répond Astolphe; je ne suis qu'un mortel, pécheur comme toi et indigne des biens que m'accorde le Seigneur. Je consens toutefois à faire mes efforts pour chasser de tes États ces monstres, que j'espère disperser ou détruire. Tu rendras alors grâces au Seigneur, qui m'a sans doute choisi pour cette mission. Offre-lui donc tes vœux et tes prières; consacre lui un temple et des autels. »

Sénapes et Astolphe, entourés des plus illustres personnages de la cour, pénètrent dans le palais. On sert un somptueux repas; le roi espère que les mets ne seront plus souillés. Le duc prend place à la table qui s'élève au milieu d'une salle magnifique. A peine les mets sont-ils apportés, que l'on entend des sifflements produits par les Harpies. Des plaines de l'air tombent ces monstres hideux, exécrables, que l'odeur des viandes attire. Elles sont au nombre de sept. Leur visage de femme est pâle, livide, exténué par la faim; leur aspect est plus hideux que celui de la Mort. Leurs ailes sont grandes et difformes, leurs mains sont armées d'ongles crochus, leur ventre énorme répand une odeur fétide, leur longue queue se noue et se replie en orbes comme celle d'un serpent. On entend le bruit qu'elles font, et déjà on les voit ravir ou gâter les mets; il faut se boucher le nez pour se soustraire à leur exécrable odeur. Astolphe, dans sa colère, veut les écarter avec son épée; il frappe l'un de ces monstres à la tête, l'autre sur le dos; il veut percer la poitrine de celui-ci, couper les ailes de celui-là; mais tous ses coups restent sans effet. On dirait qu'il frappe sur un sac d'étoupes. Les Harpies ne laissent pas un seul plat intact, et ne se retirent qu'après avoir assouvi leur voracité.

Sénapes avait d'abord fondé quelque espoir sur la présence d'Astolphe; mais, trompé dans son attente, il soupire et gémit. Enfin, le duc songe à la puissance du cor dont il se sert dans les périls les plus extrêmes; il n'est point de meilleur moyen pour écarter ces monstres. Il prie le roi et les seigneurs de bien clore leurs oreilles avec de la cire chaude, puis il saute légèrement sur l'hippogriffe, saisit son cor, et ordonne au maître d'hôtel de servir un nouveau repas.

On couvre les tables de mets abondants. Les Harpies s'approchent suivant leur coutume. Astolphe donne du cor. Les monstres, que ce bruit épouvante, se dispersent aussitôt sans s'arrêter sur les plats. Le paladin les suit dans les airs jusque dans la zone de feu et arrive en donnant tou-

jours du cor près du mont élevé où, dit-on, le Nil prend sa source, si toutefois il en a une quelque part.

Au pied de cette montagne est creusé un antre profond qui descend dans les entrailles de la terre. On prétend que c'est une des portes de l'enfer. La troupe infernale y va chercher un asile et se réfugie vers le Cocyte pour se dérober aux terribles sons. Astolphe arrête son coursier près de l'entrée de cette caverne. Mais, avant de conduire plus loin notre héros, je finirai ce chant, et, suivant mon usage, je prendrai un peu de repos ; voici d'ailleurs mon papier rempli.

CHANT XXXIV

Astolphe apprend de la malheureuse Lydie le crime qui l'a fait condamner aux tourments de l'enfer. — Il pénètre dans le paradis terrestre et y découvre une foule de choses nouvelles; il trouve le bon sens de Roland, l'emporte et reprend une partie du sien. En voyant les fils de notre vie il sait comment tous sont dévidés ou interrompus

Harpies cruelles et faméliques, que la justice céleste, pour nous infliger le châtiment de nos anciens crimes, envoie dans l'Italie livrée à de coupables erreurs, vous engloutissez en un seul repas ce qui pourrait soutenir l'existence d'une foule d'innocentes créatures et de leurs tendres mères épuisées par la faim! Que maudit soit celui qui vous rouvrit les portes des noirs abîmes où vous étiez renfermées! La corruption et la cupidité se sont répandues sur notre patrie pour y causer les plus affreux malheurs; la paix, les mœurs honnêtes en sont bannies : la guerre et les combats l'ont plongée pour longtemps sans doute dans le deuil et la misère! Comment tirer de leur sommeil tes fils engourdis par l'onde du Léthé? Ne s'en trouvera-t-il plus qui soient, ainsi que Calaïs et Zéthès, animés d'un généreux courage? Est-il impossible de chasser les vices qui te déshonorent? Deux héros délivrèrent autrefois les tables de Phinée; Astolphe rendit le même service au roi Sénapes.

Le duc anglais, ayant chassé les Harpies au son de l'effroyable cor, s'arrête au pied de la montagne, près de la caverne où elles se sont précipitées; il entend un bruit confus, des cris, des hurlements, des gémissements sans fin qui lui font présumer que là sont placés les enfers. Il prend la résolution d'y pénétrer; il y verra les infortunés privés pour toujours de la clarté des cieux, il touchera le centre de la terre et visitera le sombre empire. « Qu'ai-je à craindre? pense-t-il; avec mon cor je peux mettre en fuite Pluton, Satan et le chien à trois têtes! » Il dit et descend aussitôt de cheval; il attache l'hippogriffe à un arbrisseau, et pénètre dans la caverne armé du cor sur lequel il fonde son espoir. Tout à coup une épaisse fumée, plus insup-

portable et plus forte encore que celle du soufre et de la poix, blesse à la fois ses yeux et son odorat; mais il poursuit sa route. A mesure qu'il avance, les ténèbres augmentent, les vapeurs se condensent de plus en plus, il doit songer à la retraite s'il ne veut être étouffé. Soudain il aperçoit au-dessus de sa tête un objet semblable à un cadavre suspendu, et depuis longtemps desséché par le soleil. L'obscurité ne permet point au Duc de distinguer cet objet. Deux fois il le frappe avec son épée, qui ne trouve aucune résistance : on dirait un nuage ou un esprit. Une voix lamentable prononce ces mots : « Passe ton chemin sans me faire de nouvelles blessures. Cette noire fumée, vomie par les enfers, ne me cause-t-elle point assez de tourments? » Astolphe s'arrête étonné : « Puisse l'Éternel te délivrer de cette fumée! dit-il à l'ombre. Mais apprends-moi quel est ton sort? Si tu désires que j'en instruise les habitants de la terre, tu seras satisfait.

« — Il m'est doux d'espérer, répond l'ombre, que mon souvenir retournera au délicieux séjour des vivants. Je te raconterai donc mon histoire, quelque pénible que soit pour moi un tel récit. Je me nomme Lydie, et je suis fille du puissant roi des Lydiens. Cette naissance illustre fut une des

causes de ma perte. C'est pour avoir été dédaigneuse, ingrate et cruelle envers le plus fidèle des amants, que la justice divine me condamne à rester éternellement au milieu de cette horrible fumée. Une foule d'autres femmes, coupables d'un crime semblable, sont renfermées dans cette caverne pour

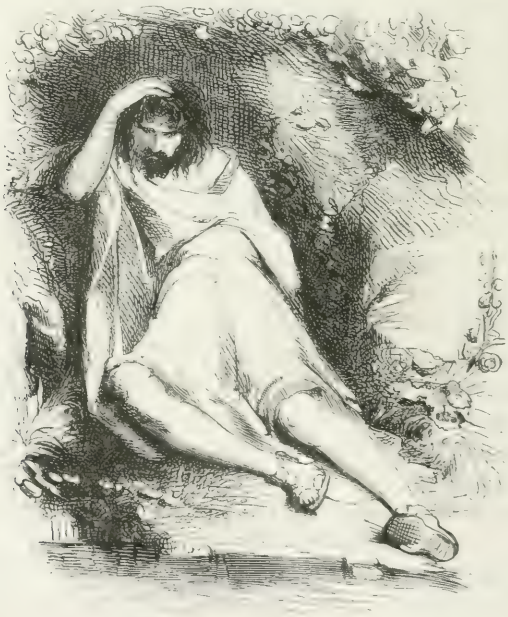
y subir un châtiment pareil. Anaxarète, suspendue dans les profondeurs de l'abîme, au milieu de vapeurs plus épaisses encore, éprouve de plus cruelles douleurs. Son corps fut changé en rocher, tandis que son âme souffre d'éternelles tortures pour avoir laissé son amant se pendre de désespoir. Non loin de moi Daphné se repent d'avoir fui le dieu du jour. Il serait trop long de te raconter tous les crimes et toutes les rigueurs dont se rendirent coupables mes infortunées compagnes, leur nombre est incalculable; mais il serait bien plus long de te désigner tous les hommes que le même forfait a précipités dans un lieu plus terrible, où ils sont la proie de flammes dévorantes mêlées à cette affreuse fumée. Les femmes étant plus crédules et plus aisées à tromper, les perfides séducteurs méritent de plus grandes tortures. Là sont punis et Thésée, et Jason, et l'amant incestueux de Thamar, qui suscita le courroux d'Absalon, et cette multitude d'infidèles de tout sexe, les uns coupables envers leurs femmes, les autres châtiées pour avoir trahi leurs époux. Mais, puisqu'il faut te parler de moi et de ma faute, tu sauras que je fus la plus belle et la plus altière des femmes. Je ne peux dire ce qu'il y avait de plus remarquable en moi, de l'orgueil ou de la beauté. Ce fut la beauté qui engendra l'orgueil. A cette époque vivait en Thrace un chevalier d'une incomparable vaillance; il entendit vanter mes charmes et résolut de m'offrir un cœur dont son éclatante renommée augmentait le prix. Il vint en Lydie; et, dès qu'il m'eut connue, d'indestructibles chaînes fixèrent ses premiers vœux. Il ne tarda point à se distinguer parmi tous les seigneurs de la cour de mon père. J'essayerais en vain de rappeler tous ses exploits; mais il ne trouva que de l'ingratitude au lieu de la reconnaissance de la part du roi. Son bras avait soumis la Pamphilie, la Carie et la Cilicie. Persuadé que tant de victoires, dues à son courage et à sa sagesse, lui donnaient des droits à une noble récompense, il osa un jour demander ma main. Mon père, guidé par l'intérêt, source de tous les vices, n'ambitionnait pour moi qu'une riche alliance, et il n'était pas plus touché des vertus et de la réputation d'un chevalier que l'animal aux longues oreilles n'est sensible aux accords de la lyre. Alceste (c'est le nom du chevalier), voyant sa demande rejetée, s'éloigna de la cour, mais en jurant que mon père se repentirait bientôt de ses dédains; il se retira chez le roi d'Arménie, qu'il savait être notre ennemi mortel, et parvint, en excitant sa haine, à lui faire déclarer la guerre à la Lydie. Il conduisait l'armée et n'ambitionnait d'autre récompense que la possession de ma personne. Cette guerre fut pour nous le signal de tous les malheurs. En moins d'un an nous subîmes quatre défaites, et, de tous ses États, il ne resta bientôt plus à mon père qu'une forteresse au milieu des rochers; il s'y réfugia avec ses trésors et ses serviteurs les plus fidèles. Alceste vint bientôt l'y assiéger; nous fûmes réduits à la dernière extrémité. Mon père, désespéré et se repentant de ses torts, eût livré la moitié de son royaume et sa fille, non plus comme épouse, mais comme esclave, pour sauver ses richesses et sa liberté. Avant donc de braver les derniers coups du sort, il m'engagea à sortir du château et à me rendre vers Alceste. Je partis avec mission de lui offrir, pour prix

de la paix, et ma personne, et ce qu'il lui plairait de conserver des provinces conquises.

« A la nouvelle de mon arrivée, Alceste vient à ma rencontre; pâle et tremblant, il avait moins l'air d'un vainqueur que d'un captif chargé de chaînes. Je juge alors de mon empire; et, modifiant mon premier projet, j'en forme aussitôt un autre plus en rapport avec la situation où je le vois. Je commence par maudire son amour, et je déteste son impitoyable cruauté qui cause la ruine de tous les miens. Prétend-il obtenir par la violence ce qu'il peut mériter par ses soins et par cette loyauté qui le rendit si utile à mon père? Les refus du roi, sa rudesse ne justifiaient point une telle vengeance. En continuant à le servir avec zèle, il eût mérité une récompense; et quand bien même mon père eût persisté dans sa résolution, je l'aurais prié et supplié de me donner mon amant pour époux. Puisque Alceste avait eu recours à d'autres moyens, j'étais bien déterminée à repousser son amour. En venant me livrer à lui, je n'obéissais qu'au désir de sauver mon père. « Toutefois, m'écriai-je, ce triomphe aura pour vous peu de charmes; car, forcée de céder à une horrible violence, je me tuerai dès que votre brutale passion aura été assouvie. » C'est par de tels discours que, profitant de mon empire sur Alceste, je porte le repentir dans son cœur. Il tombe à mes pieds comme l'ermite agenouillé au fond de son désert; et, me présentant un poignard, il me supplie de punir un odieux coupable. Alors je lui fais espérer qu'il pourra obtenir encore de moi quelques faveurs s'il consent à rendre les provinces prises à mon père. Par sa douceur et son amour il aura des droits à ma tendresse, que lui enlèveraient à jamais de nouvelles violences. Alceste promet de m'obéir; il me laisse retourner dans la forteresse sans oser me ravir un seul baiser. Tel était la force du joug auquel il était soumis, telle était la profondeur de sa blessure; et il n'était pas besoin que l'Amour le perçât de nouveaux traits! Alceste part aussitôt et se rend près du roi d'Arménie; il s'efforce de lui démontrer qu'il doit faire la paix et retourner dans ses États après avoir rendu au roi de Lydie ses provinces ravagées. Le monarque indigné répond que ce n'est pas le moment de lui faire de semblables propositions, et qu'il est déterminé à ne point laisser aux mains de son ennemi une seule coudée de terrain; que c'est à Alceste seul de subir la peine de sa faiblesse pour une femme, et qu'il ne sacrifiera point ainsi des conquêtes fruits d'une année de fatigues et de périls. Alceste redouble ses instances, mais elles sont inutiles. Emporté par la colère, il menace le roi d'obtenir de gré ou de force ce qu'il demande. Des paroles on en vient aux outrages; Alceste, mettant l'épée à la main, se jette sur le roi, et lui arrache la vie malgré les efforts de ceux qui l'entourent. Puis, appelant à son aide les Ciliciens et les Thraces qui sont sous ses ordres, il disperse les Arméniens, poursuit ses succès sans avoir recours à mon père, et lui rend en moins d'un mois toutes ses provinces. Pour réparer ses pertes il lui abandonne un riche butin, soumet à ses lois l'Arménie et la Cappadoce, et subjugue l'Hyrcanie jusqu'aux bords de la mer.

« Il revient; mais, au lieu de lui offrir des palmes justement méritées,

nous résolûmes de lui donner la mort. Un reste de pudeur arrêtait nos bras. Puis, Alceste était entouré de serviteurs dévoués; je feignis de l'aimer, je l'entretins dans l'espoir qu'il serait mon époux lorsqu'il aurait achevé de vaincre tous nos ennemis. Souvent je lui ordonnais de tenter seul, ou avec un petit nombre de guerriers, les entreprises les plus hasardeuses, et il sortait toujours vainqueur de ces périls, où mille autres eussent succombé. Il triompha de monstres horribles, de géants énormes et des farouches Lestrigons qui se montraient sur nos frontières. Alcide dans les marais de Lerne, au sein des forêts de Némée et d'Érimanthe, dans la Numidie et les vallons d'Étolie, sur le Tibre, sur l'Èbre et dans mille autres lieux, ne brava point, par l'ordre de sa marâtre ou du cruel Eurysthée, des périls plus terribles. Je voulais être délivrée de sa présence; et, ne pouvant y parvenir, j'eus recours à d'indignes manœuvres : je sus l'engager à prodiguer l'insulte à ses amis les plus dévoués, et je soulevai contre lui les haines de tous les seigneurs. Alceste m'était soumis et n'avait aucun égard pour ses plus fidèles amis. Voyant qu'il ne lui restait plus de partisans et qu'il avait détruit tous les ennemis de mon père, je lui déclarai que je le haïssais et que jusqu'alors ma conduite n'avait été que dissimulation. Je songeai à le faire périr; mais je réfléchis qu'une pareille action me vouerait à l'exécration des peuples. On connaissait les services d'Alceste; je me bornai donc à lui interdire ma présence : je lui dis que je ne voulais ni le



voir, ni lui parler, ni ouvrir aucun de ses messages. Alceste, désespéré de ma cruauté, reconnut que sa constance était vaine. Accablé de douleur, il

tomba malade et mourut. C'est en punition de mon crime que je suis condamnée à rester au milieu de cette noire et épaisse fumée qui remplit et ma bouche et mes yeux. Mon supplice sera éternel, car il n'y a point de miséricorde pour les damnés. »

Lydie se tut. Astolphe chercha à pénétrer plus avant pour voir quelques-unes de ces ombres coupables. Mais la fumée s'épaissit, et il fut contraint de revenir sur ses pas; sans quoi il eût risqué de s'égarer ou de perdre la vie. Il s'enfuit comme s'il eût eu des ailes aux talons. Enfin l'éclat du jour commence à lutter avec les ténèbres, et il sort de la caverne non sans beaucoup de peine et de fatigue. Pour mettre un terme aux dévastations des Harpies, Astolphe entasse des rochers, des arbres, des arbrisseaux, des épines et ferme si bien l'issue que les monstres voraces ne purent jamais briser cet obstacle ni reparaître sur la terre.

Cependant la fumée, plus infecte que la poix, a noirci les vêtements et tout le corps du paladin. Il cherche de l'eau et découvre dans la forêt, au pied d'un rocher, une fontaine limpide où il se plonge. Remontant alors sur l'hippogriffe, Astolphe, jaloux de découvrir des choses nouvelles, s'efforce d'atteindre la cime du mont qui s'approche de la lune ; il s'élève dans les airs, traverse l'immensité des cieux et parvient au but de ses efforts.

On pourrait comparer au saphir, au rubis, à la topaze, aux chrysolithes, aux hyacinthes, aux diamants, à l'or et aux plus brillantes pierreries de l'Orient les riantes fleurs que l'haleine des vents avait fait éclore dans ces régions. Les gazons, les arbres, chargés de fleurs et de fruits, n'eussent rien envié à la verte émeraude. De petits oiseaux au plumage blanc, vert, rouge, jaune et d'azur faisaient entendre leur ramage. Le murmure des ruisseaux, le cristal pur des lacs, le souffle toujours doux et égal des vents, tout contribuait à embellir ces lieux et à y tempérer la chaleur du jour. Le zéphyr, en se jouant, dérobait aux fleurs, aux fruits, aux bosquets même, de suaves odeurs qui enivraient l'âme. Un palais s'élève au milieu de la plaine; il resplendit d'une flamme éternelle et si éclatante qu'on juge qu'elle ne peut être l'ouvrage des hommes. Astolphe fait lentement le tour de ce palais, qui peut avoir trente milles de circuit. A la vue de ces lieux si riants et si magnifiques le monde que nous habitons ne lui semble plus qu'un séjour misérable, objet des dédains ou du courroux du Ciel et de la nature. En s'approchant du palais, il s'aperçoit qu'une seule et brillante pierre, plus vermeille que l'escarboucle, forme son enceinte. Sublime ouvrage d'un architecte supérieur à Dédale! Que sont en comparaison les sept merveilles du monde tant vantées parmi nous! Sous les portiques se tient un vieillard vêtu d'une robe plus blanche que le lait, recouverte d'un manteau de pourpre éclatant comme le vermillon le plus pur. Ses cheveux sont blancs; sa barbe blanche et touffue retombe sur sa poitrine. A son air vénérable on juge que c'est un des bienheureux habitants du paradis. Il accueille avec un sourire gracieux le paladin, qui, par respect, est descendu de son coursier. « Noble chevalier, lui dit-il, la volonté divine a permis que tu t'élevasses jusqu'au paradis terrestre. Tu ne pouvais connaître le but de ton voyage et les causes secrètes

de ton désir. Il ne t'eût pas été possible de venir par la seule force de l'hémisphère arctique jusqu'en ces lieux. Tu as franchi ce vaste espace pour entendre mes conseils et savoir comment on peut délivrer Charles et les Fidèles entourés d'ennemis. Mais garde-toi d'attribuer ta présence en ces lieux à ta volonté, ou même à ton audace. Sans la protection divine, ton cor et ton cheval ailé n'auraient été pour toi d'aucun secours. Je continuerai cet entretien et te révélerai ce qui te reste à faire lorsque tu auras pris quelque nourriture; tu dois être fatigué d'un si long jeûne. » Le vieillard remplit Astolphe d'étonnement en lui faisant connaître qu'il est un des quatre Évangélistes. C'est l'apôtre Jean, si cher au Sauveur, le même que ses frères croyaient immortel. En effet, le fils de Dieu avait dit à Pierre : « Pourquoi t'inquiéter, si celui-ci demeure jusqu'à mon retour? » Le Seigneur n'avait point dit : « Jean ne mourra pas. » Mais on interprète ainsi ses paroles. Ce fut donc en ces lieux que Jean vint se réunir au patriarche Énoch et à Élie, qui l'y avaient précédé. Nul d'entre eux n'a vu son dernier jour. Loin d'une atmosphère empoisonnée, ils goûtent les charmes d'un printemps éternel; ils y resteront jusqu'au jour où la trompette des anges annoncera que le Christ vient sur une nuée rayonnante.

Les trois Saints reçurent Astolphe avec bonté. On lui offrit un appartement agréable. L'hippogriffe eut en abondance d'excellente avoine. On servit au paladin des fruits si délicieux qu'il trouva digne d'excuse le péché de nos premiers parents, châtiés pour avoir méconnu l'ordre du Créateur. Dès que l'heureux duc eut réparé ses forces en prenant un repas copieux et en goûtant le sommeil, il se leva; l'Aurore quittait le lit de l'époux qu'elle aime malgré son grand âge; il vit venir à lui le disciple favori du Sauveur. L'Apôtre le prit par la main et lui confia diverses choses que je ne dois pas répéter. « Mon fils, ajouta-t-il, tu ignores sans doute ce qui s'est passé en France depuis que tu cours le monde. Apprends donc que Roland, pour

avoir oublié son devoir, est puni d'autant plus sévèrement que l'Éternel châtie avec plus de rigueur ses enfants les plus chers. Roland, qui reçut en partage une force surnaturelle et une grande vaillance, qui, seul parmi les hommes, fut doué de la vertu d'être invulnérable ; Roland, qui devait être le bouclier de la Foi, de même que Samson fut le sauveur des Hébreux, Roland s'est montré ingrat ! Il abandonna ceux qu'il devait défendre. Épris d'un amour criminel pour une païenne, il a voulu deux fois, dans sa fureur, ôter la vie à l'un de ses cousins. Dieu, pour le punir, a permis que, privé de sa raison, il errât tout nu, ne reconnaissant personne et s'oubliant lui-même. Nabuchodonosor subit jadis un châtiment pareil ; durant sept années ce roi vécut au milieu des troupeaux, se nourrissant d'herbe comme eux. Le crime de Roland étant moins grand que celui de Nabuchodonosor, Dieu fixe à trois mois la durée de sa punition. Le Seigneur t'envoie ici pour que tu saches le moyen de rendre au paladin sa raison égarée ; mais tu seras obligé de faire avec moi un nouveau voyage. Nous quitterons la terre pour nous rendre dans le cercle de la lune, qui, de toutes les planètes, est la plus voisine de nous. C'est là que nous trouverons le remède à sa folie. Dès que l'astre versera ses feux sur nos têtes, nous nous mettrons en route. »

Pendant le reste du jour, Jean traita de cette matière et de diverses autres. A peine le soleil, en se plongeant au sein des mers, eut-il laissé paraître le croissant de la lune, que le saint fit préparer un char destiné depuis longtemps à ceux qui devaient monter aux cieux. Il servit à enlever Élie sur les montagnes de la Judée ; il est traîné par quatre coursiers tout resplendissants de feu. Le saint prend place près d'Astolphe, saisit les rênes et s'élance vers le ciel. Bientôt le char est au milieu de la région du feu éternel ; mais la présence du saint en amortit l'ardeur. Après avoir traversé ces plaines brûlantes ils arrivent au vaste royaume de la lune, dont la surface est brillante comme l'acier le plus pur. Cette planète, en comprenant les vapeurs qui l'entourent, paraît égale en grandeur au globe de la terre. Le paladin reconnaît avec surprise que ce globe, vu de près, est immense, tandis qu'il nous paraît fort petit, quand nous l'examinons d'ici-bas. Il peut à peine distinguer la terre plongée dans les ténèbres et privée de clarté ; il y découvre des fleuves, des campagnes, des lacs, des vallées, des montagnes, des villes et des châteaux bien différents des nôtres. Les maisons lui paraissent d'un grandeur énorme ; il voit de vastes forêts où les nymphes poursuivent chaque jour les animaux sauvages. Astolphe, qui se propose un autre but, ne s'amuse point à considérer ces objets divers, il se laisse conduire dans un vallon qu'environnent deux collines. Là sont recueillies toutes les choses que nous perdons par notre faute, par les injures du temps ou par l'effet du hasard ; il ne s'agit point des empires et des trésors que dispense la capricieuse Fortune, mais de ce qu'elle ne peut ni donner ni ravir. Je veux parler des réputations que le temps, comme un ver rongeur, mine lentement et finit par détruire. On y voit tous les vœux et toutes les prières que les malheureux pécheurs adressent au Ciel. Là se trouvent encore les larmes et les soupirs des amants, le temps perdu au jeu

ou dans l'oisiveté, les vains projets laissés sans exécution, les frivoles désirs dont le nombre immense remplit presque le vallon. Enfin on aperçoit là haut tout ce qui a été perdu sur la terre.

Astolphe se fait expliquer par son guide ce qui lui semble le plus étrange; il voit une immense quantité de petites vessies gonflées d'où sortent des cris tumultueux. Il apprend que ce sont les antiques couronnes des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Lydiens, puissances colossales dont nous gardons à peine le souvenir! Puis il remarque une multitude d'hameçons d'or et d'argent, qui ne sont autre chose que les dons et les présents offerts aux grands de la terre dans l'espoir d'obtenir leur protection. Astolphe demande ce que pouvaient être des filets cachés sous des guirlandes. Jean lui répond que ce sont les flatteries. Les vers faits à la louange des seigneurs prennent la forme de cigales crevées. Les amours malheureuses sont représentées par des chaînes d'or et de pierreries. Des serres d'aigle attirent les regards du paladin « Voici, dit l'apôtre, l'emblème de l'autorité que les rois donnent à leurs ministres. » Plus loin est une multitude de soufflets, qui sont les promesses et les faveurs que les grands accordent à leurs ganymèdes, et qui n'ont pas d'autre durée que celle de la beauté de ces infâmes. Astolphe aperçoit des ruines de villes et de châteaux mêlées à des trésors; ce sont les faibles ligues et les conjurations manquées. Des serpents à tête de jeune fille indiquent les ruses des escrocs, le travail des faux monnayeurs. Des bouteilles fêlées de diverses formes sont l'emblème du triste sort des courtisans; on voit une sorte de lac formé de soupes répandues. « Regarde, dit l'apôtre, les aumônes que lèguent les avares à l'instant de leur mort. » Le paladin se hâte de traverser une colline pleine de

fleurs variées ; jadis elles exhalaient un parfum délicieux, maintenant rien de plus horrible que leur odeur. Jean avoue que c'est le don fait par Constantin au bon Sylvestre. Tout près est un nombre infini de petits gluaux ; ce sont les charmes et les attraits des belles! Mes vers ne pourraient suffire à faire le détail de ce que voit Astolphe. Il y a tout ce qui nous intéresse ici-bas, excepté la folie dont nous ne sommes jamais privés. Averti par son compagnon, le duc peut voir les jours par lui perdus et ses démarches insensées. Bientôt il distingue ce dont nous nous croyons si abondamment pourvus que nous ne songeons guère à en demander à Dieu : je veux parler du bon sens. Il y en a une montagne plus haute que toutes les autres ensemble. Pour empêcher une liqueur si subtile de s'évaporer, on l'a recueillie dans des fioles de diverses grandeurs. La plus grosse, qui renferme la raison du malheureux comte d'Angers, est signalée par cette inscription : « Bon sens de Roland. » Le duc s'aperçoit que sa propre fiole est plus qu'à

moitié remplie ; il reconnaît aussi, non sans surprise, qu'une foule de gens, qui, selon lui, étaient fort sages, ont laissé dans ces lieux la plus grande partie de leur bon sens. Aux uns l'amour, à d'autres l'ambition a fait tourner la tête. Ceux-ci l'ont perdue en traversant les mers pour chercher la richesse, ceux-là par une absolue confiance en leurs seigneurs. Plusieurs se sont livrés à la magie. La passion des tableaux et des bijoux égare quelques autres. Bon nombre enfin sacrifient tout à leurs caprises et à leurs passions. On y voit toutes pleines les fioles des sophistes, des astrologues et des

poëtes. Astolphe s'empare de la sienne avec la permission de l'auteur de la mystérieuse Apocalypse, il se hâte d'en respirer le contenu; et il faut croire que le liquide reprit son cours, car, selon Turpin, il se conduisit avec sagesse jusqu'au moment où une faute nouvelle vint altérer sa raison: Astolphe emporta la fiole qui paraissait la plus grande et la mieux remplie, c'était celle du comte. Avant de s'éloigner du globe resplendissant, le saint conduisit son protégé dans un palais situé au bord d'un fleuve. Les salles étaient pleines de pelotons de soie, de lin, de coton, de laine de toutes couleurs, les unes tristes et sombres, les autres vives et brillantes. Dans la première galerie, une femme, accablée d'ans, roulait les fils autour d'un fuseau, comme on voit à l'époque où se récolte la soie les villageoises dévider le duvet des cocons trempés dans l'eau tiède. Dès qu'un peloton était fini, une autre vieille femme en présentait un autre tout prêt, et une troisième ouvrière, choisissant parmi tous ces fils, séparait les plus fins des plus grossiers. « Quel est, demanda le duc, le but de ce travail, que je ne peux m'expliquer? — Tu vois, réplique Jean, les Parques occupées à filer les jours des mortels. Chaque peloton mesure la durée d'une vie. La Nature et la Mort veillent sans cesse pour fermer les yeux de celui dont la dernière heure a sonné! Les plus beaux de ces fils servent à faire les ornements du Paradis, les plus grossiers forment les liens des damnés. » Tous ces pelotons ainsi destinés à de futurs ouvrages portaient de petites plaques d'or, d'argent ou de fer avec les noms de ceux à qui chaque fuseau appartenait. Ils étaient entassés, et un vieillard agile, qui semblait né pour toujours courir, remplissait les pans de son manteau de ces étiquettes qu'il emportait sans cesse. Si vous désirez savoir à quoi les destinait le vieillard et quel était le but de son travail, vous m'accorderez un moment d'attention, et je satisferai votre curiosité dans le chant suivant.

CHANT XXXV

L'apôtre fait l'éloge des poëtes et des écrivains. — Bradamante désarçonne Rodomont, le terrible vainqueur de tant d'autres. Elle envoie Frontin à Roger et le défie. Provoquée à son tour par Serpentin, Grandonio et Ferrazus, elle renverse successivement ces trois chevaliers.

mon aimable dame, qui voudra, par pitié, voler au ciel afin d'y chercher ma raison perdue? Un seul trait parti de vos beaux yeux a pénétré mon cœur ; chaque jour je sens croître ma folie. Hélas! Je ne me plaindrais pas, si d'autres tourments ne venaient point m'accabler. Des cruautés nouvelles me réduiraient peut-être à l'état où j'ai vu Roland. Pour retrouver ma raison, il n'est point nécessaire toutefois d'aller jusque dans la lune ou dans le paradis : elle n'est pas dans des régions si élevées. C'est dans vos yeux, cruelle, c'est sur votre visage charmant, autour de vos épaules d'ivoire, entre vos collines d'albâtre, qu'elle s'est réfugiée. Daignez me la rendre ou souffrez que mes lèvres aillent l'y chercher.

Astolphe a parcouru le vaste palais ; il a vu les fils des générations futures et les pelotons destinés aux mortels qui viennent de naître. Il en distingue bientôt un plus brillant que l'or ; des pierreries broyées formeraient un tissu moins éclatant. A la vue de sa beauté sans pareille, Astolphe prie son guide de lui dire à quel mortel était réservée une vie si précieuse. L'évangéliste lui apprend que ce favori des Cieux naîtra dans l'année MD de l'ère chrétienne ; et, de même que cet écheveau surpasse tous les autres en éclat et en beauté, de même l'existence dont il mesure la durée sera remarquable et admirée. Les qualités les plus précieuses, les plus dignes de louange seront le partage de l'enfant que la nature et la fortune combleront de tous les dons. « Non loin de l'embouchure du roi des fleuves, ajoute Jean, s'élève

un petit bourg maintenant de peu d'importance ; le Pô baigne ses murs. Au delà sont des marais fangeux. Bientôt cette bourgade deviendra la splendeur de ses édifices, mais par la culture des sciences et des lettres. Le hasard aveugle ne sera point cause de cette soudaine prospérité. L'Éternel a voulu qu'elle fût digne d'être le berceau d'un grand homme. C'est ainsi que l'on élève avec soin l'arbrisseau qui doit produire les plus beaux fruits. De même le joaillier prépare l'or dans lequel il veut enchâsser la pierre précieuse. Jamais enveloppe plus riche et plus agréable ne reçut une âme plus parfaite. Les sphères célestes en ont laissé descendre bien peu qui lui soient comparables. L'éternelle sagesse n'en créera désormais qu'un petit nombre qui puissent rappeler l'âme d'Hippolyte d'Este. Tel est le nom de ce mortel chéri de Dieu et comblé de ses bienfaits. Il réunira tout ce qui suffirait pour illustrer une foule de héros. Protecteur libéral des lettres, il sera l'appui des gens de bien. Mais si je commençais à détailler ici tous ses mérites, il serait à craindre que le vaillant Roland n'attendît longtemps le retour de sa raison. »

C'est ainsi que Jean parle au paladin. Ils quittent enfin les salles où sont filées les destinées des humains, et se dirigent vers le fleuve. Ses ondes troublées roulent du sable et du limon ; ils aperçoivent sur la rive le vieillard qui avait enlevé les étiquettes attachées à chaque peloton de fil. Je ne sais s'il vous souvient de cet homme dont j'ai parlé dans l'autre chant. Sous les dehors de la vieillesse il conserve une telle agilité, qu'il pourrait devancer les cerfs à la course. Il ne cesse de remplir son manteau de ces étiquettes dont le monceau ne semble pas diminuer ; il les jette dans ce fleuve qu'on appelle le Léthé. Dès qu'il touche le bord, il secoue les pans de son manteau, et les noms tombent dans l'eau bourbeuse. La plupart vont au fond pour ne plus reparaître. Sur cent mille noms, un seul surgit à peine. Des nuées de corbeaux, de chouettes, de vautours, de corneilles et d'oiseaux de proie font entendre leurs cris discordants. Ils se précipitent sur les étiquettes qu'ils saisissent avec leur bec, avec leurs serres ; mais le poids les empêche de s'élever dans les airs, de sorte que le Léthé engloutit souvent des noms qui méritaient d'être tirés de l'oubli. Cependant deux beaux cygnes, aussi blancs que vos armes, seigneur, conservaient dans leur bec, joyeusement et sans fatigue, les noms qu'ils avaient saisis. Malgré les efforts perfides du méchant vieillard, qui désirait les faire tous disparaître, quelques-uns échappaient par le secours de ces oiseaux bienfaisants. On voyait les cygnes s'avancer, tantôt à la nage, tantôt en agitant leurs ailes, vers une colline dont le sommet était couronné par un temple dédié à l'Immortalité. Une belle nymphe descendait à leur rencontre et retirait de leurs becs les noms qu'ils avaient sauvés du naufrage : elle les portait dans le temple et les suspendait autour d'une colonne sacrée où ils demeuraient éternellement exposés aux regards.

La curiosité d'Astolphe était de plus en plus excitée par ces objets nouveaux. Quel était ce vieillard? Pourquoi se plaisait-il à jeter dans le fleuve tous ces noms? Que signifiaient ces oiseaux, ce temple et cette belle nym-

phe? Impatient de pénétrer tous ces mystères, il en demande l'explication au saint qui lui répond : « Tu sauras qu'une seule feuille ne se meut pas

dans votre univers sans que le mouvement ne s'en répète ici ; il existe entre la terre et les cieux un éternel accord ; mais les événements terrestres se reproduisent ici sous une forme différente. Ce vieillard agile, que rien n'arrête, fait dans ces lieux ce que le temps accomplit sur la terre. Lorsque les écheveaux de la vie sont épuisés, la mémoire de ces noms, qui restent sur les étiquettes, serait immortelle, si le vieillard ne parvenait à les plonger dans l'oubli : ainsi fait le Temps. Ces animaux de rapine et de carnage, ces corbeaux, ces vautours, ces corneilles et ces autres oiseaux sont l'emblème des flatteurs, des complaisants, des bouffons, des favoris, des dénonciateurs, de tous ceux enfin qui réussissent mieux à la cour que les hommes probes et austères. Les courtisans, habiles à remplir leurs besaces, non moins avides que le pourceau, s'efforcent pendant quelques jours de tirer de l'oubli les noms de leurs maîtres tombés sous les ciseaux de la Parque inexorable, victimes de Bacchus ou de Vénus ; leurs efforts sont inutiles, et ces noms retomberont bientôt dans l'oubli. Les cygnes qui vont porter au temple avec de mélodieux accords les noms qu'ils ont soustraits au vieillard, sont l'image des poëtes dont les chants sauvent d'une destinée plus funeste que le trépas même les hommes dignes de l'immortalité. Gloire aux princes qui, pleins de sagesse et de génie, accueillent les écrivains illustres ! Il existe peu de cygnes, de même qu'il est un petit nombre de poëtes véritablement dignes

de ce nom. Faut-il en accuser le Ciel, qui ne permet pas que le monde voie briller trop de flambeaux? Doit-on s'en prendre à l'avarice des princes qui protégent le vice et abandonnent le poëte à la misère? Déplorable ignorance; elle étouffe les talents et anéantit le culte des arts! Aussi Dieu prive ces infortunés de tout sentiment, de toute lumière; ils ne comprennent point les douces joies, et la mort les dévore tout entiers. S'ils s'étaient faits de Cirrha une amie, ils auraient pu, malgré leurs crimes, vivre au delà du tombeau. Leur renommée eût été plus suave que l'odeur du nard et de la myrrhe. Une foule de mortels, mille peut-être, ont eu autant de piété qu'Énée, autant de vaillance qu'Achille, d'audace qu'Hector; mais ces héros fameux ont dû leur célébrité à la générosité, à la munificence de leurs descendants envers les poëtes. Auguste ne fut point aussi libéral ni aussi clément que nous le montre Virgile. Le génie du poëte a fait oublier les injustes proscriptions. Nous ignorerions les crimes de Néron (cet ennemi de la terre et des cieux!), sa réputation de cruauté ne fût point venue jusqu'à nous s'il eût su se concilier l'amitié des écrivains. Homère chanta les victoires d'Agamemnon, et peignit les Troyens comme une nation lâche et sans énergie; il fit de Pénélope une épouse fidèle malgré les séductions et les menaces des prétendants! Si l'on interrogeait la véridique histoire, on verrait peut-être la Grèce humiliée, Troie victorieuse, et Pénélope sujette à mille faiblesses! Quelle opinion ne se fait-on pas de la chaste Élise, que l'on s'imagine avoir été livrée aux excès du plaisir; elle subit la vengeance de Maron, qu'elle repoussa! Du reste, ajoute l'évangéliste, ne sois pas étonnée si j'insiste longtemps sur un pareil sujet. J'aime ceux qui cultivent les lettres, cela n'est point étonnant, puisque je fus écrivain moi-même. J'ai su mieux que tous les autres acquérir une gloire que ni le temps ni la mort ne peuvent m'enlever. Le Christ, dans sa justice, daigne me récompenser d'avoir chanté ses vertus. Que je plains les infortunés qui vivent à une époque où toutes les portes sont fermées! Vainement ils y frappent nuit et jour avec un visage pâle, blême, amaigri. Si l'on voit si peu de poëtes et si peu d'auteurs, c'est que les animaux eux-mêmes abandonnent les lieux où ils ne trouvent ni abri ni pâture. »

En disant ces mots, le saint vieillard est plein d'indignation; le feu éclate dans ses yeux. Mais bientôt son front reprend sa sérénité, et il se tourne vers Astolphe en souriant avec douceur. Laissons le paladin avec l'évangéliste. Je ne veux vivre dans ces hautes régions; je veux faire un saut de toute la distance qui est entre le ciel et la terre. Je retrouve la belle jeune fille que la jalousie a blessée de son dard. Je parle de Bradamante, qui, sans effort, vient de renverser successivement trois rois. Dans un château où elle s'est arrêtée le soir sur la route de Paris, elle a appris qu'Agramant, mis en fuite par Renaud, s'est retiré à Arles. Persuadée que Roger n'a point quitté le monarque, elle part au lever de l'aurore, et prend la route de la Provence, où Charles doit poursuivre ses ennemis. C'est pendant ce voyage qu'elle rencontre une jeune dame aussi belle que gracieuse, malgré les larmes dont son visage est inondé. La tendre Fleur-de-Lis revient du

pont fatal où le barbare Rodomont a vaincu Brandimart; elle est à la recherche d'un chevalier assez habile nageur, assez hardi pour lutter sur terre et dans l'eau avec le païen. La triste amante de Roger fait un accueil bienveillant à cette autre amante inconsolable, qu'elle interroge sur la cause de sa douleur. Fleur-de-Lis, croyant parler à un chevalier dont elle obtiendra assistance, lui raconte l'aventure du pont et de quelle manière le farouche gardien de ce passage a triomphé de son amant, non par la supériorité du courage, mais grâce à son habitude de lutter sur cet étroit champ de bataille. « Si votre vaillance et votre force sont telles que votre aspect l'annonce, venez délivrer mon époux, dont l'infortune est pour moi la source d'une angoisse éternelle, ou du moins dites-moi où je puis trouver un chevalier assez redoutable et assez exercé au maniement des armes pour triompher d'un barbare qui fonde sa confiance sur ce fleuve et ce pont maudit. Suivez les lois de la chevalerie en prêtant votre appui au plus fidèle des amants; il ne m'appartient pas de vous vanter ses autres vertus. Pour les ignorer il ne faudrait avoir ni des yeux ni des oreilles. »

La guerrière, toujours disposée à tenter les entreprises difficiles et glorieuses, n'hésite point à braver ce nouveau danger. Et, d'ailleurs, livrée au désespoir, elle se hasarderait encore, dût-elle perdre la vie. Persuadée que Roger la trahit, elle maudit l'existence. « Jeune fille, réplique-t-elle, quoi qu'il puisse arriver, j'affronterai les dangers de cette entreprise. Parmi toutes les raisons capables d'exciter mon zèle, il en est une qui me pousse au combat : c'est le désir de secourir un amant doué de cette vertu si rare parmi les hommes, la constance. J'avais cru, j'aurais juré que tous étaient parjures! » Un soupir s'échappe du fond de son cœur. « Marchons! » ajoute-t-elle.

Dès le jour suivant elles arrivent près du fleuve en face du pont dangereux. A leur vue, la sentinelle fait résonner son cor; et, suivant son usage, Rodomont paraît couvert de ses armes. D'un ton menaçant il ordonne à la guerrière de laisser près du sépulcre son cheval et son armure. La fille d'Aimon, instruite par Fleur-de-Lis de la triste fin d'Isabelle, répond à l'arrogant provocateur : « Pourquoi prétends-tu que les innocents expient le crime de la brutalité? Ton sang peut seul apaiser ta victime, que l'univers t'accuse d'avoir assassinée! Ton trépas lui sera plus agréable que toutes ces dépouilles des chevaliers vaincus par toi. Puisse la vengeance lui sembler d'autant plus douce que tu seras châtié par une femme comme elle, venue tout exprès pour t'immoler; mais, avant d'engager la lutte, réglons-en les conditions. Si je suis vaincue, je subirai le sort des autres prisonniers ; si la victoire me seconde (et je n'en peux douter), ton cheval et tes armes m'appartiendront : je les suspendrai au marbre de ce tombeau, dont je détacherai les autres trophées. Tes captifs seront mis en liberté. — Cela me paraît juste, répond le Sarrasin; mais il ne dépendra pas de moi qu'on te rende sur-le-champ tous les prisonniers : je les ai envoyés en Afrique. Si je vide les arçons (ce qui ne m'est point ordinaire), je jure de ne pas apporter à la délivrance de ces chevaliers plus de retard qu'il ne faut de temps à un

messager pour faire le voyage. Si tu es renversée (comme je le crois), je ne ferai pas inscrire ton nom ni suspendre tes armes sur ce tombeau; tes yeux plus doux, ta belle chevelure, ton visage gracieux seront le prix de ma victoire, et je verrai ton courroux faire place à l'amour. Tu n'auras point à rougir de ta défaite, car on connaît ma force et ma valeur ! » La guerrière sourit avec amertume en écoutant ces insolentes paroles. Sans faire

d'autre réponse, elle regagne l'entrée du pont, pique son coursier, et se précipite armée de la lance d'or. Rodomont, non moins prompt, vient à sa rencontre; le pont tremble, le bruit de leurs pas retentit au loin. La lance d'or produit son effet ordinaire. Le païen, jusqu'alors invincible, est renversé la tête en bas. Bradamante faillit tomber, car le pont laisse à peine assez de place pour son coursier; mais le fils du Vent et de la Flamme, Rabican, était si agile et si adroit, qu'il parvint à franchir l'étroite voie : il se fût tenu sans broncher sur le tranchant d'une épée. Bientôt la fille d'Aimon, se rapprochant de son adversaire, lui dit d'un ton railleur : « Tu vois maitenant quel est le victorieux, et qui de nous deux devait être vaincu ! » Rodomont, confus et honteux de sa défaite, garde le silence. Pareil à un insensé ou à un idiot, il se relève triste et morne, fait quatre ou six pas en avant, et lance contre le rocher son casque, son écu, son armure; puis, ayant ordonné à l'un de ses écuyers de faire rendre la liberté aux captifs, il s'éloigne seul et disparaît. On fut longtemps sans savoir ce qu'il était devenu; il passait pour s'être retiré dans une grotte sombre. Bradamante suspendit ses armes autour du mausolée, elle fit enlever toutes celles qui avaient appartenu aux chevaliers de l'Empereur, et ne voulut pas qu'on détachât les armures des guerriers sarrasins. Elle reconnut aisément les cuirasses de Brandimart, d'Olivier et de Sansonnet. Ces paladins, qui suivaient

les traces du sire d'Anglante, étaient arrivés près du pont. Vaincus et faits prisonniers par Rodomont, ils furent envoyés en Afrique la veille même de ce dernier combat. Leurs armes, détachées du mausolée, furent placées dans la tour. L'armure du prince dont les efforts pour s'emparer de Frontin avaient été infructueux se trouvait encore parmi les trophées. Le malheureux roi de Circassie, après avoir erré sur les monts et dans les plaines, était venu perdre en ces lieux un second coursier. Rodomont laissait la liberté aux vaincus quand ils étaient de sa religion ; mais Sacripant, désarmé, n'osa point retourner à pied dans ce camp qui avait été si souvent témoin de sa forfanterie. Toujours brûlant d'amour, il se hâta de suivre Angélique, dont il apprit, je ne saurais dire comment, le retour dans sa patrie.

Je reviens à Bradamante. Dès qu'elle eut fait placer une inscription pour éterniser le souvenir de sa victoire, elle demanda avec douceur à Fleur-de-Lis, dont le visage était baigné de larmes, le chemin qu'elle désirait prendre. « Je vais au camp des Sarrasins sous les murs d'Arles, répondit la jeune fille ; peut-être y trouverai-je un navire pour me rendre en Afrique. Je ne m'arrêterai point tant que je n'aurai pas revu Brandimart ; je tenterai tout pour briser ses fers. Si Rodomont manque à sa promesse, j'emploierai d'autres moyens ; je ne négligerai rien pour réussir. — Nous ferons ensemble une partie du voyage, réplique Bradamante ; arrivées sous les murs d'Arles, tu pénétreras dans le camp d'Agramant et, à ma prière, tu iras trouver le guerrier qui remplit l'univers de sa gloire. Tu lui présenteras le coursier du Sarrasin, en lui répétant fidèlement ces mots : « Un chevalier prêt à te prouver en face de tout l'univers que tu as manqué de foi t'envoie ce coursier, tu t'en serviras le jour du combat auquel il te défie. » N'ajoute rien de plus. S'il désire savoir mon nom, réponds que tu l'ignores. » La douce Fleur-de-Lis reprend aussitôt : « Je serai toujours prête à t'offrir le sacrifice de ma vie en échange du service que tu m'as rendu ! » Bradamante lui présente la bride de Frontin et la remercie.

Les deux belles jeunes filles suivent les bords du fleuve et s'avancent avec rapidité. Bientôt la cité d'Arles se montre à leur vue ; elles entendent les flots mugir sur la côte voisine. Bradamante s'arrête à l'entrée des faubourgs, aux dernières maisons de la ville, pour laisser à Fleur-de-Lis le temps de conduire Frontin à Roger. La fidèle messagère traverse les barrières, franchit les portes et le pont. On l'a conduit à la demeure de Roger, qu'elle instruit aussitôt de sa mission en lui remettant Frontin ; et, sans attendre sa réponse, elle s'éloigne pour exécuter le dessein qu'elle a formé. Roger, plein de surprise, ne peut imaginer de quelle part vient ce défi précédé d'un insolent discours et suivi d'un procédé généreux ; il ne comprend pas qu'un homme se croie en droit de lui reprocher un manque de foi : le nom de Bradamante est surtout loin de sa pensée ; Rodomont serait seul capable d'une telle hardiesse. « Mais, se dit Roger, il n'a pas de motif pour me traiter ainsi ! » Le roi de Sarse est le seul avec qui il ait une querelle à vider. Pendant ce temps, la fille d'Aimon donne du cor en signe de défi.

Agramant et Marsile apprennent qu'un chevalier est aux barrières et de-

mande à combattre. Serpentin, qui se trouve là par hasard, obtient des deux rois la permission de s'armer pour aller punir le téméraire. Le peuple court en foule sur les remparts; les enfants et les vieillards sont impatients de savoir quel sera le vainqueur. Serpentin, couvert d'une riche cotte de mailles, s'avance courageusement; mais la lance d'or le renverse au premier choc, et son cheval prend la fuite comme s'il eût eu des ailes. La guerrière s'empresse de poursuivre le coursier; et l'ayant ramené par la bride, elle dit au Sarrasin : « Voici ta monture; recommande à ton maître de m'envoyer un adversaire plus vaillant que toi. » Agramant, entouré de ses courtisans, contemple la joute du haut de ses remparts; il s'étonne de la générosité d'un chevalier qui ne retient pas captif son ennemi vaincu. Serpentin arrive, et, suivant l'ordre de Bradamante, il prie le roi de choisir un autre champion. Grandonio de Volterne, le plus orgueilleux des chevaliers d'Espagne, fait en sorte qu'on le désigne pour soutenir la lutte. Bientôt il sort en proférant mille fanfaronades. « Ta courtoisie, dit-il à Bradamante, ne me touche pas; je prétends te ramener prisonnier à mon empereur, ou t'arracher la vie si mon bras frappe aussi fort que d'ordinaire. — La brutalité de tes discours, lui répond la guerrière, ne m'empêchera pas de te donner un avis. Retourne sous ta tente avant que je ne prenne la peine de te rompre les os. Que ton roi sache de ta bouche que je ne suis pas ici pour châtier les bravades d'adversaires de ton espèce; il me faut d'autres ennemis. » Cet insultant dédain excite la fureur de Grandonio. Sans prononcer une parole, il pousse son coursier. Bradamante presse Rabican et touche à peine le Sarrasin avec sa lance d'or, qu'elle le jette à la renverse les pieds en l'air. « Je te l'avais prédit, ajoute-t-elle, tu vois qu'il eût mieux valu aller remplir mon message que de tenter cette triste joute. Recommande bien à ton roi de m'opposer un chevalier de quelque valeur; je ne peux user mes forces dans ces luttes contre des gens qui manquent de force et d'adresse. » La multitude rassemblée sur les remparts ne peut deviner quel est ce chevalier si redoutable. Tour à tour les spectateurs nomment les plus braves de l'armée chrétienne, ceux qui leur firent trembler le froid de la fièvre : les uns pensent que c'est Brandimart, les autres Renaud. Tous auraient nommé Roland s'il n'eussent point connu sa funeste destinée. Ferragus, jaloux de soutenir la troisième joute, s'écrie : « Je ne me flatte pas de triompher, mais j'espère rendre plus excusable la défaite de ceux qui m'ont précédé. » A ces mots il se prépare au combat, choisit le plus rapide et le plus léger de ses cent destriers, et sort à la rencontre de la guerrière : « Je te prie, lui dit Bradamante en répondant à son salut, de me faire connaître ton nom? » Ferragus satisfait à sa demande sans hésiter : « Je suis charmée de me mesurer avec toi, ajoute la guerrière; mais j'espère avoir affaire à un autre. — Quel est-il? demande le Sarrasin. — Roger, réplique-t-elle d'une voix mal assurée, et les couleurs de la rose se montrent sur son visage; c'est sa renommée brillante qui m'inspira le désir de jouter avec lui : c'est le seul but de mon arrivée en ces lieux. » Vous souriez peut-être en interprétant mal les paroles de l'innocente jeune

fille... « Essayons d'abord nos forces, s'écrie Ferragus; si j'éprouve le sort de ceux que tu as renversés, je promets de t'envoyer l'adversaire que tu demandes. »

Cependant Bradamante avait tenu la visière de son casque levée. Le Circassien admirait ses charmes et se disait : « C'est une des houris du Prophète ; je me sens déjà vaincu par les traits qui partent de ses yeux. » Puis ils se précipitent l'un sur l'autre, et Ferragus est désarçonné comme les deux chevaliers qui l'avaient précédé. Bradamante lui rend son cheval : « Souviens-toi, lui dit-elle, de la promesse que tu m'as faite. » Ferragus, confus et humilié, se retire dans le camp; trouvant Roger aux côtés du roi, il lui annonce le défi du guerrier inconnu. Ignorant le nom de son adversaire, mais plein de confiance en la victoire, le jeune chevalier, transporté de joie, demande ses armes ; il craint peu les atteintes de la lance invincible. Mais je me propose de remettre au chant suivant le récit des prouesses de Roger, son départ de la ville et la fin de cette aventure.

CHANT XXXVI

Bradamante désarçonne, avec la lance enchantée, Marphise, qu'elle croit sa rivale. Les deux armées en viennent aux mains. La fille d'Aimon se retire dans un bois avec son cher Roger; Marphise trouble leur entretien, et apprend que Roger est son frère.

Puissent tous les chevaliers ne jamais manquer aux règles de la courtoisie! C'est la vertu des nobles cœurs, la nature et l'habitude même s'opposent à ce qu'ils oublient leur premier caractère. Une âme vile montre toujours sa bassesse; l'instinct la pousse à mal faire, et il lui serait difficile d'oublier ses honteux penchants. Les anciens chevaliers nous ont laissé de nombreux exemples de noblesse et de générosité. Pourquoi en cite-t-on si peu de nos jours? Nous sommes, hélas! trop souvent témoins d'actions déloyales. O généreux Hippolyte, puis-je rappeler ici les combats où vous prîtes les étendards suspendus dans nos temples et les batailles qui vous livrèrent des flottes chargées de richesses? Mais, à la honte de Venise, si juste et si sage, ses soldats mercenaires commirent des excès dignes des Turcs, des Tartares ou des Maures! On vit des hordes impitoyables porter l'incendie dans nos villes et dans nos campagnes. Détestable vengeance exercée contre le héros qui, sous l'aigle des Césars, faisait le siége de Padoue! Ces barbares ne se souvenaient pas que plus d'une fois, généreux et humain, vous empêchâtes la flamme de dévorer leurs cités, et que souvent vous fîtes éteindre l'incendie qui consumait des temples ou des villages. Je ne veux point rappeler les atrocités de nos ennemis, mais je me plais à raconter une histoire qui attendrirait les rochers mêmes. Songez, seigneur, à cette journée où vous fîtes poursuivre par vos troupes des guerriers qui, abandonnant leurs vaisseaux délabrés, se retirèrent dans une forteresse. Pareils aux héros troyens, à Hector, à Énée menaçant la flamme à la main les navires des Grecs, je vis

Hercule et Alexandre, emportés par leur courage, lancer leurs coursiers en avant et pénétrer au milieu des ennemis. L'un d'eux s'échappa, l'autre ne revint plus. O malheureux duc de Sora, quelle dut être ta douleur quand tu vis entraîner ton intrépide fils sur le tillac de ce vaisseau où bientôt roula sa

tête! Comment as-tu pu résister à cet affreux spectacle? Barbare Esclavon, qui donc t'apprit les lois de la guerre? Le Scythe lui-même égorge-t-il les captifs sans résistance et désarmés? Eh quoi! tu immoles le héros qui combattit pour sa patrie! O soleil, cesse d'éclairer des jours plus funestes que ceux des Thyeste, des Tantale et des Atrée! Monstres sanguinaires, vous tranchâtes la vie de celui qui n'eut point d'égal d'un pôle à l'autre, des rivages de l'Inde aux mers d'Occident. Les anthropophages, le cruel Polyphème auraient été touchés de sa jeunesse et de sa beauté; vous fûtes plus impitoyables que les Lestrigons et les Cyclopes. Non, l'antique histoire ne nous offre point un pareil trait de barbarie. Généreux et braves, les guerriers d'alors étaient humains après la victoire. Loin de frapper les ennemis terrassés, Bradamante leur rendait leurs coursiers.

Je vous ai dit qu'après avoir désarçonné Serpentin de l'Étoile, Grandonio de Volterne et Ferragus, elle leur permit de remonter sur leurs destriers: elle pria le Circassien de porter à Roger son défi. Le héros accepte avec joie et se fait apporter ses armes. Pendant qu'il s'en couvre, les chevaliers d'Agramant cherchent à deviner le nom de ce champion invincible. Tous interrogent Ferragus. « Je vous affirme, répond le roi de Circassie, que ce n'est aucun de ceux que vous pensez. Son visage m'a fait croire que j'avais sous les yeux le jeune frère de Renaud; mais, depuis notre lutte, je suis persuadé que Richardet ne possède point cette force merveilleuse. Ce serait donc sa sœur, qui lui ressemble beaucoup et passe pour égaler en force et en adresse son frère Renaud, la fleur des paladins français. Pour moi (qui sais à quoi m'en tenir), je jure qu'elle est plus redoutable que son frère, et même que son cousin. » A ces mots, Roger se trouble, son cœur

frémit, et sur son visage se répand cette tendre couleur que l'aurore fait briller dans les cieux. Brûlant, consumé des feux de l'amour, il est glacé par une secrète crainte. La haine remplirait-elle le cœur de Bradamante? Dans le doute, il ne sait s'il doit aller à sa rencontre ou rester sous sa tente.

Marphise a entendu Ferragus. A son tour elle veut combattre : elle est couverte de ses armes, dont elle se sépare rarement, même pendant la nuit. En voyant Roger déjà revêtu de son haubert, elle pense qu'elle doit se hâter de le prévenir pour ne point perdre l'occasion qui s'offre à elle. Jalouse de cueillir la palme dont elle se croit maîtresse, Marphise saute sur son coursier et s'avance vers la fille d'Aimon, qui, tout émue, attend celui qu'elle se propose de retenir prisonnier. Elle songe au moyen d'affaiblir la la force de ses coups... Soudain paraît Marphise : elle porte un phénix sur le cimier de son casque. Cet emblème indique sa foi orgueilleuse en la supériorité de son courage ; il rappelle peut-être aussi qu'elle a juré de rester toujours vierge. Bradamante la considère avec attention : elle ne reconnaît pas Roger et demande le nom de cet adversaire inconnu. Elle apprend qu'elle va combattre celle qui vit près de son amant et qu'elle croit sa rivale, cette ennemie qui lui inspira tant de haines ! Voici l'instant de mourir ou de se venger ! Aussitôt elle fait reculer son cheval et se précipite avec rage contre Marphise, qu'elle veut, non plus renverser, mais percer d'outre en outre. Sa mort mettra fin à tant de cruels soupçons.

Marphise aussitôt est forcée de s'assurer de la qualité du terrain. Cet affront inaccoutumé la remplit de rage et lui ôte jusqu'à la raison. Elle se relève, tire son épée et brûle de se venger. Bradamante, non moins courroucée, lui crie : « Que fais-tu, n'es-tu pas ma prisonnière? Si je me suis montrée généreuse envers les autres, pour toi je serai implacable ; car je

veux punir ton orgueil et ta perfidie ! » Marphise frémit comme le vent qui se brise sur les rochers. Elle rugit sans pouvoir articuler une parole et me-

nace de la pointe de son glaive les flancs ou la poitrine du coursier de Bradamante. Celle-ci détourne avec adresse son palefroi docile. Outrée de fureur, elle porte un coup de lance dans la poitrine de Marphise, qui roule de nouveau sur le sable, se relève et veut encore combattre ; un troisième coup de lance la renverse une troisième fois. Tel est le pouvoir de la lance enchantée. Sans elle Bradamante n'eût point triomphé aussi facilement d'une guerrière qui ne lui était pas inférieure en force et en courage.

L'armée de Charlemagne n'est pas à plus d'un mille et demi du lieu où se passe la lutte. Plusieurs guerriers chrétiens se sont avancés dans l'espace qui sépare les deux camps. Ils admirent les exploits du champion vainqueur, qu'ils reconnaissent pour un des leurs ; mais ils ne savent pas que c'est Bradamante. Agramant, les voyant approcher, se met en garde contre une surprise, et ordonne à une troupe nombreuse de prendre les armes et de se tenir hors de l'enceinte. Roger, à qui l'empressement de Marphise a ôté le moyen de combattre, sort avec ces guerriers. Pendant la lutte il tremble pour sa chère Bradamante, car il redoute le terrible courage de sa rivale. Accablé d'angoisses en les voyant fondre l'une contre l'autre, il est émerveillé du brillant coup de lance porté par la fille d'Aimon. Puis il éprouve une inquiétude mortelle, car il redoute quelque malheur. Le combat n'a pas cessé avec la chute de Marphise. Roger, partagé entre deux sentiments bien différents, désire tour à tour le triomphe des deux guerrières. Bradamante lui inspire les brûlants transports de l'amour ; il a voué à Marphise une vive amitié. Les lois de la chevalerie s'opposent à ce qu'il les sépare. Cependant les Sarrasins veulent arracher la victoire au champion chrétien, et tous se précipitent dans l'arène pour empêcher la fin de la lutte. Les Chrétiens s'avancent à leur tour, et le combat s'engage aussitôt. Les cris d'alarme retentissent. « Montez à cheval ! Prenez vos armes ! Rangez-vous sous vos bannières ! » La voix des chefs se mêle aux sons éclatants des trompettes qui appellent les cavaliers, et au bruit des cymbales et des tambours de l'infanterie.

L'escarmouche est sanglante et terrible. Bradamante, courroucée de n'avoir point immolé Marphise, porte ses pas de tous côtés dans l'espoir de rencontrer celui qu'elle aime. Elle le reconnaît à l'aigle blanche déployée sur son bouclier : elle s'arrête pour contempler son air noble et fier, sa large poitrine, ses grâces et sa vigueur ; et sa rage se rallume quand elle pense qu'une autre possède tous ces charmes. « Ah ! s'écrie-t-elle, une autre que moi effleure ces lèvres douces et vermeilles ! Cela ne peut, cela ne doit pas être ! Tu ne seras à personne, si tu n'es pas à moi ! Avant que j'expire de rage tu mourras, ou plutôt nous périrons ensemble. Si je te perds dans ce monde, tu resteras au fond des enfers près de moi pour l'éternité ! Puisque tu me fais expirer de douleur, j'exercerai une juste vengeance ; tout meurtrier mérite la mort. Tu n'auras point le droit d'accuser la destinée ; tu mérites le trépas. Moi, je n'ai rien fait pour mourir ! je vais frapper celui qui me tue ; tu as sacrifié celle qui t'adore ! Mais pourquoi ma main hésite-t-elle à percer le cœur d'un parjure qui m'a fait tant

de blessures cruelles, qui, d'un œil froid, impitoyable, assiste à mon agonie? Courage donc, point de faiblesse! Qu'un seul coup me venge de mille morts que tu m'as fait souffrir. »

Tout à coup elle s'élance et lui crie : « Défends-toi, perfide ; si mon bras seconde ma fureur, tu n'iras point te vanter d'avoir brisé un cœur innocent! » Le chevalier reconnaît cette voix, qu'il distinguerait entre mille. D'abord il pense que son amante veut lui reprocher de n'avoir pas rempli sa promesse. Il espère se justifier et lui fait signe de s'arrêter ; mais la fille d'Aimon, poussée par un désespoir aveugle, fond sur lui la visière baissée, et s'apprête à le renverser. Roger, la voyant déterminée à ne rien écouter, se tient immobile, s'affermit dans les arçons et cherche à ne point la blesser. Elle arrive impitoyable, et prête à frapper... Puis, en le voyant si près, elle ne peut se résoudre à lui faire subir la honte d'une chute. Leurs armes restent donc inoffensives, les flèches de l'Amour ont seules pénétré dans leurs cœurs. La guerrière, renonçant à son projet, court assouvir ailleurs son courroux. Bientôt elle accomplit des exploits qui resteront célèbres tant que les astres parcourront les cieux. Peu d'instants lui ont suffi pour renverser, avec la lance d'or, plus de trois cents Sarrasins. Seule elle met en fuite ceux qui ont pris part au combat. Roger ne cesse de suivre ses traces. Enfin il parvient à la rejoindre. « Il faut que je te parle ou que je meure, s'écrie-t-il ; que t'ai-je fait pour me fuir ainsi? Daigne donc m'écouter. » Comme la douce haleine du vent du midi, qui, s'élevant de la mer, fond, par sa tiède influence, les neiges et les glaçons les plus solides, de même la voix suppliante de Roger attendrit le cœur de Bradamante que le dépit semblait rendre inflexible. Elle ne veut ou ne peut rien répondre, mais elle presse les flancs de Rabican et s'éloigne du champ de bataille en faisant un signe à Roger. Elle descend dans un vallon, au milieu d'une plaine om-

bragée de cyprès taillés de la même manière. Là s'élève un tombeau de marbre blanc nouvellement construit ; une inscription indique le nom de

celui qu'il renferme : Bradamante n'y prend pas garde. Roger ne tarde pas à la rejoindre.

Mais je reviens à Marphise. Remontée à cheval, elle s'efforce de retrouver celle qui l'a si facilement désarçonnée : elle l'a vue, suivie de Roger, sortir de la mêlée. Elle est loin de penser que ce sont deux amants guidés par l'Amour; elle croit qu'ils vont à l'écart pour mieux vider leur différend. Excitant donc son coursier, elle est bientôt près du lieu où ils se sont arrêtés. Tous ceux qui aiment comprendront à quel point son arrivée semble fâcheuse aux deux amants. La fille d'Aimon sent renaître à sa vue tous les transports de sa jalousie. Comment supposer que Marphise soit insensible aux charmes de Roger! Elle lui adresse de nouveau les noms de traître et de parjure. « Perfide ! s'écrie-t-elle, ce n'était point assez que la renommée m'apprît tes infidélités ; tu as voulu me montrer ta complice ! tu désires, je le vois, qu'elle me chasse loin de toi : tu seras satisfait. Victime de tes iniquités, je mourrai; mais avant j'immolerai une rivale odieuse. » A ces mots elle s'élance avec la rapidité de la vipère irritée, et atteint Marphise au milieu de son bouclier si rudement que la moitié de son casque s'enfonce sous le sable. Marphise est sur ses gardes et se prépare à résister; mais elle ne peut soutenir ce choc terrible. Bradamante, qui regarde cette lutte comme mortelle, ne veut plus se servir de sa lance; elle la jette au au loin, tire son épée, descend de cheval et court pour trancher la tête de Marphise à demi cachée dans le sable. Celle-ci se relève. Ardente à se venger, elle fond sur Bradamante malgré les cris et les prières du malheureux Roger. Elles s'attaquent aussitôt avec une rage désespérée. Les fers sont croisés, et elles avancent toujours avec une égale audace. Enfin elles se joignent de si près qu'elles peuvent jeter leurs glaives désormais inutiles et chercher d'autres moyens de se blesser. Roger les conjure de se séparer; mais ses prières sont inutiles : il se dispose à employer la force et leur arrache leurs épées, qu'il jette au pied d'un cyprès : il renouvelle alors ses prières, ses menaces même. A défaut du fer, les deux rivales se frappent avec leurs pieds et leurs poings. Roger saisit le bras tantôt de l'une et tantôt de l'autre, et bientôt Marphise tourne contre lui sa fureur. Habituée à tout braver, oubliant l'amitié qui la lie au héros, elle se jette sur celui qui veut l'empêcher d'assouvir sa colère. « Tu commets une action indigne d'un chevalier, lui dit-elle, pourquoi viens-tu te mêler de notre combat? Mon bras t'en fera repentir; il vous vaincra tous les deux. » En vain Roger s'efforce de l'apaiser par de douces paroles, il renonce à la calmer. Puis, rouge de colère, il est forcé de mettre l'épée à la main. Jamais Rome ni Athènes n'offrirent à l'univers un spectacle plus agréable que ne le fut pour la fille d'Aimon la vue de ce combat; elle reprend son épée et se tient à l'écart pour jouir des coups qui se préparent. En Roger elle croit voir le dieu de la guerre ; Marphise est à ses yeux une furie échappée des enfers. Cependant Roger n'ose déployer toute sa vigueur; car il redoute la force même de cette épée, qui brise tous les charmes et les talismans. Il craint donc de frapper Marphise de la pointe ou du tranchant du fer. Mais, après de longs

ménagements, il perd enfin patience. Au moment où il lève son bouclier pour parer un des plus terribles coups de la guerrière, l'épée tombe sur l'aigle avec une si grande force que le bras du héros est tout engourdi. Pour résister à un tel choc, il faut avoir les armes d'Hector. Sans elles le glaive meurtrier, docile au vœu cruel de Marphise, eût fendu la tête de Roger. En se sentant blessé, le jeune héros oublie toute pitié; ses yeux lancent des flammes, et il porte à la guerrière un coup formidable. Malheur à toi, belle Marphise, si tu te trouves sur le passage du fer.

Mais, sans que je puisse dire comment cela se fit, le glaive pénètre dans l'un des cyprès, à plus d'un palme de profondeur. Soudain la terre tremble, et du tombeau qui s'élève au milieu du bois sort une voix forte et retentissante : « Arrêtez, cessez un combat horrible! Il serait affreux qu'un frère tuât sa sœur, ou qu'une sœur arrachât la vie à son frère. Roger, Marphise, objets trop chers, croyez-en ma tendresse! Enfants d'un même père, vous reçûtes le jour ensemble. Les frères de Galacielle, après avoir massacré son époux, Roger II, exposèrent cette veuve infortunée dans une frêle barque, sur les flots, sans songer aux tendres rejetons qu'elle portait dans son sein. La Fortune, qui déjà vous réservait aux plus hautes destinées, trompa leur attente, et sa nacelle échoua sur un roc sauvage, au-dessus

de Syrtes; ce fut là que Galacielle expira en vous donnant le jour. L'Eternel ou votre destinée me rendirent témoin de cet événement. Je donnai la sépulture à votre mère; et, vous enveloppant tous les deux dans ma robe, je vous portai sur le mont de Carène. Je fis sortir une lionne des antres de la forêt. Pour vous, oubliant sa férocité, elle délaissa ses petits. Pendant deux fois dix mois vous suçâtes le lait de ses mamelles. Un jour que je m'étais éloigné de notre habitation, une horde d'Arabes survint et s'empara de toi, Marphise (peut-être t'en souvient-il encore!). Roger, plus fort et plus agile, leur échappa. Accablé de douleur, je redoublai de vigilance pour sauver l'enfant qui me restait. Tu sais, ô Roger, si les soins d'Atlant

te manquèrent jamais durant sa vie! Cependant la science des astres m'avait permis de prévoir que tu périrais par trahison sous les coups des Chrétiens. Pour te dérober à ce funeste sort, je mis toute mon application à te tenir éloigné du pays des Francs. Désespéré du peu de succès de mes efforts, je tombai malade et mourus de douleur. Mais, avant d'expirer, mon art m'avait permis de prévoir que tu viendrais en ces lieux lutter contre Marphise, et je résolus de m'y faire construire une tombe par les esprits infernaux; je rassemblai ces énormes rochers, et, m'adressant à Caron : « Il faut, m'écriai-je, que mes mânes restent dans ce sépulcre jusqu'à l'heure du combat de Roger avec sa sœur. » Depuis longtemps je vous attends sous ces ombrages. Écarte donc tes soupçons contre celui que tu aimes, ô Bradamante! Pour moi, je dois fuir le séjour de la lumière et descendre dans le sombre empire. » La voix cesse de se faire entendre. Marphise, Roger et la fille d'Aimon restent confondus d'étonnement. Transportés de joie, Roger et Marphise se jettent dans les bras l'un de l'autre. Bradamante voit sans trouble leur ivresse. Le frère et la sœur se plaisent à se rappeler ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait pendant leur enfance, et les lieux témoins de leurs plaisirs. C'est ainsi qu'ils reconnaissent la vérité des paroles de l'enchanteur. Roger ne veut pas cacher à Marphise son amour pour Bradamante; il lui raconte tout ce qu'il lui doit : et bientôt, dans le cœur des jeunes filles qui l'écoutent, l'amitié succède à la colère; une douce étreinte signale leur réconciliation. Marphise désire connaître la patrie, le rang de son père, la manière dont il est mort et le nom de son meurtrier. Qu'est devenu le barbare qui exposa leur mère à la fureur des flots? Ces récits sont aisément sortis de sa mémoire, car elle était encore au berceau. Roger lui apprend qu'ils sont d'origine troyenne.

Hector fut un de leurs aïeux; Astyanax échappa aux mains d'Ulysse, un autre enfant resta captif à sa place. Après avoir erré longtemps sur les mers, il aborda en Sicile et régna sur Messine. Ses fils, partis du célèbre

Phare, allèrent conquérir la Calabre et s'établirent, après une longue suite de siècles, dans la ville de Mars. Plus d'un empereur de leur race, depuis Constance et Constantin jusqu'au grand Charles, fils de Pépin, gouvernèrent Rome et d'autres pays. Parmi eux on distingue Roger, premier du nom; Jambaron, Beuves, Raimbaut et Roger II, qui fut, ainsi qu'Atlant vous l'a dit, l'époux de notre mère. L'histoire immortalise les exploits de nos aïeux. » Roger lui apprend encore que le roi Agolant était venu en France avec Almont, Trojan et sa fille Galacielle, dont la force et la valeur s'étaient signalés contre les paladins français. Cédant à la passion que lui inspira Roger, la jeune princesse reçut le baptême et épousa son amant. Mais, brûlant pour sa belle-sœur d'une flamme incestueuse, le perfide Beltrame trahit son père, ses frères et sa patrie, dans l'espoir de posséder Galacielle. Il livra Risa aux ennemis et ses parents à la merci du vainqueur. Roger termine par l'horrible récit des cruautés impitoyables d'Agolant et de ses barbares fils, qui, non contents du meurtre de son époux, condamnèrent l'infortunée Galacielle à être exposée sur une barque sans gouvernail, pendant l'hiver, aux fureurs d'une mer orageuse.

Marphise écoute son frère avec attention; elle se réjouit d'être issue d'une race si glorieuse. Elle sait que les héros de Montgraine et de Clermont, fameux depuis tant de lustres, ont la même origine. Mais lorsqu'elle entend Roger raconter de quelle manière le père, l'aïeul et l'oncle d'Agramant ont mis à mort le malheureux Roger et menacé les jours de Galacielle, elle l'interrompt : « Ah, mon frère! lui dit-elle, comment as-tu laissé tant de forfaits sans vengeance! Si d'autres bras que le tien ont immolé Trojan et Almont, ne devais-tu pas faire retomber ta colère sur leurs fils! Eh quoi! Roger souffre qu'Agramant respire! Au lieu de lui donner la mort, il reste à son service, et réside à sa cour! O honte ineffaçable! j'en atteste le Dieu vivant (ce Christ que je désire adorer et qui était le Dieu de mon père), je ne me dépouillerai point de mon armure tant que je n'aurai pas vengé Roger et Galacielle! Je gémis, je gémirai sans cesse de te voir tirer pour le service d'Agramant ou des Africains ce glaive qui devrait se baigner dans leur sang. » A ce discours, Bradamante laisse éclater sa joie; elle prie Roger d'écouter les conseils de Marphise, et l'engage à venir trouver le vaillant Empereur qui honore la mémoire du père de Roger, conserve le souvenir de ses exploits et le regarde comme le plus brave des guerriers. Mais le jeune héros répond avec franchise : « Je devais commencer par faire ce que vous venez de me dire; je me suis trop engagé faute d'avoir été instruit à temps. Agramant m'a donné l'ordre de la chevalerie, et je ne puis l'immoler sans trahir la foi jurée et me rendre coupable de félonie; je te promets, ô ma sœur, comme je l'ai naguère juré à Bradamante, de me retirer dès que je pourrai le faire sans manquer aux lois de l'honneur. Je l'eusse déjà fait peut-être sans les blessures que j'ai reçues dans ma lutte contre Mandricard. Marphise, qui n'a point quitté le chevet de mon lit, me rendra un bon témoignage. » Les deux guerrières se mirent à examiner les divers moyens qui pouvaient lui permettre de rompre

avec Agramant. Enfin il fut décidé que Roger rejoindrait le camp des Maures pour y attendre l'occasion propice. « Laisse-le s'éloigner, dit Marphise à la fille d'Aimon ; je te promets de faire en sorte qu'avant peu de jours Agramant donne à Roger sujet de se retirer honorablement. » Elle n'en dit pas davantage, et, déjà tournant bride, le jeune héros prend congé des deux guerrières. Tout à coup des plaintes et des gémissements s'élèvent de la forêt voisine ; on dirait une voix de femme éplorée. Mais je vous demande la permission de m'arrêter ici ; je vous raconterai dans le chant suivant des choses plus intéressantes encore.

CHANT XXXVII

Roger et les deux guerrières rencontrent Flanie et les dames de sa suite, à qui le tyran Marganor a fait subir un sanglant outrage : instruits de la cause de cette triste aventure, ils infligent à l'infâme un juste châtiment; puis ils proclament une loi opposée à celle qu'avait instituée le cruel Marganor.

Trop favorisées des dons de la nature, les femmes ne songent guère à obtenir, au prix des veilles et des travaux, ce que l'art seul peut faire acquérir; sans quoi il leur serait facile de composer des ouvrages qui rendraient leur nom immortel! Si les guerrières avaient elles-mêmes chanté leurs exploits, sans laisser ce soin aux poëtes jaloux de leur gloire, et plus habiles à célébrer le mal qu'à honorer la vertu, on eût vu les plus grands noms pâlir devant l'éclat de leur renommée. Les auteurs envieux (et je ne parle que de ceux des anciens âges) se sont mutuellement prodigué l'encens, tout en signalant à plaisir les imperfections des dames. Ils s'efforçaient d'obscurcir le mérite qu'admirait la foule. La gloire des femmes leur semblait funeste à leur propre gloire comme le nuage qui arrête les rayons du soleil! Vains efforts, cruelle envie, jamais les noirs discours des méchants, jamais leurs écrits pervers n'auront assez d'empire pour détruire le mérite des femmes, et il reste toujours de leur gloire au moins un pâle et faible reflet. Harpalice, Tomyris, l'héroïne qui combattit pour Turnus, la protectrice d'Hector, la fameuse reine de Tyr et de Sidon, qui traversa les mers pour fonder Carthage; Zénobie, l'illustre Sémiramis, conquérante de la Perse, de l'Inde et de l'Assyrie, ne sont pas les seules femmes dignes de l'immortalité! Rome et la Grèce n'ont pas eu le privilége de donner le jour à des modèles de courage, de fidélité et de sagesse. Toutes les contrées du monde en ont produit, depuis les rivages de l'Indus jusqu'au jardin des Hespérides, mais

les historiens injustes et jaloux nous ont laissé ignorer jusqu'à leurs noms.

O femmes amies de la vertu, continuez de la pratiquer, et ne vous laissez point décourager par l'injustice que d'autres ont éprouvée. Tout change, tout périt ici-bas ; les œuvres des méchants ont le même destin. Si les anciens auteurs sont dignes de blâme, vous en êtes dédommagées par les éloges que vous donnent les écrivains d'une brillante époque. Marullo, Pontano, les deux Strozzi vous consacrent leurs chants ; Bembo, Capello et celui qui fait le charme des cours, Louis Alamanni, et ces deux princes chéris de Mars et des Muses, tous deux issus des rois de cette contrée où coule le Mincio, célèbrent vos grâces et vos perfections. Naturellement porté à vous rendre justice dans ses vers, et à élever jusqu'aux cieux les louanges dont retentit le Pinde et le Parnasse, l'un de ces princes a puisé une plus noble idée de votre sexe dans l'attachement, la fidélité et l'amour d'Isabelle sa compagne dévouée, même en face des périls et de la mort. C'est à vous qu'il adresse ses vers pleins de feu. Toujours prêt à saisir les armes pour vous défendre, il serait au prix de sa vie le champion de vos vertus. Poëte lui-même, il chante les poëtes qui ont immortalisé son nom. Alphonse méritait que le Ciel lui accordât une épouse douée des plus héroïques trésors. Fidèle dans les revers, elle fut inébranlable comme la colonne de salut. Où vit-on jamais des époux mieux faits l'un pour l'autre? Au bruit des armes et des chars, au milieu des feux et des vaisseaux de guerre, on entend, sur les rives de l'Oglio, des accents mélodieux qui rendent le fleuve voisin jaloux de ta gloire ! Sexe enchanteur, Hercule Bentivoglio célèbre aussi tes attraits ; René Trivulce, Guidetto, qui m'est si cher, et le Molza, favori de Phébus, te consacrent leurs vers. Le fils même des rois, Hercule, duc de Carnutes, fait entendre ses accents, et, tel que le cygne qui s'élève en chantant dans les airs, Hercule porte votre nom vers les cieux. Ce marquis du Guast, dont les exploits eussent inspiré mille poëtes d'Athènes et de Rome, demande aux Muses les moyens de vous louer. Mais, vous aussi, dames illustres, vous savez faire briller votre sexe de tout son éclat. Quittant parfois l'aiguille et les fuseaux, vous buvez les ondes de la fontaine d'Aganippe et vous faites entendre les plus sublimes accords. Ah ! s'il fallait détailler ici tous vos mérites, combien de pages me seraient nécessaires ! L'espace que je me suis tracé ne pourrait me suffire. Mais, si je prononce cinq ou six noms, mon silence pourra déplaire à celles que je n'aurai pas citées. Que dois-je faire ? faut-il me taire ou choisir parmi toutes les belles une seule dame que je saurai bien désigner? Je le ferai, car son nom imposera silence à l'envie ; on ne pourra me reprocher de l'avoir préférée à mille autres. Celle dont je veux parler est illustre par son style, dont rien ne surpasse la beauté. Elle se plaît aussi à rendre dignes d'une éternelle mémoire ceux qui chantent sa gloire. Phébus répand sur sa sœur des rayons plus éclatants que sur Vénus, Maia et les autres astres ; de même, chérie de Dieu, elle sait, par sa douce éloquence et ses nobles pensées, répandre sur son siècle une brillante lumière. Victoire est son nom ; il convient à celle qui, née dans le sein des prospérités, remporte sans cesse de nouveaux triomphes et semble enchai-

ner la victoire. On peut la comparer à la fidèle épouse de Mausole ; mais elle a de plus qu'Artémise la gloire d'immortaliser par ses chants (monument plus durable qu'un magnifique tombeau !) la mémoire de son époux.

Si Laodamie, si la femme de Brutus, si Arria, Argie, Evadné et plusieurs autres méritent nos respects pour avoir voulu mourir avec leurs époux, quelle n'est pas la gloire de celle qui, malgré les efforts des Parques et de la Mort, arrache le nom de son époux aux ondes du Léthé et à ces tristes lieux que l'Achéron entoure neuf fois ! Si le héros macédonien regretta de ne pouvoir être chanté par l'illustre poëte qui célébra les exploits d'Achille, combien tu dois t'estimer heureux, noble Pescaire, de voir que la plus tendre et la plus chaste des épouses paye à ta renommée le tribut d'une gloire impérissable ! Ah ! si, m'abandonnant à tout ce que tu m'inspires, j'essayais, mais en vain, de signaler toutes tes vertus, je parlerais longtemps, sublime Victoire ! et je ne pourrais m'occuper de Marphise et de ses compagnons, dont j'ai promis de raconter les aventures !

Maintenant que vous prêtez une oreille attentive, je continuerai mon récit ; et je célébrerai dans un autre moment les louanges de Victoire : non que mes vers puissent ajouter aux siens un nouvel éclat, mais je suis heureux de l'honorer et de lui donner des preuves de mon zèle et de mon respect. Sexe adoré, je termine en affirmant que, de tous les temps, un grand nombre de femmes dignes d'être célébrées sont restées dans l'oubli par l'effet de la jalousie des écrivains. Nobles dames ! vous échapperez aux complots de l'envie par vos propres ouvrages. Si nos belles guerrières avaient eu le don des vers, nous connaîtrions mieux leurs exploits. Le dixième à peine de leurs prouesses est venu jusqu'à moi. Aussi je me plais à les chanter ; il est juste de louer les grandes actions, et c'est une manière d'honorer celles dont je suis l'esclave et l'admirateur.

ROGER ET LES DAMES A QUI L'ON A COUPÉ LES CHEMISES.

Roger, comme je vous l'ai dit, était près de quitter ses deux compagnes. Déjà il avait retiré Balisarde du cyprès sans éprouver de résistance, lorsqu'il entendit des cris plaintifs. Suivi de Bradamante et de Marphise, il s'élança vers le lieu d'où s'échappaient les gémissements. A mesure qu'ils s'avançaient, les plaintes semblaient redoubler. Enfin ils aperçurent, au fond de la vallée, trois femmes tout en pleurs, dont les vêtements avaient été coupés jusqu'à la ceinture. Elles étaient assises afin de se dérober aux regards indiscrets. De même que le fils de Vulcain, qui, tiré de la matière sans le secours d'une mère, et confié par Pallas aux soins de la trop curieuse Aglaure, se tenait accroupi dans le char qu'il avait inventé; ainsi ces trois jeunes femmes restaient assises pour cacher leur nudité.

A ce spectacle, les deux magnanimes guerrières sont scandalisées. Leur visage se couvre du doux incarnat que le printemps donne à la rose de Pesto. Bradamante reconnaît Ulanie, cette ambassadrice que la reine de l'île Perdue envoyait à la cour du roi de France. Les deux autres dames faisaient sans doute partie de sa suite; mais Bradamante crut devoir s'adresser à la plus élevée des trois : elle lui demanda quelle main impie, au mépris des lois de la pudeur, avait arraché des voiles que la nature nous ordonne de placer sur les charmes secrets. Ulanie reconnaît aussi, à sa voix et à ses armes, la guerrière qui désarçonna ses compagnons. Elle lui raconte que, dans un château du voisinage, des barbares ont coupé leurs vêtements après les avoir accablées d'outrages : elle ne sait ce que sont devenus le bouclier d'or ni les trois rois qui l'ont suivie de si loin. Elle ignore s'ils sont morts ou prisonniers; elle est partie à pied et dans ce triste état pour aller demander justice et vengeance à Charlemagne.

Ce récit et la vue d'un tel spectacle excitent l'indignation du paladin et des deux guerrières, qui sont aussi généreuses que braves. Sans attendre même que la dame islandaise implore leur appui, ils n'aspirent qu'à se rendre à ce château. Ils se dépouillent de leurs cottes de mailles pour les offrir aux trois dames ; Bradamante prend Ulanie en croupe, Marphise et Roger rendent le même service à ses compagnes. Ulanie guide ses défen-

seurs, qui lui promettent une prompte vengeance. Bientôt ils sortent du vallon et gravissent la montagne par un sentier long et tortueux. Après avoir marché sans relâche jusqu'au coucher du soleil, ils se retirent pour passer la nuit dans un village situé sur une colline escarpée; ils y trouvent un bon gîte et un bon souper. La maison est remplie de femmes, les unes vieilles, les autres jeunes, et on ne voit pas un seul homme parmi elles. Jason et les Argonautes ne furent pas plus surpris lorsqu'ils abordèrent dans l'île de Lemnos, dont les femmes avaient massacré leurs pères, leurs époux, leurs fils et leurs frères. On fit apporter, pour Ulanie et ses compagnes, trois robes d'étoffe simple, mais entières. Roger demanda à l'une des habitantes du village le motif qui en avait fait exclure tous les hommes. « Seigneur, lui répondit-elle, nous vivons dans la solitude la plus triste et la plus insupportable, loin de nos pères, de nos époux et de nos fils que le caprice d'un maître barbare condamne, ainsi que nous, à une cruelle séparation. Il nous a fait subir mille outrages et nous a chassées de notre patrie, qui n'est pas à plus de deux lieues d'ici. La mort et les plus affreux supplices menacent ceux de nos parents qui violeraient cette défense. Notre nom même lui est odieux; et, comme si nous répandions des parfums mortels, il nous a reléguées en interdisant à nos familles toute communication avec nous. Les arbres se sont dépouillés deux fois de leur verdure depuis qu'il s'abandonne impunément à sa sombre fureur. Tous ses sujets le redoutent comme la mort même. Géant monstrueux, il est méchant et doué d'une force telle que cent hommes ne pourraient lui résister. Il agit avec plus de cruauté envers les dames étrangères. Si votre honneur vous est cher, si vous tenez à celui de vos compagnes, gardez-vous d'aller plus avant et prenez une autre route; vous rencontreriez le château où cet infâme a établi pour les dames et pour les chevaliers la plus honteuse des lois. Marganor le Félon (tel est le nom du barbare) surpasse en cruauté et en perfidie Néron et les tyrans les plus fameux. Avide du sang humain, il s'abreuve de celui des femmes avec plus de plaisir que le loup ne boit le sang de l'agneau. Il chasse avec ignominie celles qu'un funeste hasard conduit dans sa demeure. »

Roger et les guerrières se montrent curieux de connaître le motif de la haine de ce tyran, ils prient cette femme de compléter son histoire; elle poursuit ainsi : « Marganor est né cruel, inhumain et barbare; mais il sut pendant longtemps cacher tous ses vices. Ses deux fils n'avaient rien de sa férocité; nobles et bienveillants, ils accueillaient les étrangers et faisaient même respecter, dans toute la contrée, les usages de la courtoisie et de la politesse. Leur père, malgré son avarice, se montrait prodigue envers eux. Les étrangers, comblés de marques d'une hospitalité généreuse, ne s'éloignaient point sans garder des deux frères un souvenir reconnaissant; ils se nommaient Gilandre et Tanacre. Leur courage, leurs vertus les avaient déjà rendus dignes d'être armés chevaliers. Ils n'auraient mérité que des louanges s'ils n'eussent été soumis aux fureurs de l'amour. Cette passion fatale leur fit commettre des crimes, et leur réputation ne tarda pas à être

flétrie. Un chevalier grec vint un jour à la cour de Marganor avec une dame pleine de grâce et de beauté. Cilandre en devint si éperdument épris que la possession de cette femme lui semblait préférable à la vie. Le trépas était moins horrible que la pensée de renoncer à sa vue. Ses prières ayant été repoussées, il eut recours à la violence. Couvert de son armure, il se place en embuscade à quelque distance du château sur le passage du Grec et de sa compagne. Emporté par son amour et sans penser aux suites de son agression, il porte un coup de lance au chevalier et se flatte d'obtenir aisément la victoire et sa belle. Mais le Grec, plus exercé, brise sa cuirasse comme un verre fragile, et l'on rapporte à Marganor le corps inanimé de son fils. Le roi pousse de longs gémissements et fait renfermer le cadavre dans le tombeau de ses aïeux. Ce malheur ne change rien à l'accueil que l'on fait aux étrangers des deux sexes, car Tanacre est aussi affable que son frère. La même année, un baron arrive d'un pays lointain avec sa femme, dont la grâce, les attraits et l'admirable sagesse étaient dignes de la haute valeur de son époux. Ce chevalier, issu de la plus noble race, eût pu lutter avec les plus vaillants héros ; il chérissait avec une grande tendresse sa dame, nommée Drusille. Tanacre ressent pour l'amante d'Olindre de Longueville (l'étranger s'appelait ainsi) une passion non moins vive que celle qui avait causé la triste fin de son frère. Il résolut d'assouvir sa passion, même en violant les lois de l'hospitalité. Mais, moins imprudent que son frère, il se promet d'enlever la dame sans s'exposer aux coups du baron. Ainsi, les vices de son père semblaient éteindre dans son cœur toute lueur de vertu. Pendant la nuit qui précéda le départ de ses hôtes, il plaça vingt hommes armés dans une grotte creusée sous la route qui conduisait au château. Olindre, entouré de toutes parts, opposa vainement une longue résistance ; il perdit à la fois sa maîtresse et la vie. Tanacre saisit la jeune épouse malgré ses cris et son désespoir : elle demandait la mort et parvint à se jeter au fond d'un précipice. Blessée à la tête et mutilée, elle conserva un reste de vie. Tanacre la fit rapporter au château sur un brancard, ordonna qu'on eût soin d'elle ; puis, quand approcha le moment de sa guérison, il résolut d'offrir le titre d'épouse à une femme si chaste et si belle. Pour obtenir son consentement il s'efforça de lui faire oublier ses outrages par ses aveux et son repentir ; mais il ne put y réussir. Son amour et sa tendresse allumaient encore la haine de Drusille et l'affermissaient dans sa funeste résolution ;

mais elle comprit qu'elle devait employer la ruse pour cacher ses piéges et arriver à son but, qui était la perte de Tanacre. Elle feignit d'oublier son premier amour et d'écouter les vœux de l'assassin de son époux. Son visage était calme, mais au fond de son cœur grondait la vengeance; elle formait et rejetait mille projets divers. Enfin elle résolut d'immoler Tanacre en sacrifiant sa propre vie. Trépas fortuné pour celle qui mourra en vengeant Olindre! Elle affecte une grande joie de l'union projetée. Loin de laisser voir sa répugnance, elle met plus de coquetterie dans sa parure et semble avoir chassé Olindre de son souvenir. Cependant elle manifeste le désir que la cérémonie des noces ait lieu suivant les usages de son pays. Tel est le prétexte dont elle se sert pour réussir. Elle exige que l'on observe la coutume qu'elle décrit ainsi : « La veuve qui se remarie, dit-elle, doit apaiser les mânes de son premier époux en faisant célébrer des sacrifices dans le temple où repose sa dépouille mortelle. A la fin de la cérémonie, elle reçoit l'anneau des mains de son nouveau maître. Le prêtre bénit le vin, prononce les prières et présente une coupe pleine à la fiancée, qui doit la goûter d'abord et la porter à ses lèvres. » Tanacre n'attache pas d'importance à telle ou telle cérémonie : « J'y consens, réplique-t-il, pourvu que rien ne retarde le jour fortuné. » Il est loin de se douter que Drusille, tout entière à sa vengeance, ne songe qu'aux moyens de l'accomplir.

« Drusille a pour compagne une vieille femme dont elle ne s'est jamais séparée depuis son enfance; elle l'appelle et lui dit en secret : « Prépare-moi une forte dose de ce poison subtil que tu sais composer. J'espère arracher la vie au traître fils de Marganor, j'ai pris des mesures pour assurer notre fuite, ainsi que je te l'expliquerai plus tard. » La vieille obéit, prépare le poison, et l'apporte à sa maîtresse. La belle Drusille mêle ce breuvage mortel avec du vin de Crète, et le garde jusqu'au jour des noces, qui n'est pas éloigné. Brillante de pierreries et couverte d'habits magnifiques, elle arrive dans le temple. Le cercueil du malheureux Olindre est placé sur deux colonnes : on entonne l'office des morts en présence d'une foule nombreuse. Marganor, près de son fils, y assiste d'un air joyeux au milieu de toute sa cour. A la fin de la cérémonie funèbre, le prêtre bénit le vin empoisonné et le verse dans une coupe d'or. Drusille boit une partie de la liqueur et la présente ensuite d'un visage serein à Tanacre, qui la vide aussitôt. Puis il rend la coupe au prêtre et offre sa main à Drusille; mais la jeune femme le repousse avec violence. Le visage et les yeux enflammés de fureur, elle lui dit d'une voix terrible : « Éloigne-toi, misérable instrument de mes maux et de mes douleurs! M'as-tu donc crue capable de t'accorder de la joie et des plaisirs? Tu vas mourir, le poison circule dans tes veines. C'est un châtiment trop doux pour un scélérat tel que toi! Il n'est pas de supplices assez cruels pour punir ton forfait. Mon seul regret est de ne point jouir de ton trépas! Puisse Olindre me pardonner si tu ne souffres pas autant que je l'eusse désiré, j'ai fait ce que j'ai pu! Du moins, au milieu des enfers où nous serons précipités tous les deux, je goûterai le spectacle de tes douleurs! » Alors, élevant vers le ciel ses regards déjà troublés par la mort : « Reçois, ô mon cher Olindre,

la victime que ton épouse te sacrifie! Obtiens de l'Éternel qu'il m'accueille avec toi dans son sein ; s'il te demande ce que j'ai fait pour mériter sa grâce,

tu répondras que je viens d'immoler un monstre abominable, impie, et que c'est une œuvre pie que de purger la terre d'infâmes scélérats! »

« Elle expire à ces mots. Sur son front pâle on voit encore briller la joie de la vengeance. Je ne sais si le trépas de Tanacre précéda celui de Drusille; il faut le croire, car il avait avalé une plus grande quantité de poison. Marganor reçoit dans ses bras son fils chancelant. En le voyant expirer, il est près de mourir lui-même. Privé de ses deux fils, deux femmes sont les auteurs de son désastre! L'une a causé la fin de Gilandre, l'autre vient d'empoisonner Tanacre! L'amour paternel, la pitié, la rage, le désespoir remplissent son cœur d'une fureur vengeresse. Il frémit comme la mer que soulève la tempête et s'élance vers Drusille, dont le corps inanimé subit ses outrages sans assouvir son terrible courroux. Pareil au serpent qui mord en vain le fer de la lance dont il est frappé, semblable au dogue qui broie entre ses dents la pierre qu'on lui jette, de même Marganor, plus irrité que tous les dogues et que tous les reptiles, s'acharne contre un cadavre insensible; il le déchire sans que rien puisse calmer ses horribles transports. Alors il se jette l'épée à la main sur les femmes qui remplissent le temple; elles tombent sans défense comme l'herbe sous la faux. Trente sont égorgées, et il en blesse plus de cent. Ses sujets, habitués à trembler devant lui, n'osent s'opposer à sa furie. Les femmes et le peuple fuient et se dispersent.

« Enfin ses serviteurs les plus dévoués parviennent à calmer sa fureur, et, quittant la ville épouvantée, ils l'entraînent dans son château élevé sur le haut d'un rocher. Sa rage contre nous durait encore, mais les prières de ses amis et les gémissements d'un peuple entier le décidèrent à épargner nos vies; il nous condamna à l'exil et nous chassa sans pitié. Nous sommes reléguées en ces lieux. Malheur à celle qui violerait sa défense! Nous devons vivre loin de nos époux et de nos fils; ceux qui cherchent à nous revoir doivent agir avec mystère. Plusieurs ont péri victimes de leur impru-

dence, d'autres ont subi des châtiments cruels. Ce tyran établit aussi dans son château la plus inique coutume dont il soit question dans l'histoire. Toute femme trouvée dans le pays (et cela arrive quelquefois) est battue de verges et chassée ignominieusement; ses vêtements sont coupés jusqu'à la ceinture de manière à laisser voir ce que la décence et la pudeur ordonnent de cacher. Celles qui viennent accompagnées de chevaliers errants sont mises à mort, et l'implacable tyran les immole lui-même sur le tombeau de son fils. Les chevaliers sont dépouillés de leurs armes, privés de leurs coursiers et jetés dans les prisons. Mille guerriers l'aident jour et nuit à exécuter cette odieuse loi. Cependant il rend la liberté à ceux qui jurent sur l'hostie de rester à tout jamais les ennemis des femmes. Si vous tenez à vos dames et à vos vies, gardez-vous donc d'approcher de la demeure d'un monstre qui unit la force à la cruauté. »

Les guerrières, émues de pitié, sentent naître en leur âme une telle indignation, que, sans l'approche de la nuit, elles se fussent mises en route sur-le-champ pour punir Marganor. Elles s'arrêtent donc dans ce village; et, dès qu'au retour de l'aurore chaque étoile a fait place au soleil, elles prennent leurs armes et s'avancent vers le château, guidées par les Islandaises. Au moment où ils se mettent en route, une sourde rumeur s'élève du fond du vallon. Bientôt ils aperçoivent vingt hommes armés de toutes pièces, les uns à cheval, les autres à pied, qui entraînent sur un destrier une femme chargée d'années; ils la traitent aussi durement qu'un criminel destiné au dernier supplice. Les femmes expulsées du château reconnaissent à sa figure et à ses vêtements la vieille femme qui, enlevée avec Drusille, lui a fourni un poison mortel. Inquiète et soupçonnant le projet de sa maîtresse, elle ne s'est point rendue au temple. A la faveur du tumulte causé par la cérémonie, elle est sortie de la ville pour chercher un asile. Des espions apprirent à Marganor qu'elle s'était retirée en Autriche; il employa tous les moyens pour la faire saisir afin de la pendre ou de la brûler. Les dons et les promesses séduisirent un baron avare, qui, au mépris des lois de l'hospitalité, lui livra cette infortunée. Il l'envoya jusqu'à Constance, liée sur un cheval, hors d'état de pousser un cri et garrottée comme un ballot de marchandises. Les gens de Marganor la lui amènent pour qu'il satisfasse sa rage désordonnée. De même que le vaste fleuve qui prend sa source sur le mont Viso devient plus rapide et plus impétueux à mesure que, grossi des flots du Tésin, du Lambro, de l'Adda et d'autres rivières, il s'approche de la mer : ainsi Roger et ses deux compagnes sentent redoubler leur courroux. Le récit de ces nouvelles cruautés accroît sans cesse leur colère. Brûlants de haine, ils sont résolus à punir le tyran malgré le nombre de ses satellites. La mort serait un châtiment trop doux pour tant de crimes; ils veulent lui infliger un long et douloureux supplice. Ils songent d'abord à délivrer la vieille et à la sauver du trépas. Leurs fougueux coursiers, que l'éperon excite, épargnent aux soldats de Marganor une bonne partie de la route. Bientôt attaqués avec un courage et une audace sans pareilles, ces misérables fuient en jetant çà et là leurs glaives, leurs bou-

cliers et leurs armures; ils abandonnent leur prisonnière. Dès qu'il se voit assailli par les chiens et les chasseurs, le loup cruel jette l'agneau qu'il porte et fuit à travers les halliers les plus touffus : de même les soldats épouvantés se dérobent aux coups d'ennemis invincibles. Tous se débarrassent de leurs armes, et quelques-uns d'entre eux abandonnent leurs chevaux pour se cacher dans les grottes et les ravins. Roger et les deux guerrières peuvent alors donner des palefrois aux dames qui sont montées sur la croupe de leurs coursiers. Ils se mettent aussitôt en marche pour le château. La vieille femme les suit; ils veulent la rendre témoin de la manière dont sera vengée Drusille : mais, craignant de nouveaux malheurs, elle se débat, pleure, crie et refuse de les accompagner. Roger la saisit et la place sur la croupe de Frontin, qui part au galop.

Ils arrivent enfin au fond d'une vallée, près d'un bourg assez considérable, mais dépourvu de murs et de fossés. Au milieu s'élève un rocher dont un château couronne la cime. C'est le séjour de Marganor. Dès que les voyageurs sont entrés dans le bourg, les soldats ferment une barrière qu'ils viennent de franchir, tandis que d'autres guerriers s'emparent de toutes les issues. Le tyran s'avance suivi d'une nombreuse troupe de fantassins et de cavaliers. D'un ton bref et insolent, il proclame la coutume qu'il entend imposer aux étrangers. Marphise, d'accord avec Roger, se charge d'attaquer le perfide. Elle pousse son cheval vers lui; et, dédaignant de se servir de la lance et de l'épée, elle le frappe avec son gantelet fermé au visage, et si rudement, qu'il chancelle tout étourdi. Bradamante et Roger chargent en même temps. Le paladin perce de sa lance six hommes à la fois : l'un a les flancs traversés, celui-là le cou; l'un a la tête brisée, deux autres sont atteints à la poitrine; enfin le troisième est blessé au milieu des reins,

et le fer le traverse de part en part. La lance d'or renverse ou perce tous

ceux qu'elle touche, comme la foudre qui tombe en éclats. Tous se dispersent; les uns cherchent un asile dans le bourg, les autres dans la forteresse, plusieurs se réfugient dans les églises ou dans les maisons. La place est vide, il n'y reste plus que les morts.

Marphise, ayant lié fortement les mains du tyran derrière son dos, l'abandonne au caprice de la vieille. Les vainqueurs voulaient incendier et détruire le bourg; cependant ils firent grâce aux habitants, qui se repentaient de leur erreur, et renoncèrent avec joie aux lois impies de Marganor. N'eussent-ils pas craint les menaces du paladin, ils auraient fait volontiers ce que leur inspirait la haine implacable qu'ils portaient au tyran. Ils lui obéissaient, car beaucoup de gens se soumettent à ceux qu'ils détestent le plus. Retenus dans une mutuelle défiance les uns des autres, ils n'osaient se communiquer leurs vœux secrets : l'un périssait, l'autre allait en exil; celui-ci perdait ses biens, celui-là l'honneur. Tous se taisaient. Mais les plaintes qui s'élèvent du fond des cœurs montent au ciel et allument la vengeance des saints et de l'Éternel. Plus la justice divine est lente à frapper, et plus ses coups sont terribles. Ivre de fureur et de haine, le peuple accable le tyran d'injures et d'outrages. Nouvel exemple de la vérité du proverbe : « Chacun se jette avec la cognée sur l'arbre abattu par le vent. » Que la chute et la fin de Marganor soient un avis salutaire pour les puissants. Grands et petits se réjouissent de son malheur. Ceux dont il a fait périr les femmes, les sœurs, les filles ou les mères, accourent pour le déchirer. Roger et les vaillantes guerrières l'arrachent avec peine des mains de la populace irritée, pour lui infliger un supplice plus lent et plus cruel. Marganor, nu et chargé de forts liens, est livré à la vieille suivante de Drusille, qui lui porte une haine de femme. Elle met tout son corps en lambeaux à l'aide d'un poinçon aigu. L'ambassadrice d'Islande et ses compagnes, pleines du souvenir de leur injure, se précipitent sur lui avec un égal acharnement ; elles l'accablent de pierres, le déchirent avec leurs ongles, enfoncent des aiguilles dans sa chair et vont jusqu'à le mordre. Vengeance trop faible encore au gré de leurs désirs! Le torrent, gonflé par la pluie ou par les neiges qui fondent tout à coup, se précipite des montagnes en renversant les arbres, les maisons, les rochers; mais enfin son onde devient moins forte et moins terrible, et bientôt une femme, un enfant peuvent le franchir : de même ce tyran farouche, dont le seul nom inspirait l'effroi, abattu et enchaîné, perd toute sa force; les enfants osent lui arracher la barbe et les cheveux. Le paladin et les dames gravissent le rocher et pénètrent sans obstacle dans la forteresse. Ils s'emparent d'une partie des trésors de Marganor, et cèdent l'autre à Ulanie et à ses compagnes d'infortune. Là se trouvent et le bouclier d'or et les trois rois qui, depuis leur défaite, suivaient sans armes et à pied leur ambassadrice. Je ne sais si ce fut un malheur ou un bonheur pour Ulanie d'avoir des compagnons désarmés. S'ils eussent obtenu la victoire, c'eût été pour elle un avantage; mais leur défaite rendait sa perte certaine. Elle eût été immolée, ainsi que toutes les dames de sa suite, sur le tombeau des deux princes. Mieux vaut sans doute préférer à la mort

le désagrément de montrer, contraint par une indigne violence, ce que la pudeur veut qu'on cache avec soin aux regards.

Marphise, Roger et Bradamante exigent des habitants le serment de laisser à leurs femmes une autorité sans bornes, et de leur abandonner toutes les prérogatives jusqu'alors réservées aux hommes. Ils promettent aussi de ne point accueillir de voyageur, chevalier ou fantassin, sans recevoir de lui le serment fait sur les saintes reliques d'être dévoué aux dames et hostile à leurs ennemis. Ceux qui avaient des épouses ou qui devaient en choisir plus tard, jurèrent qu'ils obéiraient aveuglément à leurs moindres désirs. Marphise leur annonça qu'elle reviendrait avant la fin de l'année, et les menaça de saccager et de brûler leur bourg s'ils oubliaient leurs serments. On retira le corps de Drusille du cloaque impur où il avait été jeté, et on le déposa près de celui de son époux, dans un riche tombeau. La vieille femme ne cessa de percer de coups le dos de Marganor, tout en regrettant de ne pouvoir lui faire souffrir de plus cruels tourments.

Sur les parois du temple où était inscrite cette loi cruelle et insensée, les guerrières suspendirent, en forme de trophées, les armes du tyran, et Marphise y fit graver la nouvelle loi qu'elle venait de proclamer. Après avoir consacré à ces divers soins le temps nécessaire, les deux guerrières et Roger se séparèrent de l'ambassadrice d'Islande et de ses femmes, qui se faisaient préparer d'autres vêtements pour paraître à la cour de l'empereur Charles.

Marganor était resté sous la garde d'Ulanie. Afin de lui ôter désormais le pouvoir de s'échapper et d'outrager les dames, on le précipita du haut d'une tour. C'était le plus beau saut qu'il eût encore fait. Mais cessons de parler de ses étrangères; revenons aux illustres voyageurs qui suivent la route d'Arles. Ils marchent ce jour-là et le lendemain jusqu'à la troisième heure; ils voient alors que le chemin se partage en deux : l'un conduit au camp des Français, l'autre aboutit à la ville d'Arles; les amants sont obligés de se séparer : ils renouvellent leurs caresses et leurs adieux. Roger entre dans la ville, les deux dames rejoignent les tentes de Charlemagne, et moi je termine ce chant.

CHANT XXXVIII

Pour accomplir son devoir, Roger repoint à Arles le camp d'Agramant, tandis que Bradamante et Marphise vont retrouver l'empereur. — Le fier Astolphe descend du Paradis et exécute son projet de conquérir l'Afrique. — Charles et le roi des Maures font choix de deux guerriers pour terminer la guerre.

Vous qui prêtez à mes chants une attention bienveillante, aimables dames, je lis sur vos gracieux visages la peine que vous cause la séparation des deux amants; vous prenez part à la douleur de Bradamante, et toutes vous accusez Roger d'oublier les droits de l'amour. Je le blâmerais sans doute s'il eût abandonné son amante malgré elle, et s'il eût sacrifiée à l'appât des richesses. L'or, l'argent des Crésus et des Crassus ne doivent pas séduire un cœur vivement épris; mais il s'agissait de l'honneur, et notre héros ne mérite que des éloges, au lieu d'encourir le blâme et la honte. Bradamante ne pouvait s'opposer à son départ sans prouver qu'elle avait pour lui peu de tendresse ou qu'elle manquait de jugement. L'amante digne de ce nom, celle que n'ont pas seulement effleurée les flèches de l'Amour, doit tenir à la vie de celui qu'elle aime plus encore qu'à sa propre existence. Au bonheur de le voir, elle doit préférer son honneur, puisque l'honneur est plus précieux que la vie. Roger avait juré de suivre son suzerain; et, sans de graves raisons il ne pouvait déserter ses étendards. Étranger au crime d'Almont, Agramant s'était efforcé de le réparer en comblant Roger de faveurs. Lors donc que ce dernier remplissait un devoir sacré, Bradamante prouvait sa sagesse en ne le retenant pas près d'elle par des larmes et des prières. Plus tard elle put le revoir, tandis que les siècles ne permettent pas d'effacer une tache faite à l'honneur.

BRADAMANTE AUX GENOUX DE CHARLEMAGNE.

Tandis qu'il rejoignait, sous les murs d'Arles, les débris de l'armée d'Agramant, Bradamante et Marphise, qui, unies par des liens de parenté, avaient conçu l'une pour l'autre la plus tendre amitié, arrivèrent près de Charlemagne, qui concentrait toutes ses troupes dans l'espoir de terminer par une seule bataille ou par un assaut général, cette guerre si longue et si cruelle. La fille d'Aimon fut reconnue et accueillie par des cris de joie. Les soldats se pressaient autour d'elle pour lui rendre hommage ; elle se montrait affable et bienveillante à l'égard de tous. Informés de son retour, Renaud, Richard, Richardet et ses autres frères vinrent la féliciter et lui exprimer leur joie. Quand on sut le nom de sa compagne, de cette Marphise, qui des extrémités de l'Inde jusqu'aux frontières de l'Espagne avait remporté tant de trophées, tous grands et petits, sortirent des tentes et se rangèrent en foule sur le passage des deux belles guerrières. A l'aspect de Charles, Marphise (pour la première fois, au dire de Turpin) fléchit le genou.

Le fils de Pépin lui parut seul digne d'obtenir les hommages de celle qui avait vu de près tant d'empereurs, chrétiens ou sarrasins. Il la reçut avec distinction, vint à sa rencontre et la fit même asseoir près de lui, au-dessus des princes et des seigneurs de sa cour. On fit retirer la foule ; et, en présence de l'élite des chefs, des paladins et des nobles, Marphise parla ainsi : « Très-haut, très-glorieux très-puissant empereur, toi dont la justice et la sagesse font révérer l'étendard de la Croix depuis l'Inde jusqu'au détroit de Tirynthe, et des monts glacés de Scythie aux bords éthiopiens, je viens, attiré par le bruit de ta renommée, du fond

des contrées les plus lointaines de l'univers. Cependant, j'avouerai avec franchise qu'une secrète jalousie armait mon bras. Je ne voulais pas que l'empire du monde fût aux mains d'un prince dont la croyance était opposée à la mienne et je tirai ce glaive, qui s'est baigné plus d'une fois dans le sang des Chrétiens. Peut-être serais-je encore ta plus cruelle ennemie sans la révélation soudaine qui me range sous ta loi. Au moment où s'apprêtaient de nouvelles luttes, je sus (plus tard je te dirai comment) que j'étais fille du vaillant Roger de Risa, tué lâchement par son perfide frère. Ma mère, au comble de l'infortune et de la misère, me mit au monde sur un lointain rivage ; je fus élevée par un enchanteur, et ravie à ses soins par des Arabes : j'avais à peine sept années. Ils me vendirent à un roi de Perse que j'immolai en défendant mon honneur. Je m'emparai de sa couronne, après avoir exterminé tous ses parents et tous ses serviteurs. Je fus ainsi, à l'âge de dix-huit ans et de deux mois, maîtresse de sept royaumes. C'est alors qu'importunée du bruit de ta gloire, je voulus en affaiblir l'éclat ; j'ignore ce qui fût arrivé. Instruite du secret de ma naissance, je n'éprouve plus ni ce désir ni cette haine. Mon père, ton allié par le sang, fut un de tes meilleurs soldats; je veux, ainsi que lui, te servir avec zèle et faire retomber ma colère sur Agramant et les siens, tous responsables à mes yeux de la mort des miens. » Elle ajouta qu'elle voulait embrasser la foi chrétienne, immoler le roi d'Afrique, et retourner en Orient pour convertir son peuple à la vraie religion. Le reste de sa vie serait employé à combattre et à subjuguer les nations soumises au culte de Mahomet et de Tervagant.

Charlemagne, dont l'éloquence égalait le courage et la sagesse, loua la valeur de Roger et celle des héros de sa race. D'un ton bienveillant et sincère, il approuva les résolutions de Marphise, et déclara qu'il la traiterait, non-seulement comme sa parente, mais encore comme sa propre fille. A ces mots il se lève, la presse de nouveau dans ses bras et lui donne sur le front un baiser en signe d'adoption. Tous les paladins des maisons de Montgraine et de Clermont lui adressent des félicitations. Renaud, qui plus d'une fois avait été le témoin de ses exploits au siége d'Albraque, la comble de soins qu'il serait trop long de décrire ici, de même qu'il est superflu de parler des transports de joie de Griffon et de Sansonnet, ses compagnons dans l'île Cruelle. Richardet, Maugis et Vivian retrouvent avec bonheur l'intrépide libératrice des fils de Beuves, que le perfide Mayençais avait vendus aux Espagnols. Charles ordonne lui-même, pour le jour suivant, les apprêts de la cérémonie de son baptême. De toutes parts on appelle les évêques et les plus habiles docteurs pour initier la néophyte aux mystères de la foi. L'archevêque Turpin, revêtu de ses habits pontificaux, verse sur le front de Marphise l'eau salutaire, et Charles la tient sur les fonts baptismaux. Mais il est temps de remplir la tête vide du brave Roland, en lui faisant avaler le contenu de la fiole que le duc Astolphe, monté sur le char d'Élie, lui apporte du haut des Cieux.

Astolphe, descendu de la lune, aborde sur la montagne la plus élevée de la terre ; il tient le précieux médicament. L'apôtre lui indique une herbe

non moins merveilleuse et lui recommande d'en frotter les paupières du roi Sénapes. Le roi d'Éthiopie, reconnaissant de ce nouveau service, lui donnera une armée pour s'emparer de Biserte. Jean lui enseigne le moyen de former ces troupes inexpérimentées, et de franchir sans danger les vastes déserts de sable si funestes aux voyageurs. Après lui avoir donné toutes ses instructions, il l'engage à remonter sur le cheval ailé. Le paladin prend congé du saint et quitte ces régions bienheureuses. Il suit les bords du Nil, découvre la Nubie et rejoint Sénapes dans sa capitale. La joie du roi fut extrême quand il apprit le retour du vainqueur des Harpies; mais lorsque Astolphe eut soulevé le voile qui obscurcissait sa vue, il se jeta à ses pieds en l'adorant comme Dieu. Il mit à sa disposition cent mille hommes de plus qu'il ne demandait, et offrit de les guider en personne. Son armée, entièrement formée de gens de pied, était abondamment pourvue de chameaux et d'éléphants; elle remplissait une vaste plaine. Pendant la nuit qui précéda le départ de cette armée, Astolphe monta sur son coursier ailé et dirigea son vol au midi, du côté de la montagne où se trouve la caverne d'où le vent austral s'échappe pour souffler entre les deux Ourses. Averti par saint Jean, le duc anglais s'est muni d'une outre solide. Tandis que le fier autan, accablé de fatigue, repose dans son outre, Astolphe s'approche doucement de l'ouverture de la caverne, et dispose son outre de telle sorte que le lendemain le vent, s'élançant impétueusement dans le piège, y reste captif. Satisfait de sa conquête, le paladin retourne en Nubie et part aussitôt avec son armée, que suivent de nombreux convois. Il marche vers l'Atlas sans craindre les mers de sable et les vents du désert. Quand il a franchi les monts et découvert la plaine et le rivage, il range ses meilleures troupes au pied d'un coteau, dont il gagne la cime de l'air d'un homme préoccupé de grands desseins. Tombant à genoux, il fait une prière; et, plein de confiance en la protection divine, il jette une multitude de cailloux. O miracle éclatant dû à la Foi! ces cailloux, en roulant le long des flancs de la montagne, se changent en jambes, en cous, en têtes; ils arrivent à peine dans la plaine, et on voit bondir, on entend hennir des coursiers de toutes couleurs. Les guerriers cachés dans le vallon s'avancent, et tous se trouvent bien montés et bien équipés, car chaque cheval a selle et bride. Ainsi, quatre-vingt mille cent deux fantassins sont en instant changés en autant de cavaliers. Astolphe parcourt l'Afrique, brûlant et pillant tout sur

son passage et réduisant les habitants en captivité. Le roi Brançard, secondé par les rois de Fez et des Algazères, devait protéger les États d'Agramant ; il voulut arrêter le paladin. Un courrier, monté sur un léger navire, fut dépêché vers le roi d'Afrique afin de l'instruire de l'invasion des Nubiens. Cet envoyé fit route nuit et jour, et trouva, non loin des côtes de Provence, l'armée des Sarrasins bloquée dans Arles par Charlemagne, qui était campé à un mille de distance.

Agramant sentit alors qu'il avait laissé ses sujets exposés à de grands périls au moment où il croyait faire de vastes conquêtes. Les rois et les princes sarrasins sont réunis dans un conseil général. Après avoir interrogé plusieurs fois du regard Marsile et Sobrin, les plus âgés et les plus prudents des rois, le monarque parle ainsi : « Quelle que soit la honte du chef forcé de dire « Je n'y ai pas pensé, » j'invoquerai sans détour cette excuse de tout homme qui se voit dominé par l'invincible Destin. J'ai laissé l'Afrique sans défense, mais il m'était impossible de supposer que les Nubiens, séparés de nous par des déserts de sable mouvant, viendraient attaquer nos États avec une immense armée. Dieu seul peut prévoir l'avenir ! Cette nation ennemie a commencé le siége de Biserte, après avoir ravagé nos provinces. Je vous demande aujourd'hui ce qu'il convient de faire. Faut-il reculer ou poursuivre cette entreprise, dont le but est de saisir l'empereur Charles? Pouvons-nous garder nos couronnes et détruire celle du Franc? Si l'un de vous le pense, qu'il parle, je suivrai son avis. »

A ces mots, Agramant regarde Marsile comme pour l'engager à prendre la parole. Le chef fléchit le genou, courbe la tête en signe de respect, se rassied sur son trône et s'exprime ainsi : « La renommée grossit, exagère tous les bruits, bons ou mauvais. Je n'accorde donc jamais aux premières nouvelles assez de confiance pour redoubler d'audace ou me laisser aller au désespoir. Je suis en garde contre les nouvelles heureuses ; j'espère quand on m'annonce les choses les plus alarmantes, et je suppose qu'il existe de l'exagération dans tous les récits que mille bouches répètent. Irai-je dès lors croire ce qui est invraisemblable? Peut-on supposer qu'une formidable armée ait traversé ces plaines de sable, tombeau des soldats de Cambyse, et cela pour envahir la belliqueuse Afrique? Sans doute quelques hordes d'Arabes descendus des montagnes auront commis des meurtres isolés, enlevé des captifs et dévasté nos paisibles campagnes. Brançard, épouvanté, aura vu mille ennemis dans chaque bande de dix brigands ; c'est une manière de rendre excusable son inhabileté. Cette armée de Nubiens serait-elle tombée du ciel, aurait-elle été protégée dans sa marche par d'épais nuages? Soit ; mais de tels ennemis ne sont pas à redouter pour un peuple intrépide. Honte à tes lieutenants, s'ils fuient devant des hordes épuisées et sans courage ! Quelques navires, la vue de tes drapeaux suffiront pour disperser ceux que ton éloignement a rendus téméraires ; mais saisis l'instant propice à ta vengeance. Le comte, qui seul pouvait te résister, a disparu. Jusqu'ici la fortune t'a conduit par la main ; elle te tournera le dos si tu négliges de recueillir les palmes de la victoire. Dès lors, honte et

malheur pour nous! » L'Espagnol s'efforce aussi de faire prévaloir l'avis de continuer la lutte avec l'invincible empereur. Mais Sobrin devine la pensée de Marsile, qui parle dans un but d'intérêt personnel, et non dans celui des alliés. Le roi de Garbe adresse ce discours au monarque africain : « Jadis je t'engageai à ne point rompre la paix, et plût au Ciel que j'eusse mal jugé les événements! Pourquoi n'as-tu pas cru ton fidèle Sobrin au lieu d'écouter le superbe Rodomont, Martasin, Marbaluste ou Alzirde? Où sont tous ces braves qui devaient briser le trône de Charles comme un verre fragile? Rodomont disait que la lance et l'épée à la main il guiderait tes bataillons jusqu'à la voûte azurée ou jusqu'au fond des enfers! Maintenant, loin de venir te défendre, il languit dans un lâche repos. Moi, dont il soupçonnait le

courage, je suis à tes côtés, j'y resterai, quoique appesanti par les ans, et je combattrai tant que j'aurai un souffle de vie. Tous ces guerriers, si vains en paroles, ne peuvent te faire douter de mon zèle; nul d'entre eux n'oserait dire qu'il a rendu plus ni même autant de services que moi. Je parle ainsi, pour que l'on n'attribue pas mon nouveau conseil à une indigne perfidie; je cède à la voix de l'amitié, et je suis animé d'un dévouement sincère. Crois-moi, retourne sans délai dans le royaume de tes pères. Tu serais un insensé si tu songeais à faire des conquêtes au moment où l'on t'enlève tes propres États. Quel a été le sort de notre entreprise? Trente-deux rois, rangés sous tes drapeaux, quittèrent avec toi les plages africaines. Dix à peine ont survécu, les autres ont succombé! Puisse le Dieu vivant épargner ces débris! Si tu continues la guerre, il ne te restera bientôt plus le quart, le cinquième de ton armée et ton peuple sera détruit! On te signale comme un bienfait

l'absence de Roland; c'est en effet ce qui explique comment tes troupes ne sont pas encore anéanties! Si Roland eût été parmi nos ennemis, nous aurions tous péri; mais ce retard n'empêchera pas notre destin de s'accomplir. Le sire de Montauban n'est-il point aussi redoutable que Roland? N'avons-nous pas à combattre tous ses frères, tous ses parents, et une multitude de chevaliers, l'effroi de nos soldats? Ce n'est pas sans regret que je me vois forcé de louer nos adversaires! Mais Brandimart, dont j'ai pu éprouver la force, est aussi vaillant que le comte. Avons-nous obtenu quelque avantage depuis le départ de Roland? Nos pertes, au contraire, semblent augmentées! Si nous avons beaucoup souffert, l'avenir peut nous apporter de plus grands maux encore. Mandricard n'est plus, Gradasse nous a quittés, Marphise nous abandonne au moment du péril! Le roi d'Alger lui-même, dont le bras remplacerait ceux de Gradasse et de Mandricard, se retire et nous prouve qu'il n'est pas aussi fidèle que vaillant. Pour comble de malheur, au milieu de tant de désastres, après la mort de miliers de soldats, quand nos provinces nous ont envoyé tous leurs guerriers, nous n'avons en réserve ni troupes ni vaisseaux, et nous voyons se ranger sous la bannière de Charles quatre chevaliers non moins terribles que Roland et Renaud. Vous connaissez Sansonnet, Guidon le Sauvage et les fils d'Olivier ! Ils sont plus à craindre que tous les auxiliaires envoyés à Charles par les provinces d'Allemagne. L'arrivée de ces secours rend notre tiomphe plus douteux, et je prévois avec peine qu'à la première attaque notre armée sera mise en fuite. Si les Africains et les Espagnols ont cédé la victoire quand ils étaient huit contre un, que feront-ils lorsque les Allemands, les Italiens, les Anglais et les Écossais, unis aux Français, se trouveront six contre un seul ennemi ! L'issue d'une telle lutte est certaine. Ton armée sera détruite au moment où tu apprendras la perte de tes États. Une prompte retraite te met à même de conduire au secours de tes sujets des troupes arrachées à la mort. Je comprends qu'il ne serait ni juste ni honorable d'abandonner Marsile; mais ne peut-on traiter avec Charles? Si tu éprouves quelque honte à demander la paix, toi qui a subi les premiers outrages, il te reste un moyen d'en appeler aux armes et de rendre la lutte plus égale. Confie à l'un de tes chevaliers, à Roger, le soin de terminer la querelle dans un combat contre un des paladins de Charles. Il peut, tu le sais, tenir tête à Roland et à Renaud, tandis que dans une bataille générale il succomberait sous l'effort de ces adversaires réunis. Si tu te rends à cet avis, fais savoir à Charles que, pour épargner le sang et mettre fin à des massacres inutiles, tu proposes une lutte entre le plus brave de ses chevaliers et le plus vaillant des tiens. Ces deux champions seront chargés des destinées de la guerre; le vaincu rendra son roi tributaire du souverain de son vainqueur. Charles acceptera avec joie un arrangement qui doit assurer la tranquilité de ses sujets. La force de Roger, la justice de notre cause me font croire qu'il triomphera, quand bien même le dieu Mars se présenterait pour le combattre. » Ce discours et d'autres motifs, exposés par le sage Sobrin, font adopter son conseil. Des hérauts sont envoyés vers l'empereur. Ce prince, qui se voit en-

touré de l'élite des guerriers, accepte le défi et fait choix de Renaud comme le plus digne de remplacer Roland. Les deux armées, lasses d'une guerre si longue, accueillent cette nouvelle avec joie. Tous les esprits désirant la paix maudissent en secret les haines furieuses qui ont causé tant de querelles et fait couler tant de sang. Renaud, glorieux de la préférence dont il est l'objet, se dispose au combat. Il se flatte de triompher du vainqueur de Mandricard. Quoique fier de l'honneur d'avoir été choisi, l'amant de Bradamante

cache au fond de son cœur une mortelle tristesse. Ce n'est point la crainte qui l'agite, car il ne reculerait pas devant Renaud et Roland réunis; mais il songe avec douleur que son adversaire est le frère de celle qu'il aime, de celle qui lui adresse chaque jour de nouveaux reproches, et qui lui retirera son amour quand elle verra cet odieux combat! Pourra-t-il jamais apaiser sa haine? Tandis que le héros se voit avec douleur forcé de soutenir une lutte funeste, Bradamante pleure et gémit; elle meurtrit son sein, arrache ses cheveux, frappe ses joues, accuse le destin de cruauté et de jalousie, et traite Roger de perfide. L'événement ne peut qu'être funeste à Bradamante. Si Roger succombe, ô pensée trop affreuse! Si le Christ veut que la France soit punie et vaincue, non-seulement la jeune fille perd son frère, mais encore, pour comble de misère, elle se voit séparée de Roger; car le blâme public, l'indignation de ses parents l'empêcheront de penser à une alliance devenue impossible. Déplorable fin des doux rêves de ses nuits et des cou-

stantes pensées de ses tristes jours! Et comment rompre les liens qui l'attachent à Roger? La magicienne Mélisse, fidèle protectrice de la guerrière, est émue de ses plaintes et de ses sanglots. Elle se montre à ses yeux et lui promet d'interrompre le combat qui cause ses soupirs et son chagrin.

Renaud et Roger ont terminé leurs préparatifs. Le choix des armes a été laissé au champion de Charles. Renaud a juré de ne pas monter d'autre cheval que Bayard ; il choisit le combat à pied. Ses armes seront la cuirasse, la cotte de mailles, la hache et le poignard. Soit l'effet du hasard, soit qu'instruit par Maugis il se souvînt de la manière dont Balisarde brisait une armure, il déclara que l'on ne se servirait pas d'épée. La lice fut préparée dans une vaste plaine, au pied des antiques murailles d'Arles.

La vigilante Aurore sortait à peine des bras de Tithon pour annoncer le jour et donner le signal de la lutte, que des hérauts partis des deux camps préparèrent des pavillons aux extrémités de la lice. Deux autels furent élevés en face de ces pavillons. Bientôt on vit paraître les Africains. Agramant, couvert d'armes magnifiques, marchait à la tête de ses troupes, environné de toute la pompe de l'Orient. Près de lui Roger s'avançait, monté sur un cheval bai dont la crinière était noire, et qui avait le front et les deux pieds marqués de blanc. Marsile avait voulu lui servir d'écuyer ; le fier monarque portait le casque fameux, immortalisé déjà par d'autres vers, et qui, mille années auparavant, avait appartenu au Troyen Hector : Mandricard le perdit dans son terrible duel. Les autres pièces de cette armure, étincelante d'or et de pierreries, étaient portées par d'autres princes ou seigneurs de la cour.

Charles, suivi de ses troupes rangées dans le même ordre, sort de ses retranchements ; il est entouré de ses illustres pairs. Renaud est à ses côtés. Il est armé de toutes pièces, excepté du casque fameux de Mambrin, qu'il a laissé aux mains d'Ogier le Danois. Les deux haches d'armes sont portées, l'une par le duc Naymes, l'autre par Salomon, roi de Bretagne. Bientôt les deux armées sont en bataille en face l'une de l'autre ; un vaste espace est laissé aux deux champions. Quiconque s'y hasarderait serait puni de mort. Roger a le choix des armures. Deux prêtres des deux religions s'avancent : l'un est accompagné de Charles et tient le saint Évangile, l'autre précède le roi d'Afrique et porte le Coran. L'empereur s'approche de l'autel du Christ, lève les mains au ciel et s'écrie : « Dieu puissant, qui voulus mourir pour la rémission de nos fautes, et toi, Vierge bienheureuse dont les chastes flancs servirent d'asile au Rédempteur, recevez mes serments ; j'engage ici ma foi que si mon chevalier succombe dans la lutte, moi et mes successeurs nous payerons au roi d'Afrique, ou à ses descendants, le tribut d'une somme d'or d'un poids égal à la charge de vingt mulets. A partir de ce moment commencera une trêve, qui sera bientôt suivie d'une éternelle paix. Tombent sur moi vos terribles colères si je trahis mes serments ! Puisse votre châtiment épargner mon peuple et n'atteindre que moi et ceux de ma race ! Que ma punition devienne un exemple des peines réservées au parjure ! » Il dit en tenant la main étendue sur le livre et ses regards levés vers

le ciel. Agramant s'approche alors de l'autel que les Sarrasins ont préparé; il jure de retourner en Afrique avec son armée, de payer un semblable tribut à Charles si Roger est vaincu, et de faire la paix aux conditions énoncées par l'empereur. Il atteste à haute voix Mahomet, et tient la main sur le Coran, que porte un de ses prêtres. Dès que les deux monarques ont prononcé leur serment, les champions s'avancent. Roger déclare que si le combat est interrompu par l'ordre de son roi, il désertera sa cause pour se rallier à celle de l'empereur. Renaud jure que, dans le cas où son prince mettrait obstacle à la fin de la lutte, il se rangera du côté d'Agramant.

Ces cérémonies terminées, on fait retirer tout le monde de la lice. Bientôt le son éclatant des trompettes donne le signal aux intrépides enfants de Mars. Tous deux s'avancent d'un pas lent et mesuré ; ils s'approchent, ils se joignent, et l'on entend retentir au loin le bruit des armes. Ils se frappent avec acharnement à la tête, aux jambes, avec le tranchant, avec le manche de leurs haches; on ne peut décrire la rapidité et l'adresse incroyables de leurs coups. Roger, qui voit dans son adversaire le frère de son amante, semble se défendre, et on eût dit qu'il était inférieur à Renaud. Quelle n'est pas son incertitude ! Il ne veut pas perdre la vie, et ne peut se résoudre à immoler Renaud. Mais il est temps, je pense, de suspendre mon récit; je l'achèverai dans le chant suivant, et vous pourrez venir l'entendre s'il vous plaît de l'écouter.

CHANT XXXIX

Agramant rompt le traité qu'il a fait avec l'empereur, et son armée est détruite. — Roland recoit près de Biserte son bon sens, que lui apporte le duc. — Agramant, ayant mis à la voile avec le reste de ses vaisseaux, est attaqué par le brave Dudon.

Non, jamais il n'exista peine plus cruelle, douleur plus amère que celle de Roger! L'issue du combat ne peut qu'être funeste pour lui! Vaincu, il périra; s'il est vainqueur, comment supportera-t-il la haine de son amante? Si Renaud succombe, cette haine fatale, plus affreuse que le trépas, sera désormais implacable. Malgré son estime pour Roger, le fils d'Aimon n'éprouve pas les mêmes craintes, et ne néglige aucun moyen de blesser son adversaire. Avec sa hache il porte des coups terribles, tantôt sur les bras, tantôt sur la tête de Roger, qui les esquive en se jetant de côté. Ses atteintes sont rares et peu dangereuses. Les Sarrasins ne tardent pas à s'apercevoir que le combat est inégal, et que Renaud presse sans relâche un ennemi qui se défend mal. Agramant pâlit, et accuse, en secret, Sobrin de lui avoir inspiré une résolution fatale.

C'est alors que Mélisse, versée dans tous les mystères de l'art des enchanteurs, quitte sa figure ordinaire et prend celle du roi d'Alger. On dirait la mine fière et le regard hautain de Rodomont; sa poitrine est couverte de la peau écailleuse du dragon, elle a l'écu et le glaive du Sarrasin. Montée sur un démon qui a pris la forme d'un cheval, elle s'avance vers Agramant et s'écrie d'un ton courroucé : « Pourquoi, seigneur, as-tu jugé convenable de donner à ce Franc si redouté un adversaire jeune et sans expérience, dans une occasion où il s'agit de l'honneur de l'Afrique et du sort de ton empire? Interromps ce combat, dont le résultat ne peut qu'être déplorable pour toi.

Si tu crains de violer ton serment et la convention établie, songe que Rodomont sera près de toi! Avec un tel chef, chacun de tes soldats immolera cent ennemis. » Ces paroles inspirent au fils de Trojan une résolution soudaine; sans calculer les suites de son action, il s'avance dans la lice, espérant que le secours du roi de Sarse lui donnera assez de force pour briser les traités. Un tel auxiliaire vaut mieux que mille autres guerriers. Toutes les lances sont en arrêt, et l'éperon presse l'ardeur des coursiers. Mélisse disparaît dès qu'elle voit la bataille engagée.

Les deux champions cessent aussitôt le combat. Cette attaque est la violation de la foi jurée; mais ils veulent savoir quel est le coupable, de Charles ou d'Agramant : ils se rappellent le serment qu'ils ont fait de devenir les ennemis du parjure. Déjà les deux armées sont aux prises. Les uns attaquent, les autres reculent; on distingue le brave du lâche. Des deux côtés, même rapidité dans les mouvements. Ceux-ci avancent, et ceux-là fuient. L'ardent lévrier qui voit passer la bête fugitive, tandis que le chasseur l'empêche de suivre la meute, s'agite, grince des dents et se débat avec rage : telles sont Bradamante et Marphise, que leur respect pour les traités arrête encore. A la vue de l'armée d'Agramant rangée dans la plaine, elles poussent de brûlants soupirs. Dès que la bataille est engagée, elles se précipitent au milieu des rangs africains. La lance de Marphise transperce le premier qu'elle rencontre, et sort de deux brasses derrière son dos. Puis, avec son épée, elle brise en un clin d'œil quatre armets, comme s'ils eussent été de verre. Bradamante se montre sa digne émule. Si la lance d'or ne tue pas, elle désarçonne tous ceux qu'elle touche; elle n'immole pas, mais elle renverse deux fois plus de guerriers. Les deux héroïnes ne se quittent point

et sont témoins de leurs exploits. Puis elles se séparent et s'abandonnent à leur bouillante furie. Comment dire le nombre de ceux qui sont renversés par la lance d'or? Comment parler de toutes les têtes fendues ou coupées par le glaive de Marphise? Ainsi, quand l'haleine tiède des vents a rendu verdoyante la cime des Apennins, on voit deux torrents descendre vers la plaine, suivre une course différente en déracinant les rochers et les arbres superbes; bientôt avec le limon ils roulent les moissons dévastées, tous deux semblent lutter de rage et de fureur : ainsi les guerrières font, l'une avec sa lance, l'autre avec son épée, un horrible massacre des soldats de Marsile. Agramant retient avec peine ses bataillons effrayés. En vain il cherche, en vain il appelle Rodomont. N'est-ce pas le roi de Sarse qui lui conseilla d'oublier la foi solennellement jurée sur l'autel de Dieu! Serait-ce une trahison? Il ne voit pas non plus à ses côtés le sage Sobrin, qui, voulant rester étranger au parjure et à son terrible châtiment, s'est retiré dans la ville. Les mêmes sentiments ont déterminé Marsile à suivre l'exemple du roi de Garbe.

Agramant ne peut résister aux vaillantes troupes de Charles, aux Italiens, aux Anglais, aux Allemands, parmi lesquels sont mêlés les paladins comme les pierres précieuses enchâssées dans l'or. Là se trouvent encore quelques chevaliers sans rivaux pour le courage, tels que Guidon, les intrépides fils d'Olivier et les guerrières dont il serait superflu de rappeler ici les exploits, et qui massacrèrent une innombrable quantité de Sarrasins. Mais j'achèverai plus tard ce récit; je franchirai les mers sans vaisseau pour parler du jeune Astolphe, que les paladins français n'ont pu me faire oublier. J'ai dit toutes les grâces qu'il avait reçues de l'apôtre, et la résistance qu'opposaient à ses efforts Brançard et le roi des Algazères. Leurs troupes, rassemblées à la hâte, se composaient d'enfants et de vieillards levés dans toutes les provinces. L'entêtement d'Agramant à poursuivre son entreprise avait épuisé les populations. Peu s'en fallut que l'on n'armât les femmes. Du reste, cette armée était incapable de faire la guerre. Dès que les Nubiens parurent, les Maures prirent la fuite et se laissèrent chasser comme un troupeau de moutons. La plaine fut jonchée de morts. Quelques soldats s'enfermèrent dans Biserte avec leur général. Parmi les prisonniers se trouvait le brave Bucifar, perte plus sensible pour Brançard que la destruction de son armée. Biserte est une ville étendue qui a besoin d'être protégée par des fortifications. Bucifar était seul en état de diriger les travaux. Le général cherche un moyen d'échanger le captif, et se rappelle alors que le paladin Dudon est depuis plusieurs mois en son pouvoir. Dans son premier voyage, le roi de Sarse s'était emparé, non loin de Monaco, du brave fils d'Ogier le Danois. Brançard sait qu'Astolphe, chef des Nubiens, est un paladin; il lui envoie des messagers pour lui proposer un échange qu'il doit désirer vivement. Le duc accepte avec joie, et Dudon s'efforce de prouver sa reconnaissance à son libérateur en aidant au succès de ses entreprises. Astolphe dispose d'une armée assez nombreuse pour soumettre sept contrées aussi vastes que l'Afrique. Jaloux de remplir la mission que lui donna saint Jean de soustraire la Provence et les côtes au joug des Sarrasins, il choisit les meil-

leurs et les plus vigoureux de ses soldats. Puis il s'approche du rivage et lance au milieu des flots une grande quantité de feuilles de laurier, de

cèdre, de palmier et d'olivier. O miracle divin! sublimes effets d'un pouvoir que le Seigneur accorde rarement aux mortels les plus favorisés! ces feuilles ont à peine touché l'humide plaine, qu'elles grandissent et se courbent; leurs fibres deviennent des poutres, des barres de fer. Enfin toutes prennent des formes différentes suivant l'arbre auquel elles ont appartenu. Ainsi toutes ces feuilles éparses deviennent des flûtes, des galères, des vaisseaux avec leurs rames et leurs agrès.

La Sardaigne et la Corse fournissent une multitude de pilotes, de matelots, de patrons, tous habiles à lutter contre les flots en courroux. L'expédition, composée de vingt-six mille hommes environ, reçoit pour chef Budon, capitaine plein d'une égale expérience sur terre et sur mer. La flotte n'attendait plus qu'un vent favorable, lorsque parut un navire chargé des prisonniers que Rodomont, vainqueur sur le pont dangereux, avait envoyés en Afrique. On distinguait parmi eux le beau-frère du comte, son fidèle Brandimart et plusieurs autres chevaliers d'Allemagne, de Gascogne et d'Italie. Le pilote qui devait les conduire à Alger a été repoussé par les vents; il entre au port sans défiance, croyant même toucher une terre amie. Telle est Progné quand elle retourne dans son nid! Mais, à la vue de l'aigle impériale, des lis d'or et des léopards, le patron pâlit comme le laboureur qui pose le pied sur le serpent venimeux endormi sous l'herbe. Éperdu de frayeur, il fuit l'animal gonflé de rage et de venin. Le pilote, ne pouvant plus ni s'échapper ni garder les captifs, est conduit vers le duc et vers le fils du

Danois, qui témoignent leur joie à leurs amis; pour prix de sa course, le patron est condamné à ramer sur les galères. Les chevaliers délivrés sont

reçus avec joie. Astolphe leur fait préparer un repas splendide; il leur procure des armes et pourvoit à tous leurs besoins. Dudon diffère son départ afin d'obtenir le concours de paladins si renommés; il reçoit aussi d'eux d'utiles renseignements sur l'état de la France et le lieu le plus propice au débarquement. Mais, tandis qu'il s'entretient avec eux, une effroyable rumeur fait retentir les airs; l'alarme est donnée d'une manière terrible, le tumulte est au comble. Tous les paladins se hâtent de prendre les armes, s'élancent sur leurs coursiers et volent à l'endroit où le bruit est le plus violent. Alors ils aperçoivent un homme qui, seul et nu, pousse devant lui des milliers de fuyards, renversant un soldat à chaque coup de sa massue dure et pesante. Déjà plus de cent victimes sont étendues sur la poussière. Nul n'ose s'approcher, seulement quelques archers lui lancent des flèches. Tandis que les paladins voient avec surprise les coups merveilleux de ce forcené, ils aperçoivent une jeune dame vêtue de noir qui accourt et se précipite dans les bras de Brandimart. C'est la fidèle Fleur-de-Lis. Demi-folle de douleur après avoir perdu son amant sur le pont dangereux, elle a traversé les mers pour le chercher à Alger avec d'autres captifs. Elle s'est embarquée à Marseille sur un navire qui porte un vieux chevalier dévoué à la maison de Monodant, et qui veut continuer en France les longues recherches que déjà il a faites sur les mers pour retrouver le héros. La jeune fille reconnaît Bardin. Ce vieillard éleva Brandimart à la Roche-Sauvage, après l'avoir soustrait

encore enfant au roi son père. Elle informe Bardin de l'objet de son voyage et le décide à la suivre. Arrivés en Afrique, il sont instruits des exploits d'Astolphe, du siége de Biserte, et on leur annonce que peut-être Brandimart est avec les Nubiens.

A la vue de son amant, la jeune fille éprouve une joie d'autant plus grande que son amour s'est accru par sa douleur même. Le fils de Monodant n'est pas moins heureux de retrouver celle qu'il chérit par-dessus tout, et qui est l'image de la constance ; il lui prodigue les plus douces caresses. Les baisers se succèdent sans pouvoir satisfaire son amour. Apercevant enfin le fidèle Bardin, il veut l'embrasser et s'informer du motif de son voyage ; mais la foule des fuyards l'arrête. L'insensé frappe autour de lui avec son bâton et s'ouvre un large passage. « C'est le comte ! » s'écrie Fleur-de-Lis. Astolphe le reconnaît au portrait que le saint lui en a tracé. Sans cela qui eût pu reconnaître Roland brûlé par le soleil, oublieux de lui-même, et plus semblable à une bête fauve qu'à un homme ? Astolphe, ému d'une tendre pitié, se retourne vers Dudon et Olivier : « Voilà Roland ! » leur dit-il. A la vue de cet état misérable, les paladins sont saisis d'étonnement et de pitié. Tous versent des larmes : « Il ne s'agit pas de le pleurer, reprend le duc, songeons à le guérir. » Et, à ces mots, il saute à terre avec tous ses compagnons, qui entourent Roland et s'efforcent de le contenir. Bien que surpris par leur attaque, il se défend comme un furieux. Dudon, qui est le plus avancé, se couvre vainement la tête de son bouclier. L'épée d'Olivier amortit la force du coup. Sans elle le bâton redoutable eût fait voler en éclats l'écu, le casque, la tête et peut-être même la moitié du corps du fils d'Ogier. Cependant le choc est tel encore que le paladin reste étendu sur le sol. Sansonnet frappe le bâton avec son épée et en détache un énorme morceau. Brandimart saisit Roland par derrière et le serre vigoureusement, tandis que le duc anglais se rend maître des jambes. Le comte, en se débattant, fait rouler Astolphe à plus de dix pas. Quoiqu'il ne puisse se dégager des bras de Brandimart, il porte à l'intrépide Olivier un si violent coup de poing qu'il le renverse privé de connaissance et tout sanglant. Le paladin ne doit la vie qu'à la bonne trempe de son casque, et on eût pu croire qu'il avait rendu son âme à Dieu.

Cependant Astolphe et Dudon (ce dernier a le visage enflé) se relèvent et joignent leurs efforts à ceux de Sansonnet, dont le coup a été plus heureux. Dudon le tient par derrière et avance la jambe dans l'espoir de le faire tomber. Les autres saisissent les bras et les jambes ; mais, pareil au taureau mugissant dont les chiens mordent les oreilles, et qui court entraînant avec lui les ennemis dont il ne peut se débarrasser, le comte résiste à ses nombreux adversaires. Olivier, ayant repris ses esprits, cherche un autre moyen de dompter Roland, et le met sur-le-champ à exécution. Il accourt avec de fortes cordes auxquelles sont faits plusieurs nœuds coulants ; il parvient à saisir les jambes et les bras du comte, et enlace le reste de son corps. Chaque paladin saisit l'extrémité d'une de ces cordes, et Roland est renversé comme on abat un bœuf ou un cheval. Sa force est impuissante contre

ce genre d'attaques. Dès qu'il est tombé, tous se jettent à la fois sur lui et lui garrottent les pieds et les mains. Astolphe, espérant le guérir, le fait charger sur les épaules du vigoureux Dudon, qui le porte jusqu'au

rivage. Là, on se hâte de le baigner sept fois dans les flots; on frotte son corps et son visage : puis Astolphe lui ferme la bouche avec certaines herbes, de manière qu'il ne puisse plus respirer que par les narines; ouvrant alors la fiole qui contient le bon sens du paladin, il la lui place sous le nez et le force à en aspirer le contenu. O prodige admirable! le comte recouvre aussitôt la raison, et son intelligence renaît plus brillante et plus lumineuse que jamais. Ainsi, au réveil d'un songe pénible, on croit avoir encore sous les yeux des êtres fantastiques, effroyables, et l'on croit faire encore des choses étranges et horribles : tel est Roland. Longtemps muet et confus, il porte ses regards sur Brandimart, sur le frère d'Alde la Belle, sur Astolphe, et ne peut s'expliquer comment il se trouve nu, enchaîné sur un rivage inconnu. Enfin, il dit comme le vieux Silène à ceux qui le tenaient captif dans une caverne : « Déliez-moi. » Ses amis lui obéissent, car son visage et son air prouvent que son esprit est plus calme. On lui présente de magnifiques vêtements. Tous s'efforcent de lui faire oublier son humiliation et sa folie. En reprenant sa raison, Roland, plein de sagesse et de force, se sent délivré de son funeste amour. Celle dont il adorait les grâces et les perfections ne lui paraît plus être qu'une femme légère et avilie. Il n'éprouve plus que le désir ardent de réparer le tort que l'amour a fait à sa renommée.

Cependant Bardin raconte à Brandimart la mort de son père, et lui offre le trône de la part de son frère Zéliante; il trouvera le même empressement chez les nations fidèles qui habitent l'archipel d'Orient, pays le plus riche et le mieux peuplé du monde. Pour décider Brandimart à accepter, le vieux chevalier lui représente que le devoir l'appelle dans ses États, qu'il est doux de revoir sa patrie, et que la vie errante aura perdu à ses yeux tous ses

charmes dès qu'il aura goûté les douceurs du repos. Brandimart répond qu'il a promis de servir Charlemagne et d'être aux côtés de Roland pendant toute la durée de la guerre. Ce devoir rempli, il veillera sur ses propres intérêts.

Dès le lendemain, Dudon mit à la voile pour la Provence. Roland, instruit des projets d'Astolphe, ne voulut point accepter le commandement suprême que lui offrait le généreux Anglais. Ne vous inquiétez pas si je m'abstiens de vous dire de quel côté et comment on livra l'assaut à la ville de Biserte. Je ne tarderai point à vous apprendre les noms de ceux qui partagèrent avec Roland la gloire de cette journée. Il est temps que je vous fasse connaître le sort de l'armée des Sarrasins. Abandonné au plus fort du péril, Agramant se vit privé de l'appui de Marsile et de Sobrin, qui se retirèrent d'abord dans la ville d'Arles et ne tardèrent pas à regagner leurs vaisseaux avec l'élite des chevaliers et des soldats. Après avoir soutenu la lutte, Agramant, qui vit que la résistance était inutile, s'enfuit vers la cité. Bradamante, montée sur le léger Rabican, se mit à sa poursuite, brûlante d'immoler celui qui trop souvent la priva de son cher Roger. Marphise n'était pas moins acharnée ; elle désirait venger le meurtre de son père. Son coursier, piqué par l'éperon, sert son ardente colère. Mais les deux guerrières ne peuvent arrêter la fuite du monarque, qui rentre dans la ville et cherche un asile sur son vaisseaux.

De même que deux belles et courageuses léopardes, qui, détachées de la laisse en même temps, reviennent tristes et honteuses de la poursuite inutile des lièvres ou des cerfs, ainsi les guerrières retournent sur leurs pas et soupirent en voyant leur ennemi hors de toute atteinte. Leur colère retombe sur la multitude épouvantée, qui, sous le tranchant du glaive, tombe pour ne se relever jamais. Tel est, d'ailleurs, l'affreux destin des fuyards, que tout asile leur est fermé. Agramant a fait relever les ponts-levis et rompre tous les ponts du Rhône. Les tyrans traitent les peuples comme de vils troupeaux. Tout périt, les uns se noient dans la mer, les autres dans le fleuve,

le reste est égorgé. De tant de milliers d'hommes, quelques prisonniers échappent à peine ; peu d'entre les vaincus pouvaient offrir une rançon. On

voit encore près d'Arles les traces de cet épouvantable massacre; non loin d'un étang alimenté par les eaux du fleuve, s'élèvent une grande quantité de tombeaux. La plupart renferment des Sarrasins, car les pertes de Charles avaient été moins grandes par suite des exploits de Marphise et de Bradamante. Agramant gagna la pleine mer avec les plus gros vaisseaux de sa flotte, et laissa les plus légers près du rivage pour recueillir les fuyards. Il resta deux jours en vue de la ville, retenu par les vents ou pour recueillir les débris de son armée, puis il mit à la voile dans l'espérance d'aborder heureusement sur la côte d'Afrique. Marsile, alarmé sur le sort de son royaume, que menaçait une tempête effroyable, courut à Valence réparer ses forteresses et faire de nouveaux préparatifs pour soutenir la guerre dont l'issue lui fut si fatale.

Agramant voguait vers l'Afrique sur des navires en désordre et dénués de matelots. Autour de lui retentissaient mille plaintes, car les trois quarts de l'armée avaient péri. Ceux qui restaient l'accusaient d'orgueil, de cruauté, de folie. Tous, retenus par la crainte, le maudissaient en secret. C'est à peine si quelques-uns osaient se confier leurs haines et leur dépit. Agramant ne pouvait lire sur les visages les sentiments qui agitaient les cœurs; il entendait des paroles flatteuses et mensongères, et se persuadait qu'on l'aimait et qu'on ne l'abandonnait pas dans ses revers. Lorsqu'il sut que les rivages de Biserte étaient occupés par les Nubiens, il se hâta de choisir un autre port; il espérait trouver plus haut un point propice au débarquement. Mais, pendant les ténèbres d'une nuit obscure, par un temps sombre et brumeux, la flotte des Maures, que poussait un destin cruel, rencontra les vaisseaux enfantés si miraculeusement, et qui se dirigeaient à pleines voiles vers la France. Agramant n'était pas averti de cette expédition : et comment eût-il pu imaginer qu'une branche d'arbre avait enfanté cent vaisseaux? Il voguait donc sans défiance et négligeait de mettre des gardes en sentinelles. Les intrépides compagnons de Dudon, ayant aperçu, au coucher du soleil, la flotte des Maures, résolurent de l'attaquer. Soudain les ponts sont saisis par des grappins de fer, et l'abordage commence. Le choc est si rude et si impétueux que plusieurs vaisseaux sarrasins, brisés par ces énormes masses, sont coulés à fond. Puis le fer, le feu, des quartiers de rocher pleuvent sur les vaisseaux d'Agramant. On dirait la plus effroyable tempête. Enfin l'heure de la vengeance divine a sonné; l'armée miraculeuse redouble de courage et d'ardeur. Le fils de Trojan ne sait comment se défendre des nuées de flèches, des piques, des épées, des haches, des crocs qui le menacent de toutes parts. Les machines de guerre vomissent d'énormes pierres. Les poupes et les proues fracassées livrent passage aux vagues furieuses. Puis l'incendie, si prompt à s'allumer, si difficile à éteindre, envahit les vaisseaux. Les nautoniers, pour échapper au feu et au fer ennemi, se précipitent dans la mer, qui les engloutit; d'autres essayent de se sauver à la nage vers les barques, mais ceux qui les montent craignent de sombrer et repoussent les fuyards. Mille bras étreignent les chaloupes, et les corps vont au fond des abîmes. Ceux qui avaient compté sur cette chance de salut, ou qui du

moins espéraient une mort moins cruelle, reviennent vers les flammes pour échapper aux flots prêts à les engloutir. Leurs mains saisissent les poutres calcinées, et ils éprouvent ainsi deux supplices, deux trépas à la fois. Celui qui s'éloigne pour éviter les haches et les lances est bientôt accablé de pierres ou percé de flèches. Mais avant de vous causer de l'ennui je juge prudent de suspendre ce récit, que vous paraissez écouter avec intérêt.

CHANT XL

Défait par Dudon, Agramant prend la fuite et aperçoit de loin l'incendie de sa ville; il débarque dans une petite île où il trouve le roi de Séricane, qui lui conseille de défier Roland accompagné de deux autres chevaliers. — Roger livre un combat à Dudon et brise les fers de sept rois captifs.

'efforcerai-je de raconter ici tous les épisodes de cette bataille navale? Le faire devant vous, magnanime fils de l'invincible Hercule, ce serait, comme dit le proverbe, envoyer des vases à Samos, des chouettes à Athènes et des crocodiles sur les bords du Nil. Vous connaissez toutes ces choses, car vous avez assisté à de plus grands spectacles; et vous avez étonné vous-même votre peuple fidèle, lorsque sur le Pô, témoin de votre gloire, il put voir la flotte ennemie luttant à la fois contre le fer et le feu. Il put comprendre l'horreur d'un combat naval en écoutant les plaintes et les cris des mourants; il put voir le sang rougir les ondes et tous les genres de trépas. Je ne fus pas témoin de votre victoire. Depuis six jours j'étais allé demander au saint-père une prompte assistance; mais vous n'eûtes point besoin, seigneur, de vos cavaliers ni de vos fantassins pour briser les dents et les griffes du lion de Saint-Marc, qui n'osa plus reparaître sur nos rivages. J'appris votre triomphe par Alphonse Trotto, par Annibal, Pierre Moro, Afranio, Alberto, les trois Ariosti, le Bagno et le Zerbinato, vos soldats fidèles; je n'oublierai jamais leurs récits. Les trophées de votre victoire furent ces nombreux étendards déposés dans nos temples, quinze galères et une multitude d'autres navires ramenés captifs dans nos ports. Ceux-là seuls qui ont contemplé ces incendies, ces naufrages, ces scènes de meurtre si variées et la destruction entière d'une flotte (trop justes représailles de la ruine de nos villes!), pourront se faire une idée de tous les maux dont fut

accablée l'armée africaine pendant la nuit obscure où elle fut attaquée par Dudon. Le combat s'engagea au milieu de profondes ténèbres; mais il fut bientôt éclairé par les feux de la poix, du soufre et du bitume, qui, de la poupe à la proue des vaisseaux, consumaient tous les agrès. Alors les flammes jetèrent une clarté soudaine plus brillante que celle du jour. Tant que dura l'obscurité, Agramant eut l'espérance de résister à cette attaque imprévue; il ignorait le nombre des galères ennemies. La lueur de l'incendie vint lui apprendre que ses adversaires étaient deux fois plus nombreux. Alors, suivi de quelques amis fidèles, il sauta dans une barque où l'on avait

placé Bride-d'Or et ses richesses; puis il s'éloigne en silence de sa flotte pressée, attaquée avec acharnement et réduite à la dernière extrémité. Tandis que l'auteur de tant de désastres s'échappait, le fer acheva ceux qu'avaient épargnés les flammes et les flots. Sobrin accompagnait le monarque, qui se repentait alors de n'avoir pas cru ses sages et sévères avis.

Je reviens à Roland; il exhorte le duc anglais à donner l'assaut avant que Biserte ne soit secourue; il s'écrie qu'il est temps d'empêcher ces forbans de recommencer leurs attaques. Toute l'armée se tiendra prête au lever de la troisième aurore. Les vaisseaux qu'Astolphe s'est réservés sont confiés à Sansonnet, qui saura les guider; il jettera l'ancre à un mille environ de l'entrée du port. Les guerriers chrétiens, fidèles aux pieuses pratiques, observeront le jeûne et se tiendront en prière. Puis, au premier signal, tous marcheront vers la ville, qui, livrée au pillage et à l'incendie, sera détruite de fond en comble. Dociles ensuite aux ordres de leur chef, les parents et les amis se réunissent dans un repas qui doit leur rendre des forces, puis il s'embrassent comme il est d'usage au moment d'une séparation. Les défenseurs de Biserte, imitant leur exemple, prient, se meurtrissent le visage et implorent le Prophète, qui ne peut entendre leurs gémissements. Ils lui vouent des autels, des dons, des statues, des temples même, s'il arrache la ville aux périls qui la menacent. Enfin, bénis par les ministres

de Mahomet, ils prennent les armes et se rangent sur les remparts. La belle Aurore dormait encore dans les bras du vieux Tithon lorsque Astolphe et Sansonnet firent, à la faveur des ombres, leurs dernières dispositions. Le comte donna le signal, et soudain l'assaut devint général. Les flots baignaient une partie de la ville, le reste des hautes et antiques murailles se prolongeait dans l'intérieur des terres. Du reste c'étaient là ses seules fortifications. Brancard, manquant de temps et de bras, n'avait pu compléter les moyens de défense. Astolphe ordonne aux Nubiens de lancer des nuées de flèches, de traits et de pierres pour écarter les assiégés des créneaux. Cette attaque permet aux cavaliers et aux fantassins de porter jusqu'au pied des murs des poutres, des planches et les machines de guerre. On se passe de main en main les matériaux nécessaires pour combler les fossés. L'eau en avait été détournée, il n'y restait plus que de la fange. Bientôt ils sont remplis et au niveau du sol. Astolphe, Roland et Olivier donnent alors le signal de l'assaut. Les Nubiens, enflammés par l'espoir du pillage promis à leur impatience, oublient le danger. Avec leurs boucliers serrés, ils forment la tortue et poussent les béliers qui doivent renverser les remparts ou briser les portes. Les Sarrasins se défendent avec le fer, le feu, des débris de murailles ou des poutres qui arrêtent le jeu des machines. La résistance se prolonge pendant les ténèbres, et les assaillants éprouvent de nombreuses pertes; mais, au lever du soleil, la fortune se montre contraire aux Sarrasins. Le comte fait avancer de nouveaux soldats. Sansonnet, qui s'est tenu au large, entre dans le port et attaque avec l'arc et la fronde. Puis on plante les échelles, et les matelots s'élancent munis de toutes les armes nécessaires. Roland, Olivier, Brandimart et l'audacieux maître de l'Hippogriffe commandent quatre divisions séparées, et livrent une attaque meurtrière sur quatre points différents. Tous rivalisent de courage et d'intrépidité. Les exploits de chacun brillent davantage et sont d'autant mieux remarqués que ces héros ne sont pas confondus. Cependant des tours sont traînées sur des roues, tandis que d'autres tours, placées sur le dos des éléphants, s'élèvent jusqu'aux créneaux, ou dépassent même les remparts. Brandimart s'approche alors, plante une échelle au pied des murs et donne l'exemple aux soldats qu'il appelle. Les plus intrépides s'élancent à sa suite sans réfléchir si l'échelle pourra supporter un si lourd fardeau. Déjà le fils de Monodant a saisi les créneaux ; il saute sur le rempart, d'où il précipite ceux des Sarrasins que son glaive ne tue pas. Au moment où il fait des prodiges de valeur, l'échelle craque, se brise, et ceux qu'elle portait roulent dans le fossé. Quoique seul, l'intrépide paladin ne songe pas à reculer : vainement les traits pleuvent sur lui ; vainement ses compagnons lui crient de revenir. Du haut du rempart il fait un bond de plus de trente brasses, et tombe dans l'intérieur de la ville ; il ne ressent pas la douleur de sa chute. On eût dit qu'il tombait sur la paille ou l'édredon. Aussitôt il assomme, perce, pourfend ceux qu'il lui résistent comme s'il eût touché une étoffe légère. Tout fuit à son aspect ; mais ses compagnons tremblent de ne pouvoir arriver assez tôt pour le secourir. Le bruit du danger qu'il court vole de bouche en bouche.

La Renommée, d'une course agile, en sème la nouvelle, qui s'accroît en marchant. Olivier, Roland, les fils d'Othon, tous dévoués à Brandimart, qu'ils estiment, sont informés que le moindre retard peut lui être fatal.

Soudain ils plantent à l'envi des échelles et rivalisent d'audace. Leur air seul inspire l'effroi aux Sarrasins. Ainsi, quand un vaisseau, assailli par la tempête, sent les flots furieux battre sa poupe et ses flancs, le nautonier pâlissant perd ses forces et son courage, et frémit, au lieu de rassembler toutes ses ressources ; enfin une vague brise les flancs du navire et ouvre la route aux ondes mugissantes : de même les trois paladins se font une si large route que mille échelles amènent bientôt une multitude d'assaillants. Les béliers ne cessent pas de heurter la muraille avec tant de force que plusieurs brèches permettent aux assaillants de venir en aide à Brandimart. Lorsque le roi des fleuves, brisant ses digues et franchissant ses bords, se répand dans les riches plaines d'Ocnus, il couvre les sillons de ses ondes, entraînant les troupeaux et les chaumières, les chiens et les pasteurs ; les poissons nagent sur la cime des ormes où se jouaient les oiseaux : de même les assiégeants se précipitent au milieu de la ville, le fer et la flamme à la main. Le meurtre, le pillage, tous les excès achèvent la ruine de cette vaste cité, naguère si puissante et reine de l'Afrique. La terre est jonchée de cadavres. Le sang ruisselle de toutes parts et forme un étang plus horrible que le fleuve qui environne l'empire de Dis. Le

feu s'étend d'un édifice à l'autre, dévorant les palais, les temples et les portiques. On entend les plaintes et les gémissements des blessés. Puis les vainqueurs se retirent chargés de butin, de vases précieux, de riches costumes et des dépouilles des mosquées. Plusieurs entraînent comme esclaves des enfants et des mères désolées. Astolphe et le comte ne peuvent empêcher tant d'actes de violence et de barbarie. Le roi des Algazères est tué par Olivier. Brançard, réduit au désespoir, se donne la mort. Le duc Léopold fit prisonnier Folves, qui expira des suites de ses trois blessures. Tel fut le sort des trois généraux à qui le roi des Maures avait confié la défense de ses États.

Après avoir abandonné ses troupes, Agramant fuyait alors avec Sobrin; il put voir le désastre de Biserte. Il voulait se donner la mort, mais Sobrin arrêta son bras. « Tu veux donc, lui dit-il, combler de joie nos ennemis! Tu leur livres l'Afrique, objet de leur envie! Toi seul peux la sauver et tenir tête aux Chrétiens. Que deviendront tes sujets, qui n'espèrent qu'en toi? De ta vie dépend leur bonheur et leur liberté. Sans toi nous devenons la proie et les esclaves du vainqueur. Vis donc; si ce n'est pour toi, que ce soit pour le salut des tiens! N'es-tu pas assuré d'avoir l'appui du soudan d'Égypte, qui ne souffrira jamais que les Francs s'établissent en Afrique? Le puissant Noradin prendra les armes pour toi; les Arméniens, les Turcs, les peuples de la Médie, de la Perse, de l'Arabie accourront à ta voix. » Ce fut par de semblables discours que le sage vieillard chercha à faire naître dans l'esprit de son suzerain un espoir qu'il n'avait peut-être pas lui-même. Il savait trop bien que le prince qui perd sa couronne s'expose à gémir longtemps dans les chaînes quand il se livre aux mains de ses ennemis. Les plus illustres capitaines, Annibal, Jugurtha, en sont des exemples. N'avons-nous pas sous nos yeux Louis le More captif de Louis XII? Noble Alphonse (je m'adresse à vous, mon illustre seigneur), votre frère regarde comme un acte de folie de compter en pareil cas sur les autres plus que sur soi-même. Lorsque la colère d'un pontife implacable ralluma la guerre, on vit Alphonse, privé de l'appui des Français, résister à l'Espagnol maître de Naples, et ne céder Ferrare ni aux menaces ni aux promesses de ses ennemis.

Agramant avait fait gouverner vers l'Orient. Une tempête horrible vint l'assailli au milieu de la mer. Le pilote s'écria en élevant les yeux au ciel : « Il se prépare un ouragan que le navire ne pourra soutenir; je vous conseille donc, seigneur, de gagner une île située sur notre gauche, et non loin d'ici. » Agramant goûta cet avis, et trouva un abri dans cette île, placée entre l'Afrique et les forges de Vulcain. Elle était privée d'habitants, couverte de myrtes et de genévriers, retraite favorable aux cerfs, aux daims, aux lièvres et aux chevreuils; elle n'était connue que des pêcheurs qui venaient y étendre et sécher leurs filets pendant que les poissons reposaient au fond des mers. Déjà un autre vaisseau y avait été poussé par la tempête; il portait le roi de la Sericane. Les deux princes, qui avaient combattu ensemble sous les murs de Paris, se retrouvèrent avec joie. Gradasse apprit avec peine les malheurs d'Agramant. Il s'efforça de le consoler en lui offrant son ap-

pui ; mais il le dissuada de se rendre chez les Égyptiens. « Pompée, lui dit-il, apprend aux rois malheureux ce qu'ils doivent espérer de la perfide

Égypte! Astolphe, me dis-tu, s'est emparé de l'Afrique avec une armée que lui a donnée le roi d'Éthiopie ; il a brûlé ta capitale, et ce fou de Roland le seconde. Il est un moyen de terminer la querelle : je défierai Roland ; et, fût-il d'acier ou de bronze, je le vaincrai. Le comte mort, tes autres ennemis fuiront comme les agneaux à l'aspect d'un loup affamé ; il me sera facile de repousser les Nubiens en armant contre eux les peuples qui habitent de l'autre côté du Nil, et suivent une croyance différente : je soulèverai les Arabes et les Macrobes si riches en hommes, en argent et en coursiers. Mes sujets de la Perse et de la Chaldée porteront la guerre chez les Nubiens et les forceront de songer à leur propre sûreté. » Ce dernier projet sourit à Agramant, et il remercié le destin qui l'a poussé vers cette île ; mais il ne veut point que Gradasse combatte Roland, dût la possession de Biserte en être le prix. « C'est moi, s'écrie-t-il, que cette lutte regarde, quelle que soit ma destinée, je remplirai mon devoir : que le Ciel dispose de mes jours ! — Faisons mieux répond Gradasse, il me vient une autre idée ; ne pouvons-nous combattre ensemble Roland accompagné d'un autre paladin? — Pourvu que je prenne part à la lutte, il m'importe peu d'être seul ou avec toi ; je me plais d'ailleurs à reconnaître que ta valeur est sans égale. — Et moi, s'écrie Sobrin, que ferai-je? Me jugez-vous incapable de soutenir cette lutte? ne puis-je vous aider de mes conseils et guider votre courage? » Le roi de Garbe n'a point plié sous le fardeau des ans ; malgré son grand âge, il a conservé toute sa vigueur. La proposition de Sobrin est accueillie par les deux princes, et un héraut, débarqué sur la côte, se rend près de Ro-

land pour le provoquer au combat avec deux autres chevaliers. Le lieu fixé est Lampedouse, île placée au milieu de la mer d'Afrique. Le héraut fait force de voiles et de rames, et ne tarde pas à arriver à Biserte au moment où le comte fait entre ses compagnons, le partage du butin.

Le défi d'Agramant et des deux rois remplit de joie l'armée et le seigneur d'Anglante, qui combla le héraut de présents. Il s'était promis d'aller chercher jusqu'au fond de l'Inde Gradasse, qu'il savait possesseur de son excellente épée Durandal, et il ne s'attendait pas à le retrouver sitôt ; il savait en outre que Bride-d'Or et le cor d'Almont étaient au pouvoir du fils de Trojan, et il se flattait de conquérir ses deux trophées en recouvrant son bien. Pour seconds il choisit son beau-frère et Brandimart, dont il connaissait la valeur et le dévouement. Privés de leurs armes et de leurs coursiers ordinaires, ils se procurèrent de bons destriers et d'excellentes armes. Vous n'avez point oublié que Roland, dans sa fureur insensée, avait dispersé toutes les pièces de son armure, et que celles des deux autres chevaliers étaient restées dans la tour de Rodomont. Il n'était pas facile de les remplacer dans un pays qui n'en avait jamais beaucoup produit, et qui en était surtout dégarni depuis les dernières expéditions.

Cependant on rassembla toutes celles que l'on put trouver, rouillées ou polies. Un jour que Roland se promenait sur le rivage avec ses compagnons en causant de la prochaine lutte, ils aperçurent un navire qui, dépourvu de

pilote et de matelots, se dirigeait à pleines voiles vers la côte, où il s'échoua au hasard. Mais, avant de poursuivre cette histoire, souffrez que je vous parle un peu de mon cher Roger et du sire de Montauban. Vous vous rappelez que les deux champions avaient suspendu le combat au moment où

les deux armées en étaient venues aux mains ; ils s'informaient de tous côtés pour savoir quel était le parjure, de Charles ou d'Agramant. Un des écuyers de Roger, adroit et brave, s'approcha de lui au plus fort de la mêlée, et lui présenta son cheval et son épée pour qu'il pût se joindre aux Africains. Le héros, ne pouvant encore se résoudre à prendre part à l'action, s'éloigna après avoir juré de nouveau qu'il cesserait de servir Agramant, si ce prince avait réellement violé le pacte promis. Bien que la clameur générale accusât le roi d'Afrique, il répugnait à Roger de le quitter soudain pour un motif infâme.

L'armée des Sarrasins voit tourner rapidement la trompeuse Fortune, qui, du sommet de sa roue, nous précipite au fond des abîmes. Tandis que Roger est indécis, le souvenir de Bradamante le détourne de suivre Agramant : il perdra celle qu'il adore, s'il oublie le serment qu'il a fait à Renaud ; mais il craint aussi qu'on ne l'accuse de lâcheté pour avoir abandonné son roi accablé de revers. Si quelques-uns l'excusent, beaucoup le blâmeront, plusieurs penseront même qu'on est dispensé de tenir un serment impie. Il reste deux jours dans cette perplexité et se résout enfin à rejoindre Agramant. L'honneur a sur son cœur plus d'empire que l'amour. A son arrivée dans Arles, il ne trouve aucun vaisseau ni sur la mer ni sur le fleuve : Agramant a pris les meilleurs navires et brûlé les autres. Roger se rend alors à Marseille, pour s'y procurer un vaisseau de gré ou de force. Déjà Dudon y a conduit la flotte captive. Les flots sont couverts d'une multitude de navires vainqueurs ou vaincus. Un très-petit nombre de Sarrasins a pu échapper durant la nuit. Parmi les captifs on distingue sept rois, qui

ont été forcés de se rendre. Accablés de douleur, ils gardent un morne silence et versent des larmes. Dans son impatience de rejoindre l'Empereur, Dudon est débarqué ; les prisonniers sont sur le rivage. Les Nubiens, couverts de leurs armes, font retentir les airs du nom glorieux de Dudon. On eût dit une pompe triomphale. Roger, qui est encore éloigné, pense que

cette immense flotte est celle d'Agramant. Pour s'en assurer il presse les flancs de son coursier et reconnaît parmi les captifs le roi des Nasamons, Bambirague, Agricalte, Farulant, Manilard, Balastre et Rimédon, qui se tiennent les yeux baissés et répandent des pleurs. Jadis il fut leur ami, et ne peut supporter le spectacle de leur humiliation; sans avoir recours à d'inutiles prières, il baisse sa lance, fond sur les gardes et en culbute aussitôt plus d'une centaine. Dudon entend les cris et voit le massacre des Nubiens sans reconnaître ce chevalier si redoutable; il prend ses armes à la hâte, saute sur son coursier, et, fidèle à sa devise de paladin; « Que chacun se retire! » s'écrie-t-il d'une voix forte. Déjà Roger a renversé cent nouvelles victimes. La vue de ces exploits ranime l'espoir des rois prisonniers. A l'aspect de Dudon, qui pousse vers lui son cheval, l'amant de Bradamante juge qu'il est le chef de la troupe, et qu'il s'avance pour le défier. Le paladin, s'apercevant que l'audacieux inconnu n'a point de lance, jette la sienne. Roger se dit alors : « Je saurai le nom de ce guerrier, qui doit être un des invincibles paladins de France. » Dudon répond qu'il est fils d'Ogier le Danois, et demande le nom de Roger, qui se rend à son désir, puis le combat s'engage. Dudon se sert de la masse d'armes qui l'a rendu tant de fois vainqueur. Roger porte à son rival des coups de l'épée sans égale pour fracasser les casques et les cuirasses. Mais, connaissant les maisons illustres de France, il sait que Dudon, fils d'Ermeline, sœur de Béatrix, est cousin de Bradamante. Le meurtre de Dudon lui eût ôté l'affection de la belle guerrière, et il ne peut se résoudre à faire couler son sang. Il ne porte pas de coups de pointe et ne cherche qu'à parer ou à éviter le choc de la massue. Turpin assure que Roger trouva plus d'une occasion de tuer son adversaire; mais il ne se servait que du taillant de son épée. Cependant le bruit formidable de Balisarde et la multiplicité des coups avaient ébloui, étourdi Dudon, qui se soutenait à peine. Souffrez que je m'arrête, je continuerai mon récit dans le chant suivant.

CHANT XLI

Pour retrouver Agramant, Roger monte sur un navire avec les sept rois. — Il fait naufrage, échappe à la mort et est recueilli par un ermite. — Cependant le roi des Maures, accompagné de Gradasse et de Sobrin, livre un combat à Roland, qui a pour seconds Olivier et Brandimart; ce dernier perd la vie.

es parfums que les jeunes gens et les jeunes filles à qui l'amour, dès leur réveil, fait verser de douces larmes, ces parfums répandus sur la barbe touffue ou dans une soyeuse chevelure, sont de bonne qualité lorsque après plusieurs jours ils exhalent encore une suave odeur. La liqueur délicieuse dont burent avec trop d'abondance les cruels moissonneurs du malheureux Icarius, et qui fit jadis franchir aux Goths et aux Celtes les rudes sentiers des Alpes, est réputée parfaite, quand, à la fin de l'année, elle conserve une partie de son arome. L'arbre qui étale son vert feuillage malgré les frimas, montre quelle dut être sa parure pendant les beaux jours. De même les vertus sublimes de la race glorieuse que l'on admire après tant de siècles, et qui brille sans cesse d'un nouvel éclat, attestent que le chef de l'illustre maison d'Este réunissait toutes les perfections: ainsi le soleil resplendit au milieu des étoiles.

Roger se montra toujours magnanime; il ne fut jamais plus généreux que dans la lutte où, malgré sa supériorité, il s'efforça d'épargner les jours de Dudon. Celui-ci s'aperçut à la fin que son adversaire le ménageait. Ses bras appesantis ne lui permettaient plus de parer les coups; il résolut d'imiter la courtoisie de Roger. « De grâce, lui dit-il, cessons le combat, puisque tu as déjà la victoire. Touché de tes procédés généreux, je m'avoue vaincu. — Je désire aussi la paix, répond Roger; mais je prétends obtenir la liberté des prisonniers. » Il montre les sept rois chargés de chaînes et qui

ont le front baissé ; il exige aussi que personne ne s'oppose à son passage en Afrique. Dudon y consent et fait briser les chaînes des sept princes. Roger choisit un bon navire et met à la voile secondé par le vent, qui se montre d'abord favorable. Le rivage fuit ; ses regards n'embrassent plus que la mer immense ! Mais, vers la fin du jour, l'autan souffle avec furie. Les flots battent la poupe, les flancs, la proue du navire. Les vagues s'élèvent, roulent, mugissent comme des troupeaux dans la prairie. Chaque lame semble apporter avec elle la destruction et la mort. Les vents se combattent ; les uns poussent le vaisseau en avant, d'autres le chassent en arrière. En vain le pilote gémit et soupire, et pâle, troublé, crie de tourner ou d'abaisser les vergues ; on n'entend pas sa voix, qui se perd dans les airs. Au

milieu des plaintes des matelots et du bruit des vagues, la nuit empêche de voir les signaux. De la poupe à la proue on ne distingue plus rien. Les vents sifflent à travers les cordages, le ciel est en feu, le tonnerre gronde. Les matelots courent au hasard, les uns au gouvernail, les autres aux bancs des rameurs. On délie les cordages, on serre les câbles. Plusieurs pompent l'eau et rendent à la mer ses funestes présents.

Le souffle furieux de Borée couche les voiles le long des mâts. Puis les vagues, soulevées jusqu'aux cieux, retombent sur les rames, qu'elles brisent. Le navire penche. Déjà le côté droit est sous les flots. Sur le point d'être engloutis, les nautonniers poussent d'horribles cris ou implorent le Tout-Puissant. Le bâtiment échappe à ce péril pour retomber dans un autre plus terrible. Bientôt ses flancs craquent et livrent passage aux ondes, qui s'y précipitent avec bruit. Parfois lancé jusqu'aux nues, il semble toucher à la voûte des cieux pour s'enfoncer ensuite dans les abîmes infernaux. L'espérance, dernier refuge des malheureux, disparaît, tant la mort est inévitable ! Ainsi la nuit s'écoule en de continuelles alarmes. Les matelots, jouets du

vent et des flots, voient la tempête redoubler de furie à l'approche du jour. La mer les pousse vers un écueil qu'ils ne peuvent éviter. Le pilote, glacé d'effroi, cherche à tourner le gouvernail; mais la barre se brise et le vent s'engouffre dans les voiles, qui se déchirent. A cet instant suprême tout travail cesse, et chacun ne pense qu'à soi. Tous s'élancent à la fois dans la chaloupe, qui s'enfonce et menace de sombrer.

Au moment où Roger voit le capitaine et le pilote abandonner le vaisseau, il veut se jeter, dans la frêle barque; mais, déjà trop chargée, elle est envahi par de nouveaux fugitifs et disparaît avec ceux qui s'étaient flattés d'échapper à la mort. Ils poussent des cris lamentables et se recommandent à l'Éternel, qui reste sourd à leurs prières; puis la mer bouillonnante ferme pour jamais toute issue aux plaintes et aux gémissements, la plupart des naufragés restent sous l'onde. Quelques cadavres flottent au hasard; on aperçoit çà et là une tête, un bras, une jambe nue, qui se débattent contre la mort. Roger, incapable d'effroi, nage avec vigueur et se voit près de l'écueil que le navire n'a pu éviter. Espérant y trouver un refuge, il repousse avec son souffle l'onde amère et se soutient sur les vagues avec ses pieds et ses mains. Cependant le vaisseau, abandonné de tout l'équipage, vogue au gré des vents sur l'humide plaine. O combien sont vains les projets des hommes! Ce navire, qui semblait destiné à périr, échappe à la destruction. On dirait que les flots et les vents satisfaits ont renoncé à cette proie nouvelle; le navire est entraîné dans des parages plus tranquilles, où il n'y a point d'écueils. Ce que n'a pu faire le pilote, le hasard l'accomplit. Le vaisseau échoue sur la côte d'Afrique, du côté de l'Égypte, à deux ou trois milles de Biserte. Ainsi que je l'ai dit, Roland se trouve sur le rivage avec ses compagnons et voit le navire s'enfoncer dans la plage sablonneuse. Le comte, Brandimart et Renaud montent sur une barque et se dirigent vers le vaisseau; ils sont surpris de n'y rencontrer aucun homme vivant et d'y trouver Frontin, les armes et surtout l'épée de Roger, que ce héros n'a pu sauver. Roland reconnaît Balisarde, qu'il avait jadis arrachée à Falérine en détruisant ses magnifiques jardins. Brunel la déroba au comte et l'offrit à Roger au pied du mont de Carène. Le paladin, qui maintes fois a éprouvé la bonté de cette épée, ressent une grande joie de la revoir en sa possession. Il bénit le Ciel, car elle lui servira dans sa lutte avec le roi de Sericane; il ne peut se dissimuler que Balisarde seule contre-balancera l'avantage que donne à Gradasse la possession de Bayard et de Durandal. Quant au reste de l'armure, ignorant qu'elle appartînt à Hector, il ne peut qu'en admirer la richesse. Que lui importe la trempe, il était invulnérable! Il la donne à Olivier, offre le coursier à Brandimart et ne garde pour lui que l'épée. C'est ainsi que le comte dispose des objets trouvés sur le vaisseau. Jaloux de paraître avec magnificence dans la lice, les trois paladins se font préparer de nouvelles cottes d'armes. Sur celle de Roland, on voit des broderies représentant la tour de Babel frappée de la foudre. Olivier a choisi pour emblème un chien d'argent couché, portant sa laisse sur le dos avec cette devise : « *Jusqu'à ce qu'il vienne.* » Sa soubreveste est de brocart d'or. Brandimart, en souvenir du trépas ré-

cent de son père, choisit une armure noire. Fleur-de-Lis l'a ornée d'une riche broderie semée de pierres précieuses, dont l'éclat scintille sur la couleur sombre du drap. La tendre amante a achevé elle-même tous les ouvrages qui doivent recouvrir la cuirasse de Brandimart, la croupe et le poitrail de Bayard; mais elle ne cesse de verser des larmes. Elle éprouve malgré elle de vagues craintes qu'elle n'a point ressenties en voyant son amant

exposé aux plus grands périls. Cette inquiétude, par cela même qu'elle lui est inconnue, redouble ses alarmes.

Lorsque Roland et ses deux compagnons sont munis d'armes et bien équipés, ils mettent à la voile, laissant le commandement de l'armée à Astolphe et à Sansonnet. Fleur-de-Lis, en proie au désespoir, adresse au Ciel ses plaintes et des vœux; elle suit des yeux le vaisseau jusqu'à ce qu'il disparaisse. Astolphe et Sansonnet ont peine à l'arracher du rivage. Rentrée dans le château, elle se roule tremblante et éplorée sur son lit.

Les trois paladins, secondés par un vent favorable, ne tardent pas à découvrir l'île où doit s'engager le combat. Roland, suivi d'Olivier et de Brandimart, fait dresser ses tentes à l'orient de la lice. Agramant, débarqué le même jour, s'établit du côté opposé; mais comme le soleil est déjà sur son déclin, on convient de différer la lutte jusqu'au lever de l'aurore. Les écuyers gardent l'entrée des tentes. Aux approches du soir, le fils de Monodant va trouver le roi d'Afrique avec la permission du comte. Brandimart, jadis ami de ce prince, l'a suivi en France; ils se serrent la main, et le paladin essaye par mille raisonnements de détourner le roi de son projet. Il lui offre, au nom de Roland, la restitution des pays qui se trouvent entre le Nil et les Colonnes d'Hercule s'il se convertit à la foi. « Écoute, lui dit-il,

l'avis d'un ami sincère, et qui te sera toujours dévoué. Je partageai ton erreur, mais j'ai reconnu que le seul Dieu véritable est celui qui mourut pour les hommes; Mahomet est un insensé! Je serais heureux de te voir, ainsi que mes anciens compagnons, sur la route du salut; je te plains de vouloir défier Roland. La victoire peut-elle compenser les malheurs qui suivront la défaite? Où sont les avantages auxquels tu aspires? La mort de Roland, celle de ces chevaliers déterminés à vaincre ou à périr avec lui! Mais Charles trouvera une foule d'autres guerriers pour défendre la dernière tour du dernier de ses châteaux. Notre mort ne changera rien à l'issue de la guerre, et dans quel but irais-tu donc affronter les plus terribles calamités.

A ces raisons Brandimart veut en ajouter d'autres non moins puissantes; mais Agramant l'interrompt d'un air irrité : « C'est, en vérité, une folle audace que de donner des conseils, bons ou mauvais, à ceux qui n'en demandent pas! Puis-je croire à la sincérité et au dévouement de celui qui se présente en compagnie de Roland? Je dois penser, de mon côté, que tu es une proie vouée au dragon dévorant, et que tu te réjouis de nous entraîner avec toi au séjour des peines éternelles. Dieu seul peut savoir si je posséderai le trône de mes aïeux ou s'il restera brisé par ma défaite. Il ne nous appartient pas de prévoir l'avenir; mais quel que soit mon sort, je ne ferai rien d'indigne d'un roi : je perdrai plutôt la vie que de renoncer à l'honneur! Retourne vers ceux qui t'envoient, et si demain tu ne sais pas mieux combattre que tu n'as su me prêcher, tu seras pour Roland un triste champion. » Ces mots sont les derniers. Agramant se retire et Brandimart regagne sa tente, où il attend la venue du dieu du jour.

Aux premières lueurs de l'aurore, les guerriers s'arment et montent à cheval. Sans prononcer une parole, ils mettent la lance en arrêt et s'attaquent aussitôt. Mais, seigneur, je ne peux me résoudre à laisser Roger près de périr au milieu des flots soulevés par les vents. Une terreur secrète trouble son âme, il redoute la vengeance du Christ. Il a refusé le baptême dans l'onde douce et limpide, sera-t-il condamné à le recevoir dans les flots amers? Qu'a-t-il promis à son amante et à Renaud? Serments trompeurs, coupable parjure! Plein de remords, il adresse au Ciel quatre, dix pieuses prières! Il fait vœu d'embrasser le christianisme s'il touche le rivage, et de ne porter la lance et l'épée que contre les ennemis de la Foi; il retournera en France pour rendre hommage à Charles, calmer les tourments de Bradamante et couronner ses chastes amours. O miracle! il prononce à peine ce serment, qu'il sent ses forces s'accroître; il suit plus aisément le mouvement des vagues, qui, tour à tour, l'élèvent ou le précipitent. Ainsi porté mollement par les flots, il descend sur la grève qui s'incline vers la mer. De tous les passagers il s'échappe seul, grâce à la miséricorde divine. Mais, jetant les yeux sur cet écueil désert, il est saisi d'un nouvel effroi et craint d'y trouver une mort lente et affreuse. Cependant son courage renaît; confiant dans la volonté du Ciel, il se dirige d'un pas intrépide vers le sommet de la montagne. Tout à coup il aperçoit un ermite accablé d'années, exté-

mué par les jeûnes. Son visage est doux et vénérable ; il s'approche et s'écrie : « Saul, Saul ! pourquoi me persécutes-tu (ce sont les paroles que le Seigneur adressa à saint Paul en l'éclairant de la divine lumière) ? Tu espérais traverser les mers sans t'acquitter de ta dette envers moi ; le bras de Dieu

sait attendre celui qui se croit à l'abri de ses coups. » Le saint ermite avait eu pendant la nuit une vision où Dieu lui révélait la prochaine venue de Roger, la vie passée, la vie future du jeune héros et le trépas funeste auquel il était réservé. Il savait aussi la destinée des princes de sa race ; il le réprimanda d'avoir si longtemps différé à embrasser la Religion. Puisque Dieu l'appelait avec bonté, il n'eût pas dû par ses retards attirer sa colère ; il le rassure en lui disant que ce Dieu ouvre ses bras à l'enfant rebelle. Il cite la parabole des ouvriers de l'Évangile, qui reçurent tous un salaire égal ; il explique avec chaleur et vérité les préceptes de la Foi, et conduit le néophyte dans sa cellule creusée au centre du rocher. Elle est dominée par une petite église dont la façade, ornée avec soin, est tournée vers l'orient. Les flancs de la montagne sont couverts de lauriers, de genévriers, de morelles et de palmiers chargés de fruits. Leur fraîcheur est entretenue par une fontaine limpide qui tombe en murmurant de la cime du rocher.

Depuis quarante ans l'ermite habite ce lieu, si convenable pour la méditation et la prière ; il se nourrit de fruits. La fontaine lui offre ses ondes. Exempt d'infirmités, il a conservé sa force et sa vigueur malgré ses quatre-vingts hivers.

L'ermite allume promptement du feu et couvre sa table des fruits de la saison. Roger sèche ses vêtements et ses cheveux, restaure ses forces et prête une oreille plus attentive aux paroles de l'anachorète, qui, dès le lendemain, lui confère le baptême. Le chevalier se trouve heureux dans cette demeure et se flatte d'arriver dans peu de jours au but de son voyage ; il entend le vieillard parler du royaume céleste, de son destin futur et de sa postérité. En effet, le Seigneur a révélé au vieillard que, dans la septième année qui suivra celle de sa conversion, Roger tombera sous les coups des Mayençais impies, ardents à venger le trépas de Bertolas et de Pinabel. Les meurtriers enterreront leur victime et l'assassinat restera caché pendant longtemps. Bradamante, alors enceinte, cherchera son époux et obtiendra une vengeance tardive. Elle accouchera d'un fils dans les forêts voisines d'Ateste, entre l'Adige et la Brenta, au pied des collines qui parurent si belles à Anténor que, perdant le souvenir des pins de l'Ida et des plaines où coulent le Xanthe et l'Ascanius, il changea de patrie et s'établit près des mines de soufre, au milieu de ces campagnes fertiles qu'arrosent mille limpides ruisseaux. Cet enfant, orné de toutes les grâces et de toutes les vertus, portera aussi le nom de Roger. Des peuples issus du sang troyen, reconnaissant son origine, le choisiront pour leur chef. En récompense de ses utiles secours dans les premières guerres de Lombardie, Charles lui donnera ces belles contrées et le glorieux titre de Marquis. Le jeune empereur lui dira : « Esto, soyez maître de ces lieux. » Et, dans la suite des siècles, cette principauté, perdant deux lettres de son premier nom d'Ateste, gardera celui d'Este. Le Seigneur a aussi révélé à l'ermite les vengeances terribles qui frapperont les meurtriers de Roger. Ce héros infortuné apparaîtra à son épouse pour lui signaler ses assassins et le lieu de sa sépulture. Les deux guerrières saccageront Poitiers livrée aux flammes. Le jeune fils, à peine en état de porter les armes, châtiera les Mayençais. L'ermite a aussi vu les Azzo, les Alberti, les Obizzo et tous les héros de cette race, les Nicolas, les Borso, les Lionel, les Hercule ; enfin Alphonse, Hippolyte et Isabelle. Mais le vieillard tient plus d'une fois sa langue captive, ne faisant part à Roger que de ce qu'il juge convenable de lui apprendre.

Cependant Roland, Olivier et Brandimart se précipitent la lance en arrêt contre Gradasse (le Mars des Sarrasins) et contre Sobrin et Agramant qui viennent rapidement à leur rencontre. Au premier choc, les lances volent en éclats jusqu'aux cieux. La mer et le rivage en retentissent et les ondes se gonflent. Ce bruit horrible est entendu jusqu'en France. Gradasse heurte le comte, et la vigueur de Bayard semble lui donner l'avantage. Le fier coursier se jette sur le cheval de Roland et l'envoie mesurer le sol. Vainement son maître essaye de le relever en l'excitant avec la main ou l'éperon ; il se hâte de l'abandonner, tire Balisarde et se couvre de son bouclier. Agramant

et Olivier se rencontrent et ne se font aucun mal. Brandimart désarçonne Sobrin sans qu'on puisse dire si ce fut la faute du maître ou celle du coursier. L'amant de Fleur-de-Lis épargne le vieux guerrier étendu sur le sable

et se jette au-devant de Gradasse, qui vient de renverser Roland. Le fils de Trojan continue sa lutte contre Olivier. Après avoir brisé leurs lances, ils ont mis l'épée à la main. Le comte, voyant Brandimart combattre avec avantage le roi de Sérécane, cherche un autre adversaire et aperçoit Sobrin. Terrible et menaçant, il s'élance aussitôt vers le roi de Garbe, qui rassemble ses forces pour le bien recevoir. Ainsi le pilote, voyant de loin venir l'orage, présente la proue aux flots mugissants et se repent d'avoir quitté le rivage : de même le vieux Sobrin oppose son bouclier aux coups de l'épée de Falérine ; mais il n'est point d'armure qui puisse résister à son tranchant, et Balisarde est maniée par le plus vigoureux chevalier du monde. Malgré sa double garniture d'acier, l'écu est fracassé et le fer pénètre jusqu'à l'épaule, que deux lames de métal ne peuvent garantir. Sobrin reçoit une cruelle blessure et veut en vain pourfendre celui que le maître du Ciel et des astres rendit invulnérable. Roland porte un second coup capable de séparer la tête du tronc ; le vieux roi s'est jeté en arrière, mais pas assez lestement pour éviter la pointe du glaive, qui brise son casque : le vieillard tombe à terre privé de sentiment. Roland, le croyant mort, marche au secours de Brandimart, sur lequel Gradasse obtient un avantage qu'il doit à son coursier, à son épée, et peut-être à sa force. Brandimart, il est vrai, possède Frontin, l'excellent cheval de Roger, et sa vigueur est à peu près égale à celle du Sarrasin ; mais son armure est loin d'avoir la bonté de celle de Gradasse, il s'aperçoit de son désavantage et cherche à éviter les coups. Le docile Frontin voltige à droite, à gauche, pour esquiver les atteintes de Durandal. Agramant et Olivier, tous deux égaux en adresse, combattent avec le même succès.

Roland, comme je l'ai déjà dit, ayant abandonné Sobrin, vole au secours de Brandimart. Il était encore à pied lorsqu'il vit le cheval du roi de Garbe passer près de lui ; il s'élance sur son dos, et, tenant d'une main la bride richement ornée, il lève son glaive contre le Sarrasin, qui le reconnaît, l'appelle par son nom et ne semble pas effrayé. Gradasse, se flattant de vaincre les trois chevaliers et de les plonger dans l'éternelle nuit, laisse Brandimart, s'élance à la rencontre de Roland et lui porte un coup de pointe qui pénètre à travers les mailles de son armure jusqu'à la chair. Le comte riposte, et Balisarde traverse le bouclier, le casque, la cuirasse de Gradasse et le harnais même de son coursier. Le roi de Séricane, blessé pour la première fois de sa vie, est atteint à la cuisse, à la poitrine et au visage! Si le coup eût été porté de plus près, Gradasse était pourfendu. Le féroce guerrier éprouve la puissance de Balisarde et n'a plus la même confiance dans la bonté de son armure ; il se montre plus prudent et plus attentif à parer. Brandimart, que l'intervention de Roland laisse libre, se tient au milieu de l'arène pour aller au secours de l'un ou l'autre de ses compagnons. Dans ce moment Sobrin reprend ses esprits, se relève, et, malgré la douleur qu'il éprouve, s'approche sans bruit d'Olivier, qui se bat contre Agramant. Soudain il frappe de son épée les jarrets du coursier, qui fléchit et roule sur son maître. Le paladin s'efforce de retirer son pied gauche engagé dans l'étrier. Le roi de Garbe assène un second coup sur la tête de son ennemi ; mais le fer ne peut percer l'œuvre de Vulcain, cet acier luisant et poli que porta le noble Hector. Brandimart s'élance vers le roi de Garbe, le heurte, le frappe sur la tête et le renverse. Le courageux vieillard se relève et s'avance vers Olivier pour le tuer, ou du moins pour le tenir à terre. Le paladin le repousse avec son épée et le force à rester loin de lui ; il espère se défaire de cet adversaire déjà exténué par la perte de son sang, mais il ne peut se dégager : son cheval est immobile. Brandimart tient tête au roi d'Afrique. Agramant monte un coursier non moins bon que le rapide Frontin : c'est Bride-d'Or, qui lui fut donné par le vainqueur de Mandricard. Ses armes sont aussi d'une trempe supérieure à celles que le fils de Monodant prit au hasard dans l'espoir de s'en procurer d'autres. Brandimart, blessé à l'épaule par le roi d'Afrique, et au flanc par Gradasse, n'en porte pas moins à son adversaire un coup qui pénètre jusqu'au bras gauche et effleure sa main droite ; mais ce combat si terrible n'est rien en comparaison de la lutte effroyable du roi de Séricane et de Roland. Durandal a fait voler en éclats le cimier et les deux côtés de l'armet du comte ; elle a brisé l'écu, déchiré la cotte de mailles, sans percer ce corps invulnérable. Gradasse, plus maltraité encore, est blessé de nouveau à la poitrine, au visage et au cou. Furieux, désespéré, il prend son épée à deux mains, bien résolu à pourfendre son rival. Le fer s'abat sur le front du comte et se relève aussi brillant et aussi pur. Tout autre que le sire d'Anglante eût été divisé en deux, mais il courbe le front, voit jaillir mille étincelles, abandonne la bride et laisse échapper son épée, que la chaîne seule retient encore à son bras. Le coursier effrayé emporte sur la grève sablonneuse son maître hors d'état de le diriger. Gradasse s'attache

à ses pas; il eût pu facilement l'atteindre, avec le léger Bayard, mais il se retourne et aperçoit Agramant près de succomber. Brandimart, qui le tient de la main gauche, a délacé le casque, et s'apprête à lui enfoncer son poignard dans la gorge. Le roi des Maures a perdu son épée et n'oppose plus de résistance. A cette vue, Gradasse revient sur ses pas. Tandis que Brandimart, tout entier à son dessein, ne pense pas à prévenir une autre attaque, le roi de Sericane lève son épée à deux mains et en assène un coup épouvantable sur le casque du fils de Monodant. O Père céleste! daigne recevoir parmi tes élus ce martyr fidèle, qui, arrivé au terme de sa vie orageuse, plie ses voiles et s'arrête dans le port! Cruelle Durandal! c'est toi qui arraches la vie au plus fidèle, au meilleur des amis de ton ancien maître! Le cercle de fer, épais de deux doigts, qui entoure le casque est tranché par la force du coup. La coiffe d'acier est aussi traversée. Brandimart, pâle et sanglant, chancelle et tombe sur le sable. De sa blessure coule un fleuve de sang qui s'étend jusqu'au rivage. Le comte a retrouvé ses sens; il voit Brandimart étendu sans vie, et l'attitude de Gradasse indique assez qu'il est le meurtrier. Je ne saurais dire si la colère de Roland fut plus forte que sa douleur, mais ce n'était pas l'instant de gémir : la colère seule dut éclater. Je m'arrête ici.

CHANT XLII

Le comte romain, à la valeur presque divine, tue le fier Gradasse et le roi Agramant; il sauve Sobrin et lui fait donner des soins. — Bradamante soupire pour Roger. — Tandis que Renaud se consume d'amour pour Angélique, le Dédain se montre à lui; plus tard il fait rencontre d'un chevalier.

uel frein serait assez puissant, quelle chaîne assez solide, fût-elle de diamant, pour arrêter la colère d'un noble cœur qui franchit les bornes de la clémence afin de sauver de la mort ou du déshonneur l'objet de son amour exposé aux trahisons et à la violence! Si le transport d'une juste colère le rend cruel et inhumain, sa faute mérite indulgence, car il a perdu la raison. Achille, reconnaissant le corps ensanglanté de Patrocle couvert de ses armes, ne trouva point que le trépas du meurtrier fût une satisfaction suffisante, et il traîna dans la plaine le cadavre d'Hector en l'accablant d'outrages. Vos soldats, illustre Alphonse, furent enflammés d'une semblable rage le jour où, vous voyant frappé au front par un quartier de rocher, ils vous crurent mortellement atteint. Les remparts, les fossés, les retranchements ne sauvèrent pas vos ennemis; ils périrent tous sans qu'il en restât un seul pour annoncer à l'Espagnol cette cruelle défaite. Vous tombâtes, et votre chute alluma la fureur de vos guerriers. Si vous étiez resté à leur tête, on n'eût point vu tant d'excès. C'était assez pour votre gloire d'avoir pris la Bastia en moins d'heures que les gens de Grenade et de Cordoue n'ont mis de jours à vous l'arracher. Mais ce fut peut-être un Dieu vengeur qui voulut châtier les crimes et les impiétés de ces barbares. Le malheureux Vestidel, blessé, sans armes, s'était livré à eux; il fut percé de mille coups par ces infâmes, dont plusieurs portaient le sceau de l'islamisme. J'en conclus qu'il n'est rien de plus propre à allumer une noble colère que la vue d'un

outrage fait à son prince, à son parent ou à son ami. Il ne faut donc pas s'étonner de la rage qui s'empara de Roland à l'aspect de l'horrible blessure que le roi de Séricane avait faite à Brandimart. De même que le pasteur nomade s'arme d'un bâton et poursuit le serpent venimeux qui a mordu son fils expirant sur le sable, le comte lève Balisarde, la plus terrible des épées. Agramant s'offre à ses coups le premier. Déjà tout sanglant, blessé en mille endroits, sans épée, son casque ouvert, son écu brisé, il se dégage de l'étreinte de Brandimart comme l'avide épervier, privé de sa queue, s'échappe demi-mort des serres du vautour. La pointe du glaive de Roland pénètre dans cette partie du corps où la tête se joint au tronc. Le cou est tranché comme un frêle roseau, et la tête du monarque roule tandis que son corps se débat au milieu d'affreuses convulsions. Déjà son âme erre sur les bords du fleuve, où le croc de Caron ne tarde pas à l'entraîner.

Aussitôt Roland fond l'épée à la main sur l'altier Gradasse. En voyant le sort d'Agramant et sa tête livide séparée de son corps, le roi de Séricane pâlit. Une frayeur inconnue glace son âme ; un noir pressentiment l'avertit que son trépas est inévitable. Il se met à peine en défense et ne tente pas de détourner le coup mortel. Balisarde l'atteint au flanc droit, au-dessous des côtes, pénètre dans ses entrailles et ressort toute sanglante de plus d'une palme du côté opposé. Ainsi le plus redoutable des païens fut immolé par le plus terrible et le plus vaillant des chevaliers chrétiens.

Oubliant sa glorieuse victoire, le comte descend de son coursier et s'ap-

ROLAND ET BRANDIMART BLESSÉ MORTELLEMENT

proche tout en pleurs de Brandimart. L'armet du fils de Monodant s'est brisé comme une faible écorce. Le sol est inondé de sang. Roland enlève le casque et voit la blessure, qui s'étend entre les deux sourcils jusqu'au nez. Le héros respire encore et peut demander pardon de ses fautes au Roi du paradis; il cherche à consoler Roland, dont il voit la douleur : « Pense à moi dans tes prières, lui dit-il; je te recommande aussi Fleur-de... » Il ne peut achever ce nom si cher et expire. On entend dans les airs les douces mélodies des esprits bienheureux qui transportent au céleste séjour cette âme dégagée de son enveloppe mortelle. Bien qu'il soit convaincu que l'éternelle félicité attend Brandimart, Roland ne peut s'empêcher de verser d'abondantes larmes en songeant qu'il sera pour toujours privé d'un frère chéri.

Sobrin, épuisé par la perte de son sang, gît sur le sable. Olivier n'a pu se relever ni retirer son pied à moitié démis et brisé par le poids de son coursier. Il faut que Roland vienne à son secours; mais il souffre d'atroces douleurs et ne peut s'appuyer sur son pied. Sa jambe est engourdie, il a besoin d'appui pour faire quelques pas. Ainsi Brandimart est mort, et les jours d'Olivier sont en danger. Le comte ne peut se réjouir d'une victoire si chèrement payée. Il y a peut-être encore moyen de sauver Sobrin vivant mais baigné dans des flots de sang. Roland le fait soigner comme un frère et cherche à le consoler par de douces paroles; ce héros, si terrible dans le combat, se montre doux après la victoire. Il se réserve les armures des deux rois et abandonne à ses écuyers le reste de leurs dépouilles.

Frédéric Fulgose semble douter de la vérité de cette histoire; il a parcouru toutes les côtes de Barbarie et a exploré Lampedouse, qu'il a trouvée tellement déserte et si montueuse que, selon lui, on ne saurait trouver un endroit convenable pour un tel combat. Il ne croit donc pas que six chevaliers aient pu s'y rendre avec leurs coursiers; mais on peut lui répondre qu'il y avait à cette époque, dans l'intérieur de l'île, une vaste plaine, que les tremblements de terre couvrirent plus tard de débris de rochers. Ainsi, brillant flambeau des Fulgose, si vos doutes m'ont fait quelque tort dans l'esprit du prince illustre qui fut le pacificateur de votre patrie, veuillez, je vous en conjure, lui dire que je n'ai point altéré la vérité.

Le sire d'Anglante, ayant tourné ses regards vers la mer, aperçut un léger vaisseau qui voguait à pleines voiles vers l'île. Mais je ne saurais vous dire en ce moment ce dont il s'agissait; trop de gens réclament ailleurs mon attention. Voyons ce que firent les chevaliers de France après avoir chassé les Sarrasins? Que devint la fidèle Bradamante lorsque s'éloigna d'elle un amant bien-aimé? Je vous ai peint son désespoir quand Roger viola ses serments faits en présence des deux armées. Quelles sont désormais ses espérances? Elle pleure, elle gémit, et accuse Roger et le destin. Puis, dans son désespoir, elle blasphème contre le Ciel, qui, par injustice ou par faiblesse, laissa le parjure impuni. Elle maudit Mélisse; c'est Mélisse, dont les oracles trompeurs l'ont précipitée dans une mer d'amours sans fin où elle ne peut que faire naufrage : elle se plaint à Marphise du perfide et lui demande assistance contre son désespoir.

Marphise n'a que des consolations à lui offrir; elle ne croit pas Roger assez perfide pour prolonger longtemps son absence. S'il manque à la foi jurée, elle oubliera qu'il est son frère et saura le forcer à revenir. C'est ainsi qu'elle apaise les transports de son amie; mais, après avoir entendu tous les noms que prodigue à Roger une amante irritée, voyons si Renaud, brûlant d'amour jusque dans la moelle des os, est plus heureux que sa sœur Bradamante. Vous connaissez l'ardente flamme qui le consume; c'est moins encore la beauté d'Angélique que la force des enchantements qui le tiennent dans les fers. Tandis que les autres guerriers jouissent en paix de leur victoire, il s'abandonne à sa douleur; il a expédié cent courriers, et lui-même cherche partout sa belle. Enfin, il réclame les conseils de Maugis; il l'aborde les yeux baissés, le front couvert de rougeur, et le supplie de lui faire retrouver l'objet de sa passion. Maugis est surpris de cet aveu, car il sait que Renaud a été plus de cent fois à même de posséder Angélique. Plus d'une fois il avait engagé le sire de Montauban à répondre à l'ardeur de cette reine. Menaces, prières, tout avait été inutile, bien que la liberté du fils de Beuves dépendît d'un seul aveu de Renaud. D'où vient donc cette passion soudaine et désormais inutile aux plans du rusé magicien? Pourquoi prendrait-il en pitié celui qui par ses dédains faillit causer son trépas? Cependant les prières de Renaud sont vives et impétueuses comme sa passion. Maugis oublie ses ressentiments et promet de lui venir en aide, mais il a besoin de faire quelques préparatifs pour savoir la route qu'Angélique a prise, et si elle est en France ou ailleurs. L'enchanteur pénètre dans une

caverne située entre deux montagnes qui sert d'ordinaire à ses conjurations. Il ouvre un livre et évoquant aussitôt les démons, il en choisit un qui pos-

sède les secrets de toutes les intrigues d'amour; il lui demande la cause du changement de Renaud, naguère si cruel, maintenant si follement épris d'Angélique. L'esprit infernal lui fait connaître la vertu des deux fontaines de Merlin ; l'une inspire l'amour, l'autre l'aversion. Les effets de l'une ne peuvent être détruits que par les ondes de l'autre, qui coulent en sens contraire. Renaud s'était désaltéré à la fontaine de la haine, et, puisant dans l'autre un ardeur amoureuse, il avait conçu une passion insensée pour celle que jusqu'alors il avait dédaignée. Les astres voulurent sans doute qu'il en fût ainsi, car, par un destin funeste, la belle Angélique but presque au même instant les eaux de la fontaine qui glace l'amour le plus tendre ; elle ressentit depuis lors pour le fils d'Aimon autant d'horreur que pour un hideux serpent. L'ardeur de Renaud était la même malgré ses mépris et ses dédains.

Maugis, qui connaît les propriétés des deux fontaines, n'ignore pas toutes les fautes d'Angélique ; il sait qu'après avoir aimé un jeune Maure elle est partie avec lui. Plus tard elle s'est embarquée dans l'un des ports d'Espagne, sur un vaisseau catalan. Lorsque Renaud vint chercher la réponse promise par l'enchanteur, il reçut le conseil de renoncer à l'ingrate qui acceptait pour époux un vil païen. Elle était d'ailleurs si loin de la France, qu'il était impossible de suivre ses traces ou de l'atteindre. La disparition d'Angélique n'eût pas arrêté celui qui l'eût cherché jusqu'au fond de l'Orient; mais Renaud fut navré de douleur en apprenant qu'un lâche Sarrasin avait

cueilli cette fleur tant désirée. Il n'éprouva de sa vie une si cruelle angoisse; il n'adresse pas une seule parole à Maugis. Son cœur frémit, ses lèvres tremblent ; un poison amer remplit sa bouche. Transporté de jalousie et de fureur, il s'éloigne brusquement pour donner un libre cours à ses plaintes et à ses cris. Enfin il se décide à passer en Orient ; il se rend près de Charlemagne et lui expose que Gradasse, au mépris de toutes les lois de la chevalerie, lui a dérobé Bayard. Son honneur veut qu'il le poursuive, afin d'empêcher qu'un lâche ne se vante audacieusement d'avoir pris, les ar-

mes à la main, le coursier d'un paladin français. Charles consent à ce départ, malgré le chagrin qu'il en éprouve ainsi que toute sa cour. Renaud refuse l'offre de Dudon et de Guidon le Sauvage, qui veulent l'accompagner, et s'éloigne de Paris, le cœur plein d'amour et de regrets. Combien de fois, maître de posséder la plus belle des amantes, ne repoussa-t-il pas les occasions les plus favorables! Avec quelle vitesse ont fui tous ces jours de délices, dont il payerait un seul au prix de sa vie! Comment se peut-il qu'un simple écuyer l'emporte sur les plus fidèles et les plus illustres chevaliers? Livré à ces réflexions qui déchirent son cœur, il se dirige vers les Indes et part pour Bâle en suivant les bords du Rhin. Bientôt il pénètre dans la forêt des Ardennes. Lorsqu'il eut fait plusieurs milles à travers ces bois mystérieux, il arriva dans un endroit désert et sauvage. Soudain le ciel se couvrit de nuages qui cachèrent les feux du soleil; un monstre étrange, sous la figure d'une femme, s'élança d'une sombre caverne. Il ne dort jamais, ses mille yeux n'ont point de paupières, il a le même nombre d'oreilles. Des serpents entrelacés forment sa chevelure; il a sans doute été vomi par les enfers. Un énorme serpent, qui forme sa queue, se replie et se noue autour de ses flancs. A l'aspect de ce monstre, le paladin ressent un effroi inconnu; maîtrisant la peur, il tire son épée. Prêt à l'attaquer, le fantôme agite ses serpents et le menace de cent côtés à la fois. Vainement le paladin porte mille coups au hasard, il ne peut réussir à le blesser. Parfois le serpent se glisse sous sa cuirasse et enfonce dans son cœur son dard venimeux; d'autres fois il entre par la visière du casque et s'enroule autour de son visage et de son cou. Le sire de Montauban, renonçant à cette lutte, pique les flancs de son coursier; mais la bête infernale saute en croupe derrière lui et ne le lâche point, malgré les ruades du cheval. Il le suit à travers les sentiers les plus détournés, par monts et par vaux. Renaud frisonne d'horreur; il ne sent se pas blessé, mais il éprouve un dégoût si profond qu'il tremble et gémit. Appelant la mort ou la fin de ce supplice, il se jette au hasard dans l'épaisseur des taillis, dans les lieux les plus fourrés, les plus épineux; mais il ne peut se délivrer de cette hideuse étreinte : il courait risque de périr, quand il reçut un secours inespéré. A ses regards s'offrit un chevalier couvert d'armes étincelantes, et qui avait pour cimier un joug brisé. Son bouclier d'or était parsemé de flammes, ainsi que sa cotte de mailles et la housse de son coursier; il avait pour armes une forte lance, un glaive et une masse ardente suspendue à l'arçon de sa selle. Cette masse, forgée aux feux éternels, brise sans peine le bouclier le plus solide, la cuirasse la mieux trempée, le casque le plus dur. Avec elle il renverse tous les obstacles. Il ne faut rien moins qu'une telle intervention pour sauver Renaud. Le chevalier accourt à toute bride vers le lieu d'où partent les gémissements; et voit le monstre qui enlace sa proie; il a pitié du paladin, brûlé, glacé tour à tour par ces mortelles atteintes, et qui s'épuise en vains efforts. Il fond sur la tête, la frappe et la renverse sur le côté gauche; mais elle se relève aussitôt, et l'on entend siffler les serpents. Le chevalier la frappe avec sa masse ardente et accable de coups multipliés le serpent, qui ne peut

ni fuir ni se défendre. Tout en forçant la bête à reculer, ce vengeur de mille forfaits engage le sire de Montauban à gagner le sommet de la montagne. Le paladin ne balance pas à suivre ce conseil et gravit la pente escarpée sans même regarder derrière lui. Lorsque le chevalier eut fait rentrer le monstre dans les obscurs abîmes de l'enfer, où il se ronge et se déchire lui-même, il rejoignit Renaud et le guida hors de ces lieux sombres et sauvages. Le sire de Montauban rend grâce à son libérateur et lui assure que sa vie même ne pourra payer un tel service; il le supplie de se faire connaître, afin qu'il puisse proclamer le nom de son libérateur en présence de Charles et de tous ses chevaliers. « Ne t'offense point, répond l'inconnu, si je ne me rends pas de suite à ton désir; je te dirai mon nom avant que le soleil ait fait grandir l'ombre d'un pas : tu seras bientôt satisfait. » Ils arrivèrent en parlant ainsi près d'une fontaine, dont la fraîcheur et la limpidité attiraient souvent les voyageurs et les bergers. C'était la fontaine de l'Oubli. Ses ondes éteignaient les feux de l'amour; elles avaient inspiré à Angélique, sa haine pour Renaud. Jadis Renaud n'éprouvait que de la froideur ou de la répugnance pour cette belle, parce qu'il avait goûté l'onde magique.

Le chevalier s'arrête près de la fontaine et dit à Renaud : « Nous ferons bien de nous reposer ici. — Volontiers, réplique le paladin; la chaleur m'accable, et j'avoue que je suis fatigué de ma lutte contre le monstre dont

vous m'avez délivré. » Ils descendent de leurs coursiers, qu'ils laissent paître librement dans la forêt. Couchés sur l'herbe émaillée de mille fleurs, ils

délacent leurs casques ; et Renaud que son ardeur dévore, court à la fontaine, où il éteint à la fois sa soif et son amour. Aussitôt que le chevalier voit l'onde humecter les lèvres du paladin, il se lève d'un air grave et altier. « Je me nomme le Dédain, lui dit-il; je suis venu pour briser un joug indigne de toi ! » A ces mots il disparaît ainsi que son coursier. Frappé de cette merveille, Renaud promène autour de lui ses regards. « Serait-ce, se demande-t-il, un démon envoyé par Maugis pour me délivrer ? Serait-ce le messager de l'Éternel, qui fit descendre l'ange de Tobie pour dissiper son aveuglement? » Ange ou démon, il remercie l'esprit bienfaisant dont la puissance a cicatrisé les plaies de son cœur ; il sent déjà renaître son ancien dédain pour Angélique : elle ne mérite guère qu'on aille la chercher si loin. Mais, jaloux de retrouver Bayard et de laver son outrage, il continue sa route pour la Sericane, ainsi qu'il l'avait annoncé à l'Empereur. Il arrive le lendemain à Bâle, où l'on savait qu'un combat devait avoir lieu entre Roland, accompagné de deux paladins, et Agramant, secondé par Sobrin et Gradasse. Cette nouvelle est apportée par un voyageur venant de la Sicile. Désespéré en se voyant si loin du comte, Renaud se hâte de le rejoindre. De dix milles en dix milles il change de guides et de chevaux, passe le Rhin à Constance, franchit les Alpes et pénètre en Italie. Il laisse derrière lui Vérone et Mantoue, et se trouve sur les bords du Pô, qu'il traverse sur-le-champ. Le soleil est à son déclin; la première étoile brille au cieux. Incertain s'il doit attendre sur la rive le retour de la prochaine aurore ou continuer sa route, Renaud aperçoit un chevalier, dont l'air est affable et courtois. Après avoir salué le sire de Montauban, cet étranger lui demande s'il est marié. « Oui, répond le paladin assez surpris de la question. — J'en suis fort aise, ajoute le chevalier; et, si tu daignes accepter dans ma demeure l'hospitalité que je t'offre, je m'empresserai de t'apprendre un secret digne de toute l'attention d'un époux. » Renaud, fatigué du voyage, et d'ailleurs naturellement curieux, se rend à l'invitation du chevalier.

Ils se furent à peine éloignés de la route d'une portée de flèche, qu'ils aperçurent un vaste palais. Une foule d'écuyers et de pages vinrent à leur rencontre avec des flambeaux. Le chevalier de Clermont, en pénétrant dans ce château, fut émerveillé de son architecture et de sa magnificence. Tant de richesses et de splendeur ne pouvaient être le partage de la demeure d'un simple mortel. Les murs sont formés de porphyre et de marbre serpentin, tandis que sur les portes d'airain sont ciselées des figures qui semblent respirer et se mouvoir. Sous les portiques sont d'ingénieuses mosaïques, et l'on pénètre dans une cour carrée, dont chaque face est une galerie de cent brasses de longueur. Chacune de ces galeries est précédée d'un portique réuni à l'édifice par des arcades de grandeur égale, où l'artiste a prodigué les ornements les plus variés. On arrive sous les arcades par une pente si douce qu'un cheval de somme pourrait y monter avec sa charge. Toutes les galeries aboutissent à des portes soutenues par des colonnes de bronze ou de marbre, et qui servent d'entrée à un magnifique salon ; mais je n'essayerai pas de décrire toutes les merveilles de ce château, toute l'élégance des

galeries souterraines. Les hautes colonnes, couronnées de chapiteaux d'or, les riches balcons, les lambris étincelants de pierreries, les marbres les plus rares, travaillés par des mains habiles, les peintures, les ciselures et mille autres objets (bien que la nuit en dérobât une partie) prouvaient assez que les trésors de deux royaumes n'auraient point suffi pour payer un semblable édifice. Parmi toutes ces merveilles on remarquait surtout une fontaine, dont les eaux limpides formaient une multitude de petits ruisseaux. Elle était au milieu de la cour, à égale distance et en vue des galeries : elle avait la forme d'un pavillon octogone, surmonté d'un toit d'or, émaillé au-dessous, et que huit superbes statues de marbre blanc soutenaient de la main gauche. Dans leur main droite, elles portaient la corne d'Amalthée, de laquelle l'eau tombait avec un délicieux murmure dans une cuve d'albâtre. L'ingénieux artiste avait pris pour modèles huit dames couvertes de costumes divers, mais ayant la même grâce et la même beauté. Chacune d'elles avait les pieds appuyés sur deux autres figures qui entr'ouvraient la bouche et semblaient chanter les louanges des jeunes femmes placées sur leurs épaules : elles tenaient en effet les écrits pompeux qu'auraient pu faire, en l'honneur des dames, ceux dont ils offraient l'image.

Plus bas on lisait leurs noms. Renaud examine ces statues à la clarté des flambeaux. La première inscription indique que la statue est celle de Lucrèce Borgia, dont les vertus et la beauté l'emportent aux yeux des Romains, ses compatriotes, sur la Lucrèce de Tarquin. Ceux qui soutiennent ce noble et gracieux fardeau sont Hercule Strozzi, digne émule de Linus, et Antoine Tibaldeo, rival mélodieux d'Orphée. La seconde statue, non moins belle et gracieuse, est celle d'Isabelle fille d'Hercule! Cette Isabelle, que Ferrare s'honore plus d'avoir vue naître dans son sein que des autres faveurs dont l'a comblée la fortune. Calandra et Bardelone, tous deux portant le même prénom de Jean-Jacques, lui consacrent leurs écrits et leurs

chants. La troisième et la quatrième statue, placées près de l'endroit d'où l'onde s'échappe, sont celles de deux dames également illustres par leur naissance, leurs vertus et leur beauté. L'inscription porte les noms d'Élisabeth et de Léonore; Mantoue, fameuse par la naissance de Virgile, ne sera pas moins fière de leur avoir donné le jour. Pierre Bembo et Jacques Sadolet servent de piédestal à la première; la seconde s'appuie sur le savant Muzio Arelio et l'élégant Castiglione. Tous ces noms, aujourd'hui si illustres, n'étaient point encore connus de Renaud. Près de Léonore est la statue de celle qui sera douée de tant de perfections que jamais on ne trouvera dans les révolutions des âges une femme digne de lui être comparée; c'est Lucrèce Bentivoglio, l'orgueil du duc de Ferrare, son père. Camille la chante dans ses vers harmonieux, Felsine et le Reno l'écoutent avec la même admiration qu'éprouva l'Amphrise aux accents de son berger. L'autre chantre de Lucrèce est ce poëte qui, des rives du Maure aux limites de l'Inde, d'un pôle à l'autre, a porté la gloire de la cité près de laquelle l'Isaure a son embouchure, ville antique où les Romains pesaient leur or. Guido Postumo, favori de Minerve et de Phébus, immortalisera Pesaro. Voici Diane : « Ne craignez point, dit l'inscription, son fier regard; elle est bonne autant que belle. » L'Espagne, l'Inde, Monèse et Juba retentiront des sons éclatants de la trompette de Celio Calcagnini, le chantre de ton nom et de ta gloire. Son autre esclave est Marco Cavallo, qui fera jaillir des murs d'Ancône une source semblable à celle que Pégase fit couler des flancs du Parnasse ou de l'Hélicon. Près de Diane est Béatrix : « Elle rendra heureux pendant sa vie l'époux qui sera inconsolable de sa mort; l'Italie perdra avec elle sa puissance et sa liberté. » Le sire de Corrége et Timothée, l'honneur des Bendelei, célébreront Béatrix dans des écrits pleins d'harmonie. Tous deux tiendront captif entre ses rives le fleuve dont les flots roulèrent jadis de l'ambre. Entre cette statue et celle de Borgia, on remarque une dame si noble et si majestueuse, que, malgré la simplicité de ses vêtements de deuil, on la distingue encore : ainsi brille Cyprine parmi les étoiles. Plus on fixe sur elle ses regards, moins il est facile de dire ce qui l'emporte en elle, de la grâce ou de la majesté, de la modestie ou de l'esprit. « On ne réussira jamais à la chanter dignement, car cette entreprise serait au-dessus des forces d'un mortel. » Son visage, calme et doux, laisse paraître quelque regret d'avoir été chantée par le trop faible poëte qui se trouve à ses pieds. Les noms de cette dame et du poëte ne sont révélés par aucune inscription. Au milieu de la fontaine est un bassin, de forme ovale, qui entretient la fraîcheur. Plusieurs ruisseaux serpentent dans la prairie et vont vivifier les gazons et les fleurs.

C'est là que la table est dressée. Renaud s'entretient avec son hôte et lui rappelle sa promesse; mais il s'aperçoit alors qu'un morne chagrin le préoccupe : de sa poitrine s'échappent de brûlants soupirs. Bien que curieux de savoir ce qu'il veut lui apprendre, il n'ose le presser trop vivement. A la fin du repas, un page, qui sert d'échanson, apporte sur la table une coupe d'or enrichie de pierreries et pleine d'un vin exquis. Le châtelain

lève les yeux au ciel, et sur ses traits plutôt tristes que gais, passe un léger sourire. « Je vais répondre à ton impatience, dit-il à Renaud, et je mettrai à ta disposition un secret précieux pour tout homme marié. Selon moi, il n'est pas d'époux qui ne brûle de savoir s'il est réellement aimé de sa femme, si elle le respecte ou si elle se moque de lui, s'il est enfin chargé sans s'en douter du poids léger qui cause la honte, que tous, excepté lui, voient aisément, et qui le fait ressembler à certain animal. Désormais assuré de la sagesse de ta femme, tu l'aimeras bien plus que si tu en étais réduit au doute et au soupçon. Rien n'est aussi commun que l'injuste jalousie, tandis que beaucoup d'époux vivent dans la quiétude malgré leur infortune. S'il te plaît d'avoir la preuve (de ce que tu crois sans doute), il te suffit de boire dans la coupe que j'ai fait apporter ici. Si tu portes le cimier de Cornouailles, le liquide coulera sur ta poitrine; si ta femme est fidèle, tu avaleras d'un seul trait la liqueur. Tente donc l'épreuve. » A ces mots le châtelain regarde le fils d'Aimon et semble attendre que la liqueur se répande.

Le paladin, d'abord tenté de connaître ce qu'il serait malheureux de savoir, prend la coupe et la soulève; puis une réflexion soudaine arrête sa curiosité. Mais j'ai besoin de repos, seigneur; souffrez que j'attende un autre moment pour vous instruire de la réponse du sire de Montauban.

CHANT XLIII

Renaud entend le récit de deux aventures, faites l'une contre les dames et l'autre contre les hommes; il retrouve Roland. — Funérailles de Brandimart. — Affreux désespoir de Fleur-de-Lis. — Solain est baptisé par l'ermite, qui guérit Olivier.

xécrable avarice, soif insatiable des richesses! je ne m'étonne pas que tu subjugues les âmes viles et souillées de crimes; mais je ne saurais comprendre que tu domines avec la même facilité le mortel que ses vertus eussent rendu digne de respect, s'il eût pu se dérober à ta honteuse influence. Celui pour qui la terre, les mers, les cieux, la nature entière n'ont pas de secrets, le philosophe qui ose interroger les desseins de Dieu, sont à peine infectés de tes venins qu'ils n'ont plus d'autre pensée ni d'autre préoccupation que celle d'amasser de l'or. Le guerrier qui dispersait les bataillons et renversait les murailles, qui, le premier au combat, s'en retirait le dernier, ne peut échapper à ces honteuses chaînes! Celui qui se fût illustré dans les lettres ou les arts reste par toi dans les ténèbres de l'oubli. Et vous, dames de haute naissance et de grande beauté, vous qui résistiez avec une constante froideur aux transports d'un amant fidèle, vous cédez (ah! qui pourrait le croire!) aux séductions d'un riche et hideux vieillard! Hélas! je ne parle pas sans sujet, comprenne qui voudra ce que je sens si bien! Ces plaintes ne sont point étrangères à la suite de mon récit. Je reviens au paladin, qui se prépare à l'essai de la coupe; il réfléchit un moment avant de la porter à ses lèvres, puis il s'écrie : « Insensé l'homme qui cherche ce qu'assurément il redoute le plus! Ma femme est femme, et par conséquent fragile. Pourquoi voudrais-je renoncer à la bonne opinion que j'ai d'elle? Serai-je plus heureux quand j'aurai tenté une épreuve dont le résultat, s'il est favorable, ne me procurera aucun avantage, et dont l'issue peut m'être

funeste? L'Éternel nous punit souvent d'avoir voulu pénétrer ses secrets; je ne sais si ma résolution est sage ou insensée, mais je ne chercherai point à connaître ce qui peut m'affliger. Enlevez cette coupe et ce vin, j'espère bien ne jamais y goûter. Dieu nous défend ce genre de recherches, de même qu'il a interdit au premier homme de toucher à l'arbre de vie. En cueillant la pomme, Adam passa de la joie au malheur; sa vie s'écoula dans une affliction continuelle. Tel est le mari trop curieux de savoir ce que dit et ce que fait sa femme; il perd sa tranquillité et se voit exposé à d'éternels tourments. »

A ces mots il repousse la coupe odieuse; mais il aperçoit d'abondantes larmes qui s'échappent des yeux du châtelain. Après un moment de silence, l'hôte s'écrie : « Malédiction sur celle qui m'inspira le désir de faire cette fatale épreuve! Sans ma curiosité, je n'eusse point perdu ma douce compagne! Ah! seigneur, que ne t'ai-je connu dix ans plus tôt! Que n'ai-je reçu tes avis avant le jour où commencèrent mes soucis, où mes yeux s'éteignirent dans les larmes! Mais je veux t'apprendre mon histoire afin d'exciter ta pitié; je veux te raconter l'origine et la cause de mes tourments. Tu as pu voir, non loin d'ici, une ville baignée par un fleuve qui prend sa source à Benaco, forme un lac autour de la cité et va se jeter dans le Pô. Elle fut bâtie sur les ruines de celle qu'élevèrent les soldats de la race d'Agénor. Ma famille était illustre mais pauvre, et vivait dans la retraite. Pour me dédommager de la perte des richesses, la nature sembla me combler de ses dons. J'inspirai de l'amour à plus d'une dame ou damoiselle; et, quoiqu'il soit assez ridicule de se donner des éloges à soi-même, j'avouerai que j'unissais à la beauté la noblesse des manières. Dans cette ville habitait un vieillard de science profonde, et qui parvint à l'âge de cent vingt-huit années; il vivait dans l'isolement et la solitude. Mais vers le déclin de sa vie, sensible aux feux de l'amour, il obtint, à force de présents, la possession d'une dame, dont il eut une fille. Pour la conserver chaste et pure, pour l'empêcher surtout de vendre ce qui est plus précieux que tous les trésors, il résolut de la soustraire aux regards des hommes. Les démons soumis à ses ordres bâtirent, au milieu de ce désert, le palais où nous sommes. La jeune fille fut confiée à des femmes courbées sous le poids des ans et d'une sagesse éprouvée. Élevée avec soin, elle devint un modèle de beauté. Jamais elle ne put parler à un homme ni en voir un seul; et, pour lui inspirer l'amour de la sagesse, la peinture et la sculpture lui montraient de toutes parts les traits des épouses qui avaient su résister aux galants. Là se trouvaient les images et les statues, non-seulement des chastes héroïnes des temps passés, mais encore de celles qui devaient un jour faire l'admiration de l'Italie. Telles sont les dames dont les statues décorent cette fontaine.

« Quand la jeune fille fut arrivée à l'âge où les fruits de l'amour sont bons à cueillir, le destin, je ne sais si ce fut faveur ou disgrâce, me fit accorder sa main. Ce palais magnifique, ces étangs, les prairies qui l'entourent à plus de vingt milles, étaient la dot de celle qui n'avait point d'égale en grâces et en attraits. La beauté de sa voix, la noblesse de sa démarche lui donnaient l'air

d'une déesse. Rivale de Pallas en sagesse et en prudence, elle avait l'adresse d'Arachné et la grâce des nymphes. Aux charmes de l'esprit elle joignait

une ardeur passionnée, dont le souvenir me consume encore. Elle mettait son bonheur à être sans cesse avec moi. Nous vécûmes longtemps ainsi ; mais notre félicité fut enfin troublée. Mon beau-père mourut cinq ans après notre mariage, et mes malheurs commencèrent à cette époque. Tandis que je me croyais à l'abri des coups du sort et que je célébrais partout les louanges de mon amie, j'inspirai une folle passion à une noble dame de la contrée. Plus habile dans l'art des enchantements et des maléfices que la magicienne la plus consommée, elle rendait la nuit étincelante de clartés ; elle obscurcissait l'éclat du jour, arrêtait le cours du soleil et faisait trembler la terre : mais sa puissance n'était pas assez grande pour me faire oublier ma jeune femme. Sa beauté, ses charmes, ses richesses, l'ardeur même de cette amante dédaignée ne purent faire jaillir une seule étincelle des feux dont je brûlais pour mon épouse. Ma constance me préservait de toute pensée criminelle. Je trouvais la force de résister dans l'espoir de finir ma vie près d'une épouse fidèle pour qui j'eusse dédaigné les séduisants appas de la fille de Léda, les faveurs de la fortune et tous les dons qui furent jadis promis au berger du mont Ida. Ma résistance ne put me délivrer des obsessions de Mélisse (c'est le nom de la magicienne). Me rencontrant un jour hors de mon palais, elle saisit l'occasion de me parler sans témoins et parvint à ébranler ma confiance en faisant pénétrer dans mon cœur l'aiguillon fatal de la jalousie. Elle commença par me louer d'aimer avec tant de fidélité une épouse fidèle ; puis elle ajouta : « Es-tu bien certain de la vertu de

ta femme? Parce qu'elle ne commet aucune faute, tu ne peux affirmer qu'elle est incapable d'oublier son devoir. Ah! si tu la laissais seule après lui avoir défendu de recevoir un autre cavalier, tu verrais bientôt si elle est assez forte pour t'obéir. Essaye, quitte ta demeure. Que ton absence soit connue dans les cités et dans les campagnes, que l'on sache l'isolement de ta femme, et permets que les amants et leurs tendres missives parviennent jusqu'à elle. Si leurs discours et leurs présents la trouvent insensible alors qu'elle pourra compter sur le mystère, tu ne devras plus douter de sa vertu. » C'est ainsi que la magicienne m'excite à éprouver la fidélité de mon épouse. « Mais enfin, répliquai-je, si ma femme est telle que je ne peux le supposer, comment en aurai-je la preuve, de quelle manière pourrai-je me convaincre de sa faute ou de sa résistance? — Je te donnerai, reprit Mélisse, la coupe merveilleuse que Morgane remit à son frère pour lui découvrir la trahison de la reine Geniévre. L'époux heureux y boit sans peine, le mari trompé ne peut y tremper ses lèvres sans que le vin s'échappe et tombe sur sa poitrine. Fais cet essai sans plus tarder. Comme ta femme n'a rien à se reprocher, tu y boiras facilement; plus tard, si tu avales d'un trait la liqueur, je verrai en toi le plus fortuné des époux. » J'accepte l'offre: la première épreuve est heureuse, et j'acquiers une douce certitude qui remplit mon cœur de joie. « Éloigne-toi maintenant pour un mois ou deux, reprend Mélisse, et reviens tenter de nouveau l'expérience ; tu verras si tes lèvres effleurent seulement la liqueur. » Il me semblait cruel de m'éloigner, moins encore par la pensée d'une coupable défiance que par le chagrin de rester éloigné de ma femme seulement deux jours ou une heure. « Un autre stratagème peut t'éclairer, ajoute la magicienne ; je changerai ta voix et tes vêtements, et ta femme te prendra pour un étranger. » Près d'ici s'élève une cité, voisine des larges embouchures du Pô, dont le territoire s'étend jusqu'aux bords sinueux de la Méditerranée. Moins ancienne que les villes des environs, elle est aussi riche et aussi belle ; elle eut pour fondateurs quelques Troyens échappés au glaive d'Achille. Cette cité avait un gouverneur jeune, beau, qui possédait de grandes richesses. S'étant un jour égaré à la suite d'un faucon, il arriva près de mon château et vit ma femme, dont les attraits firent sur son cœur une profonde impression. Depuis lors il ne négligea rien pour la séduire ; mais ses rigueurs et ses refus finirent par l'éloigner. Mélisse m'ayant conseillé de prendre la figure de ce jeune seigneur, je changeai subitement de voix et de visage. Avertie de mon départ,

ma femme me croyait en route depuis deux jours pour l'Orient, lorsque je me présentai à elle sous les traits et le costume du gouverneur. Mélisse, cachée sous la figure d'un page, me suivait avec les pierreries les plus précieuses de l'Inde et d'Érythrée. Je connaissais toutes les issues du palais et je pus, accompagné de Mélisse, arriver près de ma femme, qui se trouvait seule, loin de ses dames et de ses serviteurs. Je lui parlai avec ardeur, exposant à sa vue les rubis, les diamants, les émeraudes, moyen funeste qui devait ébranler la vertu la plus rebelle. Je lui dis que ces présents n'étaient rien en comparaison de ceux qu'elle obtiendrait de mon amour ; elle n'ignorait pas la force et la constance d'une passion qu'il était temps de récompenser, l'absence de son époux nous offrait une occasion propice. D'abord elle parut offensée de mes discours. Pourpre de honte, elle refusa de m'écouter; puis les feux étincelants des pierreries semblèrent amollir son cœur. Enfin elle me dit d'une voix basse et tremblante ces mots cruels, qui font le tourment de ma vie : « Je me rendrais à tes vœux si j'étais assurée du mystère. » Cette réponse pénétra dans mon cœur comme un dard envenimé. Un froid mortel glaça mes os; je ne pus prononcer une parole, et Mélisse à l'instant me rendit ma véritable forme. Jugez du trouble de celle qui venait de me faire le plus honteux aveu. Nous restâmes tous les deux pâles, muets et le front baissé. J'eus à peine la force de dire : « Tu me trahirais donc, toi, s'il se trouvait quelqu'un pour payer ta perfidie ! » Elle ne me répondit qu'en versant un torrent de larmes

« La honte qui l'accable fait bientôt place au dépit, puis à la haine et à la fureur. Déterminée à fuir, elle attend que Phébus soit descendu de son char et court au rivage. Là, montée sur une barque, elle s'éloigne à la fa-

veur des ombres. Elle se rend près du chevalier qui l'a tant aimée, et dont j'avais emprunté le visage pour faire ma cruelle expérience. Il était toujours aussi amoureux et l'accueillit avec joie. Elle m'écrivit de renoncer pour toujours à celle qui repousserait mon amour. Depuis lors ils vivent ensemble au sein des plaisirs, tandis que je languis en proie à d'horribles chagrins. Mes tourments étaient si grands que je pensais toucher au terme de ma carrière, lorsqu'une foule d'infortunes pareilles vinrent soulager mon désespoir. Depuis dix ans j'invite tous les voyageurs que je reçois dans ma demeure à faire l'essai de la coupe, et je n'en ai point encore trouvé un seul qui pût avaler la liqueur. Il est fort consolant pour moi de voir que tant d'autres époux partagent mon malheur. Plus sage qu'eux, vous n'avez point accepté mon présent. Ainsi je suis puni de ma folle curiosité ; que je vive ou que je meure, j'aurai perdu tout repos. Mélisse espéra d'abord obtenir la récompense de sa trame; mais sa joie fut de courte durée : je la détestai comme l'auteur de mes chagrins. Je ne voulus pas la revoir. Irritée de mes dédains, elle résolut de fuir celui qu'elle préférait à la vie et de quitter ces lieux, où elle espérait être souveraine; Mélisse a disparu, et je n'ai plus entendu parler d'elle. »

Tel fut le récit du chevalier. Renaud, ému de compassion, lui dit après quelques instants de réflexion : « Mélisse t'a donné un avis perfide; tu as fait comme l'insensé qui irrite un essaim de guêpes, tu as été au-devant de ce que tu devais craindre de trouver; il n'est point étonnant que ta compagne ait cédé à l'attrait de séductions qui ont rendu coupables dix autres avant elle! Des âmes plus fermes se sont livrées pour bien moins à des actions plus honteuses. L'appât de l'or a rendu plus d'un homme traître à ses amis ou à son roi. Pourquoi te servis-tu de si terribles armes contre celle que tu trouvais inébranlable? Ignores-tu que le marbre et l'acier se laissent entamer par l'or? Je ne sais en vérité si ta femme est plus coupable que toi; attaqué de la même manière, tu aurais peut-être succombé plus aisément. » A ces mots le sire de Montauban se lève de table et va goûter quelques instants de repos; il se propose de partir une heure avant le retour de l'aurore, et ne veut pas perdre le peu de temps qui lui reste encore jusqu'à l'arrivée de l'aube. Le châtelain l'invite à faire suivant son désir; mais, pour le mettre à même de dormir à son aise et de voyager pendant son sommeil : « Je ferai, ajoute-t-il, préparer une barque pour te transporter sur l'onde paisible, et tu gagneras ainsi, sans t'en apercevoir, une journée de marche. » Renaud accepte et remercie son hôte de sa courtoisie. Puis il se dirige vers le fleuve, où l'attendent déjà les matelots.

Sous l'effort de six rameurs, la nacelle glisse avec la rapidité de l'oiseau qui fend les airs. Renaud s'endort après avoir recommandé qu'on ne l'éveillât que dans les environs de Ferrare. La barque dépasse Melara, Sermido, Figarolo et Stellata, où le Pô se divise en deux branches. Le pilote suit le canal de droite, laissant le bras qui va baigner Venise; ils atteignent Boudeno au moment où le ciel blanchit du côté de l'Orient. L'aurore commence à répandre les roses et les lis dans la plaine azurée, quand Renaud se réveille

et aperçoit de loin les deux forts de Tealdo : « O ville heureuse, s'écrie-t-il, dont mon cousin Maugis, après avoir consulté les astres, m'a prédit le glorieux avenir, tu l'emporteras sur toutes les cités de l'Italie ! »

La barque semble voler sur le roi des fleuves; elle s'arrête enfin près de la plus petite des îles, qui est en même temps la plus voisine de la cité. Bien qu'elle soit inculte et abandonnée, Renaud se plaît à la revoir; il sait quelle doit être un jour sa prospérité. Naguère Maugis lui avait dit : « Lorsque le soleil aura traversé sept cents fois le signe du Bélier, cette petite île deviendra la plus fertile et la plus riche de toutes celles qu'aient jamais entourées les lacs, les fleuves ou la mer. A sa vue le voyageur oubliera les merveilles de la patrie de Nausicaa. Ses édifices l'emporteront en beauté sur ceux de Caprée. Les jardins des Hespérides n'auront point enfanté de plantes aussi rares; Circé ne posséda jamais dans ses parcs ou dans ses étables un si grand nombre d'espèces aussi variées. Les Amours et les Grâces abandonneront souvent Chypre et Gnide pour venir folâtrer dans ses bocages. Toutes ces merveilles seront enfantées par le génie de celui qui entourera la cité de remparts capables de résister, sans secours étranger, à toutes les armées de l'univers. Ce héros, fils d'un prince du nom d'Hercule, sera père d'un autre Hercule. » C'est ainsi que Renaud se rappelait les prédictions de Maugis ; et, en voyant l'aspect sauvage de l'île, il se disait : « Se peut-il que du sein de ces marécages sorte un jour une ville florissante, asile des sciences et des arts ? Cette misérable bourgade deviendra une cité vaste et magnifique. Ce sol humide et fangeux fera place à des campagnes fertiles. Heureuse cité! je salue d'avance tes seigneurs si courtois et si magnanimes, tes chevaliers si braves et tes nobles habitants! Puisse le Très-Haut accorder à tes princes justes et sages des jours de paix, de joie et d'abondance ! Puissent tes souverains te préserver de la fureur et des trames de tes ennemis ! Sois pour tes voisins un éternel objet d'admiration et d'envie ! » Pendant que Renaud parle, il vogue avec plus de rapidité que le faucon chasseur ne se précipite sur sa proie. Puis la nacelle s'élance dans un nouveau bras du fleuve. L'île disparaît, et les voyageurs laissent derrière eux San Giorgio, la tour de la Fossa et de Gaibana.

Comme il arrive souvent qu'une pensée en fait naître une seconde, puis une autre, Renaud, en songeant au chevalier qui l'avait reçu naguère et à la cité qui devait avoir de si brillantes destinées, se souvient de la coupe révélatrice des fautes des femmes; il réfléchit à l'épreuve que le chevalier avait tentée et sourit en se rappelant que la liqueur s'est répandue sur le sein de tous les maris. Parfois il regrette d'avoir été trop prudent ; d'autres fois il se dit : « Je dois m'applaudir de ce que j'ai fait ; un bon résultat n'eût pu qu'entretenir mon ivresse, une déception m'eût causé d'éternels chagrins Ma conviction vaut tout autant qu'une certitude. J'avais donc peu d'intérêt à chercher la preuve de ce que je croyais déjà, et je m'exposais aux plus cruels tourments en provoquant des révélations fâcheuses pour ma Clarisse : c'était mettre un enjeu de mille contre un, et risquer beaucoup pour gagner peu de chose. »

Pendant que Renaud s'abandonne à ces réflexions, un des rameurs assis près de lui le regarde avec attention ; cet homme semble deviner ses pensées et lui adresse la parole. Ils ne tardent pas à blâmer ensemble l'action

du châtelain, qui a exposé sa femme à une tentation au-dessus des forces de son sexe ; ils conviennent que celle qui serait capable de résister à de telles séductions braverait la pointe de mille épées ou les flammes d'un bûcher. « Vous avez fait sagement, seigneur, ajoute le batelier, en reprochant à mon maître son imprudence ; il est bien peu d'âmes assez honnêtes pour repousser de telles attaques. Connaîtriez-vous par hasard l'histoire d'une jeune dame (elle s'est bruyamment répandue au loin) qui sut faire tomber son mari dans une faute comparable à celle qu'elle-même faillit payer de sa vie ? Mon maître, oubliant la puissance de l'or et des joyaux, n'a pas profité d'un exemple qu'il avait sous les yeux, car cette aventure se passa dans notre patrie, cette belle ville que le Mincio, arrêté dans son cours, baigne et environne comme un lac. Je veux parler d'Adonio et du chien merveilleux qu'il offrit à la dame du juge. — Cette histoire n'a pas franchi les Alpes, reprit le paladin ; je n'ai jamais entendu prononcer le nom d'Adonio, ni en France ni ailleurs. Tu me feras donc plaisir de me la raconter. » Le batelier poursuit ainsi : « Dans Mantoue vivait jadis un homme de qualité, qui, dans ses jeunes années, vêtu d'une longue robe, avait étudié la science d'Ulpien. Quand il voulut plus tard prendre femme, il trouva dans la ville voisine une épouse qui appartenait à une famille honorable, et possédait tant de grâces et d'attraits qu'elle semblait avoir été créée par les mains des Grâces et de l'Amour. Tant de charmes ne pouvaient que troubler le repos

d'Anselme ; il devint bientôt le plus jaloux des maris. Dans la même cité on remarquait un jeune cavalier, d'illustre naissance, dont les aïeux remontaient jusqu'à ces hommes enfantés par les dents du dragon. Il comptait parmi ses aïeux la fée Manto, et ceux qui l'aidèrent à construire la ville où j'ai reçu la vie. Adonio, c'est le nom de ce cavalier, conçut l'espoir de plaire à l'épouse d'Anselme en étalant un grand luxe dans les fêtes, dans les festins, et en surpassant par la richesse de ses vêtements les plus magnifiques seigneurs. Les trésors de Tibère n'eussent pas suffi à tant de dépense, et le patrimoine du jeune prodigue fut dissipé en moins de deux hivers. Sa maison fut bientôt abandonnée par cette foule d'amis qui n'y trouvaient plus ni cailles, ni perdrix, ni faisans. Tombé de haut, il se vit exclu des réunions de ceux dont il était presque réduit à mendier le secours ; il prit le parti d'aller cacher sa misère dans une contrée lointaine, où il espérait vivre inconnu. Il s'éloigna donc un matin sans prendre congé de personne ;

et, tandis qu'il cheminait tristement le long des rives du lac, reportant ses pensés sur celle qu'il aimait toujours, malgré son désastre, un événement imprévu vint le tirer d'un abîme de misère pour l'élever au comble de la félicité. Il vit un paysan qui frappait sur une haie avec le bâton dont il était armé. Adonio s'arrête et lui demande ce qu'il fait. Le paysan repond qu'il a vu fuir dans le fourré la plus grosse couleuvre qui se puisse imaginer. « Je ne m'éloigerai pas, ajoute-t-il, avant d'avoir assommé cette maudite bête. »

Le chevalier entend avec peine cette menace contre un animal qui lui rappelle les anciennes armoiries de sa race, et qui ressemble au dragon dont les dents avaient été jadis semées. Il ordonne au paysan de laisser en paix la couleuvre, et continue sa route vers le lieu où il espère cacher son infortune; il y passe sept années dans les chagrins et la douleur. Cependant l'éloignement et la pauvreté, qui trop souvent altèrent la raison, n'avaient pu éteindre son amour. Consumé de feux secrets, il voulut revenir aux lieux qu'habitait la souveraine de mon cœur. Triste, les cheveux et la barbe en désordre, dénué de tout, il reprit le chemin de sa patrie. A la même époque le sénat de Mantoue se décida à envoyer près du Saint-Père un ambassadeur, dont le séjour à Rome devait avoir une durée qu'on ne limitait pas. Le sort désigna Anselme pour cette mission. L'infortuné! ce choix fut pour lui la sources de larmes éternelles! Vainement il invoqua tous les prétextes et employa tous les moyens, dons et prières, pour se soustraire à ce voyage; il fut obligé de partir. Sa douleur fut plus grande que si on lui eût déchiré les flancs ou brisé le cœur. Pâle, dévoré d'inquiétude et de jalousie, il supplie son épouse de rester fidèle; il lui répète que la beauté, la naissance, la fortune ne sont rien sans le renom de sagesse, qui assure à une femme la considération. La vertu n'en est que plus brillante quand elle résiste aux attaques. L'absence de son époux va lui fournir l'occasion de prouver qu'elle est un modèle de chasteté. C'est par de tels discours qu'il cherche à rendre sa vertu inébranlable. Elle semble fort affligée, elle gémit : ce voyage la met au désespoir! A l'en croire, le soleil éteindra ses feux pour toujours avant qu'elle devienne perfide! Plutôt mourir que de trahir sa foi! Bien qu'Anselme soit un peu rassuré par ces protestations, il veut un gage de plus. O déplorable curiosité! Il va trouver un de ses amis, devin célèbre, qui possède tout les secrets de la magie; il le conjure de lui dire si sa femme, sa chère Argie, restera sage, ou si elle oubliera ses devoirs. L'astrologue se rend à ses vœux, trace des lignes et interroge les constellations. Anselme le quitte et revient le lendemain pour savoir le résultat de ses calculs. Vainement le devin silencieux s'efforce de ne pas répondre à ses questions; vaincu par ses prières, il lui annonce son malheureux sort. Dès qu'il sera parti, sa femme sera infidèle. Séduite par un vil intérêt, et non par la beauté et le doux langage d'un amant, elle trahira son époux. Si vous connaissez les transports de l'amour, vous jugerez du trouble d'Anselme, qui, à ses craintes et à ses soupçons voyait se joindre l'influence des astres ennemis. Mais, ce qui mettait le comble à sa douleur, c'était la pensée qu'Argie trafiquerait de son honneur. Dans l'espoir de la soustraire à un semblable oubli (la misère ne pousse-t-elle pas les humains au vol et au sacrilége?), Anselme lui laisse la libre disposition de ses domaines, de ses joyaux, de ses pierreries et de son argent. « Je t'abandonne ma fortune, lui dit-il; tu peux vendre mes terres, fondre, donner mon or : je ne t'en demanderai jamais compte. Si je te retrouve telle que je te laisse aujourd'hui, que m'importent mes terres et mes palais! » Seulement il la prie de se retirer à la campagne, loin du monde trompeur; il pense que les bons vil-

lageois, adonnés à la culture ou à la garde des troupeaux, ne s'inquiéteront pas d'elle. Argie enlace de ses bras son malheureux époux et baigne son visage de ses larmes; elle lui reproche ses injustes alarmes, ses soupçons et sa défiance. Mais il serait trop long de rapporter tous leurs discours au moment de se séparer : « Je te confie mon honneur, » furent les derniers mots d'Anselme, et son cœur sembla s'échapper de sa poitrine. Argie suit du regard son époux; ses yeux sont deux sources de pleurs.

« Pendant ce temps, le malheureux Adonio, pâle, défiguré par une longue barbe, se rapprochait de sa patrie, où il espérait vivre ignoré ; il arrive sur les bords du lac, près de l'endroit où il a sauvé la couleuvre qu'un paysan voulait assommer. C'était au point du jour; de rares étoiles brillaient encore aux cieux : il vit en face de lui une dame, vêtue d'un costume étranger. Son port était noble et imposant; elle n'avait ni femmes ni écuyers. Elle s'avança d'un air gracieux vers le jeune chevalier. « Tu ne me connais pas, lui dit-elle; cependant je suis ton obligée, et même ta parente, car tous deux nous descendons de Cadmus. Je suis la fée Manto; c'est moi qui posai les fondements de cette ville et qui lui donnai mon nom. Je suis fée et soumise comme mes sœurs à une funeste loi. Bien qu'immortelle, nous sommes sujettes à tous les maux; et, par une condition de notre existence, nous devons, le septième jour de la semaine, prendre la forme d'une couleuvre. Nous sommes ainsi réduites à ramper, ce qui est pour nous la chose la plus cruelle et la plus humiliante, et nous maudissons la vie! Ce jour-là nous restons exposées à tous les périls, car il n'est point d'animal plus détesté que le serpent. On nous accable d'outrages, on nous frappe, on nous poursuit, et nous sommes assommées si nous ne pouvons trouver un refuge. Tu m'as arrachée des mains d'un paysan qui me maltraitait; sans toi je courais le risque d'avoir la tête et les reins brisés, et, vivante, je serais demeurée contrefaite ou boiteuse. Sous cette forme nous sommes privées de toute notre puissance, et le Ciel lui-même est rebelle à nos lois. Cependant nos paroles arrêtent le soleil ou le forcent à se voiler, la terre roule sur son axe, la glace se change en feu, et les flammes se congèlent; je veux reconnaître le service que tu m'as rendu. Délivrée de l'enveloppe misérable, mon pouvoir est sans bornes : je peux te rendre plus riche que tu ne le fus jamais et te mettre pour toujours à l'abri de la pauvreté; tes prodigalités ne feront qu'accroître ta richesse. Je sais que tu aimes encore celle qui cause

ARGIE ET UN PETIT CHIEN

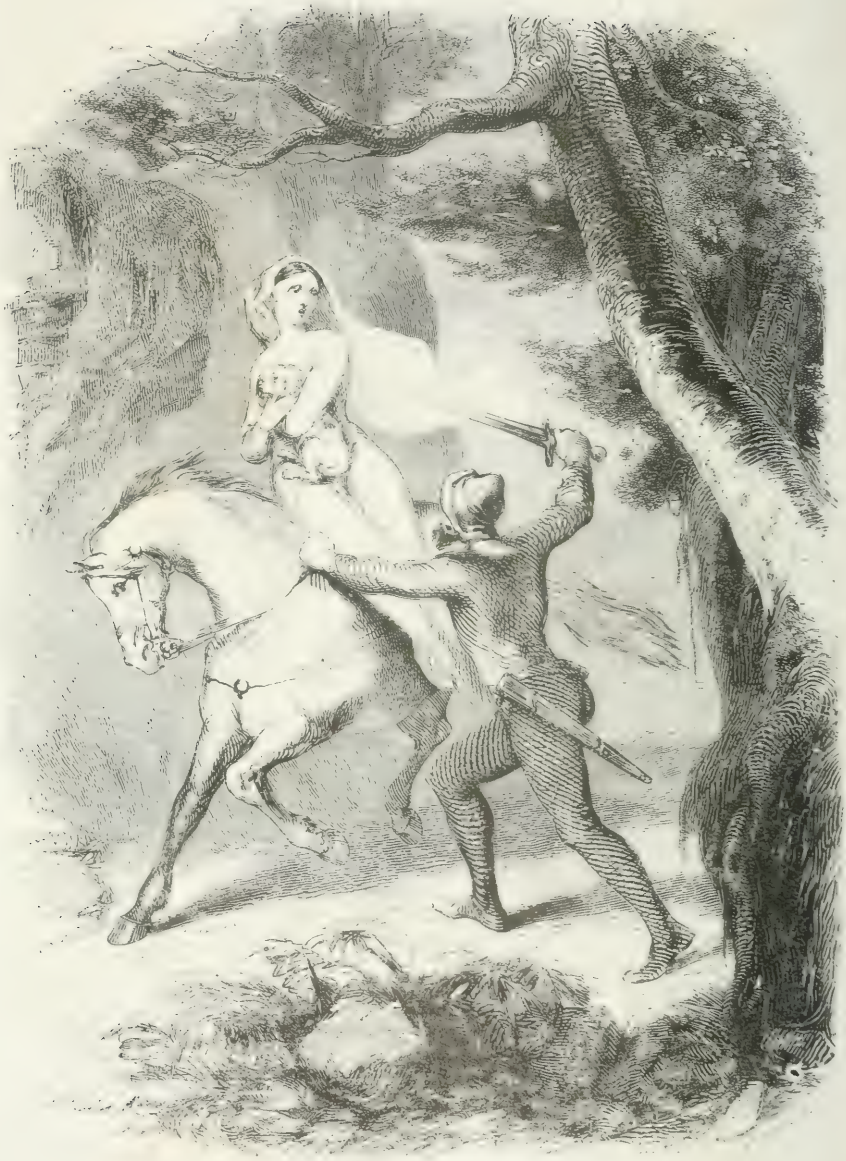
tes malheurs; je te donnerai le moyen d'arriver au but de tes désirs. Pendant qu'Anselme est absent, va trouver sa femme, qui vit retirée à la campagne; je t'accompagnerai. »

« La fée lui enseigne la manière de se présenter à la jeune femme; elle lui indique les vêtements qu'il doit prendre, et lui dicte même les paroles qu'il devra prononcer. Manto a le pouvoir de se métamorphoser; elle choisit la forme d'un chien de merveilleuse petitesse, rempli de grâce et de souplesse, au poil long, soyeux et plus blanc que l'hermine. Adonio porte l'habit de l'un de ces pèlerins qui demandent au nom de Dieu l'aumône et l'hospitalité; il s'arrête près de quelques cabanes voisines du château, et joue d'une espèce de cornemuse, au son de laquelle le petit chien se dresse sur ses pattes et se met à danser. Argie l'entend et lui fait dire de venir dans la cour de son château. Le destin du juge commençait à s'accomplir.

« Docile aux ordres de son maître, le chien exécute une foule de danses étrangères et fait force sauts et gambades; il déploie tant d'adresse et prouve une intelligence si extraordinaire, que les spectateurs, attentifs et charmés, osent à peine respirer. Argie, d'abord surprise, ne tarde pas à concevoir le plus violent désir de posséder le petit chien, et elle charge sa nourrice d'en offrir un prix considérable. « Eussiez-vous, réplique le rusé pèlerin, tous les trésors que possède une femme avare, vous n'auriez point assez pour payer une seule des pattes de mon chien. » Et, prenant la nourrice à l'écart, il dit au chien de lui donner une pièce d'or. L'animal se secoue, et l'on voit tomber le brillant métal. Adonio fait accepter la pièce à cette femme et poursuit ainsi : « Penses-tu que je veuille me défaire d'un tel compagnon? Je ne forme point de désir sans qu'il ne l'exécute aussitôt. Perles, bijoux, vêtements riches et précieux, il ne me refuse rien. Tu peux cependant dire à ta maîtresse que je le lui céderai, non pour de l'or, elle n'en a pas assez, mais au prix d'une nuit passée avec elle. » A ces mots, il la charge d'offrir à la dame une des perles que le chien laisse tomber. Cet arrangement semble à la nourrice plus avantageux pour sa maîtresse qu'une dépense de dix ou vingt ducats. Elle court en toute hâte vers Argie, et l'engage fortement à faire l'acquisition du chien pour un prix que l'on ne perd pas, même en le donnant. Argie, un peu par vertu, et beaucoup par incrédulité, repousse ce conseil; mais la nourrice la presse, la rassure, l'obsède, lui fait remarquer qu'une telle occasion ne se retrouvera pas. Enfin la belle consent à voir le chien un autre jour et en particulier. Cette seconde entrevue est fatale au pauvre juge. Le petit chien fait rouler sur le parquet force doublons, perles et pierreries, dont la vue amollit le cœur altier de la dame. Sa résistance devient de plus en plus faible quand elle reconnaît le chevalier qui l'a tant aimée. Les mauvais conseils de sa nourrice, les discours passionnés d'Adonio, les richesses qu'il étale devant elle, la longue absence du vieil Anselme, l'espoir du mystère triomphent de sa pudeur, et elle accepte le petit chien au prix qu'Adonio y avait mis. Le chevalier jouit longtemps des plus douces faveurs. La fée ne le quitta pas, et le soleil

visita les douze signes du zodiaque avant que le juge obtînt son audience de congé.

« Enfin, accablé d'inquiétudes, il se hâta de revenir. Sa première visite fut pour le devin; il le conjura de lui apprendre si Argie avait été infidèle ou si elle avait gardé sa foi. L'astrologue trace ses figures, interroge les planètes et lui répond que sa prédiction s'est accomplie; la jeune femme a reçu les dons magnifiques d'un amant. Une lance ou un épieu n'eussent pu faire au juge une plus cruelle blessure. Pour se convaincre par ses yeux d'un malheur dont il ne doutait pas (tant était grande sa confiance dans les paroles du devin!), il presse la nourrice de questions pour savoir d'elle la vérité; mais tous ses efforts sont inutiles, et il ne peut obtenir d'elle le moindre aveu. Habituée à feindre, elle nie tout avec effronterie; et à force d'adresse elle jette Anselme dans une perplexité qui dure plus d'un mois. Le doute était bien préférable à la certitude, qui devait être pour lui une cause de désespoir. Voyant que ses prières et ses cadeaux restaient sans effet, le juge attendit sagement que la discorde se glissât entre Argie et sa nourrice; il savait qu'entre femmes s'élèvent bientôt les jalousies et les querelles. Son espoir ne fut pas trompé. A la première dispute, la nourrice vint d'elle-même révéler toute l'intrigue à son maître sans omettre le moindre détail. Je n'essayerai pas de décrire la douleur du juge; il faillit perdre la raison. Dans sa fureur il veut mourir, mais après avoir frappé la coupable. Le même poignard lavera son outrage et finira son martyre. Ce projet arrêté, il rentre dans la ville et envoie à son château un serviteur dévoué. « Tu te présenteras à ma femme, lui dit-il, et tu lui annonceras qu'Anselme, atta-



ARGIL A CHEVAL MENACÉ PAR UN BRIGAND

p. 190

qué d'une maladie aiguë, n'a que peu d'instants à vivre. Si Argie aime encore son époux, elle doit se hâter d'accourir. Elle viendra sans hésiter; et, pendant le voyage, tu lui donneras la mort. »

« L'assassin remplit fidèlement sa mission. Argie monte à cheval et part avec son petit chien. La fée ne lui avait point laissé ignorer le projet de son époux; mais elle l'avait engagée à ne pas s'inquiéter, parce qu'elle serait secourue quel que fût le danger. Parvenu dans un lieu désert et écarté, près d'un torrent qui descendait de la cime des Apennins et roulait ses ondes dans le fleuve, le meurtrier jugea que l'ombre des bois favoriserait son crime. Tirant son épée, il dit à Argie de demander à Dieu le pardon de sa faute; mais elle disparut au moment où il croyait la frapper; il s'efforça vainement de la retrouver. Confus et honteux, il retourna vers Anselme, qui entendit avec stupeur le récit de cet événement étrange et inexplicable; il ne pouvait imaginer que sa femme fût si fortement protégée par la fée Manto. En lui déclarant tout, la nourrice avait omis cette circonstance, je ne saurais dire pourquoi. La fureur de l'époux est toujours la même, et il n'a pas lavé son affront. Naguère son désespoir était peu de chose: maintenant une poutre semble l'oppresser. Son outrage est public; chacun le montre au doigt. Jadis il pouvait garder le mystère, maintenant sa tentative de vengeance est connue de tous. En effet, éclairée sur ses cruels desseins, Argie, pour se dérober à la colère de son époux, se livrera à un homme puissant, qui la gardera au mépris et à la honte de son époux; peut-être s'abandonnera-t-elle à un amant assez lâche pour exploiter ses charmes. Redoutant un pareil malheur, Anselme envoie de tous côtés des messagers; il fait explorer les moindres bourgs de la Lombardie! Lui-même se livre à d'actives recherches et visite les endroits les plus solitaires; il ne recueille pas d'indices. Enfin il prie son valet de le conduire à l'endroit où Argie a disparu; il pense que sa femme se cache le jour dans les bois et passe la nuit dans quelque maison voisine. Le maître et le serviteur pénètrent dans la forêt et découvrent un palais magnifique. Manto avait créé tout à coup, à la prière d'Argie, cet édifice aux murs d'albâtre et resplendissant d'or. On ne saurait dépeindre ni même imaginer rien de plus admirable. L'intérieur offrait encore plus de merveilles, et le palais de mon maître, que vous trouvez si beau, n'eût été qu'une humble chaumière près de lui. Les appartements, les galeries, les écuries et les celliers étaient tendus d'étoffes de velours et de riches tissus. De toutes parts on voyait des vases d'or et d'argent, des pierres étincelantes de feux de toutes couleurs, rouges, vertes ou d'azur, qui servaient de coupes, de plats et même de tables. Partout enfin brillaient la soie et les pierreries.

« Le juge fut surpris de trouver ce palais éblouissant dans un désert où il ne s'attendait même pas à voir une cabane. Il crut un moment que sa raison, troublée par l'ivresse ou dupe des illusions d'un songe, s'égarait. Sous les portiques se tenait un Éthiopien, au nez épaté, aux grosses lèvres, au visage hideux et repoussant. Cette horrible copie d'Ésope eût fait peur aux joyeux habitants du paradis. Ses vêtements étaient sales et déguenillés

comme ceux d'un mendiant : je ne peux vous donner qu'une faible idée de la laideur de ce personnage. Anselme, ne sachant à qui s'adresser, demande à cet homme le nom du châtelain. « Ce palais m'appartient, » répond l'Éthiopien. Anselme croit qu'il veut plaisanter ; mais le nègre lui affirme, avec de nouveaux serments, que nul mortel ne peut lui disputer cette demeure. Il ajoute que le juge est libre de le visiter et d'y choisir ce qui lui sera agréable, soit pour lui-même, soit pour ses amis. Anselme confie son cheval à son valet et parcourt les diverses salles ; il se récrie sur la beauté du site, sur le bon goût de l'architecture et le fini des ornements, sur la richesse de l'ameublement, et laisse souvent échapper cette exclamation : « L'or du monde entier ne pourrait payer une semblable demeure ! — Il dépend de toi de l'avoir pour bien moins, répond le nègre ; il ne te coûtera pas de sacrifices d'argent. » Et, ce disant, il ose faire à Anselme une proposition à peu près semblable à celle qu'Adonio avait adressée à Argie. Anselme le traite de fou et d'effronté. La dureté de trois ou quatre refus ne rebute pas l'infâme, qui, renouvelant avec persévérance ses honteuses offres, finit par obtenir le consentement du juge. Aussitôt Argie, qui est cachée non loin de là, se montre et dit à son époux : « Quelle conduite abominable de la part d'un homme si sage et si vertueux ! » Vous jugez de la confusion d'Anselme, il eût voulu se cacher dans les entrailles de la terre. Argie se plaît à lui adresser des reproches qui semblent atténuer sa propre faute. « Quel châtiment mérites-tu, lui répète-t-elle en pleurant, toi qui, pour un acte odieux, te mets à la discrétion d'un monstre horrible, tandis que tu m'as condamnée à mourir pour m'être laissée allée à une passion naturelle ; du moins j'écoutais l'amour d'un homme jeune et tendrement épris, qui payait ma faiblesse avec magnificence. Si j'ai mérité une fois la mort, tu l'as méritée cent fois. Cependant, bien que je te tienne en mon pouvoir, je n'ajouterai pas une punition à ta honte, qui satisfait assez ma vengeance. Tous deux nous avons péché ; l'oubli et le pardon sont ce qui convient le mieux. Désormais aucune de mes paroles ou de mes actions ne te rappelleront ta turpitude, pourvu que tu imites ma discrétion. » Cet arrangement parut à Anselme trop favorable pour qu'il le refusât. La paix et la concorde se rétablirent entre les deux époux, dont l'union fut depuis lors exempte de trouble. »

Le batelier se tut. Renaud sourit en écoutant la fin, mais la honteuse action d'Anselme le fit rougir ; il loua l'adresse d'Argie, qui avait su entraîner son époux dans une aventure plus désagréable que celle où elle-même était tombée la première.

Dès que le soleil fut avancé dans sa course, Renaud fit servir les mets que, la veille, son hôte avait envoyés avec une généreuse profusion. Il laissait sur sa gauche un riche pays, et, sur sa droite, des marais immenses. Bientôt il traversa la ville d'Argenta; non loin est la source du Sauterne. Je pense que Bastia n'était pas fondée. L'étendard espagnol n'y avait point encore subi d'humiliation, et les habitants de la Romagne n'avaient pas eu à gémir du passage de soldats indisciplinés. La barque, suivant le cours du fleuve, se trouva bientôt au milieu d'un lac, et le sire de Montauban pénétra dans Ravennes vers l'heure de midi. Renaud était souvent à court d'argent, mais il put en cette occasion se montrer libéral envers les bateliers dont il se séparait; il prit divers guides et plusieurs chevaux. Le soir même il alla plus loin que Rimini, et n'attendit pas à Montefiore le retour de l'aurore. L'astre du jour se levait à peine quand il franchit les portes d'Urbin. Frédéric, Élisabeth n'avaient point encore illustré cette ville; il n'y trouve pas le brave Gui, ni François Marie, ni Léonore, dont la gracieuse courtoisie eût décidé sans effort notre héros à accepter, pendant plusieurs jours, cette hospitalité que ces généreux seigneurs offrent depuis si longtemps aux dames et aux voyageurs. Personne n'arrête la bride de son cheval, et il poursuit sa route vers Cagli; il gravit la montagne que traverse le Metro ou le Ganno, passe les Apennins, traverse l'Ombrie, le pays des Étrusques, et, s'avançant vers Rome, il s'embarque au port d'Ostie. Bientôt il aborde sur cette plage où Anchise reçut les derniers honneurs du pieux Énée. Faisant force de rames et de voiles, il cingle vers la petite île de Lampedouse, qui avait été choisie pour le théâtre du combat entre Agramant et les chevaliers; mais les vents contraires trompent son impatience. Déjà le chevalier d'Anglante a mis fin à sa glorieuse entreprise. Agramant et Gradasse

sont morts; le trépas de Brandimart a été le prix d'une triste victoire. Le brave Olivier est étendu sur le sable, en proie à de cruelles souffrances.

Roland presse son cousin dans ses bras et ne peut retenir ses pleurs en lui annonçant la mort du meilleur de ses amis. Le sire de Montauban verse aussi des larmes à la vue de Brandimart, dont la tête est fendue en deux parts. Il court vers Olivier, qui gît sur la poussière, et cherche à le consoler; mais lui-même est pénétré de douleur : tel est le convive affamé qui arrive quand le festin est terminé et la table enlevée. Les écuyers transportent le corps d'Agramant et celui du roi de Sericane au milieu des ruines de Biserte, où ces princes doivent être ensevelis; ils y apportent la nouvelle du combat. Astolphe et Sansonnet apprennent la victoire de Roland avec une joie qu'affaiblit la pensée du funeste destin de Brandimart. Leur visage se voile d'une sombre tristesse. Pourraient-ils se résoudre à instruire Fleur-de-Lis d'un si grand malheur? La nuit qui précéda le combat, la jeune amante vit en rêve la cotte d'armes qu'elle avait brodée et offerte au fils de Monodant, couverte de gouttes de sang : elle se figurait qu'elle-même avait formé ces bandelettes, et elle en ressentait la plus vive affliction : « Il m'avait priée, se disait-elle, de ne mêler aucune couleur au noir de son armure. Pourquoi ai-je trompé son désir? » Elle ne put s'empêcher de regarder ce songe comme un funeste présage, et le lendemain on lui révéla la triste vérité. Astolphe et Sansonnet la lui cachèrent jusqu'au moment où ils purent venir eux-mêmes pour l'en instruire.

Leur visage consterné n'a point cet air de joie que doit inspirer la victoire, et Fleur-de-Lis n'a pas besoin qu'ils lui apprennent son malheur. Le cœur oppressé, détestant la lumière du jour, elle tombe privée de sentiment et comme morte. Elle ne recouvre la voix que pour appeler celui qu'elle aime; elle meurtrit et déchire ses joues, elle arrache et disperse ses cheveux; elle pousse des cris comme une femme livrée au démon, ou comme les Ménades errantes au son du cor; elle demande un poignard, elle veut courir vers le rivage où se tient le navire qui porte les cadavres des deux rois, elle assouvira sa fureur en les déchirant. « Cher époux, s'écrie-t-elle, devais-tu partir sans moi? Fleur-de-Lis ne t'avait jamais quitté! Je t'eusse sauvé la vie. Mes cris t'auraient averti de la lâche attaque de Gradasse, ou du moins je me serais jetée entre vous deux; et, pour te préserver du coup mortel, ma tête eût servi de bouclier. Je vais mourir, et mon trépas te sera inutile! Pouvais-je mieux sacrifier ma vie qu'en sauvant la tienne? Si le sort impitoyable avait trahi mon espoir, j'aurais essayé de te ranimer par mes baisers; j'aurais baigné ton visage de mes larmes et je me fusse écriée : « Ame chérie, retourne en paix dans le sein de Dieu! je ne tarderai pas à t'y suivre. Ah! Brandimart, est-ce donc là le sceptre que tu devais posséder? Est-ce ainsi que tu me reçois sur ton trône de Damogire! Sort cruel, que de biens tu m'enlèves aujourd'hui! J'ai tout perdu, je ne tiens plus à rien! » Son désespoir redouble encore, et elle arrache ses cheveux comme s'ils eussent été cause de son malheur. Elle frappe ses mains l'une contre l'autre, les mord et déchire avec ses ongles ses lèvres et son sein. Mais laissons-la en proie à cette douleur furieuse, et retournons à Roland et à ses compagnons.

Le comte voulait, ainsi qu'Olivier, dont la blessure réclamait de prompts secours, honorer Brandimart par de pompeuses funérailles; un vent favorable poussa son navire vers la montagne, qui, la nuit, lance des feux éclatants et vomit pendant le jour une noire fumée. Cette montagne n'est pas loin de Lampedouse; la déesse des nuits prête aux navigateurs sa pâle lumière. Le lendemain ils touchent à Agrigente et y commandent, pour le jour suivant, les préparatifs de la cérémonie funèbre.

Au milieu des ombres du soir, Roland, entouré de l'élite des habitants, suit les bords de la mer, qui semblent embrasés par les torches. On entend des plaintes et des cris lugubres. Le comte se rend à la chapelle où sont déposés les restes de celui qu'il avait tendrement aimé. Le vieux Bardin, dont les yeux se fondent en pleurs, se tient avec accablement près du cercueil. Il accuse le Ciel impitoyable et l'influence des astres ennemis; il rugit comme un lion blessé, et porte une main insensée sur ses cheveux blancs et sur son front ridé. Les cris et les gémissements redoublent à la vue de Roland. Le comte, silencieux, fixe ses regards sur le visage de son ami, pâle et flétri comme sont aux approches du soir le lis ou l'acanthe cueillis dès le matin. Enfin il pousse un profond soupir et dit : « O mon compagnon fidèle, se peut-il que tu sois privé de la clarté du jour ! Tu jouis de la félicité éternelle et tu es à l'abri des coups du sort, tandis que ma douleur est sans bornes et que je reste seul au monde. Nous avons bravé ensemble la fureur des éléments et les dangers de la guerre, et je ne partage pas ton repos ! Qu'ai-je donc fait pour voir condamné à vivre sans toi au milieu d'un monde impur? compagnon de tes misères, n'ai-je pas droit aux mêmes récompenses que toi? Hélas! je ne suis pas seul à regretter ta mort. La même douleur émeut l'Italie, l'Allemagne et la France! Oh! quelle ne sera pas la désolation du grand Charles et de ses paladins! L'Empire et la Foi

ont perdu leur plus ferme appui. Nos ennemis trembleront plus, et le païen se sentira animé d'une nouvelle audace! Quel est maintenant le sort de la tendre Fleur-de-Lis! j'entends ses lamentables cris, je vois ses pleurs. Peut-être qu'en ce moment elle s'accuse et maudit l'auteur de ce combat, qui lui ravit toute espérance! Du moins, ô Fleur-de-Lis, nous avons la pensée consolante que tous les guerriers doivent envier une fin si glorieuse. Dèce, Codrus, le héros d'Argos, celui même qui se sacrifia pour Rome n'ont pas été plus utiles à leur patrie ni moins dignes de l'immortalité! »

Pendant que le comte prononce ce discours, les moines gris, blancs et noirs et une multitude de prêtres forment deux longues files et s'avancent en priant le Très-Haut d'accorder à Brandimart l'éternelle félicité. L'éclat des torches funèbres dissipe les ombres. On lève le corps, que portent tour à tour des chevaliers et des comtes. Le cercueil est couvert d'un drap de soie couleur de pourpre rehaussé d'or et de perles. Le fils de Monodant est étendu sur des coussins garnis de pierreries, la cotte de mailles écarlate dont il est revêtu est d'une admirable richesse. Trois cents pauvres couverts de longs manteaux noirs retombant jusqu'à terre précèdent le cortége. Ils sont suivis par cent pages montés sur de vigoureux coursiers dont les lugubres caparaçons traînent jusqu'à terre. Les bannières, les trophées d'armes conquis pour l'Empereur et l'Église dans mille batailles par celui qui n'est plus entourent le cercueil. Deux cents personnes chargées d'ordinaire du soin des funérailles, enveloppées de robes noires et portant des torches allumées, le précèdent; puis on voit Roland et Renaud, dont les yeux rouges et ternes ne cessent point de verser des pleurs. Olivier, retenu par sa blessure, n'a pu assister à la cérémonie. Je n'essayerai point de raconter tous les détails des funérailles, ni de compter les torches innombrables, ni de décrire toutes les tentures noires ou violettes. Le cortége s'avançait vers la principale église. Sur son passage les habitants versaient des pleurs. Tous plaignaient la triste fin d'un guerrier si intrépide, si jeune et si beau. Le cadavre fut déposé dans la nef. Lorsque les gémissements des femmes et du peuple eurent salué Brandimart une dernière fois, lorsque les prêtres eurent récité les prières des morts, le cercueil fut placé sur deux colonnes, et Roland le fit recouvrir d'un riche drap d'or en attendant qu'on pût lui élever un monument plus digne et plus durable. Avant de quitter la Sicile il ordonna qu'on préparât des matériaux d'or et de porphyre, et consacra de grandes sommes d'argent aux travaux qu'exécutèrent sur ses dessins les architectes et les statuaires les plus renommés. Après le départ de Roland, Fleur-de-Lis s'était rendue d'Afrique en Sicile; elle surveilla la pose des colonnes et les inscriptions. Pensant que sa douleur serait éternelle, malgré toutes les messes et les prières, elle résolut de se fixer près du sépulcre et vécut dans une cellule d'où elle ne sortait jamais. Roland lui adressa de pressants messages, et vint lui-même pour l'engager à revenir; il lui assurait une noble existence et lui promettait que Galerane ne la quitterait plus, il offrait même de la reconduire à Lissa, près de son père, et de lui faire construire un monastère si elle voulait se consacrer au Seigneur :

ce fut en vain. La jeune fille inconsolable resta près du sépulcre. Bientôt épuisée par le jeûne et les veilles, elle ne tarda pas à succomber.

Les trois paladins, accablés de tristesse, s'éloignèrent de l'ancienne demeure des Cyclopes; ils ne partirent pas sans emmener un médecin pour prendre soin d'Olivier, dont la blessure, d'abord négligée, était difficile à guérir. Ses plaintes inquiétaient les paladins; le pilote leur donna un conseil qu'ils goûtèrent : il leur apprit que, sur un écueil peu éloigné, vivait un ermite dont les sages avis et la protection même étaient fort utiles. Il avait le pouvoir de rendre la vue aux aveugles et la vie aux morts. En se signant, il calmait la tempête et apaisait les flots furieux. Le pilote les engagea donc à se rendre près de ce serviteur si favorisé de Dieu : la guérison d'Olivier lui fournirait l'occasion d'un nouveau miracle. Ce conseil plut au sire d'Anglante, qui fit aussitôt gouverner vers la demeure de l'ermite. Dès l'aurore du jour suivant on découvrit son rocher, les matelots s'en approchèrent avec prudence; le fils d'Olivier fut porté par ses écuyers dans la chaloupe, qui franchit les récifs et toucha le rivage. Les voyageurs se rendirent près de l'ermite; c'était le vieillard qui avait donné le baptême à Roger. Il reçut le comte et ses amis avec bienveillance, les bénit au nom du Seigneur et leur demanda ce qu'ils voulaient de lui. Cependant les anges l'avaient instruit de leur venue. Roland lui répondit qu'il sollicitait son intervention toute-puissante en faveur de son beau-frère, dont la blessure avait été faite par les ennemis de Dieu. L'ermite se hâta de calmer leurs alarmes et promit une entière guérison. Il ignorait l'art de la médecine et ne possédait aucun remède, mais il s'agenouilla dans la chapelle, leur apporta des paroles d'espérance, et bénit une seconde fois Olivier au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Merveilleux pouvoir que le Seigneur accorde à ses fidèles! le paladin est soulagé, son pied est plus sûr et plus léger que jamais. Témoin de ce miracle, Sobrin, dont les blessures s'aggravaient de jour en jour, se résout à abjurer Mahomet et à embrasser la religion du Christ; il demande à être initié aux saints mystères. L'ermite le baptise et lui rend la santé. Les paladins se réjouissent de cette conversion presque autant que de la guérison d'Olivier. Roger, qui habitait sur cet écueil, éprouva plus de joie que les autres et sentit redoubler sa dévotion et sa foi. L'homme de Dieu exhortait tous les chevaliers à se préserver des souillures et des impuretés que l'homme frivole rencontre sans cesse sur le

chemin de la vie. « Portez toujours vos regards vers le Ciel, » leur disait-il.

Roland fit apporter du pain, du vin et des provisions ; et l'ermite, qui avait oublié ces sensualités, goûta le vin et mangea comme les autres de la chair de porc. Lorsque le repas fut terminé, les chevaliers se mirent à parler de diverses choses ; et, comme une découverte en amène souvent une autre, ils reconnurent ce fameux Roger dont l'univers admirait la valeur. Le sire de Montauban ne s'était pas rappelé les traits de son ancien adversaire ; mais Sobrin l'avait reconnu en le voyant près du saint vieillard, et n'avait point voulu paraître indiscret. Quand les paladins surent qu'ils avaient devant eux ce guerrier si célèbre, et qu'il s'était fait chrétien, ils l'abordèrent d'un air de joie : l'un lui prit la main, l'autre l'embrassa, et Renaud fit éclater les plus vifs transports. Je vous dirai, dans le chant suivant, s'il vous plaît de l'apprendre, la cause des témoignages de vive affection que lui donnait le sire de Montauban.

CHANT XLIV

Renaud, frappé de l'admirable valeur de Roger, lui promet la main de Fradamante ; ils se rendent à la cour de Charles, qui les reçoit avec pompe et les comble d'honneurs. — Roger s'éloigne de Paris dans l'intention de donner la mort à Léon.

O vous dont le cœur tendre et sensible forme les liens sacrés de l'amitié sous les plus humbles toits, dans l'obscure cabane, avec l'infortuné aussi bien qu'avec le puissant, dans les cours et sous les éclatants lambris, vous n'êtes pas exposés aux trahisons, au doute cruel, et vous ne connaissez pas les protestations trompeuses ! Quelle est la durée des traités et des alliances que font entre eux les princes et les rois? Les papes, les empereurs, les monarques, unis aujourd'hui, se combattront demain avec acharnement : ils oublient facilement leurs promesses et ne voient que leurs intérêts ; trouvant rarement l'occasion de goûter le charme des sentiments affectueux, qui sont bannis des lieux où l'on traite avec dissimulation les sujets même les plus futiles. Si, par hasard, l'infortune les rapproche, ils apprennent mieux et plus promptement à connaître le prix de ce qu'ils avaient dédaigné. Au sein de la retraite l'ermite put réunir, par de doux liens, ces guerriers plus aisément qu'il ne l'eût fait dans le trouble des cours. La mort seule eut le pouvoir de briser ces liens. Confident de leurs pensées, il reconnut que ces âmes sincères avaient la pureté du blanc plumage des cygnes. Tous étaient francs et généreux. Leur politesse n'avait rien de cette urbanité trompeuse, triste apanage des fourbes qui se cachent sous de faux dehors; ils oubliaient leurs anciennes divisions et s'aimaient comme des frères nés d'un même sang.

Renaud se montrait plus empressé que les autres à combler Roger de caresses. Non-seulement il avait éprouvé la valeur du jeune héros, mais il connaissait sa générosité et sa courtoisie, et il savait les services que sa fa-

mille en avait reçus. Après avoir sauvé Richardet de la vengeance du roi maure, Roger avait tiré les deux fils de Beuves des mains des Sarrasins et de celles des satellites du Mayencais maudit. Renaud pouvait-il lui refuser son amitié et son estime? S'il lui était interdit de le faire tandis que Roger restait parmi les Maures, il pouvait acquitter la dette de la reconnaissance maintenant que ce héros était chrétien. L'ermite, voyant les prévenances et les attentions de Renaud pour le fils de Galacielle, lui adresse ces mots :

« Témoin de l'amitié qui vous unit déjà, je vous exprime un vœu que vous écouterez sans peine (je l'espère du moins). Il ne tient qu'à vous de rapprocher deux races illustres par une alliance dont la gloire, brillante comme le soleil, durera (c'est le Seigneur qui vous parle par ma bouche) tant que les astres rouleront dans l'immensité des cieux. » L'ermite persuade aisément à Renaud qu'il doit promettre à Roger la main de Bradamante. Le comte et Olivier approuvent cette union et ne doutent pas qu'elle ne soit agréable à l'Empereur et à Aimon. La France tout entière ne doit-elle pas s'en réjouir? Ils ignorent qu'Aimon accueille, avec l'approbation de Charlemagne, la demande que Constantin, empereur des Grecs, lui fait de la main de Bradamante pour Léon son fils et son héritier. Sans voir la guerrière, Léon s'est épris d'amour pour elle sur la seule renommée de ses exploits. Aimon n'a rien voulu terminer sans le consentement de Renaud, dont il attend le retour; mais il ne doute pas que son fils n'apprécie l'honneur d'une si

noble alliance. Telle est la déférence du vieux duc pour le sire de Montauban.

Cependant, déterminé par les conseils du sire d'Anglante et de ses compagnons, et cédant aux instances de l'ermite, Renaud a promis la main de sa sœur à Roger. Il ignore les desseins de son père et ne doute pas de son approbation. Les chevaliers passent encore deux jours près de l'ermite, bien que le vent soit favorable. Enfin le pilote les presse si vivement de partir, qu'ils prennent congé de leur hôte. Roger se sépare du pieux solitaire auquel il doit la connaissance des saints mystères. Le sire d'Anglante lui rend Balisarde, le rapide Frontin et l'armure d'Hector. Maître de cette épée après l'avoir ravie au milieu des périls du jardin de Falérine, Roland a plus de droits à la posséder que le jeune guerrier qui l'a reçue avec Frontin d'un vil larron. Cependant il se plaît à la lui offrir. Les chevaliers, bénis par le saint vieillard, regagnent leur navire et mettent aussitôt à la voile. Les rames soulèvent l'onde ; le vent se montre toujours favorable, et ils arrivent à Marseille sans avoir besoin de faire des vœux ou des prières. Je les laisse à bon port et m'efforcerai d'y conduire aussi l'illustre Astolphe. Dès qu'il fut instruit de la victoire si chèrement payée de Roland, le duc, jugeant que la France était à jamais délivrée des Maures, s'occupa de faire reprendre aux Nubiens le chemin de leur pays. Dudon avait déjà renvoyé la flotte victorieuse des vaisseaux d'Agramant. Dès que les marins furent débarqués, on vit (nouveau prodige!) les proues, les poupes et les ponts redevenir, comme auparavant, des feuilles que le vent dispersa dans les airs. Les Nubiens s'éloignèrent du rivage, et Astolphe put remercier Sénapes, qui avait conduit lui-même son armée, et remettre aux Nubiens l'outre dans laquelle était renfermé le fougueux Auster. Ce terrible vent du midi fait rouler comme des vagues les sables du désert et les élève en tourbillons funestes aux voyageurs ; il importait de le retenir captif jusqu'à leur arrivée dans leur pays. Le bon Turpin assure qu'au moment où cette armée pénétra dans les gorges de l'Atlas tous les chevaux reprirent leur ancienne forme, et les guerriers continuèrent la route à pied. Mais il est temps de ramener Astolphe en France. Dès qu'il eut fortifié les villes les plus importantes de la Mauritanie il s'élança sur l'hippogriffe, qui déploya ses ailes et le transporta d'un seul trait jusqu'en Sardaigne et de là en Corse. Tournant à gauche, il passa la mer et s'arrêta sur la côte de Provence, où, plein de soumission aux ordres de l'évangéliste, il rendit pour toujours la liberté à son coursier. Saint Jean lui avait prescrit d'affranchir l'hippogriffe de la selle et du frein. Le cor lui-même, privé de sa vertu, ne rendait plus aucun son depuis qu'Astolphe l'avait porté dans l'astre qui reçoit tout ce que perdent les humains. Le duc débarqua à Marseille le jour même où Roland, Olivier et Renaud s'y trouvaient avec Sobrin et Roger. La triste fin de Brandimart les empêchait de se réjouir de leur victoire. Un messager venu de Sicile avait instruit Charles de la mort des deux rois, de celle du fils de Monodant et de la captivité de Sobrin. Il n'ignorait pas la conversion de Roger et ne dissimulait pas la joie qu'il en avait ressentie au fond de son cœur.

Délivré d'une angoisse insupportable sous laquelle son front s'était courbé pour toujours, il crut ne pouvoir assez honorer ceux qui étaient les plus fermes soutiens de son empire. Par son ordre, tous ses barons allèrent à la rencontre des paladins jusqu'au bord de la Saône; lui-même sortit de la cité avec un cortége de rois et de ducs. A ses côtés était l'impératrice, que suivaient de nobles dames et damoiselles non moins remarquables par leur beauté que par la richesse et l'élégance de leurs atours. A l'aspect de Roland et des autres paladins, l'Empereur s'avança vers eux les bras ouverts. Mille acclamations portèrent jusqu'aux nues les noms de Montgraine et de Clermont. De toutes parts éclataient les témoignages de sympathie et d'amitié. Le comte, Olivier et le sire de Montauban présentèrent à Charlemagne

le fils de Roger de Rizza, ce Roger aussi vaillant que son père. « Nos escadrons, dirent-ils, peuvent rendre témoignage de sa valeur mille fois éprouvée. » Bradamante et Marphise, ces deux courageuses amies, s'avancèrent : la sœur pressa son frère dans ses bras, l'amante manifesta sa joie avec plus de retenue.

L'Empereur invite Roger à remonter sur son coursier et le fait placer à ses côtés; il le comble de marques de distinction : il sait que ce héros a embrassé la sainte foi. Le noble cortége rentre dans la ville au milieu d'une pompe triomphale. Les édifices sont couverts de tapis et de guirlandes de feuillages; les dames placées aux balcons font pleuvoir sur leurs têtes des fleurs et des parfums. On a élevé des trophées et des arcs de triomphe sur lesquels sont représentés la prise et la ruine de Biserte et leurs glorieux faits d'armes; sur leur passage on exécute des jeux et des mystères, et partout on lit cette inscription : « Aux libérateurs de l'empire. » C'est au son des trompettes, des clairons et d'une musique guerrière, au milieu des cris et des vœux d'un peuple immense, que l'Empereur regagne son palais. Les fêtes, les danses et les tournois durèrent plusieurs jours.

Cependant Renaud avertit son père de la promesse qu'il a faite à Roger

en présence d'Olivier et de Roland. Les paladins trouvent qu'il est impossible de faire un meilleur choix, tant pour la naissance que pour le mérite. Le duc Aimon est mécontent que son fils ait disposé, à son insu, de la main de Bradamante en faveur d'un simple chevalier sans royaume ni terres, et au moment où elle pouvait devenir l'épouse de l'héritier du puissant Constantin. La noblesse et la vertu même ne se passent des avantages que confère la richesse. Béatrix se montre encore plus irritée et déclare qu'elle s'opposera de toutes ses forces au mariage. Le sire de Montauban est résolu à ne point manquer à sa parole. Béatrix, ne doutant pas que sa fille ne lui obéisse, l'invite à rejeter, fût-ce au prix de sa vie, une telle alliance; elle la menace de lui retirer son affection si elle est rebelle à ses désirs. Enfin sa résistance au désir de Renaud devra suffire, puisqu'il ne peut contraindre sa volonté. Bradamante garde le silence sans oser faire de représentations à celle qu'elle doit aimer et respecter. Promettre de faire ce qu'elle ne veut, ce qu'elle ne doit pas exécuter, serait un crime, son cœur n'est plus libre! Elle soupire et se tait, car elle craint de refuser et ne peut pas se soumettre. Retirée au fond de ses appartements, elle donne un libre cours à ses larmes, se livre au désespoir, meurtrit son sein et déchire ses blonds cheveux. « Malheureuse! s'écrie-t-elle, résisterai-je à celle qui a sur moi tout pouvoir? Puis-je mépriser les vœux d'une mère et agir à ma fantaisie? Est-il un crime plus grand que de prendre un époux contre la volonté de ses parents? La piété filiale m'ordonne, ô mon cher Roger, d'accepter les lois d'un autre. Faudra-t-il que j'oublie le respect que je dois à ma mère pour satisfaire mes vœux et mes passions? Je sais quels sont mes devoirs, sais-je quelle sera ma récompense? La raison cède à l'amour, il la chasse et la bannit de mon cœur, il sera mon souverain et mon guide. Fille sage et respectueuse, je suis son esclave. Béatrix, Aimon, vous pardonnerez à votre fille. L'Amour, quand on l'outrage, est sans pitié; il sera sourd à mes prières et à mon repentir : mon châtiment sera une mort prompte et cruelle. Mes efforts longs et persévérants ont amené la conversion de Roger; perdrai-je, ô mon Dieu, la récompense d'une telle œuvre, comme l'abeille qui se voit ravir chaque année le fruit de ses travaux? Non! Plutôt la mort que de vivre avec un autre époux! Je désobéis à mon père et à ma mère; mais je fais ce qu'ordonne mon sage et noble frère, dont les années n'ont pas affaibli le jugement. J'ai l'appro-

bation de Roland et de tous ces paladins. Les chevaliers de notre race leur cèdent, peut-être, en vertus et en renommée. Roland et Renaud ne sont-ils pas ce qu'il y a de plus pur et de plus glorieux dans la maison de Clermont? Ils en dominent tous les héros autant que la tête s'élève au-dessus des pieds. Dois-je souffrir qu'Aimon ait sur moi plus d'empire qu'eux? Le Grec n'a reçu de mon père qu'une vague promesse, Renaud a engagé sa parole à Roger. »

Tandis que son amante s'afflige et se tourmente, le héros est livré aux mêmes angoisses. Bien que le refus du duc et de Béatrix ne soit point encore public, il ne peut l'ignorer. Il accuse la fortune, si prodigue de ses faveurs envers mille autres, de lui avoir ravi l'objet de sa tendresse. Que lui importent les dons de la nature ou les biens que l'on acquiert par le courage? Il en a reçu en partage plus qu'aucun autre mortel; il surpasse en vigueur tous les autres hommes. Son âme est noble, ses sentiments sont généreux. Par malheur le vulgaire, et je ne veux point dire ici les papes, les rois et les empereurs, attache moins de prix aux qualités personnelles qu aux richesses qui éblouissent les yeux. Aussi, quels que soient la beauté, le courage, la force, l'adresse, la vertu, la sagesse même d'un homme, on le considère peu s'il ne dispose de la richesse. « Puisqu'ils veulent voir leur fille impératrice, se disait parfois Roger, je leur conseille d'attendre seulement une année; il ne me faut pas davantage pour arracher la couronne à Léon et à son père : leur vainqueur ne paraîtra plus indigne de la main de Bradamante. Si ses parents osent accomplir sans retard cette union, s'ils ne tiennent pas compte de la parole que m'ont donnée Renaud et son cousin en présence de l'ermite, d'Olivier et de Sobrin, je ne souffrirai pas un outrage sanglant; plutôt la mort! Mais sur qui retombera ma vengeance? Sur le père de Bradamante! Un tel projet, fût-il aisé de l'accomplir, sera l'acte d'un insensé, car la mort de ce vieillard et l'extermination de tous les siens élèveront entre mon amante et moi une barrière insurmontable. Ce que je redoute c'est sa haine, et je la mériterai en immolant son père, son frère et les autres guerriers de sa race. Faut-il donc que je souffre une insulte? Non, non, je préfère le trépas à la honte, et je prétends punir l'auteur de mes chagrins! Léon et son père périront. Hélène ne coûta pas plus de sang aux Troyens, ni Proserpine à Pirithoüs, que Bradamante n'en fera couler! Et toi, cher objet de mes espérances, renoncerais tu à Roger pour ce Grec? Ton père et tous tes frères ont-ils pu t'arracher un aveu? Hélas! je crains que la volonté d'Aimon n'ait été plus puissante que la voix de l'amour! Je crains que la couronne des Césars ne l'ait fait oublier un simple chevalier. Se pourrait-il que l'éclat du rang suprême et la splendeur des cours aient séduit ton âme, abattu ton courage et triomphé de ta vertu? La richesse séduirait-elle Bradamante oublieuse de ses vœux et de ses serments? Ne devrait-elle pas braver la malédiction de son père? »

Tels sont les plaintes et les reproches que Roger adresse au destin. Plus d'une fois ses amères paroles furent entendues de ceux qui se trouvaient près de lui, et on les répétait à Bradamante. Ce qui l'affligeait surtout, c'était

les soupçons de Roger et la crainte qu'il témoignait d'être trahi pour un Grec. Afin de le rassurer et de chasser de son esprit ces doutes affreux, elle lui envoie une de ses femmes les plus dévouées, et la charge de lui

dire en son nom : « Cher Roger, je resterai ce que je fus toujours jusqu'au tombeau, et même au delà, s'il est possible d'aimer encore... Que l'Amour me protége ou me dédaigne, que la fortune soit bonne ou mauvaise, ma constance sera inébranlable comme le rocher frappé de tous côtés par les flots et les vents en courroux. Jamais je ne changerai ; la lime ou le ciseau de plomb trancheront le diamant avant que les coups du sort ou ceux de l'amour ébranlent ma fidélité. Le torrent remontera vers la cime des Alpes avant que de nouveaux événements, heureux ou funestes, puissent modifier l'état de mon cœur. Les serments qui nous lient à un roi ne sont rien en comparaison du pouvoir que tu exerces sur moi. Je t'appartiens, et il n'est pas de domaine mieux gardé ; tu n'as besoin ni de fossés ni de châteaux, ni de troupes pour défendre celle qui repoussera tous les assauts. Elle méprise la richesse, l'or, le faste, l'éclat de la couronne ; tout ce qui éblouit le vulgaire ne saurait fléchir son noble cœur. La beauté même d'un mortel ne ferait aucune impression sur celle qui ne voit rien de comparable à toi. Ton portrait est trop profondément gravé dans mon cœur pour qu'une image nouvelle puisse jamais l'effacer. Ce cœur, je l'ai prouvé, n'est pas de cire, et l'Amour fut obligé d'y porter de rudes coups : aussi l'ivoire, le diamant, les pierres les plus dures seraient réduits en poussière avant qu'on le

vit changer de forme et recevoir une autre empreinte. L'Amour peut le briser, mais il n'y gravera jamais d'autres traits que les tiens. »

A ces paroles, Bradamante ajoute une foule de tendres protestations capables de rendre à Roger mille fois la vie s'il l'eût perdue mille fois ; mais cette espérance devait être encore déçue. Si près du port, ils se virent rejetés au milieu des vastes mers. Jaloux de tenir sa promesse, Bradamante ne craint pas de se présenter un jour à Charles et de lui adresser ces mots : « Sire, je vous demande aujourd'hui la récompense de mes services. Daignez m'octroyer un don avant même que je ne vous expose ma juste demande ; vous reconnaîtrez que mes vœux sont équitables. — Ma chère fille, répond l'empereur, il n'est rien que je ne fasse pour toi, et je jure de tout t'accorder, fût-ce la moitié de mes États. — Tout ce que je désire, c'est que vous ne permettiez pas qu'on me donne un époux dont la valeur serait inférieure à la mienne. Ceux qui prétendront à ma main devront soutenir contre moi une lutte à l'épée ou à la lance. Le vainqueur sera mon maître, le vaincu ira chercher ailleurs une épouse.

L'Empereur, joyeux d'entendre cette prière si digne d'elle, lui répond que son vœu sera rempli. Le bruit de cette entrevue ne tarde pas à se répandre. Le vieux duc et son épouse en sont instruits dans la même journée. Irrités de la hardiesse de leur fille, ils voient que son but est de choisir Roger et de repousser Léon. Pour contrarier son projet, ils l'enlèvent secrètement et se rendent avec elle à la Roche-Fortè. Cette citadelle est sur les

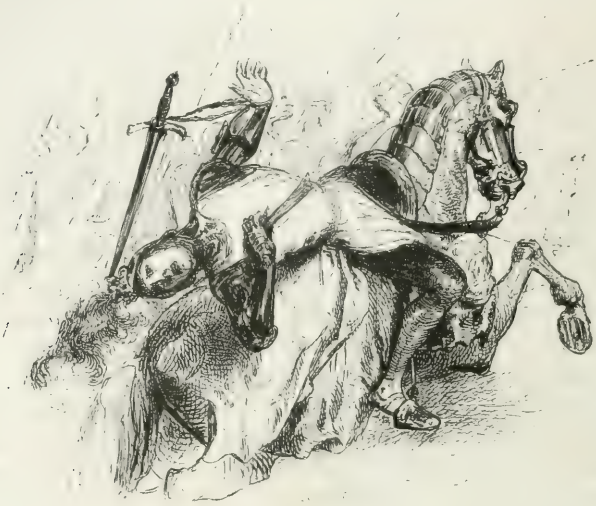
bords de la mer, entre Perpignan et Carcassonne. Charles l'a depuis peu cédée au duc. C'est là qu'ils sont décidés à enfermer Bradamante jusqu'au moment où elle consentira à se rendre en Orient pour épouser Léon. Non moins soumise que valeureuse, la guerrière s'est résignée à suivre son père et à rester dans la citadelle, bien qu'elle soit libre de ses actions ; mais la prison, les tortures, la mort même ne la forceront point à renoncer à son amant. Renaud, séparé de sa sœur, se plaint du subterfuge de son père, qui

lui ôte tout moyen de tenir sa promesse. Son mécontentement éclate en discours amers ; il accuse Aimon, qui reste inébranlable et ne s'émeut pas de sa colère. Roger, instruit de cet événement, craint d'avoir perdu son amante ; il faut donc que Léon périsse ! Il prend secrètement la résolution d'immoler son rival et de changer son titre d'Auguste en celui de Divin : il conçoit même l'audacieux espoir d'arracher l'empire et la vie au père et au fils. Couvert de la fameuse armure d'Hector, enlevée naguère à Mandricard, Roger change de cimier, d'écu et de devise, et monte sur Frontin. Son bouclier ne porte plus l'aigle blanche en champ d'azur ; on y voit une licorne blanche sur un champ de gueules.

Suivi seulement du plus fidèle de ses écuyers, auquel il défend de jamais révéler le nom de son maître, il passe la Meuse et le Rhin, traverse les provinces de l'Autriche et la Hongrie, descend la rive droite de l'Ister et ne tarde pas à arriver en vue de Belgrade. Près du lieu où la Save mêle au Danube ses ondes, que le fleuve roule ensuite vers la mer, Roger voit de nombreux escadrons réunis autour de la bannière de l'empereur. Constantin a rassemblé toutes ses troupes et vient avec son fils assiéger cette cité, que les Bulgares lui ont enlevée. Une partie de l'armée des Bulgares occupe la ville, tandis que l'autre s'est répandue jusqu'au pied de la montagne. La Save partage les deux camps. Roger arrive au moment où les Grecs s'efforcent de jeter un pont, tandis que les Bulgares s'opposent à leur projet. On combat avec un égal acharnement. Les Grecs sont quatre fois plus nombreux. Pendant que Constantin se montre avec des barques et des ponts prêts à couvrir le fleuve, Léon profite de sa feinte manœuvre, s'éloigne du rivage, revient tout à coup et effectue le passage. Plus de vingt mille guerriers, tant à pied qu'à cheval, suivent ses pas et chargent l'ennemi avec fureur. A la vue des étendards de son fils, l'empereur jette les ponts et s'élance avec toute l'armée sur l'autre bord. Le roi des Bulgares, Vatran, aussi prudent que brave, cherche vainement à réparer le désordre causé par cette attaque imprévue. Léon s'approche et, d'un bras vigoureux, le précipite sur l'arène. Le Bulgare refuse de se rendre, Léon lui plonge son glaive dans le sein. Les soldats, privés de leur chef, se hâtent de fuir la tempête qui s'avance, et tous prennent la fuite vers la colline d'où ils sont descendus. Poussé par sa haine contre l'empereur, ou plutôt contre son rival, Roger vole au secours des fuyards. Frontin, d'une agilité sans égale, s'élance plus rapide que le vent. Roger se jette au milieu des Bulgares, les arrête, les ramène au combat et met sa lance en arrêt ; son air terrible ferait pâlir jusque dans l'Olympe Mars et Jupiter.

Un fils de la sœur de Constantin, chéri de son oncle, se distingue par sa cotte d'armes de pourpre, brodée d'or, et sa riche aigrette de soie, semblable à l'épi du maïs. Roger fond sur lui, brise son bouclier et sa cuirasse comme un verre fragile, et le fer de sa lance sort d'un palme derrière le dos ; le guerrier tombe mort. Balisarde fend la tête de celui-ci, l'enlève à celui-là ; d'autres ont la poitrine, les flancs, la gorge percés. Le sol est jonché de mains, de bras, de troncs abattus : la terre est inondée de sang. Les

Grecs épouvantés cessent toute résistance. La face du combat change, le Bulgare est vainqueur. La mêlée est générale et les drapeaux flottent en désordre.



Placé sur une éminence d'où il domine la plaine, Léon voit son armée en déroute; il considère avec étonnement et douleur le chevalier qui poursuit ses soldats, et ne peut s'empêcher d'admirer son courage. Sa devise, la forme de son équipement, l'éclat de son armure font supposer à Léon que ce n'est point un Bulgare. Serait-ce un ange exterminateur descendu du ciel pour punir les Grecs de leurs péchés et de leurs crimes? Ainsi le noble prince rend hommage à la valeur de cet ennemi, que d'autres eussent pris en haine; il eût préféré perdre six de ses guerriers que de voir succomber un si brave chevalier. Le jeune enfant châtié par sa mère ne la fuit pas pour aller chercher un refuge près de son père et de sa sœur, mais il revient vers celle qui l'a puni. Telle est la nature du sentiment que Léon éprouve; la mort de ses soldats, le danger qui menace les autres ne l'irritent pas contre Roger, dont il admire la rare valeur. L'amant de Bradamante est loin d'être disposé de la même manière pour Léon; il le cherche et brûle de lui arracher la vie. L'heureuse étoile du prince et sa prudence empêchent les deux rivaux de se joindre. Léon fait sonner la retraite afin de sauver le reste de son armée. Il envoie un de ses officiers pour engager Constantin à repasser la rivière s'il peut y parvenir, et lui-même regagne, avec les débris de ses bataillons, le pont qui lui avait servi à franchir la Save. La plaine est couverte de Grecs morts; le reste n'échappe au trépas qu'en se sauvant de l'autre côté de la rivière. Plusieurs guerriers sont précipités du haut des ponts dans l'eau, où ils se noient; d'autres gagnent un gué, mais un très-grand nombre de captifs est enfermé dans Belgrade.

Cette journée, qui devait coûter aux Bulgares la vie de leur roi, des périls

UN CHEVALIER ENTOURE DE GUERRIERS LE PROCLAMANT G' NERAL.

et la honte, a vu leur triomphe, grâce au chevalier à la blanche licorne ; ils l'entourent et le remercient de son puissant concours : ils se prosternent à ses pieds, lui baisent les mains et les genoux. Ceux qui sont assez heureux pour l'approcher croient toucher un ange sauveur. D'une voix unanime ils le proclament leur général, leur maître et leur roi ; mais le héros leur répond qu'il ne peut accepter ni sceptre, ni commandement, ni même se reposer dans la ville, tant que Léon vivra. Il a franchi une immense distance dans le seul but de l'immoler. Et, sans demander ni attendre un seul écuyer, il se met aussitôt à la poursuite du prince, qui vole vers le pont dans la crainte qu'on ne lui coupe la retraite. La fuite des Grecs (car on ne peut dire que ce soit une retraite) est si rapide qu'ils franchissent le pont sans obstacles et le brûlent. Roger arrive sur le bord de la Save vers l'entrée de la nuit. Aux pâles clartés de la lune, il cherche un asile et ne distingue ni villes ni bourgs. Le soleil, à son retour, lui permet de découvrir une cité où il compte rester jusqu'au lendemain, afin que son cheval puisse se reposer de sa longue course.

Un des fidèles officiers de Constantin, Ungiard, occupait cette ville avec une forte garnison, composée de cavaliers et de fantassins. Roger y trouvant bon accueil ne songe point à passer outre. Vers le soir un officier de Romanie s'arrête dans le même lieu; il a pris part au combat livré contre les Bulgares et reconnaît le terrible chevalier de la licorne blanche, qui a mis en déroute et massacré les Grecs : il se présente aux portes du château et demande à faire au gouverneur une révélation importante. Admis près d'Ungiard, il lui apprend ce que je vous dirai dans le chant suivant.

CHANT XLV

Roger, prisonnier de Théodora, est délivré par Léon. Jaloux de prouver sa reconnaissance au prince grec, il combat la belle guerrière qu'il aime; puis, accablé de douleur, il songe à se donner la mort. — La vaillante Marphise se présente à l'Empereur et retarde la célébration du mariage de Bradamante avec Léon.

Le mortel qui se voit au sommet de la roue de la Fortune n'en est que plus exposé à une immense chute, et sa tête est bien prompte à toucher la terre que jadis ses pieds foulaient. Nous avons pour exemples Polycrate, Denys, le roi de Lydie et mille autres, qui tombèrent du faîte des grandeurs dans une misère profonde. L'infortuné qui se trouve au bas de la roue doit plus qu'un autre espérer d'en atteindre le sommet. Tel qui portait la veille sa tête sur l'échafaud dicte le lendemain des lois au monde. Servius, Marius et Ventidius donnèrent, dans l'antiquité, cette preuve que de nos jours le roi Louis XII offre à notre siècle. Cet illustre beau-père du fils de mon noble maître faillit, après la défaite de Saint-Aubin, tomber au pouvoir de l'ennemi. Le fameux Mathias Corvin échappa à un péril plus terrible encore. Le premier cependant monta sur le trône de France, et l'autre fut couronné roi des Hongrois. L'histoire de tous les âges est remplie d'événements semblables. Le malheur suit de près les faveurs du destin. Si l'infortune touche à la prospérité, la honte succède à la gloire; il ne faut pas compter sur la richesse et la puissance, et l'on ne doit jamais perdre l'espoir au milieu des rigueurs de la Fortune dont la roue ne cesse point de tourner.

Présomptueux depuis la victoire qu'il avait remportée sur les Grecs, Roger pensait que, seul, il ferait tout plier devant lui; il se flattait d'aller au mi-

lieu de cent escadrons armés immoler de sa propre main l'empereur et son fils. Mais l'inconstante déesse, qui se plaît à nous abaisser et à nous élever, tantôt contraire et tantôt favorable à nos desseins, se servit, pour perdre Roger, du chevalier qui avait échappé au massacre et ne s'était point tiré sans peine des mains du vainqueur. Il avertit Ungiard que le guerrier dont l'attaque avait causé la défaite de Constantin et fait tant de mal à son armée, comptait séjourner dans la ville jusqu'au lendemain. L'empereur recevrait ce captif comme un présent de la Fortune ; on serait sûr alors de subjuguer aisément les Bulgares. Le gouverneur avait appris par les fuyards, qui arrivaient en foule et à chaque instant dans la ville, que, faute d'avoir pu traverser le pont, la moitié des Grecs avait péri sous les coups d'un seul chevalier. Il se réjouit de cet événement sans pouvoir comprendre une action aussi téméraire. Saisissant l'heure où Roger est endormi, sans défiance, il le fait arrêter par ses gardes. Ainsi trahi par la licorne blanche, le héros reste dans la cité de Novigrad aux mains du plus cruel des hommes. Nu, sans armes, il n'a opposé qu'une faible résistance. Ungiard se hâte d'envoyer un courrier à Constantin pour l'instruire de cette nouvelle. A la faveur des ombres, l'empereur a levé le siége et s'est retiré dans Beltek, ville importante, qui appartient à Androphile, père du jeune prince dont l'écu avait été traversé comme une cire molle par la lance du héros prisonnier. On répare les portes et les fortifications de Beltek avec une ardeur proportionnée à la grandeur des alarmes qu'inspirent les Bulgares soutenus par un si vaillant champion. En apprenant la captivité du chevalier, le cœur de Constantin nagea dans la joie. « Les Bulgares seront soumis, » se disait-il avec assurance. La victoire lui paraissait certaine : ainsi pense le guerrier qui, dans un combat, a coupé les deux bras de son adversaire.

Non moins satisfait que l'empereur, Léon se flatte de conquérir Belgrade et le pays des Bulgares ; il veut s'attacher, à force de bienfaits, le vaillant inconnu. Avec un tel appui il ne portera plus envie à la puissance de Charle-

magne soutenue par Roland et Renaud. Mais la mère de l'infortuné guerrier

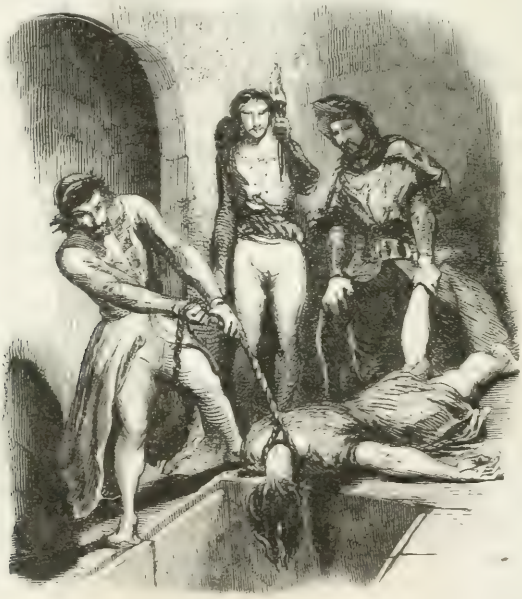
tué par Roger est animée d'un autre désir; elle court tout en larmes se jeter aux pieds de Constantin : « Je ne me lèverai pas, dit-elle, si tu ne m'accordes vengeance du barbare qui a tué mon fils; il était ton neveu. Son dévouement à ton service et son courage doivent t'irriter contre son meurtrier. Le Ciel, touché de mon malheur, a plongé dans l'aveuglement cet assassin; il est venu comme un oiseau vorace tomber dans nos filets pour que mon fils, errant aux bords du Styx, n'y attende pas une trop lente vengeance. Livre-le-moi donc, seigneur; en le frappant, je soulagerai mon désespoir. » Les pleurs, les gémissements, les discours mêmes de Théodora, qui ne veut pas se relever malgré les instances de l'empereur, arrachent l'aveu de Constantin; il ordonne qu'on remette le captif à sa sœur. Dès le jour suivant, Roger est aux mains de Théodora. Les supplices les plus terribles et les plus honteux lui semblent trop doux, elle veut en inventer de plus affreux encore. Roger, chargé de chaînes, est enfermé au fond d'une tour obscure, où ne pénétrèrent jamais les rayons du soleil; on lui donne pour toute nourriture un peu de pain moisi, et le geôlier, plus cruel encore que Théodora, oublie souvent de lui apporter sa triste subsistance. Si la tendre Bradamante et la noble Marphise avaient connu la détresse du héros, elles se fussent exposées aux plus grands dangers pour le délivrer; et Bradamante eût bravé la malédiction d'Aimon et de Béatrix.

Cependant Charles, fidèle à sa promesse, fait publier à son de trompe, non-seulement à Paris, mais dans toutes les provinces, que Bradamante ne recevra pas pour époux un guerrier plus faible et moins vaillant qu'elle. La Renommée porte cette nouvelle dans l'Europe entière et jusqu'au fond de l'Orient. Les hérauts avaient annoncé que tout prétendant à la main de la fille d'Aimon devait soutenir contre elle une lutte depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Si la résistance du champion se prolongeait ainsi, la guerrière devait se regarder comme vaincue. Du reste Bradamante, habile dans tous les genres de combats à pied et à cheval, laissait le choix des armes à son adversaire. Après beaucoup d'hésitation, le duc, ne voulant point désobéir à Charlemagne, revient à la cour avec sa fille. Béatrix, malgré son dépit, fit préparer pour sa fille les vêtements les plus riches et les plus élégants. Le séjour de cette cour parut triste et froid à la guerrière, qui n'y voyait pas Roger. C'est ainsi que celui qui admire un jardin émaillé de fleurs durant les journées d'avril ou de mai ne le reconnaît plus, tant il est désert et sauvage, quand le soleil, incliné vers l'auster, cesse d'éclairer des jours aussi longs. Privée de Roger, cette cour sembla à la jeune fille différente de ce qu'elle était autrefois. Par réserve elle n'ose s'informer du héros, mais elle prête l'oreille à toutes les conversations où l'on parle de lui : il a disparu, et l'on ignore la route qu'il a prise; car son écuyer seul est dans sa confidence. Bradamante soupire. Ce départ mystérieux l'agite et l'inquiète. Roger, réduit au désespoir par les refus d'Aimon, a-t-il voulu la fuir et l'oublier? S'éloigne-t-il pour aller de contrée en contrée chercher une épouse dont la beauté puisse effacer le souvenir de ses premiers feux, comme un clou chasse l'autre? Mais elle se reproche aussitôt ses doutes et

sa jalousie. Ainsi deux pensées contraires s'emparent tour à tour de son esprit. Elle ne sait à laquelle se fixer ; et, accueillant celle qui lui plaît, elle tâche de repousser tout soupçon. En songeant aux tendres protestations de Roger, elle s'accuse d'avoir été injuste et coupable, et elle se frappe le sein. « J'ai tort, se dit-elle ; l'amour en est cause, et il a produit les plus grands maux ! L'amour, ô Roger, met sans cesse sous mes yeux ton image si belle et si charmante ; il me rappelle ton esprit et tes autres vertus. Ne dois-je pas craindre que toutes les femmes et toutes les jeunes filles ne s'efforcent de briser nos liens et de te faire porter d'autres chaînes? Pourquoi l'amour, assez puissant pour me livrer ton image, ne me fait-il pas connaître tes pensées? Je suis sûre qu'elles s'offriraient à moi telles que je les suppose, et la jalousie, qui cause mes angoisses et mes tourments, serait à jamais vaincue. Je ressemble à l'avare, dont toutes les pensées sont près du trésor qu'il a enfoui ; il ne le quitte point sans perdre le repos et sans être accablé de soucis. Loin de toi, ô mon cher Roger, la crainte l'emporte sur l'espérance ; c'est une vaine crainte, je le sens, et je ne peux m'en défendre. Un seul de tes regards chassera cette fatale inquiétude. Reviens, reviens donc pour calmer ma peine et détruire mes soupçons. Nous frémissons au milieu des ténèbres ; mais, aux premiers rayons de l'éclatant Phébus, nos terreurs disparaissent. Ainsi, loin de toi je tremble, à ta vue je serai calme. Reviens donc, et que l'inquiétude fasse place à l'espoir. La moindre étincelle brille au sein de la nuit, pendant le jour on ne la voit pas. Ainsi mon soleil, en disparaissant, me laisse en proie aux alarmes ; son retour ranime mon espoir. Reviens donc, astre de ma vie, et bannis les tourments qui me consument. Lorsque le soleil s'éloigne de notre hémisphère, les jours sont moins longs, la terre se dépouille, l'autan mugit, le sol est couvert de neige et de glace, l'oiseau cesse son ramage, les fleurs et la verdure ont disparu. Ainsi, quand je perds de vue mon brillant soleil, mon âme glacée est en proie aux rigueurs de mille hivers. Reviens donc, ô mon soleil, reviens vers moi pour me rendre le printemps si doux et si désiré ; chasse les glaces et les frimas, rends à mes pensées leur première sérénité. » Semblable à Progné et à Philomèle, qui, trouvant leurs nids vides, ne voient plus ouvrir un large bec à leurs petits

qu'un enfant vient de ravir ; aussi malheureuse que la tourterelle privée de sa tendre compagne, Bradamante gémit et craint d'avoir pour toujours perdu Roger. Son visage est baigné de larmes, qu'elle s'efforce de cacher. Mais combien plus grande serait sa douleur si elle pouvait être instruite de la captivité de son époux et des périls qui menacent sa vie !

Cependant la nouvelle des cruautés exercées par Théodora et de son projet de faire périr Roger au milieu des tourments parvient jusqu'à Léon. Le généreux prince veut arracher à la mort un guerrier doué de tant de courage et d'intrépidité. C'est un hommage rendu à sa valeur surhumaine et merveilleuse ; il réfléchit et trouve enfin le moyen de sauver le captif sans s'exposer à la haine de sa tante. Il se rend près du geôlier et demande à voir le prisonnier avant qu'on ne le mène au supplice. Puis, à la faveur des ombres, il pénètre dans la tour avec un de ses écuyers, habile et vigoureux lutteur. Le geôlier introduit le prince dans le cachot où gémit l'infortuné destiné à subir les plus cruels supplices. Mais soudain Léon, aidé de l'écuyer, jette un lacet autour du cou du geôlier et l'envoie promptement dans l'autre monde. La trappe est soulevée. Le prince, avec une torche allumée,



se laisse glisser le long d'une corde jusqu'à l'endroit où le héros, enchaîné, gît étendu sur une espèce de grille qui le sépare à peine du sol fangeux. Un mois de cette horrible captivité eût suffi pour le faire périr. Léon prend Roger dans ses bras : « Chevalier, lui dit-il avec émotion, ton courage m'attache à toi pour jamais ; je veux te défendre et te sauver, fût-ce au prix de ma vie. Pour obtenir ton amitié je sacrifierai l'affection de ma famille et

de mes parents; je suis le fils de Constantin, et je viens te délivrer au mépris de ses ordres et du courroux qu'alluma dans son cœur le désastre de Belgrade. » Il lui adresse les paroles les plus consolantes et s'efforce de lui rendre l'espoir en même temps qu'il brise ses chaînes. « Ah! seigneur, lui répond Roger, que ne vous dois-je pas! Ma vie vous appartient, disposez d'elle; en toute occasion je serai prêt à vous la sacrifier. » Cependant Roger sort de la prison avec ses libérateurs sans être reconnu. Léon le conduit dans son palais et l'y garde pendant plusieurs jours pour le dérober plus sûrement aux recherches, il promet de lui faire rendre son coursier et ses armes restés au pouvoir du cruel Ungiard. Au retour de l'aube nouvelle, on trouve la prison ouverte, et, à la place du captif, le geôlier mort On ne sait qui l'on doit accuser, et les soupçons se portent tour à tour sur une multitude de personnes avant de tomber sur Léon. Le prince n'a-t-il pas plus sujet de désirer le trépas d'un ennemi dangereux que de le secourir?

Roger est surpris et touché de tant de courtoisie. Son cœur est changé, il oublie ses premiers desseins. La jalousie, la haine et la colère ont fait place à l'amitié. Nuit et jour il ne songe qu'aux moyens de prouver sa reconnaissance à Léon. Son dévouement égalera la grandeur du service. Sa vie tout entière doit être consacrée à son libérateur. La nouvelle du ban publié par l'ordre de Charlemagne, parvient à la cour de Constantin. Pour obtenir la main de Bradamante, il faut lutter contre elle avec la lance ou l'épée. Le visage de Léon se couvre d'une mortelle pâleur; il sent qu'il ne peut combattre la guerrière avec succès. Il imagine un stratagème pour faire triompher son amour. Si le vaillant inconnu, capable sans doute de résister à tous les paladins, accepte le défi, il remportera la victoire; mais le consentement de Roger est nécessaire, et le secret ne doit point être trahi : il lui parle, lui expose son dessein et le prie d'être son champion. La reconnaissance avait sur l'âme de Roger plus de pouvoir encore que l'éloquence du Grec. Sans doute une pareille lutte était affreuse, l'issue ne pouvait qu'être fatale; Roger répond d'un air joyeux qu'il fera tous ses efforts pour

seconder ses désirs. Après cette promesse, il ne cesse de pleurer et de gé-

mir ; il veut mourir, mais il obéira au généreux prince. Renoncer à son amante, c'est renoncer à la vie. Si la douleur n'est point assez puissante, il arrachera lui-même son âme d'un corps brisé; il ne sera point témoin de l'union de Bradamante avec un autre. Tandis que ces sombres pensées l'agitent, il pense à offrir sa poitrine sans défense aux coups de la guerrière. Trépas plein de charmes! Mais, en agissant ainsi, il manquera à sa parole! il a promis de soutenir la lutte, et ne peut se souiller d'une indigne félonie. Enfin, au milieu de tant d'idées qui se contrarient, il garde la ferme résolution de tenir sa parole. Déjà Léon, avec la permission de son père, fait préparer ses armes et ses chevaux ; il se dirige vers Paris accompagné de nombreux écuyers et de Roger monté sur Frontin et couvert des armes d'Hector, ils ne tardent pas à toucher au but de leur voyage. Léon dresse ses tentes aux portes de la ville et envoie un héraut pour saluer l'Empereur en son nom. Charles, joyeux de son retour, lui rend visite et lui offre de riches présents. Léon annonce qu'il désire lutter contre la guerrière, l'obtenir pour épouse ou périr de sa main. La lice est préparée pendant la nuit au pied des murs, et le combat est fixé au lendemain. Cette nuit est aussi cruelle pour Roger que peut l'être celle d'un condamné à la veille de son supplice. Pour mieux cacher sa ruse il a choisi la lutte à pied et à l'épée, sans lance ni coursier. Il ne craint point la lance merveilleuse de l'Argail, qui, des mains d'Astolphe, est passée en celles de la guerrière. Le roi, qui l'avait fait forger pour son fils, connaissait seul son origine magique et son pouvoir de renverser les plus vigoureux chevaliers. Astolphe, Bradamante eux-mêmes attribuaient leurs victoires à leur force, et non à l'art des nécromanciens ; il auraient eu la même confiance dans une autre arme. Roger, en choisissant le combat à pied, n'a d'autre crainte que celle de voir Bradamante reconnaître Frontin. La guerrière a monté et gardé jadis le bon coursier, et Roger évite tout ce qui peut le trahir ; il ne veut point se servir de Balisarde, qui entre dans le fer comme dans la pâte, et brise les plus fortes armures. Bien plus, il émousse à coups de marteau le tranchant de sa nouvelle épée. Aux premiers rayons du soleil il entre dans la lice avec cette arme, qui ne peut faire de blessure ; il porte la cotte de mailles de Léon. Sur son écu est l'aigle d'or à deux têtes éployée dans un champ de gueules. Sa taille est semblable à celle du prince, qui se tient soigneusement caché à tous les regards. Bradamante, de son côté, fait des préparatifs d'une tout autre nature ; elle aiguise son épée, elle voudrait que chacun de ses coups perçât d'outre en outre le cœur de son adversaire. Telle qu'un cheval arabe qui bat la terre du pied, dresse l'oreille et gonfle ses naseaux en attendant le signal de la course, la valeureuse guerrière, qui croit attaquer Léon, trouve la trompette lente au gré de son impatience ; on dirait que le feu circule dans ses veines. Après la chute de la foudre, le vent soulève parfois les ondes et porte jusqu'au ciel des nuages de poussière ; les animaux sauvages se dispersent, le pasteur fuit avec son troupeau, et du ciel tombent des torrents de grêle et de pluie : de même au son du cor Bradamante saisit son glaive et fond sur Roger. Le vieux chêne dont les racines pénètrent dans la

terre depuis trois siècles, l'antique tour ne sont pas plus inébranlables au souffle de Borée, le rocher ne résiste pas mieux à l'effort des vagues qui nuit et jour viennent l'assaillir, que Roger, à l'abri sous l'armure impénétrable d'Hector, ne résiste aux coups multipliés dont la haine de Bradamante l'accable. Tour à tour elle frappe d'estoc et de taille, cherchant le défaut de l'armure, allant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, consumée de dépit et brûlant de rage : ainsi les ennemis rassemblés au pied d'une forte citadelle multiplient les assauts, attaquent les portes et les tours, comblent les fossés et prodiguent inutilement leur sang et leur vie, ainsi Bradamante s'épuise en vains efforts sans pouvoir entr'ouvrir une seule maille de l'armure. Elle fait jaillir mille étincelles du bouclier, du casque, de la cuirasse de Roger; elle fait pleuvoir sur lui une multitude de coups aussi nombreux, aussi retentissants que la grêle qui brise les toits. Le héros se borne à parer, sans chercher à blesser son amante ; il s'arrête, s'avance ou recule, et sa main suit le mouvement de ses pieds. Il oppose tantôt son glaive, tantôt son bouclier au fer de la jeune fille, qu'il craint d'atteindre, bien que ses coups doivent rester sans effet. Cependant elle brûle d'en finir avant la chute du jour; elle songe aux conditions de la lutte et redoute le péril qui la menace. Si son ennemi résiste jusqu'à la nuit, elle sera sa conquête. Déjà le soleil, prêt à se plonger dans la mer, s'approche des Colonnes d'Hercule. La guerrière commence à douter de ses forces et perd l'espoir; mais sa colère grandit encore : elle multiplie ses coups et cherche à briser l'armure qu'elle n'a pu entamer. Tel est l'ouvrier qui, jaloux de finir la tâche de la journée, se hâte en voyant venir la nuit; il se consume en efforts inutiles. Ses forces et le jour lui manquent à la fois. O Bradamante ! si tu connaissais celui que tu veux immoler, si tu savais que c'est ce Roger, l'âme de ta vie, tu serais prompte de tourner contre toi le fer qui doit déchirer son sein ! Quel sera ton désespoir quand tu pourras le reconnaître !

Charles et ceux qui l'entourent, persuadés que Léon est l'adversaire de Bradamante, admirent avec quelle force et quelle adresse il se défend sans même essayer de blesser la jeune fille, et tous se disent : « Ils se conviennent et sont dignes l'un de l'autre. » Dès que le soleil s'est plongé dans les flots, l'Empereur ordonne qu'on mette fin au combat et déclare que la fille d'Aimon deviendra l'épouse de Léon. Roger est déjà sorti de la lice sans lever la visière de son casque, sans quitter ses armes. Monté sur un cheval de peu d'apparence, il se retire dans la tente du prince. Celui-ci le

presse plusieurs fois sur son cœur, lui prodigue les plus tendres caresses et l'aide à se débarrasser de ses armes. « Je suis à toi pour la vie, lui dit-il; ma personne, mes domaines, tout est à toi : je ne pourrai jamais m'acquitter, fût-ce par le don de ma couronne. » Roger, troublé et détestant la vie, répond à peine quelques mots; il rend au prince sa devise et se couvre de l'écu où est gravée la licorne blanche. Puis, s'excusant sur la lassitude, il se retire sous sa tente. Vers le milieu de la nuit il reprend ses armes, selle Frontin et s'éloigne sans bruit, s'abandonnant à l'instinct du noble coursier. Frontin marche au hasard et emporte son maître, tantôt par des chemins frayés, tantôt par de rudes sentiers, à travers les forêts ou la plaine. Roger ne cesse de verser des larmes et appelle la mort, seule capable de finir ses maux et sa douleur. « Hélas! s'écrie-il, qui puis-je accuser de mon infortune? Si une pareille injure veut du sang, sur qui faire retomber ma fureur? Seul j'ai commis ma faute, seul j'ai causé ma peine; il faudrait donc que je me frappasse moi-même, puisque seul je suis coupable! Si je n'avais nui qu'à moi seul, je pourrais m'accorder un pardon difficile, mais le puis-je quand mon amante est aussi victime de mon crime? Si je pouvais faire taire mes remords, serais-je libre de laisser Bradamante sans vengeance? C'est donc pour elle que je dois et que je veux mourir. Hélas! je n'éprouve aucun regret de subir un trépas qui fera cesser ma douleur. Trépas trop lent, car j'aurais dû périr avant d'avoir affligé mon amante. Que n'ai-je succombé dans le cachot où me retint la cruelle Théodora! Ses supplices les plus atroces eussent été moins terribles que la colère de ma dame. Quand elle saura l'empire de la reconnaissance plus fort que celui de l'amour, quand elle saura la main qui l'a livrée aux bras d'un autre, elle me détestera. » C'est en proférant des plaintes, entrecoupées de soupirs et de sanglots, que Roger passe le reste de la nuit. Au retour de l'aube, il pénètre dans une forêt sauvage; et, trouvant ce lieu propice pour se donner la mort en secret, il s'avance vers le plus épais du bois, à l'endroit où les rameaux touffus répandent une obscurité profonde. Prêt à quitter Frontin, il lui ôte la bride : « O mon noble cheval, lui dit-il, s'il m'était donné de récompenser dignement tes services, tu n'aurais point à envier le sort du coursier qui prit rang parmi les constellations. Arion, Cillarie, les coursiers tant vantés de la Grèce et de Rome, ne furent pas meilleurs que toi ni dignes de plus d'éloges. Tes égaux en bonté n'ont point joui des mêmes honneurs que toi; tu fus aimé de la plus belle et de la plus vertueuse des dames. Sa main te nourrit et prit soin de toi; oui, tu fus cher à mon amante! Hélas! je n'ai plus le droit de dire mon amante depuis que ma lâcheté l'a livrée à un autre! Mais pourquoi n'ai-je point encore tourné cette épée contre mon sein! » Si Roger s'abandonne au désespoir, si les hôtes des bois (seuls témoins de ses gémissements et de ses pleurs) sont émus de sa peine, vous devez croire que Bradamante n'est pas moins à plaindre maintenant qu'elle n'a plus le droit de repousser les vœux de Léon ni même de retarder l'époque d'une union détestée. Elle est déterminée à manquer à sa promesse, à braver le courroux de Charles et

de ses parents, le blâme de ses amis, plutôt que d'accepter pour époux un autre que Roger. Le fer ou le poison seront sa dernière ressource; elle préfère la mort à la vie sans Roger. « Hélas! se dit-elle, ô mon bien-aimé, où as-tu dirigé tes pas? Est-il possible que le ban de Charlemagne, connu de tout l'univers, ait été ignoré de toi seul? Si tu l'avais appris, nul autre que toi ne se fût présenté dans la lice. Infortunée, que puis-je imaginer d'assez funeste! Si tu as été averti de ce que tous savent, tu dois être mort ou captif. Ce lâche prince t'aura tendu quelque embûche ou t'aura fermé les chemins qui devaient t'amener vers moi! Si j'imposai la condition de me vaincre à tous ceux qui brigueraient ma main, c'était dans la pensée que, seul, tu pourrais me résister. Je ne connaissais point de valeur supérieure à la tienne; je suis punie de ma présomption. Me voici vaincue par un chevalier sans renommée; mais dois-je céder la victoire parce que je n'ai pu tuer mon adversaire ni le forcer à se rendre? Non; l'arrêt est injuste, et je ne puis m'y résigner. Que l'on m'accuse de perfidie, de trahison, peu m'importe! Je ne serai ni la première ni la dernière à changer de sentiment; il me suffit d'être plus inébranlable qu'un rocher dans mon amour et de surpasser en constance les dames les plus fameuses des temps anciens et modernes. Libre au monde de m'accuser d'être plus légère que la feuille d'arbre, il m'importe de ne pas devenir l'épouse de ce Grec. »

Bradamante passa la nuit entière à gémir et à se plaindre; mais, dès que Morphée se fut retiré avec les ombres dans les antres Cimmériens, le Ciel, dont les éternels décrets avaient ordonné l'union de Roger et de la guerrière, vint en aide à la jeune fille. Au lever du jour Marphise se présenta à l'Empereur. Elle venait se plaindre de l'affront que son frère allait subir, et déclarer qu'on ne pouvait lui ravir ainsi son épouse. Il était facile de prouver que Bradamante appartenait déjà à Roger. Tous deux avaient, en présence de Marphise, prononcé les serments solennels qui forment le véritable lien du mariage. Roger, pas plus que son amante, n'était depuis lors libre d'accepter d'autres nœuds. Elle répéta avec force ces assertions, dont je ne prétends pas affirmer la vérité. Je suis même tenté de supposer que Marphise désirait avant tout empêcher l'union du prince et de la guerrière; peut-être était-elle d'accord avec Bradamante, qui ne voyait pas d'autre moyen d'écarter Léon et de conserver la foi promise.

Charles, étonné de cette protestation soudaine, fait venir Bradamante et l'instruit, en présence du duc son père, de la démarche et des discours de Marphise. La jeune fille baisse la tête et garde le silence. On pouvait croire que Marphise avait dit la vérité. Roland et Renaud sont transportés de joie. L'alliance projetée et presque conclue avec Léon ne peut plus avoir lieu. Roger triomphera de la résistance du vieux duc et obtiendra Bradamante sans qu'il soit besoin d'user de violence pour l'arracher des mains de son père. Les deux paladins pensent que, si la promesse faite par la jeune fille est rendue publique, rien ne s'oppose plus à son mariage ni à l'accomplissement de leurs désirs. « C'est un vain subterfuge, s'écrie Aimon; mais toutes vos manœuvres ne réussiront pas. Ce que vous avez avancé fût-il

vrai, je ne m'y rendrais pas encore. En supposant (et je suis loin de le croire) que ma fille ait donné son cœur à Roger et qu'elle lui ait engagé sa foi, je voudrais qu'on m'indiquât d'une manière claire et précise l'instant et le lieu où cela s'est passé. Roger n'était pas encore chrétien, et vous savez qu'une alliance avec un Sarrasin n'est pas permise aux fidèles. Les serments, en pareil cas, n'ont aucune valeur. Cela fût-il, Léon a gagné le prix du combat, et notre monarque ne se laissera point convaincre par de vains subterfuges. Vous deviez élever cette prétention avant que Charles n'eût attiré Léon de si loin, sous la foi d'une promesse faite par sa fille. » Telle est la résistance du vieux duc; il repousse avec obstination toutes les instances des paladins. Charles écoute en silence les discours des deux

partis. Une sourde rumeur se répand dans toute la France, Bradamante est le sujet de tous les entretiens. Les uns se prononcent pour Roger, les autres en faveur de Léon; mais Aimon réunit à peine un suffrage sur dix. C'est ainsi qu'on entend l'Auster ou Borée agiter les feuillages. Tel est le mugissement des vagues soulevées par la lutte de Neptune contre le dieu des vents. L'Empereur, qui ne fait pencher la balance pour aucun des deux rivaux, soumet l'affaire au jugement de ses pairs. C'est alors que Marphise propose un moyen de vider le différend : « Roger, dit-elle, ne souffrira pas que Bradamante soit l'épouse d'un autre; il faut donc que Léon la dispute à mon frère les armes à la main. Le vaincu mort laissera Bradamante au vainqueur. » Ce nouveau défi est transmis au Grec, qui compte sur l'appui et le courage du chevalier de la licorne, et ne doute pas du succès; il accepte donc le combat, car il ignore la fuite de Roger et pense que ce

chevalier ne s'est pas éloigné à plus de deux milles, et qu'il reviendra le soir.

Mais il ne tarde pas à s'inquiéter en ne le revoyant ni ce jour-là, ni les deux jours suivants; et il n'ose hasarder sans lui le combat. Par son ordre on parcourt les villes, les bourgs et les châteaux afin de retrouver celui qui doit lui sauver l'honneur ou la vie. Le prince prend lui-même part à des recherches qui fussent restées inutiles sans l'assistance de Mélisse, ainsi que vous le verrez dans le chant suivant.

CHANT XLVI

Léon cherche Roger, apprend la cause de la douleur qui le mène au tombeau et lui cède Bradamante. — Cette illustre alliance est célébrée. — Roger combat de nouveau le terrible roi de Sarse et lui donne la mort.

Si ma carte est fidèle, je découvrirai bientôt le port et m'acquitterai des vœux que j'ai faits à la divinité tutélaire dont le secours m'a sauvé de plus d'un naufrage. Combien de fois n'ai-je pas craint de m'égarer ou de voir mon vaisseau brisé! Mais déjà j'aperçois, oui, je ne me trompe pas, j'aperçois la terre et le rivage! J'entends les éclats du tonnerre, signal de délivrance; l'onde et les airs retentissent! Voici le son des cloches, et le bruit des trompettes, et les cris joyeux de la foule. Je reconnais ceux qui s'avancent des deux côtés du port pour saluer mon heureuse arrivée. Oh! combien de nobles et belles dames ornent cette riante plage! Combien d'amis daignent célébrer mon retour! A l'extrémité du môle, je vois Mamma et Ginevra au milieu des beautés de Correggio; cette sublime Véronique de Gambera, si chère à Phœbus et aux Muses d'Aonie. Près d'elle est une autre Ginevra, issue du même sang, et l'aimable Julie. J'aperçois Hippolyte Sforce et la jeune Trivulce, élevée dans le vallon sacré; Émilie Pia, Marguerite, près de Graziosa et d'Angèle Borgia. Avec Richarde d'Est, je salue Blanche, Diane et leurs autres sœurs. Je te reconnais, ô belle Barbara Turca, plus chaste encore que belle; Laure est à tes côtés : le soleil en sa course n'éclaire pas un couple plus parfait. Sur leurs pas s'avance Ginevra, dont les vertus répandent sur la maison de Malatesta plus d'éclat et de splendeur que les plus riches palais n'en reçurent jamais des reflets de l'or et des pierreries. Si le fier conquérant des Gaules, César, l'eût trouvée dans Rimini, il eût hésité à franchir le fleuve et à marcher contre Rome pour l'asservir. Déposant à

ses pieds les trophées de ses victoires, il eût reçu de Ginevra des lois et des fers. Voici l'épouse, la mère, les sœurs et les cousines du sire de Bozzolo, les Torelli, les Bentivoglio, les Visconti, les Pallavicini; mais les Grecs, les Latins, tous les peuples du monde n'ont rien vu de comparable à la charmante Julie de Gonzague. En tous lieux on lui cède la palme et on l'admire comme la déesse de la beauté. Près d'elle est sa belle-sœur; sa compagne fidèle, même dans les revers. Au premier rang brille Anne d'Aragon, la gloire des Du Guast; Anne, si noble et si pure, dont le cœur est un sanctuaire de fidélité et d'amour! A ses côtés je remarque sa sœur, qui n'a point de rivale en grâce et en beauté! Ses chants divins arrachent aux ténèbres du Styx et à la Parque impitoyable le noble époux qu'elle immortalisa. Voici les beautés de Ferrare et d'Urbain, les dames de Mantoue et les perles de Toscane et de Lombardie. Si mes yeux, éblouis par l'éclat de tant de beaux yeux, ne me trompent pas, je vois au milieu d'elles Unico Accolti, Arétin, flambeau de sa patrie; son neveu Benedetto, couvert de la pourpre romaine; les cardinaux de Mantoue et de Campeggio, lumières des conclaves, grossissent son cortége. Je lis dans leurs yeux qu'ils me revoient avec plaisir, et je ne pourrai jamais m'acquitter de ce que je leur dois. Mais j'aperçois aussi Lactance, Claude Tolomei, Paul Pansa, Dressino, Latino Juvénal, mes chers Capilupi, le Sasso, le Molza, Florian Montino, et Jules Camille, qui sut nous aplanir les routes du mont sacré; Marc-Antoine Flaminio, le Sanga et le Berni. Je vois mon illustre maître, Alexandre Farnèse, entouré de l'élite des savants : Phedro, Capella, Porzio, Philippe de Bologne, Volterrano, Maddalena, Blosio, Pierio, Vida de Crémone, source intarissable d'éloquence; Lascari, Mussuro, Navagero, André Maron et le religieux Severo. Deux autres Alexandres se font remarquer parmi eux : l'un est Guarino, l'autre Orologi. Je distingue Mario d'Olvite et le censeur des rois; le divin Pierre Arétin; les deux Jérômes : l'un de Véritade, l'autre le Cittadino; je vois Mainardo, Leoniceno, Celio, Panizzato et Teocreno, Bernard Capello et Pierre Bembo, à qui notre langue doit son retour à la pureté et à l'harmonie. Il est suivi par Gaspard Obizi, son admirateur et son émule, par Fracastor, Bevazzano, Gabriel Trifon. Voici le Tasso, Nicolas Tiepoli, Nicolas Amanio, Antoine Fulgose, qui s'étonne et se réjouit de mon arrivée. Je crois voir aussi mon ami Valerio; il se tient un peu éloigné des dames et semble demander conseil à Barignan pour éviter les chaînes qu'il se plut trop souvent à chercher. J'admire deux génies sublimes, Pic et Pio, unis par les liens du sang et de l'amitié. Quel est donc celui qui les précède? D'illustres seigneurs le comblent de louanges; je crois le reconnaître au portrait qu'on m'en a fait : c'est l'homme célèbre que je désire tant voir, Jacques Sannazar, dont les chants attirent les Muses sur les bords de la mer. Le docte et laborieux secrétaire Pistofilo, Angiaro et les Acciainoli témoignent leur joie de me voir à l'abri de l'inconstance des flots. Annibal Malaguzzo, mon parent, est auprès d'Adoard, qui fera retentir le nom de ma ville natale des rochers de Calpé aux rives de l'Inde. Victor Fausto, Tancrède et cent autres, dames ou cavaliers, applaudissent à mon heureux retour. Je

puis donc, profitant d'un vent favorable, achever le peu de chemin qui me reste à franchir; je reviens vers Mélisse, et je dirai de quelle manière elle s'y prit pour sauver les jours de Roger.

La fée, vous le savez, voulait accomplir l'union de Bradamante et de Roger. Sans cesse elle interrogeait l'avenir pour savoir ce qui pouvait arriver d'heureux ou de funeste aux deux amants. Par son ordre des esprits parcouraient le monde et se succédaient près d'elle d'heure en heure. L'un de ces messagers apprit à Mélisse que Roger, livré à la plus affreuse douleur, était au fond d'une forêt, où il semblait vouloir mourir de faim. La fée sortit aussitôt de son palais et se trouva sur les pas du prince grec. Après avoir fait explorer tous les alentours par ses nombreux écuyers, Léon s'était mis lui-même à chercher le chevalier de la licorne. Montée sur un esprit, qui

avait pris la forme d'un petit cheval, Mélisse se trouva en face de l'héritier de Constantin. « Seigneur, lui dit-elle, si la noblesse de votre âme répond à celle de votre figure, si vous avez autant de bonté et de générosité que vos yeux semblent l'annoncer, venez, de grâce, consoler et secourir le meilleur chevalier de l'univers, le plus brave et le plus gracieux de ceux qui manient l'épée ou portent le bouclier. Hélas! l'excès même de sa loyauté lui coûtera la vie si vous ne lui venez promptement en aide. Seigneur, par pitié! sauvez ses jours! » Léon, pensant que ce chevalier est celui qu'il désire trouver, suit aussitôt la personne qui réclame son appui. Roger, pâle, défait, et si abattu par un jeûne de trois jours qu'il a pu à peine se soutenir, s'offre bientôt à leur vue; il est couché sur l'herbe tout armé, le casque en tête et l'épée au côté. Sa tête repose sur l'écu à la blanche licorne. En proie à la douleur, il ne cesse de se reprocher ses torts et son ingratitude envers Bradamante. Sa rage éclate en transports furieux. Il se mord les

ROGER PRÈS D'EXPIRER ET SECOURU PAR MÉLISSE.

mains et les lèvres; des torrents de larmes inondent son visage. Le désordre de ses pensées l'empêche de voir ni Mélisse ni Léon. Le jeune prince descend de son coursier et s'approche de Roger, dont les plaintes indiquent assez que l'amour cause ses tourments : mais il n'entend pas prononcer le nom de la beauté qu'il adore. Léon s'avance, le salue, se place à ses côtés et le presse dans ses bras avec une tendresse fraternelle. L'arrivée imprévue de Léon ne fit pas, j'imagine, plaisir à Roger, qui craignait de ne pouvoir plus exécuter son fatal dessein. « De grâce! confie-moi le sujet de tes pleurs, lui dit le prince avec bonté; il est peu de maux sans remède quand on en connaît la cause, et il ne faut pas perdre l'espoir tant qu'il reste un souffle de vie. Ne puis-je me plaindre de ta dissimulation à mon égard? Ne suis-je pas ton meilleur ami? Je fus porté à t'aimer, non-seulement depuis le jour où ma reconnaissance te fut acquise, mais encore depuis l'instant où tu te montras notre cruel ennemi. Je suis à toi; dispose de mes soldats, de mes trésors et de ma vie. Quelles sont tes peines? je verrai si la force ou l'adresse, l'or et les présents peuvent triompher des obstacles que tu as à vaincre; et, si mes efforts sont inutiles, tu seras libre encore de mourir. »

Aux discours les plus persuasifs Léon joint de tendres et affectueuses prières et finit par émouvoir le cœur de Roger, qui n'était ni de fer ni de marbre. Ce héros sent qu'il doit rompre le silence et répondre à tant de marques d'amitié; il veut le faire, mais deux ou trois fois la parole expire sur ses lèvres! « Si tu sais mon nom, et il faut enfin que je te l'apprenne, tu désireras ma mort autant et plus encore que moi; je suis ton rival détesté, je suis Roger. Naguère ton ennemi, je vins du fond de la France pour te tuer; je n'avais pas d'autre moyen de t'enlever celle que j'aime, et que t'accordait un vieillard obstiné. Mais Dieu seul dispose quand l'homme pro-

pose, ta générosité changea ma haine en dévouement. Ignorant mon nom, tu me chargeas de la mission cruelle de conquérir pour toi la main de Bradamante; je sacrifiai, tu le sais, mes vœux à ton désir. Possède en paix ta belle épouse, ton bonheur me sera toujours plus cher que le mien; mais sache que je ne puis survivre au malheur de renoncer à celle que j'aime. Elle est l'âme de ma vie. Sans elle je ne puis vivre; je serais un obstacle à votre mariage : car des nœuds sacrés m'unissent à Bradamante, et elle ne peut avoir deux époux à la fois. »

Immobile, accablé de stupeur, le fils de Constantin a la bouche béante et les yeux ouverts. On dirait une de ces statues placées dans les églises par la piété de quelque fidèle. Cette générosité lui semble la chose la plus extraordinaire qui fût jamais. Cet aveu n'affaiblit pas son amitié pour Roger, il ne fait que l'accroître. Le prince partage la douleur du héros, et, jaloux de montrer une grandeur d'âme digne de sa haute naissance, il prouvera qu'un simple chevalier ne le surpassera point en générosité.

« Roger, lui dit-il, si le jour où tu dispersas mon armée j'avais connu ce nom que tu me révèles aujourd'hui, surpris, émerveillé de ton courage, je ne me serais pas moins senti prêt à t'aimer, comme je t'aime en ce moment. Je te haïssais sans te connaître ; mais sois certain que ce sentiment est banni de mon cœur : je n'en eusse pas moins brisé tes fers si j'avais su que tu étais mon rival. Maintenant que la reconnaissance me lie à toi, il n'est rien que je ne fasse. Tu m'as cédé le plus précieux de tes biens, ton amante ; reprends-la : j'éprouve plus de joie à te la rendre que je n'en eus à l'obtenir. Tu mérites mieux que moi de posséder Bradamante ; mon amour pour elle n'est point tel qu'il me faille renoncer à la vie si je la vois dans les bras d'un autre. En brisant vos nœuds, en m'unissant à elle, je serais cause de ta mort. Ah ! je renoncerai à elle, aux biens les plus chers, à la vie même, plutôt que de voir périr un héros tel que toi. Pourquoi donc as-tu douté de celui qui t'appartient? pourquoi préférais-tu la mort à l'aveu qui devait te sauver? » Il serait par trop inutile de répéter ici toutes les paroles de Léon ; il triomphe des scrupules de Roger, qui lui répond enfin : « Puisque tu le veux, je n'attenterai point à mes jours ; mais pourrai-je m'acquitter envers celui qui m'a donné deux fois la vie? » Mélisse fit servir aussitôt des mets succulents et un vin généreux, afin de ranimer les forces exténuées de Roger. Frontin, attiré par le hennissement des chevaux, accourut. Les écuyers le prirent et l'amenèrent à son maître. Roger ne put sans peine monter et se tenir sur le noble coursier ; il avait perdu cette force capable de disperser une armée et de soutenir pendant une journée entière les plus rudes assauts. Quand ils eurent marché l'espace d'une demi-lieue, ils s'arrêtèrent pour se reposer dans une abbaye ; ils jugèrent à propos d'y rester ce jour-là, le lendemain et le jour suivant. Puis Mélisse et Léon ramenèrent Roger dans la royale ville de Paris. Un ambassadeur du roi des Bulgares y était arrivé sur le soir du jour précédent. Cette nation avait élu Roger pour son roi. Les premiers de l'État, espérant le trouver à la cour de Charles, venaient lui remettre la couronne

et lui jurer foi et hommage. L'écuyer qui accompagnait les députés avait instruit les paladins de la victoire remportée par son maître sur Léon et

l'empereur, et du massacre des troupes grecques. Les Bulgares avaient reconnu pour leur chef un si vaillant guerrier : « Mais, avait ajouté l'écuyer, Roger, pris à Novigrad, par Ungiard, et livré à Théodora, s'était échappé de sa prison ; on avait trouvé la porte ouverte et le geôlier mort sans découvrir les traces du fugitif. »

Cependant le héros pénètre dans la ville sans se faire reconnaître de personne. Le lendemain il paraît devant Charlemagne avec le prince grec. Il porte l'aigle d'or à deux têtes et l'armure trouée et brisée dans sa lutte avec Bradamante. Léon, sans armes et couvert des plus riches habits, est à ses côtés. Au milieu d'un cortége formé de l'élite des seigneurs et des chevaliers l'Empereur vient à la rencontre du prince, qui s'incline avec respect : « Je te présente, dit Léon, le brave chevalier qui, depuis le lever du soleil jusqu'à la chute de la nuit, a soutenu l'attaque de Bradamante ; elle n'a pu le vaincre ni l'immoler, et, suivant les termes du ban, elle est sa conquête. Si elle lui appartient par le droit du combat, s'il est digne d'elle par son incomparable valeur, il mérite son amour par son attachement vif et sincère. Il est, du reste, prêt à la disputer à qui voudrait la lui ravir. »

Charles et tous les assistants sont saisis de surprise, personne ne se doutait qu'un autre que Léon eût combattu Bradamante. Quel était donc ce chevalier inconnu ? Marphise, qui a peine à se contenir, s'approche de l'Empereur : « Puisque mon frère n'est point ici pour défendre ses droits

je saurai faire en sorte qu'on ne lui enlève pas Bradamante sans coup férir. Je défie celui qui prétend obtenir la main de mon amie et semble mettre en doute le courage de Roger. » Elle prononce ces mots d'un ton si menaçant, que l'on craint de la voir commencer la lutte avant d'avoir obtenu la permission de l'Empereur. Mais Léon, soulevant la visière du casque de Roger, dit à Marphise : « Voici l'adversaire qui répondra à ton défi ! » Le vieil Égée ne fut pas moins surpris lorsqu'au milieu du banquet impie où une marâtre cruelle voulait par ses mains empoisonner son fils il le reconnut à l'épée suspendue à sa ceinture. En voyant Roger, Marphise se jette dans ses bras. L'Empereur, Roland, Renaud, Dudon, Olivier, le roi Sobrin et tous les paladins l'entourent et le comblent de caresses.

Lorsque les premiers transports furent un peu calmés, Léon fit avec une douce éloquence le récit de ce qui s'était passé. Il dit comment, à la bataille de Belgrade Roger avait gagné son estime et son affection, malgré la déroute et le carnage de ses soldats ; il dit de quelle manière le héros avait été arraché aux mains d'une femme cruelle et irritée, et comment la reconnaissance avait porté Roger à un acte de générosité dont les siècles passés n'offrent pas d'exemple et que l'avenir ne verra jamais se renouveler. Puis il raconte avec émotion et les larmes aux yeux le désespoir du malheureux amant qui avait pris la résolution de se donner la mort. S'adressant au vieux duc, il le supplie, le conjure et parvient à le fléchir. Aimon déclare à Roger qu'il lui donne la main de Bradamante et qu'il le considère comme son gendre.

Cependant la guerrière, retirée au fond de ses appartements, déplorait son malheur, lorsque plusieurs amis vinrent lui apprendre l'heureux événement qui terminait ses peines. Le sang, retenu par la douleur, s'élança de son cœur avec une impétuosité qui faillit l'étouffer ; elle perdit son énergie et sa force, et chancela prête à tomber. Le condamné, dont les yeux sont déjà couverts du lugubre bandeau, et qui attend l'instant du supplice, n'entend pas avec plus de joie le cri de délivrance. Les maisons de Clermont et de Montgraine se réjouissent des nouveaux liens qui vont réunir leurs rameaux. Ganelon, Anselme, Gini, Falcon, Ginami, dissimulant leur haine, cachent leur sombre et sinistre jalousie. Ces perfides dissimulent leurs secrètes manœuvres comme le renard qui guette le lièvre au passage. Les Mayençais n'ont point oublié le châtiment que Renaud et Roland (malgré les sages et prudents avis de Charlemagne) infligèrent aux traîtres de leur race, tels que Pinabel et Bertolas. Les traîtres feignent d'ignorer le nom des meurtriers de leurs parents.

Les ambassadeurs bulgares, venus pour saluer roi le chevalier de la licorne, se jettent aux pieds de Roger en le suppliant de les suivre à Andrinople, où l'attendent un sceptre et une couronne. Il est temps qu'il veille au salut de ses États, que Constantin menace d'envahir à la tête d'une nombreuse armée. « Mais, ajoutent-ils, dès que nous vous aurons pour chef nous espérons la victoire, au lieu de craindre une défaite. » Roger accède à leurs vœux et leur promet de se rendre avant trois mois à Andrinople.

si rien ne s'oppose à ses projets. Léon lui jure que, puisqu'il est roi des Bulgares, la paix sera conclue entre eux et les Grecs ; il s'engage même à obtenir de son père la restitution des villes conquises sans que Roger ait besoin

de les reprendre les armes à la main. Toutes les éclatantes vertus de notre héros le rendent moins digne d'estime, aux yeux de l'ambitieuse Béatrix, que son nouveau titre de roi. Les noces s'apprêtent avec une magnificence digne du grand prince qui les ordonne : on eût dit que Charles mariait une de ses filles. Il se rappelait les services de Bradamante et des autres héros de la race d'Aimon, et il n'eût pas cru trop les reconnaître par le don de la moitié de ses trésors ; il fit publier qu'il tiendrait une cour plénière, et que tous ceux qui voudraient y exposer leurs griefs trouveraient sauvegarde et appui. En conséquence on dressa dans la plaine de riches pavillons ornés de branches d'arbres et de fleurs parfumées. De toutes parts éclataient l'or et la soie. Rien de plus magnifique et de plus riant à la fois que l'aspect de ce camp ; il était nécessaire de pourvoir ainsi aux besoins de la multitude d'étrangers que Paris n'eût pu contenir, et qui, riches ou pauvres, Grecs, Latins ou Barbares, princes et seigneurs, accouraient en foule de tous les points de la terre. Les uns trouvèrent un asile sous les pavillons, ceux-là sous les tentes, d'autres sous les feuillages.

Mélisse se plut à orner elle-même la chambre nuptiale qu'elle avait depuis si longtemps rêvée. La prévision des choses futures lui faisait désirer avec ardeur une alliance d'où devait sortir une nombreuse lignée de héros. Le lit était placé sous la tente la plus riche et la plus admirable qu'on eût jamais vue. La fée l'avait enlevée à Constantin, sur les rivages de Thrace, et, de l'aveu du prince Léon, à qui elle désirait prouver sa puissance sur la terre et les enfers, elle la fit transporter sous les murs de Paris par les démons soumis à ses volontés. Cette tente, avec les mâts et les cordages, fut, au milieu du jour, enlevée à travers les airs. Elle servit aux jeunes

époux, puis la fée la renvoya par le même chemin à son légitime possesseur. Deux mille ans s'étaient écoulés depuis le jour où la jeune prophétesse d'Ilion, Cassandre, avait fait présent à son frère Hector de cette tente, fruit de ses veilles et de ses longs travaux. On y voyait représenté, dans une magnifique broderie d'or et de soie, le plus illustre des descendants d'Hector. Ce héros la conserva précieusement, car il admirait la beauté de l'ouvrage et chérissait la main qui le lui avait offert. Après sa triste fin et la chute de Troie livrée aux Grecs par le perfide Sinon, après le sac le plus affreux dont l'histoire fasse mention, cette tente échut en partage à Ménélas, qui la transporta en Égypte, où il fut obligé de l'échanger contre son infidèle Hélène, que tenait en son pouvoir le roi Protée. Des mains de Ptolémée elle passa en celles de Cléopâtre, qui l'abandonna avec d'autres richesses, sur la mer de Leucade, au Romain Agrippa. Elle tomba successivement des mains d'Auguste en celles de Tibère et des autres empereurs, jusqu'en celles de Constantin. Quand ce prince, exécutant le projet le plus fatal à l'Italie, quitta les bords du Tibre pour les rives du Bosphore, il emporta ces précieux tissus, que Mélisse ravit à un autre Constantin. Les mâts sont d'ivoire, les cordages sont des fils d'or. Les broderies peuvent être comparées aux chefs-d'œuvre d'Apelles. On y voit les Grâces, dans leur éclatante parure, secourir une belle princesse en proie aux douleurs de l'enfantement; elle accouche du plus beau des fils. Jupiter, le dieu de l'éloquence, Mars et Vénus versent sur lui les fleurs de l'Olympe, l'ambroisie et les célestes parfums. Sur son berceau on lit, en caractères presque imperceptibles, le nom d'Hippolyte. Plus tard la Fortune le guide et la Vertu soutient ses pas. On voit un groupe d'étrangers, vêtus de longs habits et à la chevelure touffue, qui viennent réclamer le jeune enfant de la part du victorieux Corvin. Hippolyte s'éloigne du duc Hercule et de sa mère Léonore, et va se faire adorer des peuples du Danube. Le sage roi de Hongrie admire sans cesse la raison et la prudence du jeune prince; il l'élève au premier rang parmi ses barons et lui confie la garde de la Strigonie. Toujours aux côtés de Corvin dans les villes et dans les camps, il prend part à toutes les guerres contre les Turcs et les Allemands; il apprend ainsi l'art des combats et profite de ces magnifiques exemples. Plus loin on le voit partager ses belles années entre la culture des arts et les exercices belliqueux; le docte Fusco lui explique les passages des anciens auteurs. Grâce au talent de l'artiste, on croit entendre le vieillard lui dire : « Voici le modèle qu'il faut suivre, voici ce qu'il faut éviter pour acquérir une gloire immortelle. » Revêtu de la

pourpre romaine, Hippolyte, très-jeune encore, étonne et ravit par son éloquence les pieux cardinaux réunis sous les voûtes du Vatican : « Que sera-t-il donc un jour? semblent se dire tous les vieillards ; quelle gloire, quelle puissance pour l'Église s'il porte le manteau de saint Pierre ! » On voit ailleurs les jeux et les plaisirs de son enfance. Là, sur des monts escarpés, il

attaque les ours ; plus bas il cherche les sangliers au fond des vallées marécageuses. Puis, sur un coursier plus rapide que les vents, il poursuit les chevreuils et les cerfs, qu'il partage en deux d'un seul coup d'épée. On le retrouve encore entouré de poëtes et de philosophes. Les savants lui expliquent la marche des astres et la division des cieux ; les favoris des Muses font entendre de tristes élégies ou des chants joyeux : l'un déclame des vers héroïques, l'autre récite une ode harmonieuse ; il aime la mélodie et les nobles accords, et les Grâces président à sa danse légère.

Ainsi l'habile Cassandre a consacré la première partie de ses tableaux à retracer les différents âges de la vie d'Hippolyte ; ailleurs elle a reproduit tous ses actes de prudence, de sagesse et de modestie, et de cette vertu, compagne de toutes les autres, la libéralité, qui distribue avec justice les dons et les faveurs. On admire en lui la réunion de toutes ces vertus. Enfin on le retrouve près du malheureux prince d'Insubrie, dont il est le conseiller en temps de paix et le ferme soutien pendant la guerre. Toujours il lui reste fidèle, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune ; compagnon de sa fuite, il est son consolateur et son dernier appui : il nourrit de vastes projets pour assurer le salut d'Alphonse et de Ferrare ; il dévoile à son sublime frère les trames perfides de ses favoris les plus chers, et mérite ainsi le surnom glorieux que Rome décerna jadis à Cicéron. Sous une armure brillante, il combat pour l'Église ; à la tête d'une poignée de soldats il soutient l'effort

de toute une armée et sauve les États du saint-père des feux prêts à les dévorer. Il peut alors s'écrier : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » Non loin des rivages de sa patrie, il lutte contre la flotte la plus nombreuse que Venise eût jamais opposée à Gênes ou aux Turcs; il ramène à son frère les galères captives et chargées de butin. La gloire est son partage, c'est le seul prix qu'il ait ambitionné.

Les dames et les chevaliers admirent la richesse et l'éclat des peintures, sans savoir au juste ce qu'elles représentent et sans pouvoir deviner que ce sont des événements futurs ; mais ils se plaisent à les examiner et à lire les inscriptions. Bradamante seule a été instruite par Mélisse, et elle se réjouit de l'avenir de sa race. Roger se rappelle aussi qu'Atlant de Carène lui a parlé d'Hippolyte ; tous deux sont fiers d'une si glorieuse postérité. Mes vers ne sauraient décrire l'affabilité de Charles, la variété des jeux, la magnificence des fêtes, l'abondance et le luxe des festins. Les plus braves chevaliers montrent leur valeur. Chaque jour mille lances sont rompues : on livre des combats, à pied ou à cheval, seul à seul, ou deux contre deux ; parfois la mêlée est générale. Roger est toujours vainqueur; il l'emporte sur tous ses rivaux, à la danse comme dans les joutes.

Le dernier jour des fêtes étant arrivé, les convives prennent place au banquet impérial ; Roger est à la gauche et Bradamante à la droite de l'Empereur. Soudain on aperçoit dans la plaine un cavalier de haute stature et à l'air menaçant. Son armure et le caparaçon de son cheval sont noirs; il s'avance rapidement jusqu'auprès des tables. C'est le roi d'Alger. Fidèle à son serment d'être un an, un mois et un jour sans porter les armes, et de ne monter aucun coursier, il a vécu dans une cellule, comme un ermite, pour expier la honte de sa chute sous les coups de la guerrière : telle était la coutume des chevaliers. Le bruit des victoires de Charles et des désastres de son suzerain n'a pu lui faire oublier son vœu ; mais, voyant le terme expiré, il saisit ses armes, s'élance sur son destrier et marche vers Paris. Il ne met point pied à terre, ne donne aucun signe de respect et affecte de dédaigner Charles et ses illustres pairs. On s'étonne de tant d'insolence; chacun se lève pour écouter ce que dira l'audacieux. Il s'est approché de l'Empereur et se place en face de Roger : « Je suis Rodomont, s'écrie-t-il avec arrogance, et je viens te défier, toi Roger, au combat. Avant que le soleil ait achevé son cours, je te prouverai que tu es un félon et un traître indigne des honneurs dont je te vois comblé. Bien que tu sembles te glorifier de tes parjures et chercher une excuse dans ton apostasie même, je te ferai avouer en champ clos que tu es un infâme. Je suis prêt à combattre tous ceux qui s'armeront pour ta défense, fussent-ils quatre ou six réunis, et je soutiendrai mon dire à tout venant. » Roger se lève, et, de l'aveu de Charles, répond au roi de Sarse qu'il ment ; que loin d'avoir trahi, il a toujours servi son prince avec zèle. Il ajoute que sa conduite ne peut être blâmée par les hommes de cœur, et qu'il n'a point besoin de champion pour défendre sa cause et faire éclater la vérité ; Rodomont aura bien assez d'un seul adversaire.

Marphise, Dudon, Renaud, Roland, Olivier et ses fils, aux armures noire et blanche, veulent combattre, afin que rien ne trouble, pour les deux époux, la paix d'un jour solennel; mais Roger s'écrie : « Ces subterfuges sont indignes de moi; restez tranquilles. » On apporte aussitôt les armes enlevées à Mandricard. Roland chausse les éperons du chevalier, Charles daigne lui ceindre l'épée; Bradamante et Marphise lacent la cuirasse et attachent le reste de l'armure. Astolphe lui présente la bride de son coursier, dont le fils du Danois tient les étriers. Naymes, Renaud et le marquis Olivier se hâtent de renvoyer de la lice, toujours ouverte, les curieux qui l'encombrent. Semblables aux timides colombes que le souffle des vents chasse des blés au moment où l'éclair brille, où gronde le tonnerre, où les nuages chargés de grêle et de pluie s'abattent sur les moissons, les dames et les damoiselles se lèvent toutes tremblantes; elles craignent pour Roger cette lutte contre un homme féroce et redoutable. Le peuple et les barons frémissent aussi : car tous se souviennent des terribles exploits de Rodomont, qui, le fer et la flamme à la main, détruisit naguère une partie de la cité; les ruines sont là pour attester encore son passage et ses épouvantables excès. Bradamante est plus émue que tous les autres. La force de Roger, son courage, la justice même de sa cause la rassurent et sont un gage de victoire; cependant elle redoute les chances toujours incertaines des combats; elle voudrait elle-même soutenir cette lutte au risque d'y perdre la vie! Plutôt mille morts pour elle-même qu'un seul péril pour Roger. Mais ses instances ne peuvent obtenir de son amant qu'il renonce à venger son injure; elle est forcée de demeurer simple spectatrice du combat.

Tout à coup les deux adversaires mettent leur lance en arrêt et se précipitent l'un contre l'autre. Les lances se rompent comme une glace fragile, et les tronçons, pareils à des oiseaux, se perdent dans la nue. Le fer du Sarrasin n'a pu entamer le bouclier de merveilleuse trempe, chef-d'œuvre de Vulcain. Roger passe sa lance au travers de l'écu du roi de Sarse, bien qu'il soit formé d'un os épais de plus d'une palme et recouvert d'une double lame

d'acier. La lance, brisée par la force du coup, vole dans les airs comme

emportée par le vent; sans cela le fer aurait traversé la cuirasse, eût-elle été formée de diamant. Les coursiers ont touché le sol avec leur croupe, l'éperon et la bride les relèvent. Soudain les glaives brillent, et les deux adversaires, jetant au loin leurs tronçons de lance, s'attaquent avec acharnement. Égaux en habileté et en adresse, ils portent la pointe de leurs glaives au défaut des armures. Rodomont n'est plus couvert de la peau écailleuse du dragon; il ne brandit pas la redoutable épée de Nembrod, il n'a pas son casque ordinaire. Ces précieuses armes sont restées suspendues aux murs du sépulcre après la victoire de Bradamante. Ses nouvelles armes, bien que fortement trempées, ne peuvent résister à Balisarde, que n'arrêteraient ni le meilleur acier ni les enchantements. La cotte de maille du roi de Sarse est déchirée en plusieurs endroits. Rodomont, furieux de voir son sang couler, mugit comme la mer irritée. Jetant au loin son bouclier, il prend à deux mains son épée et porte sur le casque de Roger un coup pareil à ceux de cette machine que font mouvoir des rouages et qui enfonce les pilotis au milieu du Pô. Ce choc formidable est impuissant grâce à l'armet enchanté. Sans lui, le héros eût été pourfendu avec son palefroi; près de tomber il chancelle, étend les bras : Rodomont redouble ses coups jusqu'au moment où son épée se brise dans sa main. Bien que désarmé, il s'élance sur Roger presque évanoui, le saisit à la gorge, le secoue et le jette sur le sable. En touchant la terre, Roger reprend ses esprits. Son dépit égale sa rage; il se tourne vers Bradamante pâle et presque inanimée : il s'avance l'épée haute à la rencontre du Sarrasin, qui cherche à le heurter avec son coursier. Roger saisit la bride et force le cheval à tourner, tandis que de la main droite il frappe le cavalier dans les flancs ou sur la poitrine. Deux fois Rodomont est blessé, à la cuisse et au côté gauches : il espère assomer son ennemi et lui porte un coup terrible avec le pommeau de son épée; il veut redoubler, mais Roger saisit son bras, l'arrête, puis l'arrache des étriers. Grâce à sa force et à son adresse, Rodomont retombe sur ses pieds. Tout l'avantage est du côté de Roger, qui conserve son épée; il s'en sert pour tenir en respect cet ennemi gigantesque, dont le poids énorme eût suffi pour l'écraser : il voit le sang couler de ses blessures. Sa défaite est inévitable, il ne tardera pas à s'avouer vaincu. Cependant, rassemblant toutes ses forces, Rodomont lance avec rage le pommeau de son épée contre Roger, qu'il frappe à l'épaule et au-dessous de la visière de manière à l'étourdir. En le voyant chanceler, le roi veut se précipiter sur lui. Mais sa cuisse ne le soutient plus; sa jambe fléchit, et il tombe un genou à terre. Roger l'accable de coups multipliés et finit par le renverser. Rodomont se relève encore et l'étreint dans ses bras. Les deux adversaires se secouent avec violence. Le roi de Sarse est épuisé par la perte de son sang; Roger unit la vigueur à l'adresse. Tour à tour il porte ses pieds et ses mains vers les blessures, d'où le sang coule à grands flots. Rodomont s'abandonne à toute sa rage; il enlève Roger et le tient suspendu par les épaules et par le cou, puis il le fait tourner de côté et d'autre et s'efforce de le renverser. Roger l'ébranle, serre sa poitrine, passe sa jambe droite entre ses jambes

et le jette sur le sable. Le casque et les épaules de Rodomont s'y enfoncent; son sang s'échappe avec plus d'abondance de ses plaies. Roger le presse sans relâche, l'empêche de se relever, appuie ses genoux sur sa poitrine, lui serre la gorge et lui porte à la visière la pointe de son poignard. Dans les souterrains de l'Ibérie et de la Pannonie, où l'on trouve l'or; quand un éboulement imprévu vient accabler le cupide mineur, c'est à peine si son âme peut trouver une issue pour s'échapper. Roger somme le roi de s'avouer vaincu et consent à lui laisser la vie; mais Rodomont, accablé sous le poids de son adversaire, craint moins la mort que la honte, et cherche, dans une étreinte convulsive, à étouffer son ennemi. Le chien vigoureux, dont le dogue féroce tient la gorge entre ses dents, se débat en vain, les yeux ardents et la gueule couverte d'écume; tel le Sarrasin perd l'espoir d'éviter la mort. Cependant il parvient encore à dégager son bras droit et tâche de plonger son poignard dans les reins de Roger. Celui-ci s'aperçoit qu'il est temps d'immoler un barbare; et, levant son bras de toute sa hauteur, il enfonce son poignard deux et trois fois dans le crâne du guerrier redoutable. Le corps du roi de Sarse demeure immobile et glacé, et son âme irritée, son âme, symbole d'orgueil et de férocité, descend en blasphémant vers les noirs rivages de l'Achéron.